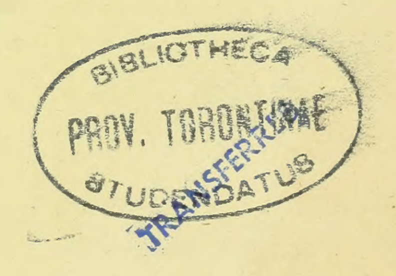

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 6680


ΕΥCΕΒΕΙΑ
ΜΟΥCΙΚΗ
ΓΥΜΝΑCΤΙΚΗ

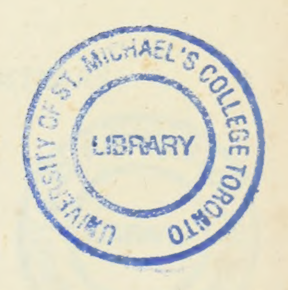


HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

TOME TROISIÈME.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

BESANÇON,	chez	TURBERGUE, libraire. CORNU, libraire.
LYON,	—	PERISSE frères, imprimeurs-libraires. GIRARD et JOSSERAND, libraires. COUVAT, libraire.
METZ,	—	PALIEZ et ROUSSEAU, imprimeurs-libraires.
ANGERS,	—	LAINÉ frères, imprimeurs-libraires. E. BARASSÉ, imprimeur-libraire.
VANNES,	—	LAFOLYE, libraire.
NANCY,	—	THOMAS, libraire.
NANTES,	—	MAZEAU frères, libraires.
TOULOUSE,	—	CLUZON, libraire.
MONTPELLIER	—	F. SÉGUIN, libraire. MALAVIALLE, libraire.

— CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ. —

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ ROHRBACHER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN,
ETC., ETC.

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.

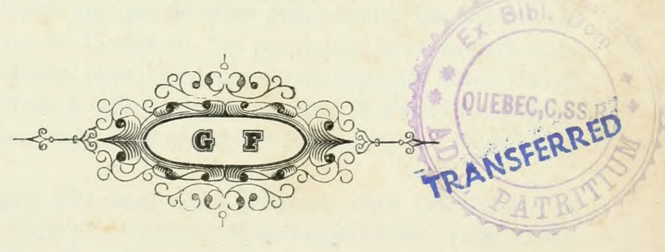
Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique.

S. ÉPIPHANE, l. I, c. 5, CONTRE LES HÉRÉSIES

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

TOME TROISIÈME.



PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue Cassette, 4.

1850



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE DIX-HUITIÈME.

DE 588 A 538 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Fin de Jérémie. — Nabuchodonosor et son fils annoncent le vrai Dieu à tous les peuples de la terre. — Daniel, historien des quatre grands empires, en particulier de l'empire romain. — Chants lugubres d'Ézéchiel sur la ruine future de Tyr et de l'Égypte. — Prise de Babylone par Cyrus.

Il y avait quarante ans que Jérémie prophétisait, lorsque Jérusalem fut ruinée par les Chaldéens. Ses prophéties ne lui avaient attiré que des persécutions, mais il n'en aimait pas moins ses frères. Il avait pleuré leur malheur à venir, il le pleura venu ; il n'avait rien négligé pour le leur faire éviter, il ne négligea rien pour le leur rendre profitable.

Les uns allaient être emmenés à Babylone, dont l'idolâtrie était pour eux d'un dangereux exemple. Pour les prémunir contre la séduction, il leur donna, par ordre de Dieu, comme une lettre pastorale, où il leur rappelle qu'emmenés captifs à Babylone, ils y resteront beaucoup d'années, mais qu'enfin Dieu les ramènera dans la paix.

« Maintenant donc, vous verrez à Babylone des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, portés sur les épaules et craints par les nations. Gardez-vous d'imiter ces étrangers et de vous laisser surprendre à cette frayeur. Quand vous verrez une foule de peuple devant et derrière, qui les adore, dites en votre cœur : C'est vous, Seigneur, qu'il faut adorer ; car mon ange est avec vous, et je serai moi-même le défenseur de votre vie.

« Ces dieux ne se préservent ni de la rouille ni des vers. L'un tient un sceptre comme un homme, comme le juge d'une province; mais il ne peut punir celui qui l'offense : l'autre a une épée et une hache à la main ; mais il ne peut se défendre des guerriers ni des voleurs..... On allume devant eux des lampes, et en grand nombre : mais ils n'en peuvent voir aucune. Les hiboux, les hirondelles et les autres oiseaux, et jusqu'aux chats, se promènent sur leurs corps et sur leurs têtes. L'or dont ils sont couverts n'est que pour l'apparence : si l'on n'ôte point leur rouille, ils ne brilleront point, et lorsqu'on les jette dans la fournaise, ils ne le sentent point. On les a achetés à grand prix, eux en qui la vie n'est pas. Comme ils n'ont point de pieds, ils sont portés sur les épaules, montrant ainsi leur impuissance aux hommes. Qu'ils soient confondus, ceux qui les adorent ! Aussi tombent-ils par terre, ils ne se relèvent pas d'eux-mêmes ; et, les relève-t-on, ils ne se soutiendront point par eux-mêmes... Qu'ils éprouvent le mal ou le bien, ils ne peuvent rendre ni l'un ni l'autre ; ils ne peuvent faire un roi ni le détrôner ; ils ne peuvent donner la richesse ni punir une injure. Si quelqu'un fait un vœu et ne l'accomplit pas, ils ne s'en vengeront pas. Ils ne délivrent personne de la mort ; ils n'arrachent point le faible de la main du puissant. Ils ne rendent point la vue à un homme aveugle, et ils ne retirent point le pauvre de la détresse. Ils n'auront pas pitié de la veuve, et ils ne peuvent rien pour les orphelins. Ces dieux sont semblables aux pierres de la montagne, dieux de bois et de pierre, d'or et d'argent. Que ceux qui les adorent soient confondus ! Comment donc peut-on croire ou dire que ce sont des dieux ? — N'étant que du bois, et de l'or, et de l'argent, toutes les nations et tous les rois en reconnaîtront la fausseté : il sera manifeste que ce ne sont point des dieux, mais les œuvres de la main des hommes, où il n'y a rien de Dieu [1]. »

En même temps qu'il s'appliquait à confirmer ses frères dans la fidélité au Seigneur, Jérémie prenait soin de leur conserver les objets les plus précieux de son culte : le feu perpétuel, l'autel des parfums, le tabernacle, l'arche d'alliance. Quelque grande que fût la corruption, un certain nombre parmi les prêtres avaient encore le zèle de Dieu. D'après l'ordre du prophète, ils prirent le feu sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée, au fond d'un puits profond et sec, d'où nous le verrons tirer sous Néhémie. Ensuite, d'après un avertissement qu'il avait lui-même reçu du ciel, il commanda qu'on apportât avec lui le tabernacle et l'arche, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne sur laquelle Moïse était monté et avait vu l'héritage du

[1] Baruch, 6.

Seigneur. Là, ayant trouvé une caverne, il y mit le tabernacle, l'arche et l'autel des parfums, et il en boucha l'entrée. Quelques-uns de ceux qui l'avaient suivi s'étant approchés pour marquer ce lieu, ils ne purent le reconnaître. Jérémie, l'ayant su, les réprimanda et dit que ce lieu demeurerait caché jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé et lui eût fait miséricorde : qu'alors la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau dans une nuée, comme elle avait paru au temps de Moïse, et lorsque Salomon demanda que le temple fût consacré au grand Dieu [1].

Il n'est pas certain que cette prédiction se soit déjà accomplie. Dans le second temple, il n'est plus parlé, du moins expressément, de l'arche d'alliance. Il paraîtrait donc qu'elle est toujours cachée en la montagne de Nébo, ainsi que le sépulcre de Moïse. Plusieurs ont pensé que Dieu ne la manifesterait que vers la fin des siècles, au second avénement d'Énoch et d'Élie, pour convertir tous les enfants d'Israël au Christ.

Jérémie ne suivit point les captifs à Babylone, mais resta dans la Judée avec le pauvre peuple. Il pensait peut-être que les premiers avaient, pour les conduire, Ézéchiel, Daniel et ses compagnons ; tandis que les autres allaient être comme un troupeau sans pasteur. Il se fixa donc à Masphath, auprès de Godolias, fils d'Ahicam, que le roi de Babylone avait établi gouverneur de tout le pays, et dont la famille avait occupé des premières dignités du royaume depuis le roi Josias, et tenu généralement une conduite honorable envers le prophète.

Autour de Godolias s'assemblèrent un grand nombre de fugitifs, qui s'étaient dispersés auparavant par la crainte des Chaldéens. Il les rassura par serment, et dit : Ne craignez point de servir les Chaldéens ; demeurez dans cette terre, et servez le roi de Babylone, et le bien sera sur vous. Voilà que j'habite Masphath, pour répondre aux ordres qu'apportent les Chaldéens qui sont envoyés vers nous : pour vous, recueillez les fruits de la vigne, des blés et de l'huile, et renfermez-les dans vos vases et vos greniers ; et demeurez dans vos villes que vous occupez. Ils le firent, et recueillirent le blé et le vin en abondance. Les principaux d'entre eux étaient Ismaël, Johanan, Jonathan, Saréas, Jézonias et le fils d'un certain Ophni.

De Moab aussi, d'Ammon et d'Édom, vinrent tous les Juifs qui s'y étaient réfugiés, et ils commencèrent à cultiver tranquillement la terre. Mais bientôt Johanan et les autres chefs avertirent Godolias, qu'Ismaël qui était de la race royale songeait à le tuer, à l'instigation de Baalis, roi

[1] 2. Mach., 1 et 2.

des Ammonites. Godolias, généreux et confiant, ne voulut pas les croire. Johanan lui ayant même offert en secret de prévenir le traître Ismaël sans que personne en sût rien, et d'empêcher ainsi l'anéantissement des restes de Juda, il le lui défendit sévèrement et l'accusa de calomnier Ismaël [1]. Peu après, ce dernier vint à Masphath, accompagné de quelques-uns des principaux d'Ammon et de dix hommes armés. Godolias les reçut cordialement et les invita à un festin ; mais eux l'égorgèrent, ainsi que les Juifs et les Chaldéens qui se trouvaient avec lui.

Le surlendemain, personne au dehors ne sachant ce qui s'était passé, quatre-vingts hommes vinrent de Sichem, de Silo et de Samarie, la barbe rasée, les habits déchirés et le visage défiguré en signe de deuil ; et ils portaient dans leurs mains de l'encens et des offrandes pour les offrir dans la maison de l'Éternel, probablement dans le lieu du temple et au milieu de ses ruines, où Godolias avait peut-être rétabli un autel. Ismaël sortit à leur rencontre pleurant avec eux. Les ayant ainsi attirés dans la ville, il en fit égorger soixante-dix, et jeta leurs cadavres dans une fosse. Les autres se rachetèrent en lui découvrant des provisions de vivres qu'ils avaient enfouies dans les champs. Cela fait, il emmena au pays des Ammonites, avec le peuple de Masphath, les filles du roi Sédécias qui s'étaient réfugiées auprès de Godolias. Mais Johanan et les autres chefs les poursuivirent ; et quand les prisonniers aperçurent des libérateurs, ils passèrent joyeusement à eux. Ismaël s'enfuit avec huit hommes : les autres s'en allèrent avec Johanan et beaucoup de peuple dans les environs de Bethléhem, où ils délibérèrent de fuir en Égypte, parce qu'ils craignaient que Nabuchodonosor ne leur imputât le meurtre de Godolias, quoiqu'ils en fussent innocents [2].

Tous les chefs et le reste du peuple s'approchèrent alors du prophète Jérémie, et le prièrent de supplier l'Éternel de leur marquer où ils devaient aller et ce qu'ils devaient faire. Jérémie le leur promit, et eux prirent Dieu à témoin qu'ils feraient tout ce qu'il leur commanderait par la bouche de Jérémie. Dix jours après, le prophète appela Johanan, avec les autres chefs et tout le peuple, et leur annonça la révélation de l'Éternel. Elle contenait des promesses, s'ils restaient dans le pays ; des menaces, s'ils allaient en Égypte. Ils ne devaient pas avoir peur du roi de Babylone. Jéhova voulait avoir pitié d'eux, les protéger, les sauver : mais s'ils se retiraient en Égypte pour ne point voir la guerre, n'entendre pas le son de la trompette, échapper en même temps à la famine, alors le glaive qu'ils re-

[1] Jerem., 40. — [2] *Ibid.*, 41.

doutaient, la famine et la peste, s'attacheraient à eux en Égypte [1].

Cette révélation ne répondait pas aux vues des chefs; ils accusèrent le prophète de mensonge et d'avoir parlé ainsi, non par l'inspiration de Dieu, mais par celle de Baruch. Ils résolurent donc de se réfugier en Égypte, et y entraînèrent avec eux tout ce qui restait de Juifs, tant ceux qui étaient revenus dans le pays après le départ des Chaldéens, que ceux que Nabuchodonosor y avait laissés, hommes, femmes, enfants, filles du roi, même les prophètes Jérémie et Baruch, soit qu'ils leur fissent violence, soit que Dieu leur eût commandé d'accompagner son peuple rebelle.

Lorsqu'ils furent arrivés à Taphnis, ville forte de la Basse-Égypte, que les Grecs appelaient Daphné de Péluse, et où Pharaon-Éphrée avait sa résidence, l'Éternel, parlant à Jérémie, lui ordonna de cacher de grandes pierres sous une voûte, près du palais de Pharaon : « Car ainsi parle Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : Voilà que je suscite et que j'amène Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur ; et je poserai son trône sur ces pierres que j'ai cachées, et il établira son pavillon dessus ; et, venant, il frappera la terre d'Égypte : par la mort, ceux qui sont pour la mort ; par la captivité, ceux qui sont pour la captivité ; par le glaive, ceux qui sont pour le glaive. Et il allumera le feu dans les temples des dieux de l'Égypte, et il les incendiera, et il les emmènera captifs ; et il se revêtira de l'Égypte comme le berger se couvre de son manteau ; et il sortira en paix. Et il brisera les statues de la maison du soleil (Baith-Semès ou Héliopolis) qui est dans la terre d'Égypte ; et il consumera par la flamme les temples de ses dieux [2]. »

Les Juifs qui avaient cherché leur retraite en Égypte s'étaient établis à Magdalo ou Magdole, près de la mer Rouge, à Taphnis ou Daphné, près de Péluse, à Noph ou Memphis, et en la terre de Phaturès ou Phétros, que l'on croit être la Thébaïde. Ils adorèrent les dieux étrangers, en particulier la reine du ciel ou la lune. Jérémie leur reprocha hautement cette impiété dans une prophétie qu'il leur adressa probablement par manière de circulaire. Il leur rappelle les calamités que leurs pères, par des crimes pareils, avaient attirées sur Juda et Jérusalem ; il leur annonce que s'ils ne font pas mieux, nul d'entre eux n'échappera au glaive, à la famine, à la peste, sinon ceux qui s'enfuiraient de l'Égypte. On ne sait quelle impression firent ces remontrances sur les réfugiés des trois premières colonies. Ceux de Phaturès, qui savaient que leurs femmes sacrifiaient aux dieux étrangers, et parmi lesquels le prophète paraît avoir demeuré, lui répon-

[1] Jerem., 42. — [2] *Ibid.*, 43.

dirent, eux et leurs femmes, avec une incroyable insolence : « La parole que tu nous dis au nom de Jéhova, nous ne la recevons pas de toi ; mais nous remplirons nos vœux en sacrifiant à la reine du ciel, et en lui répandant des libations comme nous avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda et dans les places de Jérusalem ; car alors nous avons été rassasiés de pain, et nous étions heureux. »

Le prophète remontra aux hommes, aux femmes et à tout le peuple qui lui avait fait cette réponse, que les sacrifices dont ils parlaient leur avaient valu, non une abondance de biens, mais une abondance de maux, témoin l'état de désolation où était réduite la Judée : que pour eux, ils seraient consumés par le glaive et par la faim, à l'exception d'un petit nombre qui se sauveraient de l'Égypte dans la terre de Juda : ils verront alors, dit l'Éternel, de qui la parole sera accomplie, la mienne ou la leur. Et voici le signe que je vous donne pour vous assurer que ce sera moi qui vous visiterai en ce lieu, afin que vous sachiez que mes paroles s'accompliront véritablement sur vous pour votre ruine. Je livrerai Pharaon-Éphrée, roi d'Égypte, aux mains de ses ennemis et aux mains de ceux qui demandent son âme, comme j'ai livré Sédécias, roi de Juda, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son ennemi, et qui demandait son âme [1].

Depuis cet événement il n'est plus fait mention de Jérémie. Il mourut apparemment bientôt après en Égypte, étant déjà fort avancé en âge ; car il avait prophétisé quarante ans avant la ruine de Jérusalem, et ne pouvait d'ailleurs qu'être fort cassé et affaibli par les malheurs qui lui étaient arrivés, ainsi qu'à sa patrie. Tertullien, saint Épiphane, saint Jérôme disent qu'il y fut lapidé par les Juifs, en haine des reproches qu'il leur faisait sur leur idolâtrie : et c'est de lui que quelques-uns entendent ces paroles de saint Paul dans son épître aux Hébreux : *Ils ont été lapidés.*

Jérémie a été une figure admirable de Jésus-Christ. Sanctifié dès le sein de sa mère, il annonce celui qui naîtra la sainteté même : prophète-vierge, il annonce le grand prophète, vierge aussi et né d'une vierge ; établi sur les nations et les royaumes pour arracher et planter, détruire et édifier, il annonce ce Fils de l'homme à qui est donnée toute puissance au ciel et sur la terre, et qui fera toutes choses nouvelles. Il l'annonce surtout par son amour pour un peuple incrédule et indocile, par sa constance à lui prêcher la vérité, par les persécutions auxquelles il est en butte, par les larmes qu'il répand sur Jérusalem dont il prédit la ruine quarante ans d'avance, par la sen-

[1] Jerem., 44.

tence de mort qui est prononcée contre lui, par la faiblesse avec laquelle Sédécias, qui connaît son innocence, le livre à ses ennemis, par la fosse profonde où il est comme enseveli, par sa patience à tout endurer, par sa charité à prier, même après sa mort, pour cette nation coupable. Car ce saint prophète qui, pendant sa vie, avait tant aimé son peuple, tant prié et tant pleuré pour lui, quoiqu'il en eût tant à souffrir, ne cessa point de l'aimer et de prier pour lui après sa mort. Nous le verrons apparaître au chef des Machabées, éclatant de gloire et environné d'une grande majesté ; nous entendrons le saint pontife Onias dire en le montrant . C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël, celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité, Jérémie, le prophète de Dieu. Nous le verrons étendre la main et donner au vaillant Machabée une épée d'or, en disant : Prenez cette épée sainte, comme un présent que Dieu vous fait et avec lequel vous renverserez les ennemis de mon peuple Israël [1].

Non-seulement Jérémie, après sa mort, veillait au salut de son peuple dans le paradis, dans le sein d'Abraham ; il continuait encore d'y travailler sur la terre par ses prophéties et ses lamentations, et par son disciple Baruch.

Quand le Seigneur lui eut enlevé son maître, Baruch, prophète lui-même, quitta l'Égypte et s'en vint à Babylone auprès des captifs. Là il écrivit le livre de ses prophéties, la cinquième année depuis que les Chaldéens eurent pris et incendié Jérusalem, et il le lut devant Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, devant les princes du sang royal, devant les anciens et devant le peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand de tous ceux qui habitaient en Babylone. Ce livre est une humble confession, au nom des enfants d'Israël, de tous les péchés qu'ils avaient commis, eux et leurs pères, depuis Moïse jusqu'alors. Ils reconnaissent que toujours ils ont été incrédules ou indociles à la parole du Seigneur. Si maintenant ils gémissent sous toutes les calamités que leur avaient prédites et Moïse et les prophètes, ils l'ont bien mérité.

« Et en tout cela, Seigneur, notre Dieu, s'écrient-ils, vous nous avez traités selon toute votre bonté et selon toute cette grande miséricorde qui est la vôtre, comme vous aviez parlé par Moïse, votre serviteur, au jour où vous lui ordonnâtes d'écrire votre loi devant les enfants d'Israël, disant : Si vous n'écoutez point ma voix, toute cette grande multitude d'hommes sera réduite à un petit nombre parmi les nations où moi je les disperserai : car je sais que ce peuple ne

[1] 2. Mach., 15.

m'écoutera point, car ce peuple a la tête dure; mais il reviendra à son cœur dans la terre de sa captivité. Et ils sauront que moi je suis le Seigneur, leur Dieu; et je leur donnerai un cœur, et ils comprendront; des oreilles, et ils entendront. Et ils me loueront dans la terre de leur captivité, et ils se souviendront de mon nom. Et ils quitteront cette dureté qui les rend comme inflexibles, et cette malignité de leurs œuvres, parce qu'ils se souviendront de la voie de leurs pères qui ont péché contre moi. Et je les rappellerai dans la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, et ils la domineront; et je les multiplierai, et ils ne diminueront point. Et j'établirai avec eux une autre alliance éternelle, afin que je sois leur Dieu et qu'ils soient mon peuple: et je n'arracherai plus désormais mon peuple, les enfants d'Israël, de la terre que je leur ai donnée [1].

« Maintenant donc, Seigneur tout-puissant, Dieu d'Israël, l'âme dans l'angoisse, et l'esprit inquiet, crie vers vous: Écoutez, Seigneur, et ayez pitié, parce que vous êtes un Dieu miséricordieux; et ayez pitié de nous, parce que nous avons péché devant vous. O vous, qui subsistez éternellement dans une paix souveraine, périrons-nous pour jamais? Seigneur tout-puissant, Dieu d'Israël, écoutez maintenant la prière des morts d'Israël et des fils de ceux qui ont péché devant vous; ils n'ont pas écouté la voix du Seigneur, leur Dieu, et les maux se sont attachés à nous. Ne veuillez pas vous souvenir des iniquités de nos pères: mais souvenez-vous en ce jour de votre bras et de votre nom; parce que vous êtes le Seigneur, notre Dieu, et nous vous louerons, Seigneur; parce que c'est pour cela même que vous avez répandu votre crainte dans nos cœurs, afin que nous invoquions votre nom, et que nous chantions vos louanges dans notre captivité, et que nous nous tournions vers vous, loin de l'iniquité de nos pères, qui ont péché devant vous.

« Écoute, Israël, les préceptes de la vie, interrompait tout à coup le prophète; prête l'oreille, afin que tu saches la prudence. Pourquoi, Israël, es-tu dans la terre des ennemis? Pourquoi as-tu vieilli dans une terre étrangère? Pourquoi t'es-tu souillé avec les morts, jugé semblable à ceux qui descendent dans l'abîme? Tu as délaissé la source de la sagesse; car, si tu avais marché dans la voie de Dieu, tu aurais habité sans doute dans une paix éternelle. Apprends où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que tu saches en même temps où est la longueur des jours et la vie, où est la lumière des yeux et la paix. Qui a trouvé le lieu où réside la sagesse? et qui est entré dans ses trésors? Où sont les princes des

[1] Baruch, 3.

nations qui dominaient les animaux de la terre ; qui se jouaient des oiseaux du ciel ; qui amassaient l'or et l'argent, ces trésors en qui les hommes se confient et qu'ils ne mettent pas de fin à acquérir ; qui travaillaient l'argent avec art, et qui élevaient des ouvrages magnifiques? Ils ont été exterminés, ils sont descendus dans les enfers, et d'autres se sont élevés à leur place. Les jeunes gens ont vu la lumière, et ils ont habité sur la terre ; mais ils ont ignoré la voie de la science, ils n'en ont point compris les sentiers, ils ne l'ont point atteinte, et leurs enfants se sont encore éloignés de leur voie. On ne l'a pas entendue dans la terre de Chanaan ; elle n'a pas été vue dans Théman. Les enfants d'Agar qui recherchent une prudence qui est de la terre, ces marchands de Merrha et de Théman, et ces conteurs de fables, et ces inventeurs de la prudence et de l'intelligence, n'ont point connu la voie de la sagesse, et n'ont pas découvert ses sentiers.

« O Israël, qu'elle est grande la maison de Dieu, et qu'il est vaste le lieu qu'il possède ! Il est grand et n'a point de fin ; il est élevé et immense. Là étaient ces géants fameux qui étaient dès le commencement ; ces géants d'une si haute taille qui savaient la guerre. Le Seigneur ne les a pas choisis, ils n'ont point trouvé la voie de la science ; c'est pourquoi ils ont péri. Et comme ils n'ont pas eu la sagesse, ils sont morts à cause de leur folie.

« Qui est monté au ciel pour ravir la sagesse, et qui l'a fait descendre des nuées ? Qui a passé la mer et l'a trouvée, et l'a préférée à l'or le plus pur ?

« Nul ne peut connaître ses voies, nul ne recherche ses sentiers. Mais celui qui sait tout, la connaît, et il l'a trouvée par sa prudence : lui qui a affermi la terre à jamais, et qui l'a remplie d'une multitude d'animaux ; qui envoie la lumière, et elle part ; qui l'appelle, et elle obéit avec tremblement. Les étoiles ont répandu leur lueur chacune en son poste, et elles se sont réjouies. Appelées, elles ont dit : Nous voici ; et elles ont lui avec allégresse pour celui qui les a faites. C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne le sera réputé devant lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la science, et qui les a livrées à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes [1]. »

Ces dernières paroles semblent faire allusion à la condescendance avec laquelle le Seigneur se fit voir à Moïse et aux anciens d'Israël, ainsi qu'à la bonté avec laquelle il voulut bien demeurer au milieu de son peuple dans son tabernacle ; mais, suivant l'interprétation

[1] Baruch, 3.

commune des Pères, elles ont eu leur vrai accomplissement lorsque le Verbe de Dieu s'est fait chair et a demeuré parmi nous, plein de grâce et de vérité.

Baruch paraît avoir porté ses vues jusque-là. Après avoir mis dans la bouche de Jérusalem ces paroles entre autres :

« Ayez bon courage, mes enfants ; criez vers le Seigneur, et il vous arrachera de la main des princes vos ennemis. Car j'espère de l'Éternel votre salut, et la joie m'est venue du Saint, sur la miséricorde qui vous viendra de l'Éternel, notre Sauveur. Je vous ai envoyés dans les larmes et dans le deuil : mais le Seigneur vous ramènera dans la joie et l'allégresse à jamais. »

Tout à coup il s'adresse à elle-même, et lui dit :

« Prends courage, ô Jérusalem ! celui-là même t'y exhorte, qui t'a donné un nom. Malheur à ceux qui t'ont tourmentée, et à ceux qui se sont félicités de ta ruine ! Malheur aux villes où tes enfants ont été esclaves, et à la cité qui les a retenus captifs ! Car, comme elle s'est réjouie de ta ruine, comme elle a été ravie de ta chute, ainsi elle sera accablée de sa propre désolation. Et les cris de joie de sa multitude seront étouffés, et sa joie sera changée en douleur. Le feu venu de l'Éternel descendra sur elle dans la suite des siècles, et elle sera longtemps le séjour des démons.

« Jérusalem, regarde vers l'orient, et considère la joie qui te vient de Dieu. Voilà que tes fils viennent, ceux que tu as vus dispersés ; ils viennent, rassemblés de l'orient jusqu'au couchant, à la parole du Saint, se réjouissant à la gloire de Dieu.

« Dépouille-toi, ô Jérusalem ! de la robe de ton deuil et de ton affliction, et revêts-toi d'éclat et d'honneur, et de la gloire éternelle qui te vient de Dieu. Le Seigneur te revêtira du manteau de justice, et il mettra sur ta tête une mitre d'éternelle gloire. Dieu montrera sa splendeur en toi à tout ce qui est sous le ciel : car voici le nom dont Dieu te nommera pour jamais : La paix de la justice et l'honneur de la piété. Lève-toi, ô Jérusalem ! tiens-toi sur la hauteur, et regarde vers l'orient, et vois tes fils rassemblés, du soleil levant jusqu'au couchant, à la parole du Saint, pleins de joie dans le souvenir de Dieu. Ils sont allés loin de toi, emmenés à pied par leurs ennemis : mais le Seigneur les ramènera, portés avec honneur comme le fils du royaume. Car Dieu a résolu d'humilier toutes les montagnes élevées et les roches éternelles, et de combler les vallées en les égalant au reste de la terre, afin qu'Israël marche avec assurance et vitesse pour la gloire de Dieu. Et les forêts et tous les bois de parfums couvriront Israël de leur ombre par ordre de Dieu : car Dieu ramènera Israël avec joie à la splendeur de sa gloire, et en

faisant éclater la miséricorde et la justice qui viennent de lui [1]. »

Baruch lisait : Jéchonias, les princes, les anciens et tout le peuple écoutaient : et. en écoutant, ils pleuraient, ils jeûnaient et priaient devant le Seigneur. Ils amassèrent même de l'argent, selon que chacun d'eux put le faire, et ils l'envoyèrent à Jérusalem à Joakim, fils d'Helcias, prêtre, et aux autres prêtres, ainsi qu'à tout le peuple qui s'y trouvait avec lui, disant : Voilà que nous avons envoyé vers vous de l'argent : achetez-en des holocaustes et de l'encens, et faites en des offrandes et des sacrifices pour le péché, à l'autel du Seigneur, notre Dieu, et priez pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour la vie de Baltassar, son fils, afin que leurs jours soient comme les jours du ciel sur la terre, et afin que le Seigneur nous donne la force, et qu'il éclaire nos yeux pour que nous vivions en paix à l'ombre de Nabuchodonosor, roi de Babylone et à l'ombre de Baltassar, son fils, et que nous les servions durant de longs jours, et que nous trouvions grâce en leur présence. Priez aussi pour nous le Seigneur, notre Dieu, parce que nous avons péché contre lui, et sa fureur ne s'est point détournée de nous jusqu'à ce jour. Et lisez ce livre que nous avons envoyé vers vous pour être récité dans le temple du Seigneur (c'est-à-dire au milieu des ruines), en un jour solennel et en un jour opportun [2].

Qu'il est touchant de voir ce peuple captif à Babylone, revenu à de si bons sentiments et trouvant dans sa pauvreté de quoi offrir à Dieu des sacrifices et pour soi et pour ses vainqueurs ! Qu'il est touchant de voir à Jérusalem, à travers les décombres des palais, quelques pieux Israélites s'assembler avec quelques prêtres, célébrer au milieu des ruines du temple les fêtes du Seigneur, y lire, y méditer les prophètes qui avaient prédit tous ces malheurs ; y hâter, par leurs sacrifices, leurs prières et leurs larmes, le jour de la miséricorde également prédit ! L'autel dont il est parlé était peut-être l'ancien autel des holocaustes, qu'on ne lit pas avoir été renversé, ou bien un nouveau qu'on aura dressé à sa place.

Baruch lui-même fut chargé par les captifs de Babylone de porter leur collecte à Jérusalem. Il y reportait en même temps les vases d'argent que Sédécias avait fait faire pour le temple, à la place des vases d'or enlevés au temps de Jéchonias. Ces vases d'argent avaient été pareillement emportés à la ruine de Jérusalem ; mais Baruch les remportait, soit que Nabuchodonosor les lui eût fait remettre comme moins précieux, soit qu'étant tombés entre les mains de quelques Chaldéens du peuple, on les eût rachetés.

[1] Baruch, 5. — [2] *Ibid.*, 1.

C'est ici la dernière fois que l'on voit paraître Baruch. Au rapport de Josèphe, il était d'une famille très-considérable. Déjà son frère avait été ambassadeur de Sédécias, à Babylone. Ce qui l'a rendu vraiment illustre, c'est la fidélité avec laquelle il servit le prophète Jérémie et fut ensuite prophète lui-même.

Quant à Nabuchodonosor, on peut croire, à la manière dont en parlent les captifs, qu'il s'était adouci à leur égard. Le temps, l'influence de Daniel et de ses compagnons y auront sans doute contribué, mais, plus que tout cela, un événement extraordinaire.

Ce conquérant venait de triompher de la Syrie et de la Judée, tous les trésors de Jérusalem étaient transportés à Babylone. Auparavant déjà, il avait, suivant une prédiction de Jérémie [1], subjugué le royaume d'Élam, dont la principale ville était Suse, qui, depuis Cyrus, devint la capitale de l'empire des Perses [2]. Enflé de tant de victoires et de richesses, il voulut indirectement se faire adorer comme un dieu. Ses courtisans paraissent l'y avoir engagé, non-seulement par flatterie, mais encore pour y trouver une occasion de perdre les jeunes Hébreux qui jouissaient de sa confiance.

Il fit donc faire une statue d'or de six coudées de large et de soixante coudées de haut, y compris apparemment la colonne sur laquelle elle était posée. Il la dressa dans la plaine de Dura, en la province de Babylone. Tous les grands de l'empire furent convoqués pour en célébrer la dédicace.

Quand ils furent assemblés au jour fixé, avec un peuple innombrable, le héraut criait à haute voix : Écoutez l'ordonnance, nations, peuples et langues : Au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, des psaltérions, de la symphonie et de toute sorte d'instruments, vous tomberez la face contre terre, et vous adorerez la statue d'or qu'a érigée Nabuchodonosor, le roi ! Quiconque ne tombera et n'adorera pas, sera, sur l'heure même, jeté au milieu de la fournaise ardente. Aussitôt donc qu'ils entendirent le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, des psaltérions, de la symphonie et de toute sorte d'instruments, toutes les nations, tribus et langues, se prosternant, adorèrent l'image d'or qu'avait dressée Nabuchodonosor, le roi.

Mais, au même instant, les Chaldéens s'approchèrent en disant : Vive le roi à jamais ! Puis, lui ayant rappelé le décret qui venait d'être proclamé, et la peine contre les infracteurs, ils ajoutent : Cependant les Juifs que vous avez établis intendants de la province de Babylone, Sidrach, Misach et Abdenago, méprisent, ô roi ! votre or-

[1] Jerem., 49, 34-39. — [2] *Cyrop.*, l. 4 et 5. Daniel et Esther.

donnance; ils n'honorent point vos dieux, et l'image d'or que vous avez dressée, ils ne l'adorent point. Nabuchodonosor, en colère, fit amener ces trois hommes, leur commanda d'adorer la statue, avec menace, en cas de refus, de les jeter dans la fournaise ardente : Et quel est le dieu, terminait-il, qui vous puisse délivrer de mes mains? Il n'est pas besoin, dirent-ils tranquillement, que nous vous répondions là-dessus. Notre Dieu, que nous adorons, peut bien nous délivrer de la fournaise ardente, et, en même temps, ô roi, de vos mains. Que s'il ne le veut pas, sachez néanmoins, ô roi, que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons point la statue d'or que vous avez dressée.

A ces mots, toute la bienveillance et l'amitié de Nabuchodonosor se changèrent en fureur. Il commanda qu'on chauffât la fournaise sept fois plus que de coutume. Et, quand elle était le plus embrasée, il y fit jeter, les pieds liés, les trois hommes avec leurs tiares, leurs chaussures et leurs vêtements. Le feu était si violent que, de ceux-là mêmes qui les y jetèrent, il y en eut d'étouffés. Pour Sidrach, Misach et Abdenago, tombés dans la fournaise, ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu et bénissant le Seigneur. Azarias (Abdenago), élevant la voix, entonna un cantique d'actions de grâces, où il confesse humblement que, par leurs péchés, ils ont mérité tout ce qui leur est arrivé, suppliant cependant le Seigneur de les délivrer pour la gloire de son nom. Pendant ce temps, les serviteurs du roi ne cessaient d'allumer la fournaise avec du bitume, des étoupes enduites de poix et des sarments. La flamme, qui s'élevait de quarante-neuf coudées au-dessus, s'élançant tout à coup, incendia les Chaldéens qui se trouvaient à l'entour. L'ange du Seigneur était descendu vers Azarias et ses compagnons, et, écartant les flammes, avait formé au milieu de la fournaise un vent frais et une douce rosée. Eux alors, de concert, entonnent un cantique où ils invitent à bénir le Seigneur, toutes les œuvres de Dieu dans la nature, les créatures du ciel, de la terre, de la mer, ainsi que les hommes, les esprits, les âmes des justes et enfin eux-mêmes.

Cependant le roi aperçut que quatre hommes marchaient dans le brasier de la fournaise ; épouvanté, il se leva de son trône et dit aux grands de sa cour : N'avons-nous pas jeté trois hommes liés au milieu du feu? — Il est vrai, ô roi, fut la réponse. — Néanmoins j'en vois quatre qui marchent au milieu du feu sans être liés ; ils sont incorruptibles à la flamme, et le quatrième est semblable au fils d'un dieu. Alors, s'approchant de la porte de la fournaise, il dit à haute voix : Sidrach, Misach et Abdenago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. Et aussitôt Sidrach, Misach et Abdenago sortirent du

milieu du feu. Et tous les grands de l'empire les entourent, les regardent et voient que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leurs corps, que pas un cheveu de leur tête n'en avait été brûlé, qu'il n'en paraissait aucune trace sur leurs vêtements, que l'odeur même du feu ne les avait pas atteints.

Alors Nabuchodonosor s'écria : « Béni soit leur Dieu, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, qui a envoyé son ange et a délivré ses serviteurs qui ont eu confiance en lui, qui ont résisté au commandement du roi, et qui ont abandonné leurs corps pour ne point servir ni adorer d'autre dieu que leur Dieu. Voici donc l'ordonnance que je fais : Que tout peuple, toute nation, toute langue qui aura proféré un blasphème contre le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, soit mis en pièces et sa maison changée en lieu public, parce qu'il n'y a point d'autre Dieu qui puisse sauver comme celui-là [1]. »

Que la providence du Seigneur est admirable ! Le plus fameux des conquérants veut se faire adorer dans une statue, et il devient l'apôtre du vrai Dieu, il en prêche l'incomparable puissance à toute la terre : il défend, sous peine de mort et de confiscation des biens, de blasphémer son nom. Quelle impression ce prodige ne dut-il pas faire sur toute cette Asie prosternée aux pieds de l'idole ! Quelle idée ne dut-il pas donner du Dieu d'Israël aux sages de la Chaldée et à tous les peuples de l'Orient ! Quelle confiance aux captifs de Juda de raconter à tout le monde les merveilles de sa loi ! Certainement, de l'Égypte jusqu'à l'Inde, tout homme de bonne volonté avait là un moyen facile de connaître le Dieu du ciel et de la terre, et la manière de bien le servir.

Les compagnons de Daniel furent élevés, dans la province de Babylone, à de plus grands honneurs encore qu'auparavant. Quant à Daniel même, il n'est pas parlé de lui dans cette occasion, soit qu'il fût absent, soit que, présent, ses ennemis n'eussent osé le dénoncer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Daniel était parvenu alors à un si haut degré de sainteté, que Dieu lui-même le range parmi les plus saints patriarches. Pour montrer combien la Judée est coupable, il dit jusqu'à deux fois dans Ézéchiel : Et quand ces trois hommes justes, Noé, Daniel et Job, seraient au milieu d'elle, eux-mêmes, par leur justice,

[1] Dan., 3, 95 et 96. Et erumpens Nabuchodonosor, ait : Benedictus Deus eorum, Sidrach videlicet, Misach et Abdenago, qui misit angelum suum et eruit servos suos, qui crediderunt in eum, et verbum regis immutaverunt, et tradiderunt corpora sua, ne servirent et adorarent omnem deum, excepto Deo suo. A me ergò positum est hoc decretum, ut omnis populus, tribus et lingua quæcumque locuta fuerit blasphemiam contra Deum Sidrach, Misach et Abdenago, dispereat et domus ejus vastetur ; neque enim est alius Deus qui possit ità salvare.

délivreront leurs âmes : mais, par ma vie, dit le Seigneur, ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles, et la terre sera désolée [1].

Les prophéties sur la ruine de Juda et de Jérusalem sont accomplies. Celles qui annoncent la ruine ou le châtiment des peuples voisins, principalement de la Phénicie et de l'Égypte, vont s'accomplir.

Le peuple de l'antiquité le plus célèbre par son esprit, ses arts, ses sciences, son commerce, sa navigation, ses colonies, ce sont les Phéniciens. Marchands de l'univers entier, ils parcourent toutes les mers, trafiquent avec tous les peuples, abordent jusqu'aux Iles-Britanniques, fondent partout des colonies fameuses : Utique, Hippone, Carthage en Afrique, Gadès ou Cadix en Espagne : Panorme ou Palerme, Lilybée en Sicile. C'est un de leurs princes, Cadmus, qui apporte en Grèce les lettres de l'alphabet. Les noms de la plupart de ces lettres confirment la tradition : en phénicien, ils ont un sens, mais non en grec.

Pendant près de quinze siècles, les Phéniciens et les Hébreux, habitant des pays limitrophes et souvent les mêmes, furent continuellement en rapport les uns avec les autres. Les premiers descendaient de ces Chananéens parmi lesquels avaient vécu Abraham, Isaac et Jacob. Les Hébreux sortent de l'Égypte après des prodiges terribles, ils traversent à pied sec la mer Rouge, voyagent quarante ans dans le désert, passent le Jourdain qui s'arrête à leur approche, font tomber les murs de Jéricho, publient sur le mont Garizim la loi du Seigneur, s'annoncent eux-mêmes comme les vengeurs de cette loi souveraine sur les peuples de Chanaan : plusieurs de ces peuples sont exterminés, d'autres s'échappent par la fuite. Ces émigrations furent les premières colonies phéniciennes. Du temps de saint Augustin, les Puniques ou Phéniciens d'Afrique, interrogés sur leur origine, répondaient encore qu'ils étaient Chananéens [2]. Au sixième siècle de l'ère chrétienne, Procope écrit que, dans la ville de Tingis en Mauritanie, on voyait encore deux colonnes attestant, par leurs inscriptions, que les premiers habitants du pays s'y étaient réfugiés pour échapper au glaive de Jésus, fils de Navé [3]. D'autres peuples chananéens se soumettent aux Hébreux et en deviennent tributaires. Jusqu'au temps de David, les anciens habitants du pays occupèrent Jérusalem. C'est d'un prince jébuséen que David achète l'emplacement du temple. A cette époque, on voit des relations d'amitié et d'alliance

[1] Ezech., 14, 20.—[2] In exposit. inchoat. Ep. ad. Rom. » Interrogati rustici nostri quid sint, punicè respondent CANANI. » — [3] Procop., l. 2, c. 10. De bello vandalico. Voici l'inscription : Ἡμεῖς ἐσμὲν οἱ φυγόντες ἀπὸ προσώπου Ἰησοῦ τοῦ λῃστοῦ υἱοῦ Ναυῆ.

entre les Phéniciens et les Hébreux. Un des plus constants amis de David fut Hiram, roi de Tyr, principale ville de Phénicie. Quand Salomon succède à son père, Hiram lui envoie des ambassadeurs. Salomon lui apprend qu'il est dans la résolution d'exécuter le dessein de son père David, de bâtir un temple à l'Éternel, et le prie de choisir les plus habiles ouvriers de Tyr et de Sidon pour aider ceux d'Israël. Hiram, ayant entendu les paroles de Salomon, se réjouit beaucoup et dit : *Béni soit aujourd'hui le Seigneur-Dieu qui a donné à David un fils très-sage pour gouverner un si grand peuple.* Et il envoya vers Salomon, disant : J'ai entendu tout ce que vous m'avez fait dire ; je ferai tout ce que vous désirez. D'anciens auteurs, cités par Tatien, ajoutent que Salomon épousa une de ses filles. Hiram lui aida également à fabriquer des navires. Les flottes réunies des Phéniciens et des Hébreux faisaient des voyages qui duraient trois ans. L'affinité entre ces deux peuples était telle, que, dans plusieurs auteurs anciens, les noms de Phénicie, de Palestine et de Syrie se prennent indifféremment l'un pour l'autre. Leur langue était au fond la même ; le phénicien n'était qu'un dialecte de l'hébreu. On le voit jusque dans le punique ou phénicien d'Afrique. Ainsi, dans le discours que Plaute fait tenir à un habitant de Carthage en sa langue maternelle, la ressemblance avec l'hébreu est visible [1]. Saint Augustin observait encore la même chose pour le punique de son temps ; il en cite quelques exemples, ajoutant qu'il en était presque de même pour tous les mots [2]. En particulier les deux principaux magistrats de Carthage, les *suffètes*, rappellent visiblement les *suffetim* ou juges d'Israël.

Le nom phénicien et hébreu de Tyr est *Tsor* ou *Sor*, qui signifie *rocher*, *citadelle*, *ville forte ;* suivant un autre dialecte, c'est *Sour* ou *Sur ;* les Arméniens, qui ont coutume de changer la lettre *s* en *t*, disent *Tor*, *Tur* ou *Tyr*, et, en ajoutant la terminaison grecque, on a fait Τύρος, Tyrus. De *Sor*, les Grecs appelaient primitivement Tyr *Sora* et les latins *Sarra*. Chez ces derniers, on trouve fréquemment l'épithète *Sarranus*, pour Tyrien. Cette ville s'appelle encore aujourd'hui *Sur* ou *Sour ;* mais ce n'est plus qu'un village habité par quelques pêcheurs. De *Sur* ou *Sor* est venu le nom de *Sorie* ou *Syrie*, donné postérieurement au pays d'alentour, que les Hébreux appelaient *Aram*.

La ville de Tyr était dans le partage de la tribu d'Aser, et par là, quoique cette tribu n'en eût jamais pris possession, elle faisait comme partie du peuple de Dieu. Cette circonstance, les rapports continuels qu'elle eut avec les Israélites, et surtout la grande part qu'elle prit à

[1] Pœnulus, vers. 800, etc.— [2] S. Aug., 9, 16. In Judic. et serm. 35, de verbis Domini. Saint Jérôme fait la même observation in Tradit. hebr. in Genes., etc.

la construction du temple, nous expliquent l'étonnant langage dans lequel Ézéchiel annonce sa ruine [1].

Déjà longtemps avant lui, Amos et Joël avaient prophétisé contre Tyr et Sidon [2]; Isaïe avait prédit que Tyr serait détruite, mais qu'elle se relèverait après soixante-dix ans [3]; Jérémie avait envoyé un joug aux rois de Tyr et de Sidon, en les avertissant que Dieu les livrerait aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone [4]; mais nul n'a tracé les destinées de Tyr avec autant de détail, d'éloquence et d'intérêt qu'Ézéchiel.

L'année même que Jérusalem fut prise, le Seigneur lui parla: « Fils de l'homme, parce que *Sor* (Tyr) a dit de Jérusalem : Triomphe! la porte des peuples est brisée; elle se tourne vers moi: je m'agrandirai, elle est déserte. C'est pourquoi Adonaï-Jéhova a dit : Me voilà contre toi, ô Tyr! et je soulèverai contre toi des peuples nombreux, comme la mer soulève ses flots; et ils briseront les murs de Tyr, et ils renverseront ses tours; j'en râclerai jusqu'à la poussière, et je la rendrai une pierre nue. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour sécher les filets; car moi j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhova, et elle sera en proie aux nations. Ses filles (les villes dépendantes d'elle), qui sont dans les champs, périront par le glaive; et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhova : Voilà que j'amène à Tyr, du pays de l'aquilon, Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, et des chars, et des cavaliers, avec de grandes troupes et beaucoup de peuples. Il frappera de son glaive tes filles qui sont dans les champs; il t'environnera de forts et de terrasses, et il élèvera contre toi son bouclier. Il dressera contre tes murs les mantelets et les béliers, et il renversera tes tours avec ses machines de guerre. La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière; aux cris de ses cavaliers, au bruit de ses coursiers, et de ses roues, et de ses chars, tes murailles s'ébranleront lorsqu'il entrera dans tes portes comme par la brèche d'une ville emportée d'assaut. Il foulera sous les pieds de ses chevaux toutes tes places, frappera ton peuple du glaive; tes statues, dans lesquelles tu mettais ton orgueil, rouleront sur la terre. Ils raviront tes richesses, pilleront tes marchandises, abattront tes murs, détruiront tes superbes édifices; et ils jetteront au milieu des eaux, et tes pierres, et tes bois, et ta poussière. Et je ferai cesser le bruit de tes chants; et le son de tes cithares ne s'entendra plus. Et je te rendrai pierre nette, et tu seras un lieu à sécher les fi-

[1] Voyez *Tyr* dans les grands dictionnaires. — [2] Amos, 1. Joël, 3. — [3] Isaïe, 23. Jerem., 27.

ets, et tu ne seras plus rebâtie ; car moi, Jéhova, j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhova [1]. »

Tyr étant en relation avec tous les peuples, sa chute devait causer une consternation générale. « Au bruit de ta ruine, dit le Seigneur, aux gémissements de tes blessés, quand les morts se multiplieront au milieu de toi, les îles ne seront-elles pas émues ? Et tous les princes de la mer descendront de leurs trônes, et ils quitteront les signes de leur grandeur, et ils jetteront leurs habits de diverses couleurs, et vêtus d'épouvante, ils s'assiéront sur la terre ; et, frappés de ta chute soudaine, ils admireront. Et, commençant sur toi des plaintes lugubres, ils te diront : Comment as-tu péri, toi qui habitais les mers, ville superbe, forte sur la mer, avec tes habitants, que l'univers redoutait [2] ? »

Jérémie fait des lamentations sur la ruine de Jérusalem ; le Seigneur commande à Ézéchiel d'en faire sur la ruine de Tyr.

[1] Ezech., 26, 1-14. Et factum est in undecimo anno, primâ mensis, factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pro eo quòd dixit Tyrus de Jerusalem : Euge ! confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me ; implebor, deserta est. Proptereà hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego super te, Tyre, et ascendere faciam ad te gentes multas, sicut ascendit mare fluctuans ; et dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus ; et radam pulverem ejus de eà, et dabo eam in limpidissimam petram. Siccatio sagenarum erit in medio maris ; quia ego locutus sum, ait Dominus Deus, et erit in direptionem gentibus. Filiæ quoque ejus, quæ sunt in agro, gladio interficientur ; et scient quia ego Dominus. Quia hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, et curribus, et equitibus, et cœtu, populoque magno. Filias tuas quæ sunt in agro, gladio interficiet ; et circumdabit te munitionibus, et comportabit aggerem in gyro ; et elevabit contra te clypeum. Et vineas, et arietes temperabit in muros tuos, et turres tuas destruet in armaturà suà. Inundatione equorum ejus operiet te pulvis eorum ; à sonitu equitum, et rotarum, et curruum, movebuntur muri tui, cùm ingressus fuerit portas tuas quasi per introitum urbis dissipatæ. Ungulis equorum suorum conculcabit omnes plateas tuas ; populum tuum gladio cædet, et statuæ tuæ nobiles in terram corruent. Vastabunt opes tuas, diripient negotiationes tuas, et destruent muros tuos, et domos tuas præclaras subvertent ; et lapides tuos, et ligna tua, et pulverem tuum in medio aquarum ponent. Et quiescere faciam multitudinem canticorum tuorum ; et sonitus cithararum tuarum non audietur ampliùs. Et dabo te in limpidissimam petram ; siccatio sagenarum eris, nec ædificaberis ultrà ; quia ego locutus sum, ait Dominus Deus. — [2] *Ibid.*, 15-17. Hæc dicit Dominus Deus Tyro : Numquid non à sonitu ruinæ tuæ, et gemitu interfectorum tuorum, cùm occisi fuerint in medio tuì, commovebuntur insulæ ? Et descendent de sedibus suis omnes principes maris, et auferent exuvias suas, et vestimenta sua varia abjicient, et induentur stupore ; in terrà sedebunt, et attoniti super repentino casu tuo, admirabuntur. Et assumentes super te lamentum, dicent tibi : Quomodò periisti, quæ habitas in mari, urbs inclyta, quæ fuisti fortis in mari cum habitatoribus tuis, quos formidabant universi ?

« Fils de l'homme, commence sur Tyr le chant lugubre; et tu diras à Tyr, qui habite à l'entrée de la mer, comptoir des peuples jusqu'aux îles lointaines :

« Ainsi parle Adonaï-Jéhova : O Tyr! tu as dit : Je suis éclatante de beauté. Au milieu des mers sont tes confins. Ceux qui t'ont bâtie, se sont plu à t'embellir. Ils ont construit tes planchers avec les sapins de Sanir : ils ont pris le cèdre du Liban pour en faire ton mât ; les chênes de Basan pour tes rames : et, pour tes bancs, l'ivoire de l'Inde et le buis d'Italie. Le lin, en broderie d'Égypte, a tissu tes voiles et tes pavillons : l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa sont devenues ton vêtement. Les habitants de Sidon et d'Arouad ont été tes rameurs. Tes sages, ô Tyr! sont devenus tes pilotes. Les sénateurs de Gebal (Byblos) et ses experts ont été au milieu de toi pour réparer tes brèches : tous les vaisseaux de la mer et leurs nautoniers servent à ton commerce. Tes gens de guerre dans ton armée sont : le Perse, le Lydien et l'Africain ; ils ont suspendu en toi leurs boucliers et leurs casques, magnifique ornement. Les enfants d'Arouad, avec ton armée, bordent tes murailles : les Gamadim gardent tes tours où brillent leurs carquois, ils rendent parfait ton éclat. Le Carthaginois est ton négociant, tant est grande l'affluence des richesses : il remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. Javan (l'Ionie), Thubal (l'Espagne) et Mosoch (la Cappadoce) sont tes commissionnaires : ils t'amènent des esclaves et des vases d'airain. De Thogorma (Germanie) on amène à tes foires des chevaux de labour, des chevaux de guerre et des mules. Les enfants de Dédan transportent tes marchandises ; des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen reçoit les ouvrages de tes mains, et te donne le rubis, la pourpre, les broderies, le lin, la soie, les pierres précieuses. Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine, l'huile : et Damas, en échange de tes nombreux ouvrages, le vin de Chalybone et les toisons éblouissantes. Dan, Javan et Meuzal ont vendu dans tes marchés le fer poli contre la cannelle, le roseau aromatique : et Dédan, les riches tapis pour les chars. L'Arabe et les princes de Cédar t'offrent leurs agneaux et leurs chevreaux en échange de tes marchandises. Les négociants de Saba et de Regma commercent avec toi en aromates, en pierres précieuses et en or. Haran, Kané, Éden, l'autre Saba, Assur et Kelmad (Médie) font avec toi un immense trafic en balles d'hyacinthe, de broderies : en caisses de vêtements précieux liées avec des cordes, et en bois de cèdre. Les vaisseaux de la mer sont le principe de ton commerce [1].

[1] Ezech., 27, 1-25. Et factum est verbum Domini ad me, dicens : Tu ergo, fili

« O Tyr ! fière de tant de gloire et de richesses, tes rameurs t'ont conduite sur les grandes eaux : un vent violent te brisera au fond des mers. Au jour de ta ruine, tes richesses, ton commerce, tes négociants, tes matelots, tes pilotes, tes hommes de guerre et ce peuple qui remplit tes assemblées y tomberont avec toi. Au cri des pilotes, les flottes entières seront dans l'épouvante ; et tous ceux qui tiennent la rame descendront de leurs vaisseaux ; les matelots et tous les pilotes de la mer se tiendront sur la terre ; et ils gémiront tout haut sur toi, ils crieront dans leur douleur, ils répandront la poussière sur leurs têtes et se rouleront dans la cendre. Ils raseront leur chevelure et se revêtiront de cilices ; et, dans l'amertume de leur

hominis, assume super Tyrum lamentum ; et dices Tyro, quæ habitat in introitu maris, negotiationi populorum ad insulas multas : Hæc dicit Dominus Deus : O Tyre, tu dixisti : Perfecti decoris ego sum, et in corde maris sita. Finitimi tui, qui te ædificaverunt, impleverunt decorem tuum. Abietibus de Sanir exstruxerunt te cum omnibus tabulatis maris ; cedrum de Libano tulerunt ut facerent tibi malum ; quercus de Basan dolaverunt in remos tuos , et transtra tua fecerunt tibi ex ebore Indico, et prætoriola de insulis Italiæ. Byssus varia de Ægypto texta est tibi in velum ut poneretur in malo ; hyacinthus et purpura de insulis Elisa facta sunt operimentum tuum. Habitatores Sidonis et Aradii fuerunt remiges tui : sapientes tui, Tyre, facti sunt gubernatores tui. Senes Giblii, et prudentes ejus, habuerunt nautas ad ministerium variæ supellectilis tuæ ; omnes naves maris et nautæ earum fuerunt in populo negotiationis tuæ. Persæ, et Lydii, et Libyes erant in exercitu tuo viri bellatores tui ; clypeum et galeam suspenderunt in te pro ornatu tuo. Filii Aradii cum exercitu tuo erant super muros tuos in circuitu ; sed et Pigmæi, qui erant in turribus tuis, pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum, ipsi compleverunt pulchritudinem tuam. Carthaginenses negotiatores tui , à multitudine cunctarum divitiarum, argento, ferro, stanno, plumboque, repleverunt nundinas tuas. Græcia, Thubal et Mosoch, ipsi institores tui ; mancipia et vasa ærea advexerunt populo tuo. De domo Thogorma, equos, et equites, et mulos adduxerunt ad forum tuum. Filii Dedan negotiatores tui ; insulæ multæ, negotiatio manûs tuæ ; dentes eburneos et hebeninos commutaverunt in pretio tuo. Syrus negotiator tuus propter multitudinem operum tuorum, gemmam, et purpuram, et scutulata, et byssum, et sericum, et chodchod proposuerunt in mercatu tuo. Juda et terra Israël ipsi institores tui in frumento primo, balsamum, et mel, et oleum, et resinam proposuerunt in nundinis tuis. Damascenus negotiator tuus in multitudine operum tuorum, in multitudine diversarum opum, in vino pingui, in lanis coloris optimi. Dan, et Græcia, et Mosel, in nundinis tuis proposuerunt ferrum fabrefactum ; stacte et calamus in negotiatione tuâ. Dedan institores tui in tapetibus ad sedendum. Arabia, et universi principes Cedar, ipsi negotiatores manûs tuæ ; cum agnis, et arietibus, et hædis venerunt ad te negotiatores tui. Venditores Saba, et Reema, ipsi negotiatores tui, cum universis primis aromatibus, et lapide pretioso, et auro, quod proposuerunt in mercatu tuo. Haran, et Chene, et Eden, negotiatores tui ; Saba, Assur, et Chelmad, venditores tui. Ipsi negotiatores tui multifariam involucris hyacinthi, et polymitorum, gazarumque pretiosarum, quæ obvolutæ et astrictæ erant funibus ; cedros quoque habebant in negotiationibus tuis. Naves maris, principes tui in negotiatione tuâ.

âme, les yeux en pleurs, ils commenceront les plaintes lugubres sur toi, et ils diront : Qui a été semblable à Tyr, devenue muette au milieu des eaux ? Par les flottes qui sortaient de tes ports tu alimentais une foule de nations ; par la multitude de tes richesses et de tes relations tu enrichissais les rois de la terre. Et voilà que tu es brisée sur les mers, tes richesses sont au fond des eaux, ce peuple immense au milieu de toi est tombé. Tous les habitants des îles ont été stupéfaits sur toi : et leurs rois, tous battus par la tempête, ont changé de visage. Les marchands de tous les peuples ont sifflé sur toi ; tu as été réduite à rien, et tu ne seras plus à jamais [1]. »

Pour bien entendre ces dernières paroles, il faut savoir que l'ancienne Tyr était située sur le continent, à un quart de lieue de la mer. Une fois détruite par Nabuchodonosor, elle ne se rétablit plus ; mais une nouvelle Tyr s'éleva dans une île qui était en face, à un quart de lieue du continent. L'ancienne Tyr était considérable depuis bien des siècles. Déjà, dans le partage de la terre promise, Josué la mentionne comme une ville très-forte [2]. Cependant elle est appelée dans l'Écriture, fille de Sidon ; ce qui montre qu'elle en dépendait dans l'origine.

Tyr était gouvernée jusqu'alors par des rois ; mais on ne sait presque rien de leur histoire. Les plus connus sont : Hiram, ami de David et de Salomon, qui eut grande part à la construction du temple de Jérusalem et entretenait avec Salomon un commerce de lettres ; Pygmalion, qui régnait vers le temps du roi Ozias, et sous lequel sa sœur Élise ou Didon, s'étant enfuie de Tyr, fonda Carthage en Afri-

[1] Ezech., 27, 25-36. Et repleta es, et glorificata nimìs in corde maris. In aquis multis adduxerunt te remiges tui ; ventus auster contrivit te in corde maris. Divitiæ tuæ, et thesauri tui, et multiplex instrumentum tuum, nautæ tui et gubernatores tui, qui tenebant supellectilem tuam, et populo tuo præerant ; viri quoque bellatores tui, qui erant in te, cum universâ multitudine tuâ, quæ est in medio tuì, cadent in corde maris in die ruinæ tuæ. A sonitu clamoris gubernatorum tuorum conturbabuntur classes ; et descendent de navibus suis omnes qui tenebant remum ; nautæ et universi gubernatores maris in terrâ stabunt ; et ejulabunt super te voce magnâ, et clamabunt amarè, et superjacient pulverem capitibus suis, et cinere conspergentur. Et radent super te calvitium, et accingentur ciliciis ; et plorabunt te in amaritudine animæ ploratu amarissimo ; et assument super te carmen lugubre, et plangent te : Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris? Quæ in exitu negotiationum tuarum de mari implêsti populos multos ; in multitudine divitiarum tuarum, et populorum tuorum, ditâsti reges terræ. Nunc contrita es in mari, in profundis aquarum opes tuæ, et omnis multitudo tua, quæ erat in medio tuì, ceciderunt. Universi habitatores insularum obstupuerunt super te ; et reges earum omnes tempestate perculsi mutaverunt vultus. Negotiatores populorum sibilaverunt super te, ad nihilum reducta es, et non eris usque in perpetuum. — [2] Josué, 19, 29.

que; Élulæus, successeur de Pygmalion, pendant le règne duquel Tyr soutint un siége de cinq ans contre Salmanasar, roi de Ninive, qui perdit bien des vaisseaux et mourut lui-même sans pouvoir la prendre [1]; Ithobaal II, successeur d'Élulæus, régnait du temps de Nabuchodonosor. C'est à lui apparemment que Jérémie avait envoyé un joug. C'est à lui qu'Ézéchiel, de la part de Dieu, adresse ces paroles :

« Ainsi parle Adonaï-Jéhova : Parce que ton cœur s'est élevé, et que tu as dit : Je suis un dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu de la mer, quoique tu ne sois qu'un homme et non un dieu ; enfin tu t'es cru un cœur comme le cœur de Dieu ; voilà que tu es plus sage que Daniel, nul secret n'est caché pour toi ; par ta sagesse et ton intelligence, tu as créé ta force et tu as amassé l'or et l'argent dans tes trésors ; par la grandeur de ta sagesse, par ton commerce, tu as multiplié ta puissance, et ton cœur s'est élevé dans ta force ; c'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Parce que tu as cru ton cœur comme le cœur de Dieu, voilà que j'amène sur toi les étrangers, les plus robustes d'entre les peuples : ils tireront le glaive contre la beauté de ta sagesse, et ils souilleront ton éclat. Ils te précipiteront dans l'abîme ; et tu mourras d'une mort violente, toi qui es assis au milieu des mers. Diras-tu encore : Je suis un dieu, quand tu seras en présence de tes bourreaux ? Tu ne seras qu'un homme, et non un dieu, sous la main de qui te tuera. Tu mourras de la mort des incirconcis, et par la main des étrangers : car moi j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhova [2]. »

On voit que ce qui a perdu ce prince ou plutôt la ville qu'il représentait, c'est l'orgueil, qui, au lieu de rapporter à Dieu les prospérités dont il jouissait, s'en attribuait la gloire à soi-même. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est le chant lugubre que le Seigneur commande à son prophète.

« Fils de l'homme, entonne une lamentation sur le roi de Tyr ; et tu lui diras : Ainsi parle Adonaï-Jéhova : Toi, le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et parfait en beauté, tu as été dans Éden, le jardin de Dieu ; toutes les pierres précieuses formaient ton ornement : la sardoine, la topaze, le diamant, la chrysolithe, l'onyx, le jaspe, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude et l'or ; et les lyres et les tambours étaient préparés pour le jour où tu as été créé. Toi, chérubin, oint qui protéges, je t'avais établi sur la montagne sainte, tu étais à Dieu ; et tu marchais au milieu des pierres étincelantes, parfait dans tes voies, depuis le jour de ta création jusqu'au jour où

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 9, c. 14. — [2] Ezech., 28, 1-10.

l'orgueil a été trouvé en toi. En multipliant ton commerce, tes entrailles ont été remplies d'iniquité, et tu as péché : et je t'ai précipité de la montagne de Dieu, et je te perdrai, ô chérubin aux ailes protectrices, du milieu des pierres étincelantes. Ton cœur s'est élevé dans ton éclat : tu as perdu ta sagesse dans ta beauté ; je t'ai renversé par terre, et je t'ai mis devant la face des rois, et je t'ai donné en spectacle. Dans la multitude de tes iniquités, et dans l'iniquité de tes trafics, tu as souillé ton sanctuaire : je tirerai du milieu de toi le feu qui te dévorera, et je te réduirai en cendres sur la terre aux yeux de tous ceux qui te verront. Ceux qui te connaîtront parmi les peuples seront stupéfaits sur toi : tu es devenu comme un néant, et tu ne seras plus à jamais [1]. »

Ce langage nous laisse entendre que Tyr, comprise dans la Terre-Sainte, et par là représentée, en quelque sorte, devant l'Éternel, sur le rational du grand prêtre, s'était montrée digne quelque temps de cette haute prérogative. Nous verrons de même Tyr chrétienne se montrer quelque temps dans l'Église de Dieu comme un brillant chérubin, puis se profaner par l'hérésie et disparaître enfin pour toujours. La chute de l'une et de l'autre nous rappelle la chute du prince des superbes, principal auteur de toutes les chutes.

Ézéchiel avait ainsi écrit d'avance l'histoire de Tyr, lorsque Nabuchodonosor partit de Babylone pour aller l'accomplir. Tyr se défendit si bien, que le siége dura treize ans [2]. Ce fut probablement dans cet intervalle que le conquérant babylonien fit éprouver aux Philistins, aux Moabites, aux Iduméens et aux autres peuples d'alentour, les maux que Dieu leur avait prédits. Tyr elle-même succomba

[1] Ezech., 28, 11-19. Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, leva planctum super regem Tyri ; et dices ei : Hæc dicit Dominus Deus : Tu signaculum similitudinis, plenus sapientiâ et perfectus decore, in deliciis paradisi Dei fuisti ; omnis lapis pretiosus operimentum tuum : sardius, topazius, et jaspis, chrysolithus, et onyx, et beryllus, sapphirus, et carbunculus, et smaragdus ; aurum opus decoris tui ; et foramina tua, in die quâ conditus es, præparata sunt. Tu cherub extentus et protegens, et posui te in monte sancto Dei ; in medio lapidum ignitorum ambulâsti, perfectus in viis tuis à die conditionis tuæ, donec inventa est iniquitas in te. In multitudine negotiationis tuæ repleta sunt interiora tua iniquitate, et peccâsti; et ejeci te de monte Dei, et perdidi te, ô cherub protegens, de medio lapidum ignitorum. Et elevatum est cor tuum in decore tuo ; perdidisti sapientiam tuam in decore tuo ; in terram projeci te ; ante faciem regum dedi te ut cernerent te. In multitudine iniquitatum tuarum, et iniquitate negotiationis tuæ, polluisti sanctificationem tuam ; producam ergò ignem de medio tuì, qui comedat te, et dabo te in cinerem super terram in conspectu omnium videntium te. Omnes qui viderint te in gentibus, obstupescent super te ; nihili factus es, et non eris in perpetuum. — [2] Philostrat. apud. Joseph., *Antiq.*, l. 10, c. 11. *Cont. Appion.*, l. 1.

malgré sa longue résistance. Après treize ans d'efforts, Nabuchodonosor s'en rendit maître ; mais, entré dans la place, il n'y trouva presque rien pour dédommager son armée de tant de fatigues. De colère, il rasa la ville jusqu'aux fondements, et fit main-basse sur le peu d'habitants qui y étaient restés. C'est que la plupart, avec ce qu'ils avaient de plus riche, s'étaient retirés auparavant dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle Tyr. Il paraîtrait cependant que les nouveaux Tyriens se soumirent au roi de Babylone à certaines conditions. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, d'après les histoires phéniciennes citées par Josèphe, au roi Ithobaal succéda Baal, et qu'à la mort de ce dernier, il n'y eut plus de rois, mais des suffètes ou des juges, l'un desquels fut appelé de Babylone [1]. Ce gouvernement dura soixante-dix ans, jusqu'à ce que Darius, fils d'Hystaspe, rétablît à Tyr la royauté. Ce furent là ces soixante-dix ans d'impuissance et d'anéantissement prédits par Isaïe.

Nabuchodonosor venait de prendre la ville de Tyr, après ce long siége, lorsque le Seigneur parla, dans la Chaldée, à Ézéchiel, la vingt-septième année de la captivité de Jéchonias, ainsi que du prophète, seizième de la ruine de Jérusalem, le premier jour du premier mois.

« Fils de l'homme, Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait faire à son armée un service pénible contre Tyr ; toutes les têtes ont été dépouillées, toutes les épaules blessées : et de Tyr aucun salaire n'a été payé ni à lui ni à son armée pour le service fait contre elle. C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Voilà que je donne à Nabuchodonosor, roi de Babylone, la terre d'Égypte ; et il en prendra la multitude, et il lui ravira ses rapines, et il la dépouillera de ses dépouilles : et tel sera le salaire de son armée. Pour l'œuvre qu'il a exécutée, je lui ai donné la terre d'Égypte, parce qu'il a travaillé pour moi, dit Adonaï-Jéhova [2]. »

A la tête des peuples de l'antiquité qui ont eu le plus d'influence sur la civilisation humaine, paraît, à côté de la Phénicie, l'Égypte. C'est là principalement que les sages de la Grèce et de l'Italie vont venir puiser leur sagesse. Aussi le peuple d'Israël, qui était dans la main de la Providence le secret levain d'une civilisation supérieure, a-t-il eu avec l'Égypte, dès les premiers temps, les rapports les plus intimes. Abraham y descend, y est en grand honneur auprès du roi et de ses ministres. D'anciens auteurs, tels que Justin, Eupolème, Artapan, Josèphe, lui attribuent une grande influence sur ce pays. Trois générations après, Dieu révèle à Pharaon ce qui devait arriver à son royaume et à toute la terre. Joseph, arrière-petit-fils d'Abra-

[1] Joseph., *Cont. Appion.*, l. 1, c. 7. — [2] Ezech., 29, 18.

ham, lui interprète l'oracle divin, gouverne l'Égypte entière, pendant près de quatre-vingts ans, comme vice-roi : il y est appelé le sauveur du monde ; il y forme les sages et les princes. Cette sagesse si renommée de l'Égypte, et ce qui s'en répand plus tard dans la Grèce et l'Italie, viendraient donc en grande partie du fils de Jacob. Moïse y paraît à son tour, accompagné de prodiges qui retentissent dans tout l'univers. Sa renommée est telle, que d'anciens auteurs, cités par Alexandre Polyhistor dans Eusèbe, le donnent pour l'Hermès-Trismégiste, et lui rapportent l'invention des lettres, qui, suivant eux, passèrent des Juifs aux Phéniciens, et des Phéniciens aux Grecs. Salomon, que les rois consultent comme un oracle soit par eux-mêmes soit par leurs ambassadeurs, était gendre du roi d'Égypte, qui, selon Polyhistor, cité par Eusèbe, lui envoya quatre-vingt mille ouvriers pour la construction du temple de Jérusalem [1]. Depuis, les prophètes ne cessent d'annoncer les destinées futures de l'Égypte.

Ce pays est appelé dans les psaumes, la terre de Cham ; on voit dans Plutarque [2] que ses anciens habitants l'appelaient *Chemia ;* aujourd'hui encore les Coptes, descendants de ces anciens Égyptiens, l'appellent *Chemi*. Mais le nom que lui donne le plus souvent l'Écriture est celui d'un des fils de Cham, *Mizraïm*. Aussi les Arabes et d'autres nations orientales l'appellent encore *Mesr*, dont les Grecs modernes ont composé les noms de *Mesre* et *Mestrœa*. On voit bien d'où viennent ces deux noms : Cham, fils de Noé, et Mizraïm, fils de Cham, ont été les ancêtres, et, si l'on veut, les premiers rois du peuple de ce pays ; mais il n'en est pas de même du nom d'*Égypte* que lui ont donné les anciens Grecs : les savants ne sont pas d'accord sur son origine.

De tout temps l'Égypte était renommée par sa fertilité. Elle la doit au Nil, qui la traverse dans toute sa longueur, et qui, se débordant régulièrement tous les ans, l'arrose et la féconde. Les anciens ignoraient la source de ce fleuve, ainsi que la cause de ses inondations annuelles. L'une et l'autre ont été découvertes depuis. La source ou plutôt les sources du Nil, car il en a deux, sont en Abyssinie, dans la haute Éthiopie. La principale cause de son débordement, si ce n'est pas la seule, sont de grandes pluies qui, chaque année, tombent en Éthiopie sans discontinuer pendant les mois d'avril et de mai. Pour seconder la bienfaisance du fleuve, et le multiplier en quelque sorte, l'Égypte était entrecoupée d'une infinité de canaux garnis de grandes écluses. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs creusés par les rois, surtout le lac de Mœris, recevaient la sura-

[1] Euseb., *Præpar. ev.*, l. 9, c. 32. — [2] *De Isi et Osiride.*

bondance de ses eaux. Pendant l'inondation, les villes rehaussées par des travaux immenses, s'élevaient comme des îles au milieu de la mer.

D'autres monuments attestaient encore la richesse et la magnificence de l'Égypte. Près du lac de Mœris s'élevait le fameux labyrinthe, bâti, suivant Hérodote [1], qui l'a vu, par les douze princes qui se partagèrent le gouvernement quelque temps après l'invasion de Sénachérib de Ninive. C'était un palais magnifique, ou plutôt un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement et qui communiquaient ensemble. Quinze cents chambres mêlées de terrasses s'arrangeaient autour de douze salles, et ne laissaient point de sortie à ceux qui s'engageaient à les visiter. Il y avait autant de bâtiments par dessous terre pour servir de sépulture aux rois et aux crocodiles. De tout cela on ne voit plus que quelques débris.

Ce qui a mieux résisté au temps et aux barbares, ce sont les pyramides, monuments gigantesques dont la base était ordinairement carrée, et qui se terminaient en pointe comme la *flamme*, *pyr* en grec, d'où l'on croit que vient leur nom. Vingt sont encore debout. La plus grande a six cent soixante pieds à chaque côté de sa base, qui est carrée, et elle s'élève de près de cinq cents pieds. D'anciens auteurs disent qu'elles ont été bâties par des rois pour leur servir de tombeaux et transmettre plus sûrement à la postérité la gloire de leur nom. Leur vanité a été bien trompée. Ces tombeaux sont vides, et l'on ne sait trop ni par qui, ni quand ils ont été élevés. Les Coptes et les Sabéens les font remonter au delà du déluge. Ces derniers révèrent les trois principales pyramides, la première comme le tombeau de Seth, la seconde comme le tombeau d'Énoch, et la troisième comme celui de Sabi, leur père [2].

Les anciens célébraient encore la magnificence de Thèbes, capitale de la Haute-Égypte ou Thébaïde. Les savants modernes en ont vu les restes avec admiration, en particulier le tombeau d'Osymandias, Rhamsès le Grand ou Sésostris. Non loin de Thèbes, dans les villes de Tentyra et d'Esné, on a récemment découvert, au plafond des temples, des représentations du zodiaque. Dans le premier moment, quelques personnes leur attribuaient une antiquité si prodigieuse, qu'elle remontait non-seulement au delà du déluge, mais encore bien au delà du premier homme. L'incrédulité triomphait de voir en défaut le récit de Moïse ; mais un de ces zodiaques, transporté en France, fut trouvé d'une date bien moderne, et remontant tout au

[1] Herod., l. 2, c. 148. — [2] *Hist. univ.* par de savants Anglais, t. 2, l. 1, c. 3, p. 38.

plus à sept siècles avant Jésus-Christ. Bien plus, depuis qu'on a trouvé le secret de lire les hiéroglyphes, on a lu, et dans ces zodiaques et dans les temples, les noms et les surnoms des empereurs romains, Tibère, Claude, Néron, Domitien et Antonin le Pieux.

Une chose par où l'Égypte s'est également mais moins honorablement rendue fameuse, c'est l'excès de son idolâtrie. A Memphis on adorait un bœuf; ailleurs, une vache; à Lycopolis un loup, à Saïs une brebis, à Mendès un bouc, à Cynopolis un chien, à Arsinoé un crocodile, et, généralement partout, les chats. Quiconque tuait, même par mégarde, un de ces derniers animaux, était mis à mort. Aujourd'hui encore on trouve par milliers des momies ou restes embaumés de chats autour de Bubaste ou la ville des chats. Toutefois, si les assurances que nous donnent des savants français de l'expédition scientifique en Égypte se confirment [1], il se conservait, dans les sanctuaires de la Thébaïde, une théologie et une cosmogonie semblables à celles de Moïse, et les livres d'Hermès-Trismégiste, cités par quelques Pères de l'Église, seraient le recueil authentique des anciennes traditions de l'Égypte. Les Égyptiens étaient ainsi doublement inexcusables, et d'avoir méconnu au fond de leurs temples la vérité transmise par leurs pères, et de ne l'avoir pas reconnue chez leurs voisins, les Hébreux, avec lesquels ils étaient presque continuellement en rapport; mais le plus grand crime est à leurs prêtres et à leurs sages, qui, connaissant cette vérité, la retenaient captive dans leurs mystères et leurs hiéroglyphes.

Les Égyptiens étaient, comme le sont encore les Indiens, divisés en plusieurs classes ou castes héréditaires, dont les principales étaient les prêtres, les guerriers, les laboureurs.

Quant au roi d'Égypte, il était subordonné aux lois, non-seulement dans l'administration des affaires publiques, mais encore dans sa vie privée. Ces lois, consignées dans les livres sacrés, lui étaient rappelées sans cesse et interprétées par les prêtres, dont les plus distingués étaient placés pour cela auprès de sa personne. A sa mort, le roi était jugé sévèrement et privé des honneurs de la sépulture, s'il n'avait pas gouverné suivant les règles antiques.

Un nom commun à tous les anciens rois de ce pays est celui de Pharaon ou Paroh, qui, selon Josèphe [2], veut dire roi. Et de fait, dans le copte, l'égyptien moderne, *phiouro* ou *phouro*, signifie encore la même chose. L'Écriture sainte en mentionne dix : mais il est difficile de savoir au vrai leur nom propre; car l'histoire de l'Égypte est fort embrouillée. Les plus célèbres ou le plus célèbre de ces rois

[1] Lettres de M. Ch. Lenormant, *Globe*, 18 février 1829. — [2] *Ant.*, l. 8, c. 2.

est Osymandias, Rhamsès le Grand, Sésostris, qui, d'après le savant interprète des hiéroglyphes, se trouve être le même. Déjà Hérodote [1] disait assez nettement que la certitude de l'histoire égyptienne ne commence qu'au temps où les Grecs s'établirent en Égypte sous Psammétique, que jusque-là les récits des Égyptiens ne s'accordaient guère ni entre eux ni avec ceux des étrangers. Or, à Psammétique, qui vivait au commencement du règne de Josias, succéda son fils Néchos ou Néchao, à Néchos son fils Psammis, à Psammis son fils Apriès, qui est appelé dans l'Écriture Pharaon-Éphrée ou Hopbra. C'est à lui qu'Ézéchiel adresse la parole dans ses prophéties. C'est avec lui que Sédécias avait fait alliance lorsqu'il se souleva contre le roi de Babylone. Ce pharaon paraissait en effet capable alors de résister à Nabuchodonosor. Il avait fait la guerre avec succès, tant par mer que par terre, contre les Tyriens, les Sidoniens et l'île de Cypre ; il avait pris d'assaut la ville de Sidon, vaincu les Phéniciens et les Cypriots dans un combat naval, et s'en était revenu en Égypte avec une incroyable quantité de butin. Enflé de ces victoires, il croyait qu'il n'était au pouvoir d'aucun dieu de le détrôner [2].

Dans ce moment-là même le vrai Dieu lui annonçait sa ruine.

Jérusalem n'était point encore prise ; au contraire, Apriès venait à son secours avec une puissante armée, mais pour s'en retourner sans vouloir ou oser combattre, lorsque le Seigneur dit à son prophète :

« Fils de l'homme, tourne la face contre Pharaon, roi de Mizraïm, et prophétise sur lui et sur Mizraïm tout entier. Parle, et tu diras :

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Me voici contre toi, Pharaon, roi de Mizraïm, dragon immense, couché au milieu de tes fleuves, et qui dis : Mon fleuve est à moi, c'est moi qui me suis fait moi-même.

« J'enfoncerai l'hameçon dans tes mâchoires, et j'attacherai à tes écailles tous les poissons de tes fleuves, et je te tirerai du milieu de tes fleuves. Et je te jetterai dans le désert, et tous les poissons de ton fleuve ; tu demeureras étendu sur la terre : et tes membres dispersés, sans sépulture, je les ai donnés en proie aux animaux de la terre et aux oiseaux du ciel.

« Et tous les habitants de Mizraïm connaîtront que c'est moi Celui qui est ; parce que tu as été un appui de roseau pour la maison d'Israël. Elle t'a saisi de la main, et tu t'es rompu, et tu as ensanglanté son bras ; elle s'est appuyée sur toi, et tu t'es brisé, et tu as fait chanceler ses reins.

[1] Lib. 2, c. 147 et 154. — [2] Diod., l. 1, c. 68. Herodot., l. 2, c. 161, et 169.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Me voici, amenant contre toi le glaive, et j'exterminerai de toi l'homme et la bête. Et la terre des Mizraïm sera un désert et une solitude, et ils sauront que c'est moi Celui qui est : parce que tu as dit : Mon fleuve est à moi, et je me suis fait moi-même.

« C'est pourquoi me voici contre toi et ton fleuve : je ferai de Mizraïm une solitude ravagée par le glaive, depuis Magdole jusqu'à Syène et jusqu'aux extrémités de l'Éthiopie. L'homme ni la bête n'y passeront plus, et elle ne sera pas habitée pendant quarante ans. Je rendrai la terre de Mizraïm un désert parmi les déserts, ses villes seront entre les villes abandonnées, et la désolation durera quarante ans : je répandrai les Mizraïm au milieu des nations, et je les disperserai sur la terre.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhova : Après quarante ans, je rassemblerai les Mizraïm du milieu des peuples où ils auront été dispersés. Je rappellerai la captivité de Mizraïm, je les ramènerai dans la terre de Phaturès, dans la terre de leur naissance, et là ils seront un royaume impuissant, et il sera petit entre tous les royaumes, et il ne s'élèvera plus au-dessus des peuples : et je l'affaiblirai pour qu'il ne commande plus aux nations. Et désormais il ne sera plus la confiance de la maison d'Israël, et il ne lui apprendra plus l'iniquité, à me fuir et à le suivre, et ils sauront que c'est moi Celui qui est [1]. »

Le prophète nous représente le roi d'Égypte sous l'emblème d'un monstrueux crocodile ou dragon, couché au milieu du Nil et de ses innombrables canaux, qui formaient comme autant de fleuves. Cette comparaison est d'autant plus juste, que les rois eux-mêmes s'égalaient ces animaux ; les crocodiles sacrés avaient, dans le palais souterrain du labyrinthe, la même sépulture que les Pharaons.

Après avoir prédit au superbe Apriès qu'il le tirerait de son fleuve et jetterait ses membres épars dans le désert, le Seigneur lui annonce par qui s'achèverait la ruine de son pays.

« J'anéantirai cette multitude d'hommes qui est dans l'Égypte, par la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Je le ferai venir, lui et son peuple, et avec lui les plus puissantes des nations, pour perdre l'Égypte : ils viendront l'attaquer, le glaive à la main, et ils rempliront la terre de morts. Je sécherai le lit des fleuves, et je vendrai ses champs entre les mains des méchants ; je détruirai cette terre, avec tout ce qu'elle contient, par la main des étrangers.

« Moi, Jéhova, je l'ai dit, j'exterminerai les simulacres et j'anéantirai les idoles de Memphis ; il n'y aura plus à jamais de prince du

[1] Ezech., 29.

pays d'Égypte, et je répandrai la terreur dans la terre d'Égypte. Je ruinerai le pays de Phaturès, je mettrai le feu dans Tanis, j'exercerai mes jugements dans Diospolis. Je répandrai mon indignation sur Saïs, la force de l'Égypte ; je perdrai la multitude de Diospolis (No). Et je mettrai le feu dans l'Égypte : Saïs sera dans les douleurs comme une femme qui est en travail ; Diospolis sera déchirée, et Memphis en de continuelles angoisses. Les jeunes gens d'Héliopolis et de Bubaste seront passés au fil de l'épée, et les femmes seront emmenées captives. Le jour s'obscurcira en Taphnis, lorsque je briserai les sceptres de l'Égypte et que s'évanouira l'orgueil de sa puissance : la nuée couvrira Taphnis, et ses filles seront emmenées captives. Et j'accomplirai dans l'Égypte mes jugements, et ils sauront que c'est moi Jéhova [1]. »

Aujourd'hui, vingt-quatre siècles après le prophète, les savants d'Europe s'en vont en Égypte constater, sur les débris de tant d'illustres cités, l'exactitude de ces prédictions : prédictions accomplies toujours plus à la lettre, et par le Babylonien Nabuchodonosor, et par le Perse Cambyse, et par les Grecs, et par les Romains, et enfin par les Musulmans. Au milieu de ces grandes ruines, ils contemplent avec effroi et déplorent la destinée de la terre de Mizraïm, autrefois si renommée par la sagesse de ses monarques, et depuis si longtemps sans prince indigène, sans autre magnificence que ses ruines. Ce qu'ils font aujourd'hui, le prophète le faisait et le prédisait il y a vingt-quatre siècles.

L'année qui suivit la destruction de Jérusalem, le Seigneur dit à Ézéchiel :

« Fils de l'homme, commence le chant lugubre sur Pharaon, roi d'Égypte, et tu lui diras : Tu as été comparé au lion des nations et au dragon des mers ; et tu agitais ta corne dans tes fleuves, et tu troublais les eaux avec tes pieds, et tu foulais les fleuves.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jehova : J'étendrai sur toi mes rets au milieu de la multitude des peuples, et je te tirerai dehors avec ma seine. Et je te jetterai sur la terre, je te délaisserai sur la face d'un champ ; et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. J'exposerai ta chair sur les montagnes, et je remplirai les vallées de tes membres sanglants. J'abreuverai la terre, jusqu'au sommet de ses montagnes, de ton sang noir ; et les vallées seront remplies de tes débris.

« Quand tu t'éteindras, je couvrirai les cieux et j'obscurcirai les étoiles ; j'envelopperai le soleil d'un nuage, et la lune ne donnera pas

[1] Ezech., 30.

sa lumière. Tous les astres qui brillent dans les cieux pleureront sur toi, et je répandrai les ténèbres sur ton royaume lorsque les tiens tomberont morts au milieu de la terre, dit Adonaï-Jéhova.

« Je porterai l'épouvante dans le cœur des peuples quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores. Et je frapperai de stupeur des peuples nombreux : leurs rois frémiront sur toi d'épouvante et d'horreur lorsque les éclairs de mon épée brilleront devant leur face : et chacun d'eux tremblera soudain pour son âme au jour de ta ruine.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhova : Le glaive du roi de Babylone viendra sur toi ; par le glaive des forts j'abattrai ta multitude. Tous ces peuples sont invincibles, et ils dévasteront l'orgueil de l'Égypte, et sa multitude sera dissipée. Et je détruirai tous les animaux qui paissaient le long des grandes eaux ; ni le pied de l'homme ni le pied de la bête n'en troubleront plus le cours. Je les rendrai desormais pures et tranquilles, et les fleuves couleront comme de l'huile, lorsque j'aurai donné la terre d'Égypte à la désolation, et que cette terre sera dépouillée de sa multitude : quand j'aurai frappé tous ses habitants, ils sauront que c'est moi Celui qui est. Telle est cette lamentation : pleurez-la : les filles des nations la pleureront, elles la pleureront sur l'Égypte et sur sa multitude, a dit Celui qui est [1]. »

Ce qui étonne le plus, ce qui terrasse d'admiration le voyageur en Égypte, ce ne sont pas tant les cités mortes des vivants, que les cités encore vivantes des morts, c'est-à-dire, les tombes royales de la Thébaïde. Ce sont moins des tombes que des palais, des cités souterraines taillées dans le roc, où, en des salles immenses, dorment l'une à côté de l'autre, des dynasties entières, entourées des divinités du ciel, de la terre et de l'enfer, des images de peuples vaincus, de villes prises, enfin de toutes les pompes d'une grandeur et d'une puissance qui n'est plus. Écoutons le prophète, introduisant dans cette cité de mort, dans cette demeure éternelle, et Pharaon et l'Égypte entière.

« Fils de l'homme, lui dit Jéhova, entonne le chant lugubre sur la multitude de l'Égypte, et conduis-la, elle et les filles des nations puissantes, dans la terre d'en bas, avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« En quoi es-tu meilleure ? descends, et dors avec les incirconcis.

« Ils tomberont tous au milieu de ceux qui ont été tués par le glaive : elle a été donnée au glaive. entraînez-la, elle et tous ses peuples.

« Ainsi lui parleront, du milieu de l'enfer, les plus puissants d'entre les forts qui sont descendus avec ses défenseurs et qui dorment incirconcis, tués par le glaive.

[1] Ezech., 32, 1-16.

« Là est Assur et toute sa multitude; autour de lui ses sépulcres; tous, ils ont été tués, tombant sous le glaive. Ses sépulcres ont été creusés dans les profondeurs du gouffre, et sa multitude est rangée autour de son sépulcre; tous, ils ont été tués, tombant sous le glaive, eux qui répandaient l'épouvante sur la terre des vivants.

« Là est Élam, et toute sa multitude autour de son sépulcre; tous, ils ont été tués, tombant sous le glaive, et sont descendus incirconcis dans la terre d'en bas, eux qui répandaient l'épouvante dans la terre des vivants; ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre. Au milieu de ces morts, ils ont placé sa couche, et autour de son sépulcre, tous ces incirconcis, tués par le glaive, qui répandaient l'épouvante dans la terre des vivants; et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre, et ils ont été déposés entre les tués.

« Là est Mosoch et Thubal, et toute sa multitude autour de son sépulcre; tous incirconcis et tués, en tombant sous le glaive, parce qu'ils répandaient l'épouvante dans la terre des vivants. Et ils ne dormiront pas avec les *géants des siècles* [1], *d'entre les incirconcis*, qui sont descendus dans l'enfer avec leurs armes et qui ont posé leurs épées sous leurs têtes; leurs iniquités ont pénétré leurs os, parce qu'ils ont été l'épouvante des forts dans la terre des vivants.

« Et toi, au milieu des incirconcis, tu seras brisé, et tu dormiras avec ceux qui ont été tués par le glaive [2].

[1] Selon les Septante. — [2] Ezech., 32, 18-28. Fili hominis, cane lugubrè super multitudinem Ægypti, et detrahe eam ipsam, et filias gentium robustarum, ad terram ultimam, cum his qui descendunt in lacum. Quo pulchrior es? descende et dormi cum incircumcisis. In medio interfectorum gladio cadent : gladius datus est, attraxerunt eam, et omnes populos ejus. Loquentur ei potentissimi robustorum de medio inferni, qui cum auxiliatoribus ejus descenderunt et dormierunt incircumcisi, interfecti gladio.

Ibi Assur, et omnis multitudo ejus; in circuitu illius sepulcra ejus; omnes interfecti, et qui ceciderunt gladio. Quorum data sunt sepulcra in novissimis laci, et facta est multitudo ejus per gyrum sepulcri ejus; universi interfecti, cadentesque gladio, qui dederant quondam formidinem in terrâ viventium.

Ibi Elam et omnis multitudo ejus per gyrum sepulcri sui; omnes hi interfecti, ruentesque gladio, qui descenderunt incircumcisi ad terram ultimam, qui posuerunt terrorem suum in terrâ viventium, et portaverunt ignominiam suam cum his qui descendunt in lacum. In medio interfectorum posuerunt cubile ejus in universis populis ejus; in circuitu ejus sepulcrum illius, omnes incircumcisi, interfectique gladio. Dederunt enim terrorem suum in terrâ viventium, et portaverunt ignominiam suam cum his qui descendunt in lacum; in medio interfectorum positi sunt.

Ibi Mosoch et Thubal, et omnis multitudo ejus; in circuitu ejus sepulcra illius. Omnes hi incircumcisi, interfectique et cadentes gladio, quia dederunt formidinem suam in terrâ viventium. Et non dormient cum fortibus, cadentibusque et incir-

« Là est Édom, et ses rois, et tous ses chefs, qui ont été mis, malgré leur force, avec ceux qui ont été tués par le glaive ; ils dormiront avec les incirconcis et avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« Là sont tous les princes de l'aquilon et tous les chasseurs, qui sont descendus avec les morts, tremblants et confondus dans leur force ; et ils dormiront incirconcis avec ceux qui ont été tués par le glaive, et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« Pharaon les verra, et il se consolera de toute la multitude de son peuple qui a péri par le glaive ; Pharaon et toute son armée, dit Adonaï-Jéhova, parce que j'ai jeté ma terreur dans la région des vivants, et il a été couché au milieu des incirconcis avec ceux qui ont été tués par le glaive : Pharaon et toute sa multitude, dit Adonaï-Jéhova [1]. »

Nous venons d'entendre le chant funèbre ; voyons maintenant commencer les funérailles.

Apriès revenait triomphant de son expédition contre les Phéniciens, lorsque, pour comble de prospérité, tout un peuple vint s'offrir à lui : c'étaient les Libyens.

Expulsés de leurs possessions par la colonie grecque de Cyrène, qui, fondée depuis quelque temps, devenait de jour en jour plus populeuse et plus puissante, ils résolurent de se donner au roi d'Égypte [2]. Pour les secourir, Apriès leva une grande armée d'Égyptiens, et l'envoya contre Cyrène. Mais les Cyrénéens la taillèrent en pièces. Le petit nombre d'Égyptiens qui purent se sauver revint en fureur contre Apriès, comme s'il les avait envoyés à la boucherie pour faire plus sûrement le despote. Cette accusation, bien ou mal fondée, occasionna une défection presque universelle. Pour l'apaiser, Apriès

cumcisis, qui descenderunt ad infernum cum armis suis, et posuerunt gladios suos sub capitibus suis; et fuerunt iniquitates eorum in ossibus eorum ; quia terror fortium facti sunt in terrâ viventium. Et tu ergò in medio incircumcisorum contereris, et dormies cum interfectis gladio.

[1] Ezech., 32, 29-32. Ibi Idumæa, et reges ejus, et omnes duces ejus, qui dati sunt cum exercitu suo, cum interfectis gladio ; et qui cum incircumcisis dormierunt, et cum his qui descendunt in lacum.

Ibi principes aquilonis omnes, et universi venatores, qui deducti sunt cum interfectis, paventes, et in suâ fortitudine confusi ; qui dormierunt incircumcisi cum interfectis gladio, et portaverunt confusionem suam cum his qui descendunt in lacum.

Vidit eos Pharao, et consolatus est super universâ multitudine suâ, quæ interfecta est gladio ; Pharao et omnis exercitus ejus, ait Dominus Deus, quia dedi terrorem meum in terrâ viventium, et dormivit in medio incircumcisorum cum interfectis gladio ; Pharao et omnis multitudo ejus, ait Dominus Deus. — [2] Hérodote, l. 2 et 4.

envoya un ami fidèle, Amasis. Mais pendant que celui-ci haranguait les insurgés, ils le proclamèrent roi lui-même, et dès lors il se mit à leur tête. A cette nouvelle, Apriès envoya Patarbémis, personnage le plus considérable qui lui fût encore attaché, avec ordre de lui amener Amasis en vie. Malgré sa bonne volonté, ce personnage ne put réussir. Quand donc Apriès le vit revenir seul, sans lui faire une seule question, il commanda qu'on lui coupât le nez et les oreilles. Une tyrannie si barbare acheva de ruiner ses affaires : tous les Égyptiens qui lui avaient été fidèles jusqu'alors se déclarèrent en faveur d'Amasis. Les deux rivaux se préparèrent donc à la guerre : Amasis avait pour lui tous les Égyptiens : Apriès, les soldats cariens, ioniens et autres étrangers qu'il avait engagés à sa solde, au nombre de trente mille. La bataille se donna dans les plaines de Memphis, Apriès fut battu complétement et fait prisonnier. Le vainqueur le consigna dans le palais de Saïs, qui lui avait appartenu autrefois, et le traita avec beaucoup d'égards et de respect. Mais enfin, les Égyptiens lui ayant représenté qu'il n'était ni juste ni sage de nourrir leur ennemi et le sien, il le leur abandonna. Tombé de la sorte entre les mains de ceux qui cherchaient sa vie, suivant l'expression du prophète, le malheureux Apriès fut étranglé et son corps mis dans le sépulcre de ses ancêtres [1].

Voilà comme l'Égypte, déchirant ses pro pres entrailles, accomplissait les prédictions d'Ézéchiel, dispersait ses membres sanglants dans les déserts de la Libye, sur les montagnes et dans les vallées. Elle fut achevée par le glaive de Nabuchodonosor, qui, pendant ou après cette guerre civile, vint, comme il avait été prédit, la ravager d'une extrémité à l'autre. Ses rois ne furent plus dès lors que les vassaux de Babylone, et puis de la Perse.

Ce fut alors sans doute que Nabuchodonosor exécuta sa fameuse expédition à travers la Libye, jusqu'aux colonnes d'Hercule, puis par l'Espagne et toute l'Europe ; expédition que l'historien Mégasthène, qui vivait environ trois siècles avant Jésus-Christ, rappelle expressément dans un fragment cité par Josèphe, Abydénus et Strabon [2]. Une connaissance plus exacte qu'on a récemment acquise de l'Asie, en particulier de l'Inde, a montré que Mégasthène est un écrivain instruit et digne de foi. Nous aurions vraisemblablement là-dessus des témoignages pareils d'Hérodote, si son histoire d'Assyrie etait venue jusqu'à nous.

Tant de gloire et de prospérité enflèrent extrêmement le cœur de

[1] Hérodote, l. 2. Diodore, l. 1. — [2] Josèphe, *Contr. App.*, l. 1; *Ant.*, 10. Abyd., *apud Euseb.*, *Præp. ev.*, l. 9, 41. Strab., l. 15.

Nabuchodonosor : il en fut châtié par une humiliation également extraordinaire. Écoutons-le plutôt lui-même annonçant sa propre confusion et la puissance du Très-Haut, dans un décret public, à tout l'univers :

« Nabuchodonosor, roi :

« A tous les peuples, à toutes les nations, à toutes les langues qui habitent dans toute la terre ;

« Que la paix soit multipliée sur vous !

« Les prodiges et les merveilles qu'a faites en moi le Dieu très-haut, il m'a paru juste de les publier. Que ses prodiges sont grands ! que ses merveilles sont puissantes [1] !

« Son royaume est un royaume éternel, et sa puissance est de génération en génération.

« Moi, Nabuchodonosor, j'étais en paix dans ma maison et plein de gloire dans mon palais. Je vis un songe, et il m'effraya. Mes conceptions sur ma couche et les visions de ma tête m'épouvantèrent. Je publiai donc un décret pour introduire devant moi tous les sages de Babylone, afin de me donner l'explication du songe. Alors entrèrent les devins, les mages, les Chaldéens et les augures. Je dis le songe devant eux ; mais ils ne m'en indiquèrent point la solution. Enfin entra devant moi Daniel, dont le nom est Baltassar (trésor de Bel), selon le nom de mon dieu, et qui a dans lui-même l'esprit des dieux saints (ou, comme traduisent les Septante, l'esprit saint de Dieu). Je dis le songe devant lui : Baltassar, prince des devins, comme je sais que l'esprit des dieux saints (ou l'esprit saint de Dieu) est en vous, et qu'il n'y a point de secret que vous ne puissiez pénétrer, écoutez les visions du songe que j'ai vu, et dites-m'en l'interprétation.

« Telles étaient les visions de ma tête sur ma couche : Je regardais, et voilà un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était excessive. C'était un arbre grand et fort : sa hauteur atteignait les cieux, et son étendue, les extrémités de toute la terre. Son feuillage était magnifique, son fruit très-abondant : tout y avait sa nourriture ; à son ombre reposaient les bêtes des champs, dans ses rameaux habitaient les oiseaux du ciel, et de lui se nourrissait toute chair.

« Je regardais donc dans les visions de ma tête sur ma couche, et voilà qu'un des veillants et des saints descendit du ciel. Il cria d'une voix forte : Abattez l'arbre, coupez-en les branches, secouez-en les feuilles, répandez-en les fruits : que les bêtes s'enfuient de dessous, et les oiseaux de dessus ses branches. Laissez néanmoins la souche

[1] Dan., 3, 98-100.

de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec des chaînes de fer et d'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé de la rosée du ciel, et qu'il paisse avec les bêtes sauvages l'herbe de la terre. Qu'on lui ôte son cœur d'homme et qu'on lui donne un cœur de bête, et que sept temps se succèdent sur lui. C'est ce qui a été ordonné dans le conseil des veillants ; c'est la parole et la demande des saints, jusqu'à ce que les vivants connaissent que c'est le Très-Haut qui domine dans l'empire de l'homme, qu'il le donne à qui il lui plaît, et établit dessus le dernier des humains.

« Tel est le songe que j'ai vu, moi, Nabuchodonosor, roi ; vous donc, Baltassar, hâtez-vous de m'en donner l'explication ; car tous les sages de mon royaume ne peuvent me l'interpréter ; mais vous le pouvez, parce que l'esprit des dieux saints (ou l'esprit saint de Dieu) est en vous.

« Alors Daniel, surnommé Baltassar, demeura stupéfait pendant une heure, et ses pensées l'épouvantaient. Mais le roi, prenant la parole ; Baltassar, lui dit-il, que le songe et son interprétation ne vous troublent point.

« Baltassar répondit : Mon seigneur, que le songe retombe sur ceux qui vous haïssent, et son interprétation sur vos ennemis ! Cet arbre que vous avez vu si grand et si fort, dont la hauteur atteignait les cieux et l'étendue toute la terre, dont le feuillage était magnifique, le fruit très-abondant, et où tout avait sa nourriture : à l'ombre duquel reposaient les bêtes des champs, tandis que les oiseaux du ciel habitaient dans ses rameaux ; cet arbre, ô roi ! c'est vous-même qui êtes devenu si grand et si puissant ; car votre grandeur s'est accrue et élevée jusqu'au ciel, votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités de toute la terre.

« Quant à ce que vous avez vu ensuite un des veillants et des saints descendant du ciel et disant : Abattez cet arbre, dépouillez-le ; laissez néanmoins la souche de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec le fer et l'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé par la rosée du ciel, et qu'il paisse avec les bêtes sauvages, jusqu'à ce que sept temps soient passés sur lui, en voici l'interprétation, ô roi !

« C'est là une sentence du Très-Haut, qui a été prononcée sur le roi, mon seigneur. On vous chassera d'avec les hommes : votre habitation sera avec les animaux et les bêtes sauvages : vous mangerez du foin comme un bœuf, vous serez trempé de la rosée du ciel : sept temps se passeront ainsi sur vous, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut domine dans l'empire de l'homme, et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« Quant à ce qui a été commandé qu'on réservât la souche de ses racines, savoir de l'arbre, c'est que votre royaume vous demeurera, après que vous aurez reconnu que les cieux sont souverains.

« C'est pourquoi daignez, ô roi ! suivre mon conseil ; rachetez vos péchés par la justice et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres : peut-être que Dieu supportera vos offenses et prolongera votre paix.

« Toutes ces choses arrivèrent au roi Nabuchodonosor. Douze mois après, il se promenait dans le palais de Babylone. Et le roi se mit à dire : N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire, pour être le siége de mon empire?

« Le roi n'avait point achevé ces paroles, qu'une voix retentit du ciel : A toi, roi Nabuchodonosor, il est dit : Ton royaume a passé de toi. On va te chasser d'avec les hommes ; tu habiteras avec les animaux et les bêtes farouches ; tu mangeras du foin comme un bœuf, et sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut est le souverain dans le royaume des hommes, et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« A l'heure même cette parole fut accomplie en Nabuchodonosor. Il fut chassé d'avec les hommes ; il mangea du foin comme un bœuf ; son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que les cheveux lui crurent comme le duvet des aigles, et ses ongles comme les griffes des oiseaux.

« A la fin des jours, moi, Nabuchodonosor, j'élevai mes yeux au ciel et ma connaissance me revint, et je bénis le Très-Haut, et je louai celui qui vit à jamais, et je le glorifiai, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et son royaume est de génération en génération. Devant lui, tous les habitants de la terre sont réputés un néant ; il fait suivant sa volonté, et dans l'armée des cieux, et dans les habitants de la terre. Il n'y a personne qui résiste à sa main et qui lui dise : Qu'avez-vous fait? En ce temps-là donc, ma connaissance me revint, et je recouvrai l'honneur et la gloire de la royauté : ma première forme me fut rendue ; mes princes et mes grands vinrent me chercher ; je fus rétabli dans mon royaume et environné d'une magnificence plus grande que jamais.

« Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte, je glorifie le Roi des cieux, parce que toutes ses œuvres sont vérité, toutes ses voies justice, et qu'il peut humilier ceux qui marchent dans la superbe [1]. »

[1] Daniel, 4.

Malgré le peu de monuments profanes qui nous restent de l'histoire de la Chaldée, il s'est conservé une trace, quoique bien défigurée, de cet événement, dans un fragment de Mégasthène, cité par Abydénus, où il rapportait cette tradition des Chaldéens : Qu'un jour, sur la terrasse de son palais, Nabuchodonosor fut saisi tout à coup d'une fureur divine, et s'écria que les Babyloniens étaient menacés d'un malheur que nul de leurs dieux ne pourrait détourner : un mulet perse viendrait, qui les réduirait en servitude; et qu'après ces mots, il disparut aux yeux des hommes [1]. Sous ce mulet, il entendait, si l'histoire est vraie, le fameux Cyrus, que la pythonisse de Delphes appela de même quelques années après, parce que son père était un Persan et sa mère une fille du roi des Mèdes.

Nabuchodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, et laissa le trône à son fils que l'Écriture appelle Évilmérodach, Bérose et Mégasthène, Évilmaluruch [2].

Saint Augustin, dans deux de ses sermons, expose à son peuple, comme une chose certaine, que Nabuchodonosor se convertit au prodige de la fournaise ardente, qu'il crut en Dieu et trouva miséricorde devant lui. « Par un même prodige, les trois jeunes gens échappèrent aux feux du moment, le roi, aux feux éternels. Le salut de leurs corps devint pour lui le salut de son âme. Il lui fut accordé plus qu'à eux [3]. » Telles sont les paroles de saint Augustin.

Le nouveau monarque de Babylone fit sortir de la prison, où il était depuis trente-sept ans, Joachim ou Jéchonias, avant-dernier roi de Juda, l'éleva au-dessus des autres rois de pays conquis, vivant à

[1] Megasth., *apud Euseb*, *Præp. ev.*, l. 9, c. 41. — [2] Euseb., *ibid.*, c. 40 et 41. — [3] *Sermo* 301, n. 2, et 343, n. 2. Vidimus, novimus quemadmodùm salus eorum justorum à Domino fuit, ut in ignem mitterentur, et illum asperum regem, quem loquendo irritaverant, vivendo converterent. Credidit quippe in eorum Deum, et proposuit edictum, ut quicumque blasphemaret Deum Sidrach, Misach et Abdenago, in interitum iret, et domus ejus in direptionem. Quàm dissimilis jussio primæ jussioni! Qualis prima jussio? Pereat qui statuam auream non adoraverit. Qualis secunda? Pereat qui Deum verum blasphemaverit. Fideles homines non mutati, infidelem hominem mutaverunt. Illum in perfidià stare non permiserunt, quia ipsi in fide steterunt. *Sermo* 301, n. 2. Ut evaderent flammas tres viri, Nabuchodonosor præstitum est ut crederet in Deum eorum. Nam qui eos potuit in manifesto liberare, potuit et in occulto coronare. Sed si illos in occulto coronàsset, regem, qui sævierat, non liberàsset. Salus corporis illorum, salus animæ facta est illius. Illi Deum laudando evaserunt, sed præsentes ignes : ille in Deum credendo evasit, sed æternas gehennas. Plus ergò illi, quam illis, præstitum est. *Sermo* 343, n. 2. Un critique nous a fait comme un crime de dire que Nabuchodonosor a connu et servi le vrai Dieu. Est-ce qu'il ne sera plus permis, dans une histoire de l'Église, de citer les Pères de l'Église et de penser comme eux ?

la cour, suivant les mœurs de l'Orient, l'admit à sa table et lui fixa un convenable entretien, dont il jouit en effet tant qu'il vécut [1]. D'après certaines traditions rabbiniques, mais qui ne sont pas bien certaines, il avait appris à le connaître, lorsque son père, Nabuchodonosor, mécontent de sa conduite, l'avait fait mettre dans la même prison.

Les Babyloniens adoraient une idole nommée Bel (Baal, Bélus), à qui tous les jours on offrait douze mesures de la meilleure farine, quarante brebis et six amphores de vin ; le roi lui-même allait journellement l'adorer dans son temple.

Une fois il demanda à Daniel, qui mangeait à sa table et qu'il honorait par-dessus tous ses confidents : Pourquoi n'adorez-vous pas Bel aussi? Il répondit : Je ne sers point les idoles que la main a faites, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui tient toute chair en sa puissance. Quoi donc! reprit le roi, Bel ne vous paraît-il pas un dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange et combien il boit chaque jour? O roi! dit Daniel en souriant, ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors, et jamais il ne mangea.

Le roi, en colère, fit venir les prêtres et les somma de dire qui consommait les offrandes. S'ils lui font voir que c'est Bel, Daniel mourra; sinon, ils mourront eux-mêmes. Oui, dit Daniel, qu'il soit fait selon votre parole. Les prêtres étaient au nombre de soixante-dix, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Le roi s'en alla avec Daniel au temple de Bel. Là, les prêtres dirent : Voilà que nous allons sortir ; et vous, ô roi! mettez les viandes et servez le vin ; puis fermez la porte et cachetez-la de votre anneau. Et demain matin, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez que Bel aura tout mangé, nous mourrons ; sinon, Daniel, qui a menti contre nous. Le roi ordonna de placer les offrandes ; mais Daniel fit tamiser de la cendre par tout le temple.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le roi s'en vint avec Daniel. Le sceau était intact. Le roi entra dans le temple, jeta les yeux sur la table et s'écria tout haut : Vous êtes grand, ô Bel! et il n'y a point en vous de tromperie. Mais Daniel se mit à rire, et retenant le roi, pour qu'il n'avançât pas davantage, il lui dit : Voyez ce pavé, considérez de qui sont ces traces de pieds. Je vois, dit le prince, des traces de pieds d'hommes, de femmes et de petits enfants. Aussitôt, entré dans une grande colère, il fit arrêter les prêtres, avec leurs enfants et leurs femmes, et ils lui montrèrent de petites portes secrètes par où ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table. Alors il les fit mourir, et livra l'idole de Bel en la puissance de Daniel, qui la renversa ainsi que le temple [2].

[1] 4. Reg., 25. Jerem., 52. — [2] Dan., 14, 1-21.

Il y avait encore un grand dragon, à qui les habitants de Babylone rendaient également des honneurs divins. Un jour le roi dit à Daniel : Direz-vous encore que celui-là est d'airain ? Le voilà qui vit, qui mange et qui boit. Vous ne pouvez pas dire pour le coup que ce ne soit là un dieu vivant ; adorez-le donc. Daniel répondit : J'adore le Seigneur, mon Dieu ; c'est lui le Dieu vivant. Quant au dragon, permettez-le-moi et je le tuerai sans épée ni bâton. Le roi le lui ayant permis, il prit de la poix, de la graisse et du poil, fondit le tout ensemble, en fit des masses et les jeta dans la gueule du dragon, qui en creva. Et Daniel disait : Voilà ce que vous adoriez.

A cette nouvelle, les Babyloniens entrèrent en fureur et s'écrièrent que le roi était devenu Juif, qu'il avait renversé Bel, tué le dragon, fait mourir les prêtres. Attroupés autour du roi, ils exigèrent qu'il leur livrât Daniel : Autrement nous te tuerons, toi et ta maison.

Ce langage fait bien voir qu'ils parlaient au faible Évilmérodach, et non point à Cyrus ni à Darius ; car comment les Babyloniens, abattus, anéantis, auraient-ils osé parler sur ce ton à leurs superbes vainqueurs, qui d'ailleurs n'adoraient ni l'idole de Bel, ni le serpent, mais le soleil ?

Le roi, contraint par la nécessité, leur livra Daniel. Eux le jetèrent dans la fosse aux lions. Il y en avait sept, à qui l'on donnait tous les jours deux cadavres avec deux brebis ; mais alors on ne leur donna rien, afin qu'ils dévorassent Daniel d'autant plus sûrement.

Pendant que l'homme de Dieu était là au milieu des lions, l'ange du Seigneur apparut au prophète Habacuc, dans la Judée, lorsqu'il venait d'apprêter un potage, de le mettre avec du pain trempé dans un vase, et qu'il allait dans le champ le porter aux moissonneurs. C'était probablement le même prophète dont nous avons les prédictions dans la sainte Écriture. L'ange lui commanda de porter ce dîner à Daniel, dans la fosse aux lions, à Babylone. Le prophète s'excusant sur ce qu'il n'avait jamais été à Babylone, qu'il ne savait pas non plus où était la fosse aux lions, l'ange le saisit par les cheveux de dessus sa tête, et, dans l'impétuosité de son souffle, le transporta au bord de la fosse. Et Habacuc cria : Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous a envoyé ! Et Daniel répondit : O Dieu ! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. Et, se levant, il mangea ; et l'ange du Seigneur remit aussitôt Habacuc dans son lieu.

Le septième jour, le roi s'en vint pleurer Daniel, et, s'étant approché de la fosse, il regarda dedans, et voilà Daniel assis au milieu des lions. Aussitôt, s'écriant à haute voix, il dit : Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel, et il n'y en a point d'autre que vous ! Et

il le fit tirer de la fosse. En même temps il y précipita ceux qui avaient été cause de sa perte, et dans un instant ils étaient dévorés devant lui [1].

Évilmérodach, au témoignage de Bérose et de Mégasthène [2], ne régna que deux ans. Méprisé et haï pour ses débauches et ses autres déréglements, il fut tué par des conjurés, à la tête desquels était Nériglissor, mari de sa sœur, qui s'éleva sur le trône.

Aussi entreprenant que son beau-frère paraît avoir été efféminé, il résolut la guerre contre Cyaxare II, fils d'Astyage, s'y prépara d'une manière formidable, envoya des ambassadeurs non-seulement à Crésus, roi des Lydiens, qui, par ses conquêtes jusqu'au fleuve Halys, s'était rendu redoutable en Asie, mais encore au roi de l'Inde, représentant à tous les deux que la puissance croissante des Mèdes, dont les rois s'étaient alliés à ceux des Perses par les liens du mariage, et l'ambition des uns et des autres, menaçaient toute l'Asie [3].

Cyaxare envoya demander secours à Cambyse, roi de Perse, son beau-frère, et fit prier Cyrus, par ses ambassadeurs, d'obtenir de son père le commandement de l'armée persane. Cyrus était âgé de quarante ans, et Cyaxare de quarante-un.

Des deux côtés on mit sur pied des armées formidables, principalement du côté de Nériglissor, qui, outre Crésus, roi de Lydie, avait encore pour auxiliaires les Phrygiens, les Cariens, les Cappadociens, les Ciliciens et les Paphlagoniens.

Le roi des Indiens envoya une ambassade tant à Cyaxare qu'à Nériglissor, pour s'informer exactement des causes de la guerre, parce qu'il était résolu à soutenir le juste contre l'injuste. Dans la suite il envoya de grands trésors à Cyrus pour les frais de cette guerre [4].

Le roi des Arméniens, qui était tributaire des Mèdes, se déclara pour le Chaldéen, dans la vue de secouer le joug de la dépendance; mais il fut pris par Cyrus, et, avec les siens, traité si généreusement, que, d'ennemi, il devint ami et allié [5].

L'année quatrième du règne de Nériglissor, les deux puissances se rencontrèrent un jour, auquel celui-ci perdit la vie, et son armée la bataille. La mort de ce prince décida l'affaire. Crésus, roi des Lydiens, prit la conduite de l'armée [6].

Si, comme général, celui-ci n'était point comparable à Nériglissor, le fils de Nériglissor, Laborosoarchod, était encore moins digne de lui succéder dans l'empire. Débauché et cruel, sans aucunes

[1] Dan., 14, 22-42. — [2] Josèphe, *Antiq.*, l. 10. *Apud Euseb.*, l. 9. — [3] *Cyroped.*, l. 1. — [4] *Ibid.*, l. 2. — [5] *Ibid.*, l. 3. — [6] *Ibid*, l. 4.

qualités qui pussent le recommander au peuple ou à l'armée, il fut tué par ses sujets après un règne de neuf mois [1].

Alors parvint au trône le fils d'Évilmérodach, que Bérose appelle Nabonède ; Mégasthène, Nabonnidochus : Josèphe, Naboandel ; Hérodote, Labynète ; la sainte Écriture, Baltassar. Le nom de Baltassar, qui avait également été donné à Daniel, dans sa jeunesse, par le grand chambellan de Nabuchodonosor, était un nom honorifique, tel qu'en portaient les personnes d'un haut rang.

La mère de ce Baltassar était Nitocris, qu'Hérodote nous représente comme une femme d'une grande sagesse et d'un esprit élevé. Elle répara les murs de Babylone, jeta un pont-levis sur l'Euphrate et pratiqua dessous une galerie souterraine pour joindre ensemble les deux palais ou forteresses qui étaient sur ses rives vis-à-vis l'un de l'autre ; elle fit, en un mot, tout ce que pouvait suggérer la prudence humaine pour défendre, contre la puissance de l'ennemi, cette ville superbe, capitale du plus ancien empire sur la terre. Mais cette sage reine ne devait pas réussir. Les jugements de Babylone étaient proches. Déjà Jérémie avait prédit que les peuples serviraient Nabuchodonosor, son fils et le fils de son fils, jusqu'à ce que vînt à son tour le temps de sa terre [2].

« La première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision, étant dans son lit ; il écrivit le songe et le résuma en ces termes :

« Je voyais dans ma vision pendant la nuit : et voilà, les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer ; et quatre grandes bêtes sortaient de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; et comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées ; elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné [3]. »

Pour mieux pénétrer le sens du prophète, rappelons-nous dès maintenant que ces quatre bêtes qui sortent de la mer, ce sont les quatre grands empires s'élevant de cette mer orageuse qu'on appelle le genre humain, où les flots sont des peuples, les tempêtes des révo-

[1] Bérose, *apud Euseb.*, l. 9, c. 40. — [2] Jerem., 27. — [3] Daniel, 7, 1-4. Anno primo Baltassar, regis Babylonis, Daniel somnium vidit ; visio autem capitis ejus in cubili suo ; et somnium scribens, brevi sermone comprehendit ; summatìmque perstringens, ait : Videbam in visione meà nocte : et ecce, quatuor venti cœli pugnabant in mari magno ; et quatuor bestiæ grandes ascendebant de mari, diversæ inter se. Prima quasi leæna, et alas habebat aquilæ ; aspiciebam donec evulsæ sunt alæ ejus, et sublata est de terrâ, et super pedes quasi homo stetit, et cor hominis datum est ei.

lutions. Ces empires apparaissent en bêtes farouches, parce que leur instinct politique était, non pas l'équité, la bienveillance de l'homme tel qu'il doit être, mais le féroce égoïsme de la brute. La première est l'empire assyrio-babylonien, puissant et fier comme le lion, rapide dans ses conquêtes comme l'aigle. Ses ailes lui sont arrachées lorsque Nabuchodonosor est dépouillé de sa puissance ; elle se relève avec lui, prend une marche humaine, reçoit un cœur humain.

« Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté ; elle avait dans sa gueule et entre ses dents trois grandes défenses, et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair [1]. »

L'ours est un puissant animal, mais point aussi magnifique que le lion. Tel est le second empire, celui des Mèdes et des Perses, comparé au premier. L'ours ne vit pas de proie comme le lion ; mais, irrité, il est terrible. Xénophon nous apprend que les Mèdes et les Perses étaient tranquilles dans leurs âpres montagnes, lorsque le roi assyrien les provoqua par une irruption en Médie dans une partie de chasse. Cette insulte finit par coûter l'empire à Babylone. Cette seconde bête s'appuie plus sur un côté que sur l'autre, et a trois défenses dans la gueule. Cela peut marquer, dans la seconde monarchie, la prépondérance des Perses sur les Mèdes, ensuite la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens réunis ensemble.

« Après cela je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes, comme celles d'un oiseau ; cette bête avait aussi quatre têtes, et la puissance lui fut donnée [2]. »

C'est l'empire macédonien, qui, à la mort d'Alexandre le Grand, se partage en quatre puissantes monarchies.

« [3] Je regardais ensuite dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte : elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait ; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne

[1] Dan., 7, 5. Et ecce bestia alia, similis urso, in parte stetit ; et tres ordines erant in ore ejus et in dentibus ejus, et sic dicebant ei : Surge, comede carnes plurimas.

[2] *Ibid.*, 6. Post hæc aspiciebam, et ecce alia quasi pardus, et alas habebat quasi avis, quatuor super se, et quatuor capita erant in bestiâ, et potestas data est ei.

[3] *Ibid.*, 7-28. Post hæc aspiciebam in visione noctis, et ecce bestia quarta terribilis, atque mirabilis, et fortis nimis : dentes ferreos habebat magnos, comedens atque comminuens, et reliqua pedibus suis conculcans ; dissimilis autem erat cæteris bestiis, quas videram ante eam, et habebat cornua decem. Considerabam cornua, et ecce cornu aliud parvulum ortum est de medio eorum, et tria de cornibus primis

s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées de devant sa face ; et voilà, cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait de grandes choses.

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés et que l'ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure ; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant sa face. Un million le servaient, et mille millions étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

« Je regardais attentivement à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait ; je regardais jusqu'à ce que la bête eût été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée ; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

« Je regardais dans cette vision de nuit, et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme qui s'avança jusqu'à l'ancien des jours ; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume ; et tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable.

« Alors mon esprit frémit dans mon corps ; moi, Daniel, je fus épouvanté, et les visions de ma tête me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla et m'enseigna la signification de ces choses.

evulsa sunt à facie ejus ; et ecce, oculi quasi oculi hominis erant in cornu isto, et os loquens ingentia.

Aspiciebam donec throni positi sunt, et antiquus dierum sedit ; vestimentum ejus candidum quasi nix, et capilli capitis ejus quasi lana munda ; thronus ejus flammæ ignis, rotæ ejus ignis accensus. Fluvius igneus rapidusque egrediebatur à facie ejus. Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. Judicium sedit, et libri aperti sunt.

Aspiciebam propter vocem sermonum grandium, quos cornu illud loquebatur ; et vidi quoniàm interfecta esset bestia, et periisset corpus ejus, et traditum esset ad comburendum igni ; aliarum quoque bestiarum ablata esset potestas, et tempora vitæ constituta essent eis usque ad tempus et tempus.

Aspiciebam ergò in visione noctis, et ecce cum nubibus cœli quasi Filius hominis veniebat, et usque ad antiquum dierum pervenit ; et in conspectu ejus obtulerunt eum, et dedit ei potestatem, et honorem, et regnum ; et omnes populi, tribus et linguæ ipsi servient : potestas ejus, potestas æterna, quæ non auferetur, et regnum ejus, quod non corrumpetur.

Horruit spiritus meus ; ego, Daniel, territus sum in his, et visiones capitis mei conturbaverunt me. Accessi ad unum de assistentibus, et veritatem quærebam ab

« Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre : mais les saints du Très-Haut obtiendront l'empire et le posséderont jusque dans le siècle des siècles.

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre la signification de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, excessivement effroyable, avec des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui restait : ainsi que des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de cette autre qui lui poussa, en présence de laquelle trois cornes étaient tombées ; et de cette corne qui avait des yeux et une bouche prononçant de grandes choses, corne plus grande que les autres. Et je vis cette corne faisant la guerre contre les saints et prévalant sur eux, jusqu'à ce que vînt l'ancien des jours, et qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, et que le temps arrivât où les saints obtinrent l'empire.

« Il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et très-différent de tous les royaumes : il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera. Les dix cornes signifient dix rois qui s'élèveront de ce royaume : un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il humiliera trois rois. Il proférera contre (sur ou touchant) le Très-Haut des paroles, il écrasera les saints du Très-Haut : et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois, et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Ensuite se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes

eo de omnibus his. Qui dixit mihi interpretationem sermonum et docuit me.

Hæ quatuor bestiæ magnæ, quatuor sunt regna, quæ consurgent de terrâ ; suscipient autem regnum sancti Dei altissimi, et obtinebunt regnum usque in sæculum, et sæculum sæculorum.

Post hoc volui diligenter discere de bestiâ quartâ, quæ erat dissimilis valdè ab omnibus, et terribilis nimìs ; dentes et ungues ejus ferrei ; comedebat, et comminuebat, et reliqua pedibus suis conculcabat ; et de cornibus decem, quæ habebat in capite ; et de alio, quod ortum fuerat ante quod ceciderant tria cornua ; et de cornu illo quod habebat oculos et os loquens grandia, et majus erat cæteris.

Aspiciebam, et ecce cornu illud faciebat bellum adversùs sanctos, et prævalebat eis, donec venit antiquus dierum, et judicium dedit sanctis Excelsi, et tempus advenit, et regnum obtinuerunt sancti.

Et sic ait : Bestia quarta, regnum quartum erit in terrâ, quod majus erit omnibus regnis ; et devorabit universam terram, et conculcabit, et comminuet eam. Porrò cornua decem ipsius regni, decem reges erunt ; et alius consurget post eos, et ipse potentior erit prioribus, et tres reges humiliabit. Et sermones contra Excelsum loquetur, et sanctos Altissimi conteret ; et putabit quòd possit mutare tempora et leges, et tradentur in manu ejus usque ad tempus, et tempora, et dimidium temporis. Et judicium sedebit, ut auferatur potentia, et conteratur, et dispereat

qu'il y a sous tout le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut : et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront.

« Là finit le discours. Mais moi, Daniel, je fus fort troublé dans mes pensées : mon visage en fut changé ; mais je conservai ce discours dans mon cœur. »

Cette quatrième et terrible bête, avec ses dents de fer et ses ongles d'airain, qui dévorait, qui broyait, qui foulait aux pieds le reste, c'est la païenne Rome, broyant et engloutissant toute la terre. Elle différait des précédentes. Successivement royaume et république, république et empire, sous des rois, sous des consuls, sous des tribuns, sous des décemvirs, sous des dictateurs, sous des empereurs, Rome, en dévorant les autres empires, s'en appropriait ce qu'ils avaient de fort, mais ne ressemblait à aucun. A la fin, il pousse à cette bête dix cornes ou dix rois. On les lui voit également dans l'Apocalypse de saint Jean. Là ces dix rois, d'abord pour elle, se mettent contre elle. On l'entend de cette dizaine de rois barbares qui, dans le cinquième et le sixième siècle de l'ère chrétienne, d'abord à la solde de l'empire romain, finirent par s'en partager les provinces.

Après eux, *s'élève une nouvelle corne, d'abord petite, mais grandissant à vue d'œil*. Au commencement du siècle septième, l'an 622, dans l'Arabie, autrefois province romaine, s'élève l'empire de Mahomet, petit d'abord, mais bientôt grand et formidable. *Cette corne ou ce roi en abaissera trois autres*. Ce que l'on peut entendre des Perses en Asie, des Visigoths en Espagne, des Grecs de Constantinople, dont les Musulmans abaissèrent ou même anéantirent les empires. *Cette corne a des yeux*. Mahomet fait le voyant, le prophète. *Cette corne parle superbement pour, sur ou contre le Très-Haut* : car le texte original peut avoir ces divers sens. Mahomet a fait tout cela. Il parle de Dieu ou fait parler de Dieu éloquemment : mais c'est pour lui faire condamner les chrétiens comme corrupteurs de sa loi, déclarer Mahomet son plus grand prophète, dévouer au glaive quiconque ne l'en croira pas sur sa parole. Il parle honorablement de Jésus-Christ, comme Messie, Verbe, prophète ; mais il condamne d'impiété et d'idolâtrie quiconque le reconnaît Fils de Dieu : mais l'unique but de la religion et puissance mahométane a toujours été, comme il est

usque in finem. Regnum autem, et potestas, et magnitudo regni, quæ est subter omne cœlum, detur populo sanctorum Altissimi ; cujus regnum, regnum sempiternum est, et omnes reges servient ei et obedient.

Hucusque finis verbi. Ego, Daniel, multùm cogitationibus meis conturbabar, et facies mea mutata est in me ; verbum autem in corde meo conservavi.

[1] Daniel, 7, 7-28.

encore, d'exterminer ceux qui adorent le Christ. Les empires idolâtres de Babylone et de Rome étaient, pour ainsi dire, des empires *anti-Dieu*, en ce qu'à la place ou à l'égal du Dieu véritable ils en adoraient d'autres. L'empire mahométan est, par son essence même, l'empire *antichrétien*. C'est toujours la guerre contre Dieu : seulement depuis que Dieu s'est manifesté dans le Christ, cette guerre s'est manifestée dans une forme d'antechrist. Les Pères du cinquième et du sixième siècle, sentant crouler l'empire romain, s'attendaient à voir paraître aussi cette nouvelle puissance ou Porte de l'enfer. Ils ne se sont pas trompés. Un autre signe, c'est que de tous les empires modernes, le mahométan est le seul qui ait conservé le caractère bestial des empires idolâtres, le seul où l'on fasse des esclaves.

Cette corne, cette puissance, *faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux.* Le mahométisme n'a cessé de faire la guerre aux chrétiens, appelés saints dans le langage de l'Écriture, et a prévalu sur eux dans tout l'Orient. *Cette nouvelle corne*, ce nouveau roi *s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois.* Le mahométisme a introduit une nouvelle manière de compter les années : au lieu de célébrer ou le samedi avec les juifs, ou le dimanche avec les chrétiens, il célèbre le vendredi : à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ, il a substitué l'Alcoran.

Cette corne, cet empire *aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps.* C'est-à-dire, dans le langage apocalyptique, un an, deux ans et la moitié d'une année. Le prophète de la nouvelle alliance, saint Jean, se sert des mêmes expressions : de plus, il les traduit tantôt par quarante-deux mois, tantôt par douze cent soixante jours [1].

Or, les mahométans, pour se retrouver dans les embarras de leur comput, emploient une période ou un cycle de trente ans, autrement un mois d'années. Sur ce pied, les quarante-deux mois ou douze cent soixante jours auxquels Daniel et saint Jean bornent la durée de l'empire antichrétien, feraient douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

On pourrait même, dans ces expressions de Daniel et de saint Jean, *un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, découvrir pour la puissance mahométane, comme trois époques : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence. Pendant un temps, douze mois d'années, ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'à 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triompha presque partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant

[1] Apoc., c. 11, 12 et 13.

deux temps, deux ans d'années, ou sept cent vingt ans, depuis la fin du siècle dixième, où les chrétiens d'Espagne commencèrent à repousser les mahométans et firent naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y eut une lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, brisèrent tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme est en décadence. Enfin il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après la moitié d'un temps, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, c'en soit fait de cet empire antichrétien.

Enfin *se tiendra le jugement*. Déjà nous avons vu le Très-Haut, avec ses veillants et ses saints, juger le roi de Babylone : nous le verrons pareillement dans l'Apocalypse juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs ; ici nous le voyons jugeant l'empire antichrétien. Lorsque la sentence contre Rome idolâtre s'exécuta par les barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet, alors seront données au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

Pendant que Dieu révélait à son prophète l'ensemble des quatre grandes monarchies, avec leur suite jusqu'à la fin des temps, le fondateur de la seconde, le Persan Cyrus, avec son oncle Cyaxare, que l'Écriture appelle Darius le Mède, s'avançait à travers l'Asie, emportant les villes, soumettant les provinces, gagnant le cœur des peuples par sa conduite noble et généreuse. Dieu fit voir dès lors à Daniel quelle serait la fin de ce second empire, quel serait le caractère du troisième, et combien un démembrement de ce dernier causerait de maux à la nation sainte.

« [1] La troisième année du règne du roi Baltassar, j'eus une vision à Suse, métropole de la province d'Élam, et il me parut dans cette vision que j'étais sur le bord du fleuve Ulaï. » (C'est le Choaspes, dont l'eau était si belle, que les rois de Perse n'en buvaient point d'autre.)

[1] Daniel, 8, 1 et 2. Anno tertio regni Baltassar regis, visio apparuit mihi. Ego Daniel, post id quod videram in principio, vidi in visione meâ, cùm essem in Susis castro, quod est in Ælam regione ; vidi autem in visione esse me super portam Ulai.

Et levavi oculos meos, et ecce aries unus stabat ante paludem, habens cornua

« Je levai donc les yeux et je regardai : et voilà un bélier debout devant le fleuve : il avait deux cornes, et ces cornes étaient élevées, et l'une était plus élevée que l'autre, et celle qui était plus élevée s'était accrue la dernière. Je vis le bélier donnant des coups de corne contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi ; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister ni se délivrer de sa puissance ; et il fit selon son plaisir, et il devint très-grand.

« Mais pendant que je considérais, voilà qu'un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre ; et il ne touchait pas la terre : et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Et il vint jusqu'à ce bélier qui avait des cornes, et que j'avais vu debout sur le bord du fleuve ; et il courut sur lui dans l'impétuosité de sa force. Et je le vis arrivant tout près du bélier ; et il entra en fureur, et il frappa le bélier, et il lui rompit les deux cornes ; et le bélier n'avait aucune force pour tenir devant lui. L'autre, au contraire, le jeta par terre, le foula aux pieds, et personne qui délivrât le bélier de sa puissance.

« Et le bouc devint extraordinairement grand ; et lorsqu'il était le plus fort, sa grande corne se rompit, et à sa place il s'éleva quatre cornes considérables, vers les quatre vents du ciel. Et de l'une d'entre elles sortit une petite corne, mais qui devint grande vers le midi, vers l'orient, et vers le pays de gloire. Et elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux ; et elle en jeta par terre, ainsi que des étoiles, et les foula aux pieds. Elle s'éleva même jusqu'au prince de cette armée, lui ravit le sacrifice perpétuel, et profana le lieu de son sanctuaire. Et l'armée lui fut livrée avec le sacrifice perpétuel, à cause du péché ; et elle jeta la vérité par terre, et tout ce qu'elle entreprenait lui réussissait.

excelsa, et unum excelsius altero atque succrescens. Posteà vidi arietem cornibus ventilantem contra occidentem, et contra aquilonem, et contra meridiem ; et omnes bestiæ non poterant resistere ei, neque liberari de manu ejus ; fecitque secundùm voluntatem suam, et magnificatus est.

Et ego intelligebam ; ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente super faciem totius terræ ; et non tangebat terram : porrò hircus habebat cornu insigne inter oculos suos. Et venit usque ad arietem illum cornutum, quem videram stantem ante portam, et cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ. Cùmque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem, et comminuit duo cornua ejus ; et non poterat aries resistere ei : cùmque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus.

Hircus autem caprarum magnus factus est nimis ; cùmque crevisset fractum est cornu magnum, et orta sunt quatuor cornua subter illud per quatuor ventos cœli. De uno autem ex eis egressum est cornu unum modicum ; et factum est grande contra meridiem, et contra orientem, et contra fortitudinem. Et magnificatum est usque ad fortitudinem cœli ; et dejecit de fortitudine, et de stellis, et conculcavit eas. Et usque ad principem fortitudinis magnificatum est, et ab eo tulit juge sacrificium, et dejecit locum sanctificationis ejus. Robur autem datum est

« Or, j'entendis parler un saint, et un autre saint dit à celui qui parlait : Jusqu'à quand durera cette vision, touchant le sacrifice perpétuel, et le péché, cause de cette désolation ? jusqu'à quand le sanctuaire et l'armée seront-ils foulés aux pieds ? Et il lui dit : Jusqu'au soir et au matin après deux mille trois cents jours ; et le sanctuaire sera purifié.

« Pendant que moi, Daniel, je voyais cette vision et en cherchais l'intelligence, voilà debout devant moi comme une figure d'homme ; et j'entendis la voix d'un homme sur le fleuve Ulaï, qui cria et dit : Gabriel, faites-lui entendre cette vision. Et il vint tout près de moi ; mais moi, effrayé, je tombai le visage contre terre. Lui me dit : Comprends, fils de l'homme, car cette vision est pour le temps de la fin.

« Mais pendant qu'il me parlait, je tombai tout accablé sur mon visage. Alors il me toucha, et, m'ayant fait tenir debout, il me dit : Je te ferai voir ce qui arrivera au dernier temps de la colère ; car ce temps a sa fin.

« Ce bélier que tu as vu ayant deux cornes, est le roi (en hébreu, les rois) des Mèdes et des Perses. Le bouc est le roi de Javan (Grèce), et la grande corne qu'il avait entre les deux yeux est lui-même, ce premier roi. Les quatre cornes qui se sont élevées à la place de la première, quand elle eut été rompue, ce sont quatre royaumes qui s'élèveront de sa nation, mais non dans sa force.

« Et vers la fin de leur règne, les iniquités s'étant accrues, il s'élèvera un roi d'un front impudent et comprenant les énigmes. Sa

ei contra juge sacrificium propter peccata ; et prosternetur veritas in terrâ, et faciet et prosperabitur.

Et audivi unum de sanctis loquentem, et dixit unus sanctus alteri nescio cui loquenti : Usquequò visio, et juge sacrificium, et peccatum desolationis, quæ facta est ? et sanctuarium, et fortitudo conculcabitur ? Et dixit ei : Usque ad vesperam et mane, dies duo millia trecenti ; et mundabitur sanctuarium.

Factum est autem cùm viderem ego, Daniel, visionem, et quærerem intelligentiam, eccè stetit in conspectu meo quasi species viri ; et audivi vocem viri inter Ulai, et clamavit, et ait : Gabriel, fac intelligere istam visionem. Et venit, et stetit juxtà ubi ego stabam ; cùmque venisset, pavens corrui in faciem meam ; et ait ad me : Intellige, fili hominis, quoniàm in tempore finis complebitur visio.

Cùmque loqueretur ad me, collapsus sum pronus in terram ; et tetigit me, et statuit me in gradu meo, dixitque mihi : Ego ostendam tibi quæ futura sunt in novissimo maledictionis ; quoniàm habet tempus finem suum.

Aries, quem vidisti habere cornua, rex Medorum est atque Persarum. Porro hircus caprarum, rex Græcorum est, et cornu grande, quod erat inter oculos ejus, ipse est, rex primus. Quòd autem fracto illo surrexerunt quatuor pro eo, quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus.

Et post regnum eorum, cùm creverint iniquitates, consurget rex impudens

puissance s'établira, mais non par ses forces, et il fera un ravage incroyable; il réussira dans tout ce qu'il entreprendra. Il égorgera les forts et le peuple des saints. Par sa subtilité, ses fraudes réussiront, et il s'agrandira dans son cœur, et dans la prospérité il perdra un grand nombre; il s'élèvera même contre le Prince des princes, mais il sera brisé sans aucune main. Cette vision du soir et du matin, comme on vous l'a dit, est véritable: mais vous, scellez cette vision, car elle n'arrivera qu'après beaucoup de jours.

« Et moi, Daniel, je tombai dans la langueur, et je fus malade pendant quelques jours. Cependant je me levai, et je travaillai aux affaires du roi: j'étais stupéfait de cette vision; mais personne ne le savait. »

Cette prédiction est si claire, qu'après son accomplissement il était impossible de s'y méprendre, lors même que Gabriel ne l'eût point expliquée à Daniel longtemps auparavant. Son explication est courte: l'histoire universelle développe cette vision beaucoup plus.

D'après l'explication de Gabriel, les rois des Mèdes et des Perses étaient le bélier. Au temps de Daniel, ces deux royaumes étaient encore séparés: mais la dernière année de sa vie, il en vit la réunion par la mort de Cyaxare. Cependant celui des Perses était devenu en quelque sorte dépendant de celui des Mèdes, quoiqu'il eût encore son propre roi, Cambyse, le père de Cyrus. Mais déjà vivait, déjà était victorieux le héros par qui les Perses, unis dans un empire avec les Mèdes, devaient dominer ceux-ci. Cyrus avait prédit à ses compatriotes, les Perses, qu'ils se rendraient supérieurs aux Mèdes par la vertu et la valeur. La corne accrue plus tard s'éleva au-dessus de celle qui longtemps avait été la plus grande.

« Le bélier donna des coups de cornes contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi. » Cambyse, fils de Cyrus, se soumit l'Égypte et s'avança vers le midi jusqu'en Méroé. Darius, fils d'Hystaspe, gendre de Cyrus et le plus grand roi de l'empire médo-persien après son beau-père, poussa contre l'occident dans sa célèbre expédition contre les Grecs; contre l'aquilon, lorsqu'il marcha contre les Scythes; contre le midi, quand il attaqua les Indiens.

facie, et intelligens propositiones. Et roborabitur fortitudo ejus, sed non in viribus suis; et suprà quàm credi potest, universa vastabit, et prosperabitur, et faciet. Et interficiet robustos, et populum sanctorum. Secundùm voluntatem suam, et dirigetur dolus in manu ejus, et cor suum magnificabit, et in copiâ rerum omnium occidet plurimos; et contra Principem principum consurget, et sine manu conteretur. Et visio vespere et mane, quæ dicta est, vera est; tu ergò visionem signa, quia post multos dies erit.

Et ego, Daniel, langui, et ægrotavi per dies; cùmque surrexissem, faciebam opera regis, et stupebam ad visionem, et non erat qui interpretaretur.

Ce formidable empire des Mèdes et des Perses succombe devant le petit royaume grec. « Voilà qu'un bouc s'en vient de l'occident comme par-dessus le pays, et il ne touchait point à terre, et le bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux, etc. » Le bouc est le roi des Grecs. La grande corne entre ses yeux est le premier roi.

Que ce peu de lignes caractérisent bien le grand Alexandre. « Il ne touchait point à terre. » Sa hardie rapidité renversa le puissant empire des Mèdes et des Perses ! Les annales indiennes, comme les persanes, sont remplies des exploits de ce conquérant, et l'appellent mainte fois *Dulcarnein* [1], c'est-à-dire *aux deux cornes* ; parce que, disent-elles, dans sa marche rapide et victorieuse, il s'avança d'une corne du soleil à l'autre, de l'occident à l'orient. Le héros mourut bientôt. Quatre cornes s'élevèrent à la place d'une, quatre généraux partagèrent l'empire d'Alexandre.

Un de ces nouveaux rois, Séleucus, qui s'acquit le nom de Nicanor, c'est-à-dire le victorieux, obtint la Syrie. Son rejeton, le huitième roi de cette dynastie, fut Antiochus, avec le surnom d'Épiphane, *l'illustre*, mais que, dit Polybe, à cause de ses excès, on appelait Épimane, *le furieux* [2].

Nous verrons, dans l'explication du onzième chapitre de notre prophète, combien est frappante la description de ce roi sous l'image de la corne, qui s'agrandit vers le midi (l'Égypte), vers l'orient (la Perse), et vers le pays de la gloire (la Judée). « Elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux, en jeta par terre, ainsi que des étoiles, et les foula aux pieds. » Par l'armée du ciel, on entend ici le peuple de Dieu. Le ciel invisible des esprits, le ciel visible des astres, l'Église ou le ciel sur la terre, le ciel politique d'une nation bien constituée, ont entre eux, comme parties du même tout, une naturelle affinité. L'Écriture appelle souvent étoiles, les docteurs et les prêtres. « Il ôta le sacrifice perpétuel et profana le lieu du sanctuaire. » Antiochus fit tout cela, comme nous le verrons dans la suite de l'histoire.

A la demande d'un saint : « Jusqu'à quand durera cette vision touchant le sacrifice et le péché, » etc., l'autre répond : « Jusqu'au soir et au matin après deux mille trois cents jours, et le sanctuaire sera purifié. »

L'an 143 de l'ère des Séleucides, qui commence l'an 310 avant J.-C., Antiochus vint à Jérusalem, dépouilla le temple, pilla la ville, emmena captifs un grand nombre d'habitants, en tua un grand nombre, interrompit le culte divin, en sorte que Jérusalem resta déserte.

[1] Thom. Maurice, *Hist. of Hindoustan*, vol. 2, p. 3. — [2] Polyb. *Fragm. ex lib.* 26.

Au neuvième mois de l'an 148 de la même ère, après les victoires de Judas Machabée, le temple fut dédié de nouveau, et, l'an 149, le peuple de Dieu entièrement délivré de la tyrannie d'Antiochus par sa mort. Le jour et le mois de sa mort ne sont point indiqués. Deux mille trois cents jours font six années lunaires et demie, à trois cent cinquante-quatre jours l'année, ou six années solaires et quatre mois, à quelques jours près.

Cependant Cyrus, à la tête de l'armée médo-persienne, gagnait sur le roi Baltassar des villes et des provinces, lorsque celui-ci, vers la cinquième année probablement de son règne, se rendit auprès de Crésus, roi de Lydie, emportant avec lui de grands trésors, prit à sa solde des Égyptiens, des Grecs, des Thraces et des peuples de l'Asie-Mineure, confia cette armée à Crésus et s'en revint à Babylone.

Crésus avait déjà passé le fleuve Halys, qui séparait son royaume de celui des Mèdes, déjà il s'avançait ravageant la Cappadoce et se rendant maître de plusieurs forteresses, lorsque Cyrus le rencontra et le battit, quoique l'armée de Crésus fût de quatre cent vingt mille hommes, tandis que Cyrus n'en avait pas la moitié autant. Crésus se retira en Lydie, mais fut vaincu de nouveau par l'ennemi qui le poursuivait. Il se jeta dans Sardes, sa capitale. Cyrus s'en rendit maître et le fit prisonnier, la huitième année du règne de Baltassar. Après cela, il conquit tous les pays de l'Asie Mineure, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate : régla avec sagesse ce qu'il avait gagné par son habileté et sa valeur, subjugua la Syrie et l'Arabie, et mena son armée vers la Chaldée, la neuvième année depuis la prise de Sardes, quinzième de la domination de Baltassar.

Celui-ci fut vaincu par Cyrus près de Babylone et se jeta dans cette ville, dont le siége était une des plus grandes entreprises que nous trouvions dans l'histoire.

Babylone était un carré parfait de quatre cent quatre-vingts stades ou près de vingt lieues de circuit. Elle était entourée d'une muraille bâtie de larges briques, cimentées avec du bitume au lieu de mortier. Autour de cette muraille, large de cinquante coudées et haute de deux cents, régnait un fossé large et profond, rempli d'eau. Chaque côté de cette muraille avait vingt-cinq portes d'airain massif. Sur la muraille s'élevaient, dix pieds au-dessus, deux cent cinquante tours. De chaque porte à la porte opposée courait une rue, en sorte que la ville en avait vingt-cinq du midi au nord, autant de l'orient à l'occident, et qu'elle était partagée en six cent soixante-seize carrés dont chacun avait quatre stades et demi, un peu plus de sept cent trente-deux mètres, de chaque côté. L'intérieur de ces carrés était employé en cours, jardins et même en labourage.

Un bras de l'Euphrate, ou plutôt l'Euphrate lui-même, comme le dit Hérodote [1], qui a vu Babylone lorsqu'elle subsistait encore, partageait la ville en deux, du septentrion au midi. Au centre était un pont large de trente pieds, et à ses deux bouts deux palais fortifiés, dont l'un, au côté oriental, s'appelait le vieux et occupait quatre carrés ; le nouveau, au côté occidental, en occupait neuf. Ils se communiquaient l'un à l'autre et par le pont et par une galerie souterraine.

Le temple de Bélus ou Bel, énorme tour, ou plutôt huit tours décroissantes posées l'une sur l'autre, et dont la plus élevée servait d'observatoire aux Chaldéens ; les colossales idoles d'or et le grand autel d'or ; les deux palais des rois aux deux extrémités du pont ; le pont lui-même ; la galerie voûtée sous terre ; les énormes murailles au dedans et au dehors ; les jardins dits suspendus, faisaient de cette ville une merveille du monde, et peut-être la ville la plus magnifique qu'on ait jamais vue ; quoique, pour la richesse, les résidences impériales de l'Inde, Lahore, Agra et Delhi pourraient peut-être rivaliser avec elle, et que, pour la population, Peking, en Chine, l'emporte de beaucoup.

L'achèvement de Babylone est attribué à Nabuchodonosor : il paraît même que ce fut lui qui ajouta toute la partie occidentale à la ville primitive. C'est vraisemblablement pour l'aider dans cette entreprise que, lorsqu'il envoya Jéchonias à Babylone, outre les habitants considérables de Jérusalem, il fit emmener aussi tous les ouvriers en bois et en fer.

Il est à présumer que cette ville immense n'était point bâtie dans tout son intérieur, et encore moins complétement peuplée, quand Cyrus l'assiégea.

Cette Babylone, où se trouvaient maintenant l'armée chaldéenne et des vivres pour vingt ans, Cyrus entreprit de s'en rendre maître ! Pendant deux ans déjà il était devant, avec son armée, tandis que les assiégés, rassurés par leurs inexpugnables murailles, se moquaient de lui et de son armée. En effet, l'entreprise paraissait insensée ; mais Cyrus ne voulait prendre la ville ni d'assaut ni par famine.

Nabuchodonosor, ou, comme le veut Hérodote, la grande reine Nitocris, avait fait creuser un énorme lac, pareil au Mœris d'Égypte, avec des canaux qui, dans les mois d'été, lorsque l'Euphrate, enflé par les neiges fondues des montagnes d'Arménie, se déborde et cause des ravages, conduisaient les eaux dans le lac, d'où on les tirait par le moyen des écluses pour arroser le pays dans le temps de la sécheresse.

[1] Hérodote, l. 1, c. 180.

Pour amener l'Euphrate dans ce lac, Cyrus fit creuser un large et profond canal : toutefois, il ne le conduisait point jusque dans le fleuve : il se réservait à percer dans une occasion favorable le peu de terrain qui formait encore une digue entre l'Euphrate et le canal.

Il savait que tous les ans on célébrait une grande fête à Babylone, pendant laquelle les habitants se livraient toute la nuit aux plaisirs et à la débauche. Il partagea donc son armée en deux corps, dont l'un était conduit par Gobryas, l'autre par Gadatas, deux Babyloniens qui, pour les cruautés et les traitements indignes qu'ils avaient soufferts du roi des Chaldéens, avaient passé du côté des Perses. En même temps il fit couper la digue en question, avec ordre à Gobryas et à Gadatas, aussitôt que le bras du fleuve qui traversait la ville se trouverait guéable, d'y entrer chacun de son côté, ce qui était facile ; car ils n'avaient point à craindre de vase, le lit du fleuve étant pavé dans la ville.

Si les habitants, dit Hérodote [1], eussent soupçonné l'entrée des ennemis, il leur eût été facile de les prendre comme dans une nasse et de les exterminer. Ils n'avaient qu'à fermer les portes qui, des rues latérales, conduisaient au fleuve, et puis les accabler du haut des quais. Mais non : personne ne s'aperçut de rien ; les portes qui d'ailleurs se fermaient toutes les nuits, restèrent ouvertes à cause de la fête : toute la ville était livrée aux danses et aux festins.

Vers minuit, le fleuve s'étant trouvé guéable, l'armée y entra des deux côtés. Tout ce qu'elle rencontrait prenait la fuite ou était tué. Gadatas et Gobryas, qui connaissaient bien la ville, menèrent leurs troupes directement au palais du roi ; ils en trouvèrent les portes fermées ; quelques-uns d'entre eux tombèrent sur les gardes qui buvaient auprès d'un grand feu. Il s'éleva du tumulte. On l'entendit dans le palais : le roi fit ouvrir les portes pour savoir ce que c'était. Les Perses s'élancent à travers les portes : ils trouvent le roi, qui avait tiré l'épée. Il est tué avec ceux qui l'entourent.

Voilà comme fut prise Babylone, d'après le récit de deux principaux historiens parmi les Grecs, Hérodote et Xénophon [2], vers l'an 538 avant Jésus-Christ ; relation qui s'accorde merveilleusement et avec le récit de Daniel, témoin oculaire, et avec ce grand nombre de prophéties antérieures. Écoutons d'abord le récit de Daniel.

« Le roi Baltassar fit un grand festin à ses mille princes, et chacun buvait du vin, et lui avec eux. Étant donc ivre, il commanda qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodo-

[1] L. 1, c. 119. – [2] Hérodote, l. 1. Xénoph. *Cyropédie.*

nosor avait emportés du temple de Jérusalem, afin que le roi bût dedans avec ses princes, ses femmes et ses concubines. »

Baltassar n'était pas fils, mais petit-fils de Nabuchodonosor ; mais il est ordinaire à l'Écriture d'appeler pères, les grands-pères, et en général tous les ancêtres.

« On apporta donc les vases d'or et d'argent qui avaient été transportés du temple, de la maison de Dieu, à Jérusalem ; et le roi but dedans avec ses princes, ses femmes et ses concubines. Et en buvant, ils louaient leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

« Au même moment sortirent les doigts d'une main d'homme, qui écrivaient vis-à-vis du candélabre, sur le crépi de la muraille de la salle du roi ; et le roi aperçut les articulations de la main qui écrivait. Alors le visage du roi changea, et ses pensées l'épouvantaient, le troublaient, en sorte que ses reins se relâchèrent et que ses genoux heurtaient l'un contre l'autre. Le roi cria donc tout haut pour qu'on amenât les sages, les Chaldéens et les devins. Et le roi fit dire aux sages de Babylone : Quiconque lira cette écriture et me l'interprétera sera vêtu de pourpre, aura un collier d'or au cou, et sera le troisième dans mon royaume. Alors entrèrent tous les sages du roi ; mais ils ne purent ni lire cette écriture, ni lui en donner l'interprétation. »

« Les Chaldéens ne pouvaient lire cette écriture, parce qu'elle était en ancien caractère hébreu, que l'on croit être le même que celui qu'on appelle aujourd'hui le samaritain.

« Baltassar en fut encore plus épouvanté, et toute sa contenance s'altéra ; ses princes étaient également déconcertés.

« Alors la reine, touchée de ce qui était arrivé au roi et à ses princes, monta dans la maison du festin et lui dit : O roi, vivez à jamais ! que vos pensées ne vous épouvantent point, et que votre visage ne change point. Il est dans votre royaume un homme en qui est l'esprit des dieux saints (l'esprit saint de Dieu). Dans les jours de votre père, on a trouvé en lui lumière, intelligence, sagesse, comme est la sagesse des dieux ; et votre père, le roi Nabuchodonosor, oui, votre père, ô roi ! l'établit chef des astrologues, des sages, des Chaldéens et des devins ; parce que, et un esprit plus élevé, et plus de sagesse et d'intelligence pour interpréter les songes, découvrir les secrets, résoudre les doutes, a été trouvé en lui, savoir en Daniel, à qui le roi donna le nom de Baltassar. Qu'on fasse donc maintenant venir Daniel, et il vous donnera l'interprétation. »

Les femmes du roi étaient à table avec lui. De cette reine il est dit, qu'elle monta dans la maison du festin. Elle parla avec sagesse et rappela des choses que le roi n'avait pas vues, si ce n'est dans son

enfance. Qui ne reconnaît en elle la sage Nitocris, de laquelle Hérodote nous donne une si haute idée, et dont il nous dit expressément qu'elle était la mère du dernier roi, qu'il appelle Labynète ? Les grands travaux qu'il attribue à cette reine, elle les exécuta sans doute pendant la minorité de son fils, dont le nom honorifique était Baltassar (ainsi que de Daniel), mais Labynète le nom propre.

« Aussitôt Daniel fut introduit devant le roi; et le roi dit à Daniel: Êtes-vous ce Daniel, l'un des fils de la captivité de Juda, que le roi mon père avait emmenée de Judée? On m'a dit de vous, que vous aviez l'esprit des dieux (de Dieu), et qu'il a été trouvé en vous une lumière, une intelligence et une sagesse supérieures. Et maintenant ont été introduits devant moi les sages et les astrologues, pour lire cette écriture et m'en interpréter le sens; et ils n'ont pu me l'expliquer. Mais de vous j'ai entendu que vous pouvez interpréter des sentences obscures et résoudre les doutes. Si donc vous pouvez lire cette écriture, et m'apprendre ce qu'elle signifie, vous serez vêtu de pourpre, vous porterez un collier d'or au cou, et vous serez le troisième prince dans mon royaume.

« Là-dessus Daniel répondit au roi: Que vos présents vous restent, et faites part à un autre de vos libéralités. Cependant je lirai l'écriture au roi, et je lui ferai connaître ce qu'elle signifie.

« O roi, le Dieu très-haut donna le royaume, la puissance, la gloire et l'honneur à Nabuchodonosor, votre père; et, à cause de cette puissance qu'il lui avait donnée, tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues craignaient et tremblaient devant sa face; ceux qu'il voulait, il les faisait mourir : ceux qu'il voulait, il les laissait vivre; ceux qu'il voulait, il les élevait : ceux qu'il voulait, il les abaissait. Mais après que son cœur se fut élevé, et que son esprit se fut affermi dans l'orgueil, il fut déposé du trône de son empire, et sa gloire lui fut ôtée. Il fut chassé d'entre les enfants des hommes; son cœur devint semblable aux bêtes; sa demeure fut avec les onagres; il mangea l'herbe comme un bœuf, et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut est souverain dans l'empire de l'homme, et qu'il établit dessus quiconque il lui plaît. Et vous, Baltassar, son fils, vous n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses. Mais vous vous êtes élevé contre le Seigneur du ciel; vous avez fait apporter devant vous les vases de son temple; et vous avez bu dedans, vous, vos princes, vos femmes et vos concubines; en même temps, les dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, ni ne sentent, vous les avez loués; mais ce Dieu qui tient dans sa main votre âme et toutes vos voies, vous ne lui avez

point rendu gloire. C'est pourquoi il a été envoyé de sa part cette main et tracé cette écriture.

« Or, voici l'écriture qui a été tracée : MANÉ, THECEL, PHARÈS. Et en voici l'interprétation : MANÉ (il a compté) : Dieu a compté votre règne, et il l'a terminé. THECEL (il a pesé) : vous avez été pesé dans la balance et trouvé trop léger. PHARÈS (il a divisé) : votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses.

« Alors Daniel fut vêtu de pourpre par l'ordre de Baltassar : on lui mit un collier d'or au cou, et on fit publier qu'il serait troisième prince dans le royaume.

« Mais cette nuit-là même, Baltassar, roi des Chaldéens, fut tué [1]. »

Ainsi fut livrée en proie *aux Mèdes et aux Perses, et à Cyrus*, comme disaient depuis deux siècles les prophètes, *cette superbe Babylone* [2]. Ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avait détruit tant de royaumes [3] ; *et le marteau qui avait brisé tout l'univers fut brisé lui-même*. Jérémie l'avait prédit [4]. Le Seigneur *rompit la verge dont il avait frappé tant de nations*. Isaïe l'avait prévu [5]. Les peuples, accoutumés au joug des rois chaldéens, les voient eux-mêmes sous le joug : *Vous voilà*, dirent-ils [6], *blessés comme nous*; *vous êtes devenus semblables à nous*, *vous qui disiez dans votre cœur : J'élèverai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut*. C'est ce qu'avait prononcé le même Isaïe. *Elle tombe, elle tombe,* comme l'avait dit ce prophète [7], *cette grande Babylone, et ses idoles sont brisés. Bel est renversé, et Nabo*, son grand dieu, d'où les rois prenaient leur nom, *tombe par terre* [8] : car les Perses, leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffraient point les idoles ni les rois qu'on avait faits dieux. Mais comment périt cette Babylone? Comme les prophètes l'avaient déclaré : *ses eaux furent desséchées*, comme avait prédit Jérémie [9], pour donner passage à son vainqueur : enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophète, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, *et prise comme dans un filet sans le savoir* [10]. On passe tous ses habitants au fil de l'épée ; car *les Mèdes*, ses vainqueurs, comme avait dit Isaïe [11], ne cherchaient ni l'or ni l'argent, mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel, que son orgueil faisait l'ennemi de tous les peuples du monde. *Les courriers venaient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entrait dans la ville :* Jérémie l'avait ainsi marqué [12]. Ses astrologues, en qui elle croyait, et qui lui promettaient un empire éternel, *ne peuvent la*

[1] Daniel, 5. — [2] Is., 13, 21, 45, 47. Jer., 51. — [3] Is., 14. — [4] Jer., 50. — [5] Is., 14. — [6] *Ibid.*, 14. — [7] *Ibid.*, 21. — [8] *Ibid.*, 46. — [9] Jer., 50 et 51. — [10] *Ibid.* — [11] Is., 13. Jer., 50. — [12] Jer., 51.

sauver de son vainqueur. C'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord [1]. »

Ainsi l'empire du monde passa-t-il des Chaldéens aux Mèdes et aux Perses, après avoir été d'abord aux Assyriens. Ninive en fut la première capitale, Babylone la seconde. Après Babylone, il n'y a eu de capitale de l'univers que Rome. Aussi, dans le prophète du Nouveau Testament, Rome idolâtre est-elle appelée la grande Babylone ; et saint Augustin appelle Babylone la première Rome [2]. C'était toujours le même empire, l'empire de l'homme, l'empire de la force, menaçant d'engloutir toute la terre.

Qui ne connaît que Babylone ou l'empire de l'homme, ne voit que Babel ou *confusion* ; confusion dans toute l'histoire humaine : des rois, des peuples conquérants y apparaissent, des royaumes s'élèvent et succombent, on ne sait à quelle fin ni pour quel ensemble : confusion dans la pensée humaine, qui se perd dans un chaos de superstitions et d'opinions discordantes, sans savoir s'il est une vérité, ni à quoi la reconnaître.

Mais avec Babylone, cité de l'homme, connaît-on Jérusalem, *vision de la paix*, cité du grand roi, cité de Dieu, moins par ses murailles que par sa loi, ses prophètes, ses patriarches ; en un mot, avec le monde, tyrannie de l'enfer sur la terre, connaît-on l'Église, la société des justes, le royaume de Dieu dans le temps et dans l'éternité : alors on voit le jour d'en haut éclairer les ténèbres d'en bas ; la paix, l'harmonie divine rejaillir des discordes et des révolutions humaines.

Dans l'empire de l'homme, c'est toujours Dieu le maître souverain ; la terre, l'enfer même, sans le savoir et sans le vouloir, travaillent à l'accomplissement de ses desseins. Ces terribles conquérants, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les César, avec cet empire universel qu'ils s'arrachent l'un à l'autre, ne sont sous sa main que le marteau, la verge de fer pour briser les nations coupables, et qu'il brise à leur tour. Il les force, quand il veut, à être les prédicateurs de sa souveraine puissance. Nabuchodonosor assemble tout son empire pour s'en faire adorer : et le jour même il défend à tout son empire, sous peine de mort et de confiscation des biens, de blasphémer le Dieu véritable, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago. Plus tard, quand il s'enfle d'orgueil, Dieu le réduit sept ans au rang des bêtes, jusqu'à ce qu'il reconnaisse, dans un décret public, que le Dieu du ciel est le vrai souverain dans l'empire des hommes, et qu'il le donne à qui il lui plaît.

[1] Is., 47. Jer., 5. Bossuet, *Hist. univ.*, 2, p., c. 6. — [2] *De Civit.*, l. 18, c. 2.

Ces décrets, publiés dans toutes les provinces, depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde, expliqués, commentés par les enfants d'Israël, leurs prêtres et leurs prophètes, quelle impression ne durent-ils pas faire sur tous les esprits ! quelle occasion favorable, quel moyen facile pour les hommes de bonne volonté, de connaître le vrai Dieu et son culte ! Ninive s'était convertie à la prédication de Jonas : que ne devait pas faire Babylone à la prédication de Nabuchodonosor ?

Mais surtout, les sages de la Chaldée, quelle facilité n'avaient-ils pas d'apprendre la sagesse véritable ! Daniel, dont la sagesse était en proverbe jusqu'à Tyr, était leur chef. Trois fois ils avaient été forcés de reconnaître qu'en lui seul était l'esprit du Dieu saint, et lorsqu'il expliqua la vision de la statue, et lorsqu'il expliqua la vision de l'arbre coupé, et lorsqu'il expliqua les trois fatales paroles. De ces trois explications, ils avaient vu ou voyaient l'accomplissement ; à la première même ils devaient la vie.

Mais que parlé-je du prophète? Les bêtes, les éléments même de la nature leur donnaient des leçons de sagesse : le feu de la fournaise, qu'il faut adorer le Dieu du ciel et n'adorer que lui ; les lions de la fosse, que c'est être plus insensé que les bêtes, que d'adorer des bêtes ou des idoles.

Non, non ; si Babylone a péri, sa perte ne vient que d'elle : la voie du salut lui était ouverte ; mais du moins plus d'un cœur humble et docile y sera entré. La chute, si longtemps prédite, si fidèlement accomplie, de cette ville superbe, aura été, pour un grand nombre, la grâce d'une sincère conversion.

Aujourd'hui encore on y voit combien Dieu est fidèle dans ses paroles. Ses prophètes avaient annoncé que Babylone deviendrait un marais, habité par les bêtes immondes. Dès Cyrus, cette prédiction commença de s'accomplir. L'ouverture qu'il avait faite à l'Euphrate ne fut plus refermée : elle s'élargit, au contraire, de plus en plus : en sorte que le fleuve, au lieu de suivre son ancien lit, s'en creusa d'autres, et finit par transformer en marécages l'ancienne Babylone.

Mais aujourd'hui encore, à côté de la justice qui punit, on y voit la miséricorde qui pardonne. Non loin des ruines de la Babylone chaldéenne, à Bagdad, la Babylone musulmane, on voit un évêque catholique, envoyé de l'Église romaine, la nouvelle Jérusalem : on l'y voit, avec d'autres évêques, avec des prêtres, et une chrétienté nombreuse répandue dans la Chaldée, la Perse et la Médie, adorant, prêchant le même Dieu qu'y adoraient, qu'y prêchaient, il y a vingt-cinq siècles, Daniel, Ézéchiel et les enfants de Jacob. Ah ! qu'il doit être grand pour nos frères d'Asie, de méditer, au pays même de Nabuchodonosor, de Cyrus, de Cyaxare, les prophètes qui en ont

prédit l'histoire ! Qu'il doit être touchant pour eux de chanter, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ce même cantique qu'y chantaient, il y a tant de siècles, nos frères de l'ancienne alliance, et qu'ils devaient chanter avec un nouvel enthousiasme à la chute de leur superbe dominatrice.

« Près des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Aux saules qui sont au milieu d'elle, nous avons suspendu nos cithares. Parce que là, ceux qui nous ont emmenés captifs ont demandé les paroles des cantiques : ceux qui nous ont arrachés à notre patrie nous ont demandé l'hymne de la joie : chantez-nous un des cantiques de Sion.

« Comment chanterons-nous le cantique de Jéhova dans une terre étrangère ?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi ; si je ne fais pas de Jérusalem le principe de ma joie !

« Souvenez-vous, ô Jéhova ! des enfants d'Édom, au jour de Jérusalem. Ils disaient : Détruisez, détruisez jusqu'à ses fondements.

« Malheur à toi, fille de Babylone ; heureux qui te rendra les maux que tu nous as faits : heureux qui saisira tes enfants et les écrasera contre la pierre [1] ! »

Cyrus, vainqueur que ce cantique prédisait, bien plus qu'il ne le souhaitait, à Babylone, est merveilleusement caractérisé par le nom d'heureux. Nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore.

[1] Ps. 136.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

DE 538 A 442 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Darius le Mède annonce à toute la terre le Dieu du ciel ; Cyrus ordonne le rétablissement de son temple à Jérusalem et renvoie les Juifs dans leur pays. — Daniel prédit l'époque du Christ, la guerre des Perses avec les Grecs, l'histoire des successeurs d'Alexandre. — Artaxerce-Longue-Main prend pour femme Esther, pour premier ministre Mardochée, envoie Esdras et Néhémias relever les murs de Jérusalem. — Fin des prophètes.

Le psalmiste donne le nom d'heureux au vainqueur de Babylone. Jamais, en effet, on ne vit conquérant plus heureux que Cyrus dans toutes ses entreprises. Isaïe, qui l'appelle par son nom deux siècles d'avance, nous montre Dieu lui-même le prenant par la main pour lui assujettir les nations, mettre en fuite à son approche les rois, lui livrer les trésors cachés [1], tels que ceux de Crésus et de Babylone. Et Xénophon, quatre siècles après Isaïe, deux siècles après Cyrus, nous le représente à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignent les Mèdes et les Hyrcaniens, subjuguant les Syriens, les Assyriens, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens, les Babyloniens, la Bactriane, l'Inde, la Cilicie, les Saces, les Mariandyns, les Grecs d'Asie, l'île de Chypre et l'Égypte. Telle est d'abord la terreur de son nom, que pas un de ces peuples n'ose rien entreprendre contre son autorité : telle est ensuite l'affection générale qu'il leur inspire, que tous désiraient n'avoir jamais d'autre maître [2].

Bientôt après la prise de Babylone, et quand il eut donné ordre à ses affaires, l'heureux Cyrus retourna vers son oncle Cyaxare, roi des Mèdes, dont le royaume était devenu le plus puissant de la terre par une guerre victorieuse de vingt ans. Il l'invita à venir prendre possession de Babylone, où la citadelle royale avait été préparée pour lui. Cyaxare lui offrit sa fille pour épouse, qui, après la mort de son père, devait lui apporter en dot la Médie.

[1] Isaïe, 45. — [2] *Cyrop.*, l. 1.

Cyrus avait plus de soixante ans : mais, comme son père et sa mère vivaient encore, il déclara à Cyaxare, en lui témoignant beaucoup de reconnaissance, qu'il voulait aller demander leur consentement pour son mariage. C'est ainsi qu'observait la piété filiale, cet homme devant qui tremblait l'Orient, et cela dans un âge où il pouvait avoir des petits-fils déjà grands.

Il se rendit auprès de son vieux père Cambyse ; obtint, comme il était naturel de s'y attendre, la permission demandée : et paraît, après son mariage, être venu à Babylone avec Cyaxare, que l'Écriture appelle Darius le Mède. Celui-ci aura sans doute, après la mort de son père Astyage, pris, comme surnom honorifique des rois, le nom de Darius, qui disait à peu près la même chose que le nom grec d'Alexandre, *défenseur, boulevard.*

Cyrus fit voir une modération peu commune en réservant à son oncle les conquêtes de tant d'années, quoique les troupes lui fussent dévouées jusqu'à la passion, et qu'il lui fallût plus d'une fois supporter avec patience les caprices du vaniteux Cyaxare.

Celui-ci n'avait qu'un an de plus que Cyrus. « Darius le Mède prit le gouvernement, étant âgé de soixante-deux ans. » Ainsi lisons-nous en Daniel [1].

Il divisa l'empire en cent vingt provinces, auxquelles il préposa autant de satrapes subordonnés à trois princes. Daniel était un des trois, peut-être même le premier. Comme il surpassait les autres en sagesse, le roi pensait à l'établir sur tout le royaume.

Comme Xénophon attribue à Cyrus l'honneur d'avoir organisé l'empire nouvellement conquis par ses armes, et que le mérite d'un homme tel que Daniel ne pouvait lui échapper, il avait vraisemblablement occasionné l'élévation du saint vieillard, que Darius également avait en la plus haute vénération.

Ce fut, il est possible, pendant une absence de Cyrus, qui d'ailleurs, on peut le présumer, pour ménager un oncle vaniteux et jaloux, n'aura pas voulu séjourner longtemps avec lui dans la capitale conquise, ce fut probablement durant cette absence que les grands du royaume cherchèrent comment ils feraient perdre à Daniel la dignité à laquelle il était élevé.

Comme tout Babylone était témoin de son irrépréhensible conduite, ils entrevirent sans peine que sa religion seule pourrait leur fournir un prétexte d'accusation. Encore n'osèrent-ils point tenter de ce côté une attaque directe : mais ils s'en allèrent trouver le faible et vaniteux monarque, lui donnèrent, en le flattant, le conseil de faire

[1] Dan., 5, 31.

un édit portant que, pendant trente jours, nul n'adresserait ni à Dieu ni à un homme, aucune demande, si ce n'est au roi, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions.

Daniel apprit la défense ; mais il ne laissa pas, suivant sa coutume, d'entrer dans sa maison, d'ouvrir les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, de fléchir les genoux chaque jour à trois différentes heures, d'adorer son Dieu et de lui rendre des actions de grâces.

Alors ces hommes, étant venus et l'ayant trouvé en prière, s'en allèrent chez le roi, auquel ils rappelèrent sa défense et qui répéta que la peine prononcée devait s'exécuter contre quiconque la violerait. Aussitôt ils accusèrent Daniel de cette violation. Le roi en fut extrêmement affligé, et chercha jusqu'au soir comment il pourrait sauver Daniel. Mais les autres insistèrent jusqu'au tumulte, et lui rappelèrent que, d'après le droit des Mèdes et des Perses, tous les édits des rois étaient irrévocables.

Le roi commanda donc qu'on emmenât Daniel en la fosse aux lions ; mais il lui parla auparavant encore et lui dit : Votre Dieu, que vous servez sans cesse, lui-même vous délivrera. Darius se rendit à la fosse en personne, et scella de son sceau et du sceau de ses grands la pierre qui était à l'entrée, afin de soustraire au moins à l'insulte ce grand homme qu'il honorait. Après quoi il s'en retourna tout chagrin, ne mangea point le soir, ne dormit point la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, il se rendit de nouveau à la fosse, et s'écria d'une voix plaintive : Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu, que tu sers sans relâche, a-t-il bien pu te délivrer des lions ? Et Daniel répondit : O roi, vivez éternellement ! Mon Dieu a envoyé son ange, et il a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui, et je n'ai rien fait non plus devant vous, ô roi, qui puisse me rendre coupable. Transporté de joie, Darius fit tirer Daniel de la fosse aux lions, et commanda d'y précipiter ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfants, qui tous furent mis en pièces avant d'arriver au pavé de la fosse.

« Alors le roi Darius écrivit à tous les peuples, à toutes les nations et à toutes les langues qui habitent sur toute la terre :

« Que la paix se multiplie sur vous !

« J'ordonne par cet édit que, dans tout l'empire de ma domination, tous craignent et révèrent le Dieu de Daniel : car c'est lui le Dieu vivant, subsistant dans les siècles : indestructible est son empire, et sa puissance n'aura point de fin. C'est lui le libérateur et le sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles dans le ciel et dans la terre ; lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions[1]. »

[1] Dan., 6. Tunc Darius, rex, scripsit universis populis, tribubus et linguis ha-

Nous avons vu précédemment saint Augustin conclure d'un décret semblable, mais beaucoup moins formel, que Nabuchodonosor se convertit au prodige de la fournaise ardente, qu'il crut en Dieu, obtint miséricorde, évita les flammes éternelles et mérita le salut de son âme [1]. Il sera donc permis, à plus forte raison, de conclure pour Darius, qu'il se convertit et crut en Dieu, au moins dans le moment, lui qui ordonne à tous ses sujets de craindre et de révérer, autrement d'adorer le Dieu de Daniel, comme le Dieu vivant, le Dieu éternel, le Dieu sauveur dont le règne n'aura point de fin.

Un pareil décret semblait présager aux Israélites captifs leur délivrance prochaine ; délivrance qui, à son tour, présageait à l'humanité une délivrance beaucoup plus importante. Le prophète, qui soupirait après la première, apprit en même temps l'époque de la seconde.

La même année, première de Darius, Daniel comprit par les livres le nombre des soixante-dix ans que, suivant la parole de Jérémie, devait durer la désolation de Jérusalem. Ces soixante-dix ans, à dater de l'année quatrième de Joakim, où Daniel fut emmené captif, touchaient à leur fin. L'humiliation de Babylone et de son peuple, qui devait arriver auparavant, était arrivée : ni Darius ni Cyrus ne transportaient les nations vaincues de leur pays dans un autre, comme avaient fait les rois de Babylone et de Ninive. Mais iront-ils jusqu'à renvoyer dans sa patrie, un peuple transmigré depuis soixante-dix ans ?

Daniel se tourna vers le Seigneur, son Dieu, dans les supplications, dans les jeûnes, le sac et la cendre. Son cœur se répandit en une prière humble, fervente et pleine de confiance, qu'il termina par ces paroles : « Inclinez, mon Dieu, votre oreille et écoutez ; ouvrez vos yeux et voyez nos désolations, et cette ville sur laquelle a été invoqué votre nom ; nous prosternons nos prières devant votre face, non pas nous confiant dans nos justices, mais dans la multitude de vos miséricordes. Seigneur, exaucez ! Seigneur, pardonnez ! Seigneur, regardez et faites ! Ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même ; parce que cette ville et ce peuple sont à vous, ils ont été appelés de votre nom [2].

bitantibus in universâ terrâ : Pax vobis multiplicetur ! A me constitutum est decretum, ut in universo imperio et regno meo tremiscant et paveant Deum Danielis ; ipse est enim Deus vivens et æternus in sæcula ; et regnum ejus non dissipabitur, et potestas ejus usque in æternum. Ipse liberator atque salvator, faciens signa, et mirabilia in cœlo et in terrâ ; qui liberavit Danielem de lacu leonum. 25-27.

[1] S. Aug., *Sermo* 301, n. 2, et 343, n. 2. — [2] Daniel, 9, 18 et 19. Inclina, Deus meus, aurem tuam et audi ; aperi oculos tuos et vide desolationem nostram, et ci-

« Lorsque je parlais encore et que je priais, ainsi raconte ce grand intercesseur, et que je confessais mes péchés et les péchés de mon peuple Israël, et que je prosternais mes prières devant la face de Jéhova, mon Dieu, pour la montagne sainte de mon Dieu; dans ce moment-là même que je parlais encore dans la prière, l'homme Gabriel, que j'avais vu dans une vision au commencement, vola tout d'un coup à moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, il me parla et me dit: Daniel, je suis venu maintenant pour vous enseigner et pour vous donner l'intelligence. Dès le commencement de votre prière, l'ordre a été donné et je suis venu pour vous le faire connaître, parce que vous êtes un homme de désir. Soyez donc attentif à la parole et comprenez la vision [1].

« Septante semaines ont été décidées sur votre peuple et sur votre ville sainte, pour abolir la prévarication, finir les péchés, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la vision et la prophétie, et oindre le Saint des saints [2].

« Sachez donc et remarquez : Depuis la sortie de la parole, pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie, le prince, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et les murailles seront bâties de nouveau dans des temps fâcheux et difficiles [3].

« Et après les soixante-deux semaines, le Messie sera mis à mort, et non pour lui-même. Et un peuple, avec un chef (un peuple chef), qui viendra, détruira la ville et le sanctuaire ; sa fin sera comme une

vitatem, super quam invocatum est nomen tuum ; neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. Exaudi, Domine! placare, Domine! attende et fac ! Ne moreris propter temetipsum, Deus meus; quia nomen tuum invocatum est super civitatem, et super populum tuum.

[1] Daniel, 9, 20-23. Cùmque adhuc loquerer, et orarem, et confiterer peccata mea, et peccata populi mei Israël, et prosternerem preces meas in conspectu Dei mei, pro monte sancto Dei mei; adhuc me loquente in oratione, eccè vir Gabriel, quem videram in visione à principio, citò volans, tetigit me in tempore sacrificii vespertini. Et docuit me, et locutus est mihi, dixitque : Daniel, nunc egressus sum ut docerem te, et intelligeres. Ab exordio precum tuarum egressus est sermo, ego autem veni ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es. Tu ergò animadverte sermonem, et intellige visionem.

[2] *Ibid.*, 24. Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et impleatur visio et prophetia, et ungatur Sanctus sanctorum.

[3] *Ibid.*, 25. Scito ergò et animadverte : Ab exitu sermonis, ut iterùm ædificetur Jerusalem, usque ad Christum, ducem, hebdomades septem, et hebdomades sexaginta duæ erunt, et rursùm ædificabitur platea, et muri in angustiâ temporum.

submersion, et la guerre ne finira que par une entière désolation [1].

« Il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et, dans la moitié de la semaine, il fera cesser l'oblation et le sacrifice : l'abomination de la désolation sera dans le temple (autrement sur les ailes), et jusqu'à l'entière ruine, on ajoutera désolation sur désolation [2]. »

Pour bien entendre les paroles de l'ange et en toucher des mains l'accomplissement, il n'est pas besoin de grande étude ni de système de chronologie ; il suffit d'interroger deux témoins, témoins toujours vivants et toujours présents. Interrogeons la nouvelle humanité : l'humanité sortie des ténèbres du paganisme, des horreurs de la barbarie, des fers de l'esclavage ; l'humanité éclairée d'une nouvelle lumière, animée d'une nouvelle vie, et se réunissant comme une seule famille sous le même Dieu et dans la même loi d'amour : interrogeons l'humanité chrétienne. Qui, depuis dix-huit siècles, proclame-t-elle comme le Christ, comme le Messie, comme celui qui devait mettre fin à la prévarication, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la loi et les prophètes ? Qui adore-t-elle comme le Saint des saints ? De qui tous les ans, comme du Christ, comme du chef par excellence, pleure-t-elle la mort ? A qui, depuis dix-huit siècles, a-t-elle rendu nom propre le nom de Christ ? Est-il personne qui l'ignore ?

Mais le Juif ? Eh ! c'est là même notre second témoin. Oui, interrogeons le Juif. Dis-nous donc, peuple autrefois de Dieu, maintenant on ne sait de qui ; peuple sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans patrie : dis-nous, depuis quand ta ville sainte et son temple, son sanctuaire, sont-ils détruits ? depuis quand a cessé pour toi l'oblation et le sacrifice ? depuis quand a commencé pour toi cette désolation sans fin ? N'est-ce pas depuis que tu as mis à mort celui que l'univers nomme le Christ ? Ah ! tu n'as pas besoin de répondre, les siècles répondent pour toi.

Quant aux détails mêmes de la prophétie, ils sont si faciles à entendre, que ceux-là seuls s'y embrouillent, qui veulent y mettre de la finesse pour ne pas penser comme autrui.

Tous les doctes conviennent que les semaines dont il est ici ques-

[1] Dan., 9, 26. Et post hebdomades sexaginta duas, occidetur Christus, et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo ; et finis ejus vastitas et post finem belli statuta desolatio.

[2] *Ibid.*, 27. Confirmabit autem pactum multis hebdomadâ unâ, et, in dimidio hebdomadis, deficiet hostia et sacrificium ; et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.

tion sont des semaines d'années. Il y avait chez les Hébreux, non-seulement des semaines ou settaines de jours, terminées par le jour du sabbat ou du repos, mais encore des semaines ou settaines d'années, terminées par l'année du repos ou du sabbat; et enfin des semaines ou settaines de ces semaines annuaires, des semaines de quarante-neuf ans, terminées par l'année du jubilé, l'année de l'expiation et de la rémission, où chacun recouvrait sa liberté et son ancien héritage. Ici l'ange du Seigneur, étendant ce comput, prédit à Daniel non plus une settaine de ces semaines d'années, un jubilé ordinaire, mais une septantaine, une semaine de quatre cent quatre-vingt-dix ans ou de dix jubilés, laquelle se terminera par le jubilé éternel, par la grande année de l'expiation et de la rémission véritable ; où, non plus Israël seul, mais l'humanité entière, réconciliée à Dieu par la mort du Christ, recouvrera sa primitive liberté et son héritage céleste.

Cette grande période de septante semaines annuaires doit commencer à l'ordonnance donnée pour rebâtir les murs de Jérusalem. Nous verrons cette ordonnance donnée par Artaxerce-Longue-Main, la vingtième année de son règne, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Nous verrons pendant les sept premières semaines, au milieu de temps fâcheux, la sainte cité se rebâtir, non-seulement quant à ses murailles de pierre, mais encore quant à sa police et à son gouvernement. Nous verrons, après les soixante-deux semaines suivantes, en tout après soixante-deux semaines ou quatre cent quatre-vingt-trois ans, dans la dernière semaine, le Christ mis à mort, son alliance confirmée avec plusieurs, l'oblation et le sacrifice abolis, ensuite la ville et son sanctuaire: enfin nous voyons continuer depuis lors l'irremédiable désolation.

Les Juifs sont en cela d'accord avec nous. Lorsque depuis tant de siècles la synagogue prononce les malédictions les plus terribles contre ceux qui, de cette prédiction, voudraient calculer les années de Messie, qu'est-ce que cela veut dire? N'est-ce pas : Chrétiens, vous avez raison ?

Deux ans après cette annonce de l'ange du Seigneur à son prophète, Darius, roi des Mèdes, et Cambyse, roi des Perses, étant morts, Cyrus, fils du second, neveu et gendre du premier, régna seul sur presque tout l'univers. Daniel, qui avait été en si grand honneur sous l'oncle, ne le fut pas moins sous le neveu. On ne doute point qu'il n'ait eu grande part à l'édit que publia cette année Cyrus pour le rétablissement du temple de Jérusalem, et qui termina ainsi les soixante-dix ans de captivité, comme l'avait annoncé Jérémie. L'historien Josèphe assure positivement, et la teneur même

du décret le donne à entendre, que Cyrus vit et lut les prophéties d'Isaïe qui l'appelait par son nom deux siècles d'avance, le signalait comme le conquérant de l'univers et comme le restaurateur du peuple de Dieu [1].

« En la première année donc de Cyrus, roi des Perses, afin que la parole de l'Éternel, révélée par la bouche de Jérémie, fût accomplie, l'Éternel suscita l'esprit de Cyrus et fit publier par tout son royaume, même par lettres, disant :

« Ainsi parle Cyrus, roi de Perse :

« Jéhova, Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée. Qui est parmi vous de tout son peuple ? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il édifie la maison de Jéhova, Dieu d'Israël : il est Dieu, celui qui est à Jérusalem. Et quiconque reste dans tous les lieux, où il séjourne comme étranger, les habitants de son endroit viendront à son aide avec de l'argent, de l'or, des biens et du bétail, outre ce qu'ils offriront volontairement à la maison de Dieu, laquelle est en Jérusalem [2]. »

Nous verrons ailleurs que Cyrus ordonna que les frais seraient faits par la maison du roi [3].

« Alors les chefs des familles de Juda et de Benjamin, et les lévites se levèrent, et tous ceux dont Dieu suscita l'esprit, pour monter afin de bâtir la maison de Jéhova, qui est à Jérusalem. Et tous ceux qui étaient dans leurs alentours leur mirent entre les mains des vases d'argent et d'or, et des biens, et du bétail, et des meubles, outre ce qu'ils avaient offert volontairement. Quant au roi Cyrus, il sortit les vases de la maison de Jéhova, que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem, et qu'il avait mis dans la maison de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les sortit donc par la main de Mithridate, le trésorier, qui les livra, en les comptant, à Sassabar, prince de Juda [4]. »

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 11, c. 1. — [2] Esdras, 1, 1-4. In anno primo Cyri regis Persarum, ut compleretur verbum Domini ex ore Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri regis Persarum, et traduxit vocem in omni regno suo, etiam per scripturam, dicens : Hæc dicit Cyrus, rex Persarum : Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cœli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, quæ est in Judæâ. Quis est in vobis de universo populo ejus ? Sit Deus illius cum ipso. Ascendat in Jerusalem, quæ est in Judæâ, et ædificet domum Domini Dei Israël ; ipse est Deus qui est in Jerusalem. Et omnes reliqui in cunctis locis ubicumque habitent, adjuvent eum viri de loco suo, argento, et auro, et substantiâ, et pecoribus, excepto quod voluntariè offerunt templo Dei, quod est in Jerusalem. — [3] C. 6.

[4] *Ibid.*, 1, 5-8. Et surrexerunt principes patrum de Juda et Benjamin, et sacerdotes, et levitæ, et omnis cujus Deus suscitavit spiritum, ut ascenderent ad

On croit que Sassabar est le nom chaldéen de Zorobabel. Les vaisseaux d'or et d'argent du temple, qui lui furent livrés, se montaient en tout à cinq mille quatre cents.

Le nombre de ceux qui s'en retournèrent sous la conduite de Zorobabel, prince de la tribu de Juda, fils de Salathiel et petit-fils de Jéchonias, ainsi que du grand prêtre Josué ou Jésus, fils de Josédec, et des autres princes, ne monta qu'à quarante-deux mille trois cent soixante, auxquels il faut encore joindre sept mille trois cent trente-sept serviteurs et servantes. Il paraît que sur ces quarante-deux mille trois cent soixante, trente mille environ, desquels on voit le dénombrement par familles, étaient des tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, et que le reste était des autres tribus d'Israël. Des vingt-quatre familles sacerdotales, il n'y eut que quatre à revenir, savoir : celles de Jadaïa, d'Emmer, de Phésur et de Harim ; toutes les autres, ou avaient été éteintes, ou restèrent dans le lieu de leur transmigration. On ne laissa pas de conserver l'ancien nombre des classes de prêtres, tel qu'il avait été fixé par David. Pour cet effet, chacune de ces classes qui étaient retournées fut subdivisée en six ; et les nouvelles classes, prenant le nom de celles qui manquaient, subsistèrent sous les anciens titres. De là vient que, dans la suite, Mathathias est dit avoir été de la classe de Joarib, et Zacharie de celle d'Abias [1].

Déjà le septième mois de l'année de leur retour, lorsque approchait la fête des tabernacles, les Israélites qui avaient commencé à rebâtir leurs villes, s'assemblèrent comme un seul homme dans Jérusalem. Et Josué, le grand pontife, et les prêtres, ainsi que Zorobabel et les autres chefs du peuple, dressèrent un autel, des holocaustes, et dès le premier jour de ce mois ils offrirent l'holocauste au Seigneur, matin et soir. On célébra également la fête des tabernacles.

« En même temps ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierres et aux maçons, et du froment, et du vin, et de l'huile à ceux de Sidon et de Tyr, pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé, selon ce qu'avait commandé Cyrus, roi de Perse.

« Et lorsque (le second mois de la seconde année) les architectes posèrent les fondements du temple de Jéhova, les prêtres s'y rendirent avec leurs ornements et leurs trompettes, et les lévites, fils

ædificandum templum Domini, quod erat in Jerusalem. Universique qui erant in circuitu, adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantiis et jumentis, in supellectili, exceptis his, quæ spontè obtulerant ; rex quoque Cyrus protulit vasa templi Domini, quæ tulerat Nabuchodonosor de Jerusalem, et posuerat ea in templo dei sui. Protulit autem ea Cyrus, rex Persarum, per manum Mithridatis, filii Gazabar, et annumeravit ea Sassabasar, principi Juda.

[1] Prideaux, liv. 3.

d'Asaph, avec leurs cymbales, tous debout, afin de louer Dieu par les mains de David, roi d'Israël. Et ils entonnèrent des hymnes et des louanges à Jéhova, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternellement sur Israël ; et tout le peuple criait à haute voix en louant le Seigneur, parce que la maison de l'Éternel était fondée. Et plusieurs des prêtres et des lévites, et des chefs du peuple, les plus anciens, qui avaient vu le premier temple, pleuraient hautement, lorsqu'on fonda sous leurs yeux le temple nouveau ; et plusieurs poussaient des cris de joie d'une voix fort élevée. En sorte qu'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient ; car les cris confus du peuple s'élevaient comme de grandes clameurs, et toutes les voix s'entendaient au loin [1]. »

Comme le premier temple n'avait été réduit en cendres que la dix-neuvième année depuis que les premiers captifs eurent été emmenés à Babylone, et que la fondation du second eut lieu la deuxième depuis leur retour, les vieillards pouvaient bien se souvenir du premier temple après une cinquantaine d'années ; et plus ce souvenir était confus, plus il était favorable à l'objet qu'ils avaient vu dans leur enfance.

On se rappellera que les rois assyriens, en dernier lieu Asarhaddon, qui réunissait le royaume de Babylone à celui de Ninive, pour peupler le pays désert des tribus emmenées captives, y envoyèrent de nouveaux habitants de différentes contrées de la grande monarchie. Ces colons apportèrent avec eux plus d'une sorte de culte idolâtrique, se mêlèrent entre eux et avec les Israélites restés dans le pays, reçurent une instruction très-défectueuse dans la religion du vrai Dieu. A la vérité, ils reconnaissaient la divinité des cinq livres de Moïse, ainsi que du livre de Josué, suivant quelques-uns observaient le sabbat, faisaient circoncire leurs fils, attendaient le Messie ; mais ils retenaient en même temps leurs précédentes abominations, et, divisés dans leurs opinions et leurs pratiques superstitieuses, ils ne s'accor-

[1] Esd., 3, 10-13. Fundato igitur à cœmentariis templo Domini, steterunt sacerdotes in ornatu suo cum tubis, et levitæ, filii Asaph, in cymbalis, ut laudarent Deum per manus David, regis Israël. Et concinebant in hymnis et confessione Domino, quoniàm bonus, quoniàm in æternum misericordia ejus super Israël ; omnis quoque populus vociferabatur clamore magno in laudando Dominum, eò quòd fundatum esset templum Domini. Plurimi etiam de sacerdotibus et levitis, et principes patrum, et seniores, qui viderant templum prius cùm fundatum esset et hoc templum in oculis eorum, flebant voce magnâ, et multi vociferantes in lætitiâ, elevabant vocem. Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletûs populi ; commixtìm enim populus vociferabatur clamore magno, et vox audiebatur procul.

daient que dans la haine contre les vrais Israélites, principalement contre ceux des tribus de Juda et de Benjamin. Ils étaient appelés d'abord Cuthéens, de Cutha, province assyrienne, vraisemblablement parce qu'il y en avait beaucoup de ce pays; mais ce nom, après le rétablissement de la ville de Samarie, fut remplacé par celui de Samaritains.

Sans doute qu'ils avaient vu avec plaisir la chute du royaume de Juda; aussi la protection dont jouissaient les Juifs sous le grand Cyrus, leur commun maître, dut-elle exciter leur jalousie. Lors donc qu'ils apprirent queles enfants de la captivité bâtissaient ce temple à Jéhova, Dieu d'Israël, des députés vinrent à Zorobabel et aux autres chefs d'entre les pères, et leur dirent : Laissez-nous bâtir avec vous, car nous cherchons votre Dieu comme vous; voilà que nous lui avons offert des victimes depuis les jours d'Asarhaddon, roi d'Assur, qui nous amena ici. Mais Zorobabel, et Josué, et les autres chefs des pères d'Israël leur répondirent: Ce n'est pas à nous et à vous de bâtir ensemble la maison à notre Dieu; mais nous édifierons seuls à Jéhova, Dieu d'Israël, comme nous l'a commandé Cyrus, roi de Perse [1].

Les Samaritains, se voyant ainsi congédiés, achetèrent les officiers persans, qui empêchèrent la construction du temple, tout le temps que vécut Cyrus.

Ce caractère inconstant de Cyrus ou de son règne vis-à-vis de Dieu et de son peuple, avait été prédit par Isaïe. Dieu dit d'abord de Cyrus : Je le susciterai de l'aquilon, et il viendra de l'Orient. Il appellera ou invoquera mon nom. Il brisera les grands de la terre comme de la boue, et les foulera comme le potier fait l'argile [2]. Voilà Cyrus au milieu de ses conquêtes, proclamant que Jéhova, le Dieu d'Israël, lui a donné tous les royaumes de la terre, et commandant de rebâtir son temple à Jérusalem. Plus loin, rappelant à Cyrus même tout ce qu'il a fait pour lui, Dieu ajoute jusqu'à deux fois : Et tu ne m'as pas connu [3]. Voilà Cyrus finissant par oublier Dieu dont il avait proclamé la toute-puissance, et son temple dont il avait ordonné le rétablissement.

Ce fut là sans doute ce qui plongea Daniel dans cette grande tristesse, et le fit jeûner pendant trois semaines, au bout desquelles Dieu lui révéla la future destinée de l'empire des Perses et de l'empire des Grecs, les grandes épreuves du peuple choisi, avec un lointain regard sur la fin du monde.

« La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une parole fut révélée à Daniel, surnommé Baltassar; parole de vérité, grandes ré-

[1] Esd., 4. — [2] Isaïe, 41, 25. — [3] *Ibid*., 45, 4 et 5.

volutions ; et il comprit ce qui lui fut dit, et il eut l'intelligence de sa vision [1].

« En ces jours-là, moi, Daniel, j'étais pleurant tous les jours pendant trois semaines. Je ne mangeai d'aucun pain agréable au goût, et ni chair ni vin n'entrèrent dans ma bouche ; je ne me servis même d'aucune huile, jusqu'à ce que ces trois semaines fussent accomplies.

« Or, le vingt-quatrième jour du premier mois, j'étais près du grand fleuve Hidekel (le Tigre), et, levant les yeux, je regardai ; et voilà un homme vêtu de lin avec une ceinture d'or très-pur autour des reins. Son corps était comme une chrysolithe, son visage comme l'aspect de la foudre, ses yeux comme des lampes ardentes, ses bras et ses pieds comme l'airain étincelant, et la voix de sa parole comme la voix de la multitude.

« Moi, Daniel, je vis seul cette vision, et les hommes qui étaient avec moi ne la virent point ; cependant une si grande frayeur fondit sur eux, qu'ils s'enfuirent et se cachèrent. Je restai donc seul et regardai cette grande vision ; mais il ne resta point de vigueur en moi, la sérénité de mon visage fut changée en abattement, je ne conservai aucune force. Et j'entendais la voix de ses paroles, et en l'entendant, je m'étendis accablé, la face contre terre.

« Et voilà qu'une main me toucha et me fit lever sur mes pieds et mes mains. Et il me dit : Daniel, homme de désirs, entendez les paroles que je vous dirai, et levez-vous debout ; car je suis maintenant envoyé vers vous. Et pendant qu'il me parlait ainsi, je me tins de-

[1] Dan., 10. Anno tertio Cyri, regis Persarum, verbum revelatum est Danieli cognomento Baltassar ; et verbum verum, et fortitudo magna ; intellexitque sermonem ; intelligentiâ enim est opus in visione.

In diebus illis, ego, Daniel, lugebam trium hebdomadarum diebus. Panem desiderabilem non comedi, et caro et vinum non introierunt in os meum ; sed neque unguento unctus sum, donec complerentur trium hebdomadarum dies.

Die autem vigesimâ et quartâ mensis primi, eram juxta fluvium magnum, qui est Tigris, et levavi oculos meos, et vidi ; et eccè vir unus vestitus lineis, et renes ejus accincti auro obryzo ; et corpus ejus quasi chrysolithus, et facies ejus velut species fulguris, et oculi ejus ut lampas ardens ; et brachia ejus, et quæ deorsùm sunt usque ad pedes, quasi species æris candentis, et vox sermonum ejus ut vox multitudinis.

Vidi autem, ego, Daniel solus, visionem ; porrò viri qui erant mecum non viderunt ; sed terror nimius irruit super eos, et fugerunt in absconditum. Ego autem relictus solus, vidi visionem grandem hanc ; et non remansit in me fortitudo, sed et species mea immutata est in me, et emarcui, nec habui quidquam virium. Et audivi vocem sermonum ejus, et audiens, jacebam consternatus super faciem meam, et vultus meus hærebat terræ.

Et eccè manus tetigit me, et erexit me super genua mea, et super articulos manuum mearum. Et dixit ad me : Daniel, vir desideriorum, intellige verba quæ ego loquor ad te, et sta in gradu tuo ; nunc enim sum missus ad te. Cùmque dixis-

bout en tremblant. Et il me dit : Daniel, ne craignez point ; car dès le premier jour que vous avez appliqué votre cœur à comprendre et à vous affliger en la présence de votre Dieu, vos paroles ont été exaucées, et je suis venu à cause de vos paroles. Mais le prince du royaume de Perse m'a résisté vingt-un jours ; et voici, Michel, un (ou le premier) d'entre les premiers princes, est venu à mon secours, et je suis demeuré là (ou je l'ai laissé là) près du roi (ou des rois) de Perse. »

Le personnage qui parle était, selon toutes les apparences, l'ange Gabriel, qui avait déjà expliqué au prophète deux visions. Quant à ce prince des Perses que nous voyons s'opposer à ce que demandait Daniel, et quant au prince des Grecs, que nous verrons paraître tout à l'heure, les meilleurs interprètes [1], avec saint Grégoire le Grand, entendent par là les deux anges préposés de Dieu à l'empire des Perses et à celui des Grecs. Chacun d'eux plaidait en faveur de sa nation, avec l'ange des captifs de Babylone, et avec Michel, chef principal, parmi les anges du peuple de Dieu, de la société des fidèles, et alors et depuis. Gabriel aura souhaité voir tous ses chers captifs retourner à Jérusalem, et le temple se rebâtir promptement. L'ange des Perses aura représenté que l'avantage spirituel des peuples qui lui étaient confiés demandait qu'une partie des enfants d'Israël restât au milieu d'eux. Et nous verrons, en effet, par l'histoire d'Esdras, de Néhémie et d'Esther, que cette circonstance ne contribua pas peu à conserver la connaissance du vrai Dieu dans les capitales de cet empire, à la répandre parmi tous ses peuples, et même à en convertir un grand nombre. L'ange des Grecs, dont l'empire devait succéder à celui des Perses, aura exposé des raisons semblables en faveur des siens. Michel, qui avait la direction de tout l'ensemble, aura tempéré les vœux des uns et des autres, pour la plus grande gloire de leur commun maître et le plus grand bien des hommes, leurs pupilles, d'après une connaissance supérieure, qu'il aura eue des desseins de la Providence.

« [2] Maintenant donc je viens pour vous apprendre ce qui doit ar-

set mihi sermonem istum, steti tremens. Et ait ad me : Noli metuere, Daniel ; quia ex die primo quo posuisti cor tuum ad intelligendum ut te affligeres in conspectu Dei tui, exaudita sunt verba tua, et ego veni propter sermones tuos. Princeps autem regni Persarum restitit mihi viginti et uno diebus ; et eccè, Michaël, unus de principibus primis, venit in adjutorium meum, et ego remansi ibi juxta regem Persarum.

[1] Lyranus, Estius, Menochius, Tyrinus, Greg. M., l. 17, *Moral.*, c. 8. S. Thom., 1. q., a. 8, 93.

[2] Daniel, 10, 14-21 ; 11, 1-4. Veni autem ut docerem te quæ ventura sunt populo tuo in novissimis diebus ; quoniàm adhuc visio in dies.

river à votre peuple dans les derniers jours; car cette vision ne s'accomplira qu'après bien du temps.

« Et pendant qu'il me disait ces paroles, je baissais le visage contre terre, et je demeurais dans le silence. Et voici comme une ressemblance du Fils de l'homme qui toucha mes lèvres; et, ouvrant la bouche, je parlai, et je dis à celui qui se tenait debout devant moi : Mon seigneur, quand je vous ai vu, tout mon intérieur a été bouleversé, et je n'ai point conservé de force. Comment donc le serviteur de mon seigneur parlera-t-il avec mon seigneur? Je suis demeuré sans force; je perds même la respiration.

« Alors me toucha de nouveau comme une vision d'homme, qui me fortifia et me dit : Ne craignez point, homme de désirs; la paix soit avec vous! Prenez courage! prenez courage! Et pendant qu'il me parlait, je repris des forces et je lui dis : Parlez, mon seigneur; car vous m'avez fortifié. Et il dit : Savez-vous pourquoi je suis venu à vous? Maintenant je retourne pour combattre le prince de Perse. Lorsque je sortais, le prince de Javan (des Grecs) est venu à paraître. Cependant je vous annoncerai ce qui est marqué dans l'écriture de la vérité; et nul ne m'assiste dans toutes ces choses que Michel, votre prince. Et moi, dès la première année de Darius le Mède, je l'aidais à s'établir et à se fortifier. Et maintenant je vous annoncerai la vérité.

« Voici que trois rois s'élèveront encore en Perse; et le quatrième surpassera par la grandeur de ses richesses tous les autres; et lorsqu'il sera devenu si puissant par ses richesses, il soulèvera tout contre le royaume de Javan (des Grecs). »

Cùmque loqueretur mihi hujuscemodi verbis, dejeci vultum meum ad terram, et tacui. Et ecce quasi similitudo Filii hominis tetigit labia mea; et aperiens os meum, locutus sum, et dixi ad eum qui stabat contra me : Domine mi, in visione tuâ dissolutæ sunt compages meæ, et nihil in me remansit virium. Et quomodò poterit servus Domini mei loqui cum Domino meo? nihil enim in me remansit virium; sed et halitus meus intercluditur.

Rursùm ergò tetigit me quasi visio hominis, et confortavit me, et dixit : Noli timere, vir desideriorum; pax tibi! Confortare, et esto robustus. Cùmque loqueretur mecum, convalui, et dixi : Loquere, Domine mi; quia confortasti me. Et ait : Numquid scis quare venerim ad te? Et nunc revertar ut prælier adversùm principem Persarum. Cùm ego egrederer, apparuit princeps Græcorum veniens. Verumtamen annuntiabo tibi quod expressum est in scripturâ veritatis; et nemo est adjutor meus in omnibus his, nisi Michaël, princeps vester. Ego autem, ab anno primo Darii Medi, stabam ut confortaretur, et roboraretur. Et nunc veritatem annuntiabo tibi.

Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside; et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes; et cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversùm regnum Græciæ.

Ces trois rois sont : Cambyse, fils de Cyrus ; le Mage qui se donna pour Smerdis, puîné de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir ; et Darius, fils d'Hystaspe. Le quatrième est Xerxès. Son père Darius, homme de grand caractère, lui avait laissé le royaume dans un état très-florissant, et amassé de grands trésors, dont parle même un poëte grec, son contemporain. Son expédition avec une armée énorme contre la Grèce est universellement connue. Il y entraîna avec lui l'élite de l'Asie et de l'Égypte, perdit presque toutes ses troupes, et par là donna aux Grecs le prétexte et l'audace de songer à la conquête des provinces persanes ; prétexte et audace que, cent cinquante ans plus tard, Alexandre le Grand sut tellement mettre à profit, qu'avec son armée gréco-macédonienne il renversa l'empire médo-perse.

De cet Alexandre la prophétie dit :

« [1] Ensuite s'élèvera un roi vaillant, qui dominera avec une grande puissance, et qui fera ce qui lui plaira. Et lorsqu'il sera le plus affermi, son royaume sera brisé et partagé vers les quatre vents du ciel, non entre ses descendants, ni avec une puissance pareille à la sienne ; car son royaume sera divisé à d'autres même que ces quatre. »

Alexandre mourut. Lui, que l'Asie et la Grèce avaient honoré comme un demi-dieu, resta trente jours sans sépulture. Il ne laissait point d'enfants, mais sa femme Roxane était enceinte de huit mois. Après une contestation de huit jours, les généraux convinrent entre eux qu'Arridée, bâtard du roi Philippe, père d'Alexandre, lui succéderait ; et que, dans le cas où Roxane aurait un fils, celui-ci gouvernerait conjointement avec l'autre. Arridée était imbécile. Un tel personnage et un enfant, leur ambition les voyait avec plaisir sur le trône : ils espéraient, sous le nom de lieutenants, gouverner l'empire et s'en attribuer bientôt chacun sa part comme royaume héréditaire. Arridée fut nommé Philippe.

Alors tous les généraux se partagèrent l'empire et exercèrent une puissance indépendante, sans oser toutefois en prendre le titre de souverains. Ils faisaient alliance les uns avec les autres et les uns contre les autres, selon qu'ils le croyaient de leur intérêt, jusqu'à ce que, dans peu d'années, tous ces États se fondirent en quatre royaumes considérables. Cassandre, fortement soupçonné d'avoir empoisonné Alexandre, obtint la Macédoine et la Grèce ; Lysimaque, la Thrace et les provinces d'Asie sur l'Hellespont et le Bosphore : Ptolémée,

[1] Surget verò rex fortis, et dominabitur potestate multâ, et faciet quod placuerit ei. Et cùm steterit, conteretur regnum ejus, et dividetur in quatuor ventos cœli ; sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius, quâ dominatus est ; lacerabitur enim regnum ejus etiam in externos, exceptis his.

l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Judée et la Célésyrie ; Séleucus, obtint tout le reste, et fixa sa résidence à Babylone.

Roxane fit jeter dans un puits l'autre femme d'Alexandre, Statyre, de crainte qu'elle ne portât dans ses entrailles un rival de son fruit. Elle-même accoucha d'un fils, qui fut nommé Alexandre.

Philippe fut mis à mort par l'ordre d'Olympiade, mère d'Alexandre le Grand, la septième année de son ombre de royauté. Le jeune Alexandre porta sept ans le titre de roi, jusqu'à ce que Cassandre le fît égorger, lui et sa mère Roxane.

Écoutons plus loin la prophétie :

« Et le roi du midi deviendra puissant ; mais un des princes encore plus puissant que lui : car très-grande sera sa domination. Quelques années après, ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour cimenter l'amitié ; mais elle n'acquerra point un bras fort, et sa race ne subsistera point : elle sera livrée, ainsi que son fils, avec ceux qui l'avaient amenée ou qui l'avaient soutenue en divers temps [1]. »

Ptolémée, fils de Lagus, un des généraux d'Alexandre, devint roi d'Égypte et de beaucoup de pays circonvoisins. Son fils, Ptolémée-Philadelphe, fit la guerre à Antiochus le Dieu, roi de Syrie, petit-fils de Séleucus-Nicator. Ils firent la paix, et Antiochus répudia sa femme Laodice, dont il avait deux fils, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée. Après la mort de ce prince, Antiochus renvoya Bérénice et reprit Laodice. Celle-ci empoisonna son mari et plaça son fils aîné, Séleucus-Callinique, sur le trône. Bérénice s'enfuit avec les siens à Daphné, près d'Antioche, où elle, son fils et sa suite d'Égyptiens furent mis à mort.

« [2] Mais il s'élèvera un rejeton de sa tige à elle ; et il viendra avec une grande armée, pénétrera dans le pays du roi de l'aquilon, le ravagera et s'en rendra maître. Leurs dieux mêmes et leurs statues, ainsi que leurs précieux vases d'or et d'argent, il les emmènera en Égypte ; et il prévaudra sur le roi de l'aquilon. Et quand il en aura traversé le royaume, le roi du midi reviendra dans son pays. »

[1] Et confortabitur rex austri ; et de principibus ejus prævalebit super eum, et dominabitur ditione ; multa enim dominatio ejus. Et post finem annorum fœderabuntur, filiaque regis austri veniet ad regem aquilonis facere amicitiam ; et non obtinebit fortitudinem brachii, nec stabit semen ejus : et tradetur ipsa, et qui adduxerunt eam, adolescentes ejus, et qui confortabant eam in temporibus.

[2] Et stabit de germine radicum ejus plantatio ; et veniet cum exercitu, et ingredietur provinciam regis aquilonis, et abutetur eis, et obtinebit. Insuper et deos eorum, et sculptilia, vasa quoque pretiosa argenti et auri, captiva ducet in Ægyptum ; ipse prævalebit adversùs regem aquilonis. Et intrabit in regnum rex austri, et revertetur ad terram suam.

Ptolémée, frère de Bérénice, successeur de Philadelphe, marcha au secours de sa sœur, apprit sa mort, résolut de la venger. Il pénétra jusqu'à Babylone, fit tuer Laodice, prit Séleucie, se rendit maître de la Célésyrie, de la Cilicie, d'une grande partie de l'Asie, depuis le mont Taurus jusqu'au fleuve de l'Indus, revint chez lui chargé de trésors et rapporta aux Égyptiens les idoles que Cambyse, fils du grand Cyrus, leur avait enlevées autrefois. On dit que, pour cette cause, il reçut le surnom d'Évergète, c'est-à-dire bienfaisant.

« [1] Mais les fils de celui-là s'irriteront et lèveront de puissantes armées. L'un d'eux s'en viendra fondre comme un torrent, qui se déborde ; il s'en viendra irrité, et combattra contre la puissance de celui-ci. »

Séleucus-Callinique laissa deux fils, Séleucus-Céraunus ou la foudre, et Antiochus, qui fut surnommé le Grand. Le premier mourut après un règne de trois ans. Antiochus marcha contre Ptolémée-Philopator, fils et successeur de Ptolémée-Évergète ; reprit Séleucie et la Célésyrie, battit les généraux de son ennemi, s'empara d'une partie de la Phénicie et pénétra jusqu'aux frontières d'Égypte.

« [2] Alors le roi du midi, étant provoqué, se mettra en campagne et combattra contre le roi de l'aquilon : il lèvera une grande armée, et l'autre troupe lui sera livrée entre les mains. Il en prendra un grand nombre, et son cœur s'élèvera. Il en abattra des dix milliers ; mais il ne prévaudra pas : car le roi de l'aquilon viendra de nouveau ; il rassemblera encore plus de troupes qu'auparavant : et, après un certain nombre d'années, il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et de grandes richesses. En ce temps-là plusieurs s'élèveront contre le roi du midi : également les enfants prévaricateurs de votre peuple seront exaltés, accompliront la prophétie et tomberont.

Ptolémée-Philopator remporta sur Antiochus une grande victoire

[1] Filii autem ejus provocabuntur et congregabunt multitudinem exercituum plurimorum ; et veniet properans, et inundans ; et revertetur, et concitabitur, et congredietur cum robore ejus.

[2] Et provocatus rex austri, egredietur et pugnabit adversùs regem aquilonis ; et præparabit multitudinem nimiam, et dabitur multitudo in manu ejus. Et capiet multitudinem, et exaltabitur cor ejus, et dejiciet multa millia ; sed non prævalebit ; convertetur enim rex aquilonis, et præparabit multitudinem multò majorem quàm priùs, et in fine temporum annorumque, veniet properans cum exercitu magno et opibus nimiis. Et in temporibus illis multi consurgent adversùs regem austri : filii quoque prævaricatorum populi tui extollentur, ut impleant visionem, et corruent.

près de Raphia, entre Rhinocorure et Gaza. Antiochus perdit dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers. La Célésyrie et la Judée se rendirent au vainqueur, qui garda ces pays en paix.

Mais, quatorze ans après, Antiochus fit alliance avec Philippe, roi de Macédoine, contre Ptolémée-Épiphane, fils de Philopator, âgé de cinq ans. Ils voulaient partager entre eux le royaume du monarque pupille. Scopas, général de Ptolémée, fut vaincu dans une bataille par Antiochus, qui recouvra par là tout ce qu'il avait perdu à la bataille de Raphia.

Non-seulement deux rois puissants à la guerre se liguèrent contre le jeune Ptolémée, il courut encore de grands risques parmi les siens. Agathoclée, ci-devant concubine de son père, conspirait avec son frère Agathoclès, pour la régence : Scopas, pour lui ôter la couronne et la vie : enfin Sosibius, son ministre d'État, homme fourbe et cruel, ne lui donna pas moins à craindre.

« [1] Et le roi de l'aquilon viendra, continue Gabriel, et il fera des terrasses et des remparts, et il prendra les villes les plus fortes ; et les bras du midi n'en soutiendront point l'effort ; ses plus vaillants s'élèveront pour lui résister, mais ils ne se trouveront pas de force. Il fera contre le roi du midi tout ce qu'il lui plaira, et il n'y aura personne qui ait pouvoir de lui résister. Il entrera même dans la terre de gloire, et elle sera consommée par sa main. »

Antiochus conquit Sidon, Gaza et autres villes de cette contrée, se rendit ensuite à Jérusalem, où les Juifs lui aidèrent à se rendre maître de la citadelle, dans laquelle Scopas avait mis une garnison égyptienne. Pour cette raison, Antiochus fut très-favorable aux Juifs et leur accorda de grandes libertés, comme nous le verrons en son temps. Cette expression, elle sera consommée par sa main, ne signifie donc pas, ainsi que l'ont remarqué des interprètes, une dévastation de la Judée, mais plutôt une restauration.

« [2] Et il tournera ses desseins à s'emparer de tout son royaume (à Ptolémée) ; il feindra d'agir avec lui de bonne foi, et il lui donnera sa fille pour épouse, afin de le perdre ; mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera pas pour lui. »

[1] Et veniet rex aquilonis, et comportabit aggerem, et capiet urbes munitissimas ; et brachia austri non sustinebunt, et consurgent electi ejus ad resistendum, et non erit fortitudo. Et faciet veniens super eum juxta placitum suum, et non erit qui stet contra faciem ejus ; et stabit in terrâ inclytâ, et consumetur in manu ejus.

[2] Et ponet faciem suam ut veniat ad tenendum universum regnum ejus ; et recta faciet cum eo, et filiam feminarum dabit ei, ut evertat illud ; et non stabit, nec illius erit.

Antiochus donna sa fille Cléopâtre au jeune Ptolémée-Épiphane, dans l'intention qu'elle trahît celui-ci. Mais elle n'accomplit point la honteuse demande de son père, et embrassa les intérêts de son mari.

« [1] Ensuite il se tournera contre les îles, et il en prendra plusieurs ; mais le général fera cesser l'outrage qui lui aura été fait, et le fera retomber sur celui-là. »

Antiochus se rendit maître de beaucoup de villes maritimes en Thrace et en Grèce. Des provinces situées près de la mer sont souvent appelées îles, et dans l'Écriture, et maintenant encore chez les Arabes. En outre, il conquit réellement les îles de Rhodes, de Samos, d'Eubée et de Délos. Tous ces pays étaient alliés de Rome, et par là sous sa protection. Antiochus, en les attaquant, se rit du général romain, Lucius Scipion, qui était présent. Mais celui-ci l'attaqua, le vainquit ; le força à une paix honteuse, par laquelle, sans parler des autres conditions dures, il fut contraint, non-seulement d'évacuer l'Europe, mais encore tous les pays d'Asie en deçà du mont Taurus.

« [2] Il reviendra donc aux forteresses de sa terre, et il se heurtera, et il tombera, et on ne le trouvera point. »

Obligé de payer aux Romains de grosses sommes, Antiochus parcourut ses provinces d'Orient pour amasser de l'argent, et pilla le temple de Bel, à Élymaïs, où, d'après le récit de divers historiens, il fut tué par les habitants irrités. Suivant le récit d'Aurélius-Victor, il fut égorgé par des gens de sa suite, qu'il avait frappés dans l'ivresse. C'est ainsi que depuis deux mille ans règne l'incertitude sur le genre de mort d'Antiochus, nommé le Grand, duquel un prophète avait prédit, un siècle et demi auparavant : « Il se heurtera et il tombera, en sorte qu'on ne le trouvera point. »

« [3] Et à sa place, il s'en élèvera un qui enverra l'exacteur et obscurcira la gloire du royaume ; et, après peu de jours, il périra, non dans une émeute, ni dans un combat. »

Au grand Antiochus succéda son fils Séleucus-Philopator. Il régna environ onze ans sans gloire. Toute son occupation fut de ramasser, tous les ans, les mille talents dus aux Romains. Ce fut lui qui en-

[1] Et convertet faciem suam ad insulas, et capiet multas ; et cessare faciet principem opprobrii sui, et opprobrium ejus convertetur in eum.

[2] Et convertet faciem suam ad imperium terræ suæ, et impinget, et corruet, et non invenietur.

[3] Et stabit in loco ejus vilissimus et indignus decore regio ; et in paucis diebus conteretur, non in furore, nec in prælio.

voya Héliodore à Jérusalem, pour piller le temple. Ce même Héliodore l'empoisonna.

« [1] A sa place, il s'élèvera un homme méprisable : on ne lui donnera point la dignité royale, mais il s'en viendra furtivement et s'emparera de la souveraineté par ses artifices. »

Antiochus, frère puîné de Séleucus, était comme otage à Rome, lorsque celui-ci le dégagea en y envoyant à sa place son propre fils Démétrius. C'est à ce dernier qu'appartenait la couronne paternelle. Antiochus n'était pas encore de retour dans son pays, quand il apprit la mort de son frère. Il eut recours à Eumène, roi de Pergame, et à son frère Attale. Tous les deux aimaient mieux le voir sur le trône de Syrie que le jeune Démétrius, de crainte que celui-ci ne demeurât dans la dépendance des Romains. Avec leur aide Antiochus renversa Héliodore, qui s'était emparé du royaume, s'en rendit maître et prit le surnom d'Épiphane.

« [2] Les bras du combattant seront battus devant lui ; ils seront détruits aussi bien que le chef de l'alliance. »

Héliodore et ses partisans, ainsi que ceux qui tenaient pour le roi d'Égypte, furent vaincus par Eumène et Attale, ensuite dispersés par Antiochus. Le chef de l'alliance peut être Héliodore ou Ptolémée-Épiphane, qui fut empoisonné lorsqu'il était sur le point d'attaquer la Syrie.

« [3] Après qu'il aura fait amitié avec lui, il agira frauduleusement : il s'avancera et prévaudra avec peu de troupes. »

Antiochus prit les dehors de l'amitié pour Ptolémée-Philométor, fils de sa sœur, et envoya le féliciter sur son avénement à la couronne. Mais bientôt il marcha contre lui, sous prétexte de le défendre, et le vainquit près de Péluse. Après quoi il se rendit à Tyr et termina ainsi sa première expédition contre l'Égypte.

« [4] Et il pénétrera dans les riches provinces au milieu de la paix, et il fera ce que n'ont fait ni ses pères, ni ses ancêtres : il partagera leur butin, leurs dépouilles et leurs richesses : il formera des entreprises contre les villes les plus fortes : mais ce ne sera qu'un

[1] Et stabit in loco ejus despectus, et non tribuetur ei honor regius, et veniet clàm, et obtinebit regnum in fraudulentià.

[2] Et brachia pugnantis expugnabuntur à facie ejus, et conterentur insuper et dux fœderis.

[3] Et post amicitias, cum eo faciet dolum ; et ascendet, et superabit in modico populo.

[4] Et abundantes et uberes urbes ingredietur, et faciet quæ non fecerunt patres ejus, et patres patrum ejus ; rapinas, et prædam, et divitias eorum dissipabit ; et contra firmissimas cogitationes inibit ; et hoc usque ad tempus. Et concitabitur

temps. Sa force se réveillera, et son cœur s'animera contre le roi du midi, avec une grande armée; et le roi du midi se préparera au combat avec de fortes et nombreuses troupes; mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui. Ceux qui mangent de son pain, le ruineront; son armée sera accablée, et il en sera tué un grand nombre. »

Après qu'Antiochus se fut préparé pendant l'hiver, il attaqua l'Égypte par terre et par mer avec de grandes forces.

« Il entra dans l'Égypte, dit un écrivain sacré, avec une puissante armée, avec des chars et des éléphants, et des cavaliers et de nombreux vaisseaux. Et il fit la guerre contre Ptolémée, roi d'Égypte. Alors Ptolémée trembla devant lui, et s'enfuit, et un grand nombre fut blessé et succomba [1]. » Diodore dit que, dans cette expédition, Antiochus se rendit maître de toute l'Égypte [2].

« [3] Et le cœur des deux rois sera de se faire du mal l'un à l'autre : assis à la même table, ils se parleront mensonge; mais ils ne réussiront pas, parce que la fin est fixée à un autre temps. Et il s'en retournera dans sa terre avec de grandes richesses. »

Telle est l'histoire de la troisième expédition contre l'Égypte. Les Alexandrins avaient élevé sur le trône Ptolémée-Évergète, frère puîné de Philométor, irrités de ce que celui-ci, pour la deuxième fois, avait fait la paix avec Antiochus. Sous prétexte de remettre sur le trône Philométor, Antiochus revint à la tête d'une armée, battit les Alexandrins et assiégea Alexandrie. Le siége traîna en longueur. Antiochus, sous prétexte qu'il combattait pour son neveu, reprit de nouveau toute l'Égypte, et mangea avec lui à Memphis. Ils se parlèrent amicalement, mais aucun d'eux ne se fiait à l'autre.

« [4] Son cœur formera des desseins contre l'alliance sainte : il les exécutera, et puis retournera dans son pays. »

Antiochus apprit en Égypte qu'on l'avait dit mort en Syrie, et que les Juifs avaient témoigné beaucoup de joie. D'ailleurs, Jason, qu'il avait voulu imposer aux Juifs pour souverain pontife, lorsqu'il s'était présenté devant Jérusalem avec environ mille hommes, avait été re-

fortitudo ejus, et cor ejus adversum regem austri in exercitu magno; et rex austri provocabitur ad bellum multis auxiliis, et fortibus nimis; et non stabunt, quia inibunt adversùs eum consilia. Et comedentes panem cum eo, conterent illum, exercitusque ejus opprimetur, et cadent interfecti plurimi.

[1] 1. Mach., 1. — [2] Diod., in fragm.

[3] Dan., 11. Duorum quoque regum cor erit ut malefaciant, et ad mensam unam mendacium loquentur, et non proficient; quia adhuc finis in aliud tempus. Et revertetur in terram suam cum opibus multis. 27 et 28.

[4] Et cor ejus adversùm testamentum sanctum, et faciet, et revertetur in terram suam.

poussé par le peuple. Antiochus se rendit dans la Judée, prit Jérusalem, entra dans le temple, le pilla, commit des abominations, et puis s'en alla.

« [1] Au temps marqué, il retournera et reviendra vers le midi; mais ce dernier voyage ne sera pas comme le premier. Des vaisseaux viendront contre lui de Céthim : il en sera atterré et retournera chez lui. Alors il s'emportera contre l'alliance du sanctuaire, et il agira contre elle, et il remarquera ceux qui ont abandonné l'alliance sainte. Ses bras se tiendront là, ils violeront le sanctuaire du Fort, ils feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront une abomination de la désolation. »

Antiochus marchait contre Alexandrie, lorsque arrivèrent des ambassadeurs romains sur des vaisseaux macédoniens ou grecs qu'ils avaient trouvés à Délos. *Céthim* désigne en général les pays d'Europe sur la Méditerranée, mais en particulier la Macédoine. Céthim était le troisième fils de Javan : et Javan, patriarche des Grecs, le quatrième de Japhet.

A la tête de l'ambassade était Popilius Læna, ex-consul. Antiochus, qui l'avait fort connu à Rome, lui tendit la main en signe d'amitié. Popilius lui présente le décret du sénat qui lui commande de sortir de l'Égypte, et lui ordonne de le lire avant tout. Antiochus, l'ayant lu, dit qu'il en délibérerait avec ses amis. Mais Popilius ayant tracé un cercle autour du roi avec sa baguette, lui déclare qu'il faut une réponse avant de sortir de là. Interdit d'un procédé si hautain, Antiochus répond qu'il fera ce que le sénat ordonne. Mais il déchargea son dépit sur les Juifs. Car ce fut vers ce temps qu'il envoya contre eux Apollonius à la tête d'une armée, avec ordre de faire mourir les hommes, d'emmener captifs et de vendre les femmes et les enfants. Le culte divin fut aboli, le temple profané, rempli d'infâmes courtisanes et dédié à Jupiter-Olympien. Point de séduction, point de cruauté qui ne fût mise en œuvre pour porter le peuple à renier le culte du vrai Dieu. Quiconque se refusait à l'apostasie, était persécuté, torturé, mis à mort.

« [2] Il induira les prévaricateurs de l'alliance à user d'hypocrites

[1] Statuto tempore, revertetur et veniet ad austrum ; et non erit priori simile novissimum. Et venient super eum trieres et Romani ; et percutietur, et revertetur, et indignabitur contra testamentum sanctuarii, et faciet; reverteturque, et cogitabit adversùm eos, qui deliquerunt testamentum sanctuarii. Et brachia ex eo stabunt, et polluent sanctuarium fortitudinis, et auferent juge sacrificium, et dabunt abominationem in desolationem.

[2] Et impii in testamentum simulabunt fraudulenter; populus autem, sciens Deum suum, obtinebit et faciet.

caresses ; mais le peuple, qui connaît son Dieu, tiendra ferme et agira. »

Tel Éléazar, tels les Machabées, telle la mère avec ses sept fils martyrs comme elle.

« [1] Et les doctes du peuple en instruiront beaucoup d'autres : et ils tomberont par le glaive, par la flamme, par la captivité et par le brigandage durant des jours. Et pendant qu'ils tomberont, ils seront soulagés par un petit secours ; et plusieurs se joindront à eux dans le silence. »

C'est-à-dire à Mathathias et à ses fils, les Machabées.

« [2] Et il en tombera d'entre les doctes, afin qu'ils soient éprouvés par le feu, qu'ils deviennent purs et blancs jusqu'au temps fixé ; car il y aura encore un temps. Et le roi fera selon qu'il lui plaira ; il s'élèvera, il se grandira au-dessus de tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux ; et il réussira jusqu'à ce que la colère soit accomplie : car ce qui est décidé s'exécutera. Il n'aura aucun égard aux dieux de ses pères ; mais il s'abandonnera à la passion des femmes ; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit : car il s'élèvera au-dessus de tout. »

Antiochus joignait l'impiété à la dissolution. Il n'avait au fond d'autre dieu que lui-même. Il avait pillé les temples des Grecs, et voulut piller celui d'Élymaïs. S'il tourmenta les Juifs pour leur faire honorer des idoles, c'était sa volonté despotique, bien plus que ces idoles de bois, qu'il voulait faire adorer. Son impudeur était extrême. Dans une marche pompeuse, il fit porter quatre-vingts de ses concubines sur des chaises à pieds d'or, et cinq cents autres sur des chaises à pieds d'argent. Deux villes de Cilicie, Tarse et Mallos, se révoltèrent parce qu'il les avait données en cadeau à une de ces courtisanes.

« [3] Il glorifiera à sa place le dieu Moazim (le dieu de la force), dieu que ses pères n'ont pas connu ; il le glorifiera avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et ce qu'il y a de plus beau. Et il fera des lieux

[1] Et docti in populo docebunt plurimos ; et ruent in gladio, et in flamma, et in captivitate, et in rapinâ dierum. Cùmque corruerint, sublevabuntur auxilio parvulo ; et applicabuntur eis plurimi fraudulenter.

[2] Et de eruditis ruent, ut conflentur et eligantur, et dealbentur usque ad tempus præfinitum ; quia adhuc aliud tempus erit ; et faciet juxta voluntatem suam rex, et elevabitur, et magnificabitur adversùs omnem deum ; et adversùs Deum deorum loquetur magnifica, et dirigetur, donec compleatur iracundia ; perpetrata quippè est definitio. Et deum patrum suorum non reputabit ; et erit in concupiscentiis feminarum, nec quemquam deorum curabit ; quia adversùm universa consurget.

[3] Deum autem Moazim in loco suo venerabitur, et deum quem ignoraverunt patres ejus, colet auro, et argento, et lapide pretioso, rebusque pretiosis. Et faciet

forts pour Moazim, auprès de ce dieu étranger. Quiconque le reconnaîtra, il le comblera de gloire, leur donnera beaucoup de puissance et leur partagera la terre gratuitement. »

Antiochus ne reconnaissait au fond d'autre dieu, d'autre loi que la force : et comme il se croyait le plus fort, il se faisait adorer sous le nom de Jupiter-Olympien ou d'Hercule de Tyr. Ces Moazim ou dieux de la force tenaient sa place. En effet, Porphyre nous apprend, dans saint Jérôme, que l'idole placée par ce tyran dans le temple de Jérusalem, était son propre simulacre [1]. Auprès du temple, il bâtit une forteresse, et élevait aux honneurs ceux qui adoraient son dieu.

« [2] A la fin, le roi du midi combattra contre lui : mais le roi de l'aquilon le surprendra comme une tempête, avec des chars, des cavaliers et une grande flotte. Il pénétrera dans les terres, les ravagera toutes et les traversera. Il entrera dans le pays de gloire, et bien des pays seront ruinés. Voici ceux qui échapperont à sa main : Édom, Moab et les premières terres des enfants d'Ammon. Il étendra sa main sur diverses provinces, et la terre d'Égypte n'échappera point. Il se rendra maître des trésors d'or et d'argent, et de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Égypte : des Libyens et des Éthiopiens suivront ses pas (comme captifs). »

Il y en a qui prennent ceci pour une récapitulation de ce qui précède : mais on peut l'entendre fort bien d'une dernière expédition d'Antiochus en Égypte, la onzième ou avant-dernière année de son règne. Porphyre la rappelle expressément dans saint Jérôme : et Tite-Live la rend très-vraisemblable, lorsqu'il dit, dans le sommaire de son quarante-sixième livre, que Ptolémée-Philométor fut chassé de son royaume par son frère puîné Ptolémée-Physcon. Antiochus aura profité de la discorde entre les deux frères, pour tenter une nouvelle entreprise sur l'Égypte.

« [3] Mais il sera troublé par des nouvelles de l'orient et de l'aqui-

ut muniat Moazim cum deo alieno, quem cognovit ; et multiplicabit gloriam, et dabit eis potestatem in multis, et terram dividet gratuitò.

[1] Qui in tantam superbiam venerit, ut in templo Hierosolymis simulacrum suum poni jusserit. Comm. S. Hier. in Dan., c. 11.

[2] Dan., 11, 40-43. Et in tempore præfinito præliabitur adversùs eum rex austri, et quasi tempestas veniet contra illum rex aquilonis in curribus, et in equitibus, et in classe magnâ. Et ingredietur terras, et conteret, et pertransiet. Et introibit in terram gloriosam, et multæ corruent ; hæ autem solæ salvabuntur de manu ejus, Edom, et Moab, et principium filiorum Ammon. Et mittet manum suam in terras, et terra Ægypti non effugiet. Et dominabitur thesaurorum auri et argenti, et in omnibus pretiosis Ægypti ; per Libyam quoque et Æthiopiam transibit.

[3] Et fama turbabit eum ab oriente et aquilone ; et veniet in multitudine magnâ, ut conterat et interficiat plurimos.

lon; il s'en ira avec une grande colère pour perdre et tuer un grand nombre.»

Du côté de l'aquilon, Artaxias, roi d'Arménie, et du côté de l'orient, Arsace, roi des Parthes, ne voulurent plus payer le tribut. Appien et Porphyre [1] l'attestent du premier; et, quant au second, nous en avons pour garant Tacite, qui remarque que la guerre des Parthes empêcha Antiochus d'ôter aux Juifs leur religion et de leur donner les mœurs grecques.

« [2] Et il dressera son pavillon entre deux mers, près de la sainte montagne de Sabi; il arrivera à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir. »

Suivant Polybe, dont la remarquable narration sur la mort du tyran s'accorde si bien avec l'histoire sainte, il mourut près de Taba ou Tabaï, que Quinte-Curce dit être une ville dans la Parétacène. Cette ville était apparemment située sur le mont *Sabi* ou *Sabaï*, *Tabi* ou *Tabaï;* car il est familier aux Syriens de changer le *S* en *T*. La Parétacène est une province entre deux mers, la mer Caspienne et le golfe Persique.

Tout est surprenant dans ces prophéties, et les détails où elles entrent, et l'exactitude avec laquelle tout s'est accompli, et la manière dont cet accomplissement nous est attesté par nos ennemis mêmes.

Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, le Phénicien Malchus, en grec nommé Porphyre, fit un livre pour réfuter Daniel. A cet effet, il montra avec quelle exactitude, dans le onzième chapitre de notre prophète, est exposée d'abord l'histoire abrégée de Xerxès, et ensuite avec quelle justesse et quel détail circonstancié, l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs en Égypte et en Syrie. Il le prouva par des historiens perdus depuis : Callinicus Sutorius, Hieronymus, Posidonius, Claudius Théon, Andronicus Alypius, et ceux des livres de Polybe et de Diodore de Sicile qui ne sont point venus jusqu'à nous. De cet exact accomplissement de la prophétie, il concluait qu'elle avait été fabriquée après coup. Aujourd'hui, les incrédules mêmes conviennent qu'elle existait avant l'événement. En sorte que nous savons, par le témoignage même de nos ennemis, et que les prophéties de Daniel ont été faites longtemps avant les événements qu'elles annoncent, et qu'elles se sont ponctuellement accomplies. Peut-on rien désirer de plus?

D'ailleurs ne sait-on pas quelle vénération, quel attachement les

[1] Porph., apud Hieron., ubi suprà.

[2] Dan., 11, 45. Et figet tabernaculum suum Apadno inter maria, super montem inclytum et sanctum; et veniet usque ad summitatem ejus, et nemo auxiliabitur ei.

Juifs ont toujours eu pour les saintes Écritures? attachement qui augmenta au retour de la captivité de Babylone. Non-seulement le premier canon ou catalogue authentique des livres saints fut dressé sous Esdras, catalogue dans lequel Daniel a toujours été compris; non-seulement on lisait la loi et les prophètes chaque samedi dans les synagogues, on compta même jusqu'au nombre de lettres qu'il y avait dans chaque livre, afin d'en empêcher la moindre altération. Comment alors, trois siècles et demi après Daniel, car c'est aussi longtemps après que mourut Antiochus-Épiphane, imposer à tout ce peuple, comme prophéties toujours révérées de Daniel, des prophéties inventées, fabriquées après l'événement, et dont auparavant jamais personne n'avait entendu parler?

Et qui donc aurait tout d'un coup imposé à la nation la prophétie des septante semaines? et quand? cette prophétie dont la plus impudente incrédulité est contrainte d'avouer qu'elle était connue des Juifs longtemps avant la naissance de J.-C., et que le fameux rabbi Hillel, qui vivait avant le temps de notre Sauveur, en a écrit? cette prophétie qui contredit les préjugés des Juifs sur la puissance terrestre du Messie et la durée éternelle de leur empire? cette prophétie qui fournit aux chrétiens des armes si victorieuses contre la synagogue, et que néanmoins la synagogue a si religieusement conservée, encore que, frappée de sa précision, elle ait prononcé anathème contre qui calculerait ces semaines d'années?

Admirons, bénissons la providence de notre Dieu qui a rendu sa loi, ses témoignages croyables à l'excès [1], comme dit le psalmiste; qui en fait resplendir la vérité par ceux-là mêmes qui la combattent. Mais ce n'est pas tout de reconnaître cette vérité dans l'esprit : les démons mêmes croient et tremblent [2], mais ils n'aiment pas. Pour nous, aimons la vérité; aimons-la de tout notre cœur et de toute notre âme : c'est le vrai moyen de la bien connaître et de ne nous en éloigner jamais. Dans les derniers temps, beaucoup seront séduits par l'esprit de mensonge et périront, parce que, dit l'Apôtre, ils n'ont pas eu l'amour de la vérité, qui les eût sauvés [3]. Daniel, ou plutôt l'ange qui lui parle, termine par un regard prophétique sur cette dernière époque du monde.

« [4] En ce temps-là, Michel, le grand prince, le protecteur des enfants de votre peuple, s'élèvera, lorsqu'il sera venu un temps d'angoisse tel qu'il n'y en eut jamais depuis qu'il y a des nations jusqu'à

[1] Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. Ps. 92. — [2] Jacob, 2. — [3] 2. Thess., 2.
[4] Dan., 12, 1-3. In tempore autem illo consurget Michael, princeps magnus, qu stat pro filiis populi tui, et veniet tempus quale non fuit ab eo ex quo gentes esse

ce temps-là. Et en ce temps-là sera sauvé ton peuple, tous ceux qui seront trouvés écrits dans le livre. Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre et une ignominie éternels. Mais les doctes resplendiront comme l'éclat du firmament; et ceux qui auront amené à la justice la multitude, luiront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités.

« Mais pour vous, ô Daniel, enfermez ces paroles et scellez ce livre jusqu'au temps de la fin : plusieurs le parcourront, et la science se multipliera. »

Nous voyons J.-C., interrogé par ses apôtres sur son dernier avénement, joindre et mêler dans la même prédiction, et la ruine finale de Jérusalem, et la ruine finale du monde, l'une étant la figure de l'autre. Dans les paroles de l'ange à Daniel, il y a quelque chose de semblable. Antiochus, superbe et luxurieux, ne reconnaissant d'autre dieu ni d'autre loi que lui-même, se moquant de toutes les religions, pillant tous les temples, se faisant adorer dans celui de Jérusalem; contraignant tous les peuples, par la ruse ou la violence, à renier le culte de leurs pères : mourant tout à coup frappé de Dieu, et donnant lieu par sa mort à une espèce de résurrection en Israël : Antiochus était la figure de cet homme de péché qui se révélera à la fin des temps, de ce fils de perdition, de cet adversaire ou Satan qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle dieu ou qu'on adore, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu et de se donner pour Dieu; de cet Antechrist qui exercera une persécution si violente, que jamais il n'y a eu, que jamais il n'y aura de tribulation pareille; qui fera des signes et des prodiges mensongers, au point d'induire en erreur même les élus, s'il était possible; mais qu'enfin le Seigneur tuera par le souffle de sa bouche et par l'éclat de son avénement [1]. Voilà pourquoi, de la mort d'Antiochus, le prophète est transporté soudain à la fin du monde et à la résurrection générale.

« [2] Alors, moi, Daniel, continue le prophète, je regardai : et en voilà deux autres debout : l'un en deçà, sur le bord du fleuve, et

cœperunt usque ad tempus illud. Et in tempore illo salvabitur populus tuus omnis qui inventus fuerit scriptus in libro. Et multi de his qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt, alii in vitam æternam et alii in opprobrium, ut videant semper. Qui autem docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.

Tu autem, Daniel, claude sermones et signa librum usque ad tempus statutum : plurimi pertransibunt, et multiplex erit scientia.

[1] 2. Thess., 2.

[2] Dan., 12, 5-7. Et vidi, ego, Daniel; et ecce quasi duo alii stabunt : unus hinc

l'autre au delà, sur l'autre bord du même fleuve (le Tigre). Et l'un d'eux dit à l'homme vêtu de lin qui était au-dessus des eaux du fleuve : Quand sera-ce la fin de ces prodiges? Et j'entendis l'homme vêtu de lin qui se tenait debout sur les eaux du fleuve ; et il éleva sa droite et sa gauche vers les cieux, et il jura, par celui qui vit dans l'éternité, que ce serait jusqu'à un temps, et deux temps, et la moitié d'un temps. Et lorsque la dispersion du peuple saint sera finie, toutes ces choses s'accompliront.

Cette expression, un temps, deux temps et la moitié d'un temps, signifie, comme nous avons déjà vu, trois ans et demi ou quarante-deux mois. C'est le temps qu'a duré la persécution d'Antiochus, et que durera, comme l'on croit, celle de l'Antechrist. En prenant ces quarante-deux mois pour des mois d'années, ou douze cent soixante ans, on pourra l'entendre de la durée de l'empire antichrétien ou mahométan. Que s'il reste toujours une mystérieuse obscurité, il ne faut pas nous en étonner ni nous en plaindre. Le prophète lui-même ajoute :

« [1] Et moi, j'entendis, mais je ne compris pas : et je lui dis : Mon seigneur, qu'arrivera-t-il après cela ? Mais il répondit : Allez, Daniel : car ces paroles sont closes et scellées jusqu'au temps de la fin. Beaucoup seront élus, blanchis et purifiés comme par le feu : les impies agiront avec impiété, et nul des impies ne comprendra : mais les doctes comprendront.

« Depuis le temps que le sacrifice perpétuel sera aboli et remplacé par l'abomination de la désolation, il y a mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Heureux celui qui attend et qui arrive jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours ! »

Les mille deux cent quatre-vingt-dix jours font un peu plus de trois années solaires et demie. On peut remarquer que toutes les persécutions ont duré à peu près ce temps dans leurs moments de furie [2].

super ripam fluminis, et alius indè ex alterâ ripâ fluminis. Et dixi viro, qui erat indutus lineis, qui stabat super aquas fluminis : Usquequò finis horum mirabilium? Et audivi virum, qui indutus erat lineis, qui stabat super aquas fluminis, cùm elevasset dexteram et sinistram suam in cœlum ; et jurasset per viventem in æternum, quia in tempus, et tempora, et dimidium temporis. Et cùm completa fuerit dispersio manûs populi sancti, complebuntur universa hæc.

[1] Et ego audivi, et non intellexi ; et dixi : Domine mi, quid erit post hæc? Et ait : Vade, Daniel, quia clausi sunt, signatique sermones, usque ad præfinitum tempus. Eligentur, et dealbabuntur, et quasi ignis probabuntur multi ; et impiè agent impii, neque intelligent omnes impii ; porrò docti intelligent.

Et à tempore cùm ablatum fuerit juge sacrificium, et posita fuerit abominatio in desolationem, dies mille ducenti nonaginta. Beatus qui expectat et pervenit usque ad dies mille trecentos triginta quinque. — [2] Bossuet. Sur le ch. 10 de l'Apoc.

La persécution d'Antiochus finit après cet intervalle; le temple fut purifié, et le culte divin refleurit peu à peu. On peut conjecturer que, quand il y aura ce même nombre d'années, depuis que l'empire mahométan a placé l'abomination de la désolation, son culte antichrétien, dans le lieu saint, dans la terre sainte, elle sera de nouveau purifiée et rendue à la religion chrétienne. Ceux qui vivront quelques années plus tard, vers le milieu du vingtième siècle, seront heureux, parce que, selon toutes les apparences, ils verront le christianisme régner sur toute la terre. En attendant, écoutons les dernières paroles que l'ange dit au prophète :

« Pour vous, allez jusqu'à votre fin ; et vous vous reposerez, et vous ressusciterez pour votre sort à la fin des jours [1]. »

Après cela s'endormit en effet, pour attendre la résurrection générale, ce grand et saint homme, respecté des lions, révéré des conquérants, admiré des peuples ; docteur des sages de Chaldée et de Perse ; humble au faîte des honneurs, incorruptible au milieu de la plus somptueuse des cours ; confident de Dieu et des rois, quoiqu'il annonçât souvent à ces derniers des vérités terribles ; historien de l'avenir, prophète de l'histoire universelle, qui lui doit son ensemble : Daniel, en un mot, dont la sagesse était si renommée dans tout l'Orient, que, plus d'un demi-siècle avant sa mort, Dieu reprochait au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, la pensée d'être plus sage que Daniel.

Quelle facilité n'avaient point alors, pour apprendre la sagesse véritable, et les mages de la Chaldée et de la Perse, dont il a été si longtemps le chef, et les prêtres de l'Égypte, et les brachmanes de l'Inde, sujets du même empire, et les sages de la Grèce, qui commençaient alors à voyager en Orient pour s'enquérir de la sagesse ! Certainement la philosophie grecque, qui naquit du vivant de Daniel, ne peut pas se plaindre, non plus que la philosophie de l'Égypte et celle de l'Inde, que la Providence leur ait rendu inaccessible la vraie sagesse, la sagesse divine.

Cyrus mourut aussi, à l'âge de soixante-dix ans, regretté de tous ceux qui avaient le bonheur de vivre sous sa vaste domination. Il avait régné trente ans depuis qu'il avait pris pour la première fois le commandement des armées des Perses et des Mèdes, neuf ans depuis la prise de Babylone, et sept ans depuis la mort de son oncle Cyaxare ou Darius le Mède. L'empire qu'il venait de fonder était borné à l'orient par l'Indus ; au nord, par la mer Caspienne et le Pont-Euxin ;

[1] Dan., 12, 13. Grotius et les Septante traduisent ainsi.

à l'occident, par la mer Égée : et au midi, par l'Éthiopie et le golfe d'Arabie. Il en régla si bien les affaires, qu'il subsista, uniquement par l'ordre qu'il y avait mis, pendant plus de deux cents ans, malgré les déréglements et les imprudences de ses successeurs. Ce monarque passait sept mois de l'année à Babylone, à cause de la bonté du climat ; trois mois à Suse, au printemps, et deux mois à Ecbatane, pendant les chaleurs de l'été. Il fut enterré à Pasargade, en Perse, où son tombeau se voyait encore du temps d'Alexandre le Grand [1].

Ce qui est arrivé à Cyrus nous montre dans quel chaos d'incertitude serait plongée toute l'histoire humaine, si Dieu ne nous avait donné Moïse et les prophètes. Hérodote, qui écrivait cent ans après, nous apprend que dès lors il y avait, sur la naissance, la vie et la mort de ce fameux conquérant, trois versions différentes. En effet, l'histoire qu'il nous en donne diffère, en des points très-considérables, de celle de Xénophon, qui diffère de celle de Ctésias. Hérodote et Ctésias, mais le premier surtout, le fait naître, vivre et mourir d'une manière tout à fait romanesque. Il aura choisi cette version pour plaire davantage aux Athéniens. L'histoire de Xénophon est, pour les faits, toute naturelle, et d'ailleurs parfaitement d'accord avec l'Écriture sainte. Quant aux sages et éloquents discours sur l'art de gouverner les peuples et de faire la guerre, on sent bien qu'ils sont de Xénophon bien plus que de Cyrus.

Un historien grec, contemporain de Cyrus, par conséquent d'un siècle plus ancien qu'Hérodote, nous eût peut-être fourni des renseignements plus sûrs, si ses histoires étaient venues jusques à nous : c'est Hécatée de Milet, dont Diodore de Sicile nous a conservé, sur l'histoire de Moïse, un passage remarquable, que nous avons cité ailleurs, et qui s'écarte assez peu de la vérité [2].

De tous les rois des nations, Cyrus est le seul que Dieu ait prédit par son nom, le seul qu'il ait appelé son christ, parce qu'il devait être une figure du Christ par excellence, en rendant la liberté aux captifs d'Israël et en ordonnant la reconstruction du temple. On ne voit pas que l'Écriture lui reproche, non plus qu'aux autres rois de Perse, d'avoir adoré des idoles proprement dites, des idoles de bois, de pierre ou de métal, comme les rois de Babylone. Nous verrons, au contraire, les successeurs de Cyrus briser les idoles de l'Égypte et de la Syrie, comme injurieuses à la Divinité. En général, les rois de Perse apparaissent, dans l'Écriture sainte, plus humains, plus généreux, plus portés au culte du vrai Dieu qu'aucuns autres. Darius ordonna

[1] *Cyrop.*, l. 8. Cicero, *De divin.*, l. 1. Ptolom. in Can. — [2] Diod. Sic., l. 40. Phot. Bibl. 1151.

à tous ses sujets de craindre le Dieu d'Israël, parce que c'est le Dieu vivant et éternel : Cyrus reconnaît, dans un édit public, que c'est Jéhova, le Dieu du ciel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre. Nous verrons les plus puissants et les plus dignes de leurs successeurs tenir un langage pareil. Cependant on ne voit pas que ni ces rois ni leurs peuples aient adoré le vrai Dieu comme il veut et doit l'être, qu'ils n'aient adoré que lui seul. Au contraire, suivant le témoignage des auteurs, les Perses n'adoraient que le soleil et le feu : c'est-à-dire, que si leur idolâtrie était moins grossière que celle de Babylone ou de l'Égypte, ils n'en étaient pas moins idolâtres, en adorant la créature au lieu du Créateur. Leurs descendants réfugiés dans l'Inde, les Parsis prétendent, il est vrai, que leurs ancêtres n'adoraient le soleil et le feu que comme les symboles les plus expressifs de la Divinité : mais il n'y a guère d'apparence : car nous verrons, aux quatrième et sixième siècles de l'ère chrétienne, les rois de Perse Sapor et Izdegerde, tantôt favorables aux chrétiens, tantôt les condamnant à mort, parce qu'ils ne voulaient adorer que Dieu seul, et non pas le soleil, ni le feu, ni eux-mêmes. On peut croire que les anciens rois avaient des idées et des intermittences semblables.

Après la mort de Cyrus, les Samaritains accusèrent les Juifs devant son fils Cambyse, qu'Esdras nomme Assuérus, peu après qu'il fut monté sur le trône. Soit qu'ils reçussent une réponse favorable, soit que son silence les enhardît à empêcher le rétablissement du temple, toujours est-il certain qu'il resta interrompu.

Cambyse régna sept ans. Dans une expédition en Égypte, il y détruisit un grand nombre de temples et d'idoles, entre autres il brûla les temples de Thèbes. Du reste, il se conduisait plus en frénétique qu'en fils digne de Cyrus. Le premier il donna aux Perses l'exemple d'un mariage incestueux, en épousant sa propre sœur, par la raison qu'il était permis à un roi des Perses de faire tout ce qu'il voudrait. Il fit tuer son unique frère sur la foi d'un songe : et puis, cette même sœur qu'il avait épousée s'étant échappée un jour à plaindre le sort de son frère égorgé, il la maltraita si brutalement qu'elle en mourut. Une autre fois il perça d'une flèche le cœur d'un enfant, pour montrer à son père, un des grands officiers de son armée, que le vin ne lui faisait pas perdre la raison.

Cambyse étant mort, les Samaritains, de concert, à ce qu'il paraît, avec les gouverneurs persans de leur province, présentèrent une nouvelle accusation contre les Juifs au roi Arthasastha ou Artaxerxès, lui remontrèrent que c'était un peuple enclin à la rébellion, qui, s'il lui était permis de rebâtir Jérusalem et de la fortifier de murailles, ne payerait bientôt plus ni tributs ni impôts. Ils priaient le roi de faire

regarder dans les annales de l'empire babylonien, pour se convaincre des inclinations dangereuses de cette nation.

Ce roi, nommé, dans l'hébreu et le grec d'Esdras, Arthasastha, Artaxerxès dans le latin, Mardos par Eschyle, Smerdis par Hérodote, Sphendadates par Ctésias, Oropastes par Justin, était le mage qui se donna pour le fils puîné de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir, et qui se maintint quelque temps sur le trône. Il prêta l'oreille aux représentations des Samaritains, et répondit en ces termes : « L'accusation que vous nous avez envoyée a été lue devant moi, et il a été ordonné par moi qu'on examinât, et l'on a trouvé que cette ville, dès les anciens temps, se soulève contre les rois, et que les séditions et les guerres naissent dans son sein. Car il y a eu des rois très-puissants à Jérusalem, qui ont dominé sur tout ce qui est au delà du fleuve : ils recevaient des tributs, des revenus et des impôts. Maintenant donc, écoutez mes ordres : Empêchez que ces hommes ne bâtissent cette ville, jusqu'à ce que je l'aie ordonné autrement. » Aussitôt que cette réponse du roi fut arrivée, divers conseillers se rendirent à Jérusalem et contraignirent les Juifs à interrompre l'ouvrage [1].

L'audacieux usurpateur fut précipité du trône après sept mois de règne. Darius, fils d'Hystaspe, comme Cyrus de l'ancienne royale famille d'Achémènes, homme de tête et de main, parvint à la souveraine puissance : pour s'y affermir d'autant plus, il prit pour femmes deux filles du grand roi.

Les Juifs auraient bien pu s'attendre que le nouveau monarque, ne fût-ce que pour honorer la mémoire de Cyrus, les rétablirait dans leurs droits et révoquerait l'ordre que leurs ennemis avaient surpris au mage détesté : mais ils négligèrent l'œuvre du Seigneur, ne s'occupant qu'à labourer leurs terres, embellir leurs maisons, sans toucher au temple dont les fondements étaient jetés.

Il paraît même que Zorobabel et le grand prêtre Josué n'employèrent pas tout le zèle convenable pour exciter le peuple à l'œuvre sainte. En effet, la deuxième année du règne de Darius, le premier jour du sixième mois, Dieu leur envoya un saint prophète, Aggée, qui leur reprocha leur négligence et leur apprit que si la terre avait été frappée de sécheresse et de stérilité cette année-là, c'était parce que le peuple avait interrompu la construction du temple.

Ces saints personnages, qui sans doute avaient gémi eux-mêmes de l'insouciance du peuple, et n'avaient désespéré des hommes que manque d'une confiance héroïque en Dieu, furent embrasés par la parole du Seigneur, qui suscita leur esprit et l'esprit de tout le peu-

[1] Esdr., 4.

ple, en sorte qu'ils vinrent et travaillèrent à la maison de Jéhova-Sabaoth, leur Dieu [1]. Les prédictions des saints prophètes Aggée et Zacharie les encourageaient dans ce travail, par des regards dans un grand et magnifique avenir.

« [2] La seconde année du règne de Darius, le vingt-unième jour du septième mois, la parole de Jéhova vint au prophète Aggée, disant : Parle à Zorobabel, fils de Salathiel, chef de Juda, et à Jésus, fils de Josédec, grand prêtre, et à tout le reste du peuple, et dis-leur : Qui est resté d'entre vous qui ait vu cette maison dans sa première gloire ? et en quel état la voyez-vous maintenant ? N'est-elle point à vos yeux comme si elle n'était point ? Et maintenant prends courage, Zorobabel, dit Jéhova ; prends courage, Jésus, fils de Josédec, grand prêtre ; prends courage, peuple tout entier de cette terre, dit Jéhova, et travaillez ; car moi, je suis avec vous, dit Jéhova-Sabaoth. Suivant l'alliance que j'ai contractée avec vous quand vous sortîtes de l'Égypte, mon esprit demeurera au milieu de vous : ne craignez pas !

« Car ainsi parle Jéhova-Sabaoth : Encore un peu, et j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le continent. J'ébranlerai même toutes les nations : et le Désiré de toutes les nations viendra ; et je remplirai de gloire cette maison, dit Jéhova-Sabaoth. A moi est l'argent, à moi est l'or, dit le Seigneur. » (C'est-à-dire, si cette maison est moins riche en or et en argent que la précédente, en ai-je besoin ? Tout l'argent, tout l'or n'est-il point à moi ? Il est réservé à cette maison une gloire plus haute ! Le Désiré des nations, le Messie, honorera cette maison de sa présence.) « La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que n'a été celle de la première, dit Jéhova-

[1] Agg. , 1.

[2] Aggée, 2, 1-6. In die vigesimâ et quartâ mensis, in sexto mense, in anno secundo Darii regis, in septimo mense vigesimâ et primâ mensis, factum est verbum Domini in manu Aggæi prophetæ, dicens : Loquere ad Zorobabel, filium Salathiel, ducem Juda, et ad Jesum, filium Josedec, sacerdotem magnum, et ad reliquos populi, dicens : Quis in vobis est derelictus, qui vidit domum istam in gloriâ suâ primâ ? et quid vos videtis hanc nunc ? Numquid non ità est quasi non sit in oculis vestris ? Et nunc confortare, Zorobabel, dicit Dominus, et confortare, Jesu, fili Josedec, sacerdos magne, et confortare, omnis populus terræ, dicit Dominus exercituum, et facite ; quoniàm ego vobiscum sum, dicit Dominus exercituum. Verbum quod pepigi vobiscum cùm egrederemini de terrâ Ægypti, et spiritus meus erit in medio vestrûm : nolite timere.

Quia hæc dicit Dominus exercituum : Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum, et terram, et mare, et aridam. Et movebo omnes gentes : et veniet Desideratus cunctis gentibus ; et implebo domum istam gloriâ, dicit Dominus exercituum. Meum est argentum, et meum est aurum, dicit Dominus exercituum.

Sabaoth; et je donnerai la paix en ce lieu, dit le Seigneur des armées. »

Aggée termine ses prédictions par une grande promesse à Zorobabel.

« [1] Et la parole de Jéhova vint une seconde fois à Aggée, le vingt-quatrième jour du mois, disant : Parle à Zorobabel, chef de Juda, et dis-lui : Moi, j'ébranlerai les cieux et la terre : et je renverserai le trône des royaumes, et je briserai la force des empires des nations; je renverserai le char et ceux qui le montent : les chevaux et les cavaliers tomberont les uns sur les autres ; et le frère sera percé par l'épée de son frère. En ce jour-là, dit Jéhova-Sabaoth, je te prendrai, ô Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, dit Jéhova; et je te garderai comme un anneau à cacheter, parce que je t'ai choisi, dit Jéhova-Sabaoth. »

C'est toujours la même prophétie, plus un indice du mystère par où elle s'accomplirait. L'Éternel ébranlera le ciel, la terre et les mers; brisera les empires humains, les Perses par les Grecs, les Grecs par les Romains, les Romains par eux-mêmes : alors viendra celui que toutes les nations désirent; alors Jéhova lui-même prendra Zorobabel, prendra sa chair et son sang, se l'unira dans la personne du Verbe : ce Zorobabel, Homme-Dieu, cet Emmanuel, né de la Vierge, est le sceau de Jéhova, le caractère de sa substance, le cachet de sa ressemblance parfaite, l'anneau de son alliance et de sa réconciliation avec les hommes; c'est Lui qui nous donnera la paix, c'est Lui qui sera notre paix.

La même année, le vingt-quatrième jour du onzième mois, Zacharie, fils de Barachias, prophétisa également.

« [2] Je regardais pendant la nuit; et voilà un homme monté sur un cheval roux, qui se tenait parmi les myrtes plantés en un lieu bas et profond, et, à sa suite, étaient des chevaux, les uns roux, d'autres marquetés, et les autres blancs.

Magna erit gloria domûs istius novissimæ plùs quàm primæ, dicit Dominus exercituum; et in loco isto dabo pacem, dicit Dominus exercituum.

[1] Et factum est verbum Domini secundò ad Aggæum, in vigesimâ et quartâ mensis, dicens : Loquere ad Zorobabel, ducem Juda, dicens : Ego movebo cœlum pariter et terram; et subvertam solium regnorum, et conteram fortitudinem regni gentium ; et subvertam quadrigam et ascensorem ejus : et descendent equi et ascensores eorum ; vir in gladio fratris sui. In die illâ, dicit Dominus exercituum, assumam te, Zorobabel, fili Salathiel, serve meus, dicit Dominus; et ponam te quasi signaculum, quia te elegi, dicit Dominus exercituum.

[2] Zachar., 1, 8. Vidi per noctem ; et ecce vir ascendens super equum rufum, et ipse stabat inter myrteta, quæ erant in profundo, et post eum, equi rufi, varii et albi.

« Je dis alors : Seigneur, qui sont ceux-ci ? Et l'ange qui parlait en moi me dit : Je vous ferai voir qui ils sont.

« Et le personnage debout parmi les myrtes répondit : Ce sont ceux qu'a envoyés Jéhova pour parcourir la terre. Et eux répondirent à l'ange de Jéhova : Nous avons parcouru la terre, et voilà que la terre entière est habitée et en repos.

« Et l'ange de Jéhova dit : Jéhova-Sabaoth, jusqu'à quand n'aurez-vous point pitié de Jérusalem et des villes de Juda contre lesquelles vous vous êtes mis en colère ? Voilà déjà la septantième année que Jérusalem a été réduite en cendres.

« Alors Jéhova répondit à l'ange qui parlait en moi, des paroles de bonté et de consolation. Et l'ange qui parlait en moi me dit : Crie et dis : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth : J'ai un grand zèle et un grand amour pour Jérusalem et pour Sion. Et j'ai conçu une grande indignation contre les nations puissantes : moi, je m'étais mis en colère un peu : elles, au contraire, ont porté ses maux à l'excès. C'est pourquoi, voici ce que dit Jéhova : Je reviens à Jérusalem avec des entrailles de miséricorde ; ma maison y sera édifiée de nouveau, dit Jéhova-Sabaoth : et on étendra encore le cordeau sur Jérusalem pour la rebâtir. »

Nous voyons ici le gouvernement invisible de ce monde visible. les puissances célestes de la terre, le ministère des anges préposés aux royaumes humains. Il apparaît d'abord un chef, que l'on croit être Michel, chef des armées de Jéhova, défenseur principal du royaume de Dieu, la société des fidèles. Viennent à sa suite les anges des nations, qui lui rendent compte et attendent par lui les ordres de Dieu. Le prince de ces souverains se tient pour le moment dans

Et dixi : Qui sunt isti, Domine mi ? Et dixit ad me angelus, qui loquebatur in me : Ego ostendam tibi quid sint hæc.

Et respondit vir qui stabat inter myrteta, et dixit : Isti sunt, quos misit Dominus ut perambulent terram. Et responderunt angelo Domini, qui stabat inter myrteta, et dixerunt : Perambulavimus terram, et eccè omnis terra habitatur et quiescit.

Et respondit angelus Domini, et dixit : Domine exercituum, usquequò tu non misereberis Jerusalem et urbium Juda, quibus iratus es ? Iste jàm septuagesimus annus est.

Et respondit Dominus angelo, qui loquebatur in me verba bona, verba consolatoria. Et dixit ad me angelus, qui loquebatur in me : Clama dicens : Hæc dicit Dominus exercituum : Zelatus sum Jerusalem et Sion zelo magno. Et irà magnà ego irascor super gentes opulentas ; quia ego iratus sum parùm ; ipsi verò adjuverunt in malum. Propterea hæc dicit Dominus : Revertar ad Jerusalem in misericordiis ; et domus mea ædificabitur in eà, ait Dominus exercituum ; et perpendiculum extendetur super Jerusalem.

une vallée plantée de myrtes; on croit que c'est la province de Babylone, sol arrosé et humide, favorable à ces sortes d'arbustes; il est monté sur un cheval roux, pour marquer peut-être la prompte et sanglante vengeance que Dieu allait tirer de la ville de Babylone, qui, dans ce moment, méditait la révolte contre Darius. Les anges des nations lui ayant rapporté que toute la terre est habitée et tranquille, il intercède auprès de Jéhova pour Jérusalem qui ne l'est point. La réponse est transmise à Zacharie par un ange qui parle en lui ou avec lui, et que l'on croit son ange tutélaire.

« [1] Je levai encore les yeux, continue le prophète, et je regardai : et voilà un homme avec un cordeau de géomètre à la main. Je lui dis : Où allez-vous ? Il me répondit : Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle est sa largeur et quelle est sa longueur. En même temps, l'ange qui parlait en moi sortit, et un autre ange vint à sa rencontre et lui dit : Cours, parle à ce jeune homme et dis-lui : Jérusalem, ne sera plus environnée de murailles, tant sera grande la multitude d'hommes et de bêtes au milieu d'elle. Je lui serai moi-même, dit Jéhova, un mur de feu tout autour : et je serai sa gloire au milieu de son enceinte.

« Ah! ah! fuyez de la terre d'aquilon, dit Jéhova, parce que je vous ai dispersés vers les quatre vents du ciel. Fuyez, ô Sion ! vous qui habitez dans la ville de Babylone ; car voici l'ordre que me donne Jéhova-Sabaoth : Après qu'il vous aura rétablis en gloire, il m'enverra contre les nations qui vous ont dépouillés ; car qui vous touche, touche la prunelle de son œil. Je vais étendre ma main sur eux, et ils seront en proie à ceux qui les servaient auparavant ; et vous reconnaîtrez que c'est Jéhova-Sabaoth qui m'a envoyé.

« Entonne des cantiques de louanges, et réjouis-toi, fille de Sion ; car voici que je viens moi-même et que j'habiterai au milieu de toi,

[1] Zachar., 2, 1-5. Et levavi oculos meos, et vidi : et ecce vir, et in manu ejus funiculus mensorum. Et dixi : Quò tu vadis? Et dixit ad me : Ut metiar Jerusalem, ut videam quanta sit latitudo ejus et quanta longitudo ejus. Et ecce angelus qui loquebatur in me, egrediebatur, et angelus alius egrediebatur in occursum ejus. Et dixit ad eum : Curre, loquere ad puerum istum, dicens : Absque muro habitabitur Jerusalem, præ multitudine hominum et jumentorum in medio ejus. Et ego ero ei, ait Dominus, murus ignis in circuitu ; et in gloriâ ero in medio ejus.

O, ô fugite de terrâ aquilonis, dicit Dominus ; quoniàm in quatuor ventos cœli dispersi vos, dicit Dominus. O Sion, fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis ; quia hæc dicit Dominus exercituum : Post gloriam, misit me ad gentes, quæ spoliaverunt vos ; qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. Quia ecce ego levo manum meam super eos, et erunt prædæ his qui serviebant sibi ; et cognoscetis quia Dominus exercituum misit me.

Lauda et lætare, filia Sion ; quia ecce ego venio et habitabo in medio tui, ait

dit Jéhova. Il s'attachera beaucoup de nations à Jéhova dans ce jour-là, et elles me seront en peuple, et elles habiteront au milieu de toi [1]; et tu sauras que Jéhova-Sabaoth m'a envoyé. Jéhova possédera encore Juda comme son héritage dans la terre sainte, et il choisira encore Jérusalem. Que toute chair soit dans le silence devant la face de Jéhova, parce qu'il s'est levé du fond de son sanctuaire. »

La Jérusalem judaïque était l'ébauche de la Jérusalem chrétienne, ébauche elle-même de la Jérusalem céleste. Les promesses faites à la première s'appliquent encore plus à la seconde. La première était alors à moitié déserte : mais un jour son enceinte sera trop étroite pour contenir tous ses habitants : plusieurs s'établiront hors de ses murs. Cependant c'est de la seconde surtout, de l'Église catholique, qu'il est vrai de dire qu'elle n'est point circonscrite par des murailles ; elle n'a d'autres limites que celles de la terre : Dieu lui-même est son rempart ; ses portes sont ouvertes nuit et jour ; la foule des nations y entre pour s'attacher à l'Éternel.

Il est commandé aux Juifs restés à Babylone d'en sortir. C'est que cette malheureuse ville, déjà prise et humiliée par Cyrus, devait s'attirer bientôt de plus grandes calamités encore. Deux ans après cet avertissement, elle se révolta contre Darius, qui l'assiégea vingt mois. Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, prirent la résolution barbare d'exterminer toutes les bouches inutiles, tout ce qui ne pouvait servir à la guerre. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimait le plus, et une servante pour faire l'ouvrage de la maison. Tout le reste, enfants, vieillards, filles, femmes, sœurs, mères, fut étranglé. Darius, néanmoins, s'en rendit maître par le stratagème d'un de ses généraux, nommé Zopyre. S'étant coupé le nez et les oreilles et déchiré tout le corps, il passa, défiguré de la sorte, chez les assiégés, auxquels il dit qu'il avait été réduit dans ce déplorable état par la cruauté de Darius. Il gagna si bien leur confiance qu'ils lui déférèrent le commandement de leur ville, dont il se servit pour la faire tomber entre les mains de son maître. Celui-ci n'eut pas plutôt Babylone en sa possession, qu'il fit enlever ses cent portes et abaisser ses murailles, de deux cents coudées à cinquante. Pour ce qui est des habitants, après les avoir livrés en proie à ses Perses, autrefois leurs ser-

Dominus. Et applicabuntur gentes multæ ad Dominum in die illâ, et erunt mihi in populum, et habitabo in medio tui ; et scies quia Dominus exercituum misit me ad te. Et possidebit Dominus Judam partem suam in terrâ sanctificatâ, et eliget adhuc Jerusalem. Sileat omnis caro à facie Domini, quia consurrexit de habitaculo sancto suo.

[1] Selon les Septante.

viteurs, il en fit empaler trois mille des plus coupables et pardonna au reste [1].

Nous avons vu, dans les précédentes révélations de Zacharie, le ministère des bons anges : nous allons voir l'occupation des mauvais. C'est à l'occasion du grand prêtre, qui s'était rendu coupable de quelque faute, soit manque de zèle pour la reconstruction du temple, soit quelque autre négligence : faute qu'il réparait depuis les exhortations du prophète : ou plutôt le grand prêtre figure ici, moins comme individu que comme chef et représentant de la nation, et, comme tel, chargé des iniquités de la multitude.

« [2] Il me fut montré le grand prêtre Jésus, debout devant l'ange de Jéhova, et Satan debout à sa droite pour le combattre. Et Jéhova dit à Satan : Que Jéhova te réprimande, Satan ; que Jéhova te réprimande, lui qui a choisi Jérusalem ! N'est-ce pas là un tison sauvé du feu ? Or, Jésus était revêtu d'habits sales, et se tenait devant la face de l'ange. Celui-ci dit à ceux qui étaient debout devant lui : Otez-lui ses habits sales. A lui-même, il dit ensuite : Voilà que j'ai ôté de dessus toi ton iniquité, et que je t'ai revêtu de vêtements de fête. Il ajouta : Mettez-lui sur la tête une tiare éclatante ; et ils lui mirent une tiare éclatante sur la tête, et le revêtirent de vêtements précieux. Cependant l'ange de Jéhova se tenait debout.

« Et l'ange de Jéhova fit à Jésus cette déclaration : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth : Si tu marches dans mes voies, et si tu observes mes ordres, tu gouverneras aussi ma maison, et tu garderas mes parvis, et je te donnerai de ceux qui sont ici debout pour marcher avec toi. Écoute, ô Jésus ! grand prêtre, toi et tes amis qui habitent devant ta face, parce qu'ils sont des hommes de présage. Voici que je fais venir mon serviteur *l'Orient* (ou *le rejeton*). »

Les amis connus du grand prêtre étaient Zorobabel, Aggée, Zacha-

[1] Hérodote, l. 3. — [2] Zach., 3, 1-5. Et ostendit mihi Dominus Jesum, sacerdotem magnum, stantem coram angelo Domini, et Satan stabat à dextris ejus ut adversaretur ei. Et dixit Dominus ad Satan : Increpet Dominus in te, Satan; et increpet Dominus in te, qui elegit Jerusalem ! Numquid non iste torris est erutus de igne? Et Jesus erat indutus vestibus sordidis, et stabat ante faciem angeli. Qui respondit, et ait ad eos qui stabant coram se, dicens : Auferte vestimenta sordida ab eo. Et dixit ad eum : Ecce abstuli à te iniquitatem tuam, et indui te mutatoriis. Et dixit : Ponite cidarim mundam super caput ejus ; et posuerunt cidarim mundam super caput ejus, et induerunt eum vestibus ; et angelus Domini stabat.

Et contestabatur angelus Domini Jesum, dicens : Et hæc dicit Dominus exercituum : Si in viis meis ambulaveris, et custodiam meam custodieris, tu quoque judicabis domum meam, et custodies atria mea, et dabo tibi ambulantes de his qui nunc hìc assistunt. Audi, Jesu, sacerdos magne, tu et amici tui qui habitant coram te, quia viri portendentes sunt ; ecce enim ego adducam servum meum Orientem.

rie. Tous ces pieux personnages, qui travaillaient avec lui à la réédification de Jérusalem et du temple, présageaient en même temps un autre prince de Juda, un autre grand prêtre, un autre Jésus, l'Orient, le rejeton ou le Messie, comme dit la version chaldaïque, qui édifierait une autre Jérusalem, un autre temple avec d'autres amis; ils présageaient Jésus-Christ avec ses apôtres, édifiant l'Église chrétienne.

Zorobabel et Jésus, encouragés par les prédictions d'Aggée et de Zacharie, s'étaient remis à la construction du temple, avec le peuple réveillé de sa négligence; lorsque Thathanaï, satrape persien des provinces en deçà de l'Euphrate, et Starbuzanaï, vraisemblablement gouverneur de Samarie et subordonné à l'autre, s'en vinrent avec quelques conseillers à Jérusalem, et s'informèrent par quelle autorité ils bâtissaient cette maison et restauraient ces murailles. Les chefs du peuple donnèrent leurs noms; « et l'œil de leur Dieu fut sur les anciens des Juifs, en sorte qu'on ne put les empêcher de bâtir. » Il fut seulement convenu qu'on renverrait l'affaire à Darius.

Thathanaï lui écrivit en ces termes: « A Darius, roi, toute paix! que le roi sache que nous avons été dans la province de Judée, dans la maison du grand Dieu qu'on bâtit de pierres non polies; et les bois sont placés sur les murailles; et cette œuvre est faite avec ardeur, et croît entre leurs mains. Nous avons donc interrogé les vieillards, et nous leur avons ainsi parlé: Qui vous a donné le pouvoir d'édifier cette maison et de rétablir ses murailles? nous leur avons aussi demandé leurs noms afin de vous les faire connaître, et nous avons écrit les noms des hommes qui sont les princes entre eux. Or, ils nous ont répondu de cette sorte, disant: Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre; nous éditions le temple qui était construit longtemps avant ces années-ci, et qu'un grand roi d'Israël avait bâti et achevé. Mais après que nos pères eurent provoqué la colère du Dieu du ciel, il les livra en la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, Chaldéen: et il détruisit cette maison et transporta son peuple à Babylone. Or, la première année de Cyrus, roi de Babylone, le roi Cyrus publia un édit pour rebâtir cette maison de Dieu. Et les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple qui était à Jérusalem, et qu'il avait apportés dans le temple de Babylone, Cyrus, roi, les tira du temple de Babylone, et ils furent donnés à un nommé Sassabasar, qu'il établit prince. Et il lui dit: Prends ces vases et va, et place-les dans le temple qui est à Jérusalem, et que la maison de Dieu soit édifiée en son lieu. C'est pourquoi Sassabasar vint alors et posa les fondements de la maison de Dieu à Jérusalem, et depuis ce

temps-là jusqu'à présent, on la bâtit, et elle n'est point encore achevée. Maintenant donc, s'il semble bon au roi, que l'on regarde en la bibliothèque du roi qui est à Babylone, s'il a été ordonné par le roi Cyrus que la maison de Dieu serait rebâtie à Jérusalem, et qu'on nous fasse connaître en cela la volonté du roi [1]. »

On voit que le satrape y mettait de la droiture, et qu'en outre il avait une haute idée du Dieu d'Israël, puisqu'il en parle comme du grand Dieu, du Dieu suprême.

La conduite et les paroles de Darius ne sont pas moins remarquables. Il donna des ordres pour consulter les archives, et l'on trouva dans Ecbatane, château de la province de Médie, un livre où était écrit :

« [2] La première année du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné que la maison de Dieu à Jérusalem fût bâtie dans un lieu où l'on pût immoler des victimes, et poser des fondements pour porter la hauteur de soixante coudées, et la largeur également de soixante, et trois rangs de pierres non polies (choisies), et autant de rangs de nouveaux bois : or, les frais seront faits par la maison du roi. Et que les vases d'or et d'argent du temple de Dieu, que Nabuchodonosor avait enlevés, fussent rendus et rapportés en leur place.

« Maintenant donc, Thathanaï, gouverneur de la contrée qui est au delà du fleuve, Starbuzanaï, et vous, conseillers apharsachéens, qui êtes au delà du fleuve, retirez-vous loin des Juifs, et laissez bâtir ce temple de Dieu par leur chef et par leurs anciens, afin qu'ils édifient cette maison de Dieu en son lieu.

« J'ai ordonné aussi ce qu'il faut que vous fassiez à ces anciens des Juifs, afin que la maison de Dieu soit édifiée, savoir : que du trésor royal, c'est-à-dire des tributs d'au delà du fleuve, on leur fournisse

[1] Esdras, 5.

[2] Esdras, 6, 3-5. Anno primo Cyri regis, Cyrus rex decrevit ut domus Dei ædificaretur quæ est in Jerusalem in loco ubi immolent hostias, et ut ponant fundamenta supportantia altitudinem cubitorum sexaginta, et latitudinem cubitorum sexaginta; ordines de lapidibus impolitis tres, et sic ordines de lignis novis: sumptus autem de domo regis dabuntur. Sed et vasa templi Dei aurea et argentea, quæ Nabuchodonosor tulerat de templo Jerusalem, et attulerat ea in Babylonem reddantur et referantur in templum in Jerusalem in locum suum, quæ et posita sunt in templo Dei.

Nunc ergò, Thathanaï, dux regionis quæ est trans flumen, Starbuzanai, et consiliarii vestri Arphasachæi, qui estis trans flumen, procul recedite ab illis, et dimittite fieri templum Dei illud à duce Judæorum et à senioribus eorum, ut domum Dei illam ædificent in loco suo.

Sed et à me præceptum est quid oporteat fieri à presbyteris Judæorum illis, ut ædificetur domus Dei, scilicet, ut de arcâ regis, id est, de tributis, quæ dantur de

avec soin la dépense, pour que l'œuvre ne soit point interrompue. Que s'il est nécessaire, on leur donne chaque jour des veaux, des agneaux et des chevreaux pour les offrir en holocauste au Dieu du ciel, du froment, du sel, du vin et de l'huile, selon la parole des prêtres qui sont à Jérusalem, sans qu'on leur laisse aucun sujet de se plaindre, afin qu'ils offrent des sacrifices au Dieu du ciel, et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses enfants.

« C'est pourquoi j'ordonne que si quelqu'un, de quelque qualité qu'il soit, contrevient à cet édit, on tire une pièce de bois de sa maison, qu'on la plante en terre, qu'on l'y attache, et que sa maison soit confisquée. Que Dieu, qui fait habiter là son nom, extermine tout roi et tout peuple qui étendra sa main pour y contredire et pour ruiner cette maison de Dieu à Jérusalem. Moi, Darius, j'ai ordonné ce décret, et je veux qu'il soit accompli fidèlement. »

Ainsi parlait ce grand roi, fameux dans l'histoire profane par la réduction de Babylone, par la conquête de l'Inde et par ses expéditions contre les Scythes et les Grecs. C'est une chose que généralement on ne remarque point assez, que la manière dont parlent du vrai Dieu, dans leurs édits publics, ces monarques persans, que les Grecs eux-mêmes appelaient le *roi des rois*, le *grand roi*, ou simplement le *roi*. Darius le Mède prescrit à tous ses sujets la crainte, autrement le culte du Dieu de Daniel, parce que c'est le Dieu vivant et éternel. Cyrus reconnaît que c'est lui, le Dieu du ciel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre, et il ordonne que son temple soit rebâti aux dépens du trésor royal. Darius, fils d'Hystaspes, renouvelle la même ordonnance, y ajoute les peines les plus sévères contre les contrevenants, et assigne des revenus pour offrir dans ce temple, tous les jours, des sacrifices pour lui et pour ses enfants. Quand on fait attention que c'est sous le règne de ce Darius que l'on place communément Zoroastre, réformateur de la religion persane, on n'est pas étonné d'y trouver plus d'une ressemblance avec la croyance des Hébreux : on conçoit même fort bien l'opinion de ceux qui font de Zoroastre un Juif d'origine.

regione trans flumen, studiosè sumptus dentur viris illis, ne impediatur opus. Quòd si necesse fuerit, et vitulos, et agnos, et hædos in holocaustum Deo cœli, frumentum, sal, vinum et oleum, secundùm ritum sacerdotum, qui sunt in Jerusalem, detur eis per singulos dies, ne sit in aliquo querimonia, et offerant oblationes Deo cœli, orentque pro vitâ regis et filiorum ejus.

A me ergò positum est decretum, ut omnis homo qui hanc mutaverit jussionem, tollatur lignum de domo ipsius, et erigatur, et configatur in eo, domus autem ejus publicetur. Deus autem, qui habitare fecit nomen suum ibi, dissipet omnia regna, et populum qui extenderit manum suam ut repugnet et dissipet domum Dei illam, quæ est in Jerusalem. Ego, Darius, statui decretum, quod studiosè impleri volo.

Le gouverneur de Syrie et les autres officiers exécutèrent avec soin les ordres du roi : et la construction du temple avançait d'autant plus, que les prédictions d'Aggée et de Zacharie encourageaient les anciens et le peuple.

Enfin la maison de Dieu fut achevée la sixième année de Darius, le troisième jour du deuxième mois. On y avait travaillé près de vingt ans. Les enfants d'Israël, les prêtres, les lévites et les autres enfants de la transmigration en firent la dédicace avec grande joie. Ils immolèrent à cet effet cent veaux, deux cents moutons, quatre cents agneaux, et de plus, en holocauste pour le péché, douze boucs de chèvres selon le nombre des tribus d'Israël.

Les prophètes Aggée et Zacharie composèrent, ou du moins chantèrent, à cette solennité, le psaume suivant, qui, dans les Septante et la Vulgate, porte leur nom.

« O mon âme, loue Jéhova ; je louerai Jéhova durant ma vie, je chanterai mon Dieu tant que je serai. Ne vous confiez point aux princes, aux fils de l'homme, en qui n'est pas le salut. Son esprit se retirera, et lui retournera dans sa poussière : dans ce jour-là périront toutes ses pensées. Heureux de qui le Dieu de Jacob est le soutien, de qui l'espoir est dans Jéhova, son Dieu ; lui qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme ; lui qui garde la vérité dans les siècles, qui rend justice à ceux qu'on opprime, qui donne la nourriture à ceux qui ont faim. Jéhova délie les captifs, Jéhova éclaire les aveugles, Jéhova redresse ceux qui sont courbés, Jéhova aime les justes, Jéhova veille sur les étrangers : il relèvera l'orphelin et la veuve, il confondra la voie des impies. Jéhova régnera dans les siècles : ton Dieu, ô Sion ! de génération en génération [1]. »

Peu après, le quatorzième jour du premier mois de l'année suivante, la Pâque fut célébrée solennellement, tant par les enfants d'Israël qui étaient retournés de la transmigration, que par tous ceux qui s'étaient séparés de la corruption des nations de la terre, pour chercher avec eux Jéhova, le Dieu d'Israël [2]. Ce que l'on entend communément des prosélytes qui avaient reçu la circoncision : mais on peut l'entendre aussi des Israélites d'origine, qui s'étaient retirés de la superstition et du schisme des Samaritains.

Le prophète Zacharie continuait d'affermir le peuple dans le culte du Seigneur par des prédictions nouvelles, en particulier sur le Messie à venir.

Voici comme il dépeint l'entrée du Sauveur à Jérusalem : « Réjouis-toi bien fort, fille de Sion ; pousse des cris d'allégresse, fille de

[1] Ps. 145. — [2] Esdr., 6, 19-22.

Jérusalem : voici ton roi qui te vient juste et sauveur : lui pauvre, monté sur une ânesse et sur le poulain d'une ânesse. J'exterminerai les chars d'Éphraïm et les chevaux de Jérusalem, et l'arc des combats sera rompu. Il annoncera la paix aux nations, et sa domination sera d'une mer à l'autre mer, et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Toi aussi, par le sang de ton alliance, tu as fait sortir les captifs du fond de la citerne, où il n'y a point d'eau [1]. »

Il annonça d'avance que le Seigneur serait estimé trente pièces d'argent, et cette somme serait donnée à un potier [2].

Lorsque Jésus, après le repas de la divine charité, s'en allait avec ses disciples au mont des Olives, et qu'il prévoyait les souffrances qui l'attendaient, comme aussi que ses disciples l'abandonneraient dans l'angoisse, il leur dit : Pendant cette nuit, vous serez tous scandalisés en moi ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées [3].

Voici comme le prophète avait prédit : « O glaive, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme qui m'est le plus proche, dit Jéhova-Sabaoth. Frappe le pasteur, et le troupeau sera dispersé : et j'étendrai ma main sur les petits [4]. »

Il a vu en esprit les mains de Jésus-Christ percées de clous. « Quand on lui dira : D'où viennent ces plaies au milieu de tes mains ? Il répondra : J'en ai été percé dans la maison de ceux qui m'aimaient [5]. »

Il a vu également le Sauveur blessé au côté par une lance, ainsi que l'effusion du Saint-Esprit, de laquelle, sitôt après la mort et l'ascension de Jésus-Christ, des Israélites furent prévenus, avant qu'elle se répandît sur les autres nations.

[1] Zach., 9, 9-11. Exulta satis, filia Sion ; jubila, filia Jerusalem : ecce rex tuus veniet tibi justus et salvator ; ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ. Et disperdam quadrigam ex Ephraim et equum de Jerusalem, et dissipabitur arcus belli ; et loquetur pacem gentibus ; et potestas ejus à mari usque ad mare, et à fluminibus usque ad fines terræ. Tu quoque, in sanguine testamenti tui, emisisti vinctos tuos de lacu, in quo non est aqua.

[2] Zach., 11, 12 et 13. Et dixi ad eos : Si bonum est in oculis vestris, afferte mercedem meam ; et si non, quiescite. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium, quo appreciatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in domum Domini ad statuarium.

[3] Math., 26.

[4] Zach., 13, 7. Framea, suscita te super pastorem meum, et super virum cohærentem mihi, dicit Dominus exercituum. Percute pastorem, et dispergentur oves ; et convertam manum meam ad parvulos.

[5] *Ibid.*, v. 6. Et dicetur ei : Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ? Et dicet : His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me.

« Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière. Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils ont transpercé ; ils le pleureront comme on pleure un fils unique ; ils s'affligeront sur lui comme on s'afflige à la mort d'un premier-né. En ce jour-là il y aura un grand deuil dans Jérusalem, comme le deuil d'Adadremmon dans la plaine de Mageddon (à la mort du saint roi Josias) [1]. »

Une perspective magnifique des derniers temps s'ouvre à ce voyant :

« Il y aura un jour, connu de Jéhova, qui ne sera ni jour ni nuit; et sur le soir paraîtra la lumière. Et en ce jour-là, il sortira des eaux vives de Jérusalem : la moitié vers la mer d'orient, la moitié vers la la mer la plus reculée, et elles couleront été et hiver. Jéhova sera roi de toute la terre : en ce jour, Jéhova sera l'unique, et son nom *Un* [2]. »

Le prophète Abdias, dont on ne sait pas l'époque précise, annonce au peuple d'Édom sa ruine totale, parce qu'il s'est réjoui des malheurs de son frère Jacob. Lorsque les étrangers entraient à Jérusalem pour s'en partager les dépouilles et traîner ses habitants en captivité, les Iduméens faisaient cause commune avec les étrangers: au lieu de sauver leurs frères d'Israël, ils se tenaient sur les chemins pour tuer ceux qui cherchaient à s'enfuir. Aussi leur sera-t-il fait comme ils ont fait aux autres. Il ne demeurera pas un vestige de la maison d'Ésaü. Mais le salut se trouvera sur la montagne de Sion et elle sera sainte ; et la maison de Jacob possédera ceux qui l'avaient possédée. Et des sauveurs monteront sur la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Ésaü ; et à Jéhova sera l'empire [3].

Darius, fils d'Hystaspes, mourut après avoir régné trente-six ans, et pendant qu'il préparait une nouvelle expédition contre les Grecs. Dans la première, son armée avait éprouvé un grand échec à la bataille de Marathon. Son fils Xerxès lui succéda sur le trône, et il poursuivit avec ardeur les projets de son père. Il réduisit d'abord

[1] Zach., 12, 10 et 11. Et effundam super domum David et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum ; et aspicient ad me quem confixerunt ; et plangent eum planctu quasi super unigenitum, et dolebunt super eum, ut doleri solet in morte primogeniti. In die illâ magnus erit planctus in Jerusalem, sicut planctus Adadremmon in campo Mageddon.

[2] *Ibid.*, 14, 7-9. Et erit dies una, quæ nota est Domino, non dies neque nox; et in tempore vesperi erit lux. Et erit in die illâ, exibunt aquæ vivæ de Jerusalem : medium earum ad mare orientale, et medium earum ad mare novissimum ; in æstate et in hyeme erunt. Et erit Dominus rex super omnem terram ; in die illâ erit Dominus unus, et erit nomen ejus unum.

[3] Abdias.

l'Égypte qui s'était révoltée, et en donna le gouvernement à son frère Achéménès. Ensuite, selon la prophétie de Daniel, il souleva, par sa puissance et par ses grandes richesses, tout le monde alors connu, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, contre le royaume de Javan ou des Grecs. Tout l'Orient marchait sous ses ordres, tout l'Occident sous ceux d'Hamilcar, général des Carthaginois, lesquels, ayant fait avec Xerxès un traité d'alliance, lui amenèrent une armée de trois cent mille Africains, Espagnols, Gaulois et Italiens. Les Macédoniens mêmes lui envoyèrent des troupes ; la Phénicie et l'Égypte lui fournirent des vaisseaux. Enfin, au témoignage d'Hérodote, d'Isocrate et de Plutarque, les forces de terre et de mer que ce monarque amena d'Asie allaient à deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes. Et après qu'il fut entré en Europe, les peuples en deçà de l'Hellespont qui se soumirent à lui, les augmentèrent encore de trois cent mille hommes, et sa flotte de deux cent vingt vaisseaux, qui portaient vingt-quatre mille hommes : en sorte qu'en arrivant aux Thermopyles, ses troupes de terre et de mer faisaient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers et autres gens de cette sorte qui montaient à un nombre égal ; par où il paraît que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt [1]. »

Dans ce nombre était un corps de Juifs : Josèphe le montre par un ancien poète grec [2] : la chose est d'ailleurs toute naturelle. Partout, sur son passage, Xerxès mettait le feu aux temples d'idoles, par la raison que c'était une impiété de prétendre enfermer la Divinité entre des murailles, tandis que l'univers entier est son temple. Il en agissait ainsi, à la persuasion des mages qui l'accompagnaient, en particulier d'Ostanes, leur chef, qui enseignait que la forme de Dieu est invisible, et qu'il est assisté des anges [3].

Tout le monde connaît l'issue de cette gigantesque expédition. L'armée navale fut battue à Salamine, par Thémistocle ; l'armée de terre, arrêtée d'abord quelque temps aux Thermopyles par Léonidas, fut défaite à Platée, par Pausanias et Aristide ; celle des Carthaginois détruite, et leur général tué, par Gélon, roi de Sicile. De retour à Suse, Xerxès renonça à tout projet de guerre et de conquête, se livrant au luxe et à la mollesse, et ne songeant plus qu'à ses plaisirs. Cette manière de vivre lui attira bientôt la haine et le mépris de ses

[1] Herod., l. 7. Isoc., *in Panat.* Plut., *in Themist.* — [2] Josèphe., *Contra App.* l, 1. — [3] Cicer. *De leg.*, l. 2, n. 10. Plin., l. 30, c. 1 et 2. S. Cyprien. *De idol. vanit.*

sujets : Artabane, Hyrcanien de naissance, capitaine de ses gardes. et depuis longtemps un de ses premiers favoris, conspira contre lui. Il engagea dans son parti Mithridate, un des eunuques du palais, qui le fit entrer dans la chambre du roi : il le massacra la vingt-unième année de son règne, dans le temps qu'il dormait.

Xerxès n'était point au fond d'un mauvais naturel. S'étant un jour mis en colère contre un de ses oncles, qui seul l'avait contredit dans un conseil d'état, il n'eut point de peine, quand la réflexion lui fut venue, de reconnaître publiquement son tort et même d'embrasser l'avis de son oncle, le plus sage au fait, malgré tous les autres conseillers. Ce fut au même qu'il confia le gouvernement de l'empire, durant son expédition en Grèce. Une autre fois, lorsque du haut d'une tour il eut considéré son innombrable armée, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Son oncle lui en ayant demandé le sujet, il répondit qu'il n'avait pu refuser des pleurs à l'instabilité des choses humaines, puisque de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans cent ans.

L'Hyrcanien Artabane, son favori, l'ayant donc tué, alla trouver Artaxerxès, troisième fils de Xerxès, lui apprit le meurtre de son père, et en chargea Darius, son frère aîné, comme si le désir de monter sur le trône l'eût porté à ce parricide. Il ajouta que, pour s'assurer de la couronne, Darius avait dessein de se défaire de lui, et qu'ainsi il ne pouvait trop se tenir sur ses gardes. Artaxerxès, qui était encore fort jeune, ajouta foi aux discours d'Artabane, et, sans autre examen, se rendit sur-le-champ dans l'appartement de son frère, qu'il égorgea, soutenu par Artabane et par ses gardes.

Hystaspes, second fils de Xerxès, était celui à qui appartenait la couronne après Darius : mais comme il se trouvait alors dans la Bactriane, dont il était gouverneur, Artabane mit Artaxerxès sur le trône, dans le dessein de ne le laisser jouir que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour s'en emparer lui-même. La grande autorité dont il avait joui lui avait acquis un grand nombre de créatures. Il avait d'ailleurs sept fils, tous pleins de force et de courage, et élevés aux premières dignités de l'empire. Le secours qu'il s'en promettait était principalement ce qui lui avait inspiré ce dessein ambitieux. Mais pendant qu'il se hâtait de l'amener à sa fin, Artaxerxès, qui avait été informé du complot par Mégabyze, époux d'une de ses sœurs, travailla à le prévenir, et le tua avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Sa mort assura la possession du royaume à Artaxerxès. Cependant, pour en devenir le seul possesseur, il fallut encore livrer de sanglantes batailles et aux fils d'Artabane et au parti d'Hystaspes.

Artaxerxès passait pour le plus bel homme de son temps : mais

ce qui le distinguait encore plus avantageusement, c'était la générosité de son caractère. Les Grecs lui ont donné le surnom de *Macrocheir*, ou *longue main*, parce que ses mains étaient d'une longueur extraordinaire. Dans l'Écriture il est appelé tantôt Assuérus, tantôt Artaxerxès.

Pour empêcher qu'il ne s'élevât des troubles dans ses états, il déposa tous les gouverneurs des villes et des provinces qu'il soupçonnait d'avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venait de détruire, et leur en substitua d'autres auxquels il avait une entière confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus et les désordres qui s'étaient glissés dans le gouvernement : ce qui lui acquit une grande réputation et lui gagna le cœur de ses sujets dans toutes les provinces de son empire[1].

La troisième année de son règne, se voyant tranquille possesseur de toute la monarchie de Perse, il donna aux grands de son empire un festin qui dura cent quatre-vingts jours. Encore dans les temps modernes, au rapport d'un témoin oculaire, il est d'usage en Perse de faire des festins annuels qui durent juste aussi longtemps[2]. Après cette fête de cour, suivit un festin de sept jours qu'il donna à tout le peuple de Suse dans les jardins du palais. A l'ombre de tentures de diverses couleurs, suspendues par des anneaux d'argent à des colonnes de marbre, reposaient des convives sans nombre, à qui l'on servait le vin du roi dans des vases d'or. La diversité des vins laissait à chacun le choix. Du reste, nul ne contraignait à boire ceux qui ne le voulaient pas ; liberté qu'on n'avait pas toujours chez les anciens, car la coutume obligeait à boire autant que le roi du festin l'ordonnait.

La reine Vasthi donnait en même temps une fête aux femmes, dans le palais.

Le septième jour, Artaxerxès, ivre de vin, de jeunesse et de puissance, eut la pensée peu décente de faire venir la reine Vasthi, pour que tous les grands et le peuple admirassent sa beauté : et afin de donner à ce caprice, qui, dans les mœurs de l'Orient, choquait toutes les convenances, une couleur de bienséance, il envoya sept chambellans pour l'amener du palais.

Mais elle, soit orgueil, soit modestie, se refusa à l'invitation du roi et ne parut point. Celui-ci, échauffé par le vin, confondu à la vue des grands et du peuple, s'enflamma de colère, mais cependant consulta les principaux seigneurs et les sages qui connaissaient les an-

[1] Plutarch., *in Artax.* Ctes., c. 31. Diodor., l. 11. — [2] Le docteur Fryer, lett. 5., p. 348. Il a vécu dans le pays de 1672 à 1681.

ciennes lois, de quelle manière il y aurait à punir la désobéissance de son épouse, qui méprisait ainsi l'ordre qui lui avait été donné.

Alors Mamucham représenta au roi que la reine avait manqué non-seulement à lui, mais encore, par son exemple, à tous les grands et à tous les peuples de son empire ; et sur la proposition de cet homme, Vasthi fut disgraciée, et sa chute notifiée à tous les peuples par un édit du roi expédié dans toutes les langues, et qui enjoignait aux femmes le respect envers leurs maris [1].

Cependant, lorsque le courroux du jeune roi se fut apaisé, l'image de la belle Vasthi reprenait son empire. Peut-être que ce refus, traité d'abord d'orgueil, ne paraissait plus que l'effet de la pudeur. Mais d'après la constitution des Perses et des Mèdes, l'édit qui l'avait disgraciée était irrévocable. Il en eut du chagrin. Aussitôt les courtisans, qui observent chaque fantaisie du maître, comme le navigateur observe le vent, pour y échapper, ou pour en profiter, lui persuadèrent d'envoyer dans tous les pays de sa domination, afin de faire venir les vierges les plus belles, et d'élever à la place de Vasthi, celle qui lui plairait davantage.

Le roi ne savait point combien il était près de celle qu'il faisait chercher dans toute l'Asie, et que Dieu avait destinée pour que tout Israël trouvât en elle un puissant auxiliaire contre ses ennemis.

A Suse vivait un Israélite, Mardochée, de la tribu de Benjamin, dont Cis, le bisaïeul, avait été emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec Jéchonias, roi de Juda. Cet homme avait adopté et élevé dans sa maison la fille d'Abihaïl, son oncle, Édissa ou Esther, orpheline de père et de mère.

Esther, vierge d'une rare beauté, n'échappa point aux regards des émissaires d'Assuérus. De la maison de son père adoptif, elle fut conduite à Égée, grand chambellan des femmes du roi. Elle plut à Égée, qui la pourvut d'ornements, lui donna sept compagnes choisies, et lui assigna la partie la plus belle du palais. Mais elle ne lui dit point de quelle famille ni de quel peuple elle était : car ainsi l'avait ordonné Mardochée, qui se promenait chaque jour devant la cour des femmes, pour avoir des nouvelles de sa chère pupille et voir ce qu'il lui arriverait.

Quand vint le temps où elle devait être présentée au roi, elle ne demanda aucune parure : mais le grand chambellan en eut d'autant plus de soin. Et elle gagnait le cœur de tous ceux qui la voyaient.

Le dixième mois de la septième année de son règne, le roi l'éleva sur toutes ses femmes, lui mit le diadème royal sur la tête, et la

[1] Esther, 1.

nomma reine. Il donna un splendide festin à ses grands, fit des présents magnifiques, accorda des soulagements à toutes ses provinces, afin que tous ses sujets prissent part à sa joie.

Esther n'avait encore découvert au roi ni sa famille, ni son peuple : car, dit l'Écriture, Esther obéissait à la parole de Mardochée, de même que lorsqu'elle était élevée chez lui.

Comme Mardochée continuait à fréquenter le palais du roi, il lui arriva de découvrir une conspiration que tramaient deux officiers de la cour contre la vie d'Artaxerxès. Il se hâta d'en avertir Esther, qui, au nom de Mardochée, en avertit le roi. Il y eut une information : les deux courtisans furent trouvés coupables et pendus, et cet événement fut consigné dans les annales du royaume [1].

Au commencement de cette même septième année, où le roi affectionna Esther par-dessus toutes ses femmes et la déclara reine, il avait rendu une ordonnance très-favorable aux Israélites. Il accordait, tant aux prêtres et aux lévites qu'aux autres personnes de ce peuple dispersées dans son empire, une permission solennelle, sous son sceau et les sceaux des sept princes du royaume, de retourner auprès de leurs frères en Judée.

Cette ordonnance, due vraisemblablement à l'influence secrète d'Esther, était conçue en ces termes :

« [1] Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, prêtre, très-sage docteur de la loi du Dieu du ciel, salut :

« Il a été décrété par moi que tous ceux de mon royaume qui sont du peuple d'Israël, et de ses prêtres, et de ses lévites, à qui il plaira de monter à Jérusalem, aillent avec toi ; car tu es envoyé de par le roi et ses sept conseillers, afin que tu visites la Judée et Jérusalem selon la loi de ton Dieu qui est en ta main, et que tu portes l'or et l'argent que le roi et ses conseillers ont offerts d'eux-mêmes au Dieu d'Israël, dont le tabernacle est à Jérusalem.

« Accepte également tout l'or et l'argent que tu trouveras dans toute la province de Babylone, que le peuple voudra offrir, et ce que les prêtres ont offert volontairement à la maison de leur Dieu, qui

[1] Esther, 2.

[2] Esdras, 7, 12-15. Artaxerxes, rex regum, Esdræ, sacerdoti, scribæ legis Dei cœli doctissimo, salutem. A me decretum est, ut cuicumque placuerit in regno meo de populo Israël, et de sacerdotibus ejus, et de levitis, ire in Jerusalem, tecum vadat; à facie enim regis et septem consiliatorum ejus missus es, ut visites Judæam et Jerusalem in lege Dei tui, quæ est in manu tuâ ; et ut feras argentum et aurum, quod rex et consiliatores ejus spontè obtulerunt Deo Israël, cujus in Jerusalem tabernaculum est.

Et omne argentum et aurum quodcumque inveneris in universâ provincia Ba-

est à Jérusalem. Achète aussitôt, avec cet argent, des veaux, des moutons, des agneaux, avec leurs sacrifices et leurs libations, et offre-les sur l'autel du temple de ton Dieu, qui est à Jérusalem. Mais aussi, s'il te plaît, à toi et à tes frères, de disposer du reste de l'or et de l'argent, faites-le selon la volonté de votre Dieu.

« Les vases qui te sont donnés pour le service de la maison de ton Dieu, place-les aussi en la présence de Dieu, à Jérusalem. Le surplus de ce qu'il faudra dans la maison de ton Dieu, quelque considérable que cela puisse être, sera donné du trésor et de l'épargne du roi.

« Moi, Artaxerxès, roi, j'ordonne et je commande à tous les gardes du trésor public qui sont au delà du fleuve, que tout ce qu'Esdras, prêtre, scribe de la loi du Dieu du ciel, vous demandera, lui soit donné sans retard, jusqu'à cent talents d'argent, et jusqu'à cent muids de froment, et jusqu'à cent tonneaux de vin, et jusqu'à cent barils d'huile, et du sel sans mesure. Que tout ce qui appartient au service du Dieu du ciel, se fasse à la maison du Dieu du ciel avec grand soin, de peur qu'il ne s'irrite contre l'empire du roi et de ses fils. Nous vous faisons savoir aussi, par rapport aux prêtres, aux lévites, à tous les chantres ou portiers, aux Nathinéens et ministres de cette maison de Dieu, que vous n'avez le pouvoir d'imposer sur eux ni impôts, ni tributs, ni revenus annuels.

« Et toi, Esdras, selon la sagesse de ton Dieu, qui est en ta main, établis des juges et des présidents pour juger tout le peuple qui est

bylonis, et populus offerre voluerit, et de sacerdotibus quæ spontè obtulerint domui Dei sui, quæ est in Jerusalem, liberè accipe ; et studiosè eme de hâc pecuniâ vitulos, arietes, agnos et sacrificia et libamina eorum, et offer ea super altare templi Dei vestri, quod est in Jerusalem. Sed et si quid tibi et fratribus tuis placuerit de reliquo argento et auro, ut faciatis, juxta voluntatem Dei vestri facite.

Vasa quoque, quæ dantur tibi in ministerium domûs Dei tui, trade in conspectu Dei in Jerusalem. Sed et cætera, quibus opus fuerit in domum Dei tui, quantumcumque necesse est ut expendas, dabitur de thesauro et de fisco regis.

Et à me : Ego, Artaxerxes, rex, statui atque decrevi omnibus custodibus arcæ publicæ, qui sunt trans flumen, ut quodcumque petierit à vobis Esdras, sacerdos, scriba legis Dei cœli, absque morâ detis, usque ad argenti talenta centum, et usque ad frumenti coros centum, et usque ad vini batos centum, et usque ad batos olei centum, sal verò absque mensurâ. Omne quod ad ritum Dei cœli pertinet, tribuatur diligenter in domo Dei cœli, ne fortè irascatur contra regnum regis et filiorum ejus. Vobis quoque notum facimus de universis sacerdotibus, et levitis, et cantoribus, et janitoribus, Nathinæis, et ministris domûs Dei hujus, ut vectigal, et tributum, et annonas, non habeatis potestatem imponendi super eos.

Tu autem, Esdra, secundùm sapientiam Dei tui, quæ est in manu tuâ, constitue judices et præsides, ut judicent omni populo qui est trans flumen, his videlicet

au delà du fleuve, ceux qui connaissent la loi de ton Dieu, et enseignez ceux qui l'ignorent. Et quiconque n'observera point la loi de ton Dieu, et la loi du roi avec soin, sera condamné à mort ou à l'exil, ou à la confiscation de ses biens, ou à la prison. »

Chose bien digne de remarque ! Tandis que les Perses s'attachent à détruire les temples idolâtres de Babylone, de l'Égypte, de la Grèce, leurs plus grands rois, un Cyrus, un Darius, un Artaxerxès, s'attachent à rebâtir, à orner le temple de Jérusalem, à y faire adorer le Dieu du ciel, à y offrir des sacrifices pour eux et pour leurs enfants.

Les Nathinéens ou Oblats étaient des peuples vaincus, tels que les Gabaonites, que les chefs d'Israël avaient dévoués au service matériel du temple.

Esdras descendait de Saraïas, grand prêtre lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, et qui fut tué sur l'ordre de ce prince.

De Babylone, où l'ordonnance paraît avoir été rendue, Esdras s'avança sur le bord du fleuve et fit la revue de la troupe qui l'accompagnait. Il s'y trouva des chefs de familles sacerdotales, mais point de lévites ni d'autres ministres inférieurs du temple. Il envoya dans un lieu où il y avait des uns et des autres, et plusieurs vinrent le rejoindre dans l'espace de huit jours. Alors il choisit douze princes des prêtres, auxquels il remit en dépôt l'or, l'argent et les vases précieux qu'il avait reçus en don tant du roi et de ses conseillers que des enfants d'Israël. Outre cent vases d'argent et vingt coupes d'or, il y avait six cent cinquante talents d'argent monnayé et cent talents d'or : ce qui fait, le talent de la première espèce à 4,807 francs et à peu près 10 centimes, le talent d'or à 68,870 francs et 35 centimes, un total de 10,011,650 francs, somme assurément considérable et qui pouvait fort bien tenter la cupidité des Arabes et autres voleurs dans les déserts de Syrie qu'il fallait traverser. Aussi publia-t-il un jeûne pour demander à Dieu un heureux voyage. Il eût sans doute pu obtenir du roi une escorte ; mais il eut honte de lui en demander une après lui avoir dit : La main de notre Dieu est en bien sur tous ceux qui le cherchent, mais sa force et sa fureur sur tous ceux qui l'abandonnent. Sa confiance en Dieu ne fut point trompée. Par sa protection ils arrivèrent heureusement à Jérusalem. L'or, l'argent, les vases furent portés au temple, et les enfants de la transmigration offrirent des

qui noverunt legem Dei tui, sed et imperitos docete liberè. Et omnis qui non fecerit legem Dei tui, et legem regis diligenter, judicium erit de eo, sive in mortem, sive in exilium, sive in condemnationem substantiæ ejus, vel certè in carcerem.

holocaustes au Dieu d'Israël : douze veaux pour tout le peuple, quatre-vingt-seize moutons, soixante-dix-sept agneaux, douze boucs pour le péché ; toutes ces choses en holocauste à Jéhova.

« En même temps ils donnèrent les édits du roi à ses satrapes et à ses lieutenants au delà du fleuve ; lesquels exaltèrent, c'est-à-dire favorisèrent beaucoup le peuple et la maison de Dieu [1]. »

Ainsi se rétablissaient de plus en plus le repos et l'ordre extérieurs; mais un détestable abus s'était glissé en Israël. Les anciens avertirent Esdras que des Israélites, des lévites même, et jusqu'à des prêtres s'étaient mêlés aux peuples de Chanaan par des mariages, et que, dans cette abomination, les chefs de la nation leur avaient donné l'exemple.

« Lorsque j'entendis cette parole, dit Esdras, je déchirai mon manteau, ma robe, et j'arrachai les cheveux de ma tête et de ma barbe, et je m'assis dans la tristesse. »

Tous ceux qui craignaient la parole de Dieu s'assemblèrent autour de lui ; mais il demeura assis dans sa tristesse jusqu'au sacrifice du soir. Alors il tomba à genoux, étendit ses mains vers le Seigneur, son Dieu, et répandit son âme en une humble prière [2].

Pendant qu'il était ainsi prosterné devant la maison de Dieu, priant et pleurant, une foule très-considérable d'hommes, de femmes et d'enfants se réunit auprès de lui et pleura avec de grandes lamentations.

Alors Séchénias, fils de Jéhiel, prit la parole et confessa au nom des autres qu'ils avaient péché contre Dieu ; en même temps il proposa de faire alliance avec le Seigneur pour renvoyer toutes les femmes étrangères et ceux qui étaient nés d'elles, et pria Esdras de se charger de l'exécution de cette affaire. Celui-ci se leva et fit prêter serment aux princes des prêtres et des lévites, ainsi qu'à tous ceux d'Israël, qu'ils en agiraient selon cette parole.

A cet effet, il convoqua en assemblée nationale tous les hommes de Juda et de Benjamin, sous peine, contre qui ne paraîtrait point dans trois jours, de perdre, avec tous ses biens, le droit de cité. Tout le peuple s'assembla un jour de très-mauvais temps et s'assit autour de la maison de Dieu, tremblant et pour la gravité de l'affaire et pour les pluies.

« Alors le prêtre Esdras se leva et leur dit : Vous avez manqué grièvement, vous avez pris des femmes étrangères : en sorte que vous avez ajouté au péché d'Israël. Maintenant donc rendez gloire à Jéhova, le Dieu de vos pères, et faites ce qui lui est agréable. Séparez-vous

[1] Esdr., 8. — [2] *Ibid.*, 9.

des peuples de cette terre et des femmes étrangères. Et toute l'assemblée répondit à haute voix : Qu'il soit fait comme vous venez de nous dire. » Mais en même temps ils lui représentèrent que ce ne serait pas l'affaire d'un jour ni de deux ; qu'il fallait donc charger les princes du peuple, en leur adjoignant les anciens et les juges de chaque ville, de terminer cette grande affaire. Ce qui fut fait [1].

Pendant qu'Esdras travaillait ainsi à la restauration de l'État et de l'Église en Judée, il s'éleva dans Suse, contre les Israélites répandus dans l'empire des Perses, un orage terrible qui allait les exterminer tous le même jour ; mais Dieu, par la main d'une femme, le détourna sur la tête de celui qui en était l'auteur.

Aman, Macédonien par son père ou par sa mère, et descendant des anciens rois d'Amalec, nommés Agag, était parvenu à la plus haute faveur d'Artaxerxès et par là même à la plus haute puissance. Élevé au-dessus des princes, il recevait de toute la cour les hommages de la plus profonde soumission. Tous fléchissaient les genoux devant lui, car ainsi l'avait ordonné le roi.

Le seul Mardochée ne le faisait point. Les Hébreux s'inclinaient profondément, par respect, devant les hommes, mais ils ne fléchissaient les genoux que devant Dieu seul. C'est à cet hommage religieux que se refusait Mardochée, comme l'indique le texte original.

On l'avertit plus d'une fois ; mais il persista, répondant qu'il était Juif. Les courtisans l'accusèrent alors près d'Aman. Trop fier pour se venger sur un seul, Aman résolut d'exterminer la nation entière des Juifs, que d'ailleurs il haïssait déjà comme Amalécite, et dont la religion détournait Mardochée de rendre à un mortel des honneurs surhumains. Une autre cause de sa haine, c'est que Mardochée avait découvert la conspiration des deux eunuques qui voulaient tuer le roi.

Comme l'entreprise était grande, il eut recours à la pratique superstitieuse des sorts, pour savoir quelle époque favoriserait l'exécution de son plan. La douzième année du règne d'Artaxerxès, le premier mois, Aman fit jeter le sort en sa présence, et il tomba sur le douzième mois, nommé adar.

Alors Aman, sans nommer les Juifs, parla ainsi au roi : « Il est un peuple dispersé et divisé entre les peuples dans toutes les provinces de votre empire : gens qui ont des lois différentes de celles de tous les autres peuples, et qui ne comptent pour rien les ordonnances du roi ; il n'est pas de l'intérêt du roi de les laisser ainsi. Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse, et je payerai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents d'argent, » c'est-à-dire plus de quarante mil-

[1] Esdr., 10.

lions de notre monnaie. Le roi tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour cacheter ses ordres, et le donna au favori en disant : « Garde pour toi l'argent que tu m'offres, et fais de ce peuple ce que tu voudras [1]. »

En conséquence, le treizième jour du premier mois, Aman fit écrire, au nom d'Artaxerxès, les lettres suivantes :

« Artaxerxès, le grand roi, depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, aux princes et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces, soumis à son empire, salut :

« Quoique je commandasse à tant de nations et que j'eusse soumis tout l'univers à mon empire, je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance, mais gouverner mes sujets avec clémence et avec douceur, afin que, passant leur vie tranquillement et sans aucune crainte, ils jouissent de la paix que souhaitent tous les hommes. Ayant donc demandé à ceux de mon conseil de quelle manière je pourrais accomplir ce dessein, l'un d'eux, nommé Aman, élevé par sa sagesse et par sa fidélité au-dessus des autres, et le second après le roi, m'a donné avis qu'il est un peuple dispersé dans toute la terre, qui se conduit par des lois nouvelles, et qui, s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise le commandement des rois, et trouble, par la contrariété de ses sentiments, la paix et l'union de tous les peuples du monde. Ce qu'ayant appris, et voyant qu'une seule nation se révolte contre tout le genre humain, suit des lois perverses, contrevient à nos ordonnances, et trouble la paix et la concorde des provinces qui nous sont soumises, nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui a l'intendance sur toutes les provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura désignés, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour d'adar, douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion, afin que ces scélérats, descendant tous en un même jour dans les enfers, rendent à notre empire la paix qu'ils avaient troublée [2]. »

Ces lettres, rédigées dans toutes les langues du royaume et scellées du sceau du roi, furent envoyées par des courriers publics dans toutes les provinces.

Voilà comme, sans plus d'enquête, un monarque, d'ailleurs généreux, immolait à l'orgueil irrité d'un favori des millions de sujets innocents. Le massacre devait commencer le treize et durer jusqu'au quatorze. Pendant que ce cruel édit s'affichait dans Suse, le roi et son favori célébraient un festin.

[1] Esther, 3. — [2] *Ibid.*, Vulg., 13. Grec, 3.

Toute la ville en fut dans le trouble, les Juifs dans les larmes. Mardochée déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendre, passa au milieu de la ville, se lamentant à haute voix du malheur qui menaçait son peuple, et s'avança jusqu'à la porte du palais, où, attendu que les dieux de la terre ont coutume de frissonner à l'aspect du deuil, il ne lui était pas permis d'entrer.

A mesure que l'édit du roi parvenait dans les provinces, les Juifs s'y abandonnaient à l'affliction, aux jeûnes, aux cris et aux larmes, un grand nombre étant couchés dans le sac et la cendre.

On vint dire à la reine que Mardochée était, ainsi vêtu, à la porte du palais. Elle en fut consternée, et lui envoya des habits, mais il ne les reçut point. Alors elle dépêcha un eunuque pour savoir la cause de son affliction. Mardochée s'ouvrit à celui-ci et lui donna pour la reine une copie de l'ordonnance royale, avec la commission de lui dire qu'elle devait aller trouver son époux afin d'intercéder pour son peuple.

Mais elle fit répondre à son père adoptif, que, comme tout le monde savait, personne n'avait permission d'entrer chez le roi sans y être appelé. L'infraction à cette étiquette était punie de mort. Pour elle, depuis trente jours déjà on ne l'avait point appelée.

Mardochée répliqua qu'elle ne devait pas espérer, pour être dans la maison du roi, qu'elle échapperait seule. Que si maintenant elle demeurait dans l'inaction, la délivrance viendrait aux Juifs d'un autre côté ; elle, au contraire, périrait ainsi que la maison de son père. Qui sait, ajouta-t-il, si ce n'est pas pour cette circonstance que vous êtes parvenue à la dignité royale ?

Fortifiée par cette foi courageuse, Esther fit dire à son père adoptif : « Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et jeûnez pour moi : ne mangez et ne buvez ni jour ni nuit pendant trois jours, et je jeûnerai de même avec mes filles. Ensuite j'entrerai chez le roi, contre la loi qui le défend : et, s'il faut que je périsse, je périrai. Mardochée alla et fit tout ce qu'Esther lui avait ordonné [1]. »

Tout Israël s'appliqua donc au jeûne et à la prière.

Mardochée disait : Seigneur, Seigneur, roi tout-puissant, à qui tout est soumis, à la volonté de qui nul ne peut résister, si vous avez résolu de sauver Israël, tout vous est connu, et vous savez que quand je n'ai point adoré le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris, ni par un secret désir de gloire : car j'aurais volontiers baisé les traces mêmes de ses pieds pour le salut d'Israël. Mais j'ai craint

[1] Esther, 4.

de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu, et d'adorer un autre que mon Dieu. Maintenant donc, ô Seigneur-Roi, ô Dieu d'Abraham ! ayez pitié de votre peuple, parce que nos ennemis veulent nous perdre et exterminer votre héritage. Ne méprisez pas ce peuple qui est votre part, que vous vous êtes racheté de l'Égypte. Exaucez ma prière, soyez favorable à une nation dont vous avez fait votre partage. Changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que, vivant, nous célébrions votre nom, et ne fermez pas la bouche à ceux qui chantent vos louanges [1]. »

De son côté, la reine, couchée sur la poussière et la cendre, s'écriait du fond de son cœur oppressé : « Mon Seigneur, qui seul êtes notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, et n'ayant pour me secourir que vous seul. Mon péril est en mes mains. J'ai entendu de mon père, ô Seigneur ! que vous aviez pris Israël d'entre toutes les nations, et nos pères d'entre tous leurs ancêtres qui les avaient devancés, pour les posséder comme un héritage éternel, que vous leur avez fait selon votre parole.

« Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis : car nous avons adoré leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur.

« Et maintenant il ne leur suffit point de nous opprimer par une dure servitude : mais, attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche à ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel pour ouvrir la bouche des nations et glorifier la puissance de leurs vaines idoles, et pour relever à jamais un roi de chair.

« Seigneur, n'abandonnez point votre sceptre à ceux qui ne sont pas, pour qu'ils se rient de notre ruine : mais faites retomber leurs desseins sur eux, et perdez celui qui a commencé d'exercer sa cruauté contre nous. Souvenez-vous, Seigneur, montrez-vous à nous dans le temps de notre tribulation, et donnez-moi de l'assurance, ô Seigneur, roi des dieux et de toute puissance. Mettez dans ma bouche des paroles convenables en la présence du lion, et transférez son cœur à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui conspirent avec lui. Nous, au contraire, délivrez-nous par votre main, et assistez-moi, Seigneur, moi délaissée et qui n'ai d'autre secours que vous.

« Vous qui connaissez toutes choses, vous savez que je hais la gloire des injustes et que je déteste le lit des incirconcis et de tout

[1] Esth. Vulg., 13. Grec, 4.

étranger : vous savez la nécessité où je me trouve ; vous savez qu'aux jours où je parais dans la magnificence et l'éclat, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, que je la déteste comme un linge souillé, et que je ne la porte point dans les jours de mon silence : que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi, ni bu du vin des libations : et que, depuis le temps où j'ai été amenée ici jusqu'à ce jour, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham. O Dieu puissant au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul ; sauvez-nous de la main des méchants et délivrez-moi de ce que je crains [1]. »

Le troisième jour, elle quitta ses habits de deuil, se para de tous ses ornements et entra dans le vestibule intérieur du palais. Le roi était assis sur son trône, le visage tourné contre la porte de la salle. La reine était accompagnée de deux filles, sur l'une desquelles elle s'appuyait, tandis que l'autre portait la queue de sa robe. Elle était florissante de beauté ; son visage respirait la grâce et l'aménité, mais son cœur était resserré par la crainte.

Dans le premier moment qu'il l'aperçut, il la regarda avec des yeux étincelants de fureur ; elle tomba évanouie. Mais Dieu changea la colère du roi en clémence. Il se leva tout d'un coup de son trône, craignant pour la reine, et, la soutenant entre ses bras jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, il la caressait en disant : Qu'avez-vous, Esther ? Je suis votre frère : ne craignez point. Vous ne mourrez point : car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres. Elle baisa le sceptre d'or qu'il lui avait posé sur le cou, en signe de grâce, et il la baisa de son côté, disant : Que voulez-vous, reine Esther ? que demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. Esther dit : S'il plaît au roi, que le roi daigne venir aujourd'hui avec Aman au festin que je lui ai préparé. Le roi commanda aussitôt d'avertir Aman qu'il eût à obéir à la volonté de la reine [2].

Lors donc que le roi, avec Aman, fut chez la reine, et qu'il eut bu du vin, il répéta : Que demandez-vous, Esther ? Et il vous sera donné. Que désirez-vous ? Fût-ce la moitié du royaume, vous l'aurez. Esther le pria de vouloir bien revenir avec Aman au festin du jour suivant : alors elle lui déclarerait ce qu'elle souhaitait.

Après le festin, Aman sortit content et joyeux : mais quand il aperçut Mardochée, qui ne lui rendait point hommage en la manière voulue, il fut outré de colère : toutefois il se contint et s'en alla chez lui.

[1] Esther. Vulg., 14. grec, 4. — [2] *Ibid.*, Vulg., 15. grec, 5.

Arrivé à la maison, il fit assembler ses amis, avec sa femme Zarès, se mit à parler de sa gloire et de ses richesses, du grand nombre de ses enfants, de la puissance à laquelle le roi l'avait élevé au-dessus de tous les princes et de tous les grands ; comment lui seul avec le roi avait mangé chez la reine, et de plus était encore invité avec le roi pour le lendemain : mais combien peu tout cela pouvait le satisfaire, tant qu'il verrait le Juif Mardochée assis à la porte du palais.

Sa femme et ses amis ne furent pas en peine de conseil. Ils lui dirent de faire dresser une haute potence, de parler le lendemain au roi pour y faire pendre Mardochée et d'aller ensuite, joyeux, avec lui au festin de la reine. Ce conseil plut à Aman, et il donna ordre de préparer une croix très-élevée [1].

Le roi passa la nuit sans dormir, et se fit lire les annales des années précédentes. Le lecteur vint à un endroit où il était question des deux eunuques, dont le complot contre sa vie avait été découvert et dénoncé par Mardochée. Artaxerxès demanda quelle récompense il avait reçue pour cet acte de fidélité ; on lui répondit : Aucune !

Le matin, le roi apprit qu'Aman était dans le vestibule du palais. Il était venu pour obtenir que Mardochée fût attaché à la potence qu'il lui avait préparée. Assuérus le fit venir aussitôt en sa présence et lui demanda : Que doit-on faire à un homme que le roi désire honorer ? Aman disait dans son cœur : Qui le roi voudrait-il honorer, si ce n'est moi ? Il répondit donc : L'homme que le roi veut honorer doit être revêtu des habits royaux dont le roi s'est déjà revêtu, et placé sur un cheval que le roi a coutume de monter, et recevoir sur la tête le diadème royal : et que le premier des princes et des grands du roi prenne par la main ces habits et ce cheval, qu'il en revête l'homme que le roi veut honorer, qu'il conduise par les rues de la ville le cheval sur lequel l'homme sera monté, et qu'il crie devant lui : C'est ainsi que sera honoré tout homme qu'il plaira au roi d'honorer !

« Le roi dit à Aman : Hâte-toi : prends des habits et un cheval comme tu as dit, et fais ainsi au Juif Mardochée qui est assis à la porte du palais. Garde-toi de rien omettre de tout ce que tu viens de dire. »

Alors Aman prit les habits et le cheval, revêtit lui-même Mardochée ; et l'ayant fait monter, il le conduisit par les rues de la ville, en criant devant lui : Ainsi sera fait à l'homme qu'il plaira au roi d'honorer !

Et Mardochée revint à la porte du palais : mais Aman se hâta d'al-

[1] Esther, 5.

ler chez lui, gémissant et ayant la tête couverte. Il raconta à Zarès, sa femme, et à ses amis, tout ce qui venait de lui arriver ; et les sages dont il prenait conseil lui répondirent, ainsi que sa femme : Si ce Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister : mais vous tomberez devant lui tout à fait. Ils parlaient encore quand les eunuques du roi survinrent et obligèrent Aman de venir aussitôt au festin qu'avait préparé Esther [1].

C'était une coutume chez les Perses, que les hommes qui avaient rendu quelque service signalé à l'État ou à la personne du prince, fussent récompensés par des honneurs extraordinaires, et leurs noms inscrits dans la liste des *bienfaiteurs du roi*, appelés en persan Orosanges. Hérodote nous raconte de deux Samiens, Théomestor et Phylacos, qui tous deux, comme capitaines de vaisseaux à la bataille de Salamine, du reste si malheureuse pour Xerxès, se distinguèrent par une grande bravoure, qu'en récompense, l'un d'eux fut élevé par les Perses à la souveraineté de sa patrie, l'île de Samos : l'autre, inscrit au nombre des bienfaiteurs du roi [2].

Lorsque Thémistocle était à la cour de Perse (on n'est pas d'accord si le roi qui l'accueillit était Xerxès ou notre Artaxerxès), le roi convia le Lacédémonien Démarate à lui demander quelque chose : celui-ci le pria de lui permettre de faire à cheval une entrée solennelle dans Sardes avec le diadème royal sur la tête. Le roi prit fort haut la hardiesse de cette demande, et ne la pardonna qu'à l'intercession de Thémistocle [3].

Cyrus donna à un petit peuple dans la province de Drangiane, lequel s'appelait d'ailleurs Ariaspes, le nom d'Orosanges, que les Grecs ont rendu par Évergètes ou bienfaiteurs, parce qu'il avait sauvé son armée dans le désert, en lui amenant des vivres.

Si grande que fût la faveur dont jouissait Aman, Artaxerxès paraît néanmoins s'être plu à le leurrer un instant de l'espoir que ce serait lui cet homme que le roi voulait honorer. Le despote ne devient point ami, lors même qu'il prodigue à un favori honneurs, puissance et or.

Du reste, il pouvait avoir remarqué dans son vizir une telle enflure d'orgueil, qu'il crût sage de la réprimer. Le ressouvenir du grand service que lui avait rendu le Juif Mardochée agissait peut-être aussi dans le cœur du roi contre l'homme qui lui avait persuadé une mesure cruelle, dont la prochaine exécution le mettait maintenant dans l'embarras. Il est vraisemblable qu'alors déjà le ciel de sa faveur

[1] Esther, 6. — [2] Herod., l. 8, n. 35. — [3] Plut. *In Themistocl.*

s'obscurcissait pour Aman ; mais le roi ne savait pas encore qu'Esther était une fille de ce peuple dont il avait ordonné la ruine à la suggestion du superbe favori. Lorsqu'il l'apprendrait, l'orage devait éclater et la foudre frapper la tête de l'homme dont l'orgueil s'élevait tout à l'heure jusqu'aux nues dans ses pensées de vengeance.

Quand le roi fut venu, avec Aman, au festin d'Esther, il lui dit de nouveau, comme le jour précédent : Que demandez-vous, reine Esther ? et il vous sera donné. Que désirez-vous ? Fût-ce la moitié de mon royaume, vous l'aurez.

Esther, la reine, répondit et dit : Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ô roi ! et si cela vous plaît, accordez-moi ma propre vie pour laquelle je vous prie, et celle de mon peuple pour lequel je vous supplie. Car nous avons été vendus, moi et mon peuple, pour être écrasés, égorgés, exterminés. Et plût à Dieu qu'on nous vendît au moins, hommes et femmes, comme des esclaves ! je garderais le silence. Mais maintenant nous avons un ennemi dont la cruauté retombe jusque sur le roi.

Et qui est-il ? interrompit Assuérus, et où est-il, celui qui ose dans son cœur une chose pareille ?

Cet oppresseur, cet ennemi, répondit Esther, c'est ce cruel Aman !

Et Aman demeura frappé de terreur à l'aspect du roi et de la reine.

Le roi se leva en colère, et, de la salle du festin, entra dans le jardin du palais. Aman se leva aussi pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie ; car il voyait bien que son malheur était accompli du côté du roi.

Lors donc que le roi revint du jardin, dans la salle où ils avaient mangé, il trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où Esther était assise pendant le repas. Comment ! s'écria-t-il, il veut même faire violence à la reine, en ma présence et dans ma maison ! A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on couvrit le visage à Aman, comme à un criminel condamné à mort et indigne de paraître devant le monarque. « Et Harbona, un des eunuques du palais, dit : Voilà, il y a une potence dans la cour d'Aman, haute de cinquante coudées, qu'il avait fait dresser pour Mardochée, qui a donné au roi un avis salutaire. Le roi dit : Qu'on l'y attache ! On attacha donc Aman à la potence qu'il avait préparée à Mardochée, et la colère du roi s'apaisa [1]. »

Le même jour, Artaxerxès donna à Esther la maison d'Aman,

[1] Esther, 7.

expression qui embrasse probablement tous ses biens : et Mardochée fut présenté au roi, car Esther avait fait connaître ce qu'il lui était. Le roi prit l'anneau, qu'il avait fait ôter à Aman, et le donna à Mardochée ; c'est-à-dire, il le fit son premier ministre ; ou, comme disent les Orientaux, grand vizir.

Cependant Esther se jeta aux pieds du roi et le supplia de révoquer les ordres qu'à l'instigation d'Aman il avait donnés contre les Juifs. Alors il lui donna, ainsi qu'à Mardochée, pleins pouvoirs d'expédier en son nom, et sous le sceau royal, des ordres à toutes les autorités, dans toutes les langues des provinces de l'empire. Ces ordres furent envoyés par des courriers, le vingt-troisième jour du troisième mois [1].

Ce nouvel édit était de la teneur suivante :

« Artaxerxès, le grand roi, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, aux chefs et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces, qui sont soumis à notre empire, salut :

« Plusieurs, abusant de la bonté des princes et de l'honneur qu'ils en ont reçu, en sont devenus insolents ; et non-seulement ils tâchent d'opprimer les sujets des rois, mais ne pouvant porter avec modération la gloire dont ils ont été comblés, ils font des entreprises contre ceux mêmes dont ils l'ont reçue. Ils ne se contentent pas de méconnaître les grâces qu'on leur a faites et de violer dans eux-mêmes les droits de l'humanité, mais ils s'imaginent encore qu'ils pourront échapper à la justice de Dieu qui voit tout. Et ils en sont venus à un tel degré de folie, que, s'élevant contre ceux qui s'acquittent de leur charge avec une grande fidélité et qui se conduisent de telle sorte qu'ils méritent d'être loués de tout le monde, ils tâchent de les perdre par leurs mensonges et leurs artifices, en surprenant, par leurs déguisements et leur adresse, la bonté des princes qui jugent les autres d'après eux-mêmes : ce qui se voit clairement par les anciennes histoires ; et l'on voit encore tous les jours combien les bonnes intentions des princes sont souvent altérées par de faux rapports. C'est pourquoi nous devons pourvoir à la paix de toutes les provinces. Que si nous ordonnons des choses différentes, vous ne devez pas penser que cela vienne de la légèreté de notre esprit, mais que c'est plutôt la vue du bien public qui nous oblige de former nos ordonnances selon la diversité des temps et la nécessité des affaires.

« Et afin que vous compreniez plus clairement ce que nous disons : Nous avions reçu avec bonté auprès de nous Aman, fils d'Amadath, Macédonien d'inclination et d'origine, qui n'avait rien de commun

[1] Esther, 8.

avec le sang des Perses et qui a voulu déshonorer notre clémence par sa cruauté. Et après que nous lui avons donné tant de marques de notre bienveillance, jusqu'à le faire appeler notre père et à le faire adorer de tous comme le second après le roi, il s'est élevé à un tel excès d'insolence, qu'il avait entrepris de nous faire perdre la couronne avec la vie. Car il avait fait dessein, avec une malignité inouïe et toute nouvelle, de perdre Mardochée, par la fidélité et les bons services duquel nous vivons, et Esther, notre épouse et la compagne de notre royaume, avec tout son peuple, afin qu'après les avoir tués et nous avoir ôté ce secours, il pût nous surprendre nous-mêmes et faire passer aux Macédoniens l'empire des Perses. Mais nous avons reconnu que les Juifs, destinés à la mort par cet homme détestable, n'étaient coupables d'aucune faute, mais qu'au contraire, ils se conduisent par des lois justes et qu'ils sont les enfants du Dieu très-haut, très-puissant et éternel, par la grâce duquel ce royaume a été donné à nos pères et à nous-mêmes, et se conserve encore aujourd'hui entre nos mains.

« C'est pourquoi nous vous déclarons que les lettres qu'il vous avait envoyées contre eux, en notre nom, sont de nulle valeur, et qu'à cause de ce crime qu'il a commis, il a été pendu avec tous ses proches devant la porte de la ville de Suse, Dieu lui-même, et non pas nous, lui ayant fait souffrir la peine qu'il a méritée. Que cet édit donc que nous envoyons maintenant soit affiché dans toutes les villes, afin qu'il soit permis aux Juifs de garder leurs lois. Vous leur prêterez secours, afin qu'ils puissent tuer ceux qui se préparaient à les perdre, le treizième jour du douzième mois appelé adar. Car le Dieu tout-puissant leur a fait de ce jour un jour de joie, au lieu qu'il devait leur être un jour de deuil et de larmes. C'est pourquoi mettez aussi ce jour au rang des jours de fête et célébrez-le avec toute sorte de réjouissances, afin que l'on sache à l'avenir que tous ceux qui obéissent fidèlement aux Perses sont récompensés comme leur dévouement le mérite, et que ceux qui conspirent contre le royaume sont punis d'une mort digne de leur crime.

« S'il se trouve quelque province ou quelque ville qui ne veuille point prendre part à cette fête solennelle, qu'elle périsse par le fer et par le feu, et qu'elle soit tellement détruite, qu'elle demeure inaccessible pour jamais, non-seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes, afin qu'elle serve d'exemple à ceux qui désobéissent aux rois et méprisent leurs commandements[1]. »

Par d'autres lettres, le roi permettait aux Juifs de s'assembler dans

[1] Esther. Vulg., 16.

chaque ville, le treizième jour du douzième mois, jour destiné à leur ruine, et de se tenir prêts pour défendre leur vie, tuer leurs ennemis et s'emparer de leurs biens. Ces mesures étaient nécessaires pour sauver les Juifs, attendu que les ordres antérieurs qu'Aman avait expédiés plus de deux mois auparavant, sous le sceau du roi, ne pouvaient être révoqués, d'après la loi de la monarchie médo-perse.

Quant à Mardochée, il sortit d'avec le roi, portant une robe royale, ayant une couronne d'or sur la tête et revêtu d'un manteau de soie et de pourpre. La ville de Suse en fit des réjouissances. Pour les Juifs, la joie et l'honneur se levaient pour eux comme un nouvel astre. La renommée de cette nation devint si grande, qu'un grand nombre d'entre les peuples de l'empire embrassèrent sa religion et se firent juifs.

La haute puissance à laquelle était parvenu Mardochée, empêcha les ennemis des Juifs de trouver aucun appui. C'est pourquoi le treizième jour du douzième mois, qui devait exterminer les Israélites dans tout l'empire, devint un jour de perdition pour leurs ennemis. Cependant, ni à Suse, ni dans les provinces, les Juifs ne touchèrent aux biens de leurs adversaires [1].

On jette les sorts dans le pan de la robe ; mais c'est le Seigneur qui en dispose, a dit Salomon [2]. Aman fit jeter les sorts pour déterminer à quelle époque il exécuterait son dessein homicide. Il le fit dans le premier mois, et le sort tomba sur un jour du douzième. Une aveugle rage pouvait seule le pousser à proposer au roi cette affaire et à expédier des ordres dès le premier mois, tandis que la superstition ne lui permettait de les exécuter que dans le douzième. Quel temps ne gagnaient point par là Mardochée, Esther, les Israélites dispersés ! L'édit fut affiché à Suse, partout ! Il eût expédié à toutes les autorités des lettres secrètes, s'il avait consulté la prudence la plus commune. Un seul coup d'extermination aurait dû, dans tout l'empire, frapper inopinément tous les Israélites ! Mais la rage le rendit insensé, et « un insensé découvre soudain sa colère [3]. » Son orgueil l'aveugla aussi. « Qui doit périr, devient auparavant orgueilleux : et l'arrogance précède la chute [4]. »

Sur la proposition de Mardochée, il fut résolu d'établir une fête en mémoire de cette merveilleuse délivrance des Israélites dispersés dans tout l'empire médo-perse ; et voilà que, maintenant encore, après vingt-trois siècles, le peuple des Israélites, dispersé en tout l'univers, célèbre cette fête ! Ils l'appellent Purim, d'un mot persan qui signifie sorts, en mémoire des sorts que fit jeter Aman. Le

[1] Esther, 9, 1-19. — [2] Prov., 16, 33. — [3] *Ibid.*, 12, 16. — [4] *Ibid.*, 16, 18.

treizième jour du douzième mois, ils jeûnent, et le nomment le jeûne d'Esther. Le jour tombe-t-il un sabbat, ils jeûnent le lundi d'auparavant [1]. Le quatorzième et le quinzième jour de ce mois adar sont pour eux des jours d'une solennité joyeuse, bruyante et qui dégénère souvent en excès. Ils lisent alors dans leurs synagogues le livre d'Esther, ainsi que l'histoire de la première défaite des Amalécites, qu'Israël frappa du glaive sous la conduite de Josué, tandis que Moïse élevait ses saintes mains vers Dieu dans la prière, et que Dieu, en glorifiant son serviteur, nous montrait ce que peut la prière de la foi ! Ils lisent cette histoire, parce qu'Aman était du peuple des Amalécites. Ils se reposent alors de tout travail et font de grandes aumônes. En lisant le livre d'Esther, le lecteur de la synagogue, en cinq endroits marqués, pousse des cris terribles pour effrayer les femmes et les enfants. Chaque fois qu'on prononce le nom d'Aman, tous les auditeurs, grands et petits, frappent des pieds ou avec des marteaux sur des images d'Aman pendu à la potence, ou sur son nom, et même sur tout ce qui se présente.

Comme l'Écriture sainte nous dit expressément que Mardochée, devenu la seconde personne après le roi dans tout l'empire, continua d'être le protecteur et le médiateur de son peuple, il est vraisemblable que lui ou Esther engagea le roi à établir à sa cour, comme grand échanson, un Israélite. Cet homme était Néhémias, dont Dieu voulut bien se servir comme d'un instrument pour l'exécution de ses desseins.

On ne sait de quelle famille ni de quelle tribu il était. Quelques-uns le tiennent pour un prêtre ; d'autres croient qu'il était de la tribu de Juda et de la royale maison de David ; ils le concluent de l'éminente charge qu'il remplissait auprès du roi.

Les avantages extérieurs dont il jouissait à la cour du grand roi n'attachaient point ce vrai Israélite : son esprit était tourné vers Jérusalem, Sion lui tenait au cœur.

La vingtième année du règne d'Artaxerxès, quelques Juifs vinrent de Jérusalem à Suse : il apprit d'eux que ses compatriotes étaient dans une grande affliction, que les murailles n'étaient pas encore rebâties, ni les portes redressées.

Cette nouvelle l'attrista profondément, il pleura, jeûna plusieurs jours, et pria le Seigneur, son Dieu, auquel il confessa les péchés de son peuple ; mais aussi, avec cette hardiesse de la foi qui convient aux enfants de Dieu et qui est si agréable au Père céleste, lui représenta la promesse assurée déjà par Moïse :

Souvenez-vous, dit-il, souvenez-vous de la parole que vous avez

[1] Esther, 9, 20-32.

confiée à Moïse, votre serviteur, disant : Quand vous aurez transgressé, je vous disperserai parmi les nations. Mais si vous revenez à moi, et que vous gardiez mes commandements, et que vous les accomplissiez, quand vous seriez emmenés jusqu'aux extrémités du ciel, je vous rassemblerai de là et je vous ramènerai au lieu que j'ai choisi pour y faire habiter mon nom. Après tout, ils sont vos serviteurs et votre peuple que vous avez rachetés par votre grande force et par votre puissante main. De grâce, Seigneur! que votre oreille soit attentive à la prière de votre serviteur, et à la prière de vos serviteurs, qui veulent craindre votre nom : conduisez votre serviteur, et donnez-lui miséricorde devant cet homme ! » C'est-à-dire devant le roi [1].

Il arriva bientôt après, que le roi, pendant que Néhémias, par le devoir de sa charge, lui servait le vin à table, s'aperçut de sa langueur. Pourquoi ton visage est-il si triste, lui demanda-t-il, lorsque je ne te vois point malade ? Ce n'est pas en vain : mais je ne sais le mal que tu as dans le cœur.

Néhémias craignit beaucoup : cependant il se surmonta et dit : Vive le roi à jamais ! Comment mon visage ne serait-il point triste ? La cité, demeure des sépulcres de mes pères, est déserte, et ses portes ont été consumées par le feu.

Que demandes-tu ? poursuivit le roi.

Néhémias pria Dieu en silence, et puis supplia le monarque de l'envoyer en Judée, dans la ville des sépulcres de ses pères pour achever de la rebâtir.

Le roi et la reine, qui était assise à côté de lui, demandèrent combien durerait son absence. Et le roi consentit à sa requête.

Alors il demanda des lettres pour les gouverneurs au delà de l'Euphrate, afin qu'ils lui donnassent escorte jusqu'en Judée, et pour Asaph, intendant des forêts royales, afin qu'il lui procurât le bois de construction nécessaire. Et le roi me donna, dit-il, selon la main favorable de Dieu sur moi.

Néhémias se mit en route, comme gouverneur de la Judée, ainsi que la suite nous le fera voir clairement : et le roi lui donna une escorte de grands officiers et de cavalerie.

Autant le commencement de son entreprise avait été facile pour Néhémias, sans doute à cause de la protection de la reine et de Mardochée, autant il rencontra de difficultés de la part de quelques hommes qui paraissent avoir été des officiers du roi, et qui étaient des étrangers, ennemis du nom juif. Sanaballat, Horonite, et Tobie,

[1] Nehem., 1.

Ammonite, virent avec dépit qu'un Israélite, qui avait à cœur le bien de son peuple, fût arrivé comme gouverneur du pays.

Néhémias ne dit d'abord à personne ce que Dieu lui avait inspiré de faire ; seulement, trois jours après qu'il fut arrivé à Jérusalem, il se leva durant la nuit, visita les murailles, qui étaient tellement en ruines, que la bête qu'il montait trouvait à peine où mettre le pied. Ensuite il parla aux chefs spirituels et temporels des Juifs, leur fit part de son dessein. Je leur découvris, dit-il, la main favorable de mon Dieu sur moi, et les paroles que le roi m'avait dites. Ils furent animés d'un nouveau courage et mirent à l'œuvre leurs mains affermies dans le bien.

Sanaballat, Tobie et Gosem, un Arabe, se raillèrent d'eux et exprimèrent en même temps contre eux des soupçons : « Qu'est-ce que vous faites là ? Est-ce que vous vous révoltez contre le roi ? » Mais Néhémias leur répondit : Le Dieu du ciel est celui qui nous aidera : c'est pourquoi nous, ses serviteurs, nous nous sommes levés et nous bâtissons : pour vous, vous n'aurez ni part, ni droit, ni mémoire en Jérusalem [1].

La construction des murailles fut partagée entre diverses familles. Éliasib, souverain pontife, fils de Joacim et petit-fils de Jésus, fils de Josédec, donna le premier l'exemple, et, avec les prêtres, en entreprit une partie, ainsi qu'une des portes à relever.

Mais Sanaballat et Tobie, qui d'abord se moquaient de l'ouvrage, furent très-irrités quand ils en aperçurent le rapide progrès. Les Arabes, les Ammonites et les hommes d'Azot, une des cinq villes principales des Philistins, voyaient également d'un mauvais œil se relever les murailles d'une ville dont les habitants avaient été jadis si redoutables à leurs voisins. En outre, pendant la captivité, ces peuples s'étaient emparés des terres des Juifs, qui se trouvaient à leur bienséance. A leur retour, il fallut les rendre. L'intérêt et la jalousie les poussèrent donc bientôt à se liguer ensemble contre les Juifs, pour les empêcher, par la violence ouverte, de continuer leur entreprise. Mais ceux-ci prièrent Dieu et établirent des sentinelles le jour et la nuit. Belle image de la vigilance spirituelle unie à la prière !

Il ne manquait pas non plus de gens qui se lassaient du travail et le décriaient comme excédant les forces du peuple. Ce qui les faisait parler de la sorte était probablement la crainte des adversaires, qui, en effet, épiaient l'occasion d'attaquer en armes.

Néhémias, ayant été averti plusieurs fois des desseins des ennemis par des Juifs qui habitaient près d'eux, arma une partie du peuple.

[1] Nehem., 2.

et les plaça, rangés selon leurs familles, derrière la muraille, où ils étaient en garde, avec des épées, des lances et des arcs. Il dit en même temps aux princes et aux magistrats, ainsi qu'au reste du peuple : Ne craignez point leur force ; souvenez-vous du Seigneur, grand et terrible, et combattez pour vos frères, vos fils, vos filles, vos femmes et vos maisons.

C'est ainsi que Dieu dissipa le conseil des ennemis, en découvrant leurs projets.

Cependant les Juifs ne s'abandonnèrent point à une négligente sécurité ; mais la moitié des hommes était prête au combat, armée de lances, de boucliers, d'arcs et de cuirasses, tandis que l'autre moitié avançait les travaux. Les commandants étaient derrière eux. Même ceux qui édifiaient les murailles, qui portaient ou qui chargeaient, faisaient leur ouvrage d'une main, et de l'autre tenaient un dard, ou du moins l'avaient toujours auprès d'eux. En outre, tous ceux qui bâtissaient avaient l'épée au côté. Un trompette se tenait sans cesse près de Néhémias, qui, actif et vigilant, activait l'œuvre avec sagesse et courage, et même la nuit, ne quittait les vêtements, lui et les siens, que pour se laver [1].

Cette reconstruction de la Jérusalem matérielle, au milieu de tant de difficultés et de tant d'ennemis, nous représente fort bien la construction de la Jérusalem spirituelle, l'Église de Dieu, au milieu des obstacles sans nombre qu'y opposent sans cesse et le monde et l'enfer : persécutions des idolâtres, ravages des mahométans, ruses et violences des hérésies, déchirements des schismes, séductions et fureurs de l'impiété, faux docteurs, faux frères, relâchement presque périodique dans les mœurs. Nuit et jour, il faut que les sentinelles veillent ; il faut que les ouvriers soient eux-mêmes soldats : docteurs et pasteurs véritables, pendant qu'ils édifient d'une main, il faut que de l'autre ils tiennent le glaive de la parole, pour repousser sans cesse toutes les attaques. Il faut surtout que l'intendant de tout l'ouvrage, le successeur de Pierre, et ceux qui l'entourent, imitant Néhémias, aient continuellement l'œil à tout ce qui se passe au dedans et au dehors de la cité sainte, pour prévenir le mal et soutenir le bien. Il faut que, comme Néhémias, ouvriers et architectes se souviennent qu'il n'y a qu'un seul qui bâtisse réellement, celui qui a dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre *je bâtirai* mon Église.

Ce saint homme, qui, confiant en Dieu, ne craignait point d'ennemis, dut ressentir un vif chagrin de la dureté de cœur de certains riches parmi les Juifs. Au mépris de la loi de Dieu, ils exerçaient

[1] Nehem., 4.

une usure cruelle sur leurs frères pauvres, qui en partie leur avaient déjà donné pour gage leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons, et jusqu'à la liberté de leurs enfants. Les pauvres débiteurs élevèrent enfin de hauts cris contre une pareille exaction.

Mais Néhémias, ayant fait de vifs reproches aux princes et aux magistrats, convoqua contre eux une assemblée générale, où il leur dit : Nous avons racheté, comme vous le savez, les Juifs, nos frères, qui avaient été vendus aux nations, selon que nous l'avons pu ; et vous, vous vendrez vos frères, pour que nous les rachetions de nouveau ? Les riches se turent et ne trouvèrent rien à répondre. Néhémias ajouta : Ce que vous faites n'est pas bien ; pourquoi ne marchez-vous pas dans la crainte de notre Dieu, afin qu'il ne nous soit point fait de reproches par les nations nos ennemies ? Moi, mes frères et mes serviteurs, nous avons prêté à plusieurs de l'argent et du blé : ne redemandons rien, remettons-leur ce qui nous est dû. Et vous, rendez-leur aujourd'hui leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons, et le centième (ou l'intérêt) de l'argent, du blé, du vin et de l'huile que vous exigiez d'eux. Ils répondirent : Nous rendrons, nous ne demanderons rien, et nous ferons comme vous dites.

Alors il fit venir les prêtres, et, en leur présence, leur fit jurer d'exécuter sa parole. Puis, secouant ses vêtements, il dit : Que Dieu secoue ainsi, hors de sa maison et de ses travaux, tout homme qui n'aura point accompli sa promesse ; qu'il soit ainsi rejeté et dépouillé. Et toute la multitude dit : Amen ! et loua Dieu.

Néhémias pouvait parler contre cette horreur avec d'autant plus d'efficace, qu'il donnait lui-même l'exemple de la générosité, ne recevant aucun des émoluments qui lui revenaient comme gouverneur, quoiqu'il y eût tous les jours à sa table cent cinquante des principaux Juifs, sans compter les étrangers.

Outre les pauvres du peuple, les lévites mêmes se voyaient opprimés. Néhémias leur fit justice et leur rendit leurs droits [1]. Les chantres sacrés et tous les autres ministres, qui avaient été contraints de se retirer chez eux et d'abandonner le service, faute d'avoir reçu le juste salaire qui leur avait été ordonné, furent rappelés. Il soutint la cause des lévites contre les magistrats, qui avaient manqué à leurs devoirs envers eux, et il mit leurs grains et leurs revenus en des mains fidèles, préposant à ce ministère le prêtre Sélémias et quelques lévites [2].

Au surplus, en prenant soin d'eux, il leur fit soigneusement gar-

[1] Nehem., 13, 10. — [2] *Ibid.*, 12, 13.

der les règlements de David [1]. La subordination fut observée : le peuple rendait honneur aux lévites, en leur donnant ce qu'il leur devait ; et les lévites le rendaient aux enfants d'Aaron [2], qui étaient leurs supérieurs. Ils gardaient soigneusement toutes les observances de leur Dieu.

Néhémias y tenait la main ; il ordonnait aux sacrificateurs et aux lévites de veiller à ce qui leur était prescrit. Il disait aux lévites de se purifier ; et il ne pouvait souffrir ceux qui méprisaient le droit sacerdotal et lévitique [3], c'est-à-dire les règlements que leur prescrivaient leurs offices. Ce qui lui faisait dire avec confiance : O Dieu ! souvenez-vous de moi en bien, et n'oubliez pas le soin que j'ai eu de la maison de mon Dieu, et des cérémonies, et de l'ordre sacerdotal et lévitique [4].

Sanaballat, Tobie, Gosem l'Arabe et les autres ennemis de Néhémias, voyant que les murailles n'avaient plus aucune brèche et qu'il ne manquait plus que des battants aux portes, se flattèrent de s'emparer de lui par la ruse, après avoir attendu vainement d'employer la violence. Quatre fois Sanaballat et Gosem l'invitèrent à une conférence qui devait avoir lieu dans une certaine plaine d'Ono : mais il s'excusa sur l'urgence de ses affaires.

Alors Sanaballat envoya, pour la cinquième fois, un des siens, tenant à la main une lettre écrite en ces termes : On a publié parmi les nations, et Gosem a dit que toi et les Juifs vous pensez à vous révolter, et que pour cela tu édifies la muraille, et que tu veux t'élever à la royauté ; c'est pourquoi tu as établi des prophètes qui te prônent dans Jérusalem, disant : Il y a un roi en Judée. Le roi entendra bientôt ces paroles ; c'est pourquoi viens maintenant, délibérons ensemble. Pour toute réponse, Néhémias lui renvoya ces mots : Les paroles que tu dis ne sont pas véritables, mais ton cœur les invente.

Également Séméias, un faux prophète, qui avait reçu de l'argent de Tobie, voulut inspirer de la crainte à l'homme de Dieu et lui persuader de se cacher dans le temple, comme si la nuit on devait venir l'égorger. Mais il répondit : Est-ce qu'un homme tel que moi s'enfuit ? Et qui est celui, comme moi, qui entre dans le temple pour y sauver sa vie? Je n'y entrerai pas.

Les efforts de Noadia, une femme qui prétendait avoir des révélations, n'eurent pas plus de succès, non plus que ceux d'autres gens qui se donnaient pour prophètes et cherchaient à décourager Néhémias. Il ne fit d'eux nul cas, pressa son entreprise avec courage et vigueur, et, après cinquante-deux jours, les murailles se trouvèrent

[1] Nehem., 12, 24, 44, 45. — [2] *Ibid.*, 12, 46. — [3] *Ibid.*, 13, 22, 29. — [4] *Ibid.*, 13, 14, 30, 31.

achevées, malgré la mauvaise volonté d'ennemis cachés et découverts [1].

Cependant approchait le septième mois de l'année religieuse, dont le premier jour était le premier jour de l'année civile et la fête des trompettes. Alors s'assembla le peuple d'alentour avec les habitants de Jérusalem, et ils prièrent Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avait prescrite à Israël.

Il le fit, se plaça sur une estrade en bois, qu'on lui avait dressée, et lut depuis le matin jusqu'à midi. A sa droite se tenaient six hommes considérables, autant à gauche : c'étaient vraisemblablement des prêtres et des docteurs de la loi. Treize autres, avec les lévites, entretenaient l'attention du peuple.

Comme il est dit expressément, *ils lurent* [2], on peut croire qu'ils n'entouraient point Esdras pour la solennité, mais qu'ils se tenaient à une distance convenable de lui, et que chacun lisait au peuple qui l'entourait. Voilà pourquoi aussi il est fait mention de treize autres hommes, chargés, avec les lévites, de maintenir dans le peuple le silence et l'attention.

« Esdras ouvrit donc le livre devant tout le peuple, car il était élevé au-dessus de tous ; et quand il l'eut ouvert, tout le peuple se tint debout. Et Esdras bénit Jéhova, le Dieu grand, et tout le peuple répondit : Amen ! amen ! en élevant ses mains, et ils s'inclinèrent et adorèrent Dieu, prosternés sur la terre. Treize hommes, avec les lévites, interprétaient au peuple la loi, et le peuple se tenait chacun à sa place.

« Ils lurent donc dans le livre de la loi de Dieu, l'exposant, l'expliquant et en donnant l'intelligence ; et le peuple comprit ce qu'on lui lisait.

« Or, Néhémias et Esdras, prêtre et scribe, et les lévites qui faisaient comprendre à tout le peuple, lui dirent : Ce jour est consacré à Jéhova, votre Dieu ; ne vous affligez donc pas ! ne pleurez pas ! car tout le peuple pleurait en entendant les paroles de la loi. C'est pourquoi il leur dit : Allez, mangez des viandes grasses, buvez des breuvages doux, envoyez-en des portions à ceux qui n'ont rien préparé ; car ce jour est consacré à notre Seigneur ; ne vous attristez donc point ! La joie de Jéhova est notre force. Et les lévites faisaient faire silence à tout le peuple, disant : Silence ! car ce jour est saint : ne vous affligez point !

« Au second jour, les princes des familles de tout le peuple, les prêtres et les lévites s'assemblèrent auprès d'Esdras, le scribe, afin qu'il leur interprétât les paroles de la loi. »

[1] Nehem., 6. — [2] *Ibid.*, 8, 8.

Esdras le fit ; et, comme il vint à l'endroit où la fête des tabernacles est fixée au quinze de ce mois, ils résolurent de prendre aussitôt des dispositions pour cela, et firent annoncer dans Jérusalem et dans toutes les villes, qu'il fallait sortir sur les montagnes et apporter des branches d'olivier, de baume, de myrte, de palmier, et autres rameaux de diverses espèces, afin de faire des tabernacles, ainsi qu'il est écrit [1].

Le peuple se fit donc des tentes de feuillage, l'un sur le toit de sa maison, l'autre dans sa cour, ceux-ci dans les cours du temple, ceux-là dans les larges rues de la ville et aux portes. On lisait chaque jour dans la loi. La fête dura ainsi sept jours, et, le huitième, ils célébrèrent l'assemblée solennelle selon qu'il est ordonné [2].

Ce huitième jour de la fête était le vingt-deux du mois. Néhémias et Esdras, tous deux remplis de l'Esprit-Saint, mirent à profit, comme il paraît, l'attendrissement qu'avait témoigné le peuple, et donnèrent lieu à une fête de pénitence publique, qui fut célébrée le vingt-quatre.

Les Israélites, qui s'étaient séparés des étrangers, « confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères. Et ils se levèrent ensemble, et ils lurent dans le livre de la loi de Jéhova, leur Dieu, quatre fois le jour, et quatre fois ils confessaient et adoraient Jéhova, leur Dieu. »

Des lévites étaient debout sur une estrade et criaient : « Levez-vous et bénissez Jéhova, votre Dieu, de l'éternité à l'éternité : qu'ils bénissent le nom de ta gloire, ce nom élevé au-dessus de toute bénédiction et de toute louange. »

« Seul, ô Jéhova ! tu es ; c'est toi qui as fait le ciel, et le ciel des cieux, et toute leur armée, la terre et tout ce qu'elle contient, les mers et tout ce qui est en elles ! C'est toi qui animes tout cela, c'est toi qu'adore l'armée des cieux !... »

Ils continuaient à rappeler les prodiges de puissance et d'amour que Dieu avait témoignés à son peuple depuis le temps d'Abraham, et confessaient les infidélités de leur peuple avec les leurs propres, en punition desquelles ils étaient maintenant sujets d'un roi étranger, quoique demeurant dans leur propre pays.

Enfin ils déclarèrent qu'ils allaient faire une alliance solennelle avec le Seigneur, par laquelle ils s'obligeaient avec serment à garder sa loi. Cette promesse fut mise par écrit et signée des princes, des prêtres et des lévites [3].

Néhémias, pour seconder de mieux en mieux de si heureuses dispo-

[1] Levit., 23, 34-43. — [2] Nehem., 8. — [3] *Ibid.*, 9 et 10.

sitions, établit une bibliothèque où il rassembla de divers pays les livres des prophètes, ceux de David, et les lettres des rois de Perse touchant les dons qu'ils avaient faits au temple du Seigneur [1].

Ce fut peut-être à cette occasion que le docteur Esdras, conjointement avec le conseil national ou le sanhédrin, fit une révision authentique du nombre et du texte des livres sacrés : ce qu'on a depuis appelé le canon d'Esdras.

Ce fut peut-être encore vers ce temps qu'eut lieu la découverte du feu sacré, ainsi qu'elle est rapportée au deuxième livre des Machabées.

« Nous croyons nécessaire de vous avertir, écrit le peuple de la Judée sous Judas Machabée au prêtre Aristobule, précepteur du roi Ptolémée, et aux autres Juifs d'Égypte, nous croyons nécessaire de vous avertir, afin que vous célébriez aussi la fête du feu qui fut donné quand Néhémias, après qu'eurent été rebâtis le temple et l'autel, y offrit des sacrifices. Car lorsque nos pères furent emmenés en Perse, les prêtres d'alors, qui craignaient Dieu, ayant pris (par l'ordre du prophète Jérémie) le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée où il y avait un puits profond et desséché, et ils l'assurèrent si bien, que ce lieu demeura inconnu à tous. Mais quand, plusieurs années s'étant écoulées depuis ce temps-là, il plut à Dieu de faire envoyer Néhémias en Judée par le roi de Perse, il envoya les petits-fils de ces prêtres qui avaient caché le feu pour le chercher ; et ils ne trouvèrent point le feu, comme ils nous l'ont raconté, mais seulement une eau épaisse. Et le prêtre Néhémias leur commanda (dans le grec : Et Néhémias commanda aux prêtres) de puiser cette eau et de la lui apporter ; ensuite il leur ordonna d'en faire des aspersions sur les sacrifices, sur les bois et sur ce qu'on avait mis dessus. Et lorsque cela eut été fait et que le temps vint où le soleil, qui avait été caché d'un nuage, resplendit tout à coup, un grand feu s'alluma, et tous en furent dans l'admiration. Or, tous les prêtres faisaient la prière à Dieu jusqu'à ce que le sacrifice fût consumé, Jonathas commençant et les autres lui répondant.

« Et Néhémias priait en ces termes : Seigneur, Dieu créateur de toutes choses, terrible et fort, juste et miséricordieux, qui êtes le seul bon roi, seul excellent, seul juste, tout-puissant et éternel, qui délivrez Israël de tout mal, qui avez choisi nos pères et qui les avez sanctifiés, recevez ce sacrifice pour tout votre peuple d'Israël. Conservez votre héritage et le sanctifiez. Rassemblez tous nos frères dispersés ; délivrez ceux qui servent les gentils ; regardez ceux qui sont méprisés et haïs, afin que les nations connaissent que vous êtes notre Dieu ;

[1] 2. Mach., 2, 13.

humiliez ceux qui nous oppriment et qui nous outragent avec orgueil. Et établissez votre peuple dans votre lieu saint, selon que l'a prédit Moïse.

« Cependant les prêtres chantaient des hymnes et des cantiques jusqu'à ce que le sacrifice eût été consumé. Quand il le fut, Néhémias ordonna que l'on répandît ce qui restait de cette eau sur les grandes pierres. Ce qu'on n'eut pas plus tôt fait, qu'une grande flamme s'alluma; mais elle fut consumée par la lumière qui s'éleva de dessus l'autel.

« Lorsque cet événement fut connu, on annonça au roi de Perse que dans le même lieu où les prêtres qui avaient été emmenés captifs avaient caché le feu sacré, on avait trouvé une eau dont Néhémias et ceux qui étaient avec lui avaient purifié les sacrifices. Or, le roi, considérant ce qu'on lui disait, et ayant recherché avec soin la vérité, fit bâtir en ce même lieu un temple, une enceinte sacrée. Et se tenant assuré du prodige, il donna aux prêtres de grands biens et leur fit divers présents qu'il leur distribuait de ses propres mains.

« Néhémias appela ce lieu Nephtar, c'est-à-dire purification; mais plusieurs l'appellent Néphi [1]. »

Judas Machabée, le sénat et le peuple juif disaient encore dans leur lettre, comme déjà nous l'avons vu, que le même prophète Jérémie, après une réponse de Dieu, avait fait emporter avec lui le tabernacle et l'arche, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne où Moïse était monté et d'où il avait vu l'héritage du Seigneur. Là, ayant trouvé une caverne, il y mit le tabernacle, l'arche et l'autel des encensements; et il en ferma l'entrée et dit que ce lieu demeurerait inconnu jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé, et qu'il lui eût fait miséricorde; et qu'alors le Seigneur découvrirait ces choses; que la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau, et qu'il y aurait une nuée, selon qu'elle avait paru à Moïse et qu'elle fut manifestée lorsque Salomon demanda que le temple fût sanctifié pour le Dieu souverain.

Il y en a qui croient que cette prédiction de Jérémie a eu son accomplissement au retour de la captivité de Babylone, et que le tabernacle, l'arche et l'autel des parfums furent retrouvés sous Néhémias au même temps que le feu sacré. Mais comme l'Écriture n'en dit rien, qu'elle ne parle plus même de l'arche en aucun endroit, d'autres sont persuadés que cette prophétie ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, lorsque le Seigneur rassemblera dans son Église les restes de son ancien peuple.

Dans l'intervalle d'un siècle, depuis le retour des Juifs qui sortirent

[1] 2. Mach., 1.

de Babylone avec le grand prêtre Josué et avec Zorobabel, le peuple s'était très-abondamment multiplié dans la Judée, sous la bénédiction de Dieu, tant par la propagation de l'espèce que par les Israélites revenus dans leur pays. Le règne d'Artaxerxès leur était singulièrement favorable, en ce qu'il confia le soin de cette nation à des hommes tels qu'Esdras et Néhémias, et qu'elle se réjouissait en outre de la puissante protection de la reine et de Mardochée.

Le plus grand nombre préféraient à Jérusalem le séjour des villes de Juda, qui étaient des cités agricoles. Cependant, soit pour la durée de la nation, soit pour le maintien de la sûreté contre les ennemis environnants, soit enfin pour toute la constitution ecclésiastique et civile, il était nécessaire que Jérusalem fût habitée par un peuple nombreux. On se vit donc contraint d'arrêter que la dixième partie de la nation habiterait à Jérusalem, et que le sort en déciderait. Ceux qui s'y offrirent volontairement, furent bénis de tout le peuple [1].

« Si le Seigneur ne bâtit la maison, dit le chantre sacré, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent; si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent [2]. » Telle fut la puissante bénédiction du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sur son peuple et sur ce qu'il bâtit, que Jérusalem, dont les murailles eurent tant de peine à se construire, est comparée par Hérodote, qui la vit quelques années après ce temps, à Sardes, une des cités les plus grandes et les plus magnifiques de l'Asie [3].

Néhémias ordonna une fête publique d'actions de grâces pour l'achèvement des constructions, et l'on y fit solennellement la dédicace des murailles. Tous les lévites y furent convoqués. Néhémias et Esdras, avec les princes de Juda et deux grands chœurs, firent une solennelle procession sur les murailles de la ville, au bruit des trompettes et des hautbois. Esdras conduisait un des chœurs, l'autre suivait Néhémias. Les deux chœurs se rencontrèrent devant le temple du Seigneur, à qui furent immolées de grandes victimes. La musique retentissait avec le chant. « Tous étaient dans l'allégresse : car Dieu les avait réjouis d'une grande joie, et leurs femmes aussi, et leurs enfants se réjouissaient, et la joie de Jérusalem fut entendue au loin [4]. »

Néhémias avait rempli sa charge de gouverneur pendant douze ans, quand il se rendit auprès d'Artaxerxès, qui paraît avoir été dans ce moment à Babylone. Néhémias, en parlant de ce voyage, l'appelle roi de Babylone, et les rois de la monarchie médo-perse passaient en effet une grande partie de l'année dans cette ville. Il ne dit pas s'il y avait été appelé par le roi, ou s'il s'y était rendu de lui-même, afin

[1] Nehem., 11. — [2] Ps. 126. — [3] Herod., 3, 5. — [4] Nehem., 12.

de poursuivre ses importantes affaires. Quoi qu'il en soit, nous voyons que, quelques années après, Artaxerxès le renvoya, sur sa demande, et qu'à son retour, il exerça la même autorité qu'auparavant.

De grands et notoires abus s'étaient introduits pendant son absence et avaient déjà pris le dessus. Vraisemblablement Esdras s'était réuni à ses pères ; pour le grand prêtre Éliasib, il ne paraît pas avoir été digne des siens et de sa haute dignité. Excepté le bon exemple qu'il donna dans la construction des murailles, nous ne trouvons point qu'il ait aidé Néhémias et Esdras pour atteindre leurs grandes fins. C'est une chose étrange, et qui certes ne lui fait point honneur, que ni pour les salutaires mesures qui furent prises, ni dans les solennités publiques du culte divin, il ne soit fait de lui aucune mention. Ce silence de la part d'un saint homme tel que Néhémias, doit déjà faire tomber sur lui un soupçon, avant même qu'on voie qu'il se laissa porter à une action très-indigne d'un grand prêtre et d'un petit-fils du grand prêtre Josué, à qui l'Esprit de Dieu lui-même a rendu un si honorable témoignage.

Quoique la loi eût exclu les Moabites et les Ammonites de l'assemblée d'Israël, et que l'Ammonite Tobie se fût montré aussi hostile qu'astucieux contre les Juifs, cependant plusieurs des principaux avaient entretenu avec lui une secrète intelligence contre Néhémias, et, au mépris de la loi, s'étaient alliés à lui par des mariages. Le grand prêtre, à ce qu'il paraît, non-seulement vit ce désordre avec une criminelle complaisance, mais il assigna même à l'Ammonite un appartement du temple, destiné à servir de trésor aux offrandes, aux prémices et à l'encens. On ne donnait pas non plus leurs parts aux lévites et aux chantres, ce qui les obligea de sortir de Jérusalem et de se retirer chacun dans sa terre. Également, la solennité du sabbat était violée en diverses manières, et par des travaux et par des marchés.

Néhémias s'éleva avec vigueur et succès contre ces abus. Il fit aux chefs du peuple de sévères reproches ; il jeta les meubles de Tobie hors du temple et consacra de nouveau l'appartement à son précédent usage ; il fit fermer et garder les portes pour écarter les vendeurs.

Il montra surtout beaucoup de zèle contre les mariages contractés avec les peuples circonvoisins, et bannit un petit-fils du grand prêtre Éliasib, qui s'était allié au grand ennemi des Juifs, Sanaballat, et dont le frère, Joïada, était grand prêtre [1].

[1] Nehem., 13.

Comme nous savons par l'histoire que Joïada ne devint souverain pontife que la onzième année de Darius, fils illégitime d'Artaxerxès, et nommé pour cela Darius Nothus ou le bâtard, nous voyons combien longtemps Néhémias eut à combattre contre les abus au milieu de son peuple.

Artaxerxès étant mort la quarante-unième année de son règne, et Néhémias ayant été envoyé, la vingtième année de ce même règne, comme gouverneur à Jérusalem, il doit avoir rempli cette charge au moins plus de trente ans. On croit qu'il mourut la quinzième année du règne de Darius Nothus, et qu'avec sa mort finissent les sept premières semaines de Daniel.

Néhémias, restaurateur de Jérusalem, réformateur des mœurs de sa nation, protecteur des droits du sacerdoce, médiateur d'une nouvelle alliance et gouverneur du peuple de Dieu, est une figure parlante de Jésus-Christ, qui est tout cela, mais d'une manière infiniment plus parfaite, pour l'Église universelle, pour l'humanité entière.

Comme le prophète Malachie est rangé le dernier dans le nombre des prophètes, et qu'il censure certains abus de son temps, contre lesquels s'élevait également Néhémias, on croit, avec vraisemblance, qu'il a prophétisé au temps de ce grand homme ou peu après lui.

Son petit écrit renferme une sainte morale et de grands aperçus dans les temps de la nouvelle alliance. D'une plainte accusatrice sur le mal, il s'élève tout d'un coup à une perspective ravissante du prochain salut.

Il reproche à ses contemporains d'offrir des victimes défectueuses et de blesser ainsi le respect qu'ils devaient à qui ces victimes étaient offertes.

« Un fils honore son père, dit-il, ou plutôt Dieu par lui ; un fils honore son père, et un serviteur son maître. Si je suis Père, où est mon honneur ? si je suis Maître, où est la crainte qu'on a de moi ? dit Jéhova-Sabaoth à vous, prêtres, qui méprisez mon nom.... Qui d'entre vous ferme les portes de mon temple et allume le feu sur mon autel gratuitement ? Mon affection n'est point en vous, dit Jéhova-Sabaoth, et je n'agréerai point l'oblation de votre main. Car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom l'encens et une oblation pure : car grand est mon nom parmi les nations, dit Jéhova-Sabaoth [1]. »

[1] Malach., 6, 10 et 11. Filius honorat patrem et servus dominum suum. Si ergò Pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor

Avec quelle clarté le prophète ne désigne-t-il point ici le divin sacrifice de la nouvelle alliance qui est offert au Seigneur sur nos autels dans toutes les parties du monde ! La tradition chrétienne est unanime sur ce point.

« Il est certain, dit un docte protestant au sujet du commentaire de saint Irénée sur cette prophétie, il est certain, et qu'Irénée et que tous les Pères dont nous avons les écrits, soit qu'ils aient vécu au temps des apôtres, soit qu'ils les aient suivis de près, ont tenu la sainte Eucharistie pour le sacrifice de la nouvelle loi, et qu'ils ont regardé cela, non comme la doctrine privée d'une église ou d'un docteur particulier, mais comme la doctrine publique de l'Église universelle ; doctrine et pratique reçues par elle des apôtres, et, par les apôtres, de Jésus-Christ [1]. »

L'oblation, en hébreu *minha*, dont parle ici le prophète, était un sacrifice non sanglant, consistant en fruits de la terre, souvent en pain et en vin. Cette sentence renferme en même temps une prédiction de l'Église de Jésus-Christ répandue dans l'univers, et la caractérise comme celle où, depuis le levant jusqu'au couchant, doit être offerte au Seigneur l'oblation pure.

Le prophète reproche aux Juifs la dureté avec laquelle quelques-uns d'entre eux traitaient leurs femmes.

« Vous faites encore ceci : Vous couvrez l'autel de Jéhova de larmes, de pleurs et de cris ; c'est pourquoi je ne regarderai plus vos oblations, et vos mains ne m'offriront plus rien qui puisse m'être agréable. Et pourquoi ? dites-vous. Parce que Jéhova a été témoin entre toi et l'épouse de ta jeunesse, que tu méprises, elle qui cependant est ta compagne et l'épouse de ta jeunesse. N'est-ce pas l'*Un* qui l'a faite ? N'est-elle pas le reste de son souffle ? Et que demande cet *Un*, sinon une race de Dieu ? Conservez donc votre souffle, et ne rejette point l'épouse de ta jeunesse [2]. »

meus ? dicit Dominus exercituum ad vos, ô sacerdotes, qui despicitis nomen meum. Quis est in vobis, qui claudat ostia, et incendat altare meum gratuitò ? Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non suscipiam de manu vestrà. Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda ; quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum.

[1] Grabe, en son édition de S. Irénée, *Advers. hæres.* l. 4, c. 32.

[2] Mal., 2, 13-15. Et hoc rursùm fecistis : Operiebatis lacrymis altare Domini, fletu, et mugitu ; ità ut non respiciam ultrà ad sacrificium, nec accipiam placabile quid de manu vestrà. Et dixistis : Quam ob causam ? Quia Dominus testificatus est inter te et uxorem pubertatis tuæ, quam tu despexisti, et hæc particeps tua, et uxor fœderis tui. Nonne unus fecit, et residuum spiritûs ejus est ? Et quid

Ce fut à cause de la dureté de leur cœur que Moïse permit aux Juifs de répudier leurs femmes ; mais au commencement, dit Jésus-Christ, il n'en était point ainsi [1]. Jamais le divorce ne fut agréable à Dieu. Il n'était point permis au grand prêtre de se séparer de sa femme ; il ne pouvait pas non plus en épouser plus d'une. C'était le modèle primitif auquel Dieu voulait ramener tout le reste. C'est pour cela qu'il fait de si vives réprimandes aux Juifs qui répudiaient leur première et légitime épouse pour en prendre d'étrangères ; c'est pour cela qu'il leur insinue tant de motifs de rester dans leur première union.

D'abord Dieu a été témoin de la fidélité qu'ils se sont promise ; ensuite c'est l'épouse de sa jeunesse, l'objet de sa première affection qui, de son côté, lui a sacrifié ce qu'elle avait de plus précieux ; c'est le même Dieu qui a fait l'un et l'autre et qui les a faits un ; il a partagé son souffle entre les deux : si l'homme en a reçu une portion plus grande, la femme en a le reste ; en sorte que leurs deux vies n'en sont qu'une. Que conclure de là ? sinon que ce que Dieu a uni d'une manière si étroite, l'homme ne doit point le séparer, mais que tous les deux doivent être un même esprit et une même chair, afin d'engendrer une race de Dieu, race une et sainte, et non point cette race bâtarde et équivoque qui ne sait parler bien ni juif ni ammonite, et qui boite entre Jéhova et Bélial.

Malachie représente avec force aux prêtres leurs devoirs. « Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange de Jéhova-Sabaoth [2]. »

Il voit en esprit un Docteur à venir, le grand homme de qui l'éternelle vérité a dit elle-même que parmi tous ceux qui sont nés de la femme, il ne s'en est pas élevé de plus grand ; il voit le grand Jean-Baptiste, il le voit comme précurseur du Seigneur, qui devait le suivre ; il vit l'étoile du matin qui précédait le soleil.

« Me voici, envoyant mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit Jéhova-Sabaoth [3]. »

unus quærit, nisi semen Dei ? Custodite ergò spiritum vestrum, et uxorem adolescentiæ tuæ noli despicere.

[1] Matth., 19. — [2] Mal., 2, 7.

[3] Mal., 3, 1. Eccè ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam. Et statìm veniet ad templum suum Dominator, quem vos quæritis, et angelus testamenti, quem vos vultis. Eccè venit, dicit Dominus exercituum.

Ce voyant conclut par l'annonce répétée du double avénement du Messie.

« Vous verrez la différence entre le juste et l'injuste, entre qui sert Dieu et qui ne le sert point [1] : car voici qu'arrive le jour embrasé comme une fournaise : tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété seront de la paille : et ce jour à venir les embrasera, dit Jéhova-Sabaoth, sans leur laisser ni germe ni racine [2].

« Mais pour vous, qui craignez mon nom, il s'élèvera, le soleil de justice et le salut sous ses ailes : vous sortirez joyeux comme de jeunes taureaux bondissants ; vous foulerez aux pieds les impies : ils seront comme de la cendre sous la plante de vos pieds, dans ce jour que je fais, dit le Seigneur des armées.

« Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur, que je lui ai prescrite en Horeb pour tout Israël : souvenez-vous des ordonnances et des jugements.

« Voici que je vous envoie Élie, le prophète, avant que vienne le grand, le terrible jour de Jéhova : et il convertira le cœur des pères avec leurs enfants, et le cœur des enfants avec leurs pères, de peur qu'en venant je ne frappe la terre d'anathème. »

Qu'il soit aussi question de Jean-Baptiste dans cet endroit, cela paraît manifeste, en ce que l'ange Gabriel, qui, avant même que Jean fût né, apparut à son père, lui en fit l'application. « Il marchera devant le Seigneur, dit-il, il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Élie, pour convertir les cœurs des pères avec les enfants, et les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait [3]. »

Jean prépara les Israélites à devenir enfants de Dieu dans la nouvelle alliance, en leur prêchant la pénitence et en leur montrant

[1] Mal., 3, 18. Et convertemini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem Deo et non servientem ei.

[2] Malach., 4, 1. Ecce enim dies veniet succensa quasi caminus : et erunt omnes superbi et omnes facientes impietatem, stipula ; et inflammabit eos dies veniens, dicit Dominus exercituum, quæ non derelinquet eis radicem et germen.

Et orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ et sanitas in pennis ejus : et egrediemini, et salietis sicut vituli de armento ; et calcabitis impios, cùm fuerint cinis sub plantà pedum vestrorum, in die quà ego facio, dicit Dominus exercituum.

Mementote legis Moysi, servi mei, quam mandavi ei in Horeb ad omnem Israël, præcepta et judicia.

Eccè ego mittam vobis Eliam, prophetam, antequàm veniat dies Domini, magnus et horribilis ; et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum, ne fortè veniam et percutiam terram anathemate.

[3] Luc, 1, 17.

Jésus-Christ : « Voici l'Agneau de Dieu, voici qui ôte les péchés du monde ; » le même dont il avait dit : « C'est de sa plénitude que nous avons reçu tous grâce pour grâce [1]. »

Qu'avant la fin des jours, Élie doive apparaître sur la terre, les maîtres en Israël l'avaient déjà dit avant que Jean, le disciple du Seigneur, en eût prophétisé dans sa révélation [2]; telle est du moins l'opinion de la plupart des Pères et d'un grand nombre de docteurs. Élie, comme Jean-Baptiste, précédera, semblable à l'étoile du matin le soleil de justice.

L'avénement plein de grâces de Jésus-Christ, lorsque le Verbe se fit chair et habita parmi nous, plein de grâces et de vérité, fut, il est vrai, terrible pour le peuple qui le rejeta ; cependant la description du jour terrible du Seigneur paraît s'appliquer aussi et plus encore au jour du jugement. L'entendre de la ruine de Jérusalem et en même temps des dernières douleurs de la terre à l'approche du jour de la justice, est un sens conforme à l'esprit de la prophétie, et d'autant plus naturel, que Jésus-Christ lui-même annonce les deux événements dans une seule prédiction.

De même que Jean-Baptiste annonça le règne de la paix aux Juifs de son temps, brouillés et exaspérés par de nombreuses divisions, de même, dans les jours des derniers temps, Élie ôtera ce mur qui sépare des enfants de l'Église de Jésus-Christ, le peuple de Dieu, dispersé, mais non rejeté pour toujours, et Israël obtiendra le droit de cité dans la nouvelle et libre Jérusalem, et il n'y aura qu'un bercail et un pasteur.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre royaume nous arrive ! qu'il arrive bientôt ! Cependant que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.

Très-remarquable est l'endroit où notre Sauveur parle des rapports de Jean-Baptiste avec Élie.

Lorsqu'il descendait avec ses trois disciples favoris de la montagne de la transfiguration où Moïse et Élie leur avaient apparu, ils lui demandèrent : Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Élie doit venir auparavant ? Jésus leur répondit et dit : Élie viendra sans doute auparavant et rétablira toutes choses. Ici il parle évidemment de l'avénement d'Élie, encore à venir alors, comme aujourd'hui [3]. Mais immédiatement après il parle ainsi de Jean-Baptiste : Cependant je vous dis : Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point reconnu, mais ils lui ont fait comme ils ont voulu : c'est ainsi que souffrira d'eux le Fils de l'homme. Alors les disciples comprirent qu'il leur

[1] Joan., 1, 29, etc. — [2] Apoc., 11. — [3] Matth., 17.

avait parlé de Jean-Baptiste. Un des trois disciples auxquels il dit cela était son bien-aimé Jean, qui, quelques années plus tard, eut une révélation plus manifeste sur l'avénement encore à venir d'Élie.

Ici finissent les prophètes de l'Ancien Testament. Le dernier rappelle le premier, Malachie rappelle Moïse : Souvenez-vous de la loi que j'ai donnée sur le mont Horeb à Moïse, mon serviteur, pour tout Israël. Ainsi le premier et le dernier ne font qu'un. De plus, le dernier de l'Ancien Testament prédit le premier du Nouveau, Malachie prédit Jean-Baptiste. L'ancienne et la nouvelle alliance n'en font ainsi qu'une. Le principe, le moyen et la fin de cette alliance éternelle, ce même prophète les résume en peu de mots. Il annonce que dans le second temple qu'on venait de rebâtir paraîtrait le Dominateur attendu, l'ange de l'alliance, qu'Israël désirait, et qu'alors un sacrifice sans tache serait offert à l'Éternel en tout lieu. Tout est dit, tout écrit. Un jour quelqu'un dira : Tout est consommé.

LIVRE VINGTIÈME.

Les philosophes, les poëtes et les historiens de la gentilité.

Où cessent les prophètes d'Israël, là commencent les philosophes, les poëtes et les historiens des nations. Les prophètes se suivent depuis Adam jusqu'à Malachie, à travers un espace de trente à quarante siècles. Ils cessent quand ils ont tout dit.

Les sages, communément appelés philosophes, ont commencé environ six siècles avant Jésus-Christ, et ont fini environ six siècles après. Les principaux sont : Lao-tseu, Cong-fu-tseu ou Confucius, et Meng-tseu, chez les Chinois ; Zoroastre et Hostanes, chez les Perses ; Thalès, Héraclite, chez les Grecs d'Asie ; Anaxagore, chez les Grecs d'Europe ; Pythagore, Xénophane, chez les Grecs d'Italie ; Empédocle, chez les Grecs de Sicile ; Socrate, dans Athènes, ainsi que Platon, Aristote, Zénon, Aristippe, Diogène, Épicure, Pyrrhon, etc. ; Cicéron, chez les Romains.

A la prédication du christianisme, plusieurs philosophes l'embrassèrent. Saint Pantène, que les peuples de l'Inde firent venir d'Alexandrie pour les instruire dans l'Évangile, avait été philosophe stoïcien ; saint Aristide, qui présenta une apologie de la religion chrétienne à l'empereur Adrien, était un philosophe d'Athènes ; le saint martyr Justin, qui présenta également une apologie à l'empereur Marc-Aurèle, était platonicien et continuait, aussi bien que saint Aristide, à porter le manteau de philosophe. Ceux qui n'embrassèrent pas le christianisme, s'en rapprochèrent plus ou moins dans leurs doctrines, comme Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle, Plotin, Jamblique, Proclus.

Cette espèce de succession se termine au sixième siècle par deux illustres catholiques, Boëce et Cassiodore, l'un et l'autre consuls romains.

Aux individus, il faut joindre les castes ou corporations entières, les brachmanes ou brames de l'Inde, qui subsistent encore, les mages de Perse, les Chaldéens de l'Assyrie, les prêtres de l'Égypte ; d'autant plus que plusieurs des philosophes nommés plus haut allaient consulter ces corporations.

Mais surtout, la race d'Abraham tout entière était une race de vrais sages. Aussi un philosophe d'Athènes, Théophraste, disciple et successeur d'Aristote, et, après lui, Porphyre, philosophe grec de Phénicie, compte-t-il les Juifs parmi les philosophes. Ils ne s'entretiennent, dit-il, que de la Divinité [1]. C'est à Abraham et à son arrière-petit-fils Joseph, que l'Égypte dut ce qu'il y a de plus vrai dans sa sagesse. Job, son descendant par Ésaü, philosophait avec ses amis de Théman, de Sué, de Naamath, mille ans avant la Grèce. La sagesse de Salomon faisait l'admiration de l'Égypte, des îles de la Méditerranée ou de l'Europe, et de l'Asie, jusqu'au delà de l'Euphrate, cinq siècles avant qu'il fût question de Socrate. Lorsque s'élève cet empire universel, qui doit contribuer, par la force, à ramener tous les peuples à l'unité, un prophète ou sage d'Israël, Jonas, est envoyé à Ninive, sa première capitale, pour y prêcher la pénitence ou le retour à la sagesse véritable. Et sa parole est plus efficace que ne sera jamais celle des sages d'Athènes et de Rome. Tobie, à la cour de Salmanasar, y enseignera de même, et par ses discours et par ses exemples. Cet empire est-il transporté à Babylone ? Daniel et ses compagnons y viennent, qui l'emportent sur tous les sages de l'Orient. Daniel devient le chef des mages. Sa renommée se répand partout. Il est reproché au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, de s'être comparé en sagesse à Daniel. Ce prophète et ses compagnons se montrent philosophes ou amateurs de la sagesse, non-seulement en paroles, mais en œuvres. Au faîte des honneurs, ils se laissent jeter dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, plutôt que de retenir la vérité captive et de transporter à la créature le culte qui n'est dû qu'au Créateur ; et les édits du roi annoncent le triomphe de leur sagesse à tous les peuples de la monarchie universelle. Enfin, cette monarchie a-t-elle passé des Babyloniens aux Perses ? Esther et Mardochée, dont aujourd'hui encore l'Orient révère les tombeaux, succèdent à Daniel ; ils publient la sagesse des Hébreux dans les cent vingt-sept provinces, parmi lesquelles sont nommément comprises l'Inde et l'Éthiopie.

La grande gloire de ce peuple vraiment philosophe, vraiment amateur de la sagesse, c'est que pendant les quinze siècles avant la venue de la sagesse incarnée, il fut le seul peuple de la terre à professer publiquement le culte du vrai Dieu et son vrai culte. « Il est vrai, dit Bossuet, que depuis la loi de Moïse, les païens avaient acquis une certaine facilité plus grande de connaître Dieu par la dispersion des Juifs, et par les prodiges que Dieu avait faits en leur faveur ; en sorte

[1] Porph. *De abstin.*, l. 2, § 26 ; l. 4, § 11.

que le nombre des particuliers qui l'adoraient parmi les Gentils est peut-être plus grand qu'on ne pense ; mais que des peuples entiers aient ouvert les yeux à la vraie religion, c'est de quoi l'on ne voit aucun exemple [1]. » Si des rois de Perse ou de Syrie rendent des ordonnances pour rebâtir le temple de Jérusalem ou pour y offrir des sacrifices au vrai Dieu, cela ne prouve pas que leurs peuples ni qu'eux-mêmes professassent son vrai culte. Car, dit Bossuet, « c'est ignorer les premiers principes de la théologie, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres [2]. » Saint Paul établit la même vérité dans son épître aux Romains. « La force de l'argument de cet apôtre, dit encore Bossuet, consiste en ce qu'il a fait voir d'un côté que les Gentils étaient criminels, en ne servant pas le Dieu qu'ils connaissaient : ce qui leur a attiré tous les autres crimes, dont le même apôtre fait le dénombrement ; et de l'autre, que les Juifs n'étaient pas moins coupables, pour avoir été prévaricateurs de la loi : ce qui montre que tout ce qui n'est pas juif est idolâtre, malgré le témoignage de sa conscience; puisque Dieu s'est fait connaître également à toutes les nations par les ouvrages de sa sagesse [3]. » Saint Augustin résume et distingue excellemment tout cela dans son commentaire sur ces paroles du psaume, *Dieu connu dans la Judée.* « Telle est la force de la vraie Divinité, qu'elle ne peut être tout à fait cachée à la créature raisonnable parvenue à l'usage de la raison ; car, excepté un petit nombre dans qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait ce monde où l'on voit le ciel et la terre, Dieu était connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent instruites dans la foi du Christ; mais en tant qu'il ne doit pas être adoré injurieusement avec les fausses divinites, Dieu était connu dans la Judée [4]. »

Ces vérités diverses vont être constatées en détail par l'examen des principaux peuples de l'antiquité.

[1] Bossuet, Lettre 257, à M. Brisacier. — [2] Lettre 256, au même. — [3] Lettre 257. — [4] Hæc est enim vis veræ divinitatis, ut creaturæ rationali, jam ratione utenti, non omnino ac penitùs possit abscondi. Exceptis enim paucis in quibus natura nimiùm depravatata est, universum genus humanum Deum mundi hujus fatetur auctorem. In hoc ergo quod fecit hunc mundum cœlo terrâque conspicuum, et ante quàm imbuerentur in fide Christi, notus omnibus gentibus Deus. In hoc autem quod non est injuriis suis cum diis falsis colendus, notus in Judæâ Deus. *In Johan. tractat.* 106, n. 4.

LA CHINE.

Environ cent ans après que les dix tribus d'Israël, parmi lesquelles se trouvait Tobie, eurent été dispersées jusque dans l'Inde, peut-être même jusque dans la Chine ; pendant les longues années que le prophète Daniel, chef des sages de la Chaldée et de la Perse, gouvernait l'empire d'Assyrie, et que la puissance du vrai Dieu était fréquemment annoncée par des édits publics à toute la terre, alors florissait à la Chine et voyagea vers l'Occident le plus ancien philosophe chinois. Son nom est Lao-tseu, qui veut dire fils de l'antiquité. Il naquit vers 600 avant Jésus-Christ, et vécut jusque vers 500, contemporain des prophètes Daniel et Ézéchiel, ainsi que du philosophe Thalès et des sept sages parmi les Grecs.

Comme il y avait eu en Israël des écoles de prophètes, ainsi, en Chine, il y avait eu ce que l'on y appelait *Yu-kiao*, maison de sages. Ce mot de *maison* doit se prendre ici, non pour une demeure matérielle, mais, comme il arrive souvent dans l'Écriture sainte, pour famille, société. Ces sages vivaient la plupart, au moins un certain temps, dans la solitude, au milieu des montagnes, livrés à la contemplation. Ils étaient souvent consultés des princes, et les aidaient, par leurs conseils et leurs efforts, à bien gouverner.

Le principal objet de leur contemplation était le *Tao*, qui, en chinois, présente absolument le même sens que le *logos* en grec et dans l'Évangile de saint Jean, c'est-à-dire *Verbe*, *raison*, *parole*. Un des premiers empereurs, Hoang-ti, ayant demandé à l'un de ces anciens solitaires ce qu'était le Tao, il répondit, après trois mois de réflexion : Le Tao (le Verbe) est obscur et caché : vous ne pouvez le voir ni l'entendre ; il est toujours en repos et toujours pur ; il ne travaille point avec un corps ; il ne se meut point, quoiqu'il soit ce qu'il y a de plus subtil ; il prévoit tout au dedans de lui-même, il est profondément caché au dehors ; il fait tout ce qui naît et périt [1].

Voici quelle idée les antiques monuments de la Chine nous donnent du sage.

Le Tao, le Verbe, étant le principe, le milieu et la fin de toutes choses, le sage ou l'*Yu* s'y tient constamment comme dans l'invariable milieu : il est content de tout, parce qu'il a toujours ce qu'il désire (savoir, ce qui est raisonnable). Les anciens enseignent, dit le *Li-ki:* Le sage (l'Yu) ne s'applique qu'à connaître la vérité et à

[1] Windischmann, *La Philosophie dans la progression de l'Histoire du Monde*, t. 1, p. 410. (En allemand.)

croître dans la vertu. Parler de lui est une tâche infinie; quelques traits seulement l'indiqueront. Le regard du sage est continuellement dirigé sur la vérité : nuit et jour, il la suit afin d'épurer ses connaissances et ses actions à ses rayons célestes. Disposé à se dévouer au prince, il emploie ses talents pour chacun de ses semblables et pour la patrie : mais il ne les estime point assez haut pour vouloir les imposer à personne; il attend une vocation. Un *Yu* ne cherche dans ses habits que de quoi se couvrir convenablement, et dans sa maison qu'un abri. Il méprise le choix délicat dans les mets, oublie même quelquefois des journées entières de manger, endure patiemment le froid et le chaud : il aime et attend la mort; il travaille sans cesse à sa perfection. La vertu est son trésor : voilà ce qu'il travaille à augmenter, non les biens extérieurs : son âme, voilà le champ qu'il cultive. Un *Yu* vit avec les hommes de son temps, mais il suit la doctrine du monde primitif; il est dans son siècle le modèle des siècles suivants. Dans des temps de désordre et de corruption, on ne saurait lui faire accepter un emploi; on ose à peine lui en offrir un : tous les ennemis de l'empire et de la vertu sont les siens et conspirent contre lui. Ni leur nombre, ni leur rage ne sauraient le faire entrer dans leurs vues. Autant son âme est tendre et ouverte au malheur public, autant elle est fermée au vice. Il voit la mort d'un œil tranquille : on peut le tuer, mais non le ployer à ce qui est indigne de lui. Dans le bonheur et dans le malheur l'*Yu* est le même : il s'avance lentement, mais il ne recule pas et ne se détourne pas même à l'aspect du péril. La franchise est son casque, la confiance sa cuirasse; l'obéissance à la loi et la bonne conduite, sa lance et sa massue; aussi n'a-t-il pas peur, même du tyran le plus sanguinaire. L'*Yu* est sensible et tendre. Il rougit de ses fautes, mais non pas des reproches de l'ami. Les peines et les joies de l'ami sont les siennes; il les porte en son cœur et expose, quand il le faut, sa vie pour elles. La science de l'*Yu* est grande; mais il ne cherche point à l'étendre au delà de ce qui est fructueux et ne perd point son temps à des rêves. Assuré dans sa méthode de penser, il ne risque rien légèrement, il sait craindre l'illusion. On peut le contredire sans lui déplaire. Modeste sans bassesse, il diminue sa grandeur en se cachant en lui-même : au premier aspect, il paraît sans talent, tant il craint de parler, tant il aime à se taire. Il est complaisant, cède volontiers, pardonne, oublie les offenses, compatit aux faiblesses d'autrui sans faire violence à son caractère, etc. Le chemin du Ciel, dit l'Y-King, est simple et pur : le chemin du sage est appliquant et demande de la persévérance. Les sages, ajoute une glose, ont toujours regardé la privation comme une félicité, et les douceurs de la vie comme un

malheur. Le sage, dit plus loin l'Y-King, doit se purifier et se renoncer [1].

Tel est le portrait idéal que les anciens Chinois nous ont laissé du sage et de ses devoirs.

Mais comme en Israël il y avait eu de faux prophètes, qui, au lieu de reprendre de leurs égarements les peuples et les rois, ne songeaient qu'à les flatter pour s'attirer leurs faveurs, ainsi vit-on de faux sages ou des sophistes dans la Chine, surtout pendant l'anarchie féodale qui la divisait et la désolait au temps de Lao-tseu. Il se forma un nouveau Yu-kiao, une nouvelle maison de sages, qui devint de plus en plus une école de cour et d'administration. La puissance du Ciel ou de Dieu était mise en oubli, l'antiquité était dédaignée : il fut dit : Le sage n'emprunte point sa politique, il la trouve dans son cœur ; s'il bâtissait sur les pensées d'autrui, il bâtirait sur le sable. Le sage est LUI-MÊME : la prééminence de ses vues le distingue de la foule, et sa conduite exprime sa grandeur [2].

Au milieu des funestes innovations qu'enfantait cet esprit d'orgueil, Lao-tseu entreprit de rétablir le véritable mystère de l'antique sagesse, la doctrine du Tao ou du Verbe éternel, son rejaillissement dans la nature et dans l'esprit de l'homme, et de s'opposer à la nouvelle école des lettrés de cour, comme un sage de l'école primitive. Désolé de voir tous ses efforts sans succès, il quitta la cour impériale des Tcheou, où il était historiographe, et enfin l'empire même, pour suivre la sagesse dans l'Occident. C'était le temps où Daniel était le chef des Chaldéens et des mages. Un des plus savants orientalistes de nos jours a pensé qu'il a pu venir jusque dans la Grèce et dans Athènes, comme y vint vers ce temps le Scythe Anacharsis.

Toutefois, à la prière d'un de ses amis, il acheva son *livre de la Raison et de la Vertu*, Tao-te-king, comme un monument de profonde spéculation à la manière des anciens. Ce livre existe encore. Comme dans le Chou-king de Confucius, le Tao ou le Verbe y est la condition fondamentale de l'existence, le principe et la vérité de toutes choses. Tao veut dire aussi parole ; de plus, d'après son caractère écrit, qui se compose du caractère du mouvement et de celui de la tête, il signifie encore chef qui meut tout, le premier moteur, le principe et le commencement. « Ce que l'Y-King nomme la coupole, dit un savant chinois, ce que Confucius nomme principe, Lao-tseu le nomme, également d'après l'ancienne manière, Tao, la raison. » Dans quel sens ceci se prend, on le voit dès le commencement

[1] Windischmann, t. 1, p. 258 et seq. *Mem. concern. les Chinois*, t. 8, 9 et 10. — [2] Windischmann, t. 1, p. 391.

du Tao-te-king, où il est dit : « Le Tao peut être nommé, mais avec un nom inouï. Sans nom, il est le principe du ciel et de la terre ; avec un nom, il est la mère de toutes choses. C'est pourquoi, soyons toujours sans passion pour méditer sa gloire. » Sur ces mots, *avec un nom* et *sans nom*, le commentaire chinois donne l'explication suivante : En soi-même et dans son essence, le Tao (le Verbe) n'a point de nom, parce qu'il est avant tout ; il était avant tous les êtres. Mais lorsque le mouvement (le temps) eut commencé et que l'être eut jailli du néant, il put recevoir un nom. Il faut être sans passion dans l'âme pour concevoir l'essence du Tao (du Verbe), ce qu'il était avant la naissance des choses, lorsqu'il n'avait encore ni pensé ni opéré (au sens des créatures). Mais nos passions mêmes nous font voir un second état moins parfait du Tao (du Verbe) dans les êtres, dont il est la mère.

« Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, dit encore Lao-tseu, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la mère de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de Tao (Verbe, raison).

« L'homme se règle d'après la mesure de la terre, la terre d'après la mesure du ciel, le ciel d'après la mesure du Tao (du Verbe), le Verbe d'après la mesure de lui-même. L'univers entier se règle ainsi d'après le Verbe, la raison éternelle, qui, ne se rapportant qu'à elle-même, est sa propre mesure et son propre modèle, aussi bien que la mesure et le modèle du ciel et de la terre.

« Les sages du premier ordre entendent le Tao (la raison), et s'y conforment dans leurs actions. Ceux du second ordre l'écoutent, mais tantôt ils y pensent, tantôt ils s'en éloignent. Ceux du dernier rang en entendent parler, mais ils en rient, ou, s'ils n'en rient pas, ils ne pensent point assez que c'est le Tao (la raison).

« Le Tao (la raison) a produit un : l'*Un* a produit le deux ; les deux ont produit le trois ; les trois ont produit toutes choses. » Un commentateur ajoute : « L'*Un* est le Tao (la raison), qui a changé le néant en être ; les deux sont les deux règles primordiales, et les trois, cette même dualité avec le souffle qui les unit, ou l'harmonie ; l'unité de ces trois constitue toutes choses.

« Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas se nomme *J* ; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme *Hi* ; celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme *Wei*. Ces trois sont incompréhensibles, unis, et ne font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant ; celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. Se suivant sans interruption, ils ne peuvent être

nommés... C'est ce qui s'appelle forme sans forme, image sans image, et impénétrable. Vous allez au-devant de lui et ne voyez point sa face; vous le suivez et ne voyez point son dos. »

Le savant, qui le premier nous a fait connaître ce passage, observe que les trois caractères employés pour former les mots J, Hi, Wei, n'ont aucun sens; qu'ils sont simplement les signes de sons étrangers à la langue chinoise, soit qu'on les articule tout entiers, soit qu'on prenne séparément les initiales J, H, V que les Chinois ne savent pas isoler en écrivant; et il arrive à démontrer que le nom J-Hi-Wei, ou Jhv, est identiquement le nom de *Jéhova*, le nom sacré que Dieu se donne lui-même dans l'Écriture.

« Celui qui s'unit au Tao (au Verbe), dit de plus Lao-tseu, est un sage véritable et saint. Il doit être sans passion, estimer peu tous les biens et honneurs, n'être pas même sensible à la bienveillance de l'homme ni à l'amour de ses propres enfants; son occupation est dans la profondeur de l'Esprit, sa loi, le silence. Il ne doit point affliger ce qui existe, vivre comme s'il ne vivait pas, être pénétré de compassion pour les autres et pour tout ce qui vit [1]. »

Dans un livre *Des Récompenses et des Peines*, attribué à Lao-tseu, mais qui est de quelqu'un de ses disciples, on lit entre autres choses ce qui suit :

« La route au bonheur ou au malheur n'est point indifférente. L'homme lui seul attire l'un et l'autre sur sa tête. La récompense du bien et la punition du mal sont comme l'ombre qui suit le corps, et aussi justes à la forme et à la taille.

« On suit la raison (le Verbe), lorsqu'on ne s'aveugle point par le mal, qu'on ne s'opiniâtre point dans un mauvais conseil : lorsqu'on est sincèrement pieux et amical, qu'on se reprend soi-même et qu'on cherche à se plier aux autres, qu'on est rempli d'une tendre compassion pour les veuves et les orphelins, qu'on souffre du malheur du prochain et qu'on se réjouit de son bonheur, qu'on lui aide dans le besoin, qu'on détourne de lui les périls, qu'on regarde le bien qui lui arrive comme arrivant à soi-même, que l'on considère son préjudice comme le sien propre, qu'on ne révèle pas ses défauts, qu'on ne se vante pas de sa propre perfection; lorsque dans le partage on laisse le plus grand aux autres et qu'on garde pour soi le plus petit: lorsqu'on ne se fâche pas des offenses et qu'on reçoit avec une crainte salutaire les réprimandes de la bienveillance : alors on est honoré de tous et protégé par le Tao ou le Verbe céleste, accompagné du bonheur et de la véritable richesse. Fuyez tout ce qui est impur. Les

[1] Abel Rémusat; *Mémoire sur Lao-tseu*. Windischmann, p. 399 et suivantes.

bons esprits veillent et secondent chaque action. Qui agit de cette manière deviendra lui-même un esprit ou du moins un immortel.

« Au contraire, se révolter contre la justice, tourner le dos à la raison, être puissant et rusé dans le mal, tendre aux vertueux des piéges cruels et funestes dans les ténèbres, désobéir dans le secret du cœur aux princes et aux pères et mères, et blesser ainsi sa propre chair et ses propres os; abuser de la foi des simples, répandre de vains mensonges et se plaire dans la tromperie; être sans cesse en deçà ou au delà de la mesure de ce qui convient; maltraiter en dessous et flatter en dessus; recevoir la bienveillance sans sensibilité, et couver la vengeance dans le cœur; mépriser le peuple du Ciel (les veuves et les orphelins); troubler l'ordre de l'empire; récompenser des indignes et punir des innocents; immoler ceux qui se soumettent, et tuer ceux qui se rendent à merci; humilier les gens de bien et déposer les sages; reconnaître ses vices et ne penser point à les corriger; connaître la vertu et ne la mettre point en pratique; enlacer autrui dans ses propres péchés; trahir les secrets des autres, les ravaler, les tromper ou épouvanter, les offenser, se quereller avec eux et vouloir toujours avoir raison; endommager les fruits des champs, persécuter d'innocents animaux, en particulier tuer leurs femelles lorsqu'elles portent ou qu'elles couvent, ou seulement déranger leurs nids; être ingrat et sans pudeur, avoir un cœur perfide; offrir et préparer des sacrifices sans égard aux anciens usages; entretenir de mauvais désirs dans le cœur, et jeter d'impudiques regards sur la femme d'autrui; souhaiter la mort de ceux à qui l'on doit ou de qui l'on a quelque chose à attendre; attribuer aussitôt le malheur des autres à leurs fautes; se moquer de leurs défauts corporels, dissimuler leurs bonnes qualités; s'élever contre les traditions des anciens et résister à son père ou en général à un plus âgé, et exciter leur colère; aimer la violence, le vol, la dissipation et le mensonge; être injuste dans la récompense et dans le châtiment; semer des terreurs, blasphémer le ciel et accuser les hommes; gourmander le vent et s'emporter contre le temps (lorsque soi-même l'on a tort); oublier l'antiquité pour des innovations, dire *oui* avec la bouche et *non* dans le fond du cœur; porter dans le cœur le venin et sur le visage la bienveillance; prendre le ciel et la terre à témoin des plus mauvaises pensées, et commettre des actions criminelles sous les yeux des Esprits; s'abandonner sans mesure aux voluptés; salir, au contraire, la nourriture des autres et les faire souffrir de la faim, ou les repaître de fausses doctrines; avoir faux poids et fausse mesure; demander toujours et être insatiable; se vanter et se donner des airs de grandeur, et porter sans cesse l'envie dans le cœur; aimer et haïr par intérêt propre;

faire du mal aux enfants et maltraiter des nouveau-nés : — ce sont là des actions qui méritent d'être punies suivant leur degré de résistance au Tao, des actions qui abrégent la vie et avancent la mort : même après la mort, la punition, si tout n'est pas expié, passe aux fils et aux petits-fils ; l'esprit décédé lui-même erre aussi longtemps autour des tombeaux ou dans les éléments, et apparaît en divers fantômes. Les Esprits recueillent les bonnes pensées tout comme ils reprochent et poursuivent les mauvaises. Le bien suit le repentir et l'amendement ; c'est ce qu'on appelle la conversion du mal au bien. L'homme vraiment heureux et bon voit du bien, dit du bien, fait du bien et se réunit après la mort aux saints ; le malheureux, au contraire, le méchant, voit du mal, dit du mal, fait du mal et se réunit aux Esprits mauvais. Comment ne pratiquerait-on pas la vertu [1] ? »

Nous verrons plus loin ce que la philosophie de Lao-tseu est devenue entre les mains de ses disciples.

Confucius ou Cong-fu-tseu, et, par abréviation, Coung-tseu, dont les descendants subsistent encore à la Chine, naquit l'an 551 et mourut l'an 479 avant l'ère chrétienne, contemporain des prophètes Daniel, Ézéchiel, Aggée, Malachie, Esdras, et du philosophe grec Anaxagore. Il voyagea beaucoup, remplit à différentes fois les plus hautes magistratures, éprouva des disgrâces, manqua quelquefois du nécessaire, vécut dans la solitude et y mourut à l'âge de soixante-treize ans, après avoir rédigé ou mis en ordre les livres canoniques de la Chine. Il s'était proposé le même but que Lao-tseu, rétablir la doctrine des anciens et y ramener les mœurs publiques et privées ; mais il prit une voie différente. Lao-tseu avait commencé par ce qu'il y a de plus élevé, par la doctrine du Tao ou du Verbe dans toute sa sublimité. Mais les hommes de son temps n'étaient plus capables de ces hautes contemplations. Il n'y eut que quelques individus de la maison des sages qui les goûtèrent. Koung-tseu résolut de prendre ses contemporains où ils en étaient : de les porter d'abord, par ses paroles et ses exemples, à une réforme morale et rituelle, pour les élever ensuite graduellement aux hauteurs de l'intelligence.

A l'âge de trente ou trente-cinq ans, il alla trouver Lao-tseu pour le consulter sur les rites des anciens. Le vieillard, qui connaissait et méprisait son siècle, lui répondit ironiquement : « Il y a longtemps que les hommes dont vous parlez ne sont plus ; il y a longtemps que leurs ossements sont tombés en poussière, et il ne reste plus d'eux que des maximes stériles. Le sage doit suivre le temps et se plier aux

[1] Abel Rémusat, *Des Récompenses et des Peines*, traduit du chinois. Windischmann, p. 414 et suivantes.

circonstances, en profiter si elles sont favorables, et se dérober à la tempête dans le cas contraire. On cache avec soin un trésor qu'on vient de découvrir et on n'en laisse rien apercevoir : ainsi la vertu principale consiste à paraître comme un insensé. Quittez cet extérieur superbe, ces prétentions excessives, ces projets qui, après tout, ne mènent plus à rien. Voilà ce que je puis vous dire ; profitez-en. » L'on ne sait quel effet produisit sur l'âme de Confucius cette réponse amère et sévère. Lui-même s'en expliqua là-dessus d'une manière énigmatique avec ses disciples, quand il dit : « Je ne m'étonne point que les oiseaux volent, que les poissons nagent et que les bêtes des champs marchent. Je sais qu'on prend les poissons avec des filets, les bêtes fauves avec des rets, et qu'on tue les oiseaux à coups de flèches. Mais quant à ce qui regarde le dragon, j'ignore comment il est porté à travers les vents et les nuages, et s'élève jusqu'au ciel. J'ai vu Lao-tseu : il est semblable au dragon [1]. »

Quand on pense que, dans l'antique symbolisme des Chinois, le dragon était un emblème célèbre des esprits célestes, Lao-tseu n'est point ravalé par cette comparaison : et Confucius avoue en même temps qu'il n'est pas capable de le suivre partout dans ses hauteurs et ses profondeurs.

Confucius eut jusqu'à trois mille disciples ; dans ce nombre il en distingua soixante-douze, et puis douze autres plus spécialement encore. Ces disciples étaient la plupart des hommes faits, qui venaient le consulter quand ils voulaient et sur quoi ils voulaient. Il n'était pas nécessaire qu'ils demeurassent avec lui ; c'était assez qu'ils lui eussent parlé et qu'ils se fussent déclarés pour la doctrine des anciens.

Je n'exige des hommes que ce qu'il faut en exiger, disait-il. La doctrine que je tâche de leur inculquer est celle que nos anciens ont enseignée et qu'ils nous ont transmise ; je n'y ai rien ajouté et je n'en ôte rien. Je la transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable ; c'est le Ciel même qui en est l'auteur. Je ne suis, par rapport à elle, que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre. Il ne dépend pas de lui de donner à la semence une forme différente de celle qu'elle a, de la faire germer, croître et fructifier ; il la met en terre telle qu'elle est, il l'arrose et lui donne ses soins : c'est tout ce qu'il peut faire ; le reste n'est pas en son pouvoir. Depuis Yao et Chun, la sainte doctrine a coulé sans interruption jusqu'à nous ; faisons-la couler à notre tour pour la transmettre à ceux qui viendront après nous. Eux, à notre exemple, la transmettront à leurs descendants ; et, de générations en générations, elle ré-

[1] *Mém. sur Lao-tseu*, Windisch., p. 394.

pandra sa lumière et ses influences sur la terre, jusqu'à ce qu'elle remonte au Ciel où elle a pris sa source. Attachons-nous au trône : plutôt mourir que de nous en séparer [1]. »

Il enseignait, non point à des heures fixes ni dans une forme déterminée, mais suivant les occurrences et par manière de conversation. Un jour, qu'il était ainsi à discourir sur certains usages de la haute antiquité, le roi de sa province lui demanda pourquoi les anciens empereurs avaient établi l'usage de joindre les ancêtres au Ciel dans les sacrifices qu'ils offraient.

« Le Ciel, lui répondit Koung-tseu, est le principe universel ; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au Ciel des témoignages de sa reconnaissance est le premier devoir de l'homme ; se montrer reconnaissant envers les ancêtres en est le second. Pour s'acquitter en même temps de ce double devoir et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme Fou-hi établit des cérémonies en l'honneur du Ciel et des ancêtres ; il détermina qu'immédiatement après avoir offert au *Chang-ti*, on rendrait hommage aux ancêtres ; mais, comme le *Chang-ti* et les ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il imagina de chercher, dans le ciel qui se voit, des emblèmes pour les désigner et les représenter.

« Avant que vous alliez plus loin, interrompit Ting-Koung, dites-moi, je vous prie, pourquoi l'on n'honore pas le Chang-ti (l'empereur auguste) de la même manière partout ?

« Par la raison, répondit Koung-tseu, qu'il faut que, dans le cérémonial qui s'observe, il y ait une différence marquée entre le fils du Ciel (l'empereur) et les autres souverains. Le fils du Ciel, en offrant au Chang-ti, représente le corps entier de la nation ; il lui adresse ses prières au nom et pour les besoins de toute la nation. Les autres souverains, ne représentant chacun que cette portion particulière de la nation qui a été confiée à ses soins, ne prient le Chang-ti qu'au nom et pour les besoins de ceux qu'ils représentent. Je reviens à ce que je vous disais : le Chang-ti est représenté sous l'emblème général du ciel visible ; on le représente aussi sous les emblèmes particuliers du soleil, de la lune et de la terre, parce que c'est par leur moyen que les hommes jouissent des bienfaits du Chang-ti pour l'entretien, l'utilité et les agréments de la vie.

« Par sa chaleur bienfaisante, le soleil donne l'âme à tout, vivifie

[1] *Vie de Confucius* ou *Koungtsée*, par le P. Amiot, t. 12 des *Mémoires sur les Chinois*, p. 344.

tout. Il est à nos yeux ce qu'il y a de plus brillant dans le ciel : il nous éclaire pendant le jour ; et, comme s'il ne voulait pas cesser un instant de nous éclairer, il semble avoir substitué la lune pour suppléer à son absence et tenir sa place pendant la nuit. En observant leurs cours et en les combinant l'un avec l'autre, les hommes sont parvenus à distinguer les temps pour les différentes opérations de la vie civile, et à fixer les saisons pour ne pas confondre l'ordre des cultures qu'ils doivent à la terre, afin d'en tirer avec plus de profit la subsistance dont elle les gratifie si libéralement.

« Dans l'intention de témoigner leur sensibilité et leur reconnaissance d'une manière qui eût quelque analogie aux bienfaits et qui fût propre à en rappeler le souvenir, les anciens, en établissant l'usage d'offrir solennellement au Chang-ti, déterminèrent le jour du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais que le Chang-ti semble lui avoir assignés pour sa demeure annuelle, recommence de nouveau sa carrière pour recommencer à distribuer ses bienfaits.

« Après avoir satisfait en quelque sorte à leurs obligations envers le Chang-ti, auquel, comme au principe universel de tout ce qui existe, ils étaient redevables de leur propre existence et de ce qui sert à l'entretenir, leurs cœurs se tournaient comme d'eux-mêmes vers ceux qui, par voie de génération, leur avaient transmis successivement la vie. Ils fixèrent en leur honneur des cérémonies respectueuses pour être comme le complément du sacrifice offert solennellement au Chang-ti ; et c'est par là que se terminait cet acte auguste de la religion de nos premiers pères. Les Tcheou jugèrent à propos d'ajouter quelque chose à ce cérémonial ; ils instituèrent un second sacrifice qui devait être offert solennellement au Chang-ti, dans la saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre, et pour le prier d'empêcher que les insectes, qui commencent alors à se mouvoir et à chercher leur nourriture, ne nuisissent à la fécondité de la mère commune. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts dans le *Kiao*, avec solennité, que par le fils du Ciel ; le roi de *Lou* ne doit ni ne peut les offrir. C'est par cette prérogative attachée à sa dignité, que le fils du Ciel diffère des autres souverains.

« Je comprends tout cela, dit Ting-Koung ; continuez-moi vos instructions sur cet article important, et mettez-moi au fait de ce qui concerne le *Kiao*, le *Tan*, les victimes, les ustensiles et les autres choses qui servent au fils du Ciel lors des grands sacrifices.

« Ce qu'on appelle *Kiao*, répondit Koung-tseu, est aujourd'hui un édifice entouré de murailles, dans l'enceinte duquel est une élévation

à laquelle on a donné le nom de *Tan*. On a choisi, pour la construction de cet édifice, un endroit hors des murailles de la ville, du côté du sud, parce que le Chang-ti est représenté sous l'emblème du soleil, et que le soleil se montre et paraît faire son cours dans cette partie du ciel. On a dressé dans l'enceinte de cet édifice le *Tan*, et on lui a donné une forme ronde, pour faire entendre que les opérations du ciel et de la terre, dirigées par le Chang-ti pour l'avantage de tout ce qui existe, étaient sans fin, se suivant et se succédant sans interruption, recommençant ensuite pour se suivre et se succéder encore avec la même régularité.

« Pour le grand sacrifice, que le fils du Ciel offre le jour du solstice d'hiver, un jeune taureau, dont les cornes commencent seulement à pousser, qui soit sans aucun défaut extérieur et d'une couleur tirant sur le rouge, est la seule victime qu'on doit immoler, après qu'elle aura été nourrie pendant l'espace de trois mois dans l'enceinte du *Kiao*. Un bœuf, quel qu'il soit, suffit pour le sacrifice moins solennel que, depuis les *Tcheou* seulement, le fils du Ciel offre au Chang-ti dans la saison du printemps, en reconnaissance des bienfaits dont il nous comble en particulier par le moyen de la terre.

« Par tout ce que je viens de rappeler à Votre Majesté, elle comprendra sans doute que sous quelque dénomination qu'on rende le culte, quel qu'en soit l'objet apparent et de quelque nature que soient les cérémonies extérieures, c'est toujours au Chang-ti qu'on le rend; c'est le Chang-ti qui est l'objet direct et principal de la vénération.

« Je n'ai pas le moindre doute sur cet article, reprit Ting-Koung. Achevez, je vous prie, et dites-moi surtout pourquoi le fils du Ciel fait les cérémonies en l'honneur de ses ancêtres dans l'enceinte du même *Kiao*.

« L'usage de rendre hommage aux ancêtres dans l'enceinte même du *Kiao*, repartit Koung-tseu, est de temps immémorial. On a eu en vue, en l'établissant, de prendre à témoin ceux à qui on était redevable et de la vie, et de ce que l'on était dans l'ordre civil, qu'on n'avait rien changé à leurs sages institutions. Avant le sacrifice, on les avertit de ce que l'on va faire ; après le sacrifice, on leur annonce ce que l'on a fait. En les avertissant de ce que l'on va faire, on est censé demander leurs ordres pour ne le faire que dans le temps et de la manière dont ils l'auront eux-mêmes prescrit ; et en leur annonçant ce que l'on a fait, on est censé leur donner la preuve d'une entière soumission à leur volonté, puisqu'il ne s'est fait que ce qu'ils avaient ordonné, dans le temps et de la manière dont ils l'avaient ordonné [1]. »

[1] *Vie de Confucius*, p. 202-207.

On voit ici de quelle manière Confucius entendait le culte rendu aux esprits et aux ancêtres.

Interrogé par un autre roi sur la nature de l'homme, il distingua trois choses, le corps, le souffle de vie et la substance intellectuelle, et termina ainsi sa réponse : « L'homme n'était parvenu au terme de la plénitude de la vie que par degrés et par voie d'expansion ; il n'arrive de même que par degrés et par voie de dépérissement, au terme de la destruction. Cette destruction, toutefois, n'est pas une destruction proprement dite, c'est une décomposition qui remet chaque substance dans son état naturel. La substance intellectuelle remonte au Ciel, d'où elle était venue ; le *Ki* ou le souffle se joint au fluide aérien, et les substances humides et terrestres redeviennent terre et eau. L'homme, disent nos anciens sages, est un être à part, dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres êtres. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité ; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin et de prendre les moyens nécessaires pour arriver à cette fin. Il peut se perfectionner ou se dépraver, suivant l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté ; il connaît des vertus et des vices, et sent qu'il a des devoirs à remplir envers le Ciel, envers soi-même et envers ses semblables. S'il s'acquitte de ces différents devoirs, il est vertueux et digne de récompense : il est coupable et mérite châtiment, s'il les néglige. Voilà, seigneur, un très-court abrégé de ce que je pourrais vous dire sur la nature de l'homme [1]. »

Nous avons vu ailleurs que les antiques sages de la Chine n'ignoraient pas que l'homme était déchu. Ils n'ignoraient pas non plus qu'il devait venir un Saint, un Rédempteur, envoyé du Ciel pour réparer toutes choses.

« Qu'elle est grande la voie du Saint ! s'écrie Confucius. Elle est comme l'Océan, elle produit et conserve toutes choses ; sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche !... Attendons un homme qui soit tel qu'il puisse suivre cette voie : car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie du Saint [2]. »

Après avoir plusieurs fois rappelé ce *saint homme qui doit venir*, il ajoute : « Il n'y a dans l'univers qu'un saint qui puisse comprendre, éclairer, pénétrer, savoir et suffire pour gouverner ; dont la magnanimité, l'affabilité, la bonté contiennent tous les hommes ; dont l'énergie, le courage, la force et la constance puissent suffire pour

[1] *Vie de Confucius*, p. 277. — [2] *L'invariable milieu*, traduit par Abel Rémusat, p. 94.

commander ; dont la pureté, la gravité, l'équité, la droiture suffisent pour attirer le respect ; dont l'éloquence, la régularité, l'attention, l'exactitude suffisent pour tout discerner. Son esprit vaste et étendu est une source profonde de choses qui paraissent chacune en leur temps. Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, le peuple, quand il se montre, ne peut manquer de le respecter : s'il parle, il n'est personne qui ne le croie ; s'il agit, il n'est personne qui ne l'applaudisse. Aussi, son nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire et se répandront jusque chez les barbares du midi et du nord, partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, éclairés par le soleil et la lune, fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent, l'honoreront et l'aimeront, et l'on pourra le comparer au Ciel (à Dieu) [1]. »

Un jour le ministre d'un roi consulta Confucius, et lui dit : O maître, n'êtes-vous pas un saint homme ? Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. — Mais, reprit le ministre, les trois rois (fondateurs des trois premières dynasties) n'ont-ils pas été des saints ? — Les trois rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible ; mais moi, *Khiêou* (petit), je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre reprit : Les cinq seigneurs n'ont-ils pas été des saints ? — Les cinq seigneurs, dit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable : mais moi, *Khiêou,* je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre lui demanda encore : Les trois Auguste n'ont-ils pas été des saints ? — Les trois Auguste, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps : mais moi, *Khiêou*, j'ignore s'ils ont été des saints. Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : S'il en est ainsi, quel est donc celui que l'on peut appeler saint ? Confucius, ému, répondit pourtant avec douceur à cette question : Moi, *Khiêou*, *j'ai entendu dire que, dans les contrées occidentales, il y avait* (ou il y aurait) *un saint homme,* qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles ; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée ; qui, sans exécuter de changements, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi, *Khiêou*, j'ai entendu dire que c'était là le véritable saint [2]. »

Cette parole remarquable de Confucius, d'après laquelle le saint

[1] *L'invariable milieu*, not., p. 102. — [2] *Ibid.*, p. 144, etc.

devait paraître à l'occident de la Chine, précisément du côté où se trouve la Judée, est consignée jusque dans quatre ouvrages chinois.

Voici qui n'est pas moins curieux. Dans l'écriture chinoise, il est une classe propre d'anciens caractères prophétiques et typiques que les sectateurs de Fo, Boudda, ont appliqués à son incarnation. Ils se servent en particulier d'un caractère principal de cette espèce; mais ce caractère, combiné avec le signe *descendre*, *s'humilier*, et celui de *naître*, *prendre vie*, est, comme le dit Tschang-tsien, très-ancien, et les sectaires l'ont appliqué à Fo, mais ils ne l'ont point inventé. Il ajoute : « Les anciens ont employé ce caractère d'écriture pour désigner celui qui par sa richesse enrichit les autres, et par sa dignité et son excellence les ennoblit. Le nom de SAINT, dit Wan-Ki, désigne celui qui connaît tout, voit tout, entend tout. Ses pensées sont parfaitement vraies, ses actions parfaitement saintes. Sa parole est doctrine, son exemple est règle. Il réunit trois ordres d'êtres, possède tout bien. Il est tout céleste et merveilleux. Le livre Tchao-sin-tu-hoei dit : Le saint est si élevé et si profond qu'il est inscrutable. Il est le seul dont la sagesse n'ait point de bornes. L'avenir est clair devant ses yeux. Son amour embrasse l'univers et le vivifie comme le printemps. Il est un avec le Thian (le Ciel, Dieu). Suivant le livre Lun-hen, le cœur du Thian est dans la poitrine du saint, et la doctrine du Thian sur ses lèvres. Le monde ne peut pas connaître le Thian sans le saint. Suivant l'Y-King, il n'y a que le saint qui puisse offrir au Chang-ti un sacrifice agréable. Les peuples attendent le saint, dit Meng-tseu, comme des plantes flétries les nuées et la pluie.

On pourrait peut-être dire qu'on entend par là un saint comme Yao, Chun ou Confucius; mais comment entendre alors ces paroles qui se lisent dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie, composé par un empereur : « Avant la naissance du saint, le Tao (le Verbe) résidait dans le ciel et dans la terre : depuis la naissance du saint, c'est en lui que le Verbe réside ? » Comment entendre les paroles du grand commentaire sur le Chou-King : « Le Thian est le saint invisible, le saint est le Thian devenu visible et enseignant les hommes ? » Comment cette glose sur l'Y-King : « Cet homme est le Thian, et le Thian est cet homme ? » Comment, en outre, ces expressions : L'homme divin, l'homme céleste, l'homme unique, l'homme par excellence, le plus beau des hommes, le vrai homme, l'admirable, le premier-né, etc. ? Comment enfin ces expressions si souvent usitées et par tant d'écrivains : Il renouvellera le monde, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra dans l'opprobre et la douleur, ouvrira le ciel, etc. ?

Outre ce caractère principal du genre typique, il en est encore

beaucoup d'autres qui ne doivent pas moins être considérés comme des combinaisons suivant une tradition primitive ; par exemple, l'image d'une nuée de pluie, de laquelle sort l'image d'un enfant dans le sein maternel, signifie *désiré*. Et à côté se voit le personnage qui attend ; c'est l'image de l'homme, d'un sage selon l'ancienne doctrine. De plus, une figure humaine sur le signe dix (qui est une croix +), placé au-dessus d'un cœur, signifie *amour*, *miséricorde*. Un grand nombre de caractères typiques se groupent autour de l'image de l'agneau. Avec celle de nourriture, cela veut dire *nourriture du peuple ;* avec le signe de *moi*, *justice ;* avec le signe dix (une croix), au-dessus du vase du sacrifice, *grande justice ;* combiné avec l'image de l'homme, *celui qui pardonne dans son cœur ;* dans l'image de la prison, *chargé d'iniquités*. Le Chouven ajoute : C'est aussi le nom d'un peuple dans le Ta-tsin (la grande Chine, l'Occident, l'empire romain), qui est plein de charité ; or, la charité est le germe d'une longue vie ; et ce peuple a un roi qui ne meurt jamais.

L'idée d'une vierge, mère du saint, revient fréquemment, non-seulement dans la tradition chinoise, mais encore dans les Kings, livres canoniques rédigés par Confucius. Les saints, les sages, les libérateurs des peuples naissent de vierges. Les saints et les sages, dit le Chouven, furent appelés fils de Dieu (fils du Ciel, Thian-tseu), parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du Ciel. Kog-yang-tseu dit encore plus clairement : « Le saint n'a point de père, il est conçu par l'opération du Ciel. » On attache tant de prix à cette idée, que chaque dynastie attribue volontiers cette prérogative à son fondateur. Enfin, dans la Chine comme dans l'Inde, on reconnaît qu'il faut une conception et une naissance pures. Aussi les noms de la vierge sans tache sont-ils remarquables ; elle est appelée la beauté attendue, la vierge qui s'élève, la vierge pure, la félicité universelle, la grande fidélité, qui a sa parure en elle-même. Le Chi-King chante de la mère de Hoang-ti, un des empereurs à moitié fabuleux : « Elle offrit sa prière et son sacrifice pour que le Désiré vînt, et, pendant qu'elle était remplie de cette grande pensée, le souverain Seigneur (Chang-ti) l'exauça, et, dans le moment et le lieu même, elle sentit ses entrailles ébranlées et fut pénétrée d'un respectueux frémissement. Elle conçut ainsi Hoang-ti et enfanta, lorsque son temps fut venu, son premier-né, comme un tendre agneau, sans lésion, sans effort, sans douleur et sans tache. Merveille céleste ! Mais le souverain Seigneur n'a qu'à vouloir... La tendre mère l'enfanta dans une cabane près du chemin ; des bœufs et des agneaux le réchauffèrent de leur haleine ; les habitants du bocage accoururent malgré la rigueur du froid ; les oiseaux volèrent auprès de l'enfant

pour le couvrir de leurs ailes; mais lui-même fit entendre sa voix au loin, etc. » Ces chants et d'autres semblables du Chi-King, en l'honneur de mères-vierges et de leurs célestes fils, ne sont, suivant toutes les apparences, que des applications d'une antique prophétie, dont les vestiges se rencontrent chez les peuples les plus civilisés de l'Orient et jusques en Amérique. Une glose du Chi-King ajoute : « Le Thian (le Ciel) veut manifester sa puissance et montrer combien le saint est au-dessus des autres hommes. » Le nom de la mère de Hoang-ti est composé, au reste, de deux caractères : le premier contient un agneau et une vierge, l'autre une source et une vierge. Le caractère *niu*, qui y revient deux fois, désigne une fille d'une vertu pure, les mains jointes, modestement assise, calme et réfléchissant [1].

Quant à la morale, voici quelle était en substance celle de Confucius. « Je ne vous enseigne rien, disait-il au grand nombre, que ce que vous apprendriez de vous-mêmes, si vous ne faisiez qu'un légitime usage des facultés de votre esprit. Rien de si naturel, rien de si simple que les principes de cette morale dont je tâche de vous inculquer les salutaires maximes. Tout ce que je vous dis, nos anciens sages l'ont pratiqué avant nous ; et cette pratique, qui, dans les temps reculés, était universellement adoptée, se réduit à l'observation des trois lois fondamentales de relation entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et l'épouse, et à la pratique exacte des cinq vertus capitales qu'il suffit de vous nommer pour vous faire naître l'idée de leur excellence et de la nécessité de les exercer. C'est l'humanité, c'est-à-dire cette charité universelle entre tous ceux de notre espèce, sans distinction ; c'est la justice, qui donne à chaque individu de l'espèce ce qui lui est légitimement dû, sans favoriser l'un plutôt que l'autre ; c'est la conformité aux cérémonies et aux usages établis, afin que ceux qui vivent ensemble aient une même manière de vivre et participent aux mêmes avantages comme aux mêmes incommodités ; c'est la droiture, c'est-à-dire cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai et qu'on le désire, sans vouloir se donner le change à soi-même ni le donner aux autres ; c'est enfin la sincérité ou la bonne foi, c'est-à-dire cette franchise, cette ouverture de cœur mêlée de confiance, qui excluent toute feinte et tout déguisement, tant dans la conduite que dans le discours. Voilà ce qui a rendu nos premiers instituteurs respectables pendant leur vie, et ce qui a immortalisé

[1] Windischmann, p. 363 et suivantes. Mémoire manuscrit des R. P. jésuites de la Chine.

leurs noms après leur mort. Prenons-les pour modèles, faisons tous nos efforts pour les imiter [1]. »

De retour dans son pays natal, le royaume de *Lou*, Confucius s'occupa constamment du soin de mettre en ordre les cinq *Kings* ou livres sacrés des Chinois. L'Y-King est un commentaire sur une espèce d'écriture algébrique en lignes brisées ou entières, attribuée à Fo-hi ; le Chou-King, traité de morale politique, tiré de l'histoire de la Chine, depuis Yao jusqu'au temps de Confucius; le Chi-King, recueil d'anciens cantiques ; le Li-King, recueil des anciens rites : l'Yo-King, traité de l'ancienne musique. Ce dernier est perdu. Outre ces cinq ouvrages, qui sont devenus les livres canoniques de tout l'empire chinois, Confucius en fit un sixième sur l'histoire du royaume de *Lou*, sa province natale. Ce qui fait que l'on compte quelquefois six *Kings*.

Quand il eut conduit ce grand travail au degré de perfection où il le voulait, Confucius cessa d'écrire et ne pensa plus qu'à se disposer à la mort. Mais en terminant sa carrière littéraire, il crut qu'il était de son devoir de remercier le Ciel de lui avoir donné assez de vie et de force pour pouvoir la fournir jusqu'au bout. Il assembla ceux de ses disciples qui lui étaient les plus attachés et sur lesquels il comptait le plus pour la publication de sa doctrine après sa mort : et les ayant conduits au pied de l'un de ces antiques tertres près duquel on avait construit un *Ting* ou pavillon pour en conserver la mémoire, il leur enjoignit d'y dresser un autel. L'autel dressé, il y déposa les six *Kings ;* puis, se mettant à deux genoux, la face tournée du côté du nord, il adora le Ciel, et le remercia, avec les sentiments de la plus sincère reconnaissance, du bienfait insigne qu'il lui avait accordé en prolongeant le cours de sa vie autant de temps qu'il en fallait pour pouvoir compléter l'objet qui seul lui faisait désirer de vivre. Il s'était disposé à cette pieuse cérémonie par la purification et par le jeûne : il la termina par l'offrande entière et sans réserve de son travail [2]. »

Après les cinq livres canoniques du maître, viennent quatre livres de son école : 1° le Ta-hio ou la grande science, qui traite en particulier de la nécessité de se connaître et de se gouverner soi-même, avant de penser à éclairer les peuples et à gouverner les empires. Le premier chapitre est le propre texte de Confucius : les dix autres n'en sont que des développements par son disciple Tseng-tseu : 2° l'invariable milieu, rédigé par un petit-fils de Confucius, Tseu-sse, d'après les instructions de son grand-père. Il y est traité avec pro-

[1] *Vie de Confucius*, p. 139.— [2] *Ibid.*, p. 379.

fondeur de l'éternel milieu ou de la raison et de la sagesse véritables, des moyens de s'y affermir et d'éviter ou de vaincre tous les extrêmes dans la route de la science et de la vertu ; 3° le Lun-yu ou livre des entretiens, qui renferme des entretiens de Confucius avec ses disciples ; 4° les écrits de Meng-tseu ou Mencius.

Meng-tseu naquit l'an 398, environ quatre-vingts ans après la mort de Confucius, et mourut l'an 314 avant l'ère chrétienne, contemporain de Platon et d'Aristote. Il recueillit l'héritage de Confucius en développant ses principes, comme Confucius avait recueilli l'héritage des plus anciens. Aussi est-il honoré à la Chine comme le deuxième saint, Confucius étant regardé comme le premier. Sa manière d'argumenter est une espèce d'ironie. Il ne conteste rien à ses adversaires ; mais en leur accordant leurs principes, il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite, ou pour obtenir de lui les éloges qu'ils croyaient mériter.

Le roi de Weï, un de ces princes dont les dissensions et les guerres perpétuelles désolaient la Chine à cette époque, exposait avec complaisance, à Meng-tseu, les soins qu'il prenait pour rendre son peuple heureux, et lui marquait son étonnement de ne voir son petit État ni plus florissant ni plus peuplé que ceux de ses voisins. « Prince, lui répondit le philosophe, vous aimez la guerre ; permettez-moi d'y puiser une comparaison : deux armées sont en présence ; on sonne la charge, la mêlée commence, un des partis est vaincu : la moitié des soldats s'enfuit à cent pas, l'autre moitié s'arrête à cinquante. Ces derniers auraient-ils bonne grâce à se moquer des autres qui ont fui plus loin qu'eux ?— Non, répondit le roi ; pour s'être arrêtés à cinquante pas, ils n'en ont pas moins pris la fuite : la même ignominie les attend. — Prince, reprit vivement Meng-tseu, cessez donc de vanter les soins que vous prenez de plus que vos voisins ; vous avez tous encouru les mêmes reproches, et nul de vous n'est en droit de se moquer des autres.

Poursuivant ensuite ses mordantes interpellations : Trouvez-vous, dit-il au roi, qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ? — Non, répondit le prince. — Y en a-t-il, continua Meng-tseu, entre celui qui tue avec une épée, ou par une administration inhumaine ? — Non, répondit encore le prince. — Eh bien, reprit Meng-tseu, vos cuisines regorgent de viandes ; vos haras sont remplis de chevaux, et vos sujets, le visage hâve et décharné, sont accablés de misère et sont trouvés morts de faim au milieu des

champs et des déserts. N'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer les hommes? Et qu'importe que vous les fassiez périr par le glaive ou par la dureté de votre cœur? Si nous haïssons ces animaux féroces qui se déchirent et se dévorent les uns les autres, combien plus devons-nous détester un prince qui, devant, par sa douceur et sa bonté, se montrer le père de son peuple, ne craint pas d'élever des animaux pour le leur donner à dévorer! Quel père du peuple que celui qui traite si impitoyablement ses enfants, et qui a moins de soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit!

Un jour le roi de Tsi, s'informant près du philosophe des événements qui s'étaient passés à des époques déjà anciennes alors, lui parlait du dernier prince de la première dynastie, détrôné par Tching-thang, et du dernier prince de la seconde dynastie, mis à mort par Wou-wang, fondateur de la troisième. Ces faits sont-ils réels? demanda-t-il à Mencius. — L'histoire en fait foi, répondit celui-ci. — Un sujet mettre à mort son souverain! cela se peut-il? répliqua le prince. — Le rebelle, repartit Meng-tseu, est celui qui outrage l'humanité; le brigand est celui qui se révolte contre la justice. Le rebelle, le brigand n'est qu'un simple particulier. J'ai ouï dire que le châtiment était, dans la personne de Cheou, tombé sur un particulier. Je ne vois pas qu'on ait en lui fait périr un prince.

Près de dix-sept siècles plus tard, vers la fin du quatorzième de l'ère chrétienne, Houng-wou, le fondateur de la dynastie des Ming, lisant un jour Meng-tseu, tomba, dit-on, sur ce passage: « Le prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds ou comme les graines de sénevé dont il ne fait aucun cas: ses sujets, à leur tour, le regardent comme un brigand ou comme un ennemi. » Ces paroles choquèrent le nouvel empereur: « Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on doit parler des souverains. Celui qui a tenu un pareil langage n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Meng-tseu et qu'on ôte sa tablette du temple du prince des lettrés! Que nul ne soit assez hardi pour me présenter à ce sujet des représentations, ni pour m'en transmettre, avant qu'on ait percé d'une flèche celui qui les aura rédigées! »

Ce décret jeta la consternation parmi les lettrés: un d'entre eux, nommé Thsian-tang, président de l'une des cours souveraines, résolut de se sacrifier pour l'honneur de Meng-tseu; il composa une requête dans laquelle, après avoir exposé le passage en entier, et expliqué le vrai sens dans lequel il fallait l'entendre, il faisait le tableau de l'empire au temps de Meng-tseu, et de l'état déplorable où l'avaient réduit tous ces petits tyrans sans cesse en guerre les uns avec les autres, et tous également révoltés contre l'autorité légitime

des princes de la dynastie des Tcheou. « C'est de ces sortes de souverains, disait-il en finissant, et nullement du fils du Ciel que Mengtseu a voulu parler. Comment, après tant de siècles, peut-on lui en faire un crime ? Je mourrai, puisque tel est l'ordre ; mais ma mort sera glorieuse aux yeux de la postérité. »

Après avoir dressé cette requête et préparé son cercueil, Thsiantang se rendit au palais, et, étant arrivé à la première enceinte : « Je viens, dit-il aux gardes, pour faire des représentations en faveur de Meng-tseu ; voici ma requête : et, découvrant sa poitrine : Je sais quels sont vos ordres, dit-il ; frappez. » A l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête et la fait parvenir jusqu'à l'empereur, à qui l'on raconta ce qui venait d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit, l'approuva ou feignit de l'approuver, et donna ses ordres pour soigner Thsian-tang de la blessure qu'il avait reçue. En même temps il décréta que le nom de Meng-tseu resterait en possession de tous les honneurs dont il jouissait[1].

Maintenant, la doctrine de Confucius et de Meng-tseu a-t-elle toujours été observée à la Chine ? quels effets y a-t-elle produits ?

Voici d'abord un fait que racontent les historiens chinois : Un siècle après la mort de Meng-tseu, il s'éleva, pendant plus de vingt ans, une violente persécution contre les lettres et les lettrés. L'an 247 avant l'ère chrétienne, un nouvel empereur, Chihoangti, réunit en un seul empire la Chine, jusqu'alors divisée en plusieurs royaumes qui se faisaient presque toujours la guerre. C'est lui qui bâtit la grande muraille de quatre cents lieues de long, pour défendre le pays contre les incursions des Tartares. Afin de gouverner plus à son gré, il entreprit, dit-on, la trente-quatrième année de son règne, d'abolir les anciennes histoires et les anciennes doctrines, en détruisant les anciens livres, particulièrement ceux de Confucius. Comme ces livres étaient écrits alors sur des tablettes de bois, la découverte et la destruction en étaient plus faciles. Plusieurs ouvrages périrent ainsi tout à fait, comme l'Yo-King du philosophe ; d'autres ne furent retrouvés qu'en partie, comme le Chou-King.

Quant à l'empire moral de la doctrine elle-même sur les esprits, un des plus fameux lettrés va nous l'apprendre.

« Le *Tahio*, ou *la grande science*, dit Tchou-hi, n'est autre chose que la doctrine des anciens sages : elle apprend aux hommes ce qu'il leur importe le plus de savoir.

« *Fouhi*, *Chinnoung*, *Hoangti*, *Yao* et *Chun* reconnaissaient un maître, arbitre souverain de tout ce qui est, et ils lui rendaient hom-

[1] Abel Rémusat, *Nouv. Mélang. asiatiques*, t. 2, art. *Meng-tseu*.

mage. Placés par ce souverain à la tête de la nation, ils la gouvernaient en pères. Ils avaient à cœur les cérémonies, la musique et les rites, et ils en firent la base de leur législation... Les trois familles qui gouvernèrent après eux, je veux dire les fondateurs des trois dynasties, *Hia*, *Chang* et *Tcheou*, les imitèrent et les surpassèrent même à certains égards. Dans ces temps heureux, le bon ordre régnait également dans la cour du souverain, dans les palais des grands et dans les maisons des simples particuliers.

« Et si la dynastie des *Tcheou*, d'où sont sortis tant d'illustres personnages, a produit aussi de méchants princes, des princes indignes de régner ; s'il s'est pratiqué tant de vertus sous les bons rois qui l'ont illustrée, et s'il s'est commis tant de crimes sous les princes iniques qui l'ont déshonorée, c'est uniquement parce que les uns se conduisaient suivant les principes de la *grande science*, et que les autres se laissaient conduire par leurs passions.

« Cependant, dans ces temps nébuleux où la dynastie des *Tcheou* était sur son déclin, pour avoir négligé la grande science, le Ciel ne voulut pas abandonner tout à fait les hommes à leur sens pervers ; il fit naître Koungtsée, pour qu'il tâchât de rappeler sur la terre l'innocence et la vertu, qui semblaient en être bannies, en y renouvelant le souvenir de la *grande science*, qui était presque entièrement perdu.

« Après la mort de Koungtsée et de ses disciples, l'ignorance et la corruption éteignirent le flambeau dont les sages s'étaient servis pour éclairer la nation. Meng-tsée le ralluma, mais ce ne fut pas pour le faire briller longtemps ; il s'éleva quantité de fausses doctrines qui en obscurcirent l'éclat. Les sectateurs de ces fausses doctrines se multiplièrent à l'infini et prévalurent sur le petit nombre de sages qui cultivaient la science des mœurs, la grande science, la seule vraie science. Les sectaires, en débitant des choses qui sont, en apparence, bien au-dessus de celles qu'on trouve dans le *Tahio*, attirèrent à eux la multitude. — La plupart d'entre eux n'admettent aucun être intellectuel pour premier principe des choses, et ne cherchent sur la terre qu'à se procurer un honteux repos ; ce sont des hommes méprisables et vils, inutiles au genre humain, et qui n'ont d'humanité que ce dont ils ne peuvent se dépouiller.

« Il en est d'autres qui, pour se procurer des richesses et des honneurs, séduisent le peuple par leurs prestiges, leurs artifices et leurs vains raisonnements.

« Après Meng-tsée, les semences de la saine doctrine que ce sage avait fait germer de nouveau, furent étouffées par les mauvais grains que les différents sectaires répandirent de toutes parts. Ces sectaires,

multipliés à l'infini, prévalurent sur les véritables sages dans l'esprit de la populace et des ignorants ; ils firent presque oublier Koung-tsée et la doctrine des anciens, jusqu'au temps où parurent les deux *Tcheng-tsée* dans le *Ho-nan*. Ces deux illustres personnages, tant par leurs discours que par leurs écrits, mirent en vigueur les préceptes de la *grande science*, et tâchèrent de porter les hommes à l'accomplissement de leurs devoirs : mais ces deux brillantes lumières ont disparu, et, malheureusement pour nous, leurs ouvrages ont été dispersés ou mutilés. Je ne suis pas assez habile pour suppléer en entier ce qui nous manque ; mais comme j'ai toujours aimé l'étude, que je me suis appliqué surtout à l'étude de nos grands livres, je suis tout pénétré des maximes de Koung-tsée et des sages de la haute antiquité, qui sont celles de la *grande science* [1]. »

Voilà donc la philosophie chinoise, par la bouche d'un de ses plus illustres défenseurs, qui confesse avoir été impuissante à réaliser le bien qu'elle avait entrepris. Tout ce qu'a pu l'école de Confucius, c'est de conserver parmi les savants de la Chine la lettre de la doctrine ancienne ; mais, depuis des siècles, c'est une lettre morte. Les disciples de Lao-tseu ont dégénéré bien plus encore : au lieu de marcher sur les traces de leur maître, ils en ont fait une espèce de divinité fabuleuse : au lieu d'étudier avec lui la raison divine, ils se livrent à des extravagances sans nombre. Sous le nom superbe de Tao-sse ou docteurs de la raison, ce n'est plus qu'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs. Enfin, pour la Chine comme pour le reste du monde, il n'y a d'espoir que dans le saint que Confucius attendait du côté de l'Occident.

Un savant homme de nos jours, qui a fait une histoire approfondie de la philosophie en Chine, conclut par les réflexions suivantes :

Tourner le regard sur la vérité, principalement dans sa manifestation naturelle comme ordonnance céleste de tous les événements du monde pour annoncer la volonté souveraine, tel est le caractère fondamental de l'ancienne sagesse. Le fondement tout entier est théocratique. Les temps de la première législation sont trop peu connus pour pouvoir déterminer combien de temps les ancêtres du peuple chinois restèrent liés avec les saints patriarches du monde primitif, ni ce qui les porta spécialement à s'acheminer vers l'Orient. En principe, l'empereur était regardé comme le fils du Ciel, le vicaire de Dieu, comme le père et la mère du peuple ; la volonté du Ciel était sa règle. Mais comme il n'y avait point de puissance intermédiaire pour interpréter

[1] *Vie de Confucius*, p. 503-506.

la volonté céleste, il y avait danger que l'empereur n'appelât volonté du Ciel sa volonté à lui seul, son intérêt, sa passion. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Souvent on vit, sous l'apparence de l'humilité, le plus extrême orgueil assis sur le trône. Les dominateurs s'annonçaient comme des dieux, et le peuple se prosterna devant eux, non plus dans l'ancien esprit d'une vénération filiale, mais proprement en esclaves et en idolâtres. Mais comme les gouvernants de cette espèce tenaient moins que personne du caractère théocratique, et que leur vie ne montrait que trop combien peu ils étaient accrédités du Ciel, très-souvent aussi, derrière cet esprit servile et cette fausse dévotion, fermentait une aversion intérieure ; de sorte que de tous les côtés le mensonge se cachait sous le masque de l'antique véracité. Pendant que d'ambitieux seigneurs font de longs discours et publient des édits dans le style de l'antiquité, mais dont chaque affidé sait bien que tout n'est qu'un mensonge et que le vrai fond c'est la volonté arbitraire de l'empereur, l'ambition et l'intérêt particulier des grands : le peuple, à son tour, est devenu de plus d'une manière sournois et méfiant : et tandis que celui-là regarde la conscience individuelle, quoiqu'il n'y ait plus ce vieux respect pour la volonté du Ciel, comme le plus haut et dernier tribunal, celui-ci également suit ses petites vues et cherche à gagner sur le gouvernement tout ce qu'il peut. L'administration paternelle est devenue le système de la plus vigilante police. Ce *gouvernement de justice*, que représente le Chou-King, s'est changé en injustice ; ce monument, autrefois si révéré, n'a plus qu'un rapport abstrait à la vie publique ; on lui fait la révérence en passant, mais il n'est plus dans le cœur. Il se parle toujours de la grande famille ; mais ce ne sont, le plus souvent, que des mots sonores. La réalité a disparu, il ne reste qu'une forme vide. C'est l'orgueil nobiliaire d'une vieille extraction et de vieux documents, mais sans les sentiments nobles dont ces antiques documents témoignent. La force prend la place de l'ancienne dignité ; la ruse, l'hypocrisie, la place de la vénération et des mœurs anciennes. Agir avec le Ciel, se conduire d'après la volonté du Chang-ti, est encore le langage officiel ; mais on interroge par des arts astrologiques les arrêts du destin, ou bien l'on écoute les devins qui annoncent la bonne fortune. Hors le cercle étroit de la famille, où, principalement dans l'intérieur de l'empire et loin des villes, la piété règne encore et apparaît comme le plus ancien et aussi le dernier pilier de l'ensemble, les anciennes vertus ont disparu de plus en plus de la vie publique ; au point que, particulièrement dans les villes de commerce, les étrangers ont souvent et amèrement à se plaindre de voir l'humanité et la justice changées tout à fait en leurs contraires.

De là aussi et naturellement, le regard d'intuition, ce trait fondamental de l'antique sagesse, s'est évanoui ; à sa place s'est introduit le calcul physique et moral que le grand nombre des lettrés met sa gloire à exécuter subtilement ; tout ce qu'on peut leur présenter de plus élevé, ils le dédaignent avec un pharisaïsme enraciné de mieux-savoir. Au moral et au politique, on a trouvé depuis longtemps l'art d'éluder toutes les lois et d'avoir cependant pour soi la lettre, d'entreprendre en secret tout ce qui avait été défendu précédemment sous les peines les plus sévères, et, lorsqu'une entreprise de cette sorte devient publique, de la justifier par la loi même et de se faire ainsi illusion à soi et aux autres ; mais cette illusion étant réciproque, elle se détruit elle-même, et l'un ne permet à l'autre son jeu secret qu'autant qu'il ne le peut déjouer. C'est une guerre silencieuse de tous contre tous, qui se fait souvent avec une ruse admirable, et que la force publique empêche seule d'éclater et de perdre entièrement l'empire.

Les Chinois, toujours avec quelques honorables exceptions, ont donc perdu le regard sur ce qu'il y a de primordial, sans pouvoir d'eux-mêmes acquérir de nouveau les idées anciennes ni se tirer d'où ils sont ; car la paix intérieure a fui leur cœur depuis longtemps : on se contente de la jouissance du moment, et l'on abandonne avec indifférence les vrais biens de la vie. L'orgueilleux parlage de vertu et d'ancienne grandeur remplit les heures de loisir, et c'est l'unique essor que prenne l'âme ; encore, à vrai dire, n'est-ce point prendre l'essor, mais flotter dans le torrent de la vieille coutume. L'ancienne grandeur perce encore ici et là, mais la platitude ne sait plus la saisir. Moins l'antiquité subsiste réellement, plus on s'en montre sentimentalement amoureux. La Chine, voilà tout : hors de là, rien qui mérite d'être vu, si ce n'est pour y trouver à reprendre et pour dire qu'on sait et qu'on fait mieux, tout cela avec une insupportable suffisance. L'usage pour la vie est partout la règle ; l'utile seul décide le prix d'une chose, car il n'y a d'estimé que la vie terrestre, et le but plus élevé s'est rabaissé tout à fait aux objets sensibles dont on est entouré ; le spirituel est devenu l'empire des ombres où habitent les ancêtres, on lui donne ici et là un regard par une ancienne habitude.

Le noble empereur Kang-hi censura sévèrement tout ce qu'une pareille vie a de creux et de mensonger, et recommanda vivement l'harmonie du dedans avec le dehors. Mais les temps approchent de l'accomplissement : depuis longtemps s'est achevé ce qui était possible dans cet état de choses et qui a réellement existé. Le peuple chinois attend la rédemption et l'éducation dans l'esprit de la vérité, qui précédemment déjà lui a été connu en figure [1].

[1] Windischmann, t. 1.

Ainsi parle cet écrivain. Mais il y a plus : non-seulement la Chine connaissait la rédemption future, non-seulement elle savait que le Rédempteur devait venir du côté de l'Occident, non-seulement elle pouvait l'apprendre des Juifs qui ont, suivant une ancienne tradition, depuis deux cent six ans avant Jésus-Christ, une synagogue au centre de son empire, où se conservent précieusement la loi de Moïse, avec quelques Prophètes, ainsi que les livres de Josué, des Juges, de Samuël et des Rois[1] ; la Providence lui a donné encore plusieurs fois de connaître la rédemption accomplie, de savoir que le Rédempteur était venu d'où ses anciens sages l'attendaient. Vers la grande époque où l'Évangile fut annoncé dans toutes les langues et par toute la terre, l'empire chinois touchait à l'empire romain et dut ainsi nécessairement entendre de près la bonne nouvelle. Dans un ancien bréviaire de l'Église de Malabar dans l'Inde, écrit en chaldéen, il est dit que la conversion des Chinois au christianisme fut commencée par l'apôtre saint Thomas [2]. Les constitutions synodales du patriarche Théodose parlent du métropolitain de la Chine : et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe, qui vivait au troisième siècle, compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Au septième siècle et au huitième, le christianisme était non-seulement connu, mais florissant à la Chine. Il en existe un monument curieux, et que les premiers savants ont reconnu pour authentique[3].

En 1625, on déterra, dans le voisinage de la ville de Sianfou, province de Chensi, une table de marbre de dix pieds de long sur cinq de large. On y trouva, sur la partie supérieure, une croix bien gravée, et, plus bas, une inscription en caractères chinois, accompagnée, sur les bords, de plusieurs signatures en caractères syriaques. Cette inscription contient l'histoire du christianisme en Chine depuis l'an 635 jusqu'en 781, où ce monument fut érigé, c'est-à-dire pendant cent quarante-six ans. Il est dit qu'en 635, Olopen, homme d'une éminente vertu, vint du Ta-thsin ou de l'empire romain à Sianfou. L'empereur envoya ses officiers au-devant de lui jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais et ordonna qu'on traduisît les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette circonstance est cité dans l'in-

[1] *Choix de Lettres édif.*, t. 1, p. 232. — [2] Assemani, *Biblioth. orient.*, t. 4. — [3] Deguignes, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 54, in-12, p. 299. Abel Rémusat, *Mél. asiat.*, t. 1, p. 33. *Nouv. Mél.*, t. 2, p. 190.

scription. On y dit, à la louange de la doctrine enseignée par Olopen, que la loi de vérité, éclipsée à la Chine au temps de la dynastie des Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-tseu, semble revenir à sa source primitive pour augmenter l'éclat de la dynastie régnante. Cette doctrine est rapportée en substance : il est dit qu'*Aloho*, c'est-à-dire Dieu en langue syrienne, créa le ciel et la terre, et que Satan ayant séduit le premier homme, Dieu envoya le Messie pour délivrer les hommes du péché originel ; qu'il naquit d'une vierge dans le pays de Ta-thsin et que des Persans vinrent l'adorer, afin que la loi et la prédiction fussent accomplies. Les caractères syriaques, formant quatre-vingt-dix lignes, contiennent les noms des prêtres syriens qui étaient venus en Chine à la suite d'Olopen.

D'autres relations nous apprennent que beaucoup de chrétiens périrent, en 877, à la prise de la ville de Cumdan, aujourd'hui Cantong, par un chef de rebelles [1]. A la fin du treizième siècle, un religieux franciscain, Jean de Montecorvino, envoyé dans l'Orient par le pape Nicolas IV, étant arrivé à Khan-balckh ou la ville royale, aujourd'hui Péking, y trouva un grand nombre de chrétiens attachés aux erreurs de Nestorius. Il y baptisa lui-même plusieurs milliers de personnes et y éleva une église ; convertit un prince des Mongols, qui régnait alors en Chine ; traduisit en leur langue le Nouveau Testament et les Psaumes ; fut établi archevêque de Péking, en 1314, par le pape Clément V ; y mourut en 1330, et eut pour successeur un religieux du même ordre. Les relations des musulmans confirment tout cela, car elles nous apprennent qu'il y avait en effet beaucoup de chrétiens chez les Kéraïtes, tribu mongole de laquelle était le prince converti, et elles citent plusieurs princesses de cette nation comme ayant professé hautement la religion de Jésus-Christ [2].

A la fin du dix-septième siècle, des religieux de saint Ignace, de saint Dominique et d'autres congrégations commencèrent à prêcher de nouveau l'Évangile à la Chine. Et actuellement il y a dans ce pays plusieurs évêques titulaires, avec un clergé catholique d'indigènes. La Chine, bien qu'elle soit à deux mille lieues du centre de la catholicité, ne peut donc pas se plaindre de la Providence.

L'INDE.

L'Inde est le berceau de la philosophie, le paradis des philosophes. Si haut que remonte l'histoire profane, elle nous montre la philoso-

[1] *Ibid.* — [2] Abel Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. 2, art. *Jean de Montecorvino.*

phie florissante dans l'Inde ; nous voyons les philosophes indiens, les brachmanes, révérés de leurs compatriotes et admirés des étrangers. L'ancienne Grèce les regarde comme les oracles de la sagesse. Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon iront les consulter. Depuis ces temps primitifs jusqu'à nos temps, ces philosophes sont les maîtres de l'Inde, ils y règnent sur les esprits et les volontés : ce qu'ils disent, on le croit ; ce qu'ils ordonnent, on le fait. Depuis vingt à trente siècles, rien ne leur manque pour faire de cette immense population ce qu'ils jugent à propos. Nous verrons donc, par cet exemple, ce que peut et veut la philosophie, ce que peut et veut l'homme sans le Christ.

Les doctrines indiennes sont contenues principalement dans les quatre Védas et les dix-huit Pouranas.

Suivant la tradition reçue parmi les Hindous, les Védas ayant été révélés par Brahma, le Dieu créateur, furent d'abord transmis de bouche en bouche jusqu'à l'époque où Vyasa, c'est-à-dire le *compilateur*, les recueillit et les distribua en livres. Le premier Véda s'appelle *Rig*-Véda, et contient des prières et des hymnes en vers : le second, *Yadjour*-Véda, renferme des prières en prose ; le troisième, ou *Sama*-Véda, les prières qui sont destinées à être chantées : le quatrième Véda, *Atharvan*, consiste principalement en formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Chaque Véda se compose en général de deux parties distinctes des prières, *mantras*, et des préceptes ou dogmes, *brahmanas*.

Au dix-septième siècle de l'ère chrétienne, un abrégé de ces livres a été fait, ou traduit en persan, sous le nom d'Oupnekhat, par l'ordre de Darachekouh, frère aîné de l'empereur mogol Aurengzeb. Au dix-huitième, un Français, Anquetil-Duperron, le rapporta de l'Inde et le traduisit en latin.

Aux Védas, se rattachent immédiatement les *Pouranas*, qui renferment la théogonie et la cosmogonie des Hindous : ils sont encore attribués à Vyasa, et l'on en compte dix-huit. Chaque Pourana traite des cinq objets suivants : 1° la création du monde, ses âges et son renouvellement ; 2° la génération des dieux et des héros : 3° la chronologie d'après un système mythique ; 4° l'histoire des demi-dieux et des héros ; 5° la cosmogonie avec une histoire mythique et héroïque. Les Pouranas peuvent donc être comparés aux cosmogonies des Grecs ; ils comprennent la mythologie proprement dite des Hindous, tandis que les Védas développent principalement les idées de Dieu, de la création primitive des choses, de l'âme et de son rapport avec la Divinité.

Viennent en troisième lieu les grands poëmes épiques ou histori-

ques, le *Ramayan* et le *Mahabharat*. Le Ramayan, attribué à Valmiki, dont la légende indienne fait une incarnation de Brahma, chante les actions de Rama, une des incarnations de Vichnou. Le Mahabharat, ou le grand *Bharata*, a pour auteur Vyasa, autre incarnation de Brahma, suivant les uns, de Vichnou, suivant les autres, et consiste en dix-huit chants, qui racontent les guerres allumées dans la race des enfants de la lune, et dont le héros principal est Crichna, huitième incarnation de Vichnou.

A la période des poëtes épiques succède celle des législateurs. Le plus ancien code des Hindous est le *Manava Dharma Sastra*, c'est-à-dire le recueil sacré des lois de *Menou* ou *Manou*, le Noé indien ; recueil qui, au jugement des savants, n'est l'ouvrage ni d'un seul homme, ni même d'un seul siècle.

Après les législateurs viennent les philosophes spéculatifs. Dogmatisme, scepticisme, et jusqu'au nihilisme complet, tous les points de vue, tous les développements, toutes les formes de la spéculation ont été épuisés par les Hindous. On compte six différents systèmes philosophiques, qui se distribuent deux à deux : les deux philosophies *Nyaya*, les deux *Mimansa* et les deux *Sankhya*.

Il faut ajouter à tous ces livres et à tous ces systèmes, des poëmes dramatiques et un grand nombre d'apologues.

Ce qui étonne d'abord dans cet empire de philosophes, dans cette richesse littéraire, c'est l'absence de toute histoire. Il n'y a pas une époque, pas un personnage historique. C'est jusqu'à présent un chaos informe et ténébreux. Au milieu de cette multitude de livres que les brahmanes possèdent et que l'ingénieuse persévérance des Anglais est parvenue à connaître, il n'existe rien qui puisse nous instruire avec ordre sur l'origine de leur nation, sur les vicissitudes de leur société ; ils prétendent même que la religion leur défend de conserver la mémoire de ce qui se passe dans l'âge actuel, dans l'âge du malheur.

L'on y découvre cependant, ainsi que nous l'avons vu, l'histoire incontestable de Noé et du déluge, mais avec des allégories d'une imagination prodigieuse. Au lieu de dire simplement que Dieu, voyant que les hommes avaient oublié ou méconnaissaient tout à fait sa loi, résolut de les châtier par le déluge, mais qu'il fit grâce à Noé ou Manou, et lui ordonna de bâtir une arche, dont lui-même, par sa providence, serait le pilote, voici ce que raconte la poésie indienne : Brahma, le créateur, se reposant après une longue suite d'âges, le fort démon *Hayagriva* s'approcha de lui et déroba les Védas, livres de la loi divine, qui avaient coulé de sa bouche. Non content de les dérober, il les avala et alla se cacher dans les abîmes les plus profonds

de la mer. Pour réparer ce malheur, Vichnou, le Dieu sauveur, s'incarna en poisson. *Satyavrata*, le septième menou, régnait dans ce temps-là : c'était un serviteur de l'esprit qui plane sur les eaux, si pieux, que les eaux faisaient sa seule nourriture. Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans une rivière, Vichnou lui apparut sous la figure d'un petit poisson, qui, recueilli par le saint monarque, devint successivement si gros dans les diverses demeures qu'il lui donna, qu'à la fin Satyavrata fut obligé de le placer dans l'Océan. De là le dieu adressa ces paroles à son adorateur qui l'avait reconnu : « Encore sept jours, et toutes choses seront plongées dans une mer de destruction ; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau, envoyé par moi, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines ; et, accompagné des sept saints (*Richis*), entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse et tu y demeureras..... Tu connaîtras alors ma véritable grandeur, et ton esprit recevra des instructions en abondance. » En effet, la mer, franchissant ses rivages, inonda toute la terre : et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi, méditant les commandements qu'il avait reçus, vit le vaisseau s'approcher, et y entra avec les chefs des brahmanes. Le dieu parut sur le vaste Océan comme un poisson resplendissant, armé d'une corne énorme, à laquelle Satyavrata attacha le vaisseau en faisant un câble d'un grand serpent. Plus tard, le dieu-poisson plongea dans l'abîme, attaqua le démon, lui ouvrit le ventre, en retira les quatre livres, qu'il rendit à Brahma. Ce n'est pas tout. La terre étant ainsi submergée dans les eaux, Vichnou se transforme en sanglier, plonge de nouveau dans la mer, tue le chef des géants et soulève la terre sur ses défenses, afin qu'elle devienne de nouveau habitable. L'imagination indienne ne s'en est pas tenue là. La terre est ainsi noyée chaque fois que Brahma s'endort ; et, pareil à l'homme, il s'endort chaque nuit. Il y a seulement cette différence que, pour l'homme, le jour et la nuit ne durent ensemble que vingt-quatre heures, tandis que le jour et la nuit de Brahma sont de huit milliards six cent quarante millions d'années solaires [1].

Ce que les Hindous ont fait de l'histoire de Noé et du déluge, ils l'ont fait de tout, de Dieu, de la création, de la chute des anges et de l'homme, du Rédempteur, de son incarnation, de la nécessité de faire pénitence, de l'immortalité de l'âme, du paradis, de l'enfer, du purgatoire.

[1] *Recherches asiatiques. Symbolique de Creuzer. Mœurs des peuples de l'Inde*, par M. Dubois.

On lit çà et là dans les Védas et les Oupnekhat : « Brahm est l'Éternel, l'Être par excellence, se révélant dans la félicité et dans la joie. Le monde est son nom, son image ; mais cette existence première, qui contient tout en soi, est seule réellement subsistante. Tous les phénomènes ont leur cause dans Brahm ; pour lui, il n'est limité ni par le temps ni par l'espace ; il est impérissable, il est l'âme du monde, il est l'âme de chaque être en particulier.

« Cet univers est Brahm, il vient de Brahm, il subsiste dans Brahm, et il retournera dans Brahm.

« Brahm, ou l'être existant par lui-même, est la forme de la science et la forme des mondes sans fin. Tous les mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses. Elle se révèle dans la création, dans la conservation et dans la destruction, dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace. »

La doctrine, sauf l'exagération de quelques termes, est magnifique. Mais au lieu de ramener ces hyperboles à un sens modéré, les Indiens les poussent à toute outrance. Brahm ou l'Être suprême, se révélant comme créateur, devient Brahma ; comme conservateur, Vichnou ; comme destructeur, Siva. Telle est la Trimourti ou trinité indienne, dont chaque personne est appelée plus d'une fois l'Être suprême ou Brahm. Il y a peut-être là quelque vestige de la Trinité véritable. Mais, à chacun de ces dieux, l'imagination des Hindous attribue une femme, avec des aventures tantôt honorables, tantôt encore plus scandaleusement étranges que celles de Jupiter dans les poëtes grecs et latins ; enfin les trois couples ont une postérité de trois cent trente millions de divinités subalternes [1].

Tous les mondes, tous les êtres ne font qu'un avec l'Être suprême, car ils sont par sa volonté. Ces paroles pourraient se tolérer, entendues au sens de saint Paul : C'est en Dieu que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes [2]. Mais l'Hindou abusera de cette vérité, jusqu'à adorer non-seulement le soleil, la lune, la mer, mais encore la pelle, le couteau, le bassin, etc., dont il se sert pour offrir le sacrifice.

Dieu seul étant la réalité essentiellement subsistante, et le reste, comparé à lui, étant comme un néant, la raison, la vertu veulent qu'on se détache de tout le reste, pour s'unir à Dieu et devenir avec lui un même esprit [3]. Cette union avec Dieu, moyennant sa grâce, est

[1] Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 395. — [2] Act., 17, 28. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. — [3] Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. 1. Cor., 6, 17.

le but du chrétien. Le brachmane de l'Inde prétend le pousser jusqu'à devenir Dieu lui-même. Il dira chaque jour dans sa prière du matin : Je suis Dieu ! il n'en est pas d'autre que moi. Je suis Brahma ! je jouis d'un bonheur parfait, et je ne suis point sujet au changement. Il dira : Je suis moi-même la divinité à laquelle je vais sacrifier [1].

Les moyens pour arriver à l'union avec Dieu sont le renoncement à soi-même, le recueillement, la prière, la contemplation des perfections divines. Voilà ce qui a peuplé les déserts et les cloîtres. Les Hindous disent la même chose, mais en exagérant tout : ainsi, d'après les Oupnekhat et l'enseignement actuel des brahmanes, voici un moyen infaillible de faire des progrès rapides dans la spiritualité. On se confine tout seul dans un lieu où l'on n'entende aucun bruit ; on retire, comme une tortue, tous les membres en soi ; on tient toutes les ouvertures du corps si exactement closes, qu'aucun des cinq vents qui s'y trouvent ne puisse en échapper. A cet effet, on introduit les deux pouces dans les oreilles ; on ferme les lèvres avec le petit doigt et l'annulaire de chaque main, les yeux avec les deux index, et on appuie les doigts du milieu sur chaque narine ; et, pour boucher les ouvertures inférieures, on croise les jambes et on s'assoit bien perpendiculairement sur un de ses talons. Dans cette attitude, tenant une de ses narines fortement comprimée, et laissant l'autre libre, on respire par celle-ci aussi longtemps et aussi violemment que possible ; puis, la fermant aussitôt, on ouvre l'autre, et on rend l'air aspiré en faisant des efforts prolongés de même [2].

D'autres fois, toujours dans la même attitude, on prononce à chaque respiration, quatre-vingts fois le mot *oum* ; douze fois en aspirant, et le reste en respirant. Le mot *oum*, formé de trois lettres, est un symbole de la trinité indienne : la première lettre représente Brahma ; la seconde, Vichnou ; la troisième, Siva. Quiconque fait cette cérémonie pendant trois mois, voit, au quatrième, les anges ; au cinquième, il acquiert toutes leurs qualités ; et, au sixième, il devient la forme de l'Être suprême [3].

Une autre pratique, non moins efficace pour se garantir de tout péril et voir la Divinité, c'est, toujours dans la même posture, de regarder fixement le bout de son nez, et de prononcer le mot *oum* [4].

Quelque chose de plus puissant encore, c'est de connaître la veine qui est au bout du nez, entre les deux narines : qui la connaît bien, celui-là s'est élevé jusqu'à Para-Brahm, jusqu'à l'Être suprême, et il en est devenu la forme [5].

[1] Dubois, t. 1, p. 328 et 341. — [2] Oupnekhat, t. 2, p. 274, 359 et seqq. Dubois, t. 2, p. 273. — [3] Oupnek., t. 2, p. 363. — [4] *Ibid.*, t. 2, p. 197.— [5] *Ibid.*, p. 277.

Pour pratiquer la vie mystique d'une manière plus parfaite, des brahmanes se retirent dans la solitude et prennent le nom de Sannyasi. Voici comme les Védas et les Oupnekhat parlent de leur genre de vie.

« Qui connaît Brahm est Brahm, il est la lumière des lumières, il est la science des sciences ; il s'élève au-dessus des œuvres, les bonnes ne lui servent pas, et les mauvaises ne lui nuisent pas : méditer sur Brahm lui suffit : c'est là son œuvre, sa vie, sa science. Celui qui veut atteindre à ce grand but et marcher dans cette voie, doit, avant tout, lire les Védas et y conformer ses œuvres ; puis, quand il a résolu de renoncer à tout désir, à toute volonté, à tout lien, quitter sa femme, ses enfants, ses amis, ses proches, le monde entier ; prendre pour tout vêtement un morceau de drap dont il couvre sa nudité, pour toute arme un bâton, pour tout meuble une tasse de bois ou d'argile, et n'accepter d'aumône que ce qui est nécessaire pour l'entretien de sa vie : du reste, plus de lecture, plus de méditation que celle des *Oupanichadas*, c'est-à-dire les Oupnekhat, extrait mystique des Védas. Voilà le petit *Sannyasi*, voilà le premier degré de sainteté. Mais le grand Sannyasi repousse bien loin tout objet extérieur, toute pensée étrangère, ne lit plus même les *Oupanichadas*, ne garde plus même de quoi couvrir ses parties honteuses ; les six états de la vie, l'existence, la naissance, la croissance, la vieillesse, la décrépitude, la mort, tout cela ne le regarde point : le corps et tout ce qui y touche n'est rien pour lui ; il a dompté toutes ses passions, étouffé en soi tous les sentiments, détruit le *moi ;* il n'y a pour lui ni jour, ni nuit, ni toi, ni moi, rien, absolument rien qu'Atma ou l'âme universelle ; il dit ou plutôt il sait : Atma, c'est moi, sa maison est la mienne, son nom c'est mon nom. Enfin, toute sa prière c'est de savoir que son âme et la grande âme ne font qu'un : tel est le Sannyasi, le *Yogui*, le saint par excellence[1]. »

Tels sont, du moins dans les livres, ces sages que l'Inde, que les anciens connaissaient sous le nom de gymnosophistes ou philosophes nus.

A la mort, les âmes saintes se réunissent à Dieu dans le ciel, les âmes imparfaites expient le reste de leurs fautes, et les âmes tout à fait méchantes vont en enfer. Les livres des Hindous enseignent la même doctrine pour le fond. Les âmes parfaitement pures se réunissent à l'Être suprême pour toujours. Quant aux âmes coupables de certains crimes énormes, elles sont précipitées dans le *Naraca* ou l'enfer, et y souffrent d'horribles tourments. Mais, au dire des Indiens,

[1] Oupnek., t. 2, p. 279. Creuzer, t. 1, p. 283.

ces tourments ne sont pas tout à fait éternels ; ils ne durent que cent ans de Brahma, au bout desquels l'Être suprême retire à lui la réalité de toutes les créatures pour commencer une création nouvelle. Toutefois, il est à remarquer qu'un seul jour de Brahma équivaut à huit milliards six cent quarante millions d'années solaires, autrement quatre-vingt-six millions quatre cent mille siècles [1]. Ce qui donne, pour une année entière, trente-un milliards cinq cent trente-six millions de siècles, et, pour les cent ans de Brahma, trois mille cent cinquante-trois milliards six cent millions de siècles, sans compter les jours bissextiles. Tout cela ne laisse pas d'être assez long. Mais, ce que les Hindous ont imaginé, Dieu l'accomplira-t-il ? réabsorbera-t-il vraiment tout ce qu'il y a d'êtres dans la création pour la recommencer après ? Lui-même a dit en parlant des méchants dans l'enfer : Leur ver n'y mourra point, leur feu ne s'y éteindra point [2].

Quant aux âmes intermédiaires, suivant la doctrine de l'Inde, elles sont récompensées du bien qu'elles ont fait ; mais en même temps, pour expier le mal dont elles se trouvent encore souillées, elles sont condamnées à revenir sur la terre et à y animer de nouveau soit des corps humains, soit des corps de bêtes, jusqu'à ce qu'elles arrivent à une pureté complète. C'est ce que l'on connaît sous le nom de métempsycose ou transmigration d'âmes. Les Hindous l'envisagent comme un effroyable malheur. Pour y échapper, il n'est rien qu'ils ne fassent. C'est le but principal de leurs pratiques religieuses, même de leurs sciences. C'est pour être exemptés de cette transmigration posthume que les uns se condamnent à d'incroyables pénitences, que les autres font des pèlerinages de cinq à six cents lieues de loin : ceux-ci, immobiles sur une colonne, s'efforcent d'anéantir leur esprit dans la contemplation de l'essence divine ; ceux-là épuisent le leur à produire des raisonnements sans fin. Qui connaît Brahm ou l'Être suprême, le devient par là même : tel est le grand principe des Védas et des Oupnekhat. Pour arriver à cette connaissance déifique, les uns emploient la simplicité de l'intuition ; les autres, la multiplicité du raisonnement. C'est cette dernière méthode qui a produit les six différents systèmes de philosophie, regardés en un sens comme orthodoxes : les deux Sankhyia, les deux Nyaya et les deux Mimansa. Le premier de chaque couple enferme ce qu'il y a de capital dans le second ; et le second, une application du principe fondamental ou plus avancée, ou différente, ou plus élevée. De sorte que, dans le

[1] *Asia polyglotta*, p. 21. — [2] Marc, 9, 43-47. Ubi vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur.

vrai, il n'y a que trois directions intellectuelles qui forment l'ensemble de la philosophie indienne.

Le premier couple part de la nature ; le second, de la pensée ou du *moi* pensant; le troisième s'attache entièrement à la révélation contenue dans les Védas.

La philosophie qui part de la nature comme premier principe, s'appelle système de Sankhya ou philosophie des nombres, parce qu'on y énumère les principes de toute chose au nombre de vingt-quatre ou vingt-cinq. Parmi ces premiers principes, la nature tient le premier rang ; l'intelligence, même l'intelligence infinie, seulement le second. Ce système a été soupçonné pour cela d'athéisme. Mais il paraît que les doutes y tombent plutôt sur la création et sur le pourquoi de la création que sur Dieu. La preuve en est dans la seconde partie, nommée philosophie Yogha ou philosophie de l'union, parce qu'elle développe les moyens d'unir l'âme à la divinité et de l'absorber en elle.

La seconde espèce de philosophie, qui part, non de la nature, mais du principe pensant, de l'acte le plus élevé de l'intelligence et du *moi* pensant, est contenue dans le système Nyaya, dont l'inventeur ou le fondateur fut Gotama. Dans sa deuxième partie, elle renferme l'application ultérieure du principe, dans la doctrine des unités et des différences. On y voit tout ce que les Grecs ont appelé logique. dialectique, entre autres, l'art et les règles du syllogisme. On y remarque même une tendance à la doctrine des atomes, telle qu'Épicure l'imagina chez les Grecs.

La troisième espèce de philosophie indienne s'attache entièrement aux Védas et à la tradition qu'ils renferment. La première partie, Mimansa, ne s'occupe directement que de l'interprétation. Le système complet s'appelle Védanta, c'est-à-dire, fin, complément des Védas; il expose l'esprit intime, le vrai sens, le but propre de ces livres et de l'antique révélation de Brahma, qu'ils contiennent. La philosophie du Védanta domine généralement dans toute la littérature et la vie indienne.

Comme les Hindous ont poussé à bout les conséquences de tous les systèmes, il se trouve, outre les philosophies orthodoxes, d'autres qui ne le sont pas. Mais, d'après les savants européens qui ont commencé à débrouiller cette nouvelle antiquité, jusqu'à présent toutes les philosophies de l'Inde s'accordent plus ou moins en ceci, que leur but est tout à fait pratique, savoir : de délivrer l'âme pour toujours du funeste destin de la métempsycose [1].

[1] Fréd. de Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, sixième leçon. Colebrooke.

Une autre croyance universelle du genre humain, c'est que Dieu doit être adoré par la prière et le sacrifice. Les Hindous ont sur ce point des idées d'autant plus étonnantes, qu'elles se trouvent réalisées pour le fond dans le sacrifice adorable des chrétiens. D'après la doctrine des Védas et des Oupnekhat, l'univers entier est un sacrifice infini, où l'Être suprême est tout ensemble et le sacrificateur, et l'oblation, et le feu qui la consume, et la prière qui l'accompagne, et la divinité à qui elle est offerte, tout, en un mot, et chaque partie [1].

Pour sortir de l'état de dégradation où il est tombé, l'homme avait besoin d'un rédempteur. Dieu le promit, le genre humain l'attendit, et il est venu dans la plénitude des temps. C'est le Verbe, la seconde personne de la Trinité véritable. Avant de s'incarner réellement, il s'était déjà manifesté aux patriarches sous une figure humaine, comme pour s'essayer à se faire homme. Ces idées se retrouvent dans l'Inde, mais, comme presque toujours, poussées à l'extrême. Non-seulement Vichnou, la seconde personne de la trinité indienne, doit s'incarner, il s'est incarné déjà huit à neuf fois : une première, en poisson, pour sauver Manou du déluge ; une seconde, en sanglier, pour soulever la terre du fond des eaux ; une troisième, en tortue, pour aider à retrouver l'*amrita*, l'ambroisie, ou breuvage d'immortalité ; une quatrième, en homme-lion, pour vaincre le géant *Hiranya* ; une cinquième, en brahmane nain, pour renverser le tyran Bali ; une sixième, en brahmane armé d'une hache, pour châtier l'insolence des rois de la race du soleil ; une septième, en la personne de Rama, pour délivrer la terre des tyrans qui l'opprimaient ; une huitième, en la personne de Crichna, pour combattre le mal sous toutes les formes.

Ces deux dernières incarnations sont célébrées par deux immenses épopées, le Ramayan et le Mahabharat, par des poëmes dramatiques, par des peintures et des sculptures sans nombre. Dans l'histoire poétique de Crichna, il y a des particularités singulières : sa mère devient toujours plus belle, à mesure qu'avance sa grossesse ; à l'heure même où l'enfant divin est donné au monde, à minuit, ses parents sont illuminés tout à coup d'une gloire céleste, et les chœurs des devatas, ou divinités inférieures, font retentir leurs sacrés concerts. Crichna paraît avec tous les caractères de la divinité ; il se fait transporter dans un autre pays par son père et sa mère, pour éviter les embûches d'un tyran cruel qui cherche à le faire périr, et qui

Essai sur la Philosophie des Hindous. Abel Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. 2, p. 331. Windischmann.

[1] Oupnek., t. 1, p. 290 et 336.

fait périr à sa place les nouveau-nés. On raconte fort diversement sa mort. Une tradition remarquable et avérée le fait expirer sur un bois fatal, un arbre, où il fut cloué d'un coup de flèche, et du haut duquel il prédit les maux qui allaient fondre sur la terre. Pour expliquer ces détails surprenants, les savants pensent que les évangiles apocryphes ayant été portés dans l'Inde et communiqués aux Hindous, ceux-ci les greffèrent en quelque sorte sur l'ancien mythe de Crichna [1].

Une neuvième incarnation de Vichnou, sous le nom de Bouddha et en la personne de Chakia-Mouni, apparaît encore plus importante ; car elle a produit, ou plutôt elle a été, dans une grande portion de l'Asie, une révolution religieuse à laquelle se sont mêlées des institutions incontestables de christianisme.

Les traditions asiatiques varient beaucoup sur la naissance de Bouddha; les uns la placent plus de dix siècles avant Jésus-Christ, les autres moins de six. D'après une encyclopédie japonaise, Chakia-Mouni, à qui l'on donna postérieurement le nom de Bouddha ou de sage, naquit l'an 1029 avant l'ère chrétienne, et fut ainsi contemporain de David et de Salomon. Étant mort en 950, il renaît successivement dans les patriarches; l'encyclopédie japonaise, depuis la mort de Chakia jusqu'à 713 de Jésus-Christ, en compte trente-trois; elle marque leurs noms et presque toujours les années de leur naissance et de leur mort. Un des plus actifs fut le douzième, qui mourut l'an 332 avant Jésus-Christ. Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme de Bouddha, vivaient d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le dieu se plaisait à renaître tantôt dans la caste des brahmanes ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou parmi les laboureurs, conformément à son intention primitive, qui avait été d'abolir la distinction des castes, et de ramener ses partisans à des notions plus saines de la justice divine et des devoirs des hommes. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié : on le vit paraître tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le midi, à Ceylan, conservant toujours, à chaque vie nouvelle, la mémoire de ce qu'il avait été dans ses existences antérieures. La plupart de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur un bûcher, le moment où ils devaient goûter de nouveau les plaisirs de l'enfance. Cet usage s'est transmis jusqu'à nos jours: seulement, au lieu de se brûler vifs,

[1] Creuzer, t. 1, p. 183-212.

ils ne sont livrés aux flammes qu'après la mort. Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Mabar, dans l'Inde méridionale, jugea à propos de quitter l'Hindoustan pour n'y plus revenir, et d'aller fixer son séjour à la Chine. On peut croire que cette démarche fut l'effet des persécutions des brahmanes et de la prédominance du système des castes. Une fois établis à la Chine, les patriarches bouddhistes y reçurent différents titres, entre autres ceux de *grands maîtres de la doctrine* et de *princes spirituels de la loi*. Des princes, qui embrassèrent le bouddhisme, trouvèrent glorieux d'en posséder les pontifes à leur cour; et les titres de *précepteur du royaume* et de *prince de la doctrine*, furent décernés tour à tour à des religieux nationaux ou étrangers, qui se flattaient d'être animés par autant d'êtres divins et subordonnés au Bouddha, vivant sous le nom de patriarches. C'est ainsi que la hiérarchie des bouddhistes naquit sous l'influence de la politique.

Pendant huit siècles, ces patriarches furent ainsi réduits à une existence précaire et dépendante; mais, au treizième siècle, sous Gengis-Khan et ses premiers successeurs, qui régnaient du Japon à l'Égypte et à la Silésie, ils reçurent des titres plus magnifiques que jamais : le Bouddha vivant fut élevé au rang des rois; et, comme le premier qui se vit honoré de cette dignité terrestre était un Thibétain, on lui assigna des domaines dans le Thibet, et le mot de *lama* qui signifie *prêtre* dans sa langue, commença, en lui, à acquérir quelque célébrité. La fondation du grand siége lamaïque de Poutala n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout à fait fortuite, et elle ne remonte pas à une époque plus reculée. Au seizième siècle, vers l'époque du règne de François Ier, le patriarche du Thibet reçut le titre encore plus magnifique de lama pareil à l'Océan, en mongol, *dalaï lama*, par lequel on entend, non pas sa domination effective, qui n'a jamais été très-étendue, ni complétement indépendante, mais l'immensité des facultés surnaturelles qu'on lui suppose.

A l'époque où les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Thibet, les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée étaient remplies de chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles et converti des nations entières. Plus tard, les conquêtes des enfants de Gengis-Khan y appelèrent des étrangers de tous les pays : des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des Musulmans, des moines catholiques chargés de missions importantes par le Pape et par saint Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornements d'église, des autels, des reliques, *pour veoir*, dit Joinville, *se ils pourroient attraire* ces gens *à nostre créance*. Ils célébrèrent les cérémonies religieuses devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnè-

rent un asile dans leurs tentes, et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs palais. Un archevêque italien, établi dans la ville impériale, à Péking, par ordre de Clément V, y avait bâti une église, où trois cloches appelaient les fidèles aux offices, et il avait couvert les murailles de peintures représentant des sujets pieux. Chrétiens de Syrie, Romains, schismatiques, musulmans, idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir de nouveaux cultes, et même de les adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune conviction, et surtout qu'on ne leur imposât aucune contrainte. On sait que les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrassaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie. C'est au milieu de ces variations que fut fondé, au Thibet, le nouveau siége des patriarches bouddhistes. Il est naturel qu'intéressés à multiplier le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence au culte, ils se soient appropriés quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule; qu'ils aient introduit même quelque chose de ces institutions de l'Occident que leur vantaient les ambassadeurs du roi de France et du Pape, et que les circonstances les disposaient à imiter. De là, sans aucun doute, et ce que plus tard l'on n'a pas été peu surpris de retrouver au centre de l'Asie : des monastères nombreux, des religieux gardant un célibat perpétuel, portant la tonsure, récitant en chœur une espèce de bréviaire : des processions solennelles, des pèlerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des colléges de lamas supérieurs, élisant leur chef, souverain ecclésiastique et spirituel des Thibétains et des Tartares [1].

De là encore, et de communications antérieures, des traces visibles de christianisme dans la légende de Bouddha, telle qu'elle est racontée dans les livres bouddhistes. Bouddha, disent-ils, descendit du séjour céleste dans le sein de Maya, épouse de Soutadama, roi du nord de l'Hindoustan, et membre de la famille Chakia, la plus illustre de la caste des brahmanes. Sa mère, qui l'avait conçu sans souillure, le mit au monde sans douleur. (Saint Jérôme écrit que, suivant les philosophes samanéens, Bouddha, leur maître, était né d'une vierge.) Des prophètes et des savants reconnurent dans ce merveilleux enfant tous les caractères de la divinité, et à peine avait-il vu le jour, qu'il fut surnommé dieu des dieux. Un roi qui était une incarnation

[1] Abel Rémusat, *Mél. asiat.*, t. I, p. 113 et 129. Son Mémoire, plus étendu, se trouve dans la collection de l'Académie. Lettre du P. Desideri, parmi les *Lettres édif. et curieuses.*

divine, lui conféra le baptême avec l'eau sainte. A l'âge de dix ans il fut confié à des sages pour l'instruire ; mais bientôt il leur proposa des questions insolubles, qu'ensuite il leur expliquait lui-même. C'était le plus beau des enfants des hommes. Quand il s'asseyait sous un figuier, le peuple, assemblé autour de lui, ne se lassait pas de l'admirer. Ému de compassion sur les maux de ses semblables, il ne respire que pour les délivrer. Il se retire dans le désert, où doit commencer sa mission divine. Là il s'ordonne prêtre, se rase la tête de ses propres mains, et, entouré de ses cinq disciples de prédilection, se livre à la vie la plus austère durant plusieurs années. Enfin, après qu'il eut surmonté plus d'une tentation, les dieux eux-mêmes descendent du ciel pour l'inviter à répandre sa doctrine, et, rayonnant de gloire, il se rend à la ville sainte, à Bénarès, pour y occuper le trône des saints qui avaient enseigné la loi dans les âges précédents. Il fit avec ses disciples un voyage sur le bord de l'Océan, traversa plusieurs déserts et y pratiqua des exorcismes. Sa morale consistait en dix commandements : 1° ne pas tuer ; 2° ne pas voler ; 3° la chasteté ; 4° éviter le faux témoignage ; 5° ne pas mentir ; 6° ne pas jurer ; 7° éviter toutes les paroles déshonnêtes ; 8° être désintéressé ; 9° ne point conserver de ressentiment ; 10° n'être point superstitieux [1].

Chakia-Mouni, c'est-à-dire le moine ou le pénitent de la maison de Chakia, porte le nom de Bouddha en sanskrit, de Fotho, Fo ou Foé en chinois, de Somonacodom en siamois, de Bourkan en mongol. Parmi ses divers surnoms, on trouve les suivants : *Celui qui sort pour remporter la victoire*, *celui qui rend à chacun selon ses mérites*, *le dieu des dieux*, *celui qui sait tout*, *le maître universel*, *celui qui est de lui-même toutes les lois*, *celui en qui tous mettent leur confiance*, *celui qui balaye les péchés*, *celui qui dissipe les crimes*, *le suprême bienfaiteur*, *le dispensateur de la vraie gloire* [2].

Les bouddhistes étaient connus des auteurs grecs et latins, tels que Mégasthène, Strabon, Clément d'Alexandrie, sous le nom de philosophes samanéens, qu'ils portent encore aujourd'hui dans certaines contrées [3]. Les brahmanes en étaient également connus sous le nom de brachmanes et de gymnosophistes ou philosophes nus. Depuis vingt à trente siècles, ces deux sectes de philosophes règnent dans l'Inde, non pas sur l'esprit d'une seule ville, comme le demandait Platon pour la philosophie grecque, mais sur l'esprit de bien des millions d'hommes. Voyons donc ce qu'ils ont fait : ce qu'ils ont fait pour Dieu, pour l'humanité, pour eux-mêmes.

[1] Klaproth, *Asia polyglotta*. Creuzer, *Symbolique*, t. 1, p. 288 et 653. Abel Rémusat, *Mél. asiat.*, t. 1, p. 107 et seqq. Deguignes, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 45.—[2] *Ibid.*, t. 1, p. 163, etc.— [3] Strab., l. 15. Clem. Al., *Strom.*, l, 3.

Ce dernier article est, dans la réalité, le premier et le principal. Le chef des philosophes samanéens, le grand Lama, se fait adorer comme une incarnation divine ; les autres, à proportion.

Les brachmanes, ces philosophes si vantés, s'appellent volontiers les dieux de la terre. Pour justifier ce titre, voici la généalogie qu'ils se donnent : tantôt ils descendent de ces sept Richis ou pénitents, qui furent sauvés du déluge avec Manou, et qui, pour leur extrême sainteté, ont été transportés au ciel et sont les sept étoiles de la Grande-Ourse ; tantôt, et c'est la fable la plus en vogue, lorsque Brahma voulut créer les hommes, il tira les brahmanes de sa tête ; les kchatrias ou guerriers, de ses épaules ; les veissiahs ou marchands, de son ventre ; les sudras ou artisans, de ses pieds. Telles sont les quatre castes que les philosophes de l'Inde ont établies et consacrées comme le fondement de la constitution religieuse et politique. Pour mieux assurer leur domination, eux seuls ont le droit de lire les Védas ; les guerriers ou nobles n'ont que le droit de se les faire lire et de faire des présents aux brahmanes ; les deux autres castes n'ont que ce dernier droit. La caste des philosophes regarde les trois autres comme impures ; tout ce que celles-ci peuvent faire de plus méritoire, c'est de combler de présents ceux-là, de leur donner des festins, sans jamais oser s'asseoir à la même table. La vénération pour ces sages augmente suivant les quatre degrés de leur caste : ce sont d'abord les jeunes brahmanes, avant qu'ils soient initiés par le triple cordon ; ensuite ceux qui, nés une seconde fois par leur initiation, et mariés, vivent dans des villes ou des bourgades ; en troisième lieu, ceux qui se retirent dans la solitude avec leurs femmes et leurs enfants, et se nomment Vanaprastas ; enfin les Sannyasi, qui, restés célibataires ou quittant leur famille, vivent tout seuls dans la retraite, adonnés à la contemplation. Ceux de ces philosophes qui se font gourous ou prêtres, sont les plus vénérables de tous : se prosterner devant eux, ou simplement les voir, suffit pour remettre tous les péchés.

Un pharisien ayant invité Jésus-Christ à dîner, s'étonnait de ce qu'il ne se lavait point auparavant les mains. Le Seigneur lui dit : Vous autres pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe, mais votre intérieur est plein de rapine et d'iniquité ; vous payez la dîme de la menthe et du cumin, et vous négligez ce que la loi a de plus grave, la justice, la miséricorde, la fidélité ; conducteurs aveugles, vous passez au couloir ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et vous engloutissez le chameau. Malheur à vous [1] ! Les

[1] Luc, 11. Matth., 23.

brahmanes sont les pharisiens de l'Inde. Même affectation dans le genre de vie, même appréhension des souillures extérieures, même usage continuel des ablutions et du bain, même zèle pour des minuties, même négligence de ce qu'il y a de plus essentiel, même orgueil, même ostentation, même hypocrisie. Il y en a qui font à la lettre ce dont parle le Sauveur, qui boivent à travers un linge, de peur d'avaler un insecte ; en même temps ils engloutissent le chameau, foulent aux pieds la justice, l'humanité, la miséricorde. Ce qui suit en est une preuve entre mille.

Bien au-dessous de la dernière caste, bien au-dessous des sudras, croupit dans la servitude, l'opprobre et la misère, le quart de la population indienne, sous le nom de parias. Manger avec ces malheureux, ou toucher à des vivres apprêtés par eux, et même boire de l'eau qu'ils auraient puisée ; se servir des vases de terre qu'ils ont tenus dans leurs mains ; mettre le pied dans leurs maisons, ou leur permettre d'entrer dans la sienne : ce sont là, aux yeux des philosophes, autant de crimes qui excluent un Indien de sa caste. Dans bien des endroits, l'approche seule des parias ou la trace de leurs pieds est considérée comme capable de souiller tout le voisinage. Il leur est interdit de jamais traverser la rue où logent les brahmanes. Un pariah qui pousserait l'audace jusqu'à entrer dans la maison d'un de ces sages, pourrait être mis à mort sur-le-champ ; et on en a vu plus d'un exemple, sans que personne y trouvât à redire.

Les philosophes samanéens ou bouddhistes ont réformé en ceci la philosophie brahmanique : ils rejettent la distinction des castes et les Védas, sur lesquels cette distinction est fondée. Aussi y a-t-il eu guerre entre les deux sectes; et, au septième siècle de l'ère chrétienne, les philosophes samanéens se virent expulsés de l'Inde et se réfugièrent parmi les Chinois et les Tartares, où leur doctrine est parvenue à humaniser quelque peu ces derniers.

Mais, pas plus que les brahmanes, les samanéens n'ont facilité au peuple la connaissance de la vérité. Moïse, pour instruire les enfants d'Israël, écrivit, d'un style simple et clair, l'histoire du genre humain et leur propre histoire, avec la loi qu'ils devaient observer, en un petit volume, qu'on pouvait facilement porter à la main et mettre dans sa poche. Non-seulement il ne leur défendait pas, mais il leur commandait expressément de le lire, de le méditer nuit et jour, en d'autres mots, d'en faire leur philosophie, sauf à consulter les prêtres dans les questions difficiles. Joignez-y les prophètes et les autres livres de l'Ancien Testament, le volume ne sera que médiocre. Ajoutez-y enfin tout le Nouveau Testament, ce sera toujours un volume très-portatif, que chacun peut lire, étudier, méditer, et dans le texte ori-

ginal, et dans des versions authentiques. De plus, de toute la doctrine qui s'y trouve contenue, il existe un abrégé très-court et très-simple, sous le nom de catéchisme, sans compter l'enseignement toujours vivant et partout présent de l'Église.

Il n'en est pas ainsi des religions philosophiques de l'Inde. Les brahmanes seuls peuvent lire les Védas ; ils les tiennent si secrets, que jusqu'à présent, on n'en a pu avoir encore un exemplaire complet. Le seul abrégé mystique, connu sous le nom d'Oupnekhat, forme deux gros volumes. Parmi les dix-huit Pouranas, il en est un qui, tout seul, contient plus de trente mille vers, le tout écrit dans une langue morte, que les brahmanes eux-mêmes ont de la peine à bien entendre. On peut donc dire de ces philosophes ce qui a été dit des scribes et des pharisiens chez les Juifs : Malheur à vous, docteurs de la loi, parce qu'ayant pris la clef de la science, vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous empêchez d'y entrer ceux qui le voudraient [1] !

Les samanéens ou bouddhistes sont moins jaloux ; comme ils ne reconnaissent point de caste privilégiée, se fait lettré qui veut. Mais une autre difficulté se présente : c'est la quantité et l'étendue prodigieuse des livres. A la vérité, il existe un abrégé sommaire de leur doctrine ; mais cet abrégé n'a pas moins de cent huit gros volumes, et ne peut être porté qu'à dos de chameau. Qu'on juge des autres. Il en est surtout un, qui, malheureusement ou bienheureusement, n'existe que dans le palais fabuleux des dragons. Ce livre, intitulé en chinois *Pou-yan, tout œil*, contient toutes les *portes* ou paragraphes de la loi. Quand on changerait l'Océan en encre et les herbes du mont *Sou-merou* en pinceaux ou plumes, on ne pourrait parvenir à écrire une seule phrase de ce livre, prise dans un seul sens, prise dans une seule doctrine, prise dans une seule porte, prise dans une seule section. A plus forte raison ne saurait-on transcrire en entier ce miraculeux ouvrage. Dans l'Occident, il n'y a que les successeurs des pharisiens et des scribes, les rabbins juifs, qui puissent aller de pair avec les philosophes du bouddhisme ; car ils font des contes pareils au sujet de leur Talmud.

Le savant français à qui nous devons ces curieux renseignements ajoute : « On cessera d'être surpris de la prodigieuse étendue de ces livres, si l'on se rappelle qu'ils sont composés en grande partie de litanies, de formules de prières, d'invocations qu'on répète un grand nombre de fois de suite sans y rien changer, et sans même chercher à y mettre un sens. On ne doit pas oublier non plus que les trois doc-

[1] Luc, 11, 52. Væ vobis legisperitis, quia tulistis clavem scientiæ, ipsi non introistis, et eos, qui introibant, prohibuistis.

trines des bouddhistes forment un système de philosophie aussi complet qu'on puisse l'attendre de la part des Hindous, et qu'elles comprennent les principes de la morale, les fables cosmogoniques et la description tant du monde réel que du monde fantastique, une foule de traditions allégoriques et mythologiques, et, par-dessus tout une métaphysique dont il est impossible d'atteindre le fond. Je ne crains pas d'être démenti en assurant que qui n'a pas lu quelques-uns des livres des bouddhistes ne connaît pas toute l'étendue de l'extravagance humaine, et n'a pas une idée complète du degré d'absurdité où peuvent conduire l'abus des méditations sans objet, et l'emploi désordonné des abstractions appliquées à des sujets où l'intelligence ne saurait atteindre [1].

« Le spectacle des folies humaines, dit-il encore, n'est pas entièrement perdu pour les esprits méditatifs ; et comme toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie se le sont alternativement donné les unes aux autres, l'innocente satisfaction qu'il procure est une de celles dont on doit le moins craindre de voir tarir la source. La religion samanéenne, une des plus célèbres de l'Asie orientale, présente peut-être, à un plus haut degré que toute autre, ces divers avantages réunis. Ceux qui l'ont instituée étaient de ces sages de l'antique Orient, qui aimaient à s'exprimer par énigmes et par symboles, qui dédaignaient de dire raisonnablement des choses raisonnables, et qui, pour rien au monde, n'auraient voulu émettre une vérité sans l'avoir préalablement déguisée en extravagance. Quelques dogmes très-ingénieux, une morale assez épurée, pouvaient recommander le bouddhisme auprès des hommes sensés : mais des fables absurdes devaient surtout lui faire trouver grâce aux yeux du vulgaire. Le système mythologique le plus embrouillé qui soit né en Asie, s'y trouve combiné avec des subtilités métaphysiques, telles que jamais aucune école d'Occident n'en a enseigné d'aussi complétement inintelligibles, même depuis cinquante ans [2]. »

Quant aux Védas, voici comme en parle un homme qui a vécu trente ans parmi les brahmanes, parlant leur langue, et ne négligeant aucune occasion pour découvrir ce qu'ils ont de plus secret. « Qu'on ne s'imagine pas que ces livres contiennent des choses de quelque intérêt. Leur antiquité seule, réelle ou prétendue, est tout ce qui les rend recommandables. Une exposition prolixe du polythéisme indien, tel qu'il existait dans l'origine : les fables les plus pitoyables et les

[1] Abel Rémusat, *Sur l'étendue de quelques-uns des livres sacrés de Bouddha. Mél. asiat.*, t. 1. — [2] Abel Rém., *Sur l'origine de la hiérarchie lamaïque. Mél. asiat.*, t. 1, p. 130. Paris, 1825.

plus ridicules, concernant les pénitences chimériques de leurs solitaires ; les métamorphoses de Vichnou, le culte de ce qu'il y a de plus infâme, etc. : c'est là, j'en ai acquis la preuve, ce qui constitue la base des textes dont les brahmanes font un si grand mystère. Le quatrième de ces livres est le plus funeste de tous pour un peuple livré aux plus grossières superstitions : c'est une sorte de grimoire où est enseigné l'art magique de nuire aux hommes par les sortiléges et les enchantements ; les sacrifices sanglants y sont aussi prescrits. C'est dans ces livres que les brahmanes ont puisé la plupart de ces mantrams ou formules de prières qui font pleuvoir sur eux l'argent et la considération, et c'est là, dans la réalité, ce qui les leur rend si précieux [1]. »

Enfin, depuis tant de siècles, ni les uns ni les autres n'ont fait un pas de progrès. Ils ne voient dans l'étude des astres que l'astrologie ; dans l'étude de la nature, que la magie. Voici un échantillon de leur histoire naturelle. « Quatre principaux nuages donnent la pluie et remplissent cet office chacun une année. Le premier et le dernier sont favorablement disposés pour les hommes, ils procurent des pluies fécondantes ; les deux autres, au contraire, ne produisent que des tempêtes et des ouragans. La fréquence des pluies dépend aussi beaucoup de la bonne ou mauvaise volonté de sept éléphants, connus chacun par un nom qui leur est propre, et dont la fonction annuelle consiste à porter l'eau aux nuages, chacun à tour de rôle. Quatre mettent une grande activité dans leur service, et fournissent à la pluie une ample provision ; mais les trois autres ne s'en acquittent qu'avec nonchalance, la terre reste aride, et la disette se fait sentir. Des serpents, au nombre de sept, et qui ont aussi un nom particulier, exercent successivement, une année chacun, un empire souverain sur toutes les espèces de serpents. Le serpent *Ananta*, qui est le premier, est le plus puissant de tous : c'est lui qui soutient la terre sur sa tête. L'année de son règne est funeste, en ce que les serpents sont alors extrêmement venimeux, et que la mort suit ordinairement de près leur morsure. Le règne du serpent *Karkata* n'est pas moins à craindre. Quant aux cinq autres, ils ne sont pas à beaucoup près si méchants. Il est rare qu'on soit mordu des serpents sous leur règne, ou, lorsqu'on l'est, le venin n'est pas mortel. Le serpent *Maha-Padnia*, en particulier, est l'ami des hommes : non-seulement il empêche les autres serpents de leur nuire ; mais encore, si par hasard quelqu'un en était mordu, il envoie le médecin *Darmantary* pour le guérir [2]. »

Pour ce qui regarde la connaissance et le culte de Dieu, voici une

[1] Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. 1, p. 235. — [2] Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 51.

sentence, entre autres, que les brahmanes font apprendre dans la plupart des écoles : « Avant que la terre, l'eau, l'air, le vent, le feu, Brahma, Vichnou, Siva, le soleil, les étoiles et autres objets sensibles existassent, le Dieu unique et éternel, *Suayambou* (celui qui est par lui-même) existait [1]. » Et avec cela, le peuple dont les brahmanes sont les philosophes et les docteurs, est le plus superstitieusement idolâtre qui fut jamais : il adore tout à la fois et l'oiseau Garouda, espèce d'aigle, et le serpent Capel, que cet oiseau mange : au lieu de tuer ces venimeux reptiles, qui lui donnent souvent la mort, il va leur offrir en sacrifice les mets les plus délicats au bord de leurs trous [2] ; il adore des pierres et des plantes, et célèbre une fête annuelle en l'honneur d'une herbe très-commune, nommée *darba*.

Cependant un missionnaire français vient de découvrir dans les livres originaux de l'Inde sur l'astrologie et l'astronomie traditionnelles du pays, que fort avant Descartes, Galilée et peut-être Pythagore, les Indiens appliquaient l'algèbre à la géométrie ; disputaient dans leurs écoles sur la question du mouvement de la terre provenant de sa rotation diurne, sur son axe au milieu de l'espace ; s'entretenaient de la cause de la chute des graves, et comparaient la terre à une pierre d'aimant ; calculaient des sinus et des cosinus, et en dressaient des tables ; faisaient, comme chose ordinaire et toute simple, la somme du carré de chacun des côtés d'un angle droit, dans un triangle, égale au carré de l'hypoténuse [3].

Il y a cinquante ans passés, la philosophie du dix-huitième siècle, maîtresse des affaires en France, imagina un calendrier où chaque jour était consacré, non plus à un saint ou à une sainte, mais à une bête, une plante, un outil. Cet œuvre convenait mieux aux philosophes de l'Inde, où, dans plus d'une occasion, l'on adore jusqu'à sa pelle et sa bêche ; où, à une certaine fête, chacun offre un sacrifice à tous les outils de sa profession. Dans le calendrier philosophique, la vache et le bœuf tenaient un rang fort distingué : ce dernier était le principal personnage d'une des grandes fêtes de l'année : nous en avons été témoin. Dans l'Inde, il y a des fêtes semblables en l'honneur de l'une et de l'autre. La vache surtout y est quelque chose de si sacré, qu'en tuer une ou manger de sa chair, est un crime beaucoup plus grand que de tuer un homme, fût-ce même son père ou sa mère. Il y a plus : l'urine de vache est aux Hindous une eau lustrale, non-seulement pour se laver, mais pour boire. Enfin le plus

[1] Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 436 et suivantes. — [2] *Ibid.*, p. 203. — [3] *Annales de Philosophie chrétienne*, 3e série, t. 17, p. 26. Astronomie indienne d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brames, par M. l'abbé Guérin. Paris, 1847.

grand bonheur, le moyen infaillible d'aller tout droit en paradis, pour un brahmane, pour un de ces fameux philosophes de l'Inde, c'est de mourir en tenant une vache, non par la tête, mais par la queue [1].

Il y a cinquante ans passés, en France, la philosophie triomphante adorait la raison, c'est-à-dire s'adorait elle-même, dans la personne d'une prostituée nue. Eh bien ! depuis des siècles, la philosophie de l'Inde, unissant ensemble ce qu'il y a de plus obscène dans la prostituée et le libertin, en fait un objet d'adoration sur les autels, un ornement de dévotion que les femmes portent à leur cou. Il n'y a pas de temple un peu considérable qui n'ait à son service un certain nombre de courtisanes. La distinction des castes, l'abstinence de viande, etc., si sévèrement prescrite d'ailleurs, disparaît tout à fait à certaines fêtes abominables, où brahmane et pariahs, pêle-mêle, commettent en public toutes les infamies que les premiers chrétiens étaient accusés de commettre en secret [2].

Voilà donc, sans parler de plusieurs autres sectes répandues dans l'Inde, voilà où en sont les brahmanes et les samanéens, ces philosophes si vantés de l'antiquité, ces oracles qu'allaient consulter les philosophes de la Grèce ! Ce que dit saint Paul, on le reconnaît en eux : « Ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont rendu grâces, mais ils se sont évanouis dans leurs raisonnements, et leur cœur insensé s'est obscurci : se disant sages, ils sont devenus fous et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance d'un homme corruptible, ainsi que d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux convoitises de leur cœur, en sorte qu'ils s'abandonnent à l'impureté et l'infamie. Ils ont travesti la vérité de Dieu en mensonge, et ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, qui est béni dans tous les siècles, amen. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions d'ignominie [3]. »

Les philosophes de l'Inde sont d'autant plus inexcusables que la Providence leur a ménagé plus de moyens de connaître la vérité. Parmi les fils de Noé, Sem reçut les plus grandes bénédictions : le nom de Sem est connu et révéré des brahmanes, ils s'en parent comme d'un titre glorieux, il est invoqué dans les occasions solennelles. Il y a même des savants qui pensent que les anciens samanéens tiraient leur nom de Sem, et qu'ils étaient ainsi de la race privilégiée du monde patriarcal [4]. Lorsque les enfants d'Israël furent dispersés dans toute l'Asie, pour faire connaître les merveilles de

[1] Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 203. — [2] *Ibid.* t. 1, p. 403. — [3] Rom., 2, 20-26. — [4] Windischmann, p. 735.

Dieu aux nations qui l'ignoraient, lorsque Daniel fut si longtemps à la tête des sages de la Chaldée et de la Perse, l'Inde pouvait facilement se renouveler dans la connaissance et le culte du Dieu de Sem; lorsque, sous Esther et Mardochée, la gloire du Dieu vivant est annoncée par des édits publics aux cent vingt-sept provinces de l'empire persan, l'Inde y est nommément comprise. Il paraîtrait même, d'après ses informes traditions, que tout cela ne fut pas sans quelque effet; car c'est vers cette époque que les samanéens y apparaissent comme faisant le plus d'efforts pour ramener la doctrine des brahmanes à quelque chose de moins imparfait. Voisins de la Perse, dont les pèlerins étaient à Jérusalem à la première prédication de saint Pierre, il est impossible que les Hindous n'aient dès lors entendu parler de Jésus-Christ. Il est dit de l'apôtre saint Thomas, qu'il prêcha dans l'Inde; de l'apôtre saint Barthélemi, qu'il porta dans l'Inde un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu; cet Évangile y fut retrouvé entre les mains de plusieurs fidèles, cent ans après, par le philosophe saint Pantène, qui, sur la demande des peuples de l'Inde, y alla défendre le christianisme contre la doctrine des brahmanes [1]. Comme les samanéens étaient les adversaires de ces derniers, il n'est pas improbable qu'ils adoptèrent le christianisme, sinon dans sa totalité, du moins en partie. De là ces traits si reconnaissables de la vie de Jésus-Christ, dans la légende de Bouddha ou de Fo. Aussi un savant orientaliste est-il porté à regarder le bouddhisme comme un christianisme dégénéré. Il lui a paru que, dans les historiens chinois, les chrétiens sont souvent confondus avec les bouddhistes; et que, lorsqu'en l'année 65 de l'ère chrétienne, un empereur de la Chine envoya des ambassadeurs vers l'Occident, pour s'informer de la venue du saint dont avait parlé Confucius, et qu'à cette occasion le culte de Fo s'introduisit à la Chine, il s'agit là de la prédication du christianisme, qui, dès lors, fut introduit dans la Chine par l'Inde, mais, faute de missionnaires qui se succédassent, dégénéra peu à peu en superstitions [2].

Aujourd'hui l'Inde voit sur ses côtes quelques évêchés catholiques et plusieurs missions dans l'intérieur des terres. Il est des provinces où la moitié des congrégations chrétiennes se compose de pariahs. Il semblerait que Dieu veut faire pour ce pays ce qu'il a fait pour le reste de l'univers : choisir ce qu'il y a d'insensé selon le monde, pour confondre les sages ; ce qu'il y a d'ignoble, de méprisable et de

[1] Euseb., *Hist. eccl.*, l. 5, c. 10. — [2] Deguignes, *Recherches sur les chrétiens établis à la Chine dans le septième siècle. Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 54, in-12.

néant, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie en elle-même, mais en lui [1].

LA CHALDÉE ET LA PERSE.

Les Chaldéens étaient les philosophes de Babylone. Ils ont eu à leur tête le prophète Daniel, qui leur avait sauvé la vie lorsque Nabuchodonosor eut ordonné de les faire mourir ; ils ont vu ses compagnons jetés dans la fournaise, et lui-même deux fois dans la fosse aux lions, pour ne point adorer les idoles et rester fidèles au culte du Dieu vivant. Ils ne pouvaient donc ignorer le Dieu véritable. Aussi l'on convient assez unanimement qu'ils reconnaissaient un Être suprême, père et maître de toutes choses. Nous avons vu comment le Chaldéen Bérose raconte que Dieu, qu'il nomme Bel ou Seigneur, créa le ciel et la terre. Saint Justin, Eusèbe, Porphyre, citent un oracle où les Chaldéens vont de pair avec les Hébreux pour la sainteté du culte qu'ils rendaient au Roi éternel ; *les Chaldéens seuls*, y est-il dit, *ont eu la sagesse en partage, ainsi que les Hébreux, rendant un culte pur au Dieu qui est le Roi subsistant par lui-même* [2].

Mais cet éloge ne peut être admis qu'avec bien des restrictions. Au temps même de Daniel, l'on voit adorer à Babylone, sous le nom de Bel, une idole de bois qui, au dire des Chaldéens qui en étaient les prêtres, consommait chaque jour douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin : l'on y voit ensuite le dragon ou grand serpent ; on voit surtout, dans la lettre de Jérémie, qu'il y avait en grand nombre des dieux d'or, d'argent, de pierre, de bois, portés sur les épaules et adorés par la multitude : ces idoles étaient couronnées, habillées de pourpre et parfumées d'encens. Leurs prêtres, qui étaient des philosophes chaldéens, étaient assis dans leurs temples, la barbe coupée, la tête rasée et découverte, leurs habits déchirés, et jetant de grands cris comme s'ils eussent pleuré la perte de quelque personne décédée. L'on voit en particulier, dans cette lettre, ainsi que dans les auteurs profanes, qu'il y avait à Babylone une infâme idole, en l'honneur de laquelle toutes les femmes devaient, au moins une fois en leur vie, et cela dans le temple même, se prostituer à des étrangers [3].

[1] I. Cor., 1, 27-29. Sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. — [2] Just., *Cohort. ad gentes.* Euseb., *Dem. ev.*, l. 3. Porph., *Vita Pythag.* — [3] Baruch, 6.

La gloire des philosophes chaldéens était la connaissance des astres : ils s'y appliquaient depuis un temps immémorial. Mais leur objet dans cette étude n'était pas précisément ce que nous appelons astronomie, science des astres et de leurs phénomènes naturels; Diodore de Sicile [1] témoigne que, de son temps, soixante ans avant Jésus-Christ, ces philosophes ne se sentaient pas encore capables de prédire une éclipse de soleil. C'était ce que nous appelons astrologie, ou l'art de prédire, par les aspects, les positions, les influences des corps célestes, les événements futurs, non-seulement ceux qui avaient quelque rapport à l'atmosphère, tels que les changements de temps, les vents, les tempêtes; mais encore et surtout ce qui n'y avait aucun rapport, tel que le succès d'une guerre, le sort d'un empire, le destin d'un enfant qui vient de naître, les jours favorables ou non pour entreprendre telle ou telle affaire. Ils avaient, dans cette prétendue science, une si grande réputation, que tous ceux qui s'y distinguaient, s'appelaient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ils faisaient en outre profession de s'entendre non moins bien au vol et au cri des oiseaux, à l'interprétation des songes, à toute espèce de divinations et de présages, et aux enchantements pour détourner le malheur et attirer le bonheur. Tels nous apparaissent les philosophes de la Chaldée dans les auteurs grecs et latins. Les prophètes les dépeignent sous les mêmes traits. Isaïe dit à Babylone : « Ta sagesse, ta science t'ont perdue, et tu as dit dans ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi. Les maux t'accableront avant que tu puisses les pressentir. Tu ne sauras d'où te vient la plus affreuse infortune. Parais avec tes enchanteurs et ces sortiléges que tu cultives dès ta jeunesse : tu verras s'ils ajoutent à ta force. Tu t'es épuisée en conseils. Qu'ils se montrent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui regardaient le ciel, qui observaient les étoiles, qui calculaient les nouvelles lunes pour t'annoncer ton avenir [2]. »

Depuis la venue du Christ, les descendants des anciens habitants de la Chaldée sont devenus chrétiens. Ils étaient engagés la plupart dans quelques erreurs, plus par ignorance que par mauvaise volonté. L'an 1606, deux Chaldéens se trouvèrent du nombre des pauvres à qui le pape Paul V lava les pieds le jeudi saint. De retour dans leur pays, ils racontèrent à leur patriarche, qui porte le titre de patriarche de Babylone, avec quelle tendresse paternelle ils avaient été reçus par le successeur de saint Pierre ; lui remirent de sa part quelques présents, avec la profession de foi que l'on présente aux pèlerins d'Orient qui viennent à Rome. Le patriarche, de concert avec

[1] Diod., l. 2, c. 31. — [2] Isaïe, 47.

les évêques et les archevêques de sa nation, envoya le supérieur général des religieux chaldéens, pour renouveler, avec la mère des églises, les relations de piété filiale, qui, fréquentes autrefois, comme il était marqué, disait-il, dans les annales du pays, avaient été interrompues par la difficulté des temps. Il écrivait dans sa lettre : « Voilà, ô Père ! que ma profession de foi arrive à Votre Sainteté : voyez s'il y a quelque fraude, quelque erreur, si elle s'éloigne en quelque chose de notre mère l'Église romaine : avertissez, et nous ferons ; enseignez, et nous obéirons. » Son légat, arrivé à Rome, y demeura trois ans, reconnut que, d'accord avec l'Église romaine pour le fond, ses compatriotes se servaient par ignorance de quelques expressions hétérodoxes, et s'en retourna dans sa patrie avec des présents considérables en ornements, en livres chaldéens et arabes, pour le patriarche et ses suffragants, qui approuvèrent tout ce qui s'était fait [1].

De nos jours, l'évêque catholique de Babylone, qui est un Européen et réside à Bagdad, est comme le représentant du Saint-Siége dans la Chaldée et la Perse. Les Chaldéens catholiques, au nombre d'environ cent cinquante mille, ont un patriarche, quatre archevêques et cinq évêchés [2].

La Perse antique avait aussi ses sages ou philosophes : c'étaient les mages, qui formaient une espèce de corporation, originaire, à ce qu'il paraît, de la Médie et de la Bactriane, proche de l'Inde. Selon d'anciens auteurs, leur nom signifiait *savant*, *prêtre*, *théologien*, parce qu'ils étaient à la fois philosophes, théologiens et sacrificateurs [3]. Leur autorité était grande. Le roi ne pouvait monter sur le trône qu'après avoir été initié à leur doctrine et agrégé à leur ordre [4] : ils étaient de ses principaux conseillers et les précepteurs de ses enfants. Darius, fils d'Hystaspe, un des plus grands rois de Perse, ordonna que l'on mît sur son tombeau, entre autres titres, qu'il avait été docteur dans l'ordre des mages. Ils ont eu également Daniel pour chef, pendant les règnes de Darius le Mède et de Cyrus. Sous celui de Cambyse, un d'entre eux, Smerdis, se plaça sur le trône, comme étant Smerdis, fils de Cyrus, auquel il ressemblait beaucoup, et que son frère Cambyse avait fait mourir. L'imposture ayant été découverte, le mage fut tué avec un grand nombre des siens. Pendant le règne de Darius, fils d'Hystaspe, un autre parvint à réparer cet

[1] Petri Strozæ, *De dogmatibus Chaldæorum*. Romæ, 1617. — [2] Pour l'état actuel de la religion catholique en Chaldée, en Perse, dans l'Inde, dans la Chine et autres pays de l'Orient, voir Tableau général *des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants et autres religionnaires*, par l'auteur de cette histoire, t. 2. — [3] Porph., *De abst.*, l. 4. Apul., l. 1. Hesych., etc. — [4] Cic., *De divinat.*, l. 1.

échec et à rétablir le crédit de l'ordre. Ce fut Zoroastre, Zerdocht ou Zérétestro. Parmi les Orientaux, les uns en font un disciple de Daniel, les autres d'Ézéchiel ou d'Esdras : il y en a même qui en font un Juif[1]. Il est regardé comme le restaurateur du magisme. Lorsque Xerxès entra en Europe et en Grèce, il était accompagné du chef des mages qui s'appelait Hostanes, et qui, au rapport de Pline, répandit parmi les Grecs la passion de la magie [2]. Des mages vinrent de l'Orient adorer le Christ nouveau-né ; le premier des hérésiarques se nommait Simon le mage ou le magicien : ce qui nous montre à la fois le bon et le mauvais côté de cette corporation de savants. Au septième siècle de l'ère chrétienne, les mahométans s'étant emparés de la Perse, ceux des Persans qui restèrent attachés à la doctrine de Zoroastre se réfugièrent dans l'Inde, où ils subsistent encore en petit nombre sous le nom de Parsis, Gaures ou Guèbres. C'est parmi eux qu'un savant français recueillit, il y a soixante ans, quelques livres sur leur croyance et leur culte. Une partie en est attribuée à Zoroastre ; mais le tout est interpolé de morceaux du septième siècle, en sorte qu'on ne peut savoir au juste ce qui appartient réellement à cet ancien philosophe. On y voit seulement qu'il vivait au temps de Darius Hystaspe.

Maintenant, quelle était la doctrine des mages et en particulier de leur réformateur ?

Deux des premiers apologistes du christianisme, Minucius-Félix et saint Cyprien, comptent le mage Hostanes parmi les anciens philosophes qui reconnaissent le vrai Dieu. « Le premier des mages par l'éloquence et l'autorité, disent-ils, Hostanes, traite le vrai Dieu avec la majesté convenable ; il proclame que sa forme est invisible : il connaît également les anges, c'est-à-dire les ministres et les messagers de Dieu, mais du Dieu véritable ; il sait qu'ils se tiennent en sa présence pour l'adorer, et qu'ils tremblent au moindre signe, au seul aspect du Seigneur. Il signale aussi les démons terrestres, qui vont de côté et d'autre, et sont ennemis de l'humanité [3]. »

Quant à Zoroastre, Eusèbe cite comme de lui un passage où il est dit, que Dieu est le premier, incorruptible, éternel, sans origine, sans parties, auteur de tout bien, le meilleur de tout ce qu'il y a de bon, le père de l'équité et de la justice [4]. Photius nous apprend, d'après Théodore de Mopsueste, que le dogme des Perses, établi par Zaradès ou Zoroastre, c'est que Zarouam est le principe de toutes choses ; que, s'adorant lui-même pour produire Ormuzd, il produisit

[1] D'Herbelot, *Bibl. orient.* — [2] Plin., *Hist. nat.*, l. 30, c. 1. — [3] Minuc. Fel., *Octav.*, n. 26. S. Cyp., *De Idol. vanit.*, n. 4. — [4] Euseb., *Præp. ev.*, l. 1, c. 10, p. 42.

aussi Satan [1]. Les livres zends, recueillis par Anquetil-Duperron, ont éclairci les paroles de Photius. Ils nous apprennent que, dans la doctrine de Zoroastre, le premier principe est *Zérouane Akéréné*, le Temps sans bornes ou l'Éternel ; que c'est lui qui a produit ou créé Ormuzd, l'auteur du bien, le prince de la lumière, et Ahriman, l'auteur du mal, le prince des ténèbres, que ces livres appellent aussi Sheitan ou Satan.

Par où l'on voit que les anciens Perses n'admettaient pas deux principes coéternels, comme on le suppose quelquefois ; mais un seul principe éternel et suprême, et ensuite deux principes subalternes, l'un du bien, l'autre du mal. C'est entre ces deux qu'est le combat, qui, suivant leur opinion, doit durer douze mille ans et se terminer par la victoire du bon sur le mauvais. Manès ou Manichée, qui enseignait deux principes éternels et indépendants, a été regardé en Perse même comme hérétique, et puni comme tel.

On voit encore dans ces livres, qu'Ahriman n'a pas été créé mauvais par nature, mais qu'il l'est devenu par sa propre volonté ; que son empire ne subsistera pas toujours, mais qu'il sera détruit à la résurrection générale. Il est même tels passages de ces livres où il est dit qu'il se convertira lui-même à la fin.

Dans son monde de lumière, Ormuzd, par la parole divine, créa six amchaspands, desquels il paraît lui-même quelquefois le chef. Ils sont comme les présidents généraux de la création. Ils ont beaucoup de rapport avec les sept archanges, que l'Écriture sainte nous montre debout devant le trône de Dieu [2]. Il fit en outre un grand nombre d'izeds, chefs et soldats de l'armée céleste, et les fervers, génies tutélaires, anges gardiens des hommes. Dans les ruines de Persépolis, et autres cités antiques, on voit des tombes royales, où, au-dessus de la figure du roi, plane celle de son ferver ou ange protecteur.

De son côté, dans son monde de ténèbres, Ahriman a ses dews, ses darvands ou diables, parmi lesquels il y en a aussi sept de principaux. C'est lui qui, sous la forme de serpent, a séduit Meschia et Meschiané, le premier homme et la première femme ; c'est lui qui, par le péché de l'homme, a introduit la mort dans le monde. .

Telles sont les deux armées qui, d'après la doctrine de Zoroastre, doivent se combattre pendant douze mille ans ; combat où l'homme lui-même doit prendre part pour Ormuzd contre Ahriman, afin de n'être point puni avec celui-ci, mais récompensé par celui-là.

Un homme est-il mort ? à l'instant les dews cherchent à s'emparer

[1] Phot., *Bibl.*, col. 199. — [2] Tob., 12, 15.

de son âme, qui devient leur proie, s'il a fait le mal ; mais, s'il a été droit et pur, les izeds sont là pour le défendre. Ensuite l'âme se présente au grand pont *Tchinevad*, qui forme la barrière entre ce monde et l'autre. Là elle est jugée par Ormuzd, et, selon ses œuvres et leur justice, ou elle est conduite au delà du pont par les saints izeds dans une terre de bonheur, ou elle reste en deçà pour expier ses crimes.

Enfin, quand le temps est venu où doit cesser la lutte du mal contre le bien, commence la résurrection générale. Les bons et les méchants se lèvent à la fois, reprennent leurs corps, et tout reparaît comme au premier jour de la création. Les bons se rangent avec le bon, les méchants avec le méchant ; Ahriman est précipité dans l'abîme de ténèbres et dévoré par l'airain fondu. Alors la terre chancelle comme un homme malade ; les montagnes décomposées s'écoulent en torrent de feu avec les métaux qu'elles enfermaient dans leur sein ; les âmes passent à travers ces flots brûlants pour effacer leurs dernières souillures par cette dernière et terrible purification, et se rendre dignes de la félicité sans fin qui les attend.

Et alors, la nature entière est renouvelée : plus de ténèbres, plus de tourments, plus d'enfer ; le royaume d'Ahriman a passé, et désormais Ormuzd règne seul ; tout est devenu lumière. Ormuzd, à la tête des amchaspands, et Ahriman lui-même, redevenu bon, avec les princes des dews, offrent à l'Éternel un commun sacrifice, et toutes choses sont consommées.

Voilà ce qu'on trouve çà et là dans le *Zend-Avesta* ou la parole vivante, ouvrage attribué à Zoroastre par les Parses de l'Inde [1].

Quant à la nature propre d'Ormuzd, tantôt il paraît identique à l'Éternel, tantôt non. Lui-même dit quelque part : Mon nom est : Le principe et le centre de toutes choses ; mon nom est : Celui qui est, qui est tout, qui conserve tout. Ailleurs, il est le Verbe de bonté, né de la semence de l'Éternel ; il est nommé le premier-né des êtres, image resplendissante et vase de l'infini, toujours lumière et lumière immense, dont la volonté infiniment sainte a sa source profonde dans l'être. Il fut produit par le mélange de l'eau primitive et du feu primitif. Il s'appelle *Ehore Mezdao*, c'est-à-dire le grand roi, tout parfait, tout-puissant, tout sage, corps des corps, qui vivifie et nourrit toutes choses. Il est le fond et le milieu de tous les êtres, le principe des principes, la science et le dispensateur de la science, la raison (le Verbe) de tout. L'Éternel l'a préposé comme roi, limitant son em-

[1] Zend-Avesta, traduit par Anquetil-Dup. *Symbolique de Creuzer*, l. 2, surtout les notes. Windischmann, t. 3.

pire à une période de douze mille ans ; et il exerce sa domination sur cette période [1].

Il en est à peu près de même de Mithras, le dieu médiateur des Perses. Tantôt il paraît une production d'Ormuzd ; tantôt l'auteur du soleil et son guide. Il porte aussi le nom de Démiurge ou de créateur : Mithras, est-il dit expressément, a formé le monde ; il est l'auteur du monde et l'auteur de la création [2].

On peut croire, les doctes du moins le pensent, que les Persans, aussi bien que les Hindous, leurs voisins, n'admettaient au fond qu'un Dieu unique et suprême, mais qui se manifestait en plusieurs formes ou personnes. Ce qui le rend presque certain, c'est que le Parse moderne, chaque fois qu'il noue sa ceinture, dit en lui-même : *Dieu est un* [3], et que, parmi les péchés qu'il professe dignes de mort, est celui de *dire qu'il y a plus d'un dieu*, et d'*adorer les dews* ou les démons [4].

Maintenant, les anciens Perses étaient-ils proprement idolâtres ? Si l'on entend par idolâtrie adorer comme dieux des images de bois, de pierre, de métal, il ne le paraît point ; car, suivant Hérodote, les Perses ne croyaient pas, comme les Grecs, que les dieux eussent des formes humaines ; et il assure, de concert avec Xénophon, Strabon et d'autres anciens, que ce peuple ne leur élevait ni statues, ni temples, ni autels. Nous avons vu, au contraire, que Xerxès renversait les temples de la Grèce, attendu que le vrai temple de la Divinité était l'univers.

Il est vrai que, dans les ruines de Persépolis, d'Ecbatane, de Suse, de Pasagarde et autres cités de la Perse, on trouve des figures d'animaux très-semblables à ceux dont il est parlé dans les prophètes Daniel et Ézéchiel, ainsi que dans l'Apocalypse ; mais on convient généralement que ce ne sont là, non plus que dans les prophètes, que des figures symboliques, desquelles on n'a pas encore pu découvrir tout à fait le sens.

Mais les Perses n'adoraient-ils pas les éléments, comme le feu, l'eau, la terre, le soleil et la lune ? Hérodote le dit formellement. Leurs descendants réfugiés dans l'Inde, les Parses ou Parsis de nos jours, et avec eux bien des savants européens, prétendent que leurs adorations ne s'arrêtaient point à ces créatures, mais remontaient jusqu'au Créateur ; qu'ils adoraient Dieu dans le feu et dans le soleil, et non le feu et le soleil même, comme si c'étaient des dieux. Le feu sacré qu'ils invoquaient, en présence duquel s'accomplissaient tous leurs

[1] Creuzer, p. 321 et 699. Zend-Avesta. — [2] Creuzer, p. 353 et 735. — [3] Zend-Avesta, t. 2, p. 4. Paris, 1731. — [4] *Ibid.*, p. 30.

sacrifices et les principales cérémonies prescrites par la loi, n'était pour eux qu'un emblème de la volonté ou parole divine qui a créé l'univers et le vivifie incessamment. Le *dadgah*, ou le foyer qui entretenait cette flamme symbolique, avant d'être placé sur un autel, brûla longtemps sur la terre nue ; et ce fut plus tard encore que l'on éleva des *ateschgahs* ou temples du feu, nommés *pyrées* par les Grecs, et dont les dômes, tout en préservant des injures de l'air l'élément sacré, étaient censés représenter la voûte céleste ; ils devaient être construits de telle sorte que les vents pussent librement répandre, dans les différentes parties du monde, l'agréable odeur du feu d'Ormuzd. Ce n'étaient point des temples ni des autels tels que les entendaient les Grecs ; ceux-ci, du reste, observent les savants, ne paraissent guère avoir compris le sens profond de ce culte, non plus que des rites nombreux qui s'y rattachaient [1].

Mais si des Grecs, qui n'étaient pas de médiocres esprits, n'ont pu pénétrer le sens de ce culte symbolique, le vulgaire persan en était-il plus capable ? Il est malaisé de le croire. Combien donc ne lui était-il pas facile de s'arrêter au symbole, aux éléments, sans remonter jusqu'au Créateur ! Aussi n'est-il pas surprenant de lire, dans Esther [2], que les Perses attribuaient la gloire de leur empire à la puissance de leurs idoles, soit qu'il faille entendre par ce mot les éléments mêmes qu'ils adoraient, ou bien des images qu'ils pouvaient s'en être faites.

Toutefois, si l'on ne peut pas dire en général que les anciens Perses ne fussent aucunement idolâtres, on peut dire au moins qu'ils ne l'étaient point aussi grossièrement que beaucoup d'autres. Ils n'adoraient point les génies mauvais ou les démons. Au contraire, dans les livres de leurs descendants, les Parses, toutes les prières, tous les vœux sont dirigés contre Ahriman et les siens. Ainsi, dans leurs prières du matin, ils disent à Ormuzd : « Juge du monde, puissant, savant, maître de l'univers, vous qui le nourrissez, qui l'avez créé, qui ne faites que le bien et qui donnez l'abondance ; Ahriman qui ne sait rien, Schetan qui ne sait rien, Schetan qui ne peut rien, ô Ormuzd, juste juge, brisez cet Ahriman [3]. » Et encore : « Au nom de Dieu, qui sait tout, juste juge, Ormuzd, roi, qu'Ahriman et les dews ne soient pas ! Tenez-le éloigné ; qu'il soit frappé et brisé, cet Ahriman ! Les dews, les daroudis, les magiciens, les darvands, — qu'ils soient frappés et brisés ! que ces méchants n'existent plus ! que l'ennemi soit affaibli, que l'ennemi n'existe plus, ni même son nom [4] ! » Le Perse

[1] Creuzer-Guigniaut, p. 338 et 716. Anquetil-Duperron, dans son Zend-Avesta. *Hist. univ. des savants anglais*, t. 6, p. 247. — [2] Esther, c. 14, v. 8 et 10. — [3] Zend-Avesta, t. 2, p. 126. — [4] *Ibid.*, p. 2.

ne se contentait pas de prier, il agissait. Tandis que l'Hindou se concentrait et s'absorbait dans la contemplation, lui se proposait de combattre, avec Ormuzd et ses anges, contre Ahriman et les siens. La maxime de Job était sa maxime : La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel [1]. De là cette activité, cet esprit chevaleresque, cette noble générosité qu'on remarque dans les anciens Persans.

Cette lutte contre l'auteur du mal commence dès la naissance et dure jusque après la mort. Dans le rituel des Parsis, il y a des prières, avec une espèce d'aspersion ou de baptême, pour purifier de la tache originelle l'enfant nouveau-né [2]; il y a des prières pour les âmes des défunts, où l'on fait des actes de foi à la résurrection générale des corps et à la future destruction de l'empire d'Ahriman [3]. Il y a surtout en grand nombre des formules de confession pour s'accuser de ses péchés, soit seul en la présence de Dieu, soit devant le destour ou le prêtre. En voici une : « Ormuzd, roi, je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action ; à ce que, dans le monde, j'ai pensé, ou dit, ou fait, ou cherché à faire de mal. Ces péchés de pensée, de parole, d'action, je m'en repens, ô Dieu ! ayez pitié de mon corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre [4]. » On y voit jusqu'à des examens de conscience, avec le détail des péchés qu'il faut confesser au destour, et de ceux qui sont punissables de mort. Parmi les premiers se comptent l'obstination à soutenir que le mensonge est la vérité, l'opposition à la paix, n'écouter que soi, empêcher le bien ; parmi les seconds, faire le mal, dire qu'il y a plus d'un Dieu, désobéir à son père et à son maître, adorer les dews, semer la discorde parmi les hommes, contredire la loi, affliger l'homme pur, ne pas guérir le malade, détourner de la pénitence, faire le mal avec les femmes [5].

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans les livres des Parsis ou Guèbres. On peut croire qu'il y a là plus d'un emprunt fait aux Juifs et aux chrétiens. Il s'y trouve aussi mêlées quelques superstitions, mais moins que chez d'autres peuples. Par exemple, comme les Hindous, ils emploient l'urine de vache ou de bœuf en guise d'eau lustrale ; ensuite, comme le feu est pour eux un élément sacré, c'est un énorme sacrilége de le polluer en le soufflant de son haleine. On sait aussi, par d'autres monuments, que le culte de Mithras, du moins à une certaine époque, était accompagné de sacrifices humains.

Quant à ceux des Perses qui, au septième siècle, ne quittèrent

[1] Job, 7, 1. — [2] Zend-Avesta, t. 2, p. 551. — [3] *Ibid.*, p. 35. — [4] *Ibid.*, p. 2. — [5] *Ibid.*, p. 30 et 33.

point leur pays, ils embrassèrent la plupart le mahométisme, lequel n'est au fond qu'une hérésie ou secte chrétienne, catholique sur l'unité de Dieu, arienne sur la trinité des personnes, judaïsant en plusieurs de ses rites.

Pour ce qui est des mages, leurs anciens philosophes, ils dégénérèrent de bonne heure en magiciens. On serait même tenté de croire que, dès l'origine, la magie formait une de leurs principales études. Ce qu'il y a de sûr, c'est que presque tous les anciens auteurs qui parlent de Zoroastre et d'Hostanes n'en parlent qu'à propos d'arts et opérations magiques. Finalement, comme le nom propre des philosophes de Babylone, le nom de Chaldéen, devint, pour les Grecs et les Latins, synonyme d'astrologue, de devin, de tireur d'horoscope : de même le nom des sages de la Perse, le nom de mage, devint, pour les mêmes, synonyme de magicien et de sorcier.

La honteuse dégradation de ces philosophes fut d'autant plus criminelle de leur part, que Dieu leur ménagea plus de lumières. Depuis Tobie, Daniel, Mardochée, Esdras, qui avaient brillé parmi eux comme des flambeaux éclatants, ils savaient ce qu'était la sagesse véritable, ils savaient où s'en trouvait la pure doctrine. Ceux d'entre eux qui vinrent à Bethléhem adorer le Christ, les prêchèrent sans doute de parole comme d'exemple. Les Élamites, province centrale de la Perse, qui avaient assisté à la merveilleuse prédication de saint Pierre, furent pour eux de nouveaux messagers de salut. Plusieurs apôtres annoncèrent la bonne nouvelle dans leur pays. La première épître de saint Jean portait autrefois, dans son inscription, *aux Parthes*, les mêmes que les Perses. Au quatrième siècle, il y avait au milieu d'eux une chrétienté florissante. Un évêque persan siégea au concile de Nicée en 325, un autre au concile de Jérusalem en 335. Que font alors les mages? Jaloux de voir triompher une doctrine autre que la leur, ils accusent les chrétiens auprès de Sapor, roi de Perse ; ils les accusent d'être d'intelligence avec les empereurs de Constantinople, et de ne pas suivre la religion du roi. Sapor les écoute. Près de trente évêques sont martyrisés, entre lesquels l'évêque de Suse et l'archevêque de Séleucie ou Ctésiphon : avec eux, plusieurs grands officiers de la couronne, deux princes, dont l'un, Hormisdas, était de la famille des Achéménides, la plus ancienne dynastie de Perse : de plus, un si grand nombre de fidèles, qu'on en connaissait seize mille par leurs noms, et qu'un historien persan les porte à deux cent mille. Cette persécution dura trente à quarante ans : une seconde recommença un siècle après, sous le roi Vararanes. Dans les actes des martyrs de Perse, on voit les mages se faire tout à la fois délateurs, témoins, juges et bourreaux. « Bientôt, di-

saient-ils à Sapor, on n'adorera plus le soleil, ni l'air, ni l'eau, ni la terre : car les chrétiens les méprisent et les insultent. » Ce n'est pas que ni le roi ni les mages ne convinssent au fond que tout cela n'était que des créatures. « Quoi ! misérable ! dit le deuxième persécuteur Vararanes, à un martyr, saint Jacques, surnommé l'Intercis, parce qu'il fut coupé morceau par morceau, vous n'adorez ni le soleil, ni la lune, ni le feu, ni l'eau, ces illustres productions de la Divinité ? » Il savait donc, et lui et ses philosophes, que c'est Dieu qui a créé tout cela, et que, par conséquent, tout cela n'était pas Dieu : et cependant ils adorent la créature plutôt que le Créateur, et ils veulent que tout le monde soit absurde et impie comme eux ! et ils font périr dans les plus affreux tourments ceux qui s'y refusent [1] !

Mais est-il croyable que des philosophes agissent de la sorte ? Un philosophe du dix-huitième siècle nous dit de ceux de son temps : « Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres : mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain [2] ? » Ainsi parlait-il de ses collègues en sagesse. Et trente ans après, nous les avons vus, arrivés au pouvoir, traiter les chrétiens en France, comme les mages les avaient traités en Perse.

Pour en revenir à ce dernier pays, à la fin du dix-septième siècle, il y avait encore un évêque catholique à Ispahan, capitale de la Perse actuelle. De nos jours, et par suite des révolutions qui l'ont bouleversé, ce pays est sous la juridiction de l'évêque européen de Babylone.

L'ÉGYPTE ET L'ÉTHIOPIE.

Les brachmanes ou philosophes de l'Inde, les Chaldéens ou philosophes de Babylone, les mages ou philosophes de la Perse, ont été pour les philosophes de la Grèce, comme des maîtres et des oracles : beaucoup moins cependant que les prêtres ou philosophes de l'Égypte. Ceux-ci, plus près, ont été consultés plus souvent. Ils regardaient les Grecs comme leurs novices. « O Solon ! Solon ! disait à ce

[1] Tillemont, *Hist. eccl.*, t. 7 et 12. Étienne Assémani, *Act. mart. orient.* Joseph Assémani, *Biblioth. orient.* Godescard, *Martyrs de Perse*, etc. — [2] *Émile*, de J.J. Rousseau. Suite du l. 4.

sage un prêtre de Saïs, vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants; il n'y a point de vieillard en Grèce. Vous êtes tous jeunes, quant à l'esprit ; car vous n'y avez aucune opinion ou doctrine ancienne, transmise par l'antique tradition, aucune science blanchie par le temps [1]. »

Il n'en était pas ainsi de l'Égypte. Sa sagesse était déjà renommée mille ans avant Solon ; car il est dit que Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens [2]. Elle remontait encore plus haut. Deux siècles avant Moïse, le patriarche Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, enseignait, par ordre du pharaon, aux princes de l'Égypte, la sagesse et la prudence dont Dieu l'avait lui-même doué [3].

Mais que devint cette sagesse entre les mains de ces sages?

Pendant longtemps on n'en pouvait juger que par les pyramides, les canaux du Nil, les ruines de la Thébaïde, une antique renommée d'habileté en fait de gouvernement, et d'extravagante idolâtrie en fait de religion. A l'exception de quelques fragments épars dans les auteurs grecs et latins, la philosophie proprement dite, la doctrine scientifique de l'Égypte, était ensevelie sous le voile des hiéroglyphes. Ce voile vient d'être levé. Les doctes se convainquent de plus en plus que, dans l'antique Mizraïm, la philosophie était au fond la même qu'elle est encore actuellement dans l'Inde. Un Être suprême et unique, se manifestant sous trois formes principales ou personnes ; un Verbe créateur, intelligence souveraine ; la chute des âmes, l'espoir et le travail de la rédemption, des incarnations divines ; un paradis, un enfer, un purgatoire par la métempsycose ; des allégories, des personnifications du soleil, de la lune, du ciel, de la terre, de l'Égypte, du Nil, des années, des saisons, des mois, des vents, des déserts, etc., ou plutôt, la divinité se transformant, se manifestant, se reproduisant en tout cela ; en un mot, toutes les vérités servant de fond à toutes les erreurs : tel apparaît, comme déjà nous l'avons vu ailleurs, le système, l'ensemble de la philosophie égyptienne.

Les livres où on le trouve écrit, peint, sculpté, sont des palais, des temples, des colonnes, des obélisques, des momies, des tombeaux qui, tantôt s'élèvent en pyramides, tantôt sont creusés dans le roc comme des villes souterraines. Ces monuments, feuillets d'une histoire ancienne et nouvelle, se trouvent répandus non-seulement dans toute l'Égypte, mais dans l'Éthiopie, dans la Nubie, dans les déserts de Libye et d'Arabie, au milieu des oasis ou îles de verdure qui apparaissent ici et là dans ces mers de sable. Les savants mêmes inclinent à croire que cette merveilleuse dynastie des sciences et des arts est entrée en Égypte par l'Éthiopie.

[1] Plat., *Tim.*, t. 9, p. 290, ed. bip. — [2] Act, 7, 22. — [3] Ps. 104, 22.

On a découvert, en outre, des livres écrits sur du papier ou papyrus. Il en existait de cette sorte, où les philosophes exposaient et commentaient leur doctrine. Un Père de l'Église, Clément Alexandrin, en parle en décrivant une de leurs processions religieuses. « A la tête, marche le chantre portant un des symboles de la musique ; il doit posséder deux des livres d'Hermès, dont l'un renferme les hymnes des dieux, l'autre les règles pour la conduite du roi. Après le chantre vient l'horoscope, qui tient dans sa main l'horloge et la branche de palmier, emblèmes de l'astrologie. Il doit avoir présents les livres d'Hermès, relatifs à l'astrologie, au nombre de quatre : l'un traite de l'ordonnance des étoiles fixes ; un autre des conjonctions et des illuminations du soleil et de la lune ; les deux autres des levers. Marche ensuite le scribe sacré (ou l'hiérogrammate) : il a des plumes sur la tête, un livre et une règle dans les mains, avec de l'encre et un roseau pour écrire. Il doit savoir l'hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, la marche du soleil, de la lune et des cinq planètes ; connaître la chorographie de l'Égypte, la description du Nil, le détail complet de ce dont se compose l'appareil des cérémonies religieuses et les lieux qui leur sont consacrés, la mesure et la nature de toutes les choses nécessaires aux sacrifices. Ces personnages sont suivis du stoliste, qui porte dans ses mains la coudée de justice et la coupe pour les libations. Il est instruit dans tout ce qui concerne l'éducation, et dans l'art de préparer et d'immoler les victimes. Dix objets constituent les honneurs que l'on doit aux dieux, et embrassent la religion égyptienne : les sacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les processions, les fêtes et autres choses semblables. Après tous les autres, s'avance le prophète, portant dans les plis de sa robe l'urne sacrée découverte à tous les yeux : derrière lui sont ceux qui portent les pains d'exposition. Le prophète, président du temple, est obligé d'apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits, qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline du sacerdoce. C'est encore lui qui surveille la distribution des revenus. Il y a en tout quarante-deux livres d'Hermès essentiellement nécessaires : de ces quarante-deux, les prêtres nommés ci-dessus en étudient trente-six, qui contiennent la philosophie entière des Égyptiens. Les six autres sont laissés aux pastophores : ce sont ceux qui traitent des différentes parties de l'art de guérir, c'est-à-dire de la structure du corps, des maladies, des instruments, des médicaments, des yeux, et enfin des femmes [1]. »

Dans ce passage, le philosophe chrétien d'Alexandrie nous ap-

[1] Clem. Alex., *Strom.*, 6, p. 633, édit. *du Vaisseau.*

prend qu'il y avait quarante-deux livres d'Hermès, essentiellement nécessaires : ce qui suppose qu'ils n'étaient pas les seuls : et, en effet, l'on en trouve beaucoup d'autres cités dans les auteurs. Il y en a qui en comptent vingt mille ; Jamblique, philosophe néoplatonicien, en porte le nombre jusqu'à trente-six mille cinq cent vingt-cinq [1]. Si cela est, les Égyptiens ne le cédaient guère aux bouddhistes pour le nombre de livres.

Suivant la doctrine égyptienne, telle que la conçoivent aujourd'hui les plus savants, Hermès ou Thoth est l'intelligence divine ; comme Verbe éternel, il est appelé Hermès Trismégiste ou Hermès trois fois très-grand ; comme Verbe incarné, il est appelé Hermès deux fois très-grand ou le second Hermès.

Plusieurs Pères de l'Église ont cité des livres d'Hermès ou Mercure Trismégiste, en faveur de l'unité de Dieu et autres vérités chrétiennes. Un auteur, qui paraît être du cinquième siècle, Jean Stobée, nous en a conservé des extraits plus nombreux encore et plus considérables, où se retrouve la même doctrine pour le fond. Il existe un livre tout entier d'Hermès, sous le titre de Pimandre, conforme pour le sens à ce qu'on voit cité dans Stobée et dans les Pères. Mais jusqu'à ces derniers temps, on croyait généralement tout cela apocryphe, inventé après coup et faussement attribué aux anciens Égyptiens. Aujourd'hui, les plus savants tombent d'accord que ces livres, en quelque temps qu'ils aient été rédigés ou traduits en grec et en latin, contiennent réellement l'ancienne doctrine de l'Égypte, la doctrine enseignée dans les hiéroglyphes; et que, par conséquent, les auteurs chrétiens ni ne trompaient ni ne se trompaient lorsqu'ils s'appuyaient de cette sorte de témoignages [2].

Mais comment alors l'Égypte a-t-elle pu devenir aussi grossièrement idolâtre, jusqu'à se prosterner devant des bœufs, des boucs et des crocodiles ? L'exemple actuel de l'Inde est là pour nous le montrer. Avec les idées les plus magnifiques sur l'unité de Dieu, dans les livres, l'Inde se prosterne devant la vache, devant le serpent, devant l'herbe *darba*, devant les ustensiles de cuisine. C'est que, entre beaucoup d'autres causes, les sages de l'Égypte, non plus que les sages de l'Inde, au lieu de chercher la gloire de Dieu, ne cherchaient que leur propre gloire. Dans l'Égypte comme dans l'Inde, ils formaient une caste héréditaire et privilégiée ; dans l'Égypte comme dans l'Inde, ils se réservaient à eux seuls la lecture des livres de sciences. Dans l'Égypte, ils avaient même un moyen de plus pour

[1] Jambl., *Myst. égypt.* — [2] Champollion, *Panthéon égyptien*. Creuzer-Guigniaut, l. 3, surtout les notes.

conserver à jamais ce monopole : ils avaient deux langues mystérieuses inconnues au vulgaire.

La vérité était en Égypte, mais captive. Dieu la délivre avec Israël : il la délivre des hiéroglyphes, en la faisant écrire dans une langue et avec des caractères que chacun pouvait connaître facilement; il la délivre de la multiplicité des symboles astronomiques, astrologiques, physiques et autres, en la faisant écrire dans toute sa simplicité; il la délivre du secret où on la retenait, en la publiant du haut d'une montagne et au bruit du tonnerre ; il la délivre de l'oppression de la caste savante, en la donnant en héritage à tout un peuple pour la méditer et la faire connaître à tous les peuples.

L'Égypte et l'Éthiopie conservent toujours des relations avec ce peuple dépositaire de la vérité. La reine du midi ou d'Éthiopie vient admirer la sagesse de son roi Salomon ; Pharaon lui donne sa fille. Jérémie prophétise en Égypte. Des colonies juives s'établissent en Égypte et en Éthiopie, du sixième au troisième siècle avant Jésus-Christ, et forment dans ce dernier pays un royaume [1]. Sous Alexandre, les Juifs obtiennent droit de cité dans Alexandrie. Le Christ, enfant, est transporté en Égypte. L'eunuque de la reine Candace vient adorer à Jérusalem, et, de là, remporte dans l'Éthiopie le germe du christianisme, qui s'y est développé depuis et y règne encore à présent. Saint Marc le prêche dans Alexandrie. De pieux solitaires peupleront la Thébaïde. Alexandrie verra son école chrétienne devenir une des lumières du monde. Aujourd'hui même après tant de revers, les chrétiens forment encore plus de la moitié de la population en Égypte, la plupart, il est vrai, engagés dans l'erreur ou le schisme, mais plus par ignorance que par opiniâtreté. Plusieurs d'entre eux, les Coptes, descendent des anciens Égyptiens et ont conservé leur langue dans l'office divin ; ce qui n'a pas servi peu à la découverte des hiéroglyphes [2].

LA GRÈCE ET L'ITALIE.

La Grèce, où nous abordons maintenant, a hérité sa philosophie de l'Asie et de l'Égypte ; mais elle lui a imprimé son caractère particulier. Dans tout l'Orient, à commencer par la Chine, l'Inde, la Perse, la Chaldée, pour finir par l'Égypte et l'Éthiopie, la philosophie présente quelque chose d'immobile et d'uniforme, aussi bien que toutes les autres institutions, les lois, les gouvernements, les mœurs, les

[1] *Nouveau journal asiatique.* Juin 1829. — [2] Lettre du P. Sicard au comte de Toulouse.

arts, les usages. Dans la Grèce, il en est différemment. Colonisée par des peuplades venues de divers pays, habitée par des races de diverse origine ; découpée par la mer en îles, en presqu'îles, en promontoires ; divisée en une multitude de petits États ayant chacun sa forme de gouvernement différente, la Grèce a imprimé sa mobilité et sa variété natives à la philosophie comme à tout le reste. La sagesse n'y sera plus le privilége d'une caste, mais un bien sans maître que chacun pourra cultiver à son gré ; elle ne sera plus renfermée dans le secret des temples : elle se montrera dans les rues, dans les places, dans les promenades, dans les boutiques ; elle ne s'exprimera plus en une langue inconnue et hiéroglyphique : elle parlera la langue vulgaire, la langue des servantes et des artisans, langue douce et harmonieuse qui est à elle seule une volupté ; elle ne prétendra plus dominer en souveraine : elle voudra plaire à un peuple spirituel, mobile, curieux, et, dans ce but, changera souvent de ton, de manières, de costume, de docteurs, quelquefois même de doctrine, sans rompre toutefois au fond avec l'Orient.

Thalès, qui passe communément pour le premier sage de la Grèce, n'était pas Grec, mais Phénicien. Nous le savons d'Hérodote et de Diogène Laërce. Ce dernier cite encore, à l'appui de son témoignage, Duris, Démocrite et Platon. Celui-ci le fait descendre de Cadmus, qui, le premier, apporta en Grèce les lettres de l'alphabet. Quant à Plutarque, il reproche à Hérodote, comme un trait de malignité, d'avoir fait du premier sage de la Grèce un Phénicien et un barbare. Mais Hérodote, n'ayant vécu qu'un siècle après Thalès, est un témoin plus croyable que Plutarque, qui vécut sept siècles après Hérodote. Plutarque, d'ailleurs, ne donne aucune preuve du contraire ; il convient même que Thalès ne vint à Milet en Ionie que dans un âge fort avancé [1].

Ce fut donc en Phénicie que naquit Thalès, l'an 639 avant Jésus-Christ, lorsque le saint roi Josias commençait à régner en Judée. Il vécut près de cent ans, et fut ainsi contemporain de Lao-tseu et Confucius à la Chine ; de Gotama, une des principales incarnations de Bouddha, ou bien l'un des principaux philosophes du bouddhisme dans l'Inde ; de Zoroastre dans la Perse ; ainsi que des prophètes Jérémie, Daniel et Ézéchiel. Il avait quarante ans à l'époque où Jérusalem, si près de la Phénicie, fut prise et le temple brûlé. Étant d'une famille illustre, il dut naturellement avoir connaissance des prophéties menaçantes que Jérémie envoyait aux rois de Tyr et de Sidon. Comme sa langue était la même que celle des Hébreux, et que

[1] Diog. Laert., *Vie de Thalès.* Plut., *De malig. Herodot.*

les deux peuples avaient ensemble des relations intimes depuis des siècles, il est également naturel de penser qu'il connut les livres de Moïse. Sa philosophie paraît empruntée aux premiers versets de la Genèse. Il dit que l'eau fut l'élément primitif des choses, et que Dieu est cette intelligence qui a formé toutes choses de l'eau [1]. Les anciens Grecs donnaient à l'eau le nom de chaos et réciproquement. Le prince des apôtres s'exprime à cet égard comme le prince des sages : saint Pierre, comme Thalès, dit que le monde, produit de l'eau, subsistait par l'eau [2]. Moïse parle le même langage quand il dit que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux ou le chaos primitif.

Thalès définissait Dieu, un être qui n'a ni commencement ni fin.

Il avait voyagé en Égypte sous les règnes de Psammétique et de Néchao, et s'était attaché aux prêtres de ce pays. De son temps, les rois d'Égypte et d'Éthiopie s'envoyaient des énigmes à deviner, des questions à résoudre, comme on voit par l'exemple de la reine de Saba que c'était l'usage au temps de Salomon. L'an 568, étant revenu en Grèce, Périandre, tyran de Corinthe, lui donna un banquet célèbre, où Plutarque, qui en a composé le récit, fait assister les sages contemporains. Solon d'Athènes, Pittacus de Mytilène dans l'île de Lesbos, Bias de Priène en l'Asie Mineure, Cléobule de l'île de Rhodes, Chilon de Sparte, et le maître du festin, Périandre, avec le Scythe Anacharsis, Ésope et quelques autres.

Durant ce banquet, qui est appelé le banquet des sept sages, on vint dire à Thalès que le roi d'Égypte, Amasis, avait adressé plusieurs questions au roi d'Éthiopie, et qu'il en avait reçu les réponses suivantes : « Qu'y a-t-il de plus ancien ? le temps : de plus grand ? le monde ; de plus sage ? la vérité ; de plus beau ? la lumière ; de plus commun ? la mort ; de plus utile? Dieu ; de plus nuisible ? le démon ; de plus fort ? la fortune ; de plus facile? le plaisir. » — « Aucune de ces réponses n'est admissible, dit Thalès ; toutes sont marquées au coin de l'erreur et de l'ignorance. D'abord, comment le temps peut-il être ce qu'il y a de plus ancien, puisqu'on le divise en passé, présent et avenir ? Ce dernier est certainement moins ancien que les hommes et que les événements actuels. Dire que la vérité est la sagesse, c'est, ce me semble, confondre l'œil avec la lumière. Si d'ailleurs la lumière est selon le roi d'Éthiopie, ce qu'il y a de plus beau, pourquoi ne pas nommer le soleil lui-même? Quant aux autres réponses, celles qu'il a faites sur les dieux et les démons sont aussi

[1] Cic. *De nat. deor.*, l. 1, n. 10. Thales aquam dixit esse initium rerum ; Deum autem, eam mentem, quæ ex aquâ cuncta fingeret. — [2] 2. Pet., 3, 5... Cœli erant priùs, et terra de aquâ et per aquam consistens Dei verbo.

hardies que dangereuses. Ce qu'il dit de la fortune est tout à fait déraisonnable ; si elle est réellement si forte et si puissante, comment change-t-elle avec tant de facilité ? Enfin la mort n'est pas ce qu'il y a de plus commun, puisqu'elle n'existe point parmi les vivants. » Thalès ne se contenta point de blâmer les réponses qui avaient été faites, il crut devoir en faire d'autres, que tous les convives approuvèrent, et qui méritent d'être rapportées : « Qu'y a-t-il de plus ancien ? Dieu, car il est éternel ; de plus grand ? l'espace : il contient le monde, qui lui-même renferme tout ; ce qu'il y a de plus beau ? le monde, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu ; de plus sage ? le temps : il a découvert ou découvrira tout ; de plus commun ? l'espérance : elle reste à ceux même qui n'ont rien ; de plus utile ? la vertu : elle fait bien user de tout ; de plus nuisible ? le vice : il corrompt tout par sa présence ; de plus fort ? la nécessité : elle seule est invincible ; de plus facile ? ce qui est selon la nature : on se lasse souvent du plaisir même [1]. »

La nécessité dont parle Thalès n'était, dans les principes de ce sage, que la résolution fixe et la puissance immuable d'un Être prévoyant. Cette observation est de Stobée [2]. Plutarque la fait également, lorsqu'il ajoute à la parole de Thalès : « Démocrite et Parménide disaient que tout se faisait par les lois de la nécessité ; mais que cette nécessité était la même chose que le destin, la justice, la providence, la puissance qui a fait et entretient le monde [3]. »

La maxime favorite de Thalès était : Connais-toi toi-même. Il est le premier que l'histoire nous montre avoir prédit une éclipse de soleil. Après avoir vécu près d'un siècle, il mourut à cette occasion : il assistait aux jeux de la lutte, lorsque la chaleur du jour, la soif et les infirmités de la vieillesse lui causèrent tout d'un coup la mort. Il fut, dans l'ancienne philosophie grecque, le chef de ce qu'on a nommé l'école ionique, à cause qu'il passa les dernières années de sa vie à Milet en Ionie.

L'on a trouvé sur l'une des portes de cette ville une inscription curieuse et qui fait voir que le nom du vrai Dieu n'était pas inconnu dans ce pays. Cette inscription, qui est en grec, porte en toutes lettres : *Jéhova, toujours saint, gardez la ville de Milet ainsi que tous ses habitants* [4].

Pendant que Thalès commençait le règne de la philosophie dans l'Asie Mineure, un autre sage le fondait en Italie : c'était Pythagore, né, suivant quelques-uns, dans une île de la mer de Toscane, suivant

[1] Plut., *Banquet des sept sages*. — [2] Stob., *Eclog. phys.*, c. 8. — [3] Plut., *De placit. phil.*, l. 1, c. 24. — [4] Spon, *Voyage d'Italie et du Levant*, t. 1, p. 425.

le plus grand nombre, dans l'île de Samos, vers l'an 580 avant Jésus-Christ, d'après l'opinion la plus accréditée ; car il n'y a rien d'absolument certain ni sur le lieu ni sur l'époque de sa naissance. Après avoir été pendant quelque temps disciple de Phérécyde de Scyros, il habita longtemps en Égypte, parcourut la Phénicie, l'Asie Mineure, alla jusque dans la Perse, la Chaldée et dans l'Inde. C'était le temps où Daniel était le chef des sages de Babylone. Au dire de Jamblique, il séjourna plusieurs fois sur le mont Carmel, où il y avait eu, si même il n'y avait encore, une école de prophètes. Porphyre, dans la vie de Pythagore, dit expressément qu'il consulta des Hébreux. Hermippus, dans sa vie du même philosophe, ajoute qu'il transporta dans sa philosophie plusieurs opinions et usages des Juifs [1]. Revenu de ses voyages, il se fixa dans l'Italie inférieure, nommée alors la grande Grèce, dans la ville de Crotone, chez le fameux athlète Milon. Il y fonda une école de philosophie, connue sous le nom d'école italique. C'était encore moins une école qu'une congrégation religieuse, dont Pythagore était le supérieur général. Pour y être reçu, il fallait subir des épreuves longues et diverses. Ces épreuves embrassaient à la fois et le régime du boire et du manger, et les vêtements, et le sommeil, et les exercices gymnastiques ; tout y tendait à fortifier l'âme en la purifiant, à dompter les sens, à faire supporter les privations et vaincre la douleur, à façonner l'esprit aux habitudes de la méditation. Les postulants devaient garder le silence pendant deux, trois ou cinq ans, selon qu'ils étaient plus ou moins enclins à parler. C'est alors seulement qu'ils étaient initiés à la doctrine secrète ; car il y avait une doctrine publique pour l'universalité des auditeurs. Ce qu'il y avait de mystérieux ne se confiait que sous le serment du secret le plus inviolable. Tous ses disciples mettaient leurs biens en commun ; ils habitaient tous ensemble dans un vaste édifice, et y suivaient, pendant la journée, une règle dont l'austérité était tempérée par la promenade, le chant, la musique instrumentale, la danse, la lecture des poëtes. La frugalité de leurs repas n'admettait ni la viande ni le poisson ; le vin était interdit aux contemplatifs ; tous étaient vêtus d'une tunique blanche ; les cérémonies religieuses et les sacrifices se mêlaient aux travaux de l'étude.

Quant à la doctrine de Pythagore sur Dieu, saint Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance, saint Cyrille d'Alexandrie la résument en ces termes : « Écoutons ce que dit Pythagore ; voici comme il parle : Dieu est un ; il n'habite point, comme quelques-uns se l'imaginent, hors des limites du monde ; mais, résidant tout entier en lui-même,

[1] Apud *Joseph. cont. Appion.*, l. 1.

il contemple, dans l'orbite universel, toutes les générations ; il est le centre de tous les siècles, l'ouvrier de toutes ses puissances et de toutes ses œuvres, le principe de toutes choses ; il est la lumière dans les cieux, le père de tous, l'esprit et la vie de tout, le moteur de tous les orbites. Ainsi parle Pythagore [1]. »

Saint Justin cite encore du même ces autres paroles : « Si quelqu'un dit : Je suis Dieu, outre celui qui est un, celui-là doit faire un monde pareil à celui-ci et dire : Ce monde est à moi ; non-seulement il doit dire et faire ainsi, mais il doit encore habiter le monde qu'il aura fait, comme celui qui est un le fait dans le monde présent [2]. »

Mais où l'on voit plus détaillée la doctrine de Pythagore et de son école sur Dieu et sur la création, c'est dans le traité du pythagoricien Timée de Locres, intitulé : *De l'Ame du monde,* et dans le dialogue de Platon, intitulé : *Timée,* parce qu'il est un développement de l'autre écrit. On lit dans le premier :

« Avant la formation du ciel, il y avait l'idée, la matière et Dieu, démiurge ou artisan du mieux.

« Le Dieu éternel, le Dieu père et chef de tous les êtres, ne peut être conçu que par l'esprit. Il est toujours le même, non engendré, non produit.

« L'idée est improduite, immuable, permanente, toujours la même, intelligible, modèle de tous les êtres engendrés, sujets au changement.

« La matière est la pâte, la mère, la nourrice, ce qui engendre la troisième nature ou l'être sensible. Par elle-même, elle est sans forme et sans figure, mais elle reçoit en elle toutes les figures et toutes les formes ; elle devient divisible en devenant corps : c'est l'être toujours autre ou changeant. On l'appelle matière, lieu, capacité.

« Comme ce qui est plus ancien vaut mieux que ce qui est plus nouveau, ce qui est réglé, mieux que ce qui ne l'est pas, Dieu, bon par essence, voyant la matière qui recevait toutes les formes et se livrait de toute manière, sans aucune règle, à toutes sortes de variations, voulut la soumettre à l'ordre et à des variations régulières plutôt qu'irrégulières, afin que les différences des corps se correspondissent et ne fussent plus abandonnées au hasard.

« Dieu fit donc ce monde de toute la matière, le constituant la limite de la nature des êtres, parce qu'il renferme tout en lui ; il le fit un, unique, parfait, animé et raisonnable, parce que ce qui est animé

[1] S. Just., *Coh. ad græc. ed. Hen. Steph.* Clem. Alex., *Admonit. ad gentes*, p. 47. Lact, *Inst. div.*, l. 5 S. Cyr. Alex., *Cont. Jul.*, l. 1. — [2] S. Justin., *De monarchiâ.*

et raisonnable vaut mieux que ce qui ne l'est point ; il lui donna un corps sphérique, parce que c'est la plus parfaite des figures.

« Dieu ayant donc voulu faire une production excellente, fit ce dieu produit (le monde), qui ne pourra jamais être détruit par une autre cause que par celui qui l'a formé, si jamais il le voulait. Mais il n'est pas d'un être bon de se porter à détruire un ouvrage excellent fait par lui-même. Le monde subsistera donc toujours, tel qu'il est, incorruptible, indestructible, heureux.

« Des êtres produits, c'est celui qui a le plus de stabilité et de force, parce qu'il a été fait par l'auteur le plus puissant : non d'après un modèle fragile, mais d'après l'idée et l'essence intelligible, sur laquelle il a été tellement exécuté et fini, qu'il est devenu très-beau et qu'il n'aura jamais besoin d'être réparé.

« Il est complet dans ce qui concerne les êtres sensibles, parce que le modèle, dont il est l'expression, comprenait en lui les formes idéales de tous les animaux possibles sans exception. Le modèle était l'univers intelligible : le monde est l'expression sensible du modèle. »

Après avoir parlé de la formation du soleil, de la lune, des étoiles errantes ou fixes, ainsi que de leurs diverses révolutions, Timée ajoute :

« On appelle parties du temps, ces périodes que Dieu a ordonnées en composant le monde. Car les astres n'étaient point avant le monde, ni par conséquent l'année, ni les retours périodiques des saisons par lesquelles se mesure la durée de ce temps engendré. Ce temps est l'image du temps improduit, que nous appelons éternité. Car de même que ce monde a été formé à l'image du monde éternel et intelligible, de même le temps a été produit avec le monde sur le modèle de l'éternité [1]. »

On voit ici que, dans la pensée de Timée, comme le dira expressément Platon, le temps n'a commencé qu'avec l'organisation du monde, avec les révolutions du soleil et de la lune. Tout ce qui existait auparavant, comme la matière première, est au delà du temps. C'est pour cela que d'une part Timée dit que cette matière est éternelle, mais non pas immuable ; et que, d'une autre part, il nous montre Dieu plus ancien que la matière.

Il parle ensuite de la terre, de la création des animaux et de l'homme, de son corps et de son âme, des vertus et des vices, des récompenses et des châtiments qui l'attendent après la mort, et termine son récit par ces mots : « C'est la juste Némésis qui règle tout cela dans une seconde vie avec les génies terrestres, vengeurs des

[1] Timée de Locres, édit. de Lebatteux. *Item inter opera Platon.*

crimes dont ils ont été les témoins. Le Dieu arbitre de toutes choses leur a confié l'administration de ce monde inférieur composé de dieux, d'hommes, d'animaux de toutes espèces, qui ont été formés d'après le modèle parfait de l'idée improduite, éternelle, purement intelligible. »

Dans cet exposé de la doctrine pythagoricienne, on voit donc un Dieu éternel, plus ancien que tout, visible à l'esprit seul, qui crée le monde d'une matière informe, comme il est dit au livre de la Sagesse[1]. Ce monde est très-bon et très-beau, comme il est dit au premier chapitre de la Genèse[2]. Pythagore fut le premier qui appela l'univers du nom de *cosmos*, qui signifie ordre, arrangement, harmonie. C'est l'équivalent du mot hébreu *Séba*, pluriel *Sabaoth*, que le latin rend par *ornement*, *armée*[3].

Mais qu'est-ce que cette idée éternelle, incréée, immuable, toujours la même, exemplaire intelligible de toutes les créatures ? N'est-ce pas cette intelligence, cette sagesse vivante, dans laquelle sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu[4] ? sagesse conçue de Dieu avant tous les temps, et qui était avec lui arrangeant toutes choses[5] ; sagesse, raison éternelle, par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait[6], qui contient en elle, par conséquent, les idées de tous les êtres possibles.

Mais que peut-il y avoir de vrai touchant cette âme du monde, dont parle Timée, et qui fait même le titre de son livre ? C'est peut-être là une notion obscure de cet Esprit de Dieu qui planait sur les eaux, qui les couvait, les fomentait, c'est-à-dire, comme parle saint Ambroise, les vivifiait pour les tourner en créatures nouvelles, et, par sa chaleur, les animer à la vie ; qui acheva la perfection de la création, selon ce qui est écrit : « Les cieux ont été affermis par le Verbe de Jéhova, et leur armée par l'Esprit de sa bouche[7]. » Esprit de l'Éternel qui remplit l'univers et contient toutes choses[8] : Esprit vivificateur de tout, et par conséquent créateur, car il est dit : Envoyez votre Esprit, et toutes choses seront créées[9].

Timée distingue du Dieu créateur l'âme du monde ; d'autres philosophes diront que cette âme est Dieu même. Comme on peut attribuer la puissance créatrice au Père, l'intelligence au Fils, l'amour ou la vie à l'Esprit-Saint, les deux sentiments s'accorderaient dans un fond de vérité. L'Esprit qui anime le monde par son souffle vivifiant est distinct du Père et cependant le même Dieu avec lui.

[1] Sap., 11, 18, suivant le grec. — [2] Gen., 1, 31. — [3] *Ibid.*, 2, 1. — [4] Coloss., 2, 3. — [5] Prov., 8, 30. — [6] Joan., 1, 3. — [7] Ps. 32. — [8] Sap., 1, 7. — [9] Ps. 103., Hieron. *Quæst. hebr. in Gen.*

Cette proposition, Dieu ou l'Esprit-Saint est l'âme du monde, prise dans le sens rigoureux que l'on y attache maintenant, est inadmissible ; elle suppose que Dieu et le monde ne forment qu'un seul être composé, de même que l'âme et le corps ne font qu'un seul homme. Mais, dans le sens des anciens philosophes, elle offre quelque chose de tolérable. Suivant eux, comme saint Thomas l'a remarqué sur Platon, l'âme n'est unie au corps que comme le pilote au navire : en sorte que l'homme n'est pas un être composé d'une âme et d'un corps, mais une âme se servant du corps [1]. Dans ce sens Dieu pourrait être appelé l'âme du monde, parce que le monde est pour lui comme un vêtement, un char, un pavillon. Pour parler exactement, il faut se borner à dire que Dieu est comme l'âme du monde. Ce n'est plus là qu'une comparaison qui insinue qu'il y a ressemblance, mais non parité.

Une chose est encore possible. Plus d'un philosophe ancien distinguait, dans l'homme, l'âme raisonnable d'avec l'âme sensitive, telle qu'elle est dans les animaux, et d'avec l'âme végétative, telle qu'elle est dans les plantes. Il paraîtrait que plusieurs ont distingué pareillement deux âmes dans l'univers : l'une incréée, première, Dieu lui-même, animant cet univers, comme le roi anime tout un empire : l'autre, secondaire, instrumentale, créée comme le principal ressort pour le gouvernement de ce monde. Dans chaque plante, outre la providence créatrice de Dieu et sous sa main, il est un principe végétal, une âme végétative qui pousse les racines en bas, la tige en haut, et répand la séve dans toutes les parties : dans chaque animal, outre cette même providence et sous sa main, il y a un principe sensitif, une âme sensitive qui voit, qui entend, qui palpe, qui flaire, qui savoure par les organes extérieurs : de même, dans l'univers entier, sous la main de la providence divine qui le soutient et lui communique l'être, plus encore que l'âme ne fait au corps, il y a, d'après l'opinion de quelques philosophes, un principe commun de vitalité, une espèce d'âme universelle, un réservoir primitif d'esprit vital, de fluide électrique, magnétique, etc., cause immédiate du principe de cohésion dans le minéral, du principe de végétation dans la plante, du principe de sensibilité dans l'animal ; océan mystérieux dont les flots circulent dans toute la création, du soleil à la terre, d'un soleil à un autre, pour opérer, sous la direction des anges à qui Dieu a confié l'administration de ce monde, mille et mille phénomènes divers. Nous avons vu ailleurs que le char mystérieux et vivant qui, dans les visions d'un prophète, sert de trône à l'Éternel, pour-

[1] S. Thom. *Cont. gentes*, l. 2. c. 27. *Summa*, q. 70, a. 3.

rait s'entendre à peu près de la sorte. On concevrait alors que Dieu ait réellement créé cette âme avec quelque chose d'analogue aux proportions harmoniques d'éléments célestes et terrestres, dont les pythagoriciens ont cru que Dieu l'avait composée.

Nous disons, *avec quelque chose d'analogue*; car, prise littéralement, l'explication de Timée est la plupart du temps inintelligible ou absurde. Dieu composa l'âme du monde, dit-il, en mêlant l'essence indivisible avec la divisible, de sorte que des deux il ne s'en fît qu'une, dans laquelle furent réunies les deux forces, principes des deux mouvements, l'un toujours le même, l'autre toujours divers. Le mélange de ces deux essences était difficile et ne se fit pas sans beaucoup d'art et d'efforts. Les rapports des parties mêlées suivent ceux des nombres harmoniques que Dieu a choisis ainsi, afin qu'on n'ignorât pas de quoi et par quelle règle l'âme avait été composée. Il parle ensuite de ces nombres; mais les anciens mêmes ne connaissaient rien de plus obscur. Timée ajoute que Dieu composa l'âme humaine des mêmes rapports et des mêmes qualités, et que, l'ayant divisée, il en remit la distribution à la nature altératrice. Celle-ci, prenant la place de Dieu dans cette partie, composa les animaux mortels et éphémères, et versa sur eux, comme par infusion, les âmes, extraites, les unes de la lune, les autres du soleil, ou de quelque autre des astres errants dans la région de l'être changeant; excepté une parcelle de l'être toujours le même, qui fut mêlée dans la partie raisonnable de l'âme pour être un germe de sagesse dans les individus privilégiés. Car dans les âmes humaines, il y a une partie qui a l'intelligence et la raison, et une partie qui n'a ni l'une ni l'autre. Or, ce qu'il y a de plus exquis dans la partie raisonnable, vient de l'être immuable, et ce qu'il y a de vicieux, de l'être changeant. Ces idées paraissent empruntées aux prêtres de l'Égypte, que Pythagore avait consultés dans ses voyages.

Comme les Brahmes de l'Inde, et peut-être grâce à eux, Pythagore et ses disciples avaient, sur le système du monde, des idées dont les découvertes modernes ont constaté la justesse. Ils disaient que la terre était ronde, habitée tout autour; qu'il y avait des antipodes; que le centre du globe était le bas, et ce qui s'en éloignait, le haut; que la terre tournait sur elle-même et autour du soleil, qui lui-même se mouvait circulairement ainsi que la lune [1]. Ceux-là donc se trompent beaucoup, qui s'imaginent que de pareilles notions étaient inouïes dans le monde avant Copernic.

Jusqu'à Pythagore, les hommes qui s'appliquaient aux connais-

[1] Diog. Laert., *Vie de Pyth*. Plut., *De placit. philos.*, l. 4, c. 13.

sances intellectuelles s'appelaient sophi ou sophistes, c'est-à-dire sages. Pythagore, le premier, prit un nom plus modeste, et s'appela philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse. Mais moins il prétendait par le nom, plus il prétendait par la chose même. Son école, avec ses épreuves, ses mystères, ses serments, devait être une vaste corporation, non-seulement scientifique et religieuse, mais politique. Il voulait, selon toute apparence, introduire en Occident quelque chose de semblable aux castes savantes de l'Orient, aux lettrés de la Chine, aux brahmanes de l'Inde, aux mages de la Perse, aux prêtres de l'Égypte, pour dominer à la fois les doctrines, le culte et le gouvernement. Voilà sans doute la cause secrète des oppositions violentes qui s'élevèrent contre cette institution, et qui la firent disparaître dans l'espace de deux siècles.

L'autorité de Pythagore était grande parmi les siens : ces seuls mots, le maître l'a dit, étaient pour eux une preuve sans réplique. Pour les amener là, il employa plus d'un moyen, non-seulement les sciences, où on lui attribue des découvertes importantes, mais cet air de mystère qu'il mettait en tout. On n'était pas facilement admis à le voir ; lui parler, était une faveur dont on se vantait. Ce n'est pas tout : il avait rapporté de l'Orient la doctrine de la métempsycose. Dans cette transmigration, l'âme oubliait tout ce qu'elle avait été dans un état précédent. Par la faveur de Mercure, Pythagore conservait une mémoire fidèle de tout. Il se souvenait donc bien, disait-il, qu'il avait été autrefois Æthalide, et qu'il avait passé pour le fils de Mercure, qui lui accorda pour cette raison le don de mémoire. Il devint ensuite Euphorbe, se trouva au siége de Troie, où il fut dangereusement blessé par Ménélas. Depuis, son âme passa dans Hermotimus ; et dans ce temps-là, pour convaincre tout le monde du don que Mercure lui avait fait, il s'en alla dans le pays des Branchides, entra dans le temple d'Apollon, et fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas, en revenant de Troie, avait consacré à ce Dieu, pour marque de sa victoire. Après Hermotimus, il devint le pêcheur Pyrrhus, et enfin le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avait encore été auparavant le coq de Mycile et le paon de je ne sais qui.

Il assurait que dans les voyages qu'il avait faits aux enfers, il avait remarqué l'âme du poëte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait fort. Que pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux, et que les âmes des maris qui avaient mal vécu avec leurs femmes étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois, Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passerait pendant son absence. Il s'enferma dans sa caverne, et, après y avoir demeuré une année entière, il en sortit sale, maigre et hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple et dit qu'il revenait des enfers : et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence. Le peuple fut fort touché : on s'imagina aussitôt qu'il y avait quelque chose de divin dans le philosophe : chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris. Les hommes le prièrent de vouloir bien instruire leurs femmes : c'est de là que les femmes de Crotone ont été appelées pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des jeux publics ; il fit venir à lui, par de certains cris, un aigle qu'il avait apprivoisé sans qu'on en sût rien : tout le peuple fut fort étonné. Le philosophe, pour rendre la chose plus spécieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Il faisait profession de s'entendre aux présages et aux augures. Il avait surtout un respect extraordinaire pour les fèves : non-seulement il n'en mangeait point, mais fuyant un jour devant des ennemis qui le poursuivaient, il rencontra dans son chemin un champ de ce légume qu'il fallait traverser ; jamais il ne put s'y résoudre. Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres fèves-là. D'autres racontent sa mort d'une autre manière : car il n'y a pas plus d'accord là-dessus que sur l'époque et le lieu de sa naissance[1].

Les principaux disciples de Pythagore ont été :

1° Timée de Locres, dont nous avons vu plus haut la doctrine.

2° Ocellus de Lucanie, sous le nom duquel il existe un petit traité de *La Nature de l'univers*. On y voit, pour prouver que l'univers est éternel, plusieurs raisonnements qui prouvent bien qu'il est un être éternel, immuable, c'est-à-dire Dieu, mais nullement que ce soit l'univers que nous voyons. Ce qu'il dit sur la sainteté de l'union conjugale est singulièrement remarquable, surtout dans la bouche d'un païen.

« Pour ce qui est de la procréation des hommes entre eux, et des lois de sainteté et de modestie qui doivent la régler, quant à l'objet et aux personnes, il me semble, dit-il, qu'il faut d'abord statuer que l'homme ne doit se proposer que de donner la vie à des hommes : toute autre vue est illégitime. Dieu n'a point donné aux hommes les facultés, les organes et les désirs, pour leur procurer des sensations agréables, mais pour assurer la perpétuité de leur espèce. Car comme

[1] Diog. Laert., *Vie de Pythag.*

il n'était pas possible, selon les lois de la nature, que chaque individu, né mortel, jouît des prérogatives de la divinité, Dieu, pour y suppléer, a établi les générations dont la suite infinie remplit l'éternité qui manque aux individus. La première considération à faire, c'est donc que la volupté n'est point le but de l'union conjugale. Il faut considérer ensuite le rapport de chaque homme dans cet état avec le tout : étant partie d'une famille, d'une ville et surtout du monde, il doit aider à réparer les pertes journalières de l'espèce ; sans quoi il est déserteur de son poste dans son foyer, dans sa patrie, dans l'univers, qui est la cité de Dieu. Ceux qui auront une seule fois un autre objet, violeront manifestement les droits les plus sacrés de la société. Et s'il arrive que ces hommes deviennent pères dans leur brutalité, leurs enfants seront vicieux, méchants, dignes objets de la haine des familles, des hommes, des dieux, des démons et des villes. Soyons donc pénétrés de ces principes. Ne ressemblons point aux bêtes, que le seul instinct conduit ; ne voyons que la beauté de l'effet et sa nécessité. Car, selon la pensée des sages, il est beau et nécessaire que les maisons soient remplies de familles nombreuses et que la terre soit couverte d'hommes le plus qu'il est possible (et surtout d'hommes vertueux), l'homme étant le plus parfait et le plus doux des animaux. Que la sainteté règne dans les mariages : les villes seront bien réglées par les lois, les maisons particulières par les mœurs, et les peuples seront amis des dieux. Il est aisé de voir que les nations, soit grecques, soit barbares, ont été admirées dans leur gouvernement et leur conduite, non lorsqu'elles ont été nombreuses en habitants, mais quand elles ont été remplies de gens de bien [1] ».

D'après ces paroles du philosophe, le plus important n'est point le nombre des enfants produits, mais le nombre des enfants conservés et bien élevés. Celui-là donc qui, comme le prêtre catholique, renonce à devenir l'homme d'une femme, pour être à jamais l'homme de Dieu et l'homme du peuple, adorer plus parfaitement celui-là, servir plus entièrement celui-ci, lui inspirer des inclinations vertueuses, la sainteté conjugale aux époux, une vigilante sollicitude aux pères et mères, une respectueuse docilité aux enfants, la paix, la concorde, la charité à tous, celui-là, sans aucun doute, remplit complétement et au delà les vœux d'Ocellus de Lucanie. L'improbation de cet ancien sage ne tombe que sur le libertin, qui ne s'éloigne d'un légitime mariage ou n'y entre que pour assouvir plus librement de brutales passions.

3° Philolaüs de Crotone, dont Philon, le Juif, a conservé ce pas-

[1] Ocellus Lucanus, trad. par Lebatteux, c. 4.

sage : « Dieu est le chef et le souverain de toutes choses, toujours un, éternel, immuable, semblable à lui-même et différent de tout le reste[1] : » et Clément d'Alexandrie, cet autre, relatif au péché originel de l'homme : « Tous les anciens théologues et devins attestent que l'âme est unie au corps en punition de quelque crime, et qu'elle y est ensevelie comme dans un tombeau[2]. »

4° Empédocle d'Agrigente en Sicile, à la fois philosophe, poëte, historien et médecin. Dans ceux de ses vers que Clément d'Alexandrie nous a conservés, il dit de Dieu : « Nous ne pouvons ni l'apercevoir avec les yeux, ni le saisir avec la main : la foi est comme le grand chemin par lequel il descend dans l'esprit des hommes[3]. » Il distinguait quatre éléments, l'eau, le feu, l'air et la terre, avec deux principes qui les combinent, la haine et l'amitié. Quant à la métempsycose, il assurait qu'il se souvenait clairement d'avoir été petit garçon, petite fille, arbuste, oiseau et enfin poisson. Il y en a qui lui attribuent les *vers dorés de Pythagore*. Ce qui est sûr, c'est que ces vers contiennent la morale des pythagoriciens : il y est dit que celui qui les prendra pour règle, deviendra, à sa mort, un dieu immortel et incorruptible. On raconte généralement que pour obtenir cette immortalité plus tôt, ou du moins en avoir la renommée sur la terre, Empédocle se jeta dans le cratère enflammé du mont Etna. Mais un ancien auteur soutient qu'il se retira dans le Péloponnèse, où il termina ses jours, on ne sait comment ni à quelle époque.

5° Archytas de Tarente, savant géomètre, qui prit une grande part au gouvernement de sa patrie, ainsi que fit Empédocle dans la sienne : on lui confia la suprême autorité jusqu'à sept fois, et il commanda les armées avec succès. Contemporain de Platon, il lui sauva la vie par une lettre qu'il écrivit à Denys, tyran de Syracuse, qui avait résolu sa mort. Archytas enseignait que de tout ce que la nature a mis dans l'homme, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus mortel que la volupté ; que c'est ce qui soulève les passions dans les jeunes gens et qui les fait courir, à bride abattue, à tout ce qui flatte leurs convoitises ; que de là viennent les trahisons à la patrie, les bouleversements des États, les intelligences secrètes avec l'ennemi ; et qu'enfin il n'y a point de crimes ni d'attentats auxquels la volupté ne porte, sans compter les adultères et toutes les autres sortes d'impudicité dont elle est la seule amorce. Que rien n'est si ennemi de la raison ni si capable d'étouffer en nous cette divine lumière, qui est le plus grand présent que Dieu ou la nature aient fait à l'homme. Que tant que la volupté nous domine, il ne faut point parler de tempérance :

[1] Phil., *De mundi opific.* — [2] Clem. Alex., *Strom.*, l. 3, p. 433. — [3] *Ibid.*, l. 5, p. 587.

et que ni cette vertu ni aucune autre n'ont point de lieu dans le royaume de la volupté.

Pour le faire mieux comprendre, il voulait qu'on se représentât un homme dans un sentiment de plaisir le plus vif dont le corps soit capable. On ne saurait douter, disait-il, qu'un homme dans un tel transport de plaisir, ne soit absolument hors d'état de rien penser, et de faire aucun usage de son esprit et de sa raison ; d'où il résulte qu'il n'y a rien de plus détestable ni de plus pestilentiel que la volupté, puisque lorsqu'elle est à son dernier point et tant que sa violence dure, elle éteint toutes les lumières de l'esprit [1].

Tandis que Pythagore fondait l'école italique à Crotone, dans la Calabre, sur le golfe de Tarente, Xénophane fondait l'école éléatique à Élée ou Vélie, sur la mer de Toscane, dans la province actuelle de Salerne. Élée était une colonie de Phocéens qui avaient abandonné l'Asie Mineure pour ne point subir le joug des Mèdes et des Perses. Xénophane, de Colophon en Ionie. était né six cent dix-sept ans avant Jésus-Christ, et vécut plus d'un siècle. Il fut ainsi contemporain de Daniel. Il écrivit sa philosophie en vers. Clément d'Alexandrie nous en a conservé quelques-uns, où il est dit : « Il est un seul Dieu, supérieur aux dieux et aux hommes, et qui ne ressemble aux mortels ni par la figure ni par l'esprit. Mais les humains s'imaginent que les dieux sont engendrés, qu'ils ont des vêtements, une voix, un corps comme eux. Si les bœufs ou les lions avaient des mains et qu'ils sussent peindre comme les hommes, ils les peindraient semblables à eux-mêmes : les chevaux, semblables aux chevaux ; les bœufs, semblables aux bœufs [2]. » A ces vers il faut en joindre deux autres, rapportés par Sextus Empiricus et par Simplicius : « Dieu voit tout, entend tout, connaît tout ; sa sagesse conduit toutes choses sans effort : » et enfin cette phrase de son biographe, Diogène de Laërce : « Dieu est toute intelligence et toute sagesse. » Il blâmait Hésiode et Homère du langage qu'ils s'étaient permis à l'égard de la divinité. « Homère et Hésiode, disait-il, ont attribué aux dieux tout ce qui est déshonorant parmi les hommes : le vol, l'adultère, la trahison. »

Xénophane ne se bornait point à énoncer sa croyance sur Dieu, il en établissait les principaux attributs par des raisonnements que nous ont conservés Aristote, Simplicius et Théophraste. En voici quelques-uns : « Si Dieu est, il ne peut être né ; car il serait né du non-être, ce qui est impossible. Il est donc éternel. Si Dieu est ce qu'il y a de plus puissant, il doit être un ; car, s'il était deux ou plusieurs, il ne serait pas ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur. Ces différents dieux,

[1] Cic., *De senectute*, c. 12. — [2] Clem., *Strom.*, l. 5, p. 601.

étant égaux entre eux, seraient chacun ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur; car ce qui constitue un dieu, c'est d'être le plus puissant, et non d'être surpassé en puissance; de sorte que, si Dieu n'est pas ce qu'il y a de plus puissant, il n'est pas par cela même. Si l'on suppose qu'il y en a plusieurs, ou il y a entre eux des inférieurs et des supérieurs, et alors il n'y a pas de Dieu; car la nature de Dieu est de ne rien admettre de plus puissant que soi; ou ils sont égaux entre eux, et alors Dieu perd sa nature, qui est d'être ce qu'il y a de puissant; car l'égal n'est ni meilleur ni pire que son égal. De sorte que, s'il y a un Dieu et s'il est tel que doit être un dieu, il faut que Dieu soit un et unique; car si l'on admet plusieurs dieux, Dieu ne pourra pas tout ce qu'il voudra [1]. »

Xénophane continue de conclure de la même manière, que, Dieu étant un, il est en tout semblable à lui-même, partout vision, partout ouïe, partout tous les sens; autrement il y aurait en Dieu des parties inférieures ou supérieures les unes aux autres : ce qui est impossible. En tant qu'absolument semblable à lui-même, il est tel qu'une sphère. car il n'est pas semblable à lui-même par un côté et dissemblable par un autre; il est semblable à lui-même en tout. Étant éternel, un et sphérique, il n'est ni infini ni fini; car d'être infini, c'est n'être pas, c'est n'avoir ni milieu, ni commencement, ni fin, ni aucune autre partie : c'est ainsi qu'est l'infini; or, l'être ne peut pas être comme le non-être. D'un autre côté, pour qu'il fût fini, il faudrait qu'il fût plusieurs; or, l'unité n'admet pas plus la pluralité que la non-existence : l'unité n'a rien qui la limite. Il conclut enfin, par des raisons analogues, qu'on ne peut ni appliquer à Dieu le mouvement, ni dire non plus qu'il soit immobile. En sorte que, d'après tout cela, Dieu, éternel et un, semblable et sphérique, n'est ni infini ni fini, ni immobile ni en mouvement [2].

Comme Xénophane est le premier des anciens qui ait raisonné avec ordre sur ces matières élevées, il est juste de prendre en bonne part certaines de ces expressions qui aujourd'hui ne seraient point exactes. Ainsi quand il dit, Dieu est sphérique, il faut l'entendre au sens que lui-même explique, savoir que Dieu est de tous les côtés semblable à lui-même, comme une sphère ou boule l'est en son genre. Pareillement, quand il conclut que Dieu n'est ni fini ni infini, ni en mouvement ni immobile, il faut entendre qu'il ne l'est point à la manière des corps, qu'il ne l'est point à la manière de la terre et de l'air, auxquels, dans le chapitre précédent, Xénophane attribue une base infinie : physique erronée, mais qu'il est bon de connaître pour bien apprécier son

[1] Aristot., *De Xenoph.*, c. *Ibid.* 3. — [2] *Ibid.*, c 3.

langage métaphysique. Ses connaissances de la nature n'étaient pas moins fautives sur d'autres points. Il disait que les astres sont composés de nuages enflammés; qu'ils s'éteignent et se rallument comme des charbons: que lorsqu'ils s'allument, nous nous figurons qu'ils se lèvent, et qu'ils se couchent lorsqu'ils s'éteignent [1].

Empédocle lui ayant dit un jour qu'il était difficile de rencontrer un homme sage : Vous avez raison, répondit-il; car pour en trouver un, il faut être sage soi-même [2].

Les principaux disciples et les successeurs de Xénophane furent Parmenide et Zénon, l'un et l'autre d'Élée. Ils développèrent la doctrine de leur maître et la firent connaître dans Athènes. Xénophane, ainsi que nous l'avons vu, avait logiquement établi l'unité de Dieu. Parmenide, subtilisant ce dogme, le traduisit par *unité de l'être* ou l'*un*. On trouve un exposé de ses idées à cet égard dans un dialogue de Platon, où Parmenide est censé les développer à Socrate, alors fort jeune. La conclusion finale de ses raisonnements, c'est que, si l'*un* n'existe pas, rien n'existe [3]. Proclus, philosophe platonicien, dans son commentaire sur ce dialogue, observe que Parmenide, et il le prouve par ses propres paroles, ne méconnaît point qu'il y eût des êtres en grand nombre: mais il s'arrêtait à cette considération, que la pluralité provient de l'unité, ces êtres si nombreux de l'être un, en qui est leur exemplaire et la source de leur être, et dont l'intelligence créatrice contient *uniment* le multiple, indivisiblement le divisible, inséparablement le séparable. Comme Parmenide insistait beaucoup sur cette unité originelle de toutes choses, ses adversaires s'attachèrent à tourner sa doctrine en ridicule, en disant que, d'après elle, un chien serait la même chose qu'un homme, le ciel la même chose que la terre, tout en un mot serait un, le blanc et le noir, le chaud et le froid, le mortel et l'immortel, l'irraisonnable et le raisonnable, etc. Zénon défendit la doctrine de Parmenide, en montrant à ses adversaires que partout l'unité se voyait dans la pluralité, que dans chaque être, non moins que dans l'univers entier, l'unité était le fond et le lien. Les adversaires s'imaginant que Parmenide, en soutenant l'unité, rejetait la pluralité, soutinrent à leur tour que la pluralité était partout et l'unité nulle part. Zénon, partant de leur hypothèse, leur prouva que, si dans la nature il n'y avait que pluralité, divisibilité à l'infini, sans aucune unité quelconque, il s'ensuivrait des conséquences beaucoup plus absurdes que celles qu'ils imputaient à la doctrine de l'unité: entre autres, que le mouvement et le repos seraient la

[1] Achilles Tatius, *sur Aratus*, c. 2. — [2] Diog. Laert. — [3] Plat., *Parmenid.* in fine.

même chose, que le mouvement et le repos seraient également impossibles, attendu que le mouvement et le repos supposent une continuité d'espace et de temps, et qu'il ne pourrait y avoir rien de continu où il n'y aurait aucune unité. Enfin, s'il n'y a d'unité nulle part, il n'y a point de pluralité ; car où il n'y a pas un, il ne saurait y avoir plusieurs [1].

On voit, à travers ces discussions subtiles, que Parmenide insistait tellement sur l'unité de l'Être souverain, qu'il semblait nier la réalité des êtres subalternes : ses adversaires insistaient tellement sur la réalité de ces derniers, qu'ils semblaient nier l'existence du premier. Un philosophe a dit fort bien, en parlant de ces deux systèmes qui divisaient l'école d'Élée et l'école d'Ionie : « Entre ces deux abîmes, il y a longtemps que le bon sens du genre humain fait sa route ; il y a longtemps que, loin des écoles et des systèmes, le genre humain croit avec une égale certitude à Dieu et au monde. Il croit au monde comme à un effet réel, certain, ferme et durable, qu'il rapporte à une cause, non pas à une cause impuissante et contradictoire à elle-même, qui, délaissant son effet, le détruirait par cela même, mais à une cause digne de ce nom, qui, produisant et reproduisant sans cesse, dépose, sans les épuiser jamais, sa force et sa beauté dans son ouvrage : il y croit comme à un ensemble de phénomènes, qui cesserait d'être à l'instant où la substance éternelle cesserait de les soutenir ; il y croit comme à la manifestation visible d'un principe caché qui lui parle sous ce voile, et qu'il adore dans la nature et dans sa conscience. Voilà ce que croit en masse le genre humain. L'honneur de la vraie philosophie serait de recueillir cette croyance universelle et d'en donner une explication légitime. Mais faute de s'appuyer sur le genre humain et de prendre pour guide le sens commun, la philosophie, s'égarant jusqu'ici à droite ou à gauche, est tombée tour à tour dans l'une ou l'autre extrémité de systèmes également vrais sous un rapport, également faux sous un autre, et tous vicieux au même titre, parce qu'ils sont également exclusifs et incomplets. C'est là l'écueil éternel de la philosophie [2]. »

Pendant que Parmenide et Zénon, Empédocle et Timée florissaient en Italie, Héraclite d'Éphèse renonçait au trône ou à la souveraine magistrature de sa ville, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la sagesse.

Il disait que cette sagesse ne consiste point en un grand nombre de connaissances, mais à connaître la loi qui les gouverne toutes. Sui-

[1] *Procli opera*, t. 4, p. 120, 123, 140, 151, 154, etc. Edit. Cousin. — [2] Cousin, *Biog. univ.*, art. *Xénophane*.

vant lui, tout dans la nature est régi par des lois constantes; les phénomènes eux-mêmes, qui paraissent discordants, concourent à l'harmonie du tout; c'est un accord qui résulte des dissonances. Ainsi les êtres divers, quelle que soit leur variété, sont unis, coordonnés dans le même plan, ne forment qu'un seul ensemble, tendant au même but [1].

Le destin, d'après Héraclite, n'est que cette grande harmonie, ou plutôt son principe; c'est la loi générale imposée à l'univers, la puissance intelligente de laquelle émane cette loi, l'expression de la raison qui est l'attribut de cette puissance [2].

Cependant tous les êtres sont sujets à des variations continuelles; chaque instant ne les trouve plus tels qu'ils étaient à l'instant précédent; c'est un torrent qui roule incessamment ses flots [3]. Comment, du milieu d'une telle mobilité, concevoir des lois générales et fixes? Au milieu de ces révolutions, répond Héraclite, la nature suit une marche constante; les parcelles élémentaires et indivisibles se combinent, se séparent: l'attraction, la répulsion opèrent ce double changement: une sorte de condensation et d'évaporation en résulte. Une activité aussi universelle que persévérante met en jeu ces deux grands ressorts. On ne peut donc dire proprement que les choses *sont*, mais seulement qu'elles *passent*, qu'elles naissent et disparaissent [4].

Héraclite établit, d'une manière plus expresse et plus explicite qu'on n'avait fait, la distinction des deux ordres de choses, de deux mondes : l'un invisible, intellectuel, accessible à la raison seule; l'autre physique, accessible au sens [5].

L'âme humaine, en tant qu'elle est douée de raison, est une émanation de l'âme universelle, de l'intelligence suprême; mais elle est unie à une autre substance animée, celle qui nous est commune avec les animaux, d'une nature différente, d'une origine matérielle [6]. L'homme respire l'âme universelle; uni sans obstacle à cette intelligence suprême, il est dans l'état de veille: le sommeil est une suspension de cette communication immédiate [7].

C'est sur ce fondement qu'Héraclite établit l'autorité du sens commun. La raison commune et divine, dont la participation constitue la raison individuelle, dit-il, est le criterium de la vérité. Ce qui est cru universellement est certain: car cette croyance est empruntée à

[1] Plat., *Symp.*, c. 12. Arist., *De mundo*, c. 5. Nicom., 8, 1. Plut., *De placit.*, 1, 27. Diog. Laert., 9, 7. — [2] Plut., *De placit.*, 1, 23. Stob., t. 1, p. 56. — [3] Plat., *Cratyl.* Arist., *Physic.*, 8, 3. Plut., 1, 3. — [4] Plat., *Symp.*, c. 10. Arist., *De mundo*, 5. Diog., 8 et 9. Plut., 1, 3. — [5] Arist., *De cœlo*, 3, 1. *Metaph.*, 3, 5. [6] Arist., *De animd*, 1, 3. Diog., 9, 7. — [7] Sext. Emp., *Adv. Logic.*, 7, § 127.

la raison commune et divine; et, par le motif contraire, toute opinion individuelle est dépourvue de certitude. Telle étant donc la raison, l'homme demeure dans l'ignorance, tant qu'il n'a pas joui du commerce de la parole, et ce n'est que par ce moyen qu'il commence à connaître. Il faut donc déférer à la raison commune. Or, cette raison commune n'étant autre chose que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous empruntons à la mémoire commune, nous possédons la vérité; et, quand nous n'interrogeons que notre raison individuelle, nous tombons dans l'erreur [1].

Fénelon s'exprime dans le même sens qu'Héraclite. « Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même; l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée; enfin, elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux et à redresser tous les esprits qui se trompent; enfin incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi et si différente de moi? où est-elle? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel, car le néant ne peut être parfait ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême? N'est-ce pas le Dieu que je cherche [2]? »

Héraclite ne s'est pas toujours exprimé aussi clairement. On le surnommait le ténébreux. Socrate ayant lu un de ses ouvrages, répondit à Euripide, qui le lui avait envoyé : Ce que j'en ai compris est fort beau, et je ne doute pas que le reste que je n'ai pu concevoir ne soit de la même force; mais, pour l'entendre, il faudrait être un nageur de Délos, île où il était difficile d'aborder en nageant.

Darius, roi de Perse, ayant lu son *Traité de la Nature*, lui écrivit la lettre suivante :

« Le roi Darius, fils d'Hystaspe, au sage Héraclite d'Éphèse, salut :

« Vous avez composé un livre sur la nature, mais en termes si obscurs et si couverts, qu'il a besoin d'explication. En quelques endroits, si on prend vos expressions à la lettre, il semble que l'on ait une théorie de l'univers, des choses qui s'y font, et qui néanmoins dépendent d'un mouvement de la puissance divine. On est arrêté à la lecture de la plupart des passages; de sorte que ceux même qui ont manié le plus de volumes, ignorent ce que vous avez précisément voulu dire.

[1] Sext. Emp., *Adv. Logic.*, 7, § 131 et 132. — [2] Fenel., *Exist. de Dieu*, 1. partie, ch. 2, n. 60.

Ainsi le roi Darius, fils d'Hystaspe, souhaite de vous entendre et de s'instruire par votre bouche de la doctrine des Grecs. Venez donc au plus tôt, et que je vous voie dans mon palais. C'est assez la coutume en Grèce d'être peu attentif au mérite des grands hommes, et de ne pas faire beaucoup de cas des fruits de leurs veilles, quoiqu'ils soient dignes qu'on y prête une sérieuse attention et qu'on s'empresse d'en profiter. Il n'en sera pas de même chez moi. Je vous recevrai avec toutes les marques d'honneur possibles; j'aurai tous les jours avec vous des entretiens d'estime et de politesse: en un mot, vous serez témoin du bon usage que je ferai de vos préceptes. »

Voici quelle fut la réponse du philosophe :

« Héraclite d'Éphèse au roi Darius, fils d'Hystaspe, salut :

« Tous les hommes, quels qu'ils soient, s'écartent de la vérité et de la justice. Ils n'ont d'attachement que pour l'avarice, ils ne respirent que la vaine gloire par un entêtement qui est le comble de la folie. Pour moi, qui ne connais point la malice, qui évite tout sujet d'ennui, qui ne m'attire l'envie de personne: moi, dis-je, qui méprise souverainement la vanité qui règne dans les cours, jamais il ne m'arrivera de mettre le pied sur les terres de Perse. Content de peu de choses, je jouis agréablement de mon sort et vis à mon gré [1]. »

Peut-être plus d'un lecteur trouvera-t-il que même un philosophe pouvait être tant soit peu plus modeste et plus honnête.

Contemporain d'Héraclite, Anaxagore de Clazomène, ville d'Ionie, disciple d'Anaximène, qui le fut d'Anaximandre, qui le fut de Thalès, naquit l'an 500 avant Jésus-Christ et mourut l'an 428, après avoir eu lui-même pour disciples Périclès et Socrate. C'est dans cette période que Mardochée gouverna l'empire des Perses, que Néhémias et Esdras rebâtirent les murs de Jérusalem et y établirent une bibliothèque. Anaxagore voyagea en Égypte, alors province de l'empire persan. Il était distingué non-seulement par la noblesse de son extraction et par ses richesses, mais encore par sa grandeur d'âme, qui lui fit abandonner son patrimoine à ses proches. Ceux-ci le blâmant du peu de soin qu'il avait de son bien : Quoi donc, leur dit-il, est-ce que je ne vous en ai pas chargés? Enfin il quitta ses parents mêmes pour ne s'occuper que de la contemplation de la nature, ne voulant pas s'embarrasser des affaires publiques. Quelqu'un lui ayant reproché qu'il ne se souciait point de sa patrie, il lui répondit en montrant le ciel : Ayez meilleure opinion de moi, je m'intéresse à ma patrie et beaucoup.

Voici comme il commençait son ouvrage sur la genèse du monde :

[1] Diog. Laert.

« Toutes les choses étaient dans la masse primitive : l'intelligence porta son action sur cette masse et y mit l'ordre dont le monde est le résultat [1]. » C'est au fond, comme on voit, le récit de Moïse.

Anaxagore sépara avec une précision jusqu'alors inconnue, dit Aristote, les droits de l'intelligence et ceux de la matière, reconnaissant que Dieu est une nature simple, sans mélange, pure, ayant en soi la connaissance et le principe du mouvement pour tous les êtres de l'univers [2].

Les Grecs lui donnèrent, comme par acclamation, le nom d'Esprit, *Nous*, parce qu'il avait rendu un témoignage nettement articulé à l'Esprit auteur du monde : et Athènes, où il s'était fixé, éleva deux autels en son honneur, l'un à l'*intelligence*, l'autre à la *vérité* [3]. Suivant Aristote et Proclus, les philosophes qui avaient précédé Anaxagore, parurent, en comparaison de lui, comme des hommes endormis.

Thalès avait dit que le principe matériel de l'univers était l'eau. Si, comme il paraît, il entendait par cette eau la confusion liquide des éléments primitifs, il avait raison. S'il entendait que cette eau fût elle-même le seul élément primitif et simple, il se trompait. Ni l'eau, ni le feu, ni l'air, ni la terre, qu'on appelle vulgairement les quatre éléments, ne sont des éléments simples et primitifs, mais des composés d'un plus grand nombre.

Anaxagore s'expliqua plus nettement que Thalès. Il posait le chaos ou la confusion première ; en y supposant une infinité de parcelles ou molécules différentes, mais semblables, que l'intelligence divine combina de manière à former les diverses espèces des corps, ainsi que les divers phénomènes de la végétation et de la nutrition. En quoi il ne se trompait point : car Dieu fit en effet sortir de la même masse confuse la terre, l'eau, les plantes, les animaux. Mais le philosophe allait plus loin dans ses explications : il prétendait, suivant quelques-uns, que les molécules composantes d'un corps étaient la plupart, en petit, ce corps même : ce qui ne s'est pas trouvé conforme à l'expérience.

Ce philosophe enseignait que ni le soleil, ni la lune, ni aucun des astres n'étaient des dieux ; que le soleil n'était qu'une masse incandescente ; que les corps des premiers animaux, et par conséquent celui de l'homme, ont été formés du limon de la terre, détrempé, échauffé ; qu'ensuite les individus se sont formés les uns des autres ; que Dieu veille sur les hommes avec une attention particulière, que c'était pour eux qu'il avait fait le monde, et que leur patrie est le ciel [4].

[1] Diog. Laert. — [2] Arist., *De anima*, l. 1, c. 2. — [3] Ælien, l. *op. cit.* — [4] Plut., *De placit.*, l. 1, c. 7. Diog. Laert. Xenophon, *Memorab.*, l. 4.

Les premiers sages de la Grèce avaient éveillé l'attention d'un peuple naturellement curieux et spirituel : ils s'étaient acquis de plus une grande réputation. Bientôt il s'éleva une foule d'hommes qui ambitionnaient plutôt de paraître sages que de l'être véritablement, et qui se faisaient un trafic pécuniaire de cette sagesse apparente. C'est ainsi que Xénophon, Platon et Aristote nous représentent ce qu'ils appellent les sophistes. Ce nom se prenait d'abord en bonne part : mais il devint alors une injure.

Les sophistes étaient aux sages ce que les faux prophètes étaient aux prophètes véritables. « Ne considérez point la vérité, disaient les Juifs, mais dites-nous des choses qui nous plaisent, voyez-nous d'agréables illusions [1]. » « Et les faux prophètes leur en devinaient pour de l'argent [2]. » C'est ce que nous apprennent les prophètes Isaïe et Michée.

Les Grecs ne demandaient pas moins que les Juifs à être amusés et flattés. Pour les satisfaire et obtenir ainsi des applaudissements et de l'argent, les sophistes s'appliquaient à prendre toutes sortes de formes, faisaient gloire de ne rien ignorer, parlaient de tout avec une confiance imperturbable, s'offraient à tous venants pour discourir ou disputer sur quelque matière que ce fût, et avaient pour maxime capitale de ne rester jamais court. Ils s'étudiaient pour cet effet à s'exprimer facilement et dans les plus beaux termes, de manière à étonner l'imagination des auditeurs, et, même en ne disant que des choses communes, passer pour des hommes bien au-dessus du commun.

Philosophes et orateurs tout à la fois, ils se vantaient d'enseigner l'art de persuader aux dépens de la vérité, et de dominer dans les assemblées du peuple ; ils avaient pour principe qu'il n'y a point de vérité ni de fausseté réelle, mais seulement apparente ; que la science et la sagesse consistent à connaître, dans toutes sortes de sujets, les rapports qui peuvent les faire paraître vrais ou faux, selon nos intérêts, et que la vertu n'est qu'un beau nom propre à en imposer au peuple.

Tel est le portrait que Platon nous a laissé d'eux dans un grand nombre de ses dialogues.

Vingt-deux siècles après Platon, Jean-Jacques Rousseau nous donne la même idée des philosophes de son temps. « Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres [3]. »

[1] Isaïe, 30, 10. — [2] Michée, 3, 11. — [3] *Émile*, de Rousseau, suite du l. 4.

Les plus fameux sophistes des temps anciens étaient Protagoras et Gorgias.

Le premier enseignait que la science n'est que la sensation ; que savoir n'est que sentir ; que l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas. De ce principe il résultait que toutes les opinions étaient vraies, puisque chaque homme restait le juge des siennes ; qu'ainsi tout devenait arbitraire et sujet à la fantaisie, les lois, la vertu, le juste et l'injuste ; que l'on pouvait, par conséquent, soutenir le pour et le contre sur quelque sujet que ce fût, et même, si l'on voulait, contester la possibilité de disputer pour et contre [1].

Gorgias allait encore plus loin. Il enseignait d'abord que rien n'existe, ou simplement qu'il n'y a rien ; ensuite que si quelque chose existe, on ne peut le comprendre ; et enfin qu'en supposant qu'on le puisse comprendre, on ne peut l'expliquer [2].

D'autres, pareils à des maîtres d'escrime, allaient de ville en ville donner des leçons et faire assaut de raisonnements subtils, captieux, qui ont pris d'eux le nom de sophismes. Ce n'étaient, le plus souvent, que des équivoques, de misérables jeux de mots. En voici un, d'une foule que cite Platon : Vous avez un chien. — Oui. — Ce chien a des petits. — Oui. — Il est donc père. — Oui. — De plus il est vôtre. — Oui. — Il est donc votre père : et c'est votre père que vous battez, quand vous battez votre chien [3].

Il n'est pas malaisé de concevoir que si de pareils hommes et un pareil esprit venaient à régner sans obstacle, vérités, vertus, société, bon sens, tout périssait dans un commun naufrage. Cette anarchie intellectuelle ne venait pas seulement des sophistes. Ceux-là mêmes qu'on appelle communément philosophes n'y avaient pas contribué peu. Nous avons vu les principaux parmi les plus anciens. Ils sont généralement d'accord pour le fond sur l'existence d'un Être suprême, auteur et souverain seigneur de toutes choses. Mais quand ils entreprennent d'expliquer la nature de cet Être souverain, surtout la nature de l'univers, les causes de ses divers phénomènes, choses que l'on croirait plus faciles comme plus accessibles aux sens, alors ils se divisent, alors l'un dit oui, l'autre non, alors il n'y en a pas deux qui soient d'accord entre eux. Thalès dira que le premier principe c'est l'eau ; Héraclite, le feu ; Anaximène, l'air ; Anaximandre, l'infini, sans ajouter lequel ; Empédocle, l'eau, le feu, l'air, la terre avec l'amitié et la discorde ; Démocrite, les atomes et le vide ; Leucippe, les ato-

[1] Platon, dans le *Théétète*, le *Ménon* et le *Protagoras*. Diog. Laert., *Vie de Protag.* — [2] Aristote, *sur Gorgias*. — [3] Platon, *Euthydème*.

mes, la pesanteur et les tourbillons. Quant à la terre elle-même, suivant les pythagoriciens, elle était ronde : suivant Anaxagore, elle était plate ; suivant Xénophane, c'était un cône dont la base s'étendait à l'infini. De la physique, ces contradictions passaient dans la morale et y répandaient également le doute. Rousseau a dit des philosophes du dix-huitième siècle après Jésus-Christ : « A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de leur côté sur une place publique : Venez à moi ; c'est moi seul qui ne trompe point ! L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation : l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus, et que le bien et le mal ne sont que des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se manger en sûreté de conscience [1]. » Nous entendrons tout à l'heure un philosophe du cinquième siècle avant Jésus-Christ, parler de même des philosophes et des sophistes de son temps : il fera plus, il entreprendra la guérison du mal, il entreprendra la restauration de la philosophie véritable, il y consacrera toute sa vie, et il mourra victime de son zèle. Son nom est Socrate ([2]).

Fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète, Socrate naquit à Athènes l'an 470 avant Jésus-Christ, et vécut plus de soixante-dix ans. Il fut ainsi contemporain de Mardochée, d'Esdras et de Néhémias. Aristote, suivant Diogène de Laërce, racontait qu'un certain mage étant venu de Syrie à Athènes, reprit Socrate sur différents sujets, et lui prédit une fin tragique.

Il suivit, dit-on, quelque temps les leçons du philosophe Archélaüs, disciple d'Anaxagore : mais bientôt il se fit lui-même une philosophie nouvelle, avec ce que l'on avait négligé jusqu'alors. On s'attachait à découvrir les secrets de la nature, non point par des expériences précises et multipliées, mais par des hypothèses et des systèmes, et on négligeait presque entièrement ce qui nous touche de plus près, la science des choses humaines, la morale. Socrate s'en empara. Il ne discourait donc point, comme les autres philosophes et les sophistes, sur la nature de l'univers, la constitution du monde, les lois nécessaires qui régissent les choses du ciel. Il regardait comme atteints de folie ceux qui, au lieu d'étudier d'abord les choses humaines, commençaient par vouloir expliquer les choses divines : ce lui était merveille qu'ils ne vissent point, par leur propre expérience, que la découverte de ces dernières était impossible aux hommes. En effet, ceux qui se croyaient les plus habiles là-

[1] Rousseau. — [2] *Vie de Socrate.*

dessus ne pensaient pas de la même manière : ils étaient même comme des fous les uns à l'égard des autres. Car, ainsi que parmi les fous, les uns ne craignent pas ce qui est à craindre, et que d'autres redoutent ce qui n'est point à redouter : de même parmi ceux-là, les uns disaient qu'il n'y a rien qu'il fût honteux de dire ou de faire en public ; les autres, qu'il ne faut pas même aller parmi les hommes : ceux-ci ne respectent ni temple, ni autel, ni quoi que ce soit des choses divines ; ceux-là adorent les pierres, le bois et les animaux. Quant à ceux qui s'occupent de la nature de l'univers, suivant les premiers, il n'y a qu'une chose ; suivant les seconds, il y en a une infinité ; suivant les uns, tout se meut toujours ; suivant les autres, rien ne se meut jamais ; suivant ceux-ci, tout naît et périt ; suivant ceux-là, il ne naît ni ne périt rien. Voilà comme Socrate dépeint les philosophes de son temps. Pour lui, il discourait des choses humaines, il examinait ce que c'est que la piété et l'impiété, l'honnête et le honteux, le juste et l'injuste, la prudence et la folie, le courage et la timidité, la cité et l'homme politique : ce que c'est que le gouvernement parmi les hommes, et quel homme est capable de gouverner, ainsi que les autres choses dont il lui semblait que la connaissance rendait vertueux, et que l'ignorance ne convenait qu'à des esclaves [1].

Le nouveau philosophe s'écartait des autres, non-seulement par la nature des doctrines, mais encore par la manière de les enseigner. Il ne montait point sur un trône, ne se faisait point préparer des siéges, n'observait point de temps pour lire en public, n'assignait point à ses amis des heures pour la conférence et pour la promenade ; mais il philosophait en buvant, en mangeant, en se promenant au milieu des rues, avec une merveilleuse adresse à prendre toutes sortes de formes, suivant l'état et le caractère de ceux avec lesquels il s'entretenait [2].

Était-ce avec des hommes de son âge, ou même plus âgés que lui ? il marquait de la déférence pour leur opinion, il les louait toujours par l'endroit qui leur était le plus sensible : ensuite, il exposait ses doutes, et tournait si adroitement la conversation, qu'il les amenait à lui rendre compte de leurs actions et de leurs véritables sentiments. C'était une espèce de confession générale, qui devait être pour eux le premier pas à une vie meilleure. Ainsi, dans un dialogue de Platon, où deux pères viennent le consulter sur l'éducation de leurs fils : « Je m'aperçois bien, ô Lysimaque ! dit Nicias,

[1] Xénophon, *Mémoires de Socrate*, l. 1, c. 1. — [2] Plut., *Si un vieillard doit se mêler de gouverner l'État*. In fine.

que tu ne connais Socrate que par son père et que tu ne l'as jamais fréquenté, car tu parais ne pas savoir qu'il suffit de causer avec cet homme pour qu'il vous traite comme son parent ; il ne faut qu'entrer en conversation avec lui : quand même on commencerait à parler de toute autre chose, il vous retourne sans relâche, jusqu'à ce qu'il vous amène irrésistiblement à lui parler de vous-même et à lui dire de quelle manière on vit et comment on a vécu ; et, quand une fois on en est là, Socrate ne vous quitte pas qu'il ne vous ait examiné à fond. Je suis déjà accoutumé à sa manière, je sais qu'il faut absolument en passer par là, et que moi-même je n'en serai pas quitte à meilleur compte : cependant, Lysimaque, je m'y soumets volontiers, car je ne pense pas que ce soit un mal pour nous que l'on nous fasse réfléchir aux fautes que nous avons commises ou à celles que nous pouvons commettre ; loin de là, je suis convaincu qu'un moyen de s'assurer pour l'avenir d'une vie plus sage, c'est de ne pas redouter cette enquête et de la désirer plutôt. Ainsi, il ne sera pas nouveau ni désagréable pour moi que Socrate me fasse passer à son examen ; et je savais presque d'avance que, puisqu'il était ici, il ne serait point question de nos enfants, mais de nous-mêmes [1]. »

Ce qu'il y avait, à cette époque, le plus à craindre pour Athènes, c'étaient les sophistes. Avec des paroles séduisantes, ils allaient confondre toutes les notions du juste et de l'injuste. Socrate n'omit rien pour démasquer leur faux savoir. Voici comme il s'y prenait ordinairement. Il assistait à leurs discours oratoires et paraissait un des plus empressés à leur marquer la satisfaction qu'il avait goûtée à les entendre. Il n'y avait qu'une petite chose qui l'embarrassait encore ; il la proposait, et ordinairement la question était si claire qu'elle ne paraissait pas pouvoir former de difficulté. Le sophiste s'efforçait d'en donner l'explication ; et il ne pouvait décemment s'y refuser, puisqu'une des choses dont se vantaient les sophistes, c'était de répondre à toutes les questions qu'on pouvait leur faire. Ce premier point gagné, Socrate lui demandait s'il ne se glorifiait pas d'être dialecticien aussi profond qu'orateur habile, et s'il ne lui était point aussi facile de resserrer une matière en peu de mots que de l'orner et de l'étendre. Le sophiste n'avait garde d'en disconvenir. Alors il le priait de réserver pour une autre occasion les richesses de son éloquence, et de ne se servir avec lui que de ce style serré et concis : « Car je suis sujet, disait-il, à un grand défaut de mémoire ; et lorsqu'on me fait de longs discours, je perds de vue la chose dont il est question. De même donc que si j'étais un peu sourd, vous

[1] Plat., *Lachès*.

croiriez nécessaire, pour converser avec moi, de parler plus haut que vous ne feriez avec d'autres : ainsi, puisque vous avez maintenant affaire à un homme oublieux, abrégez-moi vos réponses pour que je vous suive. D'ailleurs, j'ai toujours cru que s'entretenir familièrement et faire des harangues sont deux choses tout à fait différentes [1]. » Dès que le sophiste avait consenti à ce qu'on lui demandait, il se sentait bientôt embarrassé et ne tardait point à se contredire. Alors Socrate se plaignait malicieusement de ce qu'après lui avoir promis si solennellement de l'instruire, il avait la dureté de lui cacher sa sagesse et de l'abandonner à l'erreur. Il lui laissait ordinairement apercevoir quelque faux-fuyant que celui-ci ne manquait point de saisir ; mais ce n'était que pour retomber dans de nouvelles contradictions qui mettaient dans un plus grand jour sa présomption et son ignorance.

Les plus exposés à la séduction des sophistes étaient les jeunes gens. Aussi Socrate s'attacha-t-il particulièrement à eux, espérant davantage d'une âme encore tendre. Deux causes seulement formaient obstacle à ses desseins, l'ambition et la flatterie. Dans la mobile démocratie d'Athènes, chacun pouvant prétendre à tout, l'imagination des jeunes gens s'enflammait de bonne heure. Ensuite, dès qu'un jeune homme de quelque distinction commençait à se produire, un grand nombre s'associait à sa fortune et à ses espérances, et s'attachait à sa personne sous le nom d'amis ou d'Érastes. On estimait un jeune homme à proportion du mérite et du nombre de ceux qui s'attachaient ainsi à lui. Socrate ne dédaigna point de se conformer à l'usage. Comme plus d'une fois cette sorte d'amitié dégénérait en passion contre nature, il s'en est trouvé qui ont voulu rendre le philosophe suspect sur cet article ; mais comme ses ennemis, qui le firent condamner à mort, n'ont jamais rien dit contre ses mœurs, il est naturel de penser que c'est une calomnie. Socrate fréquentait donc les lieux des exercices, et tous les endroits où la jeunesse avait coutume de s'assembler. Il étudiait les caractères, et s'attachait de préférence à ceux en qui il remarquait les passions les plus fortes. Il semblait n'être occupé que du soin de leur avancement. Il leur faisait entrevoir la gloire qui les attendait, s'ils remplissaient l'idée qu'on se formait déjà de leur mérite ; mais il leur montrait à côté la honte dont ils se couvriraient, s'ils trompaient les vœux de leurs concitoyens et de leurs amis. « Ne trouvez-vous donc pas, ajoutait-il, qu'il serait à propos, pendant qu'il en est temps encore, que nous cherchassions en commun quelles choses sont pro-

[1] Plat., *Protagoras*.

pres à mériter l'estime ou le blâme ? » A peine avait-il commencé cet examen, que le jeune homme, qui ne pouvait plus déguiser sa faiblesse et son ignorance, confus et troublé, avait peine à retenir ses larmes. Quelques-uns restaient si humiliés, qu'ils n'osaient plus l'aborder ni le voir ; mais les esprits généreux n'en devenaient que plus ardents à rechercher son entretien. Il continuait de les examiner et d'arracher sans pitié toutes les semences contagieuses qui auraient pu étouffer les germes de la raison ; il les accoutumait ensuite à réfléchir et à produire leurs propres pensées, sans leur épargner, disait-il, les douleurs de l'enfantement. Tout le monde sait que, faisant allusion au métier de sa mère, il se disait accoucheur d'esprits.

Il ne mettait pas grande façon au choix des matières ; les plus communes et celles qui sont les plus ordinaires dans le commerce de la vie, étaient toujours celles auxquelles il donnait la préférence : il empruntait ses comparaisons des professions les plus abjectes, des cuisiniers, des tailleurs, des bergers, etc. Les beaux esprits et les sots étaient choqués de cette simplicité apparente qu'ils nommaient grossièreté ; mais les bons esprits perçaient l'enveloppe et découvraient une sagesse profonde et une éloquence auxquelles l'art ne pouvait atteindre. Alcibiade comparait ces discours à ces sortes de boîtes que l'on fabriquait alors à Athènes, qui ne présentaient au dehors que des figures grotesques de satyres et de silènes, mais qui au dedans renfermaient les images des dieux. « Quand quelqu'un, ajoute-t-il, s'avise de nous répéter les discours de nos plus fameux orateurs, il ne nous touche pas beaucoup, et souvent il nous ennuie : mais s'il nous répète les discours de Socrate, tout le monde reste extasié, hommes, femmes, enfants. Pour moi, quand je l'entends, le cœur me bat, des larmes coulent de mes yeux, et je vois qu'il fait la même impression sur beaucoup d'autres. J'ai entendu Périclès et tous nos plus fameux orateurs, mais ils m'ont toujours laissé dans le même état où j'étais auparavant. Les discours de cet enchanteur produisent sur moi un effet bien différent : j'ai honte de moi-même, je rougis de ma bassesse ; il faut que je m'arrache de sa présence et que je me bouche les oreilles pour ne pas vieillir assis à ses côtés. Je le fuis, je l'évite ; il y a des moments où je voudrais le savoir mort, et je sens pourtant que, si ce malheur m'arrivait, j'en serais inconsolable [1]. » Alcibiade n'était pas le seul sur qui les discours de Socrate fissent une si profonde impression : Eschine, Antisthène, Apollodore ne pouvaient le quitter : Simmias et Cébès avaient abandonné Thèbes, leur patrie, pour jouir de sa présence. Euclide de Mégare, connaissant la

[1] Plat., in *Symp.*

loi qui portait peine de mort pour tous les Mégariens pris sur le territoire d'Athènes, se déguisait en femme et entrait de nuit dans Athènes pour entendre Socrate au péril de ses jours.

Quant à la manière dont notre philosophe inculquait à ses auditeurs les fondements de la morale, voici comme il rappelle l'existence de Dieu et de sa providence à un jeune homme qui passait pour douter de l'un et de l'autre. « — Dis-moi, Aristodème, s'il y a des hommes que tu admires pour leur sagesse ? — Oui. — Apprends-nous leurs noms. — Pour l'épopée, Homère ; pour les dithyrambes, Ménalippide ; pour la tragédie, Sophocle ; pour la statuaire, Polyclète : pour la peinture, Zeuxis. — Lesquels te paraissent plus admirables, ou ceux qui font des idoles sans intelligence et sans mouvement, ou ceux qui font des êtres vivants, intelligents et agissants ? — Sans comparaison, ceux qui font des êtres vivants : car c'est là une œuvre non pas du hasard, mais de l'intelligence. — Entre un ouvrage dont on ne voit pas le but, et un autre qui est évidemment fait pour être utile, lequel crois-tu plutôt que l'autre un effet de l'intelligence ou du hasard ? — Il est naturel que ce qui a été fait pour être utile soit un effet de l'intelligence. — Ne te semble-t-il pas que celui qui dès l'origine fait les hommes, leur donne, dans un but d'utilité, les organes par lesquels ils sentent, les yeux pour voir les couleurs, les oreilles pour entendre les sons ? De quoi nous serviraient les odeurs, si avec cela nous n'avions des narines ? Quel sentiment aurions-nous de ce qui est doux ou aigre, ainsi que de tout ce qui est agréable au palais, s'il n'y avait en même temps une langue pour le faire connaître ? De plus, ne te semble-t-il pas qu'il y a en ceci quelque chose qui ressemble à une œuvre de prévoyance ? Comme la vue est délicate, elle a été enclose de paupières qui s'ouvrent quand il faut voir et se ferment pendant le sommeil ; pour que les vents ne lui fassent aucun mal, des cils y sont ajoutés comme une passoire ; les sourcils arrêtent ce qui est au-dessus des yeux, afin que la sueur de la tête ne leur porte aucun dommage. L'ouïe reçoit tous les sons, et cependant ne se remplit jamais. Dans tous les animaux, les dents de devant sont propres à couper, les molaires sont propres à broyer ce qu'elles reçoivent de celles-là. La bouche par laquelle les animaux introduisent ce dont ils ont appétit a été placée près des yeux et des narines. Ensuite, comme ce qu'ils évacuent est désagréable, les conduits en ont été placés à l'écart, et se déchargent le plus loin qu'il se peut des sens. En voyant tout cela construit avec tant de prévoyance, doutes-tu encore si c'est l'œuvre du hasard ou d'une intelligence ? — Certainement non ; mais en le considérant de la sorte, cela ressemble tout à fait à l'œuvre d'un ouvrier qui aime les êtres vivants. — Et d'avoir inspiré

aux parents l'inclination d'avoir des enfants, aux mères l'inclination de les nourrir, aux enfants le plus grand désir de vivre, la plus grande crainte de mourir ? — Cela ressemble encore, sans contestation, à l'œuvre de quelqu'un qui veut que les êtres vivants subsistent. — Tu crois avoir toi-même quelque chose d'intelligent, et tu t'imaginerais qu'il n'y a rien d'intelligent nulle part ailleurs ? et cela, sachant bien que tu n'as dans le corps qu'une petite parcelle de la terre, qui est si grande, qu'une petite goutte de l'élément humide, qui est si considérable, et ainsi du reste. Mais pour l'intelligence seule, qui cependant ne serait nulle part, comment ! tu croirais l'avoir attrapée par un heureux hasard, et ces êtres immenses et infinis ne seraient si bien arrangés que par la déraison ? — Non, certes; mais je n'en vois pas les maîtres, comme je vois les ouvriers de ce qui se fait ici. — Mais tu ne vois pas non plus ton âme qui est la maîtresse du corps ; on pourrait donc te dire, d'après cela, que tu ne fais rien avec intelligence, mais tout au hasard. — Je ne néglige point la divinité, mais je la crois trop élevée pour qu'elle ait besoin de mes hommages. — Plus tu la crois élevée, plus tu la dois servir et honorer. »

Socrate lui montre ensuite les soins particuliers de la Providence pour l'homme. Seul de tous les êtres vivants, elle lui a donné, avec la vue, l'ouïe et la bouche, une stature droite, moyennant laquelle il peut voir d'avance plus de choses, regarder plus facilement en haut et souffrir moins. Aux autres créatures qui rampent, elle accorde des pieds qui ne servent qu'à marcher ; mais à l'homme elle ajoute encore des mains qui exécutent un grand nombre d'ouvrages qui nous rendent plus heureux. Parmi tous les animaux qui ont une langue, il n'y a que celle de l'homme qu'elle ait rendue capable, en touchant tantôt un côté, tantôt un autre de la bouche, d'articuler la voix et de signifier aux autres tout ce que nous voulons. Il n'a pas suffi à Dieu de prendre soin du corps; mais, ce qui est le plus, il a donné à l'homme une âme. Puis, après avoir fait, sur l'excellence de ce dernier don, quelques considérations où il parle de dieux au pluriel, il conclut par ces mots : « Apprends donc, mon ami, que de même que ton esprit gouverne ton corps comme il veut, de même aussi la sagesse, qui est dans le monde, le gouverne comme il lui plaît : ne pense pas que, si ton œil peut embrasser plusieurs stades, l'œil de Dieu ne puisse apercevoir à la fois toutes choses ; ne pense pas que, si ton intelligence est capable de s'occuper et de ce qui se passe ici et de ce qui se passe en Égypte et en Sicile, la providence de Dieu soit incapable de prendre soin de tout à la fois [1]. »

[1] Xenoph., *Mem.*, l. 1, c. 4.

Ailleurs, s'entretenant avec un autre jeune homme, il revient sur le même sujet. Il y parle également de dieux au pluriel ; mais après avoir montré, dans un intéressant détail, leur providence spéciale pour l'homme, il termine ainsi : « Que je dise vrai, tu le connaîtras, ô Euthydème ! si tu n'attends pas à voir les formes des dieux, mais qu'il te suffise de les honorer et de les adorer en voyant leurs œuvres. Considère qu'eux-mêmes se font voir de la sorte. Les autres, quand ils nous font du bien, n'en manifestent rien en public ; quant à celui qui ordonne et contient tout le monde où est tout ce qu'il y a de beau et de bon, et qui, pour notre usage, le conserve toujours entier, sain, ne vieillissant point, accomplissant son ministère sans faute et plus vite que la pensée, ce Dieu-là, en tant qu'il opère les plus grandes choses, on le voit : cependant, gouvernant tout cela, il nous est invisible. Considère encore ceci : Le soleil paraît manifeste à tous les hommes, néanmoins il ne leur permet pas de le regarder fixement : si quelqu'un l'ose, il perd la vue. Tu trouveras également que les ministres des dieux sont invisibles. On voit bien que la foudre vient d'en haut, qu'elle maîtrise tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit ni venir, ni frapper, ni s'en aller. De même les vents ne se voient pas ; mais ce qu'ils font est visible, et on les sent venir. S'il est une chose humaine qui participe à ce qu'il y a de divin, c'est l'âme de l'homme ; or, il est manifeste qu'elle règne en nous, mais on ne la voit pas elle-même. Quiconque réfléchit à tout cela, ne doit point mépriser les êtres invisibles ; mais, apprenant leur puissance par les effets, il doit honorer la divinité [1]. »

On voit par ces entretiens que Socrate reconnaissait et enseignait un Dieu suprême, invisible en soi, visible en ses œuvres, souveraine intelligence, qui a formé l'univers et le conserve, qui a créé l'homme et le traite avec une bonté toute paternelle ; au-dessous de lui, des dieux subalternes, également invisibles, qui secondent sa providence par le ministère des éléments, la foudre et les tempêtes. La conclusion naturelle de tout ceci, c'est que rien de ce qui tombe sous les sens, ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni la terre, ni les plantes, ni les animaux, encore moins des statues de bois, de pierre, de métal, n'étaient des dieux ni ne devaient être adorés.

Il paraîtrait même que Socrate avait quelque idée de la Trinité en Dieu, comme nous en avons trouvé un vestige dans Lao-tseu, à la Chine, chez les brahmanes de l'Inde et en Égypte. Voici ce que Platon écrit, comme quelque chose de très-mystérieux sur la nature du premier être, à Denys, tyran de Syracuse, ajoutant que Socrate l'a-

[1] Xénoph., *Mem.*, l. 4, c. 3.

vait dit : « Autour du Roi de toutes choses sont toutes choses, et toutes choses sont à cause de lui ; et c'est là la cause de tout ce qu'il y a de bon et de beau. Le second est autour des choses secondes, le troisième autour des troisièmes. L'âme humaine désire apprendre ce qu'est cela, en regardant les choses qui ont une certaine affinité avec elle ; mais aucune de ces choses ne suffit. Pour ce qui est du Roi et de ce que j'ai dit, il n'y a rien de pareil. Ce qui vient après, l'âme peut le dire [1]. »

Sans doute ce langage n'est pas clair. Platon lui-même dit qu'il l'écrit par énigme, afin que si la lettre tombait entre les mains d'un autre, il ne pût rien y comprendre. Il recommande même à Denys, quand il l'aura lue deux ou trois fois, de la brûler. Comme cependant, d'après ses propres expressions, Platon donne ce passage comme une explication plus divine touchant la nature du premier être, on ne peut guère s'empêcher d'y voir, avec la plupart des savants et des Pères de l'Église, un vestige de la Trinité. « Pour moi, dit Clément d'Alexandrie, je n'entends ces paroles que comme un indice de la Trinité sainte : à savoir que le troisième est le Saint-Esprit, le second, le Fils, par qui tout a été fait d'après la volonté du Père [2]. »

Quant au culte divin, voici ce que Platon fait dire de plus remarquable à Socrate. Ayant rencontré un jour Alcibiade qui s'en allait offrir un sacrifice, et qui paraissait préoccupé de la manière dont il prierait la divinité, il entra en conversation avec lui, lui dit qu'une prière que tout le monde pouvait faire sans danger, était celle d'un poëte : « O roi Zeus ! donnez-nous ce qui est bien, et lorsque nous le demandons et lorsque nous ne le demandons pas, et éloignez de nous le mal lors même que nous le demanderions. » C'est dans ce sens que les Lacédémoniens priaient les dieux de leur accorder, avec ce qui était bon, ce qui était beau, sans que jamais on les entendît demander davantage : prière qui fut louée par l'oracle d'Ammon. Pour demander des biens particuliers, il faut en avoir une science parfaite : autrement on risque de demander des maux au lieu de biens. La divinité regarde moins aux dons et aux sacrifices, qu'à l'âme, à savoir si quelqu'un est saint et juste. Le dialogue se termine ainsi : « Te souviens-tu, Alcibiade, de m'avoir dit que tu étais dans une grande perplexité, craignant de demander, sans le savoir, quelque chose de mauvais au lieu de quelque chose de bon ? — Je m'en souviens. — Tu vois donc qu'il n'est pas sans danger pour toi d'aller ainsi prier le dieu : il se pourrait que, t'entendant blasphémer, il ne reçût pas

[1] *Epist.* 2, *ad Dionys. circa med.* — [2] Clem., *Strom.*, l. 5, p. 598. Euseb., *Præp. ev.*, l. 11, c. 20.

ton sacrifice; peut-être même t'arriverait-il quelque chose de plus funeste. Il me semble donc que le mieux, c'est que tu demeures en repos; car je ne pense pas que l'exaltation actuelle de tes sentiments, c'est le nom le plus honnête qu'on puisse donner à la folie, te permette de te servir de la prière des Lacédémoniens. Il faut donc nécessairement attendre jusqu'à ce que quelqu'un nous apprenne quels doivent être nos sentiments envers les dieux et envers les hommes. — Quand viendra-t-il ce temps-là, ô Socrate! et quel sera le maître? Je verrai avec grande joie cet homme, quel qu'il soit. — C'est celui à qui dès à présent tu es cher. Mais il me semble que, comme dans Homère, Minerve dissipe le nuage qui couvrait les yeux de Diomède, afin qu'il pût voir si c'était une divinité ou un homme, de même il faut, avant toutes choses, qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent ton âme, et qu'ensuite il t'applique les choses par lesquelles tu pourras discerner le bien d'avec le mal. Présentement tu ne me parais pas capable de le faire. — Qu'il dissipe donc, s'il lui plaît, soit ce brouillard, soit toute autre chose; car je suis prêt à faire tout ce qu'il ordonnera, pourvu que je devienne meilleur. — Je te le dis encore, celui dont nous parlons désire infiniment ton bien. — Alors il me semble que je ferai mieux de remettre mon sacrifice jusqu'au temps de sa venue. — Tu as bien raison: cela est plus sûr que d'aller courir un si grand danger. — Eh bien, ô Socrate! puisque tu m'as donné, ce me semble, un bon conseil, je placerai cette couronne sur ta tête: quant aux dieux, nous leur offrirons des couronnes et tout ce que la loi ordonnera, lorsque je verrai ce jour désiré, et j'espère de leur bonté qu'il ne tardera pas à venir [1]. »

On entrevoit dans ce discours comme l'attente d'un sauveur qui semble devoir être un dieu sous une figure humaine. On y voit aussi que Socrate ne disait pas d'abord tout à ses disciples. Il leur fallait ôter le brouillard, puis recevoir quelque chose de nouveau, pour discerner enfin Dieu d'avec l'homme.

Malgré ces précautions, le bruit se répandit dans le public, que Socrate ne reconnaissait pas les dieux de la ville, et qu'il pervertissait l'esprit des jeunes gens. Le poëte Aristophane en fit une comédie sous le titre de *Nuées*.

Un père avare voudrait un moyen de ne pas payer ses dettes. Il engage son fils à se faire pour cela disciple de Socrate. Voici, dit-il, en lui montrant la maison, voici l'école de ces âmes sages, qui disent que le ciel est un four et que nous en sommes les charbons: ces hommes enseignent, si quelqu'un leur donne de l'argent, à pérorer

[1] Plat., 2. *Alcibiad.*

de manière à l'emporter sur le juste et l'injuste. Ils ont pour cela deux sortes de discours : l'un pour soutenir ce qui est juste, l'autre ce qui ne l'est pas. Si tu m'apprends ce dernier, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai contractées pour toi. Le fils, qui aime les chevaux et les chars, ne veut pas fréquenter un misérable à la face blême et marchant nu-pieds, tel que Socrate. Le père y va alors lui-même. Parmi des instruments d'astronomie et de géographie, il voit des disciples, la tête penchée sur des trous en terre, examinant ce qu'il y a dans le Tartare : Socrate, au contraire, suspendu en l'air dans un panier, pour avoir l'esprit plus libre, examine ce qu'il y a dans les cieux. Ce maître lui apprend qu'il n'y a d'autres dieux que le chaos, les nuées et la langue. Jupiter n'est pas ce qui pleut, ce qui tonne, ce sont les nuées ; ce qui pousse les nuées, c'est le tourbillon. Pour lui communiquer toutes les connaissances qu'il souhaite, les nuées elles-mêmes, se métamorphosant en femmes, arrivent sur la scène, lui apprennent à devenir invincible dans la dispute, à étourdir son adversaire de telle sorte qu'il ne saura plus où se tourner. Elles lui en montrent un échantillon. Le juste et l'injuste apparaissent en personne et plaident l'un contre l'autre de manière que celui-ci triomphe. Charmé de si beaux secrets, il revient à son fils et le persuade enfin d'aller trouver Socrate, lui recommandant toutefois de ne dire à personne que les dieux ne sont pas. Aussitôt arrivent les créanciers : il leur soutient en face qu'il ne leur doit rien, en prend à témoin tous les dieux, et les renvoie confus. Pendant qu'il s'applaudit, le fils revient de chez Socrate, se met à régenter et à battre son père, et lui démontre, par le discours de la seconde espèce, que c'est par amitié et pour son bien. Furieux de se voir ainsi la dupe et la victime, le père finit par mettre le feu à la maison du sophiste.

Au milieu de la licence que se donne le poëte, il est à remarquer qu'il ne dit rien contre les mœurs de Socrate. Ensuite, il le représente pauvre ; ce qui montre bien qu'il ne recevait point d'argent pour ses leçons, ainsi que Xénophon et Platon le témoignent. Quant à l'art de confondre le juste et l'injuste, cela retombe sur les sophistes, que Socrate attaquait pour cela sans ménagement. Pour lui, il travaillait à inculquer aux jeunes gens les principes de la vraie morale.

Dans presque tous les dialogues de son disciple Platon, il ramène tout à ce grand principe que la vérité et la justice ne sont pas une chose arbitraire, changeante, mais quelque chose d'éternel, d'immuable, ayant son type dans l'entendement de Dieu. Nulle part cette idée n'est appliquée avec autant de rigueur, ni sanctionnée plus solennellement que dans le dialogue de Gorgias ou de la Rhétorique.

Gorgias, rhéteur et sophiste, était venu à Athènes, avec son disci-

ple Polus, et logeait chez Calliclès, orateur et philosophe. Socrate, ayant lié conversation avec eux, demanda au premier ce que c'était que la rhétorique dont il faisait profession. Il fut convenu que c'était l'art de persuader. Mais de persuader quoi ? insista Socrate, le juste ou l'injuste ? Gorgias ne put s'empêcher de dire que c'était le juste, et de renverser ainsi le pompeux éloge qu'il venait de faire de la rhétorique, comme de l'art de persuader à la multitude tout ce que l'on veut. Polus ayant pris la parole pour tirer son maître d'embarras, Socrate lui fait voir que si la rhétorique n'est pas l'art de persuader ce qui est juste et bon, mais simplement l'art de plaire, ce n'est ni plus ni moins qu'une espèce de flatterie, comme le talent du cuisinier pour les ragoûts. Le disciple se mit à vanter le pouvoir que donne la rhétorique de faire dans une ville tout ce que l'on juge à propos. Socrate lui répond que si ce pouvoir est exercé justement, c'est un bien: mais que, s'il l'est injustement, c'est un grand malheur : car le plus grand de tous les maux est de commettre l'injustice. — Est-ce là le plus grand mal ? reprit Polus ; souffrir une injustice, n'en est-ce pas un plus grand? — Nullement. — Aimerais-tu donc mieux recevoir une injustice que de la faire ? — Je ne voudrais ni l'un ni l'autre ; mais s'il fallait absolument commettre une injustice ou la souffrir, j'aimerais mieux la souffrir que la commettre. Je pense de plus que l'homme injuste et criminel est malheureux de toute manière : mais qu'il l'est encore davantage s'il ne subit aucun châtiment, et si ses crimes demeurent impunis ; et qu'il l'est moins s'il reçoit des hommes et des dieux la juste punition de ses fautes. — Tu avances là d'étranges paradoxes, Socrate. — Je vais essayer, mon cher, de te faire dire les mêmes choses que moi; car je suis convaincu que toi et moi et les autres hommes, nous pensons tous que c'est un plus grand mal de commettre l'injustice que de la souffrir, et de n'être point puni de ses crimes que d'en être puni. — Je soutiens, au contraire, que ce n'est ni mon sentiment ni celui d'aucun autre. Toi-même aimerais-tu mieux qu'on te fît injustice que de faire injustice à autrui ? — Oui, et toi aussi, et tout le monde.

Il prouve la première partie de sa proposition par une suite de raisonnements qu'il conclut de cette sorte : « La plupart des hommes ne reconnaissent-ils point, et n'as-tu pas toi-même avoué précédemment, qu'il est plus laid de commettre une injustice que de la souffrir ? — Oui. — Et ne venons-nous pas de voir que c'est une chose plus mauvaise ? — Il paraît que oui. — Préférerais-tu ce qui est plus laid et plus mauvais à ce qui l'est moins ? — Je ne le préférerais pas, Socrate. — Est-il quelqu'un au monde qui le préférât ? — Il me semble que non, d'après ce qui vient d'être dit. — Ainsi j'avais rai-

son de dire que ni moi, ni toi, ni qui que ce soit n'aimerait mieux faire une injustice que de la recevoir, parce que c'est une chose plus mauvaise. — Il y a apparence. »

Résumant la discussion sur la deuxième partie, il dit : « Quiconque châtie à bon droit ne châtie-t-il pas justement ? — Oui. — Fait-il en cela une action juste ou non ? — Il fait une action juste. — Ainsi celui qui est châtié, lorsqu'on le punit d'une faute, pâtit justement ? — Apparemment. — N'avons-nous pas avoué que tout ce qui est juste est beau ? — Sans contredit. — Ce que fait la personne qui châtie et ce que souffre la personne châtiée est donc beau ? — Oui. — Mais si c'est beau, c'est en même temps bon ; car le beau est ou agréable ou utile. — Nécessairement. — Ainsi, ce que souffre celui qui est puni est bon. — Il paraît que oui. — Il lui en revient par conséquent quelque utilité. — Oui. — Est-ce l'utilité que je conçois, savoir, de devenir meilleur quant à l'âme, s'il est vrai qu'il soit châtié à juste titre ? — Cela est vraisemblable. — Ainsi celui qui est puni est délivré du mal de l'âme ? — Oui. — N'est-il pas délivré du plus grand des maux ? »

La réponse ayant été discutée affirmativement, Socrate conclut : « Ainsi la punition procure la délivrance du plus grand de tous les maux, du mal de l'âme. — J'en conviens. — Car elle rend sage, elle oblige à devenir plus juste, et elle est une sorte de médecine morale. — Oui. — Le plus heureux, par conséquent, est celui qui n'a admis dans son âme aucun mal, puisque nous avons vu que le mal de l'âme est le plus grand de tous. — Sans difficulté. — Le second est d'en être délivré. — Il y a apparence. — C'est-à-dire, celui qui a reçu des avis, des réprimandes, qui a subi la punition. — Oui. — Ainsi, celui qui est malade de l'injustice, et qui n'en a pas été délivré, mène la vie la plus malheureuse. — Selon toute vraisemblance. — Ne suit-il pas de là que l'injustice est le plus grand de tous les maux ? — Il me le semble du moins. — N'avons-nous pas vu que la punition procure la délivrance de ce mal ? — Vraisemblablement. — Et que l'impunité ne fait que l'entretenir ? — Oui. — L'injustice n'est donc que le second mal pour la grandeur : mais l'injustice impunie est le premier et le plus grand de tous les maux. — Tu as bien l'air d'avoir raison. »

Venant enfin à la conclusion pratique pour l'art oratoire et les orateurs : « Mais si cela est vrai, dit Socrate, quelle est donc la grande utilité de la rhétorique ? Car c'est une conséquence de nos aveux, qu'il faut avant toutes choses se préserver de toute action injuste, parce qu'elle ne nous rapporterait que du mal. N'est-ce pas ? — Assurément. — Et que si on a commis une injustice, ou soi-même,

ou quelque autre personne à qui l'on s'intéresse, il faut aller se présenter là où l'on recevra au plus tôt la correction convenable, et s'empresser de se rendre auprès du juge comme auprès d'un médecin, de peur que la maladie de l'injustice venant à séjourner dans l'âme, n'y engendre une corruption secrète qui devienne incurable. Que pouvons-nous dire autre chose, Polus, si nos premiers aveux subsistent? N'est-ce pas la seule manière d'accorder ce que nous disons avec ce que nous avons établi précédemment? — Comment, en effet, tenir un autre langage, Socrate? — La rhétorique, Polus, ne nous est donc d'aucun usage pour nous excuser d'une injustice que nous aurions commise, nous, nos parents, nos amis, nos enfants, notre patrie : je ne vois guère qu'un moyen de la rendre utile, c'est de s'accuser soi-même avant tout autre, ensuite ses proches et ses amis, dès qu'on a commis quelque injustice : de ne point tenir le crime secret, mais de l'exposer au grand jour, afin qu'il soit puni et réparé : c'est de se faire violence à soi ainsi qu'aux autres pour s'élever au-dessus de toute crainte, et de s'offrir à la justice les yeux fermés et de grand cœur, comme on s'offre au médecin pour souffrir les incisions et les brûlures, s'attachant au bon et au beau, sans tenir compte de la douleur ; en sorte que si, par exemple, la faute qu'on a faite mérite des coups de fouet, on se présente pour les recevoir : si les fers, on leur tende les mains ; une amende, on la paye : le bannissement, on s'y condamne : la mort, on la subisse : c'est enfin d'être le premier à déposer contre soi-même et contre ses proches, de ne pas s'épargner, et pour cela de mettre en œuvre toutes les ressources de la rhétorique, afin de parvenir, par la manifestation de ses crimes, à être délivré du plus grand des maux, de l'injustice. Accorderons-nous cela, Polus, ou le nierons-nous? — Cela me paraît bien étrange, Socrate. Toutefois, peut-être est-ce une conséquence de ce que nous avons dit plus haut. — Ainsi, il faut ou renverser nos discours précédents, ou convenir que ceci en résulte nécessairement. — Oui : la chose est ainsi. — Et l'on fera tout le contraire lorsqu'on voudra faire du mal à quelqu'un, soit à son ennemi, soit à tout autre : il faut seulement n'avoir rien à souffrir soi-même de son ennemi : on doit bien y prendre garde : mais s'il commet une injustice envers un autre, il faut s'efforcer de toute manière, et d'actions et de paroles, de le soustraire au châtiment, et empêcher qu'il ne paraisse devant les juges ; et, au cas qu'il y paraisse, il faut tout mettre en œuvre pour qu'il échappe et ne soit pas puni. »

A une pareille conclusion, l'orateur Calliclès prit la parole : « Mais dis-moi, Socrate, croirons-nous que tout ceci est sérieux de ta part, ou que ce n'est qu'un badinage? Car si c'est tout de bon que tu

parles, et si ce que tu dis est vrai, la conduite que nous tenons tous tant que nous sommes, qu'est-ce autre chose qu'un renversement de l'ordre et une suite d'actions toutes contraires, ce me semble, à nos devoirs ? Socrate observa que pour Calliclès, qui ambitionnait, comme orateur, de plaire au peuple d'Athènes, il n'était pas surprenant qu'il parlât tantôt d'une façon, tantôt d'une autre : mais, ajouta-t-il, la philosophie a toujours le même langage. Ce qui te paraît, à ce moment, si étrange, est d'elle : tu viens de l'entendre. Ainsi, ou réfute ce qu'elle disait tout à l'heure par ma bouche, et prouve-lui que commettre l'injustice et vivre dans l'impunité après l'avoir commise, n'est pas le comble de tous les maux : ou si tu laisses cette vérité dans toute sa force, je te jure, Calliclès, par le dieu des Égyptiens (le chien Anubis), que Calliclès ne s'accordera point avec lui-même et sera toute sa vie dans une contradiction perpétuelle. Calliclès avança que, par la nature des choses, le droit n'est que la force et la puissance, et que ce sont les plus faibles et les plus nombreux qui ont introduit les idées de justice et d'équité, et fait les lois. Mais, après bien des faux-fuyants où il se voit toujours pris, il est réduit à faire les mêmes aveux que Gorgias et Polus. Quant à Socrate, il proteste que, dût-il souffrir la mort pour cette doctrine sur le juste et l'injuste, il la souffrirait de bonne grâce. « Aussi bien, ajoute-t-il, personne ne craint-il la mort, à moins qu'il ne soit tout à fait insensé et lâche. Ce qui fait peur, c'est de commettre l'injustice, puisque le plus grand des malheurs est de descendre dans l'autre monde avec une âme chargée de crimes. Je veux, si tu le trouves bon, te prouver par un récit que la chose est ainsi : tu prendras, à ce que j'imagine, ce récit pour une fable, mais moi je le crois plein de vérité.

« Jupiter, Neptune et Pluton partagèrent ensemble, comme Homère le rapporte, l'empire qu'ils tenaient des mains de leur père. Or, du temps de Saturne, il y avait sur les hommes une loi qui a toujours subsisté et subsiste encore parmi les dieux, que celui des mortels qui avait mené une vie juste et sainte allait après sa mort dans les îles fortunées, où il jouissait d'un bonheur parfait, à l'abri de tous les maux ; qu'au contraire, celui qui avait vécu dans l'injustice et l'impiété, allait dans un séjour de punition et de supplice, appelé Tartare. Sous le règne de Saturne, et dans les premières années de celui de Jupiter, ces hommes étaient jugés vivants par des juges vivants, qui prononçaient sur leur sort le jour même qu'ils devaient mourir. Aussi ces jugements se rendaient-ils mal. C'est pourquoi Pluton et les gardiens des îles fortunées étant allés trouver Jupiter, lui dirent qu'on leur envoyait des hommes qui ne méritaient ni les récompenses ni les châtiments qu'on leur avait assignés. Je

ferai cesser cette injustice, répondit Jupiter. Ce qui fait que les jugements se rendent mal aujourd'hui, c'est qu'on juge les hommes tout vêtus ; car on les juge lorsqu'ils sont encore en vie. Il régla donc qu'ils ne seraient jugés qu'après leur mort et dépouillés de tout, par des juges également nus et morts. Il établit trois de ses fils, Rhadamanthe, pour juger les hommes de l'Asie, Éaque pour juger ceux d'Europe, et Minos pour décider en dernier ressort dans le cas où ils se trouveraient embarrassés l'un ou l'autre.

« En raisonnant sur ce discours, conclut Socrate, voici ce qui me paraît en résulter. La mort n'est rien, à mon avis, que la séparation de deux choses, l'âme et le corps. Au moment où elles sont séparées l'une de l'autre, chacune d'elles n'est pas beaucoup différente de ce qu'elle était du vivant de l'homme. Le corps garde son caractère, et les vestiges bien marqués des soins qu'on a pris de lui ou des accidents qu'il a éprouvés. Il me paraît qu'il en est de même à l'égard de l'âme ; et que, quand elle est dépouillée de son corps, elle garde les marques évidentes de son caractère et des accidents que chaque âme a éprouvés, en conséquence du genre de vie qu'elle a embrassé. Lors donc que les hommes arrivent devant leur juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamanthe, Rhadamanthe, les faisant approcher, examine l'âme d'un chacun, sans savoir de qui elle est : et souvent ayant entre les mains le grand roi, ou quelque autre roi ou potentat, il ne découvre rien de sain en son âme : il la voit toute cicatrisée de parjures et d'injustices par les empreintes que chaque action y a gravées : ici les détours du mensonge et de la vanité, et rien de droit, parce qu'elle a été nourrie loin de la vérité : là les monstruosités et toute la laideur du pouvoir absolu, de la mollesse, de la licence et du désordre. Il la voit ainsi, et de suite il l'envoie ignominieusement à la prison, où elle ne sera pas plus tôt arrivée, qu'elle éprouvera les châtiments convenables. Or, quiconque subit une peine et est châtié d'une manière raisonnable, en devient meilleur et gagne à la punition, ou il sert d'exemple aux autres, qui, témoins des tourments qu'il souffre, en craignent autant pour eux et s'améliorent. Mais pour gagner à la punition et satisfaire aux dieux et aux hommes, les fautes doivent être de nature à pouvoir s'expier. Toutefois, même alors, ce n'est que par les douleurs et les souffrances que l'expiation s'accomplit et profite ici ou dans l'autre monde : car il n'est pas possible d'être délivré autrement de l'injustice. Pour ceux qui ont commis les derniers crimes, et qui, pour cette raison, sont incurables, on fait sur eux des exemples. Leur supplice ne leur est d'aucune utilité, parce qu'ils sont incapables de guérison : mais il est utile aux autres, qui contemplent les tourments douloureux et ef-

froyables qu'ils souffrent à jamais pour leurs crimes, en quelque sorte suspendus dans la prison des enfers, et servant tout à la fois de spectacle et d'instruction à tous les criminels qui y abordent sans cesse. »

Qui ne serait surpris de voir, dans un philosophe de la gentilité, une doctrine si vraie sur la mort, le jugement, le paradis, l'enfer et le purgatoire?

Socrate termine la conférence par ces paroles : « J'ajoute, ô Calliclès ! une foi entière à ces discours, et je m'étudie à paraître devant le juge avec une âme irréprochable. Je méprise ce que la plupart des hommes estiment : je ne vise qu'à la vérité, et tâcherai de vivre et de mourir, lorsque le temps en sera venu, aussi vertueux que je pourrai. J'invite tous les autres hommes, autant qu'il est en moi, et je t'invite toi-même à mon tour, à embrasser ce genre de vie et à t'exercer à ce combat, le meilleur, à mon avis, de tous ceux d'ici-bas ; et je te reproche que tu ne seras point en état de te défendre, lorsqu'il faudra comparaître et subir le jugement dont je parle [1]. »

Tout ce dialogue a comme trois parties distinctes. La rhétorique est l'art de persuader : mais de persuader le juste et l'injuste? Le juste. C'est la première partie, contre Gorgias. Est-il meilleur de recevoir l'injustice que de la commettre ? de subir la punition qu'on mérite que de s'y soustraire ? Oui. C'est la seconde, contre Polus. Échappât-on à la punition dans cette vie, peut-on y échapper dans l'autre ? Non. C'est la troisième, contre Calliclès. D'où il résulte, en premier lieu, que la rhétorique qui se borne à soustraire en ce monde le coupable à la punition méritée, ne fait qu'augmenter son malheur, et c'est la rhétorique de l'ennemi des hommes ! en second lieu, que celle-là seule est digne d'être étudiée, louée, mise en pratique, qui se propose de persuader aux hommes d'être justes; et, s'ils ont commis quelque mal, d'aller s'en accuser au juge spirituel, au médecin de l'âme, pour en recevoir pénitence, remède et absolution : c'est la rhétorique des apôtres, des prêtres et missionnaires catholiques. Eux seuls remplissent toutes les conditions développées par Socrate. On conviendra sans doute qu'il n'était guère possible à ce philosophe d'imaginer un ensemble de morale mieux lié et plus puissant.

Socrate ne se contentait pas d'enseigner, il donnait l'exemple. Né avec des penchants mauvais, il sut les vaincre. Sa figure n'était pas des plus heureuses : elle offrait l'image d'un satyre, un nez relevé, les lèvres épaisses, des yeux à fleur de tête, le cou gros et court. Le physionomiste Zopire, ayant examiné ses traits, jugea qu'il avait les

[1] Plat., *Gorgias*, t. 4, ed. bip., traduct. de Cousin, t. 3.

dispositions les plus vicieuses et un naturel indocile. Les disciples du philosophe, qui étaient présents, éclatèrent de rire, parce qu'ils avaient remarqué tout l'opposé dans sa conduite. Socrate les reprit et avoua qu'il était né avec les inclinations perverses qu'on venait de lui imputer, mais qu'il s'en était corrigé par la réflexion et la vigilance. Son propre ménage était pour lui une école journalière de patience et de douceur. On connaît l'humeur fâcheuse de sa femme. J'ai choisi Xantippe, disait-il, pour me donner des habitudes de modération et d'indulgence, convaincu qu'en vivant bien avec elle, je m'accoutumerais à supporter tous les autres hommes et à me plaire dans leur société [1]. Socrate était pauvre : il portait hiver et été le même habit, marchait nu-pieds, ne mangeait et ne buvait que ce qu'il y a de plus commun : avec cela, il n'accepta jamais aucun salaire de ses disciples, et refusa les offres d'hommes puissants, entre autres d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui tâcha de l'attirer à sa cour. Il porta les armes, et donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance dans plusieurs campagnes. Au siége de Potidée, il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi, et lui céda le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même : à la bataille malheureuse de Délium, en Béotie, il contribua, de l'aveu du général, à sauver les débris de l'armée, et emporta sur ses épaules le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval. Son courage civil n'était pas moindre. Il avait été élu sénateur par le sort, lorsque le peuple, ameuté par ses flatteurs, voulut, par un jugement illégal, condamner à mort dix généraux, menaçant du même sort les opposants. Déjà les autres sénateurs avaient cédé à la crainte. Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs, refusa de violer le serment qu'il avait prêté, et persista à voter conformément aux lois. Au temps de l'asservissement d'Athènes, lorsque tout tremblait devant les trente tyrans, il refusa avec la même fermeté, en dépit de leurs ordres et de leurs menaces, de se rendre complice de la mort injuste d'un citoyen.

Cependant, outre l'envie des sophistes ou trafiquants de sagesse, dont il s'attachait à démasquer le faux savoir et à ruiner la pernicieuse influence, deux points principalement devaient lui susciter des ennemis : sa doctrine sur la divinité, et ses principes sur le gouvernement.

Quant au premier point, Xénophon assure qu'il honorait en particulier et en public les dieux de la ville, et qu'il disait que chacun devait les honorer suivant les lois de sa patrie. Également Platon, dans un de ses dialogues, nous le montre revenant de prier une

[1] Xénoph., *Banquet*, ch. 2, § 10.

déesse dont on célébrait la fête au Pirée. Cependant, d'après le même Xénophon, nous l'avons vu, il enseignait que, comme l'âme qui gouverne le corps est invisible, ainsi le sont les dieux, surtout le Dieu suprême qui a fait le ciel et la terre : on ne le voit que dans ses œuvres. Cela seul, sans ce qu'il pouvait dire en secret à ses plus affidés disciples, suffisait pour mettre en péril l'idolâtrie vulgaire.

Pour ce qui est de la politique, il est certain que Socrate n'approuvait pas en tout le gouvernement d'Athènes. Il regardait, par exemple, comme une extravagance qu'on y tirât au sort les magistrats publics, tandis que personne ne voudrait d'un homme désigné de cette manière, ni pour pilote, ni pour architecte, ni pour musicien, ni pour rien de semblable, quoiqu'il y eût beaucoup moins d'inconvénient à confier à un homme pris au hasard le gouvernail d'un navire, que le gouvernail de tout un État. Xénophon ne nie point que Socrate ne s'expliquât ainsi devant ses disciples ; il dit seulement que, pour la réforme des abus, il ne voulait pas qu'on employât aucune violence, mais uniquement la persuasion [1]. Dans le fait, le principe fondamental de la politique et de la législation de Socrate, aussi bien que de sa morale et de toute sa philosophie, c'est que, dans la société comme dans l'individu, il faut donner l'autorité et la force à ce qu'il y a de plus divin, et lui subordonner ce qu'il y a de plus animal. On voit le germe de cette doctrine dans la *Cyropédie* de Xénophon [2]; Platon l'a développé dans sa *République*, dont nous avons vu ailleurs que les idées principales se trouvaient réalisées et au delà dans l'Église catholique.

Vingt-quatre ans après la comédie d'Aristophane, Socrate, qui en avait alors plus de soixante-dix, fut accusé devant le tribunal public d'Athènes. Les accusateurs étaient : Anytus, longtemps son ami ; Mélitus, poëte ; et Lycon, orateur. L'accusation était la même que dans Aristophane. « Socrate se rend coupable en recherchant d'un œil curieux et ce qui se passe sous terre et ce qui se passe dans le ciel ; en rendant bonne une mauvaise raison, et en enseignant ces choses à d'autres. Socrate s'est rendu coupable en corrompant la jeunesse, et en ne reconnaissant pas les dieux que reconnaît la ville, et en introduisant d'autres nouvelles divinités. »

Une circonstance politique empirait la cause de Socrate. On venait de chasser les trente tyrans que les Spartiates, après la prise d'Athènes, à la fin de la guerre du Péloponnèse, l'an 404 avant Jésus-Christ, avaient établis pour gouverner la ville, et qui, en huit mois, selon Xénophon, firent périr plus de citoyens que n'en avait

[1] Xénoph., *Mem.*, l. 1, c. 2. — [2] *Cyrop.*, l. 6, c. 1. *Discours d'Araspe.*

moissonné la guerre précédente. Deux anciens disciples de Socrate, Hippias et Cariclès, étaient du nombre de ces tyrans. Quoique Socrate leur eût résisté avec courage et qu'il n'eût pas craint de les comparer publiquement à de mauvais pâtres qui, ayant des vaches à garder, les ramèneraient tous les jours plus maigres et en plus petit nombre, il restait toujours une fâcheuse prévention dans l'esprit du peuple après la réaction démocratique. De plus, Alcibiade, autre de ses disciples, était exilé parce qu'il avait aspiré à la souveraineté de sa patrie.

Socrate parut devant ses juges, ne dit ni ne fit rien pour exciter leur compassion, ne dit ni ne fit même rien pour se concilier leur bienveillance. Dans sa réponse, il distingue ses accusateurs en deux sortes : les uns l'accusent depuis longues années, les autres tout récemment. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mais il plaidera sa cause pour obéir à la loi.

Il remonte à la calomnie d'Aristophane, proteste qu'il ne s'est point occupé de sciences curieuses comme le dit l'accusation, en prend à témoin ceux qui l'ont entendu : ce sont les sophistes qui se vantent d'enseigner ces choses pour de l'argent. Pour lui, ce qui lui a valu une réputation de sagesse, c'est un oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des hommes ; non pas qu'il sût plus que les autres ; seulement il savait qu'il ne savait rien ; tandis que ceux qui primaient dans les magistratures, dans les sciences, les lettres, les arts, paraissaient sages aux autres et surtout à eux-mêmes, mais au fond ils ne l'étaient pas, attendu qu'ils s'imaginaient tous savoir ce qu'ils ne savaient point. Par respect pour l'oracle, il avait pris à tâche de le leur faire voir. De là des inimitiés sans nombre. Les jeunes gens qui venaient l'entendre auront suivi son exemple et démasqué comme lui le faux savoir. De là une conjuration générale qui déchaîne contre lui Mélitus pour les poëtes, Anytus pour les artisans et les hommes d'État, Lycon pour les orateurs. Quant à Mélitus, qui l'accuse de corrompre la jeunesse, il lui prouve par ses propres réponses qu'il ne sait ce qu'il dit. Comment, au reste, la corrompait-il? est-ce en enseignant qu'il n'y avait aucune divinité? Oui, répondit Mélitus. Socrate lui montre que son accusation se contredit, puisqu'elle lui impute d'introduire des divinités nouvelles. Il croyait donc à quelque divinité. Le vrai motif, c'est qu'il découvrait leur ignorance à ceux qui croyaient savoir quelque chose. Le renvoyât-on absous, il recommencerait à faire de même pour obéir à l'oracle, dût-il souffrir mille morts. Il ne la craint point, au reste ; il ne l'a point crainte à Potidée, à Amphipolis, à Délium ; il ne l'a point crainte, quand seul il résista comme sénateur à tout le peuple, quand seul il

se refusa à l'ordre des Trente. Pour savoir au juste s'il corrompait ou non la jeunesse, rien n'était plus aisé : il y avait dans l'assemblée un grand nombre d'hommes qui depuis tant d'années étaient venus l'entendre ; on n'avait qu'à les interroger et eux et leurs parents. Quant à ses juges, il a cru plus honorable pour eux et pour lui de ne pas chercher à les attendrir par le spectacle de sa femme et de ses enfants ; et je vous laisse, conclut-il, à vous et à Dieu, le soin de prendre à mon égard la décision la plus avantageuse pour vous et pour moi.

Les juges, qui étaient au nombre de cinq cent cinquante-six, le déclarèrent coupable à une majorité de trois voix.

Selon la jurisprudence d'Athènes, quand la loi ne déterminait pas la peine, on laissait au coupable la faculté d'indiquer lui-même celle à laquelle il se condamnait. Sur sa réponse, on opinait une seconde fois, et ensuite il recevait son dernier arrêt. Socrate pouvait faire changer la punition de mort, proposée par Mélitus, en un exil, en une détention ou en une amende pécuniaire. Ne voulant pas, en se taxant lui-même, se reconnaître coupable : « Athéniens, dit-il, à quelle peine me condamnerai-je ? Je dois choisir ce qui m'est dû : et que m'est-il dû ? quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin de ses affaires domestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités ; moi qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la république, me trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela ; moi qui, laissant de côté toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant, tous individuellement à ne pas songer à ce qui vous appartient accidentellement plutôt qu'à ce qui constitue votre essence, et à tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages ; à ne pas songer aux intérêts passagers de la patrie plutôt qu'à la patrie elle-même, et ainsi de tout le reste ? Athéniens, telle a été ma conduite : que mérite-t-elle ? une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles ? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le prytanée, et il le mérite bien plus que celui qui, aux jeux olympiques, a remporté le prix de la course à cheval, ou de la

course des chars à deux ou à quatre chevaux ; car celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence : moi, je vous engage à l'être véritablement ; celui-ci a de quoi vivre, et moi je n'ai rien. Si donc, il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice je le déclare, c'est d'être nourri au prytanée. » C'était un lieu où s'assemblaient les principaux magistrats nommés prytanes, et où ils étaient nourris aux frais de l'État, ainsi que ceux qui avaient rendu des services importants à la patrie, et les vainqueurs aux jeux olympiques. Socrate finit toutefois par dire que, s'il avait de l'argent, il se serait condamné à une amende aussi forte qu'il aurait pu la payer. Mais il n'avait rien. Cependant, si on voulait se contenter de ce qu'il lui était possible, je pourrais peut-être vous payer une mine d'argent (quatre-vingt-douze francs en monnaie décimale). Voilà la punition que je m'inflige. Mais, Athéniens, Platon que voici, Critobule et Apollodore exigent que je me condamne à trente mines et veulent me servir de caution. Je m'y résigne : ils vous répondront de la somme, et ce sont des répondants solvables.

Après cette réplique, quatre-vingts des juges qui avaient été favorables lors du premier jugement, adhérèrent aux conclusions de Mélitus, et la sentence de mort fut prononcée.

Socrate reprit la parole, rappela les espérances immortelles d'une autre vie, et termina ainsi : « Je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien, et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire ; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. Je ne leur ferai qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plutôt que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés ; et, s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption : c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice ; mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Personne ne le sait, excepté Dieu [1]. »

Apollodore s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : Voudrais-tu, lui répliqua-t-il en souriant, que je mourusse coupable ? Son visage, ses discours, sa démarche, en se rendant à la prison, respiraient le calme ; il semblait dire : Anytus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal.

[1] Plat., *Apolog. Socrat.*

L'exécution fut différée pendant trente jours. Le lendemain du jugement, un navire avait été mis en mer, qui portait les offrandes des Athéniens pour le temple d'Apollon à Délos. Il était défendu de mettre à mort avant que ce navire fût de retour. Socrate continua, dans cet intervalle, ses entretiens accoutumés avec ses disciples.

La veille du jour où l'on attendait la rentrée du navire dans le port, Criton, un de ses disciples, vint trouver Socrate de grand matin pour lui annoncer cette triste nouvelle et le conjurer de sortir de la prison, dont les portes lui étaient ouvertes. Criton lui avait ménagé ce moyen de salut en gagnant le geôlier. Il lui offrit de plus une retraite sûre en Thessalie. Socrate lui demanda en riant s'il connaissait un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton, désespéré, lui fit entendre que s'il ne profitait de cette occasion, il paraîtrait se trahir lui-même, trahir ses enfants, trahir ses amis. Socrate lui montra d'un autre côté la patrie et ses lois : il n'en avait reçu que du bien : le mal lui venait des hommes seuls. Envers ceux-ci mêmes, ce serait mal de rendre le mal pour le mal : envers la patrie et ses lois, combien plus criminel ne serait-il point de rendre le mal pour le bien? Or, si maintenant, après le jugement prononcé, il faisait malgré les lois ce qu'avant le jugement il pouvait faire selon les lois, en se retirant ailleurs, ne détruirait-il pas autant qu'il est en lui et les lois et la patrie? Ne donnerait-il pas lieu de conclure que tout ce qu'il avait philosophé pendant soixante-dix ans sur le juste et l'injuste, n'était que des propos en l'air? ne serait-il pas honteux d'agir de cette sorte à son âge, pour vivre encore quelque peu de jours incertains? Voilà ce qu'il entendait sans cesse résonner au dedans de lui-même comme un écho, tellement qu'il ne pouvait entendre autre chose. Criton n'ayant rien trouvé à répondre, Socrate conclut : Ne parlez donc plus de cela ; mais marchons par où Dieu nous conduit [1].

On voit que ce Dieu est la voix qui retentissait au fond de son âme ; cette lumière qui éclairait son intelligence et qui lui dictait ce qu'il avait à faire. C'est ce que l'on connaît vulgairement sous le nom de démon de Socrate. Le mot démon, en grec *daimonion*, n'avait point alors l'acception exclusive qu'il a maintenant. Il signifiait souvent la divinité en général. Socrate y revient fréquemment comme à une sorte de directeur spirituel, l'appelant tantôt daimonion, tantôt Dieu. Partout il paraît le prendre au sérieux, surtout ici, où il s'en rapporte à lui pour la vie et la mort. C'est sans doute cela qui le fit accuser d'introduire des divinités nouvelles. Suivant plusieurs, Socrate entendait par là le Dieu véritable : d'autres sont d'un sentiment dif-

[1] Plat., *Crito*.

férent. Reste à conclure que Socrate n'a point manifesté en public, d'une manière assez nette, sa croyance à cet égard.

Le fatal vaisseau était arrivé. Les onze magistrats qui avaient l'intendance des prisons annoncèrent à Socrate qu'il devait mourir ce jour-là, et lui firent ôter les fers. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite : ils trouvèrent auprès de lui sa femme Xantippe, tenant entre ses bras le plus jeune de ses enfants. Dès qu'elle aperçut les amis de son mari, elle s'abandonna aux lamentations que les femmes ont coutume de faire. Socrate pria Criton de la faire ramener chez elle. Pour lui, il avait composé dans sa prison un petit poëme en l'honneur d'Apollon, dont la fête retardait sa mort, et mis en vers quelques fables d'Ésope : et cela, disait-il, pour obéir à une voix nocturne. De là un entretien sur la mort et sur l'immortalité. Personne ne doit se faire mourir soi-même ; car nous sommes à Dieu : il nous a placés ici-bas comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par ordre. La philosophie n'est au fond que l'étude pour mourir ainsi. La mort n'est que la séparation de l'âme d'avec le corps. Le vrai philosophe méprise tout ce qui regarde ce dernier, et cherche le plus qu'il peut à en détacher son âme. Le corps est un obstacle à la sagesse, l'âme ne parvient à la vérité qu'en se recueillant en elle-même. Il faut donc s'occuper du corps le moins possible, jusqu'à ce que Dieu lui-même nous en délivre tout à fait : c'est le seul moyen d'arriver à la vraie sagesse, soit en la vie, soit après la mort. Ceux qui ont établi les mystères ne sont point à mépriser : suivant eux, quiconque s'en va aux enfers, sans être initié ni purifié, y est plongé dans la boue ; mais qui va là purifié, y habite avec les dieux. Le nombre en est petit, disent-ils. Ce sont, à mon avis, les vrais philosophes. J'ai fait mon possible pour le devenir. Si j'y ai réussi, nous le verrons tout à l'heure, s'il plaît à Dieu que nous arrivions là. L'âme ressemble tout à fait à ce qui est divin, immortel, intelligible, uniforme, indissoluble, toujours le même ; le corps ressemble, au contraire, à ce qui est humain, mortel, non intelligible, multiforme, dissoluble, jamais le même. L'âme donc, si elle sort pure, sans entraîner rien du corps avec elle, comme celle qui, durant la vie, n'a eu avec lui aucune communication volontaire, mais l'a fui au contraire et s'est recueillie en elle-même, faisant de cette occupation son unique soin : cette âme, immatérielle qu'elle est, va dans un autre lieu semblable à elle, excellent, pur, immatériel, auprès d'un Dieu bon et sage, où bientôt, s'il plaît à Dieu, mon âme doit se rendre aussi : là cette âme est heureuse, délivrée de l'erreur, de la folie, des craintes, des amours déréglées et de tous les autres maux des humains : et, comme on le dit des initiés, elle passe véritablement l'éternité avec les dieux.

Un des assistants ayant objecté que si l'âme est une harmonie, comme quelques-uns disent, il s'ensuit qu'elle périt avec les organes corporels dont elle est le produit. Socrate répond que cette comparaison n'est point exacte, que l'âme n'est point une simple harmonie du corps, puisque souvent elle est en opposition avec le corps, qu'elle le maîtrise : que, quand elle veut, elle l'empêche de boire lors même qu'il est brûlé de soif, de manger lors même qu'il est dévoré de faim. Lors donc que la mort arrive, ce qu'il y a de mortel se meurt : mais ce qu'il y a d'immortel s'en va sauf et incorruptible, et se soustrait à la mort. L'âme est donc immortelle et impérissable, et nos âmes subsisteront dans une autre vie. C'est donc un risque terrible que de n'en avoir pas soin. Car si la mort était la dissolution de tout, le profit serait pour les méchants. Mais puisque l'âme paraît une chose immortelle, il n'y a qu'un moyen d'échapper aux maux, c'est de la rendre la meilleure qu'il se peut. Car elle n'emporte en l'autre vie que l'éducation qu'elle a reçue, laquelle, dit-on, dès le moment de son passage, lui fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Car on dit que, dès que quelqu'un meurt, le génie qu'il avait eu pour gardien pendant sa vie le conduit dans un lieu où tous doivent se rassembler et être jugés. Ceux qui sont trouvés avoir vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels, ni entièrement innocents, et ceux qui ont commis des fautes expiables, quoique fort grandes, et qui s'en sont repentis toute leur vie : ceux-là subissent la peine de leurs fautes, sont délivrés plus tôt ou plus tard, suivant l'indulgence de ceux qu'ils ont offensés, et reçoivent enfin la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon son mérite. Ceux qui sont trouvés incurables, à cause de l'énormité de leurs crimes, l'équitable destinée les précipite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais. Mais ceux qui sont reconnus pour avoir passé toute leur vie dans la sainteté, ceux-là sont délivrés de ces lieux terrestres comme d'une prison, et s'en vont là-haut dans l'habitation pure au-dessus de la terre. Qu'il prenne donc confiance pour son âme, celui qui, pendant sa vie, a rejeté les plaisirs et les biens du corps, comme lui étant étrangers et portant au mal ; celui qui a aimé les plaisirs de la science, qui a orné son âme, non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, comme la tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité ; celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, comme étant prêt au voyage quand la destinée l'appellera [1].

C'est ce qui nous a paru de plus remarquable dans ce que Platon fait dire à Socrate sur l'immortalité de l'âme. On y voit la croyance

[1] Plat., *Phædo*, t. 1, ed. bip.

expresse au paradis, à l'enfer et au purgatoire. Dans la description qu'il fait de l'enfer, il y a des détails poétiques. Aussi ajoute-t-il : « Soutenir que toutes ces choses sont précisément comme je les ai décrites, ne convient pas à un homme de sens ; mais que tout ce que je vous ai raconté des âmes et de leurs demeures, soit comme je vous l'ai dit, ou d'une manière approchante, l'âme étant immortelle, comme il paraît, je pense qu'on peut l'assurer convenablement et que la chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire ; c'est un hasard qu'il est beau de courir, c'est une espérance dont il faut comme s'enchanter soi-même : voilà pourquoi je prolonge si longtemps ce discours. » Le reste du dialogue est entremêlé de raisonnements subtils, qu'il n'est pas toujours aisé de suivre. Et, après avoir tout lu, on ne peut qu'applaudir à l'observation d'un des interlocuteurs, qu'il fallait, parmi tous les raisonnements humains, choisir celui qui est le meilleur et admet le moins de difficultés, et, s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, traverser ainsi la vie, à moins qu'on ne puisse trouver pour ce voyage un vaisseau plus solide, autrement une parole divine. Ce dernier mot est digne d'attention [1].

Quand Socrate eut achevé de parler : « N'aurais-tu rien à nous prescrire à l'égard de tes enfants et de tes affaires ? lui demanda Criton. — Ce que je vous ai toujours recommandé ; rien de plus, répondit Socrate : ayez soin de vous ; ainsi, vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-mêmes, alors même que vous ne me promettriez rien présentement ; au lieu que si vous vous négligez vous-mêmes, et si vous ne voulez pas suivre comme à la trace ce que nous venons de dire, ce que nous avions dit il y a longtemps, me fissiez-vous aujourd'hui les promesses les plus vives, tout cela ne servira pas à grand'chose. » Il passa ensuite dans une chambre voisine pour y prendre un bain, afin d'épargner aux femmes la peine de laver son cadavre. Après qu'il en fut sorti, on lui amena ses enfants : deux en bas âge, Sophroniscus et Ménéxénus, et un qui était déjà assez grand, Lamproclès ; et l'on fit entrer les femmes de sa famille. Quand il fut rentré dans la salle et assis sur son lit, le serviteur des onze, s'approchant de lui : Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent ; mais pour toi, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais venus dans cette prison, et en ce moment je suis bien assuré que tu

[1] Plat., *Phæd.*, t. 1, p. 194, ed. bip.

n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur, et que tu connais bien. Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. Et en même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : Et toi aussi, reçois mes adieux ; je ferai ce que tu dis. Et se tournant vers ses disciples : Voyez, leur dit-il, quelle honnêteté dans cet homme : tout le temps que j'ai été ici, il m'est venu voir souvent et s'est entretenu avec moi : c'était le meilleur des hommes : et maintenant comme il me pleure de bon cœur ! mais allons, obéissons-lui de bonne grâce et que quelqu'un m'apporte le poison, s'il est broyé ; sinon, qu'il le broie lui-même. Quand il fut prêt, Socrate prit la coupe sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage ; mais, regardant d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire, l'homme qui la lui avait apportée : Est-il permis, lui demanda-t-il, de répandre un peu de ce breuvage pour en faire une libation? — Socrate, répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. — J'entends, dit Socrate ; mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux ; c'est ce que je leur demande. Après avoir dit cela, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur merveilleuses. Alors les personnes présentes s'étant livrées à l'expression de la plus vive douleur, Socrate, qui se promenait, s'écria : Que faites-vous ? ô mes bons amis ! N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables ? car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos et montrez plus de fermeté. Sentant ses jambes s'appesantir, il se coucha sur le dos. L'homme qui lui avait donné le poison avertit les amis de Socrate que leur maître les quitterait dès que le froid aurait gagné le cœur. Déjà tout le bas-ventre était glacé, lorsque, se découvrant, car il était couvert : Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape ; n'oublie pas d'acquitter cette dette. Cela sera fait, répondit Criton ; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. Il ne répondit rien, et, peu de temps après, il fit un mouvement convulsif: alors l'homme le découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.

Les dernières paroles de Socrate ont été diversement interprétées, ou comme ironie ou comme chose sérieuse. Esculape passait pour le dieu de la médecine ; on lui offrait un coq lorsqu'on relevait de maladie. Comme Socrate allait guérir les maux de la vie actuelle, il fait allusion à cet usage. Était-ce au sérieux ou en plaisantant ? Il est fâ-

cheux qu'il reste tant d'équivoque à cet égard. Un Père de l'Église, le philosophe et martyr saint Justin, compte Socrate avec Héraclite au nombre des chrétiens primitifs qui, ainsi qu'Abraham, Ananias, Azarias et Misaël, ont confessé le Dieu véritable. Mais, quand on considère tout ce qu'il y a de louche dans sa conduite sur cet article principal, il est difficile de ne pas le ranger parmi les hommes, qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas, du moins tout à fait, glorifié comme Dieu.

Qu'elle est bien différente, la conduite de Daniel et de ses compagnons, à Babylone ! Eux aussi étaient des savants, des sages, des philosophes. Mais ils ne retenaient point la vérité captive ; ils la publiaient devant les rois et devant les peuples. Sur le point d'être jetés dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, ils ne tergiversent point, ils disent nettement qui ils adorent ou n'adorent pas. Voilà que notre Dieu que nous adorons, disent les trois compagnons de Daniel à Nabuchodonosor, peut nous sauver de la fournaise enflammée et nous délivrer de vos mains, ô roi. Que s'il ne le veut pas, sachez, ô roi, que nous ne servons pas vos dieux ni n'adorons la statue d'or que vous avez dressée [1]. Je n'adore pas les idoles faites de main d'homme, dit Daniel même au successeur de Nabuchodonosor, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui a puissance sur toute chair [2].

Mais qu'est-il besoin de chercher des comparaisons à Babylone ? Dans Athènes même viendra un philosophe ; il disputera, comme Socrate, avec ceux qui se rencontrent sur les places publiques ; comme Socrate, il travaillera à rendre meilleurs les hommes ; mais plus hardi que Socrate, il ne se bornera point à Athènes seul : l'univers sera son école, le genre humain sera son disciple. Comme Socrate, il est accusé d'introduire des divinités nouvelles et traduit devant l'aréopage. Après avoir entendu le plus sage des philosophes grecs, écoutons un apôtre. Debout au milieu de l'aréopage : Athéniens, dit saint Paul, je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres. Car, passant et voyant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où était écrit : Au Dieu inconnu. Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il y a dans le monde, lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre,

[1] Dan., 3, 17. — [2] *Ibid.*, 14, 4.

déterminant les temps de leur durée et les limites de leur demeure, afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes: et, comme quelques-uns de vos poëtes ont dit, nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres qui ont pris des figures par l'invention de l'homme. Or Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence, parce qu'il a établi un juge pour juger le monde selon la justice, par celui qu'il a destiné à en être le juge, faisant de cela foi à tous en le ressuscitant d'entre les morts [1].

Tel fut le plaidoyer de Paul. Ce barbare, on le voit, ni ne dissimule ce qu'il enseigne, ni n'offense ses juges par des mots arrogants; un d'eux devient même son disciple.

Ce barbare vient d'Éphèse et de Milet, patries d'Héraclite et de Thalès; mais ce que ceux-ci n'ont pas même tenté, lui l'a fait. Il y a enseigné la sagesse, non pas à quelques disciples choisis, mais à des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants qui en font une profession ouverte.

Ce barbare vient de la Macédoine et de la Thrace. Ce que la fable attribue à Orphée, il l'a fait, non par la douceur de son chant, mais par une prédication rude et austère. Il a formé des populations de sages à Philippes et à Thessalonique.

Ce barbare ira de la curieuse Athènes à la voluptueuse Corinthe. Les sept sages de la Grèce y avaient philosophé autrefois chez Périandre, l'un d'entre eux : Périandre était le maître absolu de la ville; rien ne leur manquait donc pour en faire une ville de sages. Leur réunion n'a produit que le récit de leur banquet; Périandre resta le tyran de Corinthe, et Corinthe la plus corrompue des villes. Le philosophe barbare y fondera seul une société d'époux chastes, de vierges pures, d'hommes pieux, qui finira par convertir la ville entière.

Ce barbare ira de Corinthe à Rome : à Rome où Cicéron a parlé sagesse aussi vainement qu'élégamment; à Rome où le précepteur de Néron, le philosophe Sénèque, combine des antithèses sur la morale, le désintéressement, la générosité, tandis qu'il ruine les provinces par ses usures. Le barbare y viendra, à la suite d'un autre barbare, fonder pour l'univers entier une société plus parfaite que

[1] *Acta apost.*, 17.

n'en a rêvé Socrate ou Platon pour une cité idéale. Et ces deux barbares sont de plus Juifs, disciples d'un Juif crucifié, qui ne leur a donné de leçons que pendant trois ans. Ce Juif crucifié se nomme le Christ ! Et depuis dix-huit siècles l'univers est chrétien ! Et ces deux disciples qui ont fondé son empire à Rome, sont honorés et invoqués depuis dix-huit siècles sous le nom de saint Pierre et de saint Paul. Et depuis dix-huit siècles, leur maître crucifié est adoré par toute la terre comme le Dieu de l'univers, par qui tout a été fait ; comme la umière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; comme la voie, a vérité et la vie ; comme la sagesse primordiale par qui est sage tout ce qui est sage, comme la raison souveraine par qui est raisonnable tout ce qui est raisonnable.

Socrate est le plus sage de la Grèce ; Pierre et Paul sont les chefs des apôtres ; dans Socrate on voit tout ce que peut l'homme : dans Pierre et dans Paul, on voit ce que peut Dieu. D'un côté, quelques disciples dissertant sur la sagesse, voilà tout ; de l'autre, le monde entier éclairé d'une sagesse que Socrate entrevoyait à peine. Bien aveugle qui ne discernerait ici l'homme et Dieu !

La mort injuste de Socrate ne nuisit point à la philosophie grecque : elle lui imprima, au contraire, quelque chose de sacré. Athènes même se ravisa bientôt : Mélitus, le principal accusateur, fut condamné à mort, les autres à l'exil. Cette philosophie, d'ailleurs, ne fut point délaissée. Socrate eut pour disciple Platon, Platon eut pour disciple Aristote ; Aristote eut pour disciple Alexandre le Grand, qui ne voulait pas moins être distingué dans les sciences que dans tout le reste. Gloire, génie, savoir, éloquence, puissance, tout fut donné à la sagesse humaine. Ce qu'elle n'a pas fait, elle ne peut pas le faire.

Platon naquit l'an 430 avant Jésus-Christ. Esdras et Néhémias gouvernaient la Judée. Esther et Mardochée vivaient probablement encore. Il descendait du Phénicien Cadmus, par son père, et d'un frère de Solon, par sa mère. Ses talents surpassaient encore sa naissance, et son éducation répondait à ses talents. Grammaire, gymnastique, géométrie, peinture, musique, poésie, il apprit tout. La lecture des poëtes avait fait les délices de sa jeunesse : il s'était essayé lui-même dans les genres lyrique, épique, dramatique. Il avait composé des tragédies, qu'il brûla lorsqu'il eut entendu Socrate. Déjà précédemment il avait étudié la philosophie d'Héraclite, dans les leçons de Cratyle. Il entendit Socrate pendant huit ans. Indigné de l'accusation portée contre son maître, il monta à la tribune pour entreprendre son apologie : mais les juges le forcèrent de l'interrompre. Il voyagea depuis en Italie, y fréquenta les disciples de

Pythagore, et fut admis aux traditions secrètes de cette école. De là il se rendit à Cyrène en Afrique, et se perfectionna dans la géométrie. Il visita enfin l'Égypte, dépositaire de tant de traditions antiques, à laquelle la Grèce avait emprunté les germes des sciences et des arts. Suivant Clément d'Alexandrie, il fut instruit, à Héliopolis, dans la doctrine des Égyptiens [1]. Comme, entre l'an 600 et l'an 300 avant Jésus-Christ, il s'établit une colonie de Juifs en Éthiopie, il est naturel de penser qu'il y en avait également beaucoup en Égypte. Platon aura pu les voir et apprendre d'eux la substance des livres saints. Peut-être que dès lors quelques-uns de ces livres, ou quelques-unes de leurs parties, étaient traduits en grec. Il n'est pas impossible que Platon ait vu les Juifs de Palestine. Ce qu'il y a de certain, c'est que le philosophe platonicien, Porphyre, nous assure que Théophraste, disciple à la fois de Platon et d'Aristote, rangeait au nombre des philosophes, les Juifs établis en Syrie [2]. Numénius, autre philosophe de la même école, disait de leur maître même : Qu'est-ce que Platon, si ce n'est Moïse parlant attique [3] ? Platon s'était même proposé d'aller jusque dans la Perse et dans l'Inde, consulter les mages et les brachmanes ; mais les guerres d'Asie y mirent obstacle. Il fit aussi trois voyages en Sicile. La première fois, Denys l'ancien, tyran de Syracuse, devant lequel il avait exposé, avec une courageuse éloquence, les droits de la justice, le fit vendre comme esclave par l'ambassadeur de Sparte, qui le ramenait dans sa galère. Mais il fut racheté par un philosophe de Cyrène. La seconde fois, il eut espoir d'inspirer des sentiments plus humains à Deny le jeune ; mais ce prince n'accomplit point ce qu'il avait promis. La troisième, il faillit être mis à mort par le tyran, et dut à l'intervention d'Archytas de Tarente, d'obtenir son retour en Grèce. Lorsque le tyran incorrigible eut été chassé et réduit à se faire maître d'école à Corinthe, Platon envoya aux Syracusains un plan de gouvernement, dans lequel la royauté devait être unie au sacerdoce, partagée entre trois princes et tempérée par divers conseils législatifs, politiques et judiciaires. Les habitants de Cyrène, les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent aussi des lois ; il les refusa aux premiers, parce qu'ils étaient trop attachés aux richesses ; aux autres, parce qu'ils étaient trop ennemis de l'égalité. Plutarque raconte qu'il donna douze livres de lois aux Crétois pour la fondation de Magnésie ; qu'il envoya Phormion aux habitants d'Élée, Ménédème à ceux de Pyrrha, pour ordonner leurs républiques. Python et Héraclide,

[1] *Strom.*, 1, p. 303. — [2] Porphyr., *De abstin.*, l. 2, § 26. — [3] Clem. Alex., *Strom.*, l. 1, p. 342.

ayant rendu la liberté à la Thrace, se guidèrent aussi par ses conseils. Archélaüs. roi de Macédoine, rechercha et obtint son amitié : du reste, il ne voulut jamais prendre une part active et directe aux affaires publiques, même dans sa patrie.

Il se voua tout entier à l'étude de la sagesse, établit une école dans un endroit d'Athènes nommé Académie, auprès duquel il y avait un jardin. De là le nom d'Académie, pour l'école ou la doctrine de Platon. Il y mourut l'an 347 avant Jésus-Christ, sans avoir été marié.

Thalès et les philosophes d'Ionie s'étaient adonnés spécialement aux connaissances physiques, Pythagore et les philosophes d'Italie aux connaissances intellectuelles, Socrate aux connaissances morales. Platon les réunit toutes les trois, et elles se trouvèrent une espèce de trinité, dont saint Augustin fait voir la profonde justesse [1]. Dieu est par son essence, il se connaît, il s'aime : Dieu est l'Être suprême, la vérité, le bien. Dieu s'est manifesté par la création : un vestige de sa triple splendeur est empreint partout ; une image de cette triple splendeur reluit dans l'homme. L'homme est, il connaît, il aime. Toutes ses connaissances se rapportent à ces trois ordres : connaître la nature des êtres, connaissances naturelles dans le sens le plus large ; connaître la vérité et les moyens de s'en assurer, connaissances logiques ou rationnelles ; connaître le bien et les règles pour y parvenir, connaissances morales. Et ces trois sortes de connaissances ne font qu'une seule et même sagesse, parce que la vérité n'est que l'être en tant qu'objet de l'intelligence : le bien n'est que l'être en tant qu'objet de la volonté, et parce que la source de tout être, de toute vérité, de tout bien, est Dieu.

Dieu, suivant la doctrine de Platon, est l'Être qui est, l'Être qui est toujours et toujours le même. Nous avons tort de dire, en parlant de l'éternelle essence : Elle fut, elle sera ; ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité ; elle est, voilà son attribut. Notre passé et notre avenir sont deux mouvements ; or, l'éternellement immuable ne peut être de la veille ni du lendemain ; on ne peut dire qu'il fut ni qu'il sera ; les accidents des créatures sensibles ne sont pas faits pour lui, et des instants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre de ce qui est toujours [2].

Le reste est quelque chose qui n'est pas, mais qui se fait, qui devient, qui passe du non-être à l'être, d'un état à un autre, et qui n'est jamais le même. Platon met constamment en opposition les mots grecs *einai*, *ousia*, être, essence, qu'il applique à Dieu seul, avec les

[1] *De civit. Dei*, l. 11, c. 25, et l. 8, c. 4 et seq. — [2] Leclerc, *Pensées de Platon*, p. 73. Plat., *Timée*, edit. bip., t. 9, p. 301 et seq. Cicéron, *Timée*.

mots *genesthai*, *genesis*, qu'il dit des créatures, et qui, sans aucun vrai synonyme en français, renferment à la fois l'idée d'être fait, de devenir, d'être engendré, de naître, d'être créé. La *Genèse* de l'Écriture, pour la création ou la génération du monde vient de là.

C'est Dieu qui, d'une matière informe, a créé le ciel et la terre ; c'est lui qui, par sa parole et sa pensée, plaça dans le ciel et y alluma le soleil, la lune et les étoiles, pour créer et marquer le temps. Et quand il eut contemplé son ouvrage, il en fut réjoui. Et en ordonnant tout cela, il n'était pas sorti de son éternel repos.

Le temps naquit donc avec le ciel pour finir avec lui, s'ils doivent finir. Dieu le créa pour rendre le monde encore plus semblable à son modèle intelligible, et lui donner quelque chose de cette nature impérissable. Comme la création ne pouvait ressembler en tout à l'idée éternelle, il fit une image mobile de l'éternité ; et, gardant pour lui la durée invisible, il nous en donna l'emblème divisible que nous appelons le temps, le temps créé avec le ciel, dont la naissance fit tout à coup sortir du néant les jours, les nuits, les mois et les années, ces parties fugitives de la vie mortelle.

Mais d'où venait la matière informe ? Elle existait avant le temps, qui n'a commencé qu'avec le soleil. Platon l'oppose à Dieu, que seul il dit être éternel : elle ne l'était donc pas, du moins au même sens. Dans le *Sophiste* et le *Philèbe*, il dit assez nettement que toutes choses, l'eau, le feu, l'air, sont des productions de Dieu. C'était l'opinion des platoniciens, que Dieu avait créé la matière même [1].

Quant à la nature intime du souverain Être, nous avons vu que Platon, dans sa lettre à Denys de Syracuse, semble y reconnaître comme trois personnes. Dans d'autres de ses écrits, plusieurs Pères de l'Église ont vu également des traces de ce mystère. « Celui que nous appelons le *Père*, dit Théodoret, Platon l'appelle souverain bien : notre *Verbe* est chez lui l'intelligence, et il appelle âme du monde cette force qui anime et vivifie tout, et que les divines Écritures nomment *Saint-Esprit*. Il a fait ces larcins à la philosophie et à la théologie des Hébreux [2]. »

Dieu a fait le monde suivant le modèle qui est dans son intelligence, dans son Verbe ; modèle exemplaire, idée parfaite, éternelle, toujours la même. Toutes choses y sont d'une manière plus vraie et plus réelle qu'en elles-mêmes. Là elles sont intelligibles, éternelles, immuables comme Dieu : ici elles sont imparfaites, temporelles, con-

[1] *Sophist.*, p. 286, edit. bip. Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 592. Jambl., *De myst. egypt.*, l. 5, c. 23 ; l. 8, c. 2. Hiéroclès, apud *Phot.*, col. 214, 242. Proclus, t. 1, p. 246 et seqq. — [2] Theodoret, *Therapeut.*, l. 2. S. Cyrill. Alex., *Cont. Jul.*, l. 3 et 8.

tinuellement variables. L'homme ne connaît donc parfaitement la vérité, qu'à mesure que son intelligence communique avec l'intelligence divine, et qu'elle y contemple les types éternels de toutes choses. La connaissance expérimentale des créatures dans leur existence propre ne produit qu'une science du second ordre, parce que cette existence n'a par elle-même rien de fixe ni de stable, mais qu'elle est dans un changement continuel.

La science humaine est à la science divine ce que le temps est à l'éternité. Celle-ci existe à la fois tout entière ; celui-là tâche à l'imiter en se succédant continuellement à lui-même. L'intelligence divine rayonne de l'éternité dans le temps : de là ces irradiations qui se trouvent toujours et partout les mêmes, et qui, incorporées en la parole, forment le sens commun, le fond divin de la raison humaine.

Telle est la doctrine de Platon sur la source et la règle de l'intelligence ; doctrine enseignée longtemps avant lui par Salomon [1] ; doctrine rectifiée et développée par les saints Pères, embrassée par les plus habiles théologiens ; doctrine qu'on retrouve dans les auteurs mystiques de la plus haute contemplation. « L'homme juge droitement, dit Bossuet, lorsque, sentant ses jugements variables de leur nature, il leur donne pour règles ces vérités éternelles que tout entendement aperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est réglé, et qui sont quelque chose de Dieu ou plutôt qui sont Dieu même [2]. » « Dieu, écrivait une bonne religieuse, sainte Hildegarde, à ses compagnes, Dieu est la raison même par laquelle est raisonnable tout ce qui l'est [3]. »

C'est encore de cette source élevée que Platon dérive la morale. Dieu est par essence le bien, le beau, éternel, inaltérable. C'est la participation à cette beauté et bonté suprêmes qui rend beau et bon tout ce qui l'est. La vertu, la sainteté consiste à devenir semblable à Dieu. Telle est la voie du souverain bonheur.

Non-seulement il cherche, dans tous ses écrits, à établir la science et la vertu de l'homme sur ce fondement divin ; il fait voir encore qu'elles ne peuvent subsister que là, et que vouloir en poser la base et la règle dans l'homme, c'est les détruire par là même.

Des sophistes enseignaient déjà de son temps ce que des sophistes des temps modernes ont voulu nous donner pour une nouveauté de leur cru : Que savoir n'est que sentir, et que la science n'est que la sensation. Platon démontre aux uns et aux autres que leur principe détruit toute science et contient le doute absolu. C'est où abou-

[1] Prov., 8. Sap., 7. — [2] Bossuet, *Connaiss. de Dieu et de soi-même*, t. 34 de ses œuvres, p. 283, édit. *de Vers.* — [3] Apud *Martenne.*

tissent les propositions suivantes, que Socrate développe dans le *Théétète*[1].

1° Si la sensation est la science, il ne faut pas dire seulement, avec Protagoras, que l'homme est la mesure de toutes choses; il faut le dire aussi de tout être capable de sensation, du dernier des animaux, du pourceau, par exemple.

2° Si la sensation est la règle unique, chaque être est juge de ce qui lui paraît; et, dans ce sens, tous nos jugements sont toujours vrais, ou plutôt, ils ne sont ni vrais ni faux; et personne n'est juge du faux et du vrai. Alors, dit Socrate, pourquoi Protogoras serait-il savant au point de se croire en droit d'enseigner les autres et de mettre ses leçons à un si haut prix, et nous des ignorants condamnés à aller à son école, chacun étant à soi-même la mesure de sa propre sagesse?

3° Si la science n'est que la sensation, la sensation étant bornée à l'instant présent, il suit qu'il ne peut y avoir aucune science du passé; que la mémoire n'a aucune certitude et ne fonde aucune connaissance; qu'un homme qui voit un objet en a la science, mais que dès qu'il ferme les yeux, il n'en sait plus rien.

4° Si la science n'est que la sensation, la sensation se composant de plus et de moins, il suivrait, en appliquant ceci à tous les sens, que la science varierait, augmenterait ou diminuerait à chaque instant; qu'elle serait soumise aux plus frivoles circonstances, et que le même homme, par le moindre changement de position, saurait ou ne saurait pas la même chose: enfin, le même homme, regardant d'un œil et fermant l'autre, saurait et ne saurait pas la même chose à la fois.

5° Il faudrait dire, en morale, dans la science du juste, que ce qui est juste, c'est ce qui paraît tel à chacun; que la morale publique ou privée est toute relative; qu'une loi est juste là où elle est établie et tant qu'elle est établie, mais pas au delà. Et dans la politique, dans la science de l'utile, si la science est la sensation, tout individu, en tant que sensible, est constitué juge absolu de l'utile en général, et la législation entière est soumise aux caprices de la sensibilité individuelle.

Il y a plus: non-seulement le principe de Protagoras, la science est la sensation, détruit toute science; mais le principe dont il émane, celui d'Héraclite, savoir: que toute chose est dans un mouvement perpétuel, détruit le principe même de Protagoras, qu'il semble fonder. En effet, tout mouvement est extérieur et intérieur à la fois. Comme extérieur, c'est un mouvement de translation qui fait passer

[1] Plat., *Theæt.*, t. 2, edit. bip., trad. de Cousin, t. 2.

les choses d'un lieu à un autre, ou les fait tourner sur elles-mêmes. Le mouvement intérieur est un mouvement d'altération qui décompose leur organisation et leurs formes, et les renouvelle sans cesse : convertit, par des dégradations insensibles, le blanc en noir, le jeune en vieux, et toujours de même à l'infini. Or, tout participe à ce double mouvement : de sorte que tout change de lieu et s'altère en même temps. Tout changeant et s'altérant donc à la fois, on ne peut fixer, même par la parole, l'état de ce qui change et s'altère sans cesse, et la perpétuelle mobilité de toutes choses s'oppose même à la détermination des mots. Dans ce système, il n'y a plus lieu à aucune appellation positive. *Oui* et *non, ceci* ou *cela,* et *de cette manière,* dit Socrate, n'ont plus d'emploi légitime dans les langues humaines ; la seule expression qui lui reste est *rien* et *d'aucune manière.* Chose étrange, c'est seulement en vertu de ce principe, tout est en mouvement, que l'on conclut que la science est la sensation : et cependant c'est précisément en vertu de ce principe qu'il est impossible de dire que la science est la sensation : car on ne peut pas plus dire qu'une sensation existe qu'elle n'existe pas.

Ces conséquences, bien établies, accablent et ruinent le principe de Protagoras. A ces conséquences et à leur principe, qu'oppose Platon ? C'est un fait incontestable que tous les hommes pensent que tout n'est pas arbitraire : que tout n'est pas faux et vrai à la fois, juste ou injuste, mais qu'il y a du vrai et du faux, de la justice et de l'injustice, de la sagesse et de la folie, de la science et de l'ignorance. Or, une saine philosophie ne peut protester contre le sentiment universel ; car ce serait protester contre la nature humaine. Et avec quoi protesterait-on ? avec elle-même.

Les défenseurs de Protagoras disaient que, pour le réfuter, il fallait partir de ses principes à lui, et non pas, comme Socrate, de l'usage ordinaire des mots, autrement du sens commun. Socrate les prend encore par là [1]. « Ce qu'il y a de plus plaisant, dit-il à son interlocuteur, le voici. Protagoras, en reconnaissant que ce qui paraît tel à chacun est, accorde que l'opinion de ceux qui contredisent la sienne, et par laquelle ils croient qu'il se trompe, est vraie. — En effet. — Ne convient-il donc pas que son opinion est fausse, s'il reconnaît pour vraie l'opinion de ceux qui pensent qu'il est dans l'erreur ? — Nécessairement. — Et les autres ne conviennent pas qu'eux se trompent ? — Non, vraiment. — Eh bien, le voilà qui reconnaît aussi cette opinion pour véritable, d'après son système. — Il le faut bien. — Par conséquent, c'est une chose révoquée en doute pour

[1] Platon, t. 2, p. 104. edit. bip.

tous, à commencer par Protagoras lui-même, ou plutôt lui-même avoue, en admettant que celui qui est d'un avis contraire au sien pense vrai; oui, Protagoras accorde que ni un chien, ni le premier homme venu n'est la mesure d'aucune chose qu'il n'a point étudiée. N'est-ce pas? — Oui. — Donc, puisqu'elle est contestée par tout le monde, la vérité de Protagoras n'est vraie ni pour personne ni pour lui-même. »

Dans ce même dialogue se voit un admirable sommaire de toute la morale. Après que Socrate a tracé du philosophe, tel qu'il le concevait, un portrait qui ressemble beaucoup plus à un solitaire chrétien de la Thébaïde, à un parfait religieux de saint Antoine ou de saint Benoît, qu'à ce qu'on entend communément par philosophe dans le monde, un des interlocuteurs lui dit : « Si tu pouvais persuader à tous les autres, comme à moi, la vérité de ce que tu viens de dire, il y aurait plus de paix et moins de maux parmi les hommes. — Mais, reprend Socrate, il n'est pas possible que le mal soit détruit, parce qu'il faut toujours qu'il y ait quelque chose de contraire au bien ; on ne peut pas non plus le placer parmi les dieux : c'est donc une nécessité, qu'il circule sur cette terre et autour de notre nature mortelle. C'est pourquoi nous devons tâcher de fuir au plus vite de ce séjour à l'autre. Or, cette fuite, c'est la ressemblance avec Dieu, autant qu'il dépend de nous ; et on ressemble à Dieu par la justice, la sainteté et la sagesse. Mais, mon cher ami, ce n'est pas une chose aisée à persuader, qu'on ne doit point s'attacher à la vertu et fuir le vice par le motif du commun des hommes : ce motif est d'éviter la réputation de méchant et de passer pour vertueux. Tout cela n'est, à mon avis, que contes de vieille, comme l'on dit. La vraie raison, la voici. Dieu n'est injuste en aucune circonstance ni en aucune manière ; au contraire, il est parfaitement juste, et rien ne lui ressemble davantage que celui d'entre nous qui est parvenu au plus haut degré de justice. De là dépend le vrai mérite de l'homme, ou sa bassesse et son néant. Qui connaît Dieu, est véritablement sage et vertueux : qui ne le connaît pas, est évidemment ignorant et méchant [1]. »

Mais les mêmes sophistes qui posaient en principe que la science est la sensation, concluaient naturellement de là que toute la morale se réduit à la sensation agréable ou pénible; que le mal est dans la peine, et que le plaisir est le bien et le but unique de l'existence. Platon a réfuté le principe dans le *Théétète ;* il réfutera la conséquence dans le *Philèbe* [2].

[1] Platon, t. 2, p. 121, edit. bip. — [2] T. 4, edit. bip. ; t. 2, trad. Cousin.

Le bien, pour tous les êtres animés, ne consiste pas dans la joie, le plaisir et l'agrément, et dans les autres choses de ce genre; la sagesse, l'intelligence, la mémoire, et tout ce qui est de même nature, comme le jugement droit et les raisonnements vrais, sont meilleurs et plus précieux que le plaisir pour tous ceux qui les possèdent. Cependant ni le plaisir ni la sagesse n'est le bien : ce nom appartient à une troisième chose, différente de celles-là, et meilleure que toutes les deux. La sagesse lui ressemble néanmoins beaucoup plus que le plaisir. Son image la plus parfaite est un mélange de sagesse accomplie et de joies pures. Telles sont les propositions que Platon développe dans ce dialogue entre Philèbe, Protarque et Socrate. Voici comme ce dernier déduit avec le second que ni le plaisir ni la sagesse, considérés séparément, n'est le souverain bien.

« Examinons à présent et jugeons la vie de plaisir et la vie sage, les prenant chacune à part. — Comment dis-tu ? — Que la sagesse n'entre pour rien dans la vie de plaisir, ni le plaisir dans la vie sage. Car si l'un de ces deux états est le bien, il faut qu'il n'ait plus absolument besoin de rien : et si l'un ou l'autre nous paraît avoir besoin de quelque chose, il n'est pas le vrai bien pour nous. — Comment le serait-il ? — Veux-tu que nous fassions sur toi-même l'épreuve de ce qui en est ? — Volontiers. — Consentirais-tu, Protarque, à passer toute ta vie dans la jouissance des plus grands plaisirs ? — Pourquoi non ? — S'il ne te manquait rien de ce côté-là, croirais-tu avoir besoin de quelque autre chose ? — D'aucune. — Examine bien si tu n'aurais besoin ni de penser, ni de concevoir, ni de raisonner juste, ni de rien de semblable : quoi ! pas même de voir ? — A quoi bon ? avec le bien-être j'aurais tout. — N'est-il pas vrai que, vivant de la sorte, tu passerais tes jours dans les plus grands plaisirs ? — Sans doute. — Mais, n'ayant ni intelligence, ni mémoire, ni science, ni jugement vrai, c'est une nécessité qu'étant privé de toute réflexion, tu ignores même si tu as du plaisir ou non. — Cela est vrai. — Et puis, étant dépourvu de mémoire, c'est encore une nécessité que tu ne te souviennes point si tu as eu du plaisir autrefois, et qu'il ne te reste pas le moindre souvenir du plaisir que tu ressens dans le moment présent ; et même que, ne jugeant pas vrai, tu ne croies pas sentir de la joie dans le temps que tu en sens, et qu'étant destitué de raisonnement, tu sois incapable de conclure que tu te réjouiras dans le temps à venir ; enfin, que tu mènes la vie, non d'un homme, mais d'une éponge marine ou de ces espèces d'animaux de mer qui vivent enfermés dans des coquillages. Cela est-il vrai ? ou pouvons-nous nous former quelque autre idée de cet état ? — Et comment s'en formerait-on une autre idée ? — Eh bien, une pareille vie est-elle

désirable ? — Ce discours, Socrate, me met dans le cas de ne savoir absolument que dire. — Ne nous décourageons pas encore : passons à la vie de l'intelligence, et considérons-la. — De quelle vie parles-tu ? — Quelqu'un de nous voudrait-il vivre, ayant en partage toute la sagesse, l'intelligence, la science, la mémoire qu'on peut avoir, à condition qu'il ne ressentirait aucun plaisir, ni petit, ni grand, ni pareillement aucune douleur, et qu'il n'éprouvât absolument aucun sentiment de cette nature ? — Ni l'un ni l'autre état, Socrate, ne me paraît digne d'envie, et je ne crois pas qu'il paraisse jamais tel à personne. — Mais quoi ? si on réunissait ensemble ces deux états, Protarque, et que de leur mélange on en fît un seul qui tînt de l'un et de l'autre ? — Parles-tu de celui où le plaisir, l'intelligence et la sagesse entreraient en commun ? — Oui, je parle de celui-là même. — Il n'est personne qui ne le choisît préférablement à l'un ou à l'autre des deux ; je ne dis pas tel ou tel homme, mais tout le monde sans exception. — Concevons-nous ce qui résulte à présent de ce qu'on vient de dire ? — Oui ; c'est que, de trois genres de vie qu'on a proposés, il y en a deux qui ne sont ni suffisants par eux-mêmes, ni désirables pour aucun homme, ni pour aucun être. — N'est-ce pas désormais une chose évidente à l'égard de ces deux genres de vie, que le bien ne se rencontre ni dans l'un ni dans l'autre ? puisque, si cela était, ce genre de vie serait suffisant, parfait, digne du choix de tous les êtres, plantes ou animaux, qui auraient la faculté de vivre toujours de cette manière ; et que, si quelqu'un de nous s'attachait à une autre condition, ce choix serait contre la nature de ce qui est véritablement désirable, et un effet involontaire de l'ignorance ou de quelque fâcheuse nécessité. — Il paraît effectivement que la chose est ainsi. —J'ai donc, ce me semble, suffisamment démontré que la déesse de Philèbe (la volupté) ne doit pas être regardée comme étant la même chose que le bien. — Ton intelligence, Socrate, répliqua Protarque, n'est pas le bien non plus ; car elle est sujette aux mêmes reproches. — Oui, la mienne peut-être, reprit Socrate ; mais, pour l'intelligence véritable, l'intelligence divine, je ne pense pas qu'il en soit de même [1]. »

Par cette dernière réponse, il ramène la discussion au grand principe qui domine dans tous les écrits de Platon, savoir, que Dieu est à la fois le souverain être, la souveraine sagesse et le souverain bien. L'homme en est une image : l'homme est une âme immortelle qui se sert d'un corps et qui lui commande, de même que Dieu commande à l'univers. Mais c'est une image imparfaite, qui, de plus, est dégra-

[1] Plat., *Phileb.*

dée par les passions. Le devoir de l'homme est d'y rétablir, d'y augmenter de jour en jour la divine ressemblance. C'est ce que les livres saints appellent l'homme intérieur. Cette dernière idée n'était point inconnue à Platon ; il la développe même dans une magnifique allégorie où il distingue dans l'âme comme trois parties : la partie raisonnable ou l'intelligence, la partie irascible ou les passions qui tiennent du courage, la partie concupiscible ou les passions qui tiennent de la convoitise.

« Formez-vous en esprit, dit-il, une image de l'âme. Prenez pour modèles ces créations des anciens poëtes, la Chimère, Scylla, Cerbère, ou quelque autre figure fantastique, mélange de plusieurs natures. Et d'abord figurez-vous un monstre changeant, dont les têtes multipliées représentent tantôt des bêtes féroces, tantôt des animaux paisibles, qu'il puisse faire naître lui-même et varier à son choix. Imaginez ensuite un lion, puis un homme, pourvu que les deux premiers l'emportent, et que l'homme soit le plus faible des trois. Réunissez-les maintenant dans un seul et même tout, et donnez une forme humaine à ces trois natures confondues. Les yeux, pour qui l'intérieur est caché, s'en tiendront à l'enveloppe : cet assemblage est un homme.

« Disons maintenant à celui qui soutient que l'injustice est utile, et qu'il ne sert de rien d'être juste : Ne vois-tu pas que tu nous conseilles de nourrir aveuglément le monstre et ses têtes innombrables, le lion et sa fureur, mais d'abandonner l'homme, languissant et faible, au caprice des tyrans qui l'entraînent? qu'on t'obéisse, et leur concorde est à jamais détruite, et ils se battent, et ils se dévorent.

« Celui qui soutient que l'utile est dans la justice, nous dira, au contraire, qu'il faut dire et faire ce qui rendra cet homme intérieur le plus fort. C'est à lui de veiller sur le monstre à plusieurs têtes, comme l'agriculteur sur ses campagnes ; qu'il nourrisse et cultive ce qui est bon, qu'il coupe tout ce qui est sauvage, qu'il s'aide avec art de la force de lion ; enfin, que ses soins infatigables entretiennent parmi ses rivaux une heureuse paix qui le sauvera lui-même.

« D'où vient que, parmi nos actions, les unes sont réputées honorables et les autres déshonorantes ? C'est que les unes soumettent la partie animale de notre nature à l'homme ou plutôt à Dieu, tandis que les autres font de nous des bêtes féroces. Ainsi, les mœurs licencieuses ont toujours encouru l'opprobre ; c'est qu'elles laissent prendre un fatal essor à ce monstre redoutable, dont les têtes changent avec nos vices. On blâme l'orgueil et la fureur : c'est qu'alors le naturel sauvage du lion et du serpent triomphe dans notre âme et la maîtrise. Une vie de mollesse et de volupté énerve ce lion superbe,

devenu lâche et timide : aussi déshonore-t-elle. Nous condamnons encore la flatterie et la bassesse, qui rendent le lion, emblème du courage, l'esclave du monstre, emblème du désordre de l'âme ; nous ne voulons pas que la soif insatiable de l'argent fasse peu à peu succéder un singe au lion dégénéré. Enfin, pourquoi les arts mécaniques et mercenaires n'ont-ils point de noblesse à nos yeux ? C'est que nous croyons y voir la faiblesse honteuse de la plus belle partie de nous-mêmes, et que l'âme, soumise alors aux facultés animales qui l'asservissent, ne sait plus que leur obéir [1]. »

Platon tire de tout cela cette conséquence, qu'il est de l'intérêt de chacun d'être gouverné par ce qu'il y a de divin en lui ; ou bien, s'il n'a pas ce bonheur, d'être gouverné par un autre qui jouit dans son intérieur de ce glorieux empire.

Mais ce qui, selon saint Augustin [2], élève la morale de Platon par-dessus celle de tous les autres philosophes, c'est que, d'après ses principes, la sagesse consiste à aimer Dieu. En effet, dans un de ses dialogues, Socrate raconte avoir appris, d'une sorte de prophétesse, la loi et les règles suivantes de l'amour. Des beautés corporelles qu'on est porté à aimer dans l'enfance, il faut s'élever aux beautés morales qui résultent des inclinations vertueuses, et de celles-ci aux beautés intellectuelles, à la beauté des sciences. Quiconque sera parvenu, en aimant, jusque-là, atteindra bientôt le but de l'amour. Il verra tout d'un coup une beauté d'une nature merveilleuse. D'abord elle est toujours, ne naît ni ne périt, n'augmente jamais ni ne diminue ; elle n'est pas belle d'un côté et laide de l'autre ; elle n'est pas tantôt belle et tantôt plus ; elle n'est pas belle pour ceci et laide pour cela ; belle ici, laide là ; belle à ceux-ci, laide à ceux-là. Elle n'est pas belle parce qu'elle tient d'un autre ; mais elle-même, par elle-même et avec elle-même, elle est belle et seule et toujours. Toutes les autres belles choses ne sont belles que par sa participation, de telle sorte cependant que, les autres venant à naître et à périr, elle ne perd ni ne gagne rien, ni n'éprouve aucune altération. Quel bonheur pour celui qui peut ainsi voir la beauté même ; la voir pure, nette, sans mélange de chairs, de couleurs et autres bagatelles humaines et mortelles ; voir enfin la beauté divine elle-même ! Qui voit cette beauté de l'œil dont elle peut être vue, produit non plus des images de vertus, mais les vertus elles-mêmes : car il ne s'attache plus à une ombre, mais à la réalité. Et produisant la vertu véritable et la nourrissant, il sera aimé de Dieu et jouira de l'immortalité.

Après cela il nous est pénible d'ajouter que Platon, qui avait des

[1] Plat., *Republ.*, l. 9. — [2] S. Aug., *De civit.*, l. 8, c. 8. Plat., *Conviv.* versùs finem.

idées si belles et si grandes sur Dieu, n'a pas glorifié Dieu comme il devait. On ne voit pas que, dans les législations que lui demandèrent plusieurs villes, il ait rien tenté pour le faire mieux connaître et établir son culte. Il dit, au contraire : Trouver le créateur et le père de toutes choses, est une entreprise difficile: et, quand on l'a trouvé, il est impossible de le dire à tous [1]. Telle est l'impuissance de la philosophie, suivant le plus éloquent et le plus sublime des philosophes. Ce n'est pas tout : il a peur de s'en expliquer par lettres avec ses intimes. De là ses expressions énigmatiques à Denys de Syracuse, de crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de quelqu'un qui ne fût pas initié. Enfin, dans son *Timée*, où il parle si admirablement du Dieu véritable qui a fait le monde, il pose néanmoins le fondement du polythéisme idolâtrique. Il appelle dieux célestes, le monde, le ciel, la terre, les astres. Pour les génies ou démons, tels que l'Océan et Thétis, nés du Ciel et de la Terre ; Saturne et Rhée, nés de l'Océan et de Thétis ; Jupiter et Junon, nés de Saturne et de Rhée, ainsi que leur postérité sans nombre, il faut en croire, dit-il, les enfants de ces dieux mêmes. C'est à ces dieux subalternes, suivant Platon, que le Dieu suprême confia la création de l'homme. Pour former les âmes humaines, il prit les restes du mélange avec lequel il avait formé l'âme du monde, et en sema sur la terre, dans le soleil, la lune et les astres. Les dieux inférieurs firent les corps, et y emprisonnèrent de ces âmes, qu'ils enlevaient à leur séjour primitif. Celles de ces âmes qui font le bien, retournent à leur demeure céleste pour y mener une vie heureuse ; celles qui ne le font pas, sont condamnées à loger dans des corps de femmes ou même de brutes. En quoi Platon abandonne son maître Socrate, qui attribue au Dieu suprême la création même du corps humain : au lieu de corriger les idées étranges que les pythagoriciens avaient empruntées aux prêtres d'Égypte, il les pousse encore plus loin ; au lieu de détromper les idolâtres, il les confirme dans la pensée qu'ils devaient adorer les génies et les démons, desquels ils dépendaient immédiatement, plutôt que le Dieu suprême, trop éloigné d'eux ; enfin il prépare dès lors, aux hérésies à venir, sous le nom général de gnostiques, une ample matière aux plus grandes extravagances [2].

Aristote, disciple et successeur de Platon, naquit l'an 384 avant Jésus-Christ, à Stagire, dans la Macédoine. Son père était médecin du roi Amyntas, père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Sa généa-

[1] Plat., *Timée*, t. 9, edit. bip., p. 303. — [2] Quant aux idées de Platon, de Confucius et de Cicéron sur la meilleure des législations et des sociétés, elles ont été résumées dans le livre sept de cette histoire.

logie remontait jusqu'à Esculape. Il s'appliqua lui-même à la médecine dans sa première jeunesse. Mais ayant perdu son père et sa mère à l'âge de dix-huit ans, il vint à Athènes et suivit pendant vingt ans les leçons de philosophie de Platon. Telle fut dès lors sa renommée, que Philippe de Macédoine lui écrivit, peu de temps après la naissance d'Alexandre, l'an 356 avant Jésus-Christ, la lettre suivante : « Philippe, roi de Macédoine, à Aristote, salut. Sachez qu'il m'est né un fils ; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un roi digne de me succéder et de commander aux Macédoniens. » Aristote commença cette éducation vers l'an 343 ; Alexandre avait alors treize ans. Ce prince, étant monté sur le trône l'an 337, rétablit, par affection pour son maître, la ville de Stagire que Philippe avait détruite. Aristote l'engagea pareillement plus tard à épargner la ville d'Éressos, patrie de Théophraste, son disciple de prédilection. On lit dans une des vies d'Aristote, qu'il suivit Alexandre jusque dans la Perse et dans l'Inde. Cléarque, un de ses disciples, qui vivait environ cinquante ans après, ajoute qu'étant en Asie, son maître eut des entretiens avec un savant juif qui lui apprit plus de choses qu'Aristote ne lui apprit [1]. Revenu à Athènes, il établit une école dans un lieu d'exercices gymnastiques nommé Lycée. Comme il enseignait en se promenant, ses disciples furent appelés péripatéticiens ou promeneurs. Il se rendait au Lycée deux fois par jour. Le matin était destiné à ses disciples, et il leur expliquait ce que les sciences offrent de plus difficile. Le soir, il admettait tous ceux qui désiraient l'entendre, se mettait à la portée de tout le monde, et raisonnait sur les connaissances qui sont d'un usage plus habituel dans le cours de la vie. Après la mort d'Alexandre, en 324, ayant été accusé d'impiété comme Socrate, il se retira à Chalcis, dans l'Eubée, avec la plupart de ses disciples, et y mourut l'an 322, à l'âge de soixante-trois ans. Plusieurs lui attribuent à la mort ces paroles : Je suis entré dans le monde au milieu des souillures ; j'y ai vécu dans l'anxiété, j'en sors dans le trouble ; cause des causes, ayez pitié de moi !

Alexandre conquit l'empire des peuples ; Aristote conquit et organisa l'empire des sciences. Toutes les connaissances des siècles précédents, auxquelles il ajouta lui-même d'immenses découvertes, Aristote les classa par ordre, assignant à chacune son ressort, comme un législateur qui règle le gouvernement des provinces. Il écrivit plus de cent quarante ouvrages ; Diogène de Laërte met *près de quatre*

[1] Apud Euseb., *Præp. ev.*, l. 9, c. 5.

cents. Plusieurs de ce nombre, quoique les premiers sur les matières qu'ils traitent, sont admirés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre. La méthode d'Aristote, adoptée, rectifiée, complétée par les docteurs chrétiens, a passé dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, et en a fait un ensemble distribué avec clarté et précision en ses différentes parties comme une armée rangée en bataille; chose qu'on chercherait vainement dans l'Inde et à la Chine. L'empire d'Alexandre a passé avec lui; l'empire d'Aristote traverse les siècles.

Cicéron observe qu'Aristote et Platon, le Lycée et l'Académie ne diffèrent que de nom, que la doctrine est la même et forme toujours une espèce de trinité : les natures ou les êtres, la vérité et ses règles, le bien et ses lois, autrement la morale [1].

Les natures ou les êtres que considère cette philosophie une et trine, c'est Dieu, avec les principales de ses créatures.

Aristote dit dans une lettre à Alexandre :

« Le monde est l'ensemble du ciel et de la terre, et de tous les êtres qu'ils renferment. On le définit encore : l'ordre et l'arrangement de toutes choses, maintenu par l'action et le moyen de la Divinité.

« C'est une tradition ancienne transmise partout des pères aux enfants, que c'est Dieu qui a tout fait, et que c'est lui qui conserve tout. Il n'est point d'être dans le monde qui puisse se suffire à lui-même, et qui ne périsse s'il est abandonné de Dieu. C'est ce qui a fait dire à quelques-uns des anciens, que tout est plein de dieux; qu'ils entrent en nous par les yeux, par les oreilles, par tous nos sens; discours qui convient à la puissance active de Dieu plutôt qu'à sa nature. Oui, Dieu est véritablement le générateur et le conservateur de tous les êtres quels qu'ils soient, dans tous les lieux du monde; mais il ne l'est pas à la manière du faible artisan dont l'effort est pénible et douloureux : il l'est par sa puissance infinie, qui atteint, sans aucune peine, les objets les plus éloignés de lui. Assis dans la première et la plus haute région de l'univers, au sommet du monde, comme l'a dit le poëte, il se nomme le Très-Haut. Il agit sur le corps le plus voisin de lui, et ensuite sur les autres corps, à proportion de leur proximité, descendant par degrés jusqu'aux lieux que nous habitons. C'est pour cela que la terre et toutes les

[1] Qui rebus congruentes, nominibus differebant. — Nihil enim inter Peripateticos, et illam veterem academiam differebat. Cic., *Acad.*, l. 1, n. 4 et 5. Sed et forma ejus disciplinæ, sicut ferè cæterarum, triplex. Una pars est, natura: disserendi, altera : vivendi, tertia. *De finib. bon. et mal.*, l. 5, n. 4.

choses terrestres sont si faibles et si inconstantes, si remplies de troubles et de désordres; parce qu'elles sont à une distance qui leur donne la plus petite part possible à l'influence de la Divinité. Toutefois, cette influence pénétrant tout l'univers, la région que nous habitons participe à ses bienfaits aussi bien que les régions supérieures, qui toutes y participent plus ou moins, selon qu'elles se trouvent plus ou moins éloignées de Dieu.

« Par l'impression que donne d'en haut ce coryphée du monde, le ciel et les astres sont ébranlés pour se mouvoir à jamais. Le soleil, tout lumineux, s'avance par un double mouvement, dont l'un marque les jours et les nuits au point du lever et du coucher ; l'autre, du midi au septentrion, et du septentrion au midi, amène les quatre saisons. De là naissent, toujours par l'action de la première cause, les pluies fécondes, les vents, les rosées et tous les autres phénomènes de l'air, desquels naissent ensuite les courants des rivières, les gonflements des mers, les accroissements des plantes, la maturité des fruits, la fécondation des animaux, la nourriture de tout, sa perfection, son dépérissement; en y joignant le concours de la disposition particulière de chacun des êtres, comme nous l'avons dit.

« Quand donc le chef suprême, le régénérateur, qu'on ne voit que par l'esprit, a donné le signal aux natures qui se meuvent entre le ciel et la terre, toutes, sans s'arrêter jamais, s'avancent dans leurs cercles, selon les bornes qui leur sont prescrites, disparaissant et reparaissant tour à tour, sous mille formes qui s'élèvent et qui s'abaissent, toujours par l'impression du même principe.

« Comme notre âme, par qui nous vivons, nous bâtissons des villes, des maisons..... on ne la voit point; elle ne se manifeste que par ses œuvres. C'est elle toutefois qui a dressé le plan régulier de la vie humaine, qui le suit, qui le remplit ; c'est elle qui a montré à cultiver les terres, à les ensemencer ; c'est elle qui a inventé les arts, établi les lois, réglé la police, distribué les fonctions de la vie civile ; enfin, c'est elle qui a montré à faire la guerre au dehors et à conserver la paix au dedans. Il en est de même de Dieu, dont la puissance est supérieure à toute autre puissance, la beauté à toute autre beauté; dont la vie est immortelle, la vertu infinie. Sa nature, incompréhensible à toute nature mortelle, ne peut se montrer à nous que par ses œuvres. Aussi tout ce qui se fait dans l'air, sur la terre, dans les eaux, on peut dire avec vérité que c'est l'ouvrage de Dieu, par qui, dit le poëte physicien Empédocle : Tout fut, est, sera dans le monde, humains, plantes, oiseaux, poissons qui fendent l'onde.

« Dieu, qui est un, a plusieurs noms, par rapport aux différents effets qu'il produit. Il a tous les noms de la nature et de la fortune,

parce qu'il en produit tous les effets. Je pense que ce qu'on appelle *nécessité* n'est autre chose que Dieu, parce que sa nature est immuable; que c'est lui qu'on appelle *fatalité*, parce que son action a toujours son cours ; *destin*, parce qu'il conduit chaque chose à sa destination et qu'il n'y a point d'être qui n'aille à une fin. L'allégorie des Parques et de leur fuseau a encore le même sens. Elles sont trois pour signifier les trois temps. Le fil, qui est sur le fuseau, est le passé; celui qu'on y met est le présent; celui qu'on va y mettre est l'avenir. Une des Parques règne sur le passé, c'est Atropos (ou *sans retour*), parce que le passé est irrévocable. Lachésis (ou *le sort*) règne sur l'avenir, parce que le sort le garde en ses mains. L'instant présent appartient à Clotho (ou *la fileuse*), parce qu'elle distribue et file à chaque être ce qui lui convient. Cette image ingénieuse n'est autre chose que la Divinité. Car, selon l'ancienne tradition des hommes, dit Platon, Dieu, comprenant en soi le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, traverse en ligne droite toute la nature ; toujours accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Heureux celui qui s'est attaché à cette loi dans tous les temps de sa vie [1] ! »

Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, saint Justin, dans son exhortation aux gentils, parle de cette lettre d'Aristote à Alexandre, et la nomme un abrégé de sa philosophie ; ce qu'elle est en effet. Au même siècle, le philosophe Apulée la traduisit en latin, en déclarant que c'était la philosophie d'Aristote et de Théophraste. Plus tard, Stobée en transcrit, comme d'Aristote, des morceaux considérables. Le rhéteur Démétrius la présente comme une preuve de l'éloquence de ce philosophe. Cicéron compare cette éloquence à un fleuve d'or; la lettre à Alexandre justifie cet éloge [2].

On distinguait trois cieux au temps d'Aristote : le ciel atmosphérique avec ce qu'il renferme; le ciel du soleil, de la lune et des planètes; le ciel ultérieur, limite de l'univers et comprenant toute la création. Au delà de ce dernier ciel, suivant notre philosophe, il n'y a ni lieu, ni vide, ni temps. C'est là qu'habite la Divinité, immuable, éternelle, se suffisant souverainement à elle-même, et communiquant de là le mouvement et la vie à tout le reste [3].

Tous les anciens disaient que ce ciel, qui sert comme de trône à la Divinité, avait été physiquement produit, aussi bien que les deux autres ; mais plusieurs prétendaient qu'avec cela il était éternel et incorruptible. Aristote prouve, contre ceux-ci, que si ce ciel a été

[1] Arist., *De mundo* ad Alex., c. 2, 6 et 7. — [2] *Acad.*, 4, n. 116. — [3] *De cœlo*, l. 1, c. 9.

produit comme le sont généralement les corps, il n'est ni incorruptible ni éternel. Lui pense qu'il est à la fois l'un et l'autre, mais aussi qu'il n'a pas été produit comme le reste [1]. Ce n'était cependant pour lui qu'une espèce de probabilité ; car il dit formellement ailleurs : « Il est des problèmes si grands et si ardus, que nous ne pouvons en rien décider, tant il est difficile d'en expliquer la cause ; par exemple, le monde est-il éternel ou non [2] ? » Dans Aristote, les noms de ciel et de monde sont synonymes.

Ce philosophe rappelle et examine également les opinions des anciens touchant la terre. Les uns, tels que les pythagoriciens, pensaient qu'elle était ronde et qu'elle se mouvait autour d'un centre ; les autres pensaient différemment. Aristote croit qu'elle est ronde, mais immobile [3].

Enfin, quant à la physique générale du ciel et de la terre, la science moderne a trouvé qu'Aristote s'est trompé plus d'une fois, parce que les faits qui servaient de base à ses raisonnements, n'avaient été observés ni assez exactement ni en assez grand nombre. Les savants ont eu le tort, à une certaine époque, de s'attacher là-dessus à l'autorité d'Aristote, au point de ne pas observer, ni voir par eux-mêmes ; en quoi ils allaient et contre l'exemple et contre les principes de leur maître. Aristote ne recevait point aveuglément les opinions des philosophes antérieurs ; il les examinait toutes. Il ne disait pas que les sciences naturelles reposassent sur l'autorité d'aucun d'entre eux, ni non plus sur la sienne, mais sur des expériences nombreuses et bien faites [4]. Ils auraient dû suivre l'exemple des théologiens catholiques. Quelle que fût l'estime de ceux-ci pour le philosophe de Stagire ; quel que fût l'empressement avec lequel ils adoptèrent sa méthode, son ordre, sa clarté, sa précision, ils ne le prirent pas néanmoins pour règle de la doctrine chrétienne : c'est d'après celle-ci, au contraire, qu'ils admettaient, rectifiaient ou rejetaient ses opinions particulières. Les physiciens auraient dû faire toujours de même, ne jamais s'en tenir à l'opinion d'Aristote comme à quelque chose d'infaillible, mais la confronter avec la grande règle des sciences physiques, l'observation exacte et multipliée des faits.

Quant à l'histoire naturelle des animaux, science qu'Aristote a créée pour ainsi dire à lui seul, tout y est d'observation. L'anatomie du corps humain y sert de point de comparaison. A chaque partie de ce corps, il compare la partie correspondante du corps des divers animaux, en y entremêlant des remarques curieuses sur leurs mœurs.

[1] *Ibid.*, l. 1, c. 10 ; l. 2, c. 1. — [2] *Top.*, l. 1, c. 9. — [3] *De cœlo*, l. 2, c. 14. — [4] *Metaph.*, l. 1, c. 1.

Alexandre avait donné des ordres et fait des dépenses considérables pour rassembler des animaux de tous les pays, afin que le philosophe pût les observer bien. Aussi, après vingt-deux siècles, ce grand ouvrage du philosophe est-il encore admiré comme un chef-d'œuvre que rien n'a surpassé ni même égalé [1].

Pour ce qui est de l'homme, Aristote le définit un animal raisonnable. Le mot *animal* en latin et le mot *zôon* en grec signifient littéralement un être vivant, et ne présentaient peut-être pas, dans l'origine, l'idée d'abjection qui s'attache au mot français. Platon le définit de son côté : une âme se servant du corps et lui commandant [2]. La manière d'envisager l'homme est différente. Dans les idées de Platon, c'est une intelligence animant un corps ; dans les idées d'Aristote, c'est un corps animé par une intelligence. La définition est au fond la même ; seulement, pour y arriver, l'un part d'en haut, l'autre, d'en bas. Aussi celle de Platon, l'homme est une âme se servant d'un corps, paraît-elle plus noble ; mais, comme l'observe saint Thomas [3], elle n'exprime point l'union intime et substantielle de l'âme et du corps qui constitue néanmoins la personne humaine ; elle ne la suppose pas plus étroite que celle qu'il y a entre l'homme et son vêtement, entre l'ouvrier et son outil, entre le pilote et son navire. Il nous semble qu'on éviterait tous les inconvénients, en définissant l'homme, une intelligence incarnée.

Dans ces trois livres *de l'Ame,* Aristote, examinant les opinions des anciens, établit au long que l'âme n'est pas un feu, ni une harmonie, ni un composé d'éléments subtils : mais une substance actuelle, parfaite, sans mélange, incorruptible, incorporelle, immortelle ; principe de la vie, du sentiment et de l'intelligence. Il montre en particulier que penser n'est pas sentir. Suivant lui, les sens perçoivent les formes des objets sans la matière ; ces formes intellectualisées arrivent jusqu'à l'âme, qui se les assimile, en sorte que l'âme devient comme toutes choses sans être pourtant aucune d'elles [4].

N'est-ce pas là une certaine image de Dieu ? Toutes choses sont en Dieu d'une manière divine ; de telle sorte cependant que Dieu n'est aucune d'elles, et qu'aucune d'elles n'est Dieu.

Un philosophe chrétien d'Arménie, David, qui traduisit au cinquième siècle plusieurs ouvrages d'Aristote qui subsistent encore en arménien, rappelle par quels arguments ce philosophe établissait l'immortalité de l'âme. Dans ses leçons scientifiques pour ses disciples, il usait de raisons nécessaires ; par exemple : l'âme est impéris-

[1] Tel est le jugement de Cuvier. — [2] Plat., 1. *Alcib.* — [3] *Cont. gentes*, c. 57. — [4] *De animâ*, l. 3, c. 8.

sable; car si elle devait périr, ce serait principalement lorsque le corps se flétrit par la vieillesse. Or, elle est comme flétrie lorsque le corps fleurit, et elle fleurit lorsque le corps se flétrit. Elle est donc impérissable. Dans ses leçons familières pour tout le monde, il disait : L'âme est immortelle ; car instinctivement tous les hommes font des libations aux morts et jurent par eux. Or, jamais personne ne fait rien de pareil pour ce qui n'est aucunement. Alexandre d'Aphrodisée, philosophe du deuxième siècle, prétendait que, dans ses leçons communes, Aristote enseignait ce que les autres regardaient comme vrai : mais que, dans ses entretiens secrets, il enseignait ce qui lui paraissait vrai à lui-même. Cet Alexandre soutenait que l'âme raisonnable est mortelle; ne voulant pas avoir contre lui l'autorité d'Aristote, duquel il se donne pour suivre en tout la doctrine, il imagina cette opposition entre les deux enseignements de ce philosophe. Cette remarque est du philosophe David [1], et elle se trouve justifiée par le texte d'Aristote même. Au premier livre *de l'Ame*, chapitre quatre, on lit, entre plusieurs arguments de l'incorruptibilité naturelle de l'âme, celui dont parle le philosophe arménien, savoir : que l'âme est impérissable, attendu qu'elle ne se flétrit point par la vieillesse du corps. La supposition du philosophe Alexandre est donc une calomnie ; et cette calomnie se voit reproduite dans plusieurs dictionnaires encyclopédiques de nos temps.

Ce qui est arrivé à Platon et Aristote pour la définition de l'homme, leur est arrivé en général pour toutes les connaissances humaines. L'un part d'en haut, l'autre, d'en bas ; mais ils finissent par se rencontrer dans un certain milieu. Platon reporte l'origine et la certitude de nos connaissances jusques en Dieu, dont l'intelligence contient les types intelligibles, éternels de tous les êtres ; types plus vrais et plus réels que les êtres eux-mêmes. Nos intelligences ne participent à cette vérité essentielle des choses que par une irradiation de l'intelligence divine, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Cette illumination commune et supérieure constitue la raison commune de l'humanité, le sens commun. C'est de là que Platon et Socrate prennent leurs arguments pour réfuter les sophistes, les pousser à l'absurde, les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Aristote part de ce que nous avons de commun avec les animaux, des sens. Dans l'homme, ces sens, en percevant les objets matériels, en envoient des formes immatérielles à l'âme raisonnable qui se les assimile ; plusieurs de ces sensations spiritualisées produisent une

[1] *Mémoire sur la vie et les ouvrages de David, philosophe arménien*, par C. F. Neumann. *Nouveau journal asiatique*, 14 février 1829, p. 114.

expérience; plusieurs expériences produisent dans l'intelligence ou l'esprit des formules générales ou premiers principes que tout le monde croit et connaît. C'est de là que, pour réfuter les mêmes sophistes, Aristote tire la base et la règle du raisonnement, la base et la règle de toutes les sciences. Partis des deux extrémités opposées, Platon et Aristote se rejoignent ainsi dans le sens commun pour combattre les mêmes ennemis.

Il y a plus : Plutarque et Simplicius ont remarqué une grande ressemblance entre les *formes* d'Aristote et les *idées* de Platon. « Aristote, dit le premier, conserve les notions universelles ou les idées sur lesquelles ont été modelés les ouvrages de la Divinité, avec cette différence seulement, que, dans la réalité, il ne les a point séparées de la matière [1]. » La *matière*, selon Aristote, est ce dont se compose quelque ouvrage, comme de l'airain on tire une statue ; la *forme* est un moule ; elle est la raison d'après laquelle cet ouvrage est exécuté ; elle en détermine le genre [2]. La *forme* et l'*idée* ont au fond le même caractère, avec la différence que Platon la sépare de l'objet pour la placer dans l'intelligence divine, tandis qu'Aristote l'imprime sur l'objet et ne l'en détache que par une opération de la pensée humaine [3]. Enfin, il est tel endroit de ses écrits où Aristote paraît entièrement d'accord sur ce point avec Platon. « Ce que c'est que la science, on le voit manifestement, dit-il, par ceci. Tous nous sommes persuadés que ce que nous savons ne peut être différemment. La science comprend donc ce qui est nécessaire, par conséquent ce qui est éternel ; car tout ce qui est absolument nécessaire est éternel aussi ; et ce qui est éternel est par là même improduit et incorruptible [4]. » Tout cela ressemble très-fort aux types intelligibles, éternels, dont la connaissance produit seule, suivant Platon, une science véritable.

Comme les sophistes ambitionnaient de paraître sages plutôt que de l'être véritablement, ils ne cherchaient point la vérité, mais l'apparence ; ne s'appliquaient point à raisonner juste, mais subtilement. Ils s'y prenaient pour cela de plus d'une façon. Les uns faisaient apprendre à leurs disciples un grand nombre de discours composés d'avance sur toutes sortes de matières. Interrogés, ils surprenaient par une averse de paroles élégantes et de raisonnements plausibles [5]. D'autres, c'étaient principalement ceux d'Ionie, au lieu de répondre à ce qu'on leur demandait, décochaient à leurs interrogateurs quelques petits mots énigmatiques ; voulait-on savoir pourquoi, on était

[1] Plut., *De placit. phil.*, l. 1, c. 10. — [2] *Phys.*, l. 2, c. 1, 3. — [3] De Gérando., *Hist. comparée des syst. de phil.*, c. 12, p. 352. — [4] *De morib.*, l. 6, c. 3. — [5] Arist., *De repreh. sophist.*, l. 2, c. ultim.

sur-le-champ frappé d'un autre mot équivoque : impossible de rien conclure avec eux [1]. D'autres enfin se glorifiaient d'argumenter pour et contre sur quoi que ce fût, et inventaient à cet effet les subtilités les plus étranges. Platon les combat les uns et les autres dans plusieurs de ses dialogues, les derniers principalement dans son Euthydème. On y voit combien les sophistes de toute espèce étaient peu à craindre pour un Platon et un Socrate. Mais on n'y trouve pas, mis à la portée de tout le monde, l'art de constater la vérité et de démasquer l'erreur, l'art de raisonner juste et de découvrir les vices d'un raisonnement faux. Ce qui n'existait point jusque-là, Aristote le fait ; et il le fait de telle sorte, que vingt-deux siècles ne trouvent rien à reprendre pour la justesse dans ses règles du raisonnement et de la discussion, autrement dans sa logique et sa dialectique : il le fait de telle sorte, que les mauvais raisonnements qui se rencontrent dans ses propres ouvrages, pèchent toujours contre quelqu'une des règles qu'il a constatées, et tombent toujours dans quelqu'un des défauts qu'il a signalés dans sa *Réfutation des sophistes.*

Et comment s'y prend-il pour exécuter ce grand œuvre ? Il considère attentivement le langage commun des hommes ; il observe quelle idée ils attachent généralement à telle ou telle expression qui revient fréquemment dans les discussions scientifiques ; il s'étudie à déterminer cette idée d'une manière bien nette et précise. Par exemple : Qu'est-ce que substance, quantité, relation, qualité, genre, espèce, nom, verbe, discours, etc. : voilà ce qu'il éclaircit, d'après le sens commun, dans ses *catégories* ou appellations. Une bonne partie de ce travail sert de fond à ce que l'on connaît sous le nom de grammaires. Il est même telle définition, entre autres celle du verbe, dont les grammairiens modernes n'ont pu atteindre la briève justesse. La base de sa métaphysique ou de sa science des idées universelles, n'est pas d'un autre genre. Qu'est-ce qu'on entend par expérience, art, science, sagesse ? en combien de manières se dit principe, cause, éléments, nature, contraire, un, être, substance, et ainsi de suite ? telles sont les questions fondamentales qu'il commence par résoudre dans son ouvrage *de la Métaphysique.* La méthode dont il se sert, se voit dès les premier et second chapitres du premier livre, où il cherche à définir ce que c'est que la philosophie.

« Tous les hommes, dit-il, désirent naturellement de savoir, non pas tant pour l'usage qu'ils peuvent en faire, que pour le plaisir même de savoir. La connaissance qu'ils estiment le plus, est ce qu'ils appellent sagesse ou philosophie ; tous sont persuadés qu'elle s'oc-

[1] Plat., *Théétète*, t. 2, p. 129, ed. bip.

cupe des premières causes, des premiers principes. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer l'idée que nous avons d'un sage ou d'un philosophe. Nous pensons d'abord qu'un philosophe sait tout, autant que cela est possible, sans avoir cependant la science des détails : ensuite, qu'il sait ce qu'il y a de plus difficile ; sentir, par exemple, est une chose commune à tous : aussi est-elle facile et n'y a-t-il rien de philosophique là-dedans. Puis, nous regardons comme plus sage dans une science, celui qui la sait avec plus de certitude, et qui est plus capable d'en développer les causes. Parmi les sciences, nous appelons plutôt sagesse et philosophie celle qui a pour but elle-même et le savoir, que celle qui se rapporte à une autre ; celle qui commande, plutôt que celle qui sert. Telles sont les idées que nous avons de la sagesse et des sages. Or, tout cela se trouve réuni dans la science des premières causes, des premiers principes, des notions universelles. Elle connaît tout en quelque sorte ; elle connaît ce qu'il y a de plus difficile, de plus éloigné des sens ; elle connaît avec plus de certitude, elle est le plus capable d'enseigner, elle est ce qu'il y a de plus scientifique, parce qu'elle connaît les premiers principes de toutes les sciences ; c'est à elle à commander, parce qu'elle sait pourquoi chaque chose doit se faire, elle en connaît le bien final. L'histoire vient à l'appui. On avait les choses nécessaires pour une vie commode, lorsqu'on se mit à cultiver la sagesse ; ce qui fait bien voir que c'est pour elle-même et non pour une autre utilité que nous la cherchons. Comme nous appelons libre un homme qui existe pour lui et non pour un autre : de même, parmi les sciences, la philosophie seule est la science libre, parce que seule elle n'existe que pour elle. Aussi la possession en sera-t-elle justement regardée comme une chose non humaine ; car la nature de l'homme est esclave en bien des choses. Simonide a dit, en conséquence, que Dieu seul a ce don précieux ; mais, comme la Divinité n'est point jalouse, les hommes ne doivent pas perdre l'espoir d'y participer. Il n'y a donc aucune science plus honorable ; car la plus divine est sans doute la plus honorable aussi : or, la philosophie l'est de deux manières. En effet, celle que Dieu possède principalement et qui est la science des choses divines, est certainement la plus divine des sciences. La sagesse a ces deux avantages : s'occupant des causes, elle s'occupe de Dieu que tous regardent comme cause et principe ; ensuite, Dieu la possède ou bien lui seul, ou bien principalement. Les autres sciences peuvent donc être plus nécessaires en la vie, mais aucune n'est meilleure [1]. »

[1] Arist., *Metaph.*, l. 1, c. 1 et 2.

On voit, que pour trouver la définition de la sagesse ou de la philosophie, et il en est ainsi de tout, Aristote ne fait que résumer les notions communes que tout le monde en a. On voit aussi que, suivant Aristote comme suivant Platon, la sagesse habite en Dieu seul, et que ce n'est que par la bonté divine que nous y avons part. Ils semblent l'un et l'autre un lointain écho de Salomon, qui nous montre la sagesse engendrée de l'Éternel avant tous les siècles, arrangeant avec lui toutes choses, se jouant devant lui dans l'univers, faisant ses délices d'être avec les enfants des hommes, et élevant sa voix jusqu'aux portes des cités [1].

En considérant le langage commun des hommes avec cette attention réfléchie, Aristote fit une découverte qui, petite en apparence, a eu d'immenses résultats en donnant à l'intelligence et à la parole humaine quelque chose de plus suivi, de plus nerveux, de plus ferme qu'auparavant. Le premier, il remarqua la forme naturelle et complète du raisonnement, le syllogisme, en constata les règles et les abus. Chose étonnante ! Cicéron et saint Augustin ont trouvé, dans la philosophie d'Aristote et de Platon, une espèce de trinité scientifique : l'être, la vérité, le bien. Une trinité analogue se révèle dans le raisonnement complet. On y distingue trois propositions : la majeure, la mineure, la conclusion ; et trois idées principales ou trois termes : les deux extrêmes et le moyen terme ou le médiateur. Le syllogisme est parfait, lorsque, la première proposition subsistant par elle-même, la seconde procède de la première, et que la troisième procède à la fois de la première et de la seconde ; autrement encore, lorsque le moyen terme ou le médiateur, quoique personnellement distinct des deux extrêmes, est cependant de même nature que l'un et l'autre. Au fond, toutes les règles du syllogisme reviennent à cette unité dans la trinité, à cette trinité dans l'unité.

De plus, suivant Aristote, les propositions fondamentales, desquelles émane la conclusion, reposent uniquement sur la foi. « Il y a démonstration, dit-il, lorsque le syllogisme procède de propositions vraies et premières, ou bien de propositions émanées de celles-ci. Sont vraies et premières celles qui obtiennent créance, qui persuadent par elles-mêmes et non par d'autres. Car, dans les principes scientifiques, il ne faut pas chercher le pourquoi ; mais chacun des principes doit être cru, doit être de foi par lui-même [2]. » Il tire de là cette conséquence, que c'est une nécessité de croire aux principes

[1] Prov., 8. [2] Ἀπόδειξις δὲ ἐστιν ὅταν ἐξ ἀληθῶν καὶ πρώτων ὁ συλλόγισμος ἦ, ἤ ἐκ τοιούτων ἃ διὰ τινων πρώτων καὶ ἀληθῶν τῆς περὶ αὐτὰ γνώσεως τὴν ἀρχὴν εἴληφε. Ἔστι δὲ ἀληθῆ μὲν καὶ πρῶτα τὰ μὴ δι' ἑτέρων, ἀλλὰ δι' αὑτῶν ἔχοντα

et aux prémisses plus qu'à la conclusion [1]. « J'appelle principes démonstratifs, dit-il encore, les opinions communes par lesquelles tous les hommes démontrent, par exemple, qu'il n'y a pas de milieu entre le oui et le non ; qu'il est impossible qu'une chose soit tout à la fois et ne soit pas, et autres propositions semblables [2]. » Ainsi donc Aristote fonde les premiers principes, non sur l'évidence, comme on le lui fait dire dans bien des livres, mais sur la foi, la persuasion commune, mais sur le sens commun. La science n'exclut donc pas la foi, mais la suppose au contraire. Cela est tellement vrai, qu'Aristote dit dans un passage : *Quiconque croit et connaît les principes, celui-là sait* [3]. Et ailleurs il approuve qui définirait la science, *une conception très-digne de foi* [4].

Il s'appuie toujours sur le même fondement pour établir sa dialectique ou son art de discuter scientifiquement. Examinant quelles propositions il convient de discuter ou non, il s'exprime en ces termes remarquables : « Personne, ayant du sens, n'entreprend à prouver ce qui n'est approuvé de personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous ou à la plupart ; car ceci ne présente aucun doute, et cela, nul ne l'admettrait. La proposition dialectique est donc une question qui paraît probable, soit à tous, soit à la plupart, soit aux sages ; et à ceux-ci, soit à tous, soit à la plupart, soit aux plus renommés, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas un paradoxe ; car on admet volontiers le sentiment des sages, dès qu'il n'est pas contraire au sentiment du grand nombre [5]. Se mettre en peine de ce que le premier venu avance de contraire au sentiment commun, est une sottise. Il ne faut pas examiner tout problème ni toute proposition, mais celle-là seulement au sujet de laquelle pourrait avoir des doutes un homme ayant besoin de raison, et non pas de châtiment ou de sensation. Car ceux qui douteraient s'il faut honorer la Divinité, aimer ses parents ou non, ceux-là ont besoin d'être châtiés ; ceux qui doutent si la neige est blanche ou non, ont besoin de voir. Il ne faut pas non plus s'occuper de problèmes dont la démonstra-

τὴν πίστιν. Οὐ δεῖ γὰρ ἐν ταῖς ἐπιστημονικαῖς ἀρχαῖς ἐπιζητεῖσθαι τὸ διὰ τί· ἀλλ' ἑκάστην τῶν ἀρχῶν αὐτὴν καθ' ἑαυτὴν εἶναι πιστήν. 1. *Top.*, 1.

[1] Μᾶλλον γὰρ ἀνάγκη πιστευειν ταῖς ἀρχαῖς τοῦ συμπεράσματος. *Analyt. post.*, l. 1, c. 2. *Sub fin.* — [2] Λέγω δὲ ἀποδειχτικάς, καὶ τὰς κοινὰς δόξας, ἐξ ὧν ἅπαντες δειχνύουσιν, οἷον, ὅτι πᾶν αναγκαῖον, ἢ φάναι, ἢ ἀποφάναι, καὶ ἀδύνατον ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι. *Metaph.*, l. 2, c. 2. — [3] Ὅταν γάρ τις πιστεύῃ, καὶ γνωριμοὶ αὐτῶν ὦσιν αἱ ἀρχαὶ, ἐπίσταται. *De Morib.* ad Nicomach., l. 6, c. 3. — [4] Ὑπόληψιν πιστοτάτην. *Top.*, l. 5, c. 2. — [5] *Ibid.*, l. 1, c. 8.

tion est trop près ou trop loin : dans le premier cas, il n'y a point de doute ; dans le second, une discussion n'en viendrait point à bout [1]. » Ainsi parle Aristote. Ceux-là donc qui ont perdu leur temps en de vaines disputes, étaient certainement bien loin de suivre les préceptes de ce philosophe.

On a beaucoup vanté en France la méthode et les règles du doute scientifique, inventées, dit-on, par Descartes. La vérité est que c'est Aristote le premier, qui a remarqué la nécessité et les bornes légitimes du doute méthodique pour acquérir une science véritable. Dans la *Métaphysique*, on lit un chapitre intitulé : *Usage du doute et où il faut douter.* « Pour parvenir à la science que nous cherchons, dit-il, c'est une nécessité d'examiner d'abord en quelles choses il faut douter ; ce sont celles où quelques-uns pensent différemment des autres, et celles encore où, sans cela, il a été omis quelque chose de principal [2]. » Ainsi donc Aristote, d'accord avec le bon sens, n'entend pas qu'on doive ni même qu'on puisse douter de tout, mais là seulement où les avis sont partagés, et où l'on s'aperçoit qu'une considération importante a été négligée.

Longtemps on a cru, non sans des motifs plausibles, que Descartes voulait l'universalité du doute, et qu'il ne donnait à chacun d'autre règle pour en sortir que sa propre raison, son évidence individuelle, raison qu'il supposait doutant d'elle-même aussi bien que de tout le reste. Aristote a évité le premier inconvénient, et il combat le second. Au dixième livre de sa *Métaphysique*, il y a un chapitre, c'est le sixième, qui a pour inscription : *Ce qui paraît à chacun n'est pas certain pour cela.* « Ce que soutient Protagoras, dit-il, à savoir que l'homme est la mesure de toutes choses, revient à ce que disent d'autres sophistes, que la même chose peut à la fois être et n'être pas. En effet, c'est dire : ce qui paraît à chacun est certain. Cela étant, il arrivera que la même chose est, et, en même temps, n'est pas ; qu'elle est en même temps mauvaise et bonne, et ainsi de beaucoup d'autres contradictions : attendu que telle chose paraîtra bonne à ceux-ci et mauvaise à ceux-là, et que la mesure pour chacun sera ce qui lui paraît. Vouloir donner la même créance aux opinions et aux imaginations de gens qui se contredisent, c'est le fait d'un sot. Cela est manifeste d'après ce qui arrive dans les sensations. Jamais la même chose ne paraît douce aux uns et le contraire aux autres, lorsque les sens et le discernement de ceux-ci ou de ceux-là ne sont pas corrompus ou dérangés. D'où il faut tirer la conséquence que les uns sont la mesure et que les autres ne la sont pas. J'en dis autant du

[1] *Ibid.*, c. 9, *in fine.* — [2] *Mét.*, l. 2, c. 1.

bien et du mal, de l'honnête et du déshonnête, et autres objets semblables [1]. » Ailleurs il résume le tout en deux mots : « Ce qui paraît à tous, nous disons que cela est ; qui ôterait cette croyance, ne dirait rien de plus croyable [2]. » C'est-à-dire : si l'on ne croit point au sens commun, à l'ensemble des premiers principes communs à tous les hommes, on ne peut plus rien croire; il n'y a plus de certitude, plus de vérité pour l'homme : c'est le doute universel et la mort de l'intelligence. Plus loin, dans un chapitre intitulé : *De la méthode d'enseigner*, il donne cette règle générale : « Pour établir la foi de ce qu'on avance, il faut apporter des raisons, des témoignages, avec des exemples analogues ; car la plus forte preuve, c'est qu'il soit constant que tous les hommes confessent ce que l'on dit. Si l'on ne peut pas réussir jusque-là, il faut au moins s'appuyer de quelque vraisemblance ; car chacun a quelque chose de vrai que l'on peut tirer en preuve. Ce qui se dit avec vérité, mais obscurément, deviendra clair si l'on substitue des expressions mieux connues à celles qui sont confuses [3]. »

Finalement, Aristote part du sens commun comme base, il y revient comme règle, et dans sa *Logique* ou l'art de raisonner, et dans sa *Dialectique* ou l'art de discuter, et dans sa *Métaphysique* ou la science des idées universelles. Ce n'est pas qu'il ne se trompe quelquefois en route ; mais il enseigne lui-même comment se redresser.

Ce qui est surtout remarquable, c'est que Descartes lui-même a fini par revenir aux idées d'Aristote. Car, d'après ses réponses authentiques aux objections de ses amis, que nous verrons en détail au quatre-vingt-septième livre de cette histoire, il est certain que Descartes ne prétendait nullement révoquer en doute, ne fût-ce que momentanément, les premiers principes qu'il croyait même innés dans l'homme, ni non plus les conséquences pratiques et morales qui en découlent naturellement ; mais uniquement les jugements et conclusions ultérieurs et métaphysiques qui constituent la science proprement dite, et dans lesquels seuls peut se trouver l'erreur [4]. En quoi il est d'accord avec Aristote, qui dit que la science n'est pas des premiers principes, mais des conclusions, et qui appelle premiers principes les propositions qui obtiennent créance, qui persuadent par elles-mêmes et non par d'autres. Si maintenant on restreint, comme cela se doit, la signification du *sens commun* à l'ensemble de ces premiers principes de la raison naturelle et de leurs principales conséquences, les divers systèmes de philosophie sur la

[1] *Mét.*, l. 10, c. 16.—[2] *De morib.* ad Nicomach., l. 10, c. 2.—[3] *Ibid.*, l.1, c. 6.—[4] Descartes, *Réponses aux secondes objections. Réponses aux sixièmes objections.*

certitude scientifique pourront aisément se concilier et même se fondre en un.

Chose étonnante, après tant de siècles d'études, de raisonnements et d'expériences : la logique, la dialectique et la métaphysique d'Aristote se trouvent encore l'ensemble le plus clair, le plus précis et le plus complet sur ces matières.

Qui posséderait ces trois sciences, mais s'en tiendrait là, aurait sans doute de la force et de la concision dans l'esprit. Ce serait comme un corps tout os et tout nerfs, mais n'ayant peut-être point de chair, point de peau, point de couleur, point de grâce. Il est un art qui aide la nature à y joindre ces autres avantages ; à donner à la justesse et à la vigueur de la pensée, l'expression convenable pour la faire entrer plus facilement dans les cœurs : on l'appelle rhétorique ou l'art de bien dire, l'art de persuader. C'est encore Aristote le premier qui en a écrit un traité complet. Il regarde cet art comme une suite et un complément de la dialectique. Tous les hommes participent à l'un et à l'autre. Il n'y en a pas un qui ne se mêle de raisonner et de discuter, qui n'entreprenne d'accuser un ennemi ou de se défendre soi-même. Dans le grand nombre, les uns le font au hasard, les autres par une certaine habitude. Observer pourquoi tantôt ils réussissent, tantôt ils ne réussissent pas, tout le monde convient que c'est là une œuvre de l'art. La rhétorique est ainsi, selon Aristote, l'art qui enseigne à trouver sur chaque objet ce qu'il y a de plus propre à persuader. Ces objets sont de trois sortes, qui rentrent au fond l'une dans l'autre : 1° le juste et l'injuste, pour accuser ou défendre : c'est le genre judiciaire ; 2° l'utile et le dangereux, pour savoir si ce qu'on veut faire l'est ou ne l'est pas : c'est le genre délibératif ; 3° l'honnête et le honteux, pour louer ou blâmer : c'est ce qu'on appelle le genre démonstratif. Mais il est facile de voir combien le christianisme a rehaussé la vocation de l'éloquence. Il s'agit de persuader à tous et à chacun de pratiquer la justice, comme ce qu'il y a de plus beau, de plus utile, de plus honorable ; et d'éviter l'injustice comme ce qu'il y a de plus laid, de plus funeste, de plus honteux, et en ce monde et en l'autre. Sans avoir de tout cela une idée bien nette, Aristote sentait néanmoins, comme Platon, que cela devait être ainsi. Il démontre que la rhétorique est utile, par la raison que la vérité et la justice sont naturellement meilleures que leurs contraires. Ce qui suppose que la rhétorique ne doit persuader aucune chose mauvaise, comme il le dit lui-même [1], mais uniquement la justice et la vérité, comme nous l'avons vu dire à Platon et à So-

[1] Arist., *Rhet.*, l. 1, c. 1.

crate. Il n'y a que l'éloquence chrétienne qui se propose ce but, et qui ne se propose que celui-là.

Au-dessus de ce qu'on appelle communément éloquence oratoire, s'élève quelque chose de plus magnifique encore, la poésie. Si le raisonnement est comme les os et les nerfs, l'éloquence comme la chair, le sang et les couleurs qui produisent la beauté et les grâces : la poésie est comme une transfiguration surhumaine de tout le corps par une participation plus abondante à la nature divine, tels à peu près que seront nos corps à la résurrection glorieuse. Aussi tous les siècles et tous les peuples ont-ils supposé dans la poésie quelque chose de plus divin, soit pour le principe qui l'inspire, soit pour le langage qu'elle parle, soit pour le sujet de ses chants. La gentilité, l'antiquité en général, à qui Dieu ne s'était pas manifesté autant qu'il l'a fait depuis, ne pouvait que pressentir obscurément tout ce que la poésie devait être. Ses poëmes les plus beaux ne sont à considérer que comme des essais, des ébauches ; les observations d'Aristote à cet égard, que comme des notions élémentaires. Car Aristote est encore le premier qui ait écrit sur cette matière un traité complet. Et il y suit la même marche que dans tout le reste. Il observe ce que, dans les poëmes de son temps, on trouvait généralement beau ou défectueux ; il tâche d'en découvrir les causes, et réunit le tout, avec sa netteté et sa concision ordinaires, dans un livre qu'il nomme *Poétique*, et dont il ne nous est parvenu qu'un fragment. Ses observations ne se rapportent qu'aux poëmes grecs : il n'en connaissait point d'autres. Aujourd'hui, que les différentes nations de la terre ont autant de communications les unes avec les autres qu'en avaient jadis entre eux les petits États de la Grèce ; aujourd'hui que la foi nous fait entrevoir, et pour le corps et pour l'âme, une vie, un monde, une éternité surnaturels et divins : aujourd'hui pour faire une poétique dans les vrais principes d'Aristote, il faudrait observer d'abord ce qu'on trouve généralement beau ou non dans tous les poëmes connus de l'univers, en découvrir les causes, y joindre les vues nouvelles et infinies qui s'ouvrent devant la contemplation chrétienne, et exposer le tout avec ordre, clarté et précision. Vouloir qu'il n'y ait de beau que ce qu'Aristote a observé dans les poëmes grecs, et dans la mesure que cela s'y trouve, c'est pécher non moins contre Aristote que contre le bon sens.

Être, vérité, bien, telles sont les trois grandes relations sous lesquelles la philosophie considère toutes choses. L'être, considéré en soi, s'appelle simplement l'être ; considéré comme l'objet de notre intelligence, il s'appelle vérité ; comme objet de notre volonté, il s'appelle bien. Dieu, étant l'Être suprême, est par conséquent aussi

la souveraine vérité et le souverain bien. Le soleil du monde visible est son image, suivant la comparaison de Socrate et de Platon. Sans le soleil, non-seulement rien ne se voit, mais rien ne naît ni ne vit. C'est lui qui fait naître, qui fait voir, qui fait vivre. Et cependant cette naissance, cette vision, cette vie n'est pas encore le soleil. Pareillement, le souverain bien, le soleil du monde intelligible, non-seulement nous fait connaître les choses que nous connaissons, c'est lui encore qui leur donne l'être et l'essence : et cependant ce n'est pas une essence que le souverain bien, mais il surpasse l'essence même en dignité et en puissance [1]. Ce sont les paroles de Socrate et de Platon. Elles reviennent à cette pensée : tout ce que les créatures ont de beau, de bon, d'aimable vient de Dieu ; et cependant tout cela n'est encore rien en comparaison de Dieu, qui est infiniment plus encore, et bon, et beau, et aimable ; de Dieu qui est la bonté, la beauté, l'amabilité même. Les moyens d'arriver à ce bien, qui surpasse toute essence créée, s'appellent vertus. Les trois principales s'élancent directement vers lui et s'y attachent : ce sont la foi, l'espérance et la charité divines. La religion ou la piété lui rend tous les hommages qui lui sont dus. La justice, la tempérance, la force, la prudence nous aident à surmonter tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de sa loi. Plus l'homme est animé de ces vertus, plus il ressemble à Dieu, plus il s'unit au souverain bien, plus il est heureux. Ce bonheur ne sera parfait que quand notre intelligence contemplera face à face la vérité suprême, que notre volonté s'unira substantiellement à ce bien ineffable, et que notre corps, ressuscité glorieux, spirituel, incorruptible, participera lui-même à la gloire de l'âme. En attendant, l'espérance de ce bonheur soutient le juste au milieu des plus rudes épreuves. Oui, disait un sage de mille ans plus ancien que Socrate, oui, disait Job, « je sais que mon rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. Et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux ; cette espérance repose dans mon sein [2]. »

Telle est la science complète du bien, la morale catholique. Socrate et Platon en avaient pressenti ce qu'il y a de plus élevé : que Dieu est le souverain bien, la cause unique de tout ce qui est bon : que toutes les vertus se résument à devenir semblable à Dieu par la sainteté, la justice et la sagesse : que pour produire des vertus non pas seulement apparentes, mais réelles, l'unique moyen est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses [3] ; que l'injustice sera punie infailliblement

[1] *De rep.*, l. 6, p. 119 et 120, t. 7, ed. bip. — [2] Job, 19. — [3] Plat., *Conviv.* S. Aug., *De civ.*, l. 8, c. 8.

ou dans ce monde ou dans l'autre. Leur rhétorique même et leur politique reposent sur ces bases. Aristote, leur disciple, sans être contraire à ces doctrines, ne s'élève point aussi haut dans sa morale. Il a commence par la question du souverain bien, examine les caractères qu'il doit avoir pour rendre l'homme souverainement heureux, quels sont les moyens ou les vertus qui peuvent nous conduire à ce bonheur ; mais il n'examine tout cela que pour la vie présente. Son éthique ou sa morale se divise, d'après cela, en *éthique* ou morale proprement dite, pour se conduire soi-même : *économique*, pour conduire sa maison ou sa famille : *politique*, pour conduire une cité, un État. Il ne voit rien au-dessus d'une politique nationale : ses idées ne s'élèvent pas jusqu'au genre humain, jusqu'à la société humaine, encore moins jusqu'à la société des hommes avec Dieu, telle que l'Église catholique l'a réalisée. Il ne parle d'aucune vertu qui ressemble à la foi, à l'espérance et à la charité divines : d'aucune vertu qui ressemble à l'humanité, à l'amour des hommes comme hommes, comme enfants du même père, habitants de la même cité et appelés au même bonheur éternel. Il est aisé de concevoir combien une pareille morale doit être incomplète, inconsistante, froide, impuissante. Aussi Aristote lui-même dit-il que les philosophes peuvent bien engager à la vertu quelques jeunes gens bien nés, et encore sera-ce beaucoup s'ils y parviennent ; mais, pour la multitude, il est impossible d'y réussir ; son naturel est d'obéir non point à ce qui est honnête, mais plutôt à la crainte. C'est l'affaire de la politique et des lois [1].

Impuissante sur l'esprit des hommes, si elle n'est qu'humaine, la morale ne trouve de consistance et de force qu'en Dieu. Aristote en est témoin. Quelque effort qu'il fasse pour fonder une morale purement terrestre, ses propres raisonnements le ramènent à Dieu sur tous les points principaux. On le voit dans sa définition du souverain bonheur, principe et fin de toute la morale. Résumant ses dix livres de morale à Nicomaque, où il a montré que le souverain bien n'est ni dans la volupté, ni dans les honneurs, ni dans les richesses, ni même dans une vertu active, il conclut que le bonheur suprême de l'homme consiste dans la contemplation de l'intelligence, accompagnée de plaisir à cause de la beauté qu'elle contemple, la sagesse. Ce bonheur suppose que l'homme ne manque de rien, qu'il jouit du repos et du calme, qu'il a l'assurance d'une parfaite longueur de vie : car le souverain bonheur ne souffre rien d'imparfait. Aristote avoue finalement que c'est là quelque chose au-dessus de l'homme, quelque chose de divin ; et il en tire la conséquence, que, bien loin de suivre

[1] *De mor. Nicom.*, l. 10, c. 10.

cette maxime : — Le mortel ne doit rien ambitionner d'immortel, — il faut tendre, au contraire, à tout immortaliser, afin de vivre selon ce qu'il y a de divin, et trouver ainsi le bonheur auquel tout le monde aspire [1].

La béatitude chrétienne remplit toutes ces conditions et au delà. Elle consiste dans la claire vue, dans la contemplation immédiate de Dieu, souverain être, souveraine sagesse, souveraine amabilité. Cette contemplation est accompagnée d'une joie ineffable, d'un repos délicieux : le corps ressuscité, exempt de tout besoin et de toute peine, participe à cette gloire ; l'homme ainsi glorifié, le saint, est assuré d'une parfaite longueur de vie, d'une éternité sans fin. Partout ailleurs, l'on manque toujours ou l'on craint toujours de manquer de quelque chose : partout ailleurs, le bonheur ne saurait être parfait. Voilà qui certainement est au-dessus de l'homme. Pour s'en approcher dès cette vie, il faut, autant que possible, tout immortaliser, pensées, paroles, actions, affections, et vivre, non plus selon ce qu'il y a d'humain et de terrestre, mais selon ce qu'il y a de divin et de céleste. Lors donc qu'Aristote cherche à tout borner à la terre, à ne remonter pas plus haut que la politique, il pèche non-seulement contre la vérité, mais encore contre lui-même.

On peut tirer la même conséquence du raisonnement qu'il fait un peu plus loin. « Celui qui agit selon l'esprit, qui le soigne, qui est parfaitement disposé, semble devoir être très-chéri de la Divinité et par là même très-heureux. Or, que tout cela appartienne au sage, il n'y a point de doute. Le sage serait donc le plus chéri de la Divinité et par conséquent le plus heureux [2]. »

Le plus grand bonheur, suivant Aristote, est donc d'être aimé de Dieu. Ailleurs il nous apprend que Dieu seul possède la sagesse ou du moins qu'il la possède principalement, et que l'homme ne peut y participer que par la grâce divine. Dieu est donc, de toutes les manières, le souverain bien, la source du bonheur suprême. Pourquoi donc ce même Aristote, au lieu de parler comme Socrate et Platon qu'il nomme ses amis, au lieu de dire nettement avec eux que le souverain bien est l'être subsistant par lui-même, cause unique de tout ce qui est bon, va-t-il s'envelopper dans de subtils raisonnements pour amener tout à la terre, sans pouvoir y réussir, sans pouvoir s'empêcher d'avouer la même chose à la fin ? Pourquoi oppose-t-il à ses deux amis que, si le souverain bien est un être subsistant par lui-même, la possession n'en est pas faite pour l'homme, lorsque lui-même conclut que le suprême bonheur, tel que lui-même imagine

[1] *De morib. Nicom.*, l. 10, c. 7. — [2] *Ibid.*, c. 9.

qu'il doit être, est une chose au-dessus de l'homme? Puisque, bon gré, mal gré, le souverain bonheur est de Dieu et en Dieu, pourquoi ne pas parler des vertus qui tendent plus directement à Dieu, et par là même au bonheur ? Puisque le comble du bonheur pour le sage est d'être aimé de Dieu, pourquoi ne pas conclure que le principal devoir et du sage et de tout homme, c'est d'aimer Dieu ?

Heureux le chrétien qui est délivré de toutes ces incertitudes ; qui dit tous les jours avec l'Église catholique : Je crois la vie éternelle ; qui apprend de son catéchisme que cette éternelle vie est la claire vue de Dieu, la jouissance parfaite de tous les biens : qui tous les jours produit les actes des vertus les plus méritoires de ce bonheur infini, la foi, l'espérance et la charité. Heureux le chrétien qui, aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et le prochain comme soi-même, pour l'amour de Dieu, accomplit toute la loi et les prophètes ; le chrétien qui, en aimant le prochain comme soi-même, accomplit par là même toute vertu et toute justice à l'égard de ses semblables ! Telle est la divine morale où Aristote n'a pas atteint, mais que Platon et Socrate ont entrevue.

Où l'on retrouve Aristote avec tous ses avantages, avec sa netteté et sa précision, c'est dans ce qu'il dit sur les vertus moins élevées et connues plus généralement de tous les gentils : la tempérance, la justice, la force, la prudence. Il a deux livres admirables sur l'amitié. Quelquefois il redresse ses maîtres. « Socrate se trompait, dit-il, quand il soutenait que la prudence était toutes les vertus ; mais il avait raison de dire qu'il n'y a point de vertu sans la prudence. En voici la preuve. Tous les hommes, quand ils définissent la vertu, disent que c'est une habitude conforme à la droite raison. Or, la droite raison est celle que la prudence dirige. Tous les hommes devinent donc en quelque sorte que la vertu est une habitude conforme à la prudence [1]. » Il n'approuvait pas non plus Socrate, enseignant que les vertus n'étaient que des sciences ; car les sciences ne sont que dans la partie intellective de l'âme, et non dans la partie affective et sensitive ; si donc la vertu n'est qu'une science, il n'y aura point de vertu dans les sentiments, les affections, le cœur, la volonté [2]. Le sens commun est encore ici pour Aristote. Il n'est personne qui ne sache par expérience qu'il ne suffit pas de connaître le bien pour le faire ; il n'est personne qui n'ait éprouvé plus d'une fois la vérité de ce que dit le poëte : Je vois ce qui est meilleur, et je l'approuve : je suis cependant ce qui est plus mauvais [3].

[1] *De mor. Nicom.*, l. 6, c. 13 — [2] *Ibid.*, et *Magn. moral.*, l. 1, c. 1. — [3] Ovid. *Video meliora, proboque; deteriora sequor.*

Aristote parle fort bien du libre arbitre; distingue avec soin ce qui est volontaire et ce qui ne l'est pas, ce que l'on fait spontanément et avec connaissance, de ce que l'on fait par violence ou sans le savoir. Nous confessons tous, dit-il entre autres, que ce que l'on fait volontairement et à dessein, l'on en est cause ; mais qu'on ne l'est pas de ce que l'on fait involontairement. En conséquence, si quelqu'un fait le bien ou le mal volontairement et à dessein, nous le louons ou le blâmons : s'il le fait sans le vouloir ou sans le savoir, il n'y a ni louange, ni blâme. Bien plus, celui qui fait le mal sans le vouloir et contre son intention, au lieu de le blâmer, nous le plaignons. En un mot, conclut-il, qui que ce soit que nous louions ou que nous blâmions, nous regardons moins à ce qu'il a fait qu'au dessein qu'il a eu [1]. Il ajoute que ces principes méritent une grande attention de la part des législateurs, pour distribuer avec justice les récompenses et les châtiments.

Parlant du droit qui régit ou doit régir les États, il ne distingue pas avec moins de justesse le droit naturel et le droit légal. Le droit naturel, dit-il, est celui qui a partout la même force, qu'il ait été décrété ou non. Le droit légal est celui qui, dans le principe, peut être indifféremment d'une manière ou d'une autre, mais non plus quand il est décrété : tels sont les poids et mesures [2]. Le juste est la coutume non écrite de tous les hommes ou du moins de la plupart, qui définit ce qui est honnête et ce qui est honteux : par exemple, honorer ses parents, faire du bien à ses amis, être reconnaissant envers ses bienfaiteurs, les lois écrites ne commandent pas ces sortes de choses, mais cela est ordonné par la coutume non écrite et par la loi commune. Voilà ce que c'est du juste. La loi, au contraire, est le commun consentement de la cité, ordonnant par écrit ce qu'il faut faire en particulier [3]. Il y a donc deux espèces de lois, la loi commune et la loi particulière, celle-là non écrite, celle-ci écrite. La loi commune est la loi naturelle. C'est ce quelque chose que tous les hommes augurent être de sa nature universellement juste ou injuste, lors même qu'ils n'auraient aucune société, aucun pacte les uns avec les autres. Il n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier, dit Euripide, mais il vit toujours : nul ne saurait dire de qui il est [4].

Quant à l'application de sa morale à la famille et aux États, voici la substance de ce que dit Aristote.

La communauté de l'homme et de la femme, la société domestique ou la famille, est naturelle et nécessaire : naturelle, parce que c'est

[1] Eudem., l. 2, c. 6 et 11. — [2] *Ibid.*, l. 4, c. 5. — [3] *Rhet. ad Alex.*, c. 2. — [4] *Rhet.*, l. 1, c. 13.

là que l'homme naît et qu'il devient homme; nécessaire, parce que l'homme ne naît et ne devient homme que là.

La communauté de plusieurs familles ou maisons est une bourgade. La bourgade se forme naturellement par des colonies de la famille.

La communauté parfaite de plusieurs bourgades est une cité, un État, une société politique. Il appelle communauté parfaite, celle qui se suffit généralement à elle-même. La cause qui la fait naître, c'est de vivre ; la cause qui la fait subsister, c'est de vivre bien.

Toute cité, toute société politique est donc naturelle, puisque les communautés premières le sont, la famille et la bourgade, et qu'elle en est la fin. Or, la fin, c'est la nature. Car ce qu'est une chose, lorsque sa formation est achevée, homme, cheval, maison, nous disons que c'est sa nature. De plus, ce pourquoi une chose est, et ce qui en est la fin, c'est ce qu'il y a de meilleur. Or, se suffire à soi-même, c'est la fin et par conséquent ce qu'il y a de meilleur. Tout cela fait voir que la cité est naturelle, et que l'homme est naturellement un animal politique, un être fait pour la cité, pour une société complète ; beaucoup plus encore que l'abeille ou d'autres animaux qui aiment à vivre ensemble. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain. Or, de tous les êtres vivants, l'homme seul a la parole. La voix est bien le signe du plaisir et de la peine : aussi se trouve-t-elle aux autres animaux, leur nature allant jusqu'à sentir la peine et le plaisir, et à s'en donner des signes les uns aux autres. La parole est faite, au contraire, pour manifester ce qui est utile ou nuisible, par conséquent aussi ce qui est juste ou injuste. Ensuite, parmi tous les animaux, l'homme seul a le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et autres choses semblables. Or, c'est la communion de ces choses-là qui fait la famille et la cité [1].

Une famille ou maison complète se compose d'esclaves et de personnes libres. Ces dernières sont l'homme, la femme et les enfants. Chez les barbares, la femme et l'esclave étaient au même rang. Aristote reconnaît que, suivant quelques-uns, l'esclavage n'était pas selon la nature ni selon la justice, mais un effet de la violence Pour lui. il est d'avis qu'il y en a de naturellement esclaves.

Le droit de commander et le devoir d'obéir, ayant pour fin le salut commun, sont déterminés par la nature. Qui est dans la société ce que l'âme est dans l'individu, qui est capable de prévoir par son intelligence, celui-là est naturellement chef et maître ; qui est dans la société ce que le corps est dans l'individu, qui peut exécuter par son corps ce qui a été prévu, celui-là est naturellement sujet ou esclave.

[1] *De rep.*, l. 1, c. 2.

Il y a donc des esclaves par nature [1]. Aristote prétend même que la nature distingue physiquement les esclaves des hommes libres; aux uns elle donne des corps robustes, tels qu'il en faut pour les travaux mécaniques: aux autres, des corps inaptes à ces sortes de travaux, mais propres à la vie politique [2].

Il ne met aucune différence entre maître, despote, souverain, chef, commandant, d'une part; ni entre serviteur, esclave, sujet, subordonné, commandé, de l'autre. Est esclave quiconque ne commande pas: n'est libre que qui participe à la souveraineté, comme dans les démocraties [3].

D'après cela, il définit l'esclave une espèce de propriété animée. Naturellement il n'est point à lui, mais à un autre. Son service diffère peu de celui des animaux domestiques [4].

Une difficulté l'embarrasse. Outre les vertus instrumentales et ministérielles, en faut-il aux esclaves encore d'autres, telles que la tempérance, le courage, la justice? Si oui, en quoi diffèrent-ils des personnes libres? si non, comment seront-ils hommes? Aristote répond qu'il leur en faut le peu qui leur est nécessaire pour ne pas négliger leur besogne. En conséquence il n'approuve pas ceux qui dépouillaient les esclaves de la raison, et qui prétendaient qu'ils n'avaient qu'à recevoir des ordres [5].

Il y a quelque chose de plus fort : c'est cette réflexion qu'il fait ailleurs. Si les hommes s'étaient réunis en cité simplement pour vivre, et non pas pour vivre heureux, les esclaves et les animaux en seraient. Or, ils n'en sont point, parce qu'il ne leur est pas donné de participer au bonheur et de vivre à leur choix [6].

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, pour soutenir la naturalité de l'esclavage, Aristote va contre ses propres principes. Le père doit commander à la femme et aux enfants, dit-il, non comme à des esclaves, mais comme à des personnes libres [7]. Or, lui-même observe que la bourgade se forme naturellement par l'établissement des enfants autour de la maison paternelle. Par conséquent, selon la nature, ni dans la famille, ni dans la bourgade, ni dans la cité, il ne devrait y avoir d'esclaves.

Voici, du reste, le traitement qu'il veut que leur fasse le père de famille. Il ne doit leur souffrir ni insolence ni paresse; les faire travailler suivant le proverbe : — Il n'y a point de loisir pour l'esclave; — user de réprimandes et de châtiments lorsqu'ils en méritent; leur donner toutefois suffisamment à manger, car le salaire de l'esclave

[1] *De rep.*, l. 1, c. 2, 3, 5. — [2] *Ibid*, c. 5. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, c. 4 et 5. — [5] *Ibid.*, c. 11. — [6] *Ibid.*, l. 3, c. 9. — [7] *Ibid.*, l. 1, c. 8.

est la nourriture. Il faut même, conclut-il, fixer à tous un terme: car il est juste et avantageux que la liberté leur soit proposée comme un prix. Ils travaillent de bonne volonté, lorsque le prix et le temps sont déterminés [1]. Platon ne porte pas son humanité aussi loin dans ce qu'il dit des esclaves au sixième livre des Lois.

Aujourd'hui cette seule idée nous révolte qu'un homme vende ou achète un autre homme, comme il ferait un bœuf ou un âne. Anciennement on ne voyait rien d'extraordinaire à cela. A l'époque où nous sommes de notre histoire, la Grèce était la contrée la plus libre et la plus policée du monde, et les Athéniens, les Lacédémoniens, les Thessaliens, les peuples les plus libres et les plus policés de la Grèce. Or, dans la seule ville d'Athènes et ses environs, il y avait quatre cent mille esclaves pour trente mille personnes qui ne l'étaient pas [2]. Encore de ces trente mille, y en avait-il dix mille qui, sans être esclaves, n'avaient pas tous les droits de cité; ce qui faisait, au bout du compte, quarante esclaves pour deux citoyens, ou vingt pour un. A Lacédémone, les esclaves étaient encore plus nombreux: mais surtout ils y étaient traités plus durement. Un peuple tout entier, les Hilotes, s'y voyait réduit à un esclavage privé et public. Tous les ans les Hilotes recevaient un certain nombre de coups de fouet, sans qu'ils les eussent mérités, pour les empêcher d'oublier leur servitude. Si l'un de ces malheureux semblait, par la noblesse de sa figure ou l'élégance de sa taille, s'élever au-dessus de sa condition, on le condamnait à mort ou à être estropié. Quelquefois même, pour prévenir leurs révoltes, quand ils devenaient trop nombreux, les magistrats de Lacédémone choisissaient parmi les jeunes citoyens les plus braves et les plus hardis, et les envoyaient tout armés pour tuer les Hilotes comme des bêtes féroces [3]. C'est ainsi qu'ils en massacrèrent une fois, dit-on, jusqu'à deux mille en une seule nuit. Les Thessaliens, qui se vantaient d'être les plus libres des Grecs, paraissent avoir eu le plus d'esclaves. Ils en avaient également tout un peuple, les Penestes. Ces derniers étaient en si grand nombre, que leurs maîtres en faisaient un objet de commerce et qu'ils les vendaient aux autres nations. S'il en était ainsi dans la Grèce, que devait-ce être ailleurs? Si, dans la république d'Athènes, les dix-neuf vingtièmes de la population étaient esclaves, que devait-ce être chez les peuples que les Grecs appelaient barbares?

Mais, au lieu d'augmenter, diminuons: ne supposons que les neuf dixièmes. Il s'ensuivra toujours que ce que nous nommons peuple aujourd'hui dans chaque contrée, que la masse du genre humain était

[1] *Économiq.*, l. 1, c. 5. — [2] *Athénée*, l. 6. — [3] Thucyd., l. 4. Pausan. Lacon.

esclave, que la condition commune était l'esclavage, et que la liberté n'était que le privilége d'un très-petit nombre. Qui donc a changé nos idées là-dessus? Qui donc, dans une portion considérable de la terre, a délivré l'homme de l'homme? Ce n'est point la philosophie. Ses pères et ses princes, Socrate, Platon, Aristote, dans les constitutions et les lois qu'ils imaginent pour leurs républiques idéales, n'ont pas un mot qui laisse pressentir ni même qui semble désirer ce merveilleux changement. Aristote fait des syllogismes pour prouver que l'esclavage est une chose naturelle; Platon, vendu lui-même comme esclave, ne dit rien, ni de près ni de loin, contre un pareil trafic. Des philosophes monteront sur le trône, ils ne diront pas plus, ils ne feront pas plus que Platon ni Aristote. L'homme ne sera délivré de la servitude de l'homme, ainsi que des autres servitudes, que par l'Homme-Dieu, qui les rachètera tous et chacun au prix de son sang, qui leur donnera un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même; quiconque voudra devenir le plus grand d'entre vous, sera votre ministre, et qui voudra être le premier, sera votre serviteur [1].

Aristote ayant défini la société politique, une communauté pour vivre heureux, examine jusqu'où cette communauté doit s'étendre pour arriver à son but. Il critique à ce sujet, et avec raison, la communauté de femmes et de biens que Platon pensait introduire dans sa république idéale. Entre autres inconvénients, ce ne serait plus une communauté, mais une confusion. Il examine de même les républiques idéales de quelques autres, ainsi que les gouvernements réels de Lacédémone, de Crète, d'Athènes. Pour procéder en ses comparaisons d'une manière plus sûre et plus pratique, il avait décrit, dans un ouvrage à part, qui n'est point venu jusqu'à nous, les institutions politiques de cent cinquante États différents.

Il distingue trois sortes de gouvernements : la royauté, l'aristocratie, la démocratie, suivant que c'est un seul qui gouverne, ou quelques-uns, ou le grand nombre. Toutes les trois sont bonnes et légitimes, quand elles se proposent l'utilité commune, et non pas l'intérêt particulier des gouvernants. Lorsque le contraire arrive, elles se corrompent et dégénèrent toutes trois, la royauté en tyrannie, l'aristocratie en oligarchie, la démocratie en démagogie [2].

De ces trois formes, la royauté lui paraît la meilleure, l'aristocratie la seconde, la démocratie la dernière. Mais aussi la corruption de la royauté, ou la tyrannie, est à ses yeux ce qu'il y a de pire; et celle de la démocratie, ce qu'il y a de plus modéré. On serait tenté de

[1] Matth., 20, 26. — [2] L. 3, c. 6 et 7.

croire le contraire. C'est qu'on juge ordinairement d'après le bruit que l'on entend, et que le peuple-tyran fait beaucoup plus de bruit que de mal, tandis que le tyran qui porte le nom de roi, fait plus de mal et moins de bruit.

Ce que c'est qu'un roi, voici comme l'entend Aristote. Celui qui est capable de prévoir par son intelligence ce qui est utile à la communauté, celui-là en est le chef de par la nature. Ainsi, le père dans la famille, qui est une espèce de royauté. Aussi, dans l'origine, toutes les cités étaient gouvernées par des rois, car elles étaient alors une extension naturelle de la famille [1]. Lors donc qu'il apparaît un individu, plus vertueux à lui seul que tous les autres ensemble, il est juste, il est naturel que celui-là soit roi; car il est probable que c'est un dieu parmi les hommes. Tous lui obéiront spontanément : ce sera un roi perpétuel dans la cité [2].

Aristote donne peu à l'imagination. Ce qu'il vient de dire est d'autant plus étonnant; car cela se trouve réalisé au pied de la lettre dans la personne de l'Homme-Dieu, dans le Christ, qui est ainsi, d'après la justice et la nature, le seul roi légitime et éternel de tous.

Que s'il se trouve une race tout entière ou une classe d'hommes qui l'emporte en vertu sur tout le reste de la multitude, il est également juste, également naturel qu'elle devienne la classe royale et gouvernante, la maîtresse de tout. C'est là, d'après la force du mot, la véritable aristocratie ou le gouvernement des meilleurs [3]. Ces idées paraissent un commentaire philosophique de ces paroles de Daniel : Et le jugement fut donné aux saints du Très-Haut, et ils obtinrent la royauté [4].

D'après ces principes, on pourrait douter que le gouvernement dût jamais être confié à la multitude, comme cela se fait dans les démocraties. Aristote, qui se fait cette difficulté, y répond de cette manière : Il se peut que le grand nombre, parmi lequel chaque individu n'est pas un homme vertueux, devienne cependant, lorsqu'il est assemblé, meilleur qu'un petit nombre d'hommes excellents, non pas considéré individuellement, mais pris tous ensemble. De même que les repas où chacun paye sa part sont plus splendides que ceux dont un seul fait la dépense; car le nombre étant considérable, chacun a une portion de vertu et de prudence ; en sorte que cette multitude, en s'assemblant, devient comme un seul homme ayant plusieurs pieds, plusieurs mains et plusieurs sens : il en sera de même pour les mœurs et pour l'intelligence. C'est pourquoi le grand nombre juge mieux des œuvres musicales et des œuvres poétiques, celui-ci une partie, celui-là une au-

[1] L. 1, c. 2. — [2] L. 3, c. 13 et 17. — [3] *Ibid.* — [4] Dan.,7, 22.

tre, et tous le tout. La multitude est d'ailleurs moins accessible à la corruption que quelque peu d'hommes ou qu'un seul. Aussi la foule juge-t-elle mieux de beaucoup de choses que quelque individu que ce soit [1].

Bien que ces trois formes de gouvernement soient bonnes et légitimes en elles-mêmes, il ne faut pas croire cependant que toutes conviennent partout. Il y a des peuples naturellement royalistes, d'autres naturellement aristocratiques, d'autres enfin naturellement démocratiques, suivant que leur caractère naturel les incline à supporter une de ces formes de gouvernement plutôt que l'autre [2].

Les gouvernements dégénèrent par les mêmes causes que les individus : car les mêmes vertus forment l'homme de bien et le bon citoyen, le bon magistrat. Lors donc que le monarque règne selon la loi, sur des hommes qui le veulent bien et pour leur utilité commune, il porte le nom de roi ; mais si, entraîné par ses passions ou par ses flatteurs, il se met à gouverner d'après son caprice, pour son propre intérêt et par la violence, sur des gens qui ne veulent pas de lui, alors il devient tyran. C'est la pire espèce de gouvernement. Il ne peut subsister que par la violence et la corruption. Sa politique poursuit trois choses : réduire ses sujets à n'avoir que des sentiments bas et serviles, entretenir la défiance parmi eux, leur ôter tout moyen de rien faire. Dans ce but, étouffer tout ce qui a de la tête et du cœur, ainsi que tout ce qui peut en donner, les associations, les assemblées, les repas publics, les écoles, les réunions littéraires : employer tout au monde pour que les citoyens restent inconnus les uns aux autres, car la connaissance produit la confiance mutuelle ; avoir partout des espions pour savoir ce qui se fait ou se dit jusque dans l'intérieur des familles ; semer partout la discorde, indisposer le peuple contre les nobles, les esclaves contre les maîtres, les femmes contre les maris, car les femmes et les esclaves ne veulent guère de mal aux tyrans ; éloigner des emplois tous les hommes de bien : n'avoir pour amis que des flatteurs ; se faire garder, non par ses sujets, mais contre ses sujets par des étrangers. Enfin, il n'est aucune espèce de méchanceté qui manque à la tyrannie [3].

L'aristocratie dégénère pareillement en ce qu'on appelle oligarchie, lorsqu'au lieu de se distinguer par la vertu et de se proposer l'utilité commune, ceux qui gouvernent n'estiment que les richesses, ne pensent qu'à se distinguer par les richesses, n'envisagent l'autorité que comme un moyen d'amasser plus de richesses, et se permettent pour cela tout ce que font les tyrans.

[1] *De rep.*, l. 3, c. 11 et 15. — [2] L. 3, c. 17. — [3] L. 5, c. 11.

La démocratie légitime dégénère en démagogie lorsque ce qu'il y a de plus bas dans le peuple, ceux qui n'ont aucune fortune et encore moins de vertu, voyant qu'ils sont les plus nombreux, se laissent entraîner par des flatteurs à dépouiller et à tyranniser les autres. Car le peuple aussi est un monarque, non pas individuel, mais collectif. Il cherche donc aussi à faire de la monarchie, lui; à regner seul, sans la loi et en despote. Il prend les allures et les mœurs des tyrans : comme ceux-ci, il a des flatteurs qu'on appelle démagogues; ces flatteurs grandissent en puissance et en richesse, parce que le peuple dispose de tout et qu'eux disposent de l'opinion du peuple [1].

Mais, finalement, quel est le meilleur gouvernement, quelle est la meilleure vie pour la plupart des États et pour la plupart des hommes, non pas en prenant pour type de comparaison le gouvernement fondé sur la plus grande vertu, ni celui qu'on pourrait souhaiter en imagination, mais en considérant ce qui est possible, ce qui est praticable à la plupart des hommes et en la plupart des cités ou États? A cette question que se fait Aristote, voici quelle solution il donne. La vie la plus heureuse est celle qui empêche le moins de suivre la vertu. La vertu est dans un certain milieu. La vie du milieu est donc la meilleure, d'autant plus que chacun peut y parvenir. Il en est de même de la vertu, du vice et du gouvernement d'un État. La vie d'un État, c'est son gouvernement. Dans tous les États il y a trois classes : les très-riches, les très-pauvres et les hommes entre les deux. Puisque tout le monde confesse que le milieu, la modération, vaut le mieux, une fortune moyenne sera la meilleure : elle est plus disposée à écouter la raison. Mais ce qui est extraordinairement beau, extraordinairement fort, extraordinairement noble, extraordinairement riche, aussi bien que ce qui est extraordinairement pauvre, extraordinairement faible et par trop ignoble, écoute la raison difficilement. Ceux-là se portent à l'insolence et aux grands forfaits; ceux-ci deviennent fourbes et très-méchants dans de petites choses. Les injures se commettent d'un côté par violence, de l'autre par malice. Les uns ne veulent ni ne savent endurer d'autorité, ils ne savent que commander en despotes; les autres, inhabiles à gouverner, ne savent qu'obéir en esclaves. Il y aura donc une cité d'esclaves et de despotes, mais non pas d'hommes libres; les uns porteront envie aux autres, ceux-ci mépriseront ceux-là. Or, rien n'est plus éloigné de l'amitié et de la communauté politique; car la communauté est une espèce d'amitié. La cité demande à se composer, autant que pos-

[1] L. 4, c. 4, *in fine*.

sible, de membres égaux et semblables. Cela se trouve le plus dans la fortune moyenne. Les gens de cette sorte, n'étant pas pauvres, ne convoitent pas le bien d'autrui ; n'étant pas riches non plus, les pauvres ne leur envient pas le leur ; sans dresser d'embûches et sans en avoir à craindre, ils vivent en sécurité. C'est donc un bon souhait que celui de Phocylide : Il y a beaucoup d'avantages à la classe moyenne ; je veux être un citoyen du milieu. Il est donc évident que cette société politique est la meilleure, qui se compose d'hommes de la moyenne classe, et que ces cités-là peuvent être bien gouvernées où cette classe est nombreuse et où elle l'emporte, surtout si elle l'emporte sur les deux autres à la fois, sinon sur l'une et l'autre séparément ; en sorte qu'elle donne la prépondérance au parti qu'elle secondera, et qu'elle puisse empêcher les excès des deux parts [1].

En résultat général, l'on trouve dans la république d'Aristote beaucoup de détails et d'observations curieuses fondées sur l'expérience des constitutions politiques d'alors ; mais pour l'ensemble, il ne s'élève pas au-dessus de l'idée d'une ville. Il est par conséquent très-incomplet pour la société actuelle. Aujourd'hui, le moins qu'on envisage, c'est une nation. Le genre humain est dans tous les esprits. Dieu l'a visiblement constitué dans l'unité par l'Église catholique. Des idées, des sentiments auxquels l'imagination de Socrate et de Platon ne pouvait atteindre, sont devenus des idées vulgaires, des sentiments de tout le monde. Pour faire aujourd'hui une politique véritable, il faudrait partir de cette constitution divine de l'humanité, et y coordonner les constitutions humaines des nations.

Aristote finit par la manière dont il convient d'élever les enfants. Son plan d'éducation est conforme à ses principes, c'est-à-dire purement politique : la grammaire, la gymnastique, la musique, la peinture ; rien de ce que nous appelons proprement religion et morale. On y rencontre même des choses qui nous font horreur. S'il naît un enfant mal conformé, la loi défendra de le nourrir ; s'il naît à un père plus d'enfants que la loi ne lui permet d'en avoir, il les fera mourir avant leur naissance par l'avortement. Pour ceux qu'on se décidera à laisser vivre et à élever, il veut qu'on éloigne et de leurs yeux et de leurs oreilles toute parole et toute peinture déshonnêtes. Les magistrats veilleront à ce qu'il n'y ait nulle part d'images ou de statues de cette espèce, si ce n'est dans les temples de certains dieux auxquels la loi décrète ces infamies, et qu'elle permet de fréquenter aux personnes plus âgées. Pour les jeunes gens, elle ne doit pas même souffrir qu'ils soient spectateurs de farces ni de comédies,

[1] L. 4, c. 12.

avant l'âge où ils ont le droit d'assister aux repas publics et de s'enivrer [1].

On le voit, Aristote, et, avec lui, la philosophie tout entière, n'a pas mieux défendu les droits de l'humanité que les droits de la Divinité. Ce qu'il y a de plus digne de commisération sur la terre, la faiblesse et le malheur, les enfants et les esclaves, la philosophie en a légitimé le meurtre et l'oppression. Le Dieu véritable qu'elle connaissait, le Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, elle ne lui a rendu aucun culte : mais, tout en les désapprouvant au fond du cœur, elle a autorisé les plus infâmes turpitudes pour honorer les esprits impurs de l'enfer. Au milieu des avantages que lui donnait l'amitié d'Alexandre, on ne voit pas qu'Aristote en ait profité pour faire mieux connaître aux hommes et leur faire mieux respecter, soit ce qui est dû à l'homme, soit ce qui est dû à Dieu. Pour Alexandre, il aurait voulu être le seul à savoir ce qu'il y avait de plus élevé dans l'enseignement de son maître. Le philosophe ayant publié, sur la physique et la métaphysique, les leçons qu'il avait faites à ses disciples les plus affidés, le conquérant lui écrivit en ces termes : « Alexandre à Aristote, salut : Vous n'avez pas bien fait de publier les discours acroatiques. Car en quoi différerons-nous des autres, si ce que vous nous avez enseigné en particulier devient commun à tout le monde ? Moi, j'aimerais encore mieux être supérieur aux autres dans la connaissance des choses les plus relevées, que de les surpasser en puissance. Portez-vous bien. » Le philosophe lui répondit : « Aristote au roi Alexandre, salut : Vous m'avez écrit touchant les discours acroatiques, persuadé qu'il faut les conserver secrets. Sachez qu'ils ont été publiés et qu'ils ne l'ont pas été ; car ils ne sont intelligibles qu'à ceux qui nous ont entendu. Portez-vous bien [2]. » Ainsi, ni l'un ni l'autre ne cherchait vraiment à éclairer les hommes, mais à se distinguer de la foule et à s'en faire admirer. C'est pour cela qu'ils ont entrepris de si grandes choses, l'un de conquérir le monde, l'autre de conquérir les sciences. Ils ont reçu leur salaire. Ils ont travaillé pour la gloire, la gloire s'est attachée à leur nom. Aujourd'hui encore l'univers les admire. Mais cette gloire, qui leur survit où nous sommes, de quoi leur sert-elle où ils sont !

Platon et Aristote sont comme les princes de la philosophie. Tous deux ils l'ont embrassée tout entière : tous deux il en ont approfondi toutes les parties. Ceux qui sont venus à côté d'eux ou après eux, n'en ont pris que quelques lambeaux détachés, ou ils n'ont le plus

[1] L. 7, c. 16 et 17. — [2] Inter *fragm. Arist.*

souvent d'autre mérite que d'avoir outré la chose ou de l'avoir exprimée en d'autres mots.

Socrate, nous l'avons vu, menait une vie assez dure : il marchait nu-pieds, portait hiver et été le même habit, mangeait et buvait de ce qu'il y a de plus commun, observant du reste toutes les bienséances sociales. Antisthène, un de ses disciples, s'étant mis à l'imiter, poussa les choses encore plus loin. Non-seulement il marchait pieds nus, portait en toute saison le même manteau : ce manteau lui servait encore de lit pour dormir. Il se mit de plus une besace sur les épaules. Tout cela sentait l'ostentation plus que la véritable vertu, qui est d'un naturel modeste. Socrate le lui fit bien entendre. Le voyant un jour qui tournait son manteau de manière à faire voir à tout le monde qu'il était déchiré : O Antisthène, s'écria-t-il, j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton manteau. On a du disciple quelques bons mots, mais nul ensemble de doctrine. Ses idées sur la Divinité paraissent avoir été celles de son maître. « Il y a, disait-il, plusieurs dieux de la religion vulgaire ; mais la Divinité est une. Elle ne ressemble à aucun objet sensible, elle ne peut être représentée par aucune image [1]. »

Antisthène eut pour disciple Diogène, qui s'était enfui de sa ville natale, Sinope, dans l'Asie Mineure, pour avoir fabriqué de la fausse monnaie avec son père. Il outra encore les singularités de son maître. Non content de coucher dans son manteau, de porter la barbe longue et la besace, avec une cuillère et une écuelle, il prit encore un bâton, se mit à mendier et à loger dans un tonneau. Ayant été pris par des corsaires, il fut vendu comme esclave à un habitant de Corinthe, qui le traita humainement et lui donna ses enfants à élever. On cite de lui une foule de mots piquants, mordants même ; car il se distinguait surtout par une grande effronterie de paroles et de mœurs, ne respectant ni pudeur ni convenance, faisant en public les choses les plus obscènes. On lui donna pour cela le nom de chien, qu'il prenait d'ailleurs lui-même volontiers. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il avait fait pour être appelé de la sorte, il répondit : C'est que je caresse ceux qui me donnent quelque chose, que j'aboie après d'autres qui ne me donnent rien, et que je mords les méchants. Les philosophes qui embrassèrent le même genre de vie furent nommés et se nommèrent eux-mêmes cyniques ou philosophes de chien. Ils méritaient ce titre : car ils n'avaient honte de rien, non pas même des choses les plus infâmes ; ne connaissaient aucune bienséance et

[1] Cic., *De nat. deor.*, l. 1, n. 23. Lact., *Div. inst.*, l. 1, n. 5. Clem. Alex., *Admon.*, § 46.

n'avaient aucun égard pour personne. D'être mendiants et impudents, c'était à peu près toute leur philosophie. Tel est du moins le portrait que nous en font tous les anciens [1].

Aristippe, de Cyrène, en Afrique, autre disciple de Socrate, ne suivit guère ni les exemples ni les avis de son maître. Il fut le philosophe de la sensualité, de la bonne chère, de la volupté : fréquentait les lieux de prostitution et les palais des tyrans, se faisant tout à tout, pour faire tout servir à ses plaisirs. Ses disciples furent nommés les Cyrénaïques, parce qu'ils étaient la plupart de Cyrène. Aristippe méprisait la connaissance de la nature ou la physique, la connaissance de la raison ou la logique : il ne s'occupait que de la morale, mais sa morale n'était que le plaisir. Il eut un fils, qu'il abandonna. Blâmé à ce sujet, il répondit : La pituite et la vermine ne s'engendrent-elles pas de nos corps ? cependant nous les jetons comme des ordures. Par ce seul trait, l'on peut juger du reste [2].

Épicure, d'Athènes, adopta la morale d'Aristippe, mais non pas avec la même franchise. On a prétendu qu'il faisait consister le souverain bien, non dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et dans la santé du corps. L'on s'est trompé. La morale d'Épicure est tout bonnement ce que tout le monde entend par la morale d'Épicure. Le plaisir des sens, voilà le souverain bien : ce qu'Épicure appelle santé du corps, tranquillité d'âme, sagesse, vertu, ne sont que des moyens d'assurer, de prolonger et de raffiner ce plaisir. Ainsi en a jugé toute l'antiquité : ainsi en faut-il juger encore, d'après tout ce qu'elle nous a conservé des paroles et des actions, soit d'Épicure, soit de ses principaux disciples.

Cicéron nous apprend qu'Épicure disait en propres termes, qu'il ne pouvait pas même concevoir qu'il y eût un autre bien que celui qui vient du manger, du boire, de la délectation des oreilles et des voluptés obscènes [3]. Métrodore, celui de ses disciples dont Épicure fait le plus grand éloge dans son testament, résumait ainsi la morale de son école : « Le bien se rapporte au ventre et à tous les autres organes de la chair par lesquels entre le plaisir et non la douleur : tout ce qu'il y a d'inventions belles et sages, n'a été fait que pour le plaisir du ventre et dans la bonne espérance d'y réussir : et toute œuvre qui ne tend pas là est une œuvre vaine [4]. » C'est Plutarque qui nous a conservé ces curieuses paroles. Le même Métrodore écrivait à son frère : « Il n'est pas besoin de s'aller exposer aux dangers de la guerre

[1] Diog. Laert. Lucien. — [2] Diog. Laert. — [3] Cic., *De finib.*, l. 2, n. 3. — [4] Plut., *Ne suaviter*, etc., p. 1087, et *adv. Colot.*, p. 1125, t. 2, édit. inf. Francfort, 1599

pour le salut de la Grèce, ni se tuer le cœur et le corps pour obtenir des Grecs une couronne en témoignage de sagesse, Timocrate; mais il faut boire de bon vin, se traiter bien, et manger, de sorte que le corps en reçoive tout plaisir, et point de dommage. Oh! que je suis joyeux, et comme je me glorifie d'avoir appris d'Épicure àgr atifier à mon ventre, ainsi comme il faut! car, à la vérité, le bien souverain de l'homme, ô physicien Timocrate, consiste au ventre [1]. » Épicure lui-même écrivait à Anaxarque : « Je vous exhorte à des voluptés continuelles, non à des vertus stériles, des fruits desquelles l'espérance est vaine et pleine de trouble [2]. » Diogène de Laërte, épicurien, panégyriste d'Épicure, rapporte de lui ces maximes : « Toute sorte de volupté n'est point un mal en soi; celle-là seulement est un mal qui est suivie de douleurs beaucoup plus violentes que ses plaisirs n'ont d'agréments. Si tout ce qui flatte les hommes dans la lasciveté de leurs plaisirs, arrachait en même temps de leur esprit la terreur qu'ils conçoivent des choses qui sont au-dessus d'eux, la crainte des dieux et les alarmes que donne la pensée de la mort, et qu'ils y trouvassent le secret de savoir désirer ce qui leur est nécessaire pour bien vivre, j'aurais tort de les reprendre, puisqu'ils seraient au comble de tous les plaisirs, et que rien ne troublerait en aucune manière la tranquillité de leur situation [3]. » Enfin, l'épicurien Horace confirme tout cela, lorsqu'il s'appelle lui-même plaisamment, un pourceau du troupeau d'Épicure.

Il est vrai, les épicuriens disent que la conduite de leur maître était un modèle de tempérance et de sagesse. Cicéron leur répond que, dans ce cas, il valait mieux que ses principes, mais que ses principes n'en sont pas moins ce qu'ils sont. De plus, il n'y a que les épicuriens qui fassent ainsi l'éloge d'Épicure. Plutarque en parle différemment. Il nomme plusieurs prostituées qu'il entretenait et nourrissait dans son verger de plaisance, celle en particulier qui servait aux plaisirs du maître [4]. Au rapport de Diogène de Laërte, Denys d'Halicarnasse et une foule d'autres en parlaient sur le même ton. En particulier Timocrate, frère de Métrodore, et lui-même disciple d'Épicure, s'étant séparé de son école, a laissé dans ses livres, intitulés *de la Joie*, qu'il vomissait deux fois par jour à cause qu'il mangeait trop; que lui-même avait échappé avec beaucoup de peine à sa philosophie nocturne; qu'Épicure avait été si cruellement affligé par les maladies, qu'il avait passé plusieurs années sans pouvoir sortir du lit, ni se lever de la chaise sur laquelle on le portait; que la dépense

[1] Plut., *Ne suaviter quidem*, etc., p. 1098, trad., d'Amiot. — [2] Plut., *Adv. Colot.*, p. 1117. — [3] Diog., *Vie d'Épic.* — [4] Plut., *Ne suaviter*, etc., p. 1097.

de sa table se montait par jour à la valeur d'une mine, environ quatre-vingt-dix francs, et que Métrodore et lui avaient toujours fréquenté des femmes de la dernière débauche [1].

Quoi qu'il en soit de la conduite personnelle d'Épicure, voici de ses maximes que nous a conservées son panégyriste Diogène : « La justice n'est rien en soi ; la société des hommes en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples sont convenus de certaines conditions pour vivre sans offenser et sans être offensés. L'injustice n'est point un mal en soi ; elle est seulement un mal en ceci, qu'elle nous tient dans une crainte continuelle, par le remords dont la conscience est inquiétée, et qu'elle nous fait appréhender que nos crimes ne viennent à la connaissance de ceux qui ont droit de les punir. Il est impossible que celui qui a violé, à l'insu des hommes, les conventions qui ont été faites pour empêcher qu'on ne fasse du mal ou qu'on n'en reçoive, puisse assurer que son crime sera toujours caché ; car, quoiqu'il n'ait pas été découvert en mille occasions, il peut toujours douter que cela dure jusqu'à la mort [2]. »

Lors donc que l'épicurien est assez adroit pour cacher aux hommes ce qu'il a fait, ou assez puissant pour n'avoir rien à craindre de leur part, comme les rois, les grands, non-seulement il peut se permettre le vol, l'adultère, mais, dès que cela lui fait plaisir, il le doit ; car il n'y a de bien que le plaisir, et la vertu consiste à se le procurer. C'est la réflexion que fait Épictète à un épicurien [3].

Autre maxime d'Épicure : « L'amitié doit être contractée pour l'utilité qu'on espère, de la même manière que l'on cultive la terre pour recueillir l'effet de sa fertilité [4]. » Aristote pensait bien différemment. Examinant la nature de l'amitié, « aimer, dit-il, c'est vouloir du bien à quelqu'un, pour lui-même, et non pour soi, et l'effectuer selon son pouvoir [5]. » Ainsi, l'amitié d'Aristote consiste à aimer son ami : celle d'Épicure, à n'aimer que soi. C'est par le même calcul que ce dernier étouffe la tendresse paternelle. Il ne voulait pas que le sage élevât des enfants, ni ne remplit aucune fonction publique. Tout cela ne peut que troubler la tranquille indolence de son âme. La brebis, ni même le loup n'abandonne ses petits : comment l'homme abandonnerait-il les siens ? Ainsi, le sage même, s'il avait des enfants, ne pourrait point ne pas s'inquiéter pour eux. C'est le raisonnement d'Épicure à ses disciples, pour les détourner d'élever leurs enfants [6].

[1] Diog. L., *Vie d'Ép.* — [2] *Ibid.* — [3] Arrian., *Épictet.*, l. 3, c. 7. — [4] Diog. L., *Vie d'Ép.* — [5] *Rhet.*, l. 2, c. 4. *De morib. Nicom.*, l. 8. — [6] Arrian., *Epictet.*, l. 1, c. 23.

Quant à ce qui est de la Divinité, la sagesse consiste, suivant Épicure, à se bien persuader qu'elle ne s'est jamais en rien mêlée de l'univers, ni pour le former, ni pour le gouverner. L'univers s'est fait de lui-même au hasard, avec des atomes qui se précipitaient dans le vide, et il se gouverne de même. Ce vide et ces atomes, Épicure les avait empruntés à Démocrite. La physique de ces deux philosophes peut se réduire ainsi à sa plus simple expression : Un jour, je ne sais quand, il vint, je ne sais d'où, d'immenses tourbillons, je ne sais de quelle poussière, qui, tournant, je ne sais dans quel sens, formèrent tout d'un coup ou à la longue, je ne sais comment ni pourquoi, les uns le soleil, la lune, les étoiles ; les autres la terre, les plantes, les animaux et enfin l'homme, notamment Démocrite et Épicure.

Il y a, selon ce dernier, une infinité de mondes : d'un monde à l'autre, il y a des intervalles où il n'y a rien ; c'est là qu'habitent les dieux dans une éternelle indolence, ne pensant pas plus à récompenser les bons qu'à punir les méchants. Voilà comme les épicuriens se rassurent contre la Divinité. Pour n'avoir rien à craindre de la superstition du peuple, le maître leur enseigne à faire les hypocrites, en pratiquant extérieurement les cérémonies du culte, bien qu'ils les regardent comme absurdes dans leur cœur. L'observation est de Plutarque.

Pour ce qui est de l'homme, il est composé d'un corps et d'une âme ; mais son âme n'est que la partie la plus subtile de son corps, ce n'est qu'une réunion d'atomes plus déliés : à la mort, tout se dissout, et le corps et l'âme ; il n'y reste plus de sentiment. La sagesse, la vertu consistent donc à ne point croire la providence divine, à ne point croire l'immortalité humaine, mais à se bien persuader que l'homme n'est que son corps, et que par conséquent il n'y a de bien pour lui que le plaisir de son corps. C'est ainsi que tous les hommes, suivant le témoignage de Plutarque, ont entendu la doctrine d'Épicure. C'est ainsi que l'épicurien Lucrèce l'expose, la préconise, dans son poème *de la Nature des choses.*

Les épicuriens convenaient, se vantaient même qu'aucun philosophe n'avait parlé comme Épicure, et que sa doctrine était contraire au sentiment universel du genre humain. Aussi le maître citait-il à l'appui de sa morale, non l'autorité d'aucun homme, mais l'exemple des animaux, qui ne connaissent d'autre bien que la volupté. Aussi fut-il le premier et le seul qui se nommât lui-même sage. Aussi traitait-il avec grand mépris les philosophes qui l'avaient précédé. Ce mépris s'étendait aux sciences mêmes. Pour les sciences de raisonnement, il ne voulait pas qu'on définît, ni qu'on précisât rien. Il a observé cette règle dans ses écrits. Quant aux sciences physiques,

elles ne sont bonnes que pour se défaire de la crainte de la Providence et de la crainte de la mort, ou plutôt de la vie après la mort. Hors de là, elles sont parfaitement inutiles. En un mot, quiconque ne croit pas plus que la bête à la providence divine et à l'immortalité de l'âme, quiconque ne cherche pas moins que la bête le bonheur souverain dans le plaisir des sens, celui-là n'a plus besoin d'aucune science ; il est au sommet de la sagesse, de la vertu et du bonheur.

Du reste, pour Épicure et les épicuriens, les sens étaient les seuls juges du vrai, comme ils étaient les seuls juges du bien. De là Épicure enseignait que le soleil et, en général, tous les astres ne sont pas plus grands qu'ils ne paraissent.

Ainsi donc, suivant Épicure et les épicuriens, les sciences de toute espèce, astronomie, physique, chimie, histoire naturelle, étude des langues, logique, psychologie, histoire des choses humaines, ne sont bonnes, utiles et nécessaires que pour persuader à l'homme qu'il n'est qu'une bête. Toutes les vertus, justice, tempérance, sagesse, amitié, société même, ne sont bonnes, utiles, nécessaires que pour procurer à l'homme le bonheur de la bête. C'est là l'unique fin de toutes choses.

Mais quoi ? L'universalité du genre humain, depuis que genre humain il y a, ne regarde-t-il pas un pareil sort comme ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux pour l'homme ? Quoi ! n'être pendant sa vie qu'une bête, n'en être pas même une après sa mort, n'être plus rien du tout ! Se peut-il rien de plus triste qu'une pareille joie, rien de plus malheureux qu'un pareil bonheur ?

Encore l'épicurien peut-il espérer d'y parvenir ? Plutarque fait voir, dans un traité tout entier, qu'*on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*. En effet, on conçoit que la brute qui ne prévoit pas de lendemain, qui jouit du moment, vive dans cette incurie sensuelle où Épicure fait consister le souverain bien. L'huître peut servir ici de modèle. Mais l'épicurien le plus achevé, qui ne voit en tout que son corps, peut-il s'empêcher de prévoir que ce même corps peut devenir malade, souffrant, instrument de douleur au lieu de plaisir ? Le plus parfait épicurien atteindra-t-il jamais à la félicité de l'huître ?

Et si la fièvre, la goutte le tourmentent, que deviendra son souverain bien ? Épicure viendra le consoler avec son fameux dilemme : Ou votre douleur est grande, ou elle est petite. Si elle est grande, elle ne durera pas ; si elle est petite, elle est facile à supporter. Ainsi, réjouissez-vous de toute manière. Mais, lui répond Plutarque, c'est tout l'opposé de ce que vous dites : quant à la volupté, oui, si elle est grande, elle ne dure qu'un instant, autrement le corps y succom-

berait ; mais pour la douleur, il n'en est pas de même : elle peut durer des années, la vie entière, telle que la goutte. Il ne lui reste donc que la mort, l'anéantissement, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus triste. C'est comme si l'on disait à des navigateurs luttant contre la tempête . Consolez-vous[1] ! dans un instant votre navire s'abîmera.

Du reste, qui est-ce qui assure à l'épicurien qu'il n'est en tout que son corps, et qu'après cette vie il n'y a ni justice, ni récompense, ni châtiment ? Sera-ce l'autorité d'Épicure ? Mais Socrate et Platon croyaient à des récompenses et à des peines éternelles. Sera-ce l'autorité des épicuriens ? Mais le genre humain croit comme Platon et Socrate. Les Épicuriens eux-mêmes en conviennent, entre autres le poëte Lucrèce et Celse le philosophe.

Mais il faut croire, dit Épicure, que notre esprit, notre âme, n'est qu'une réunion d'atomes plus subtils qui se séparent à la mort. Tout cela fût-il admis, n'y aura-t-il pas encore à craindre ? Ces atomes plus subtils qui se sont accrochés ensemble pour former notre intelligence, notre mémoire, et devenir le centre de nos peines et de nos plaisirs, ne pourraient-ils pas se réunir de nouveau, si tant est qu'ils se séparent, avec les atomes plus grossiers de notre corps ? Ne seront-ils pas d'autant plus portés à cette réunion, qu'ils auront été plus longtemps ensemble ? Ne faut-il pas juger que c'est là leur inclinaison naturelle et inévitable, puisqu'ils disent et font croire à tous les hommes qu'ils subsisteront après la mort, et qu'ils recevront la punition ou la récompense de ce qu'ils auront fait pendant la vie ? Si les atomes doivent être crus, des milliers d'atomes sont plus croyables qu'un seul.

Épicure a donc beau se tourner et se retourner, nier la Providence, nier les peines et les récompenses d'une autre vie ; ne faire de la justice, de l'amitié, de toutes les vertus qu'un calcul de volupté ; réduire l'intelligence humaine à des combinaisons d'atomes, convoiter comme le souverain bonheur la condition de la brute, toujours il se retrouve au même point, seul contre tous, seul contre tous les lieux, contre tous les temps, contre tous les hommes ; toujours le genre humain continue de proclamer un Dieu rémunérateur et vengeur, l'immortalité de l'âme, la distinction éternelle du bien et du mal, et de flétrir ainsi le système d'Épicure, comme aussi faux que honteux.

Pyrrhon, qui vivait à la même époque, avait pour maxime principale que rien n'était certain. Mais il est incertain jusqu'où il poussait cette incertitude. Suivant les uns, il se fiait si peu à ses sens, que,

[1] Plut., au traité indiqué.

lorsqu'il se promenait, il allait toujours devant lui sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice ; et ses amis, qui le suivaient toujours, lui sauvèrent plus d'une fois la vie. On ajoute qu'Anaxarque, son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Une autre fois, étant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que le danger n'effraya point; et comme il vit ses compagnons saisis de crainte, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord et qui mangeait comme à son ordinaire. Voilà, dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage. Selon d'autres, Pyrrhon ne rejetait point la vérité ; il déclarait seulement que les philosophes ne l'avaient pas encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de cette vérité, qu'il croyait obscure. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale.

Au reste, il se peut qu'il y ait du vrai dans les deux récits. Comme Pyrrhon n'avait d'autre principe que celui de n'en avoir point, il a pu, sans inconséquence, parler et agir tantôt d'une manière, tantôt d'une autre.

Ce philosophe ne laissa point d'école, à proprement parler ; mais de temps en temps il s'éleva des hommes d'incertitude comme lui. Outre les noms des pyrrhoniens et de sceptiques ou gens qui examinent, qu'on leur donna généralement, ils s'appelaient encore *chercheurs*, parce qu'ils cherchaient toujours la vérité ; *incertains*, parce qu'ils ne la trouvaient jamais ; *doutants*, parce qu'après leurs recherches ils persévéraient dans leurs doutes ; *hésitants*, parce qu'ils balançaient à se ranger parmi les dogmatiques ou philosophes à principes fixes. On sent qu'avec un pareil système, il n'y a plus, dans le fond, ni science ni vérité. Ce qui poussait à cet excès quelques esprits, c'était souvent l'envie de combattre et de mettre en contradiction avec eux-mêmes certains philosophes qui se vantaient de prouver tout. Ils oubliaient, les uns et les autres, la condition première de l'humanité ; ils oubliaient que, pour pouvoir raisonner sur quoi que ce soit, chaque homme est nécessité à en croire la raison humaine, sans qu'il lui soit jamais possible de la démontrer ni de la réfuter ; car il n'a pour cela que cette raison même. Or, la raison humaine, l'intelligence humaine, n'est pas la raison de tel ou tel individu, mais la raison commune à l'espèce, le sens commun. C'est sur cette base que Socrate, Platon, Aristote ont fondé leur philosophie. Nous avons entendu dire à ce dernier : « Ce qui paraît à tous, nous

disons que cela est. Qui ôterait cette croyance, ne dirait rien de plus croyable. » Et encore : « Personne, s'il a du sens, ne cherche à prouver ce qui n'est approuvé de personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous ou à la plupart; car ceci ne présente aucun doute, et cela, nul ne l'admettrait. » Ce peu de paroles contiennent la base et la règle nécessaires de toute certitude. A côté de cela, le pyrrhonisme ou le scepticisme, s'il n'est pas un pur badinage de l'esprit, n'est qu'une inconséquence et une contradiction. Car de deux choses l'une : ou le pyrrhonien dit qu'il croit à la raison commune, et alors il n'est plus sceptique ; ou bien il dit qu'il n'y croit en aucune manière, et alors il se contredit; car en disant qu'il n'y croit pas, il croit être entendu de ceux auxquels il parle, il croit que sa parole réveillera en eux la même pensée qu'en lui; en d'autres termes, il croit à la communication et à la communauté de parole et de pensée parmi les hommes. Pour dire, sans inconséquence et sans contradiction, qu'il n'y croit pas, il n'a qu'un moyen : c'est de garder un silence absolu.

Zénon, fondateur du stoïcisme, ainsi nommé de la *Stoa* ou du portique sous lequel ce philosophe enseignait à Athènes, était né dans l'île de Chypre, l'an 372, et mourut à Athènes l'an 274 avant Jésus-Christ.

Ce qui, suivant Cicéron et Plutarque, distingue Zénon et les stoïciens, c'est que, pour le fond des doctrines, ils pensaient comme Platon et Aristote, mais ils laissèrent les mots usités pour en inventer de nouveaux. Quant à leurs opinions particulières, elles contredisent non-seulement la doctrine d'Aristote et de Platon, mais le sens commun de tout le monde.

Commençons par la morale, le fort des stoïciens.

Platon, Aristote et leurs premiers disciples appelaient biens et maux tout ce que le monde appelle biens et maux. Le principal bien est celui de l'âme, la vertu : le plus grand mal est celui de l'âme, le vice. Mais après le bien de l'âme, il y a les biens du corps, comme la santé ; et les biens extérieurs, comme le vêtement, la nourriture, le logement, des parents, des amis. Ces biens ne sont point à comparer avec la vertu : cependant ce sont encore des biens. De même, après le mal de l'âme viennent les maux du corps et les maux extérieurs ; ces maux ne sont point à comparer au vice : cependant ce sont encore des maux. Sans la vertu on ne saurait être heureux ; avec la vertu on l'est toujours : cependant le bonheur ne sera point complet, si le corps souffre ou que l'on manque des choses nécessaires. Telle est la pensée commune de tout le monde. Le christianisme y a mis le sceau divin; car il nous apprend que le bonheur même des saints dans le ciel ne

sera complet que quand le corps ressuscité participera à la gloire de l'âme.

Les stoïciens soutenaient qu'il n'y a de bien que la vertu, de mal que le vice. Les biens du corps et les biens extérieurs ne sont pas des biens, mais seulement des choses avantageuses, convenables à la nature, préférables en cas de choix. La douleur du corps, la pauvreté, le délaissement ne sont pas des maux, parce qu'il n'y a rien là de déshonnête; ce sont seulement des choses fâcheuses, âpres, que la nature évite quand elle peut. Qui ne voit combien ce mot de Cicéron est juste : Zénon parlait autrement que tous, et il pensait comme les autres [1]?

Enfin le sage des stoïciens n'est qu'une contrefaçon du juste de Platon. Ce dernier l'emporte et en vérité et en sublimité. Méconnu, calomnié, honni, bafoué, pendu à un gibet, il ne dit point avec emphase que la douleur n'est point un mal ; il la souffre sans rien dire, pour l'amour de la justice et de la vertu. Il ne se vante ni ne se plaint, comme font les héros d'Homère. « L'homme de bien, disait à cette occasion Socrate, ne regardera pas la mort comme quelque chose de terrible pour un homme de bien, son ami ; il ne s'en affligera point, comme si cet ami avait éprouvé quelque épouvantable malheur. Nous disons, au contraire, que c'est surtout un homme de cette sorte qui se suffit à lui-même pour vivre heureux, et que, moins que personne, il a besoin d'autrui pour cela. Ce lui sera donc moins accablant qu'à nul autre, de perdre un fils, un frère, un trésor ou autre chose semblable. Il se lamentera moins que personne; mais, s'il lui arrive un malheur de ce genre, il le supporte avec la plus grande douceur qui se puisse [2]. » Socrate ne dit point, non plus, que le bon sens, que l'homme vertueux ne souffre point dans ces cas, mais seulement qu'il souffre avec le calme de la vertu, sans jamais se livrer à ces lamentations efféminées qu'Homère prête à ses héros. Zénon a donné dans l'excès opposé à celui du poëte, en exigeant du sage, non plus seulement le calme et la modération dans la douleur, mais l'insensibilité.

Quant aux maximes particulières des stoïciens, telles que celles-ci : Tous ceux qui ne sont pas sages, sont également misérables: tous les sages sont souverainement heureux, toutes les bonnes actions sont égales, tous les péchés sont égaux, Cicéron dit que le sens commun et la nature y répugnent, et que la vérité réclame contre [3].

[1] Cic., *De finib.*, l. 4, n. 20. *Hic loquebatur aliter, atque omnes; sentiebat dem quod cæteri.* — [2] Plat., *De rep.*, l. 3 — [3] Cic., *De finib.*, l. 4, c. 19. *Sensus enim cujusque, et natura rerum, atque ipsa veritas clamabat quodam modo.*

Plutarque a fait un ouvrage tout entier sous ce titre : *Des notions communes* ou du sens commun *contre les stoïciens*. Les raisonnements de Cicéron et de Plutarque sont d'autant plus justes, que les stoïciens reconnaissaient formellement, comme on le voit par Épictète, que les notions communes sont la règle, que tout le monde est d'accord là-dessus, mais qu'on peut se tromper dans l'application, et qu'on ne peut se tromper que là [1].

Pour ce qui est de la logique et de la dialectique, Aristote en avait si bien déterminé les règles, l'art, l'abus, contre les sophistes, que les stoïciens ne purent rien y changer. Ils raffinèrent. Chrysippe se rendit fameux en ce genre. Il écrivit sept cent cinq volumes, pour ne le point céder à Épicure, qui en avait écrit trois cents. Il poussait si loin la subtilité, qu'on disait ordinairement que, s'il y avait une dialectique parmi les dieux, c'était sans doute celle de Chrysippe. La recherche de la vérité n'était cependant pas ce qui l'occupait le plus ; il attachait beaucoup plus d'importance à enlacer ses adversaires en des arguments captieux, tels que ceux-ci : Ce qui est à Mégare n'est point à Athènes ; il y a des hommes à Mégare, donc il n'y en a point à Athènes. — Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes.

Quant à ce qu'on appelait alors physique ou connaissance de la nature et de son auteur, les stoïciens reconnaissaient avec Platon un Dieu souverain qui a produit toutes choses, et qui gouverne toutes choses par sa providence. « Est-il possible, demanda quelqu'un à Zénon, de cacher nos fautes à Dieu ? — Non, répondit-il, on ne peut même lui en cacher la pensée. »

Cependant, pour ne point parler en tout comme Platon, les stoïciens représentaient Dieu comme un feu intelligent, âme du monde, principe de toute génération et de toute sagesse : ils mettaient au rang des dieux émanés de ce principe, les astres, toute la nature visible, et cet esprit invisible et céleste qui anime l'être raisonnable ; ils enseignaient qu'après une longue période de siècles, ce Dieu souverain, feu, éther, embraserait l'univers et retirerait à soi tout ce qu'il a départi d'être aux différentes créatures, pour produire après cela un nouveau monde ou un monde renouvelé. En quoi il y a quelque chose de vrai ; car le christianisme nous apprend que le monde présent sera dissous par le feu, qu'il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et qu'en un sens Dieu sera toutes choses en toutes choses.

Les stoïciens ont joui d'une grande renommée. Plusieurs d'entre

[1] *Epictet. Arrian.*, l. 1, c. 22 ; l. 3, c. 26.

eux se sont vus au faîte des honneurs et de la puissance. Le stoïcien Sénèque fut le précepteur d'un empereur romain, et le premier de sa cour, ou du moins un des premiers. Cependant l'élève du philosophe devint Néron : et quand ce monstre eut empoisonné son frère, Sénèque accepta la dépouille de la victime ; et quand le monstre eut tué sa mère, Sénèque fit l'apologie du parricide. Sénèque parlait élégamment du mépris des richesses, et il ruinait les provinces par ses usures. En quatre années de faveur, il s'enrichit, dit-on, de près de soixante millions de notre monnaie. Il connaissait ou du moins il pouvait connaître la religion des Juifs, puisqu'il se plaint que leur superstition envahissait l'univers. Il devait connaître saint Paul et sa prédication, puisque cet apôtre fut amené à la cour de Néron lorsqu'il y tenait le premier rang, et que sa cause fut connue dans tout le prétoire. Cependant quel usage Sénèque a-t-il fait de tout cela ? Voici comme parle de lui Dion Cassius : « Il condamnait la tyrannie et élevait un tyran. Il blâmait les courtisans et n'abandonnait jamais la cour. Il méprisait les flatteurs et flattait les princesses et les affranchis jusqu'à composer des discours à leur louange. Il parlait contre les grandes richesses et possédait dix-sept millions cinq cent mille dragmes. Il déclamait contre le luxe et avait cinq cents tables de bois de cèdre montées d'ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. L'excès de cette dépense et de cette vanité peut faire juger de celui de ses autres déréglements. Il fit une alliance illustre en épousant une personne de qualité, et ne laissa pas de s'adonner à des amours de Sodome et d'engager Néron dans cette infâme débauche [1]. » D'après ce témoignage, ce que saint Paul a dit de ces hommes qui, ayant connu Dieu et ne l'ayant pas glorifié comme Dieu, ont été livrés à des passions d'ignominie, tombe directement sur son contemporain, le stoïcien Sénèque.

Celui de tous les disciples de Zénon qui paraît avoir le plus fidèlement pratiqué sa morale, a été un esclave. Épictète, né en Phrygie, fut d'abord esclave d'Épaphrodite, qu'on croit un affranchi de Néron; puis il obtint la liberté. Son grand principe était : Supporte et abstiens-toi, supporte la douleur et abstiens-toi du plaisir. On cite de lui plusieurs traits de patience et de douceur. Il vécut pauvre et modeste. Arrien, l'un de ses disciples, recueillit ses maximes dans un petit livre connu sous le nom de *Manuel d'Épictète*. Ce recueil, moyennant quelques corrections, a servi longtemps de manuel ascétique aux moines chrétiens.

[1] Dion Cassius.

Vers ce même temps, un autre stoïcien s'est vu empereur: ce fut Marc-Aurèle. Il avait plus d'une belle et grande qualité. Il connaissait les chrétiens, car il parle de leur constance à souffrir la mort; il connaissait leur doctrine, car un d'entre eux, le philosophe Justin, la lui exposa dans une célèbre apologie qui lui est adressée. Cependant qu'a-t-il fait pour seconder les chrétiens à sauver le monde et à faire connaître la véritable sagesse, non plus à quelques individus, mais à tous les peuples? Il fut le plus superstitieux de tous les idolâtres; les idolâtres eux-mêmes en ont fait la remarque. L'empereur Adrien avait vécu publiquement en sodomite; Marc-Aurèle en fit un dieu. Il décerna les mêmes honneurs à son frère Lucius Vérus, dont la conduite n'avait pas été moins infâme. Sa propre femme était une prostituée, dont les scandales retentissaient jusque sur les théâtres. On l'exhortait à la répudier. Il faudra donc, répondit le tant vanté philosophe, lui rendre la dot! C'était l'empire. Non-seulement il la garda, mais, dans un opuscule qui nous reste de lui, il remercie les dieux de lui avoir donné une femme aussi vertueuse. Vivante, il en récompensa les complices par des consulats; morte, il en fit la déesse des nouveaux mariés. Son fils Commode annonçait un second Néron; il mit tout en œuvre pour lui assurer l'empire. Le philosophe Justin, qui lui avait présenté une apologie au nom des chrétiens, fut mis à mort avec un grand nombre de ses frères. Voilà ce qu'a fait la philosophie stoïcienne sur le trône!

Les successeurs ou disciples de Platon et d'Aristote ne donnèrent pas plus d'espoir. Au lieu d'imiter leurs maîtres, de parcourir les différents pays de la terre pour en recueillir une masse toujours plus considérable d'observations et de traditions; au lieu de profiter, pour compléter leurs idées sur Dieu et sur l'homme, de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, en particulier des livres hébreux qu'un grand homme d'Athènes, Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, avait porté les Ptolémées d'Égypte à faire traduire en grec, les nouveaux académiciens, à la suite d'Arcésilas et de Carnéade, s'adonnaient à des phrases et à des subtilités. Pour confondre mieux les sophistes qui prétendaient savoir tout, Socrate professait ne savoir rien. Mais cette modestie ironique ne l'empêchait point de prouver, ainsi que nous l'avons vu, l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, l'éternité des récompenses et des peines dans une autre vie. Les nouveaux académiciens employaient toute leur science à prouver qu'on ne pouvait rien savoir.

De leur nombre, on peut compter à peu près Cicéron, qui, du reste, comme philosophe, n'a fait que traduire en latin les divers systèmes de la philosophie grecque. Il avait cependant sous la main de

quoi s'élever bien au-dessus. De son temps, un philosophe juif, Aristobule, avait commencé l'alliance entre la sagesse des Grecs et celle des Hébreux. De son temps, il y avait un grand nombre de Juifs à Rome. Il les connaissait bien, puisqu'il plaida contre eux pour le proconsul Flaccus, mis en jugement pour avoir défendu à ceux d'Asie de porter leur offrande annuelle au temple de Jérusalem. Qui donc l'empêchait de s'enquérir mieux de leur religion et de leurs livres, et d'y trouver la base historique de la vérité ? Mais, à vrai dire, en étudiant la philosophie, il cherchait moins la connaissance de la vérité et de la sagesse, que de nouveaux moyens d'éloquence. Pour les principes, il vivait au jour le jour, suivant sa propre expression [1]. S'il a composé des traités philosophiques, c'est que, depuis que la république avait disparu sous la dictature de César, il n'avait rien de mieux à faire, et qu'il ne voulait pas moins être le premier dans ce genre d'écrire que dans l'art oratoire. C'est ainsi que lui-même s'en explique, et il a réussi. Lors même que le fond n'est pas bien solide, lors même que les raisonnements sont défectueux, la forme est toujours agréable, le style toujours parfait.

Bref, la philosophie humaine, avec ce qu'elle a eu de plus glorieux et de plus puissant, avec ses Pythagore, ses Socrate, ses Platon, ses Aristote, ses Zénon, ses Cicéron, ses Sénèque, ses Marc-Aurèle, n'a rien pu, n'a rien osé ni pour Dieu ni pour l'homme : rien, pour faire rendre à Dieu le culte qui lui est dû ; rien, pour abolir l'esclavage qui pesait sur les trois quarts du genre humain. Athènes, la patrie des philosophes, comptait quatre cent mille esclaves sur vingt mille citoyens. Et pas un de ses sages n'éleva la voix contre cet asservissement de leurs semblables. Il en est, au contraire, Aristote, par exemple, qui l'ont démontré naturel. A Rome et en Italie, le nombre des esclaves était encore plus grand, leur condition encore plus dure. Et jamais ni Cicéron, ni Sénèque, ni Marc-Aurèle, n'ont trouvé pour eux un mot de compassion. Il y a plus : et les stoïciens, et Cicéron avec eux, rangeaient la pitié et la miséricorde parmi les vices dont le sage doit se garder avec le plus de soin [2]. Combien est différente la parole du Christ : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

Voilà ce qu'il en est des princes mêmes de la philosophie. Quant à la populace des philosophes, comme parle Cicéron, un contemporain de Marc-Aurèle, le philosophe Lucien, nous les fait connaître au long. Dans une dizaine de ses dialogues, il nous les montre flatteurs

[1] Cic., *Tuscul.*, l. 5, n. 11. — [2] *Ibid.*, l. 3 et 4.

et parasites des grands ou des riches, le jour dans les festins, la nuit dans les lieux de débauche, le matin trompant la jeunesse pour de l'argent à propos de sagesse, faisant consister toute leur philosophie dans le manteau et dans la barbe : le cynique au ton rude, au visage renfrogné, à la mine barbare, à l'extérieur farouche et sauvage, se glorifiant de son impudence, aboyant après tout le monde pour se faire admirer de tout le monde, déclamant contre le plaisir et la richesse, et cachant dans sa besace de l'or, du parfum et un miroir, et n'attendant pas les ténèbres pour se livrer aux plus sales voluptés, injuriant qui ne lui donne rien, et jetant le masque de philosophe lorsqu'il s'est enrichi à faire le philosophe mendiant ; le stoïcien, avec la vertu sans cesse à la bouche, corrompant la femme de son disciple, prostituant la sienne, prêtant à usure, par la raison que les intérêts sont la conséquences du capital, et que c'est au philosophe à tirer les conséquence des principes ; le platonicien et le péripatéticien, sous des dehors plus vénérables, couvrant des amours de Sodome. Lucien a même un dialogue dont la conclusion est que les amours de cette espèce sont le privilége des philosophes. Tous enfin, jaloux d'être invités aux bons repas, s'y gorgeant de vin et de viande, faisant emporter chez eux ce qu'ils ne peuvent avaler, se disputant les morceaux les plus friands, s'injuriant les uns les autres par les plus grossières invectives, se reprochant mutuellement des infamies, et finissant par se jeter les verres et les assiettes à la tête et par se prendre aux cheveux [1].

Finalement, à considérer tout l'ensemble de la philosophie humaine, on y trouve toutes les erreurs, mais aussi, du moins à peu près, toutes les vérités.

Je ne sais comment il se fait, dit d'un côté Cicéron, qu'il n'y a point d'absurdité au monde qui n'ait été dite par quelque philosophe. D'un autre côté, il est facile de montrer, dit Lactance, que la vérité presque tout entière a été divisée entre les philosophes et les sectes ; car nous ne renversons pas la philosophie, comme le font les académiciens, qui ont la prétention de répondre à tout : ce qui n'est, dans la réalité, que mensonge et déception. Nous soutenons, au contraire, qu'il n'y a jamais eu secte si éloignée de la vérité, ni philosophe si vain qui n'en ait aperçu quelques rayons. Mais pendant qu'ils poussent jusqu'à l'extravagance leur envie de contredire, pendant qu'ils soutiennent opiniâtrément cela même qu'ils ont avancé de faux, et qu'ils renversent cela même que les autres ont découvert de

[1] Lucian., *Vitarum auctio. Piscator. Hermotim. Amores. Icaromenip. Bis accusatus. Fugitivi. Convivium seu Lapithæ.*

vrai, la vérité, qu'ils font semblant de chercher, leur échappe, ou plutôt ils la perdent par leur faute. S'il se fût rencontré quelqu'un qui, ramassant la vérité disséminée parmi les divers philosophes, éparse dans les différentes sectes, en eût formé un seul corps, sans doute il ne se trouverait pas en dissentiment avec nous. Mais celui-là seul peut le faire, qui a l'expérience et la science de la vérité ; et celui-là seul peut en avoir la science, qui est enseigné de Dieu ; car nul autre moyen de rejeter ce qui est faux, de choisir et d'embrasser ce qui est vrai. — Les philosophes ont ainsi touché à la vérité tout entière, ainsi qu'à tous les mystères de la religion divine ; mais, réfutés les uns par les autres, ils n'ont pu défendre ce qu'ils avaient découvert, parce que la manière dont ils le concevaient ne cadrait pas au reste : et les vérités qu'ils avaient senties, ils n'ont pu les ramener à un ensemble, comme nous avons fait [1].

Dans ce pêle-mêle de la philosophie ancienne, les hérétiques des divers siècles et les philosophes du dix-huitième ont pris les erreurs et les absurdités. Les Pères et les docteurs de l'Église y ont pris les vérités ; au deuxième siècle, saint Justin, Athénagore, saint Théophile d'Antioche ; au troisième, Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie, suivant lequel la philosophie a été pour les Grecs ce que la loi de Moïse a été pour les Juifs, une préparation à l'Évangile ; au quatrième, Arnobe, Lactance, Eusèbe ; au cinquième, saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie, Synésius, évêque de la Cyrénaïque ; au sixième, deux consuls romains, Boëce et Cassiodore. Le premier réunissait dans sa tête, comme dans une bibliothèque vivante, tout ce qu'il y avait de plus substantiel dans Pythagore, Platon, Aristote, Zénon, Plotin, Porphyre. Il s'était proposé de traduire en latin les ouvrages entiers de Platon, d'Aristote, et de montrer la concordance de ces deux grands maîtres ; mais il ne put qu'ébaucher un si vaste dessein. Le second, après s'être retiré dans un monastère qu'il avait fondé en Calabre, y réunit une grande bibliothèque, où les moines s'instruisaient et transcrivaient des livres ; il abrégea les travaux philosophiques de Boëce, s'unit à lui pour faire connaître la logique d'Aristote aux Latins. C'est à ces deux philosophes catholiques que l'Occident dut, au moyen âge, la connaissance de la philosophie grecque ; et, du moins en partie, cette méthode plus concise et plus serrée, qui d'Aristote a passé dans l'enseignement scientifique de la doctrine chrétienne, sous le nom de théologie scholastique. Au treizième siècle vint saint Thomas d'Aquin, qui, dans sa *Somme* et dans son *Traité contre les gentils ou les manichéens*, cite et rectifie à la fois

[1] Lact. *Instit.*, l. 7, c. 7.

et Platon et Aristote, égalant et même surpassant le premier par l'élévation de la pensée, et le second par la précision du langage.

LES POËTES.

Ce que nous avons dit des philosophes, nous pouvons le dire des poëtes : on y trouve toutes les vérités, mais aussi toutes les erreurs. Les Pères de l'Église, à l'exemple de saint Paul, ont recueilli les premières. Nous désirons faire comme eux.

L'Inde, que l'on commence à mieux connaître depuis quelque temps, possède entre autres deux immenses épopées, le Ramayan et le Mahabharat. Le sujet en est la septième et la huitième incarnation de Vischnou, deuxième personne de la trinité brahmanique, sous le nom de Rama et de Crichna. On y trouve toutes les croyances indiennes que nous avons rapportées précédemment : l'unité absolue de l'Être suprême, sa manifestation dans une trinité de personnes, qui se reproduit elle-même dans toutes les créatures. De là une multitude innombrable de divinités subalternes, qui ont des histoires et des aventures pareilles à celles de la mythologie grecque et latine. On y trouve la création de l'homme, sa chute, le déluge, l'attente de la rédemption par un Dieu incarné ; la nécessité de la prière, du sacrifice, de la pénitence, de l'abnégation de soi-même. Les poétiques hiéroglyphes de l'Égypte nous présentent au fond la même doctrine : un Dieu, un être unique, s'émanant, se manifestant en une trinité souveraine, qui s'émane et se reproduit en tout et partout. De sorte que dans l'Égypte comme dans l'Inde, l'unité de Dieu sert comme de base au plus étrange polythéisme, et le plus étrange polythéisme comme de vestibule à l'unité de Dieu.

La Grèce ayant reçu de l'Égypte et de l'Orient la plupart de ses traditions religieuses et poétiques, on y voit quelque chose d'approchant. Parmi les hymnes d'Orphée, il en est plusieurs à des divinités particulières, que l'on a retrouvées presque mot pour mot dans des inscriptions hiéroglyphiques. D'un autre côté, dans un ouvrage dédié au roi d'Égypte, Ptolémée-Philométor, par son précepteur, le philosophe juif Aristobule, du temps des Machabées, environ un siècle et demi avant Jésus-Christ, on lisait cet hymne du même poëte sur l'unité de Dieu : « Je parlerai à qui il est permis d'entendre : loin d'ici, profanes ! Mais toi, petit-fils de la brillante lune, toi, Musée, écoute : car je chante ce qui est vrai. Que tes opinions précédentes ne te détournent point de la vie heureuse ! fixant tes regards sur la parole divine, attache-toi à elle sans cesse et redresse la capacité in-

telligible de ton cœur ! marche dans le droit sentier ! n'envisage que l'immortel créateur du monde ! Voici ce qu'en dit l'ancienne parole : Il est un, il est de lui-même et parfait ; tout a été fait par lui, il est présent partout, nul des mortels ne le voit, il les voit tous et n'est visible qu'à l'esprit [1]. » Comme Orphée passe pour avoir transporté en Grèce les doctrines secrètes de l'Égypte, ces paroles, adressées aux seuls initiés et cités par les premiers apologistes de la religion chrétienne, n'ont rien d'incroyable de sa part [2]. D'ailleurs, un philosophe païen, Proclus, nous a conservé d'Orphée un hymne semblable : « L'univers a été produit par Zeus. A l'origine, tout était en lui, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses immortelles, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître ; tout était renfermé dans le sein du Dieu suprême [3]. » Dans d'autres fragments, Orphée dit nettement que Zeus est un, que c'est un seul Dieu en toutes choses [4]. Enfin, dans un hymne cité par Aristote, il définit ainsi ce Dieu souverain : « Zeus, le premier et le dernier, le commencement et le milieu, de qui toutes choses tirent leur origine, est l'esprit qui anime toutes choses, le chef et le roi qui les gouverne [5]. » Quant à l'antiquité précise de ces poésies et conséquemment de leur auteur, l'on n'a rien de certain. Seulement, on est généralement persuadé que ces hymnes, originairement écrits en un langage qui, sous Pisistrate, au sixième siècle avant Jésus-Christ, n'était déjà plus intelligible pour les Grecs, furent retouchés alors par le poëte Onomacrite : ce qui ne suppose pas une petite antiquité.

On trouve des idées semblables sur Dieu, dans les fragments de Simonide, de Linus, d'Archiloque et de Callimaque.

Eschyle, le premier des poëtes tragiques parmi les Grecs, et contemporain d'Anaxagore, disait en plein théâtre : « Il faut bien distinguer Dieu des mortels, et ne pas t'imaginer qu'il est de chair comme toi. Tu ne le connais pas. Mouvement impalpable, tantôt il prend l'apparence de feu, de ténèbres ou de l'élément liquide : tantôt il se rend semblable à des animaux, aux vents, aux nuées, à la foudre, au tonnerre, à la pluie. La mer est à ses ordres, les rochers, les fontaines, les amas d'eaux. L'œil terrible du maître regarde-t-il l'univers ? la terre tremble des profondeurs effroyables de l'océan jusqu'aux sommets inaccessibles des montagnes, car il peut tout. La gloire est au Dieu très-haut [6]. »

[1] Euseb. *Præp. ev.*, l. 13, c. 12. — [2] S. Justin. *De monarch.* Clem. Alex., *Ad gentes.* — [3] Proclus, édit. Cousin, t. 5, *in Parmenid.*, 22 et 23 ; t. 6, *in Tim.* — [4] Orphic., *Frag.* IV, p. 364, édit. Gessner. — [5] Arist. *De mundo*, c. 7. — [6] S. Justin., *De monarch.* Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 610.

Sophocle, contemporain de Socrate, était encore plus formel. « Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux. La plupart des mortels, dans l'égarement de leur cœur, dressent des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de leurs maux. Ils leur offrent des sacrifices, ils leur consacrent des fêtes, s'imaginant qu'en cela consiste la piété [1]. »

Euripide, l'ami du même philosophe, faisait dire à un de ses personnages : Comment veux-tu donc que je conçoive Dieu ? — Comme celui, répond l'autre, qui voit tout et qui lui-même n'est pas vu [2]. Ailleurs il l'invoque en ces termes : « O toi qui es né de toi-même, qui dans la pluie éthérienne as enveloppé la nature de toutes choses ; toi, autour duquel la lumière et la sombre nuit, la variété des couleurs et la multitude innombrable des astres ne cessent de se mouvoir en chœurs [3] ! »

Il faut adorer ce Dieu avec un cœur pur. « Si quelqu'un, dit le poëte comique Ménandre, croit, par de nombreux sacrifices et de riches présents, se rendre Dieu favorable, il s'abuse, son esprit est aveuglé. Le devoir de l'homme, c'est d'être bon, de respecter la pudeur des vierges et des épouses, de s'abstenir du meurtre et du vol, de ne pas même désirer l'aiguille d'autrui ; car Dieu est près de vous, il vous voit. O mes amis ! Dieu aime les œuvres justes, il déteste l'iniquité. Soyez donc justes jusqu'à la fin, et sacrifiez à Dieu avec un cœur pur [4]. »

Le méchant ne saurait échapper à la justice de Dieu. « Pensez-vous, disaient d'autres poëtes sur la scène, que ceux qui ont passé leur vie dans les festins et dans les plaisirs, puissent échapper, après leur mort, à la justice divine ? Il y a un œil qui voit tout ; et nous savons qu'il existe deux chemins à l'entrée des enfers, l'un qui conduit au séjour des justes et l'autre à la demeure des impies. Allez donc, dérobez, ravissez, ne respectez rien ; mais ne vous y trompez pas, il y a un jugement dans l'autre monde, un jugement qu'exercera Dieu, le maître souverain de l'univers, dont je n'oserais prononcer le nom formidable. Il prolonge quelquefois la vie du méchant : que le méchant ne pense pas pour cela que ses crimes lui soient cachés ou qu'il les regarde avec indifférence : car cette pensée serait un nouveau crime. Vous qui croyez que Dieu n'est pas, prenez garde : il existe, oui, il existe un Dieu ! Si quelqu'un, né mauvais, a fait le

[1] S. Just., *De Mon.* Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 603. — [2] Clem. Alex., *Ad gentes*, p. 45. — [3] Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 603. — [4] S. Just., *De Mon.* Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 605.

mal, qu'il profite du temps qui lui est laissé ; car plus tard il subira des châtiments terribles [1]. »

Tout le monde connaît, du moins de nom, cet hymne ou prière du poëte et philosophe Cléanthe : « Roi glorieux des immortels, adoré sous des noms divers, éternellement tout-puissant, auteur de la nature, qui gouvernes le monde par tes lois, je te salue ! Il est permis à tous les mortels de t'invoquer ; car nous sommes tes enfants, ton image, un faible écho de ta voix, nous qui vivons un moment et rampons sur la terre. Je te célébrerai toujours, toujours je chanterai ta puissance. L'univers entier t'obéit comme un sujet docile. Tes mains invincibles sont armées de la foudre ; elle part, et la nature frémit de terreur. Tu diriges la raison commune, tu pénètres et fécondes tout ce qui est. Roi suprême, rien ne se fait sans toi, ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer profonde, excepté le mal que commettent les mortels insensés. En accordant les principes contraires, en fixant à chacun ses bornes, en mélangeant les biens et les maux, tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; de tant de parties diverses, tu formes un seul tout, soumis à un ordre constant, que les infortunés et coupables humains troublent par leurs désirs aveugles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureuse et conforme à la raison la vie de ceux qui lui obéissent. Mais se précipitant au gré de leurs passions dans des routes opposées, les uns cherchent la gloire, les autres les richesses ou les plaisirs. Auteur de tous les biens, toi qui lances le tonnerre du sein des nuées, père des hommes, délivre-les de cette triste ignorance, dissipe les ténèbres de leur âme, fais-leur connaître la sagesse par qui tu gouvernes le monde, afin que nous t'honorions dignement et que sans cesse nous chantions tes œuvres, comme il convient aux mortels ; car il n'est rien de plus grand pour l'homme et pour les dieux que de célébrer dans la justice la loi universelle [2]. »

Les poëtes ont chanté le chaos, la confusion primitive des éléments, d'où est sorti l'univers actuel. Homère nous montre ses dieux même, nés de l'Océan et de Thétis, autrement de l'ancien chaos [3]. Hésiode nous représente le chaos comme la matière primordiale, et l'amour comme le principe créateur [4]. Dans Ovide surtout, avant qu'il y ait la mer, la terre et le ciel qui renferme tout le reste, on voit tous les éléments confondus dans une masse informe et liquide, que l'on a nommée, dit-il, le chaos. Nul soleil n'éclairait encore le monde. Dieu soumet à l'ordre cette confusion. Il sépare du ciel la

[1] S. Just., *De Mon.* Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 606. — [2] *Apud Stob.* — [3] Iliad., 14, v. 201. — [4] Theog., v. 114 et seq.

terre, et de la terre les eaux. Le ciel est peuplé d'étoiles, l'air de volatiles, la mer de poissons, la terre de plantes et d'animaux. Mais il manquait encore cet animal divin, capable d'une intelligence supérieure, qui pût dominer sur les autres. L'homme naquit. Prométhée le forma d'une terre détrempée et d'une étincelle céleste, à l'image de la divinité : au lieu que le reste des animaux est courbé vers la terre, il donna à l'homme une attitude droite et un regard élevé vers le ciel [1]. Nous sommes ainsi de la race de Dieu, comme le dit le poëte grec Aratus, dans son poëme sur les phénomènes célestes. « Commençons par Zeus ! hommes, ne faisons jamais rien sans parler de lui ! Tout est plein de Zeus, et les rues et les assemblées publiques, et la mer et les ports. Tous et partout nous avons besoin de Zeus ; car nous sommes sa race [2]. » Ces dernières paroles, saint Paul les cite et les approuve dans son discours devant l'aréopage d'Athènes [3].

« A chaque homme, dit Ménandre, il est donné un génie au moment de sa naissance, pour l'initier aux mystères de la vie [4]. » « Nul homme, dit Théognide, riche ou pauvre, bon ou méchant, qui n'ait un génie ou démon [5]. »

Eschyle, dans son *Prométhée,* parle d'une sédition qui eut lieu dans le ciel parmi les dieux, les uns voulant chasser Kronos de son trône, afin que Zeus régnât ; les autres ne voulant pas, au contraire, que Zeus régnât sur les dieux. Ceux-ci furent précipités avec Kronos, leur chef, né très-anciennement, dans les noires profondeurs du Tartare [6]. Il est difficile de ne pas reconnaître en ceci une tradition altérée de la chute des anges rebelles.

« Les dieux immortels de Zeus, gardiens des hommes mortels, dit de son côté Hésiode, sont au nombre de trois myriades sur la terre féconde : revêtus d'air et sans cesse parcourant tous les lieux, ils observent les œuvres justes et injustes [7]. »

Le même Hésiode a aussi une allégorie historique de la chute de l'homme par la femme. Prométhée ayant formé le premier homme avec un corps de terre et une âme céleste, et lui ayant enseigné l'usage du feu, avec tous les arts nécessaires, Zeus créa la première femme et l'orna de toutes les grâces. Elle fut nommée pour cela Pandore, c'est-à-dire *Tous-les-dons.* Elle avait reçu une boîte mystérieuse, qu'elle ouvrit par curiosité. Aussitôt en sortirent les maux de toute espèce, qui depuis ce temps inondent la terre. Il ne resta au fond de la boîte fatale que l'espérance [8].

[1] Ovid., *Metam.*, l. 1. — [2] Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 597. — [3] Act., 17, 28. — [4] Apud Stob. *Ecl. phys.*, l. 1, n. 9. — [5] Theog., *Sent.*, v. 167 et 168. — [6] Eschyl., *Prometh.*, scen. 3. — [7] Hesiod., *Op. et dies.*, l. 1. — [8] *Ibid.*

La chute de l'homme se fit sentir en lui-même par une dégénération progressive. Jusque-là c'était l'âge d'or. Les hommes avaient vécu dans l'innocence et la piété. La terre leur offrait d'elle-même tout ce qu'ils pouvaient désirer. La mort n'était pour eux qu'un doux sommeil, après lequel ils devenaient, par la volonté du Dieu suprême, les dieux tutélaires du genre humain. Vient ensuite l'âge d'argent. La piété et l'innocence diminuent. L'enfance de l'homme durait encore cent ans. Ceux qui meurent, deviennent, par la volonté de Zeus, dieux souterrains. Dans l'âge d'airain, les uns descendent aux enfers sans gloire; les autres, plus justes, héros et demi-dieux, habitent les îles fortunées. Dans l'âge de fer, chacun se fait justice à soi-même, il n'y a plus de droit que la force : la pudeur et l'équité s'enfuient au ciel; il n'y a plus de remède au mal. Ainsi parle Hésiode [1]. Ovide y ajoute la punition du crime triomphant, le déluge [2].

Voilà comme les poëtes représentent les funestes effets de la dégradation originelle dans l'humanité entière. Ils ont remarqué ce désordre jusque dans l'individu; ils ont vu comment il est sans cesse en guerre avec lui-même. « Autre est ce que persuade la convoitise, dit Ovide, autre est ce que persuade la raison. Je vois bien ce qui est meilleur, et je l'approuve; et cependant je me laisse aller à ce qui est pire [3]. » Il n'y a personne qui n'ait fait plus d'une fois cette expérience; il n'y a personne qui ne sente encore la justesse de cette autre parole du même poëte : « Nous tendons avec effort à ce qui nous est défendu, et nous convoitons ce qu'on nous refuse [4]. » Dans ce peu de mots, il y a une connaissance plus vraie de l'homme, et conséquemment plus de véritable philosophie que dans la plupart des anciens philosophes. Ceux-ci, principalement les stoïciens, avaient la présomptueuse persuasion qu'il suffit à l'homme de connaître le bien et le mal pour pratiquer l'un et éviter l'autre. Cette vanité philosophique les empêchait de voir et de convenir que la connaissance seule, sans l'humilité de cœur et la prière à Dieu, ne fait qu'irriter la convoitise et que lui donner plus de force : ainsi que le montre saint Paul dans son épître aux Romains [5].

A l'entrée de l'autre monde, les poëtes placent un tribunal et un juge, devant lequel paraissent tous les morts. Les justes sont envoyés dans l'Élysée, lieu de repos, de paix et de bonheur: les grands coupables, précipités dans l'enfer pour y subir éternellement des supplices proportionnés à leurs crimes; ceux qui n'ont pas été méchants

[1] Hesiod., *Op. et dies.*, l. 1. — [2] Ovid., *Metam.*, l. 1. — [3] *Ibid.*, 7, 20. — [4] Ovid. *Am.*, 3, el. 4, v. 17. — [5] Rom., 7.

jusqu'à l'excès, endurent diverses sortes de châtiments, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement purifiés de leurs fautes et réunis dans l'Élysée avec les justes. Le bonheur qu'ils y goûtent, suivant le tableau qu'en font les poëtes de la gentilité, ne nous paraît pas bien relevé. C'est qu'au fond, lorsque ces poëtes traçaient leurs peintures, le véritable ciel n'était point encore ouvert, les vrais justes mêmes étaient encore retenus dans des lieux souterrains, dans les limbes ; ils y jouissaient de la paix et du bonheur ; mais ce bonheur n'était point encore complet, parce qu'ils ne voyaient point encore Dieu. Les idées des anciens poëtes étaient alors plus vraies qu'on ne pense.

Un trait surtout est à remarquer dans la description que Virgile nous fait de l'enfer. S'il y a quelque chose au monde qui réveille en nous l'idée de l'innocence, assurément c'est l'enfant, qui n'a pu encore ni commettre le mal, ni même le connaître ; et supposer qu'il soit soumis à des châtiments, des souffrances, est une pensée qui révolte toute l'âme. Cependant Virgile, le tendre Virgile, place les enfants *moissonnés à la mamelle*, *avant d'avoir goûté la vie*, *à l'entrée des royaumes tristes*, où il les représente dans un état de peine, pleurant et poussant un long gémissement, *vagitus ingens* [1]. Pourquoi ces pleurs, ces voix douloureuses, ce cri déchirant ? Quelles fautes expient ces jeunes enfants, à qui leurs mères n'ont point souri ? qui a pu suggérer au poëte cette étonnante fiction ? quel en est le fondement ? D'où vient-elle, sinon de la croyance antique que l'homme naît dans le péché ?

Non-seulement les poëtes supposent et proclament partout l'immortalité de l'âme, ils ont même imaginé une résurrection des corps. Orphée descendit, suivant eux, dans les enfers, et en ramena sa femme Eurydice. Hercule y descendit également, suivant Euripide, y combattit la mort ; lui arracha Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie, qui venait d'en célébrer les funérailles ; la rendit vivante à son époux, pour récompenser celui-ci de son hospitalité généreuse, et celle-là de son amour conjugal qui l'avait portée à mourir à la place d'Admète [2]. Aussi lit-on dans les vers de Phocylide : « Les parties qui composent le corps humain forment une harmonie qu'il n'est pas permis de détruire. Nous espérons que ceux qui ont abandonné leur dépouille à la terre, en sortiront bientôt pour venir dans la lumière ; ils seront un jour des *dieux*, car les âmes des morts sont incorruptibles. L'esprit est l'image de Dieu. Pour le corps, il vient de la terre et s'en retourne en terre : nous ne sommes que cendre ; mais l'esprit remonte au ciel [3]. »

[1] *Eneid.*, l. 6, v. 426-429. — [2] Eurip., *Alcest.* — [3] Phocylid., *Nouthet.*

Quant au grand événement qui est comme le centre de tous les siècles, l'attente et la venue du Rédempteur, il fait le sujet d'immenses poëmes dans l'Inde. En Occident, Virgile, appliquant d'anciens oracles à la naissance de je ne sais quel enfant, chante les mêmes espérances. Le dernier âge, prédit par la sibylle de Cume, est arrivé ; le grand ordre des siècles recommence ; une race nouvelle descend du haut des cieux ; un enfant va naître, qui fera cesser le siècle de fer et revenir l'âge d'or ; tous les vestiges de notre crime étant effacés, la terre sera pour jamais délivrée de la crainte. L'enfant divin qui doit régner sur le monde pacifié, recevra pour premiers présents de simples fruits de la terre, et le serpent expirera dès son berceau. A l'approche de cet enfant chéri des dieux, de ce noble rejeton du Dieu suprême, toute la machine de l'univers s'ébranle, toutes les régions de la terre, toutes les mers et la voûte profonde des cieux. Toute la nature se réjouit dans l'attente du siècle à venir [1]. D'un autre côté, Eschyle, dans une de ses tragédies, nous montre un dieu souffrant, et souffrant de la part du Dieu suprême : un dieu lié, enchaîné et mis comme en croix sur le haut d'une montagne, et cela parce qu'il y a trop aimé les hommes, parce qu'il a eu pitié de leurs maux et qu'il y a porté remède [2]. La poésie indienne, pour chanter les incarnations de Vischnou, réunit à la fois les idées gracieuses de Virgile, et les idées de travaux, de pénitence, d'expiation d'Eschyle.

Quant aux sibylles, presque tous les anciens Pères de l'Église, et saint Augustin lui-même, les ont crues véritablement inspirées. On a tout lieu de croire que sous ce nom, qui ne désigne aucun personnage certainement connu, de vraies prophéties avaient cours chez les Grecs et chez les Romains. Quoiqu'on en ignorât les auteurs, elles ne laissaient pas de produire leur effet, en dirigeant la foi et l'espérance des justes vers le Sauveur attendu, et en preparant les peuples à le reconnaître. Il est possible qu'on ait attribué faussement plusieurs prophéties aux sibylles ; cependant Lactance, après en avoir cité de très-frappantes, assure que quiconque a lu Cicéron, Varron, et d'autres écrivains qui vivaient avant Jésus-Christ, ne pensera point qu'elles soient supposées [3].

Pour ce qui est de la morale, voici le résumé qu'on en lit dans le poëte Phocylide :

« Honore premièrement Dieu, et ensuite tes parents. Sois équitable envers tous, sans acception de personne. Ne repousse point le pauvre. Ne rends point de jugements injustes ; car si tu juges mal,

[1] Virg., *Eclog.*, 4.— [2] Esch., *Prometh.*— [3] S. Aug., *Ep.* 258 *ad Martian.* Lact., *Div. inst.*, l. 4, c. 15.

Dieu à son tour te jugera. Fuis le faux témoignage. Dis ce qui est vrai. Conserve la chasteté. Sois bienveillant envers tous les hommes. N'use point d'une mesure trompeuse; que ta balance n'incline d'aucun côté. Ne te parjure point, ni volontairement, ni par inconsidération; car Dieu a le parjure en horreur. Ne dérobe point les semences : c'est un crime exécrable. Paye à l'ouvrier son salaire et n'afflige point le pauvre. Veille sur ta langue; ne révèle point le secret qui t'est confié. Ne commets point d'injustice, et ne souffre pas qu'on en commette. Donne tout de suite au mendiant, et ne le remets point au lendemain; donne à pleines mains à l'indigent. Reçois l'exilé dans ta maison. Sois le conducteur de l'aveugle. Aie pitié des naufragés, car la navigation est incertaine. Tends la main à celui qui tombe; secours l'homme abandonné. Tous boivent à la coupe des maux; la vie ressemble à la roue d'un char : il n'est point de bonheur stable. Es-tu riche, partage avec l'indigent, rends-lui ce que Dieu t'a donné, et ne fais point de différence entre l'étranger et le concitoyen; car la pauvreté voyage sans cesse, elle nous visite tous, et il n'y a pas un coin de terre où les hommes puissent poser le pied solidement. Dieu seul est sage, puissant; seul il possède des richesses infinies et impérissables [1]. »

Ce sommaire de morale est si beau que plusieurs ont mis en doute qu'il fût de Phocylide, qui florissait au sixième siècle avant Jésus-Christ. Mais il est facile d'en recueillir un semblable de poëtes aussi anciens et plus anciens encore, par exemple d'Hésiode, qu'on fait remonter communément au huitième siècle. Dans son poëme *Les Travaux et les Jours*, il commence par invoquer Zeus, le Dieu suprême. C'est lui qui fait devenir les mortels ou célèbres ou obscurs, qui les environne de gloire ou d'ignominie; il lui est facile d'élever l'un et d'abaisser l'autre, de redresser le méchant et d'abattre le superbe [2]. Par sa providence la justice parcourt la terre : ceux qui la repoussent, elle leur inflige des maux. Ceux, au contraire, qui font droit aux étrangers et aux citoyens, elle fait fleurir leur ville et leur peuple dans la paix et la prospérité. Souvent toute une ville est punie à cause d'un méchant homme. Prenez donc garde, ô rois (il appelle ainsi tous les juges), à cette justice d'en haut. Car les dieux de Zeus, qui sont les gardiens des hommes mortels, parcourent incessamment la terre, observant les jugements et les œuvres mauvaises. La justice, cette vierge vénérable née de Zeus, si on l'offense, se plaint aussitôt à son père, et demande que le peuple expie les péchés des rois qui corrompent les jugements. Considérant ceci, re-

[1] Phocylid., *Nouthet.* — [2] *Opera et dies*, 1-10.

dressez vos pensées, ô rois affamés de présents ! oubliez tout à fait les jugements iniques. Qui veut faire du mal à autrui en fait à soi-même, et un mauvais dessein n'est à personne plus mauvais qu'à celui qui le forme. L'œil de Zeus, qui voit et pénètre tout, n'ignore pas comment se rend la justice dans la cité. La loi que Zeus a imposée aux poissons, aux bêtes sauvages et aux oiseaux, c'est de se dévorer les uns les autres, attendu que la justice n'est point connue d'eux ; mais il l'a donnée pour règle aux hommes. Celui donc qui conseille et qui pratique ce qui est juste, Zeus le récompense, et lui et sa postérité. Mais qui pervertit le droit par le parjure et de faux témoignages, celui-là se fait un préjudice irréparable ; sa postérité en tombera dans l'opprobre. Commettre le mal, même à l'excès, c'est facile ; le chemin n'est pas long, car le mal habite tout près. Mais les immortels ont placé devant la vertu le travail et la sueur. Le sentier qui y mène est long et roide ; de plus, il est âpre au commencement, mais quand on est arrivé en haut, il devient facile. L'homme parfait est celui qui a l'intelligence de tout ce qui le regarde, comprenant ce qui est le meilleur et dans la suite et jusqu'à la fin : celui-là aussi est bon, qui obéit à qui le conseille bien ; mais celui qui, ni n'est sage lui-même, ni ne veut écouter autrui, celui-là n'est bon à rien [1]. Des richesses qui ne sont pas mal acquises, mais que Dieu nous donne, sont de beaucoup meilleures. Mais qui en ramasse par violence ou par fraude, il est facile aux immortels d'anéantir cet homme : sa famille déclinera, ses richesses ne lui resteront que peu de temps. C'est un crime égal de maltraiter le suppliant et l'étranger, de déshonorer la couche nuptiale de son frère, de tromper méchamment des orphelins, d'injurier un vieux père sur le seuil de la vieillesse ; Zeus s'irrite contre un tel homme, et à la fin il lui rendra sévèrement la pareille [2].

Les tragédies grecques présentent cette morale en action. On y voit presque toujours la justice divine poursuivant par des voies surprenantes l'impiété, le mépris de l'hospitalité, le parricide, l'inceste, le parjure. La plupart de ces tragédies, et les plus belles, semblent un commentaire de cette parole de Dieu dans les livres saints : Je visiterai l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans ceux qui me haïssent [3]. On y voit un ancêtre qui a commis un crime : ce crime, non expié, s'attache à sa famille comme un autre péché originel. Des crimes nouveaux, des catastrophes épouvantables en sont la suite. La vengeance du ciel n'arrête ses coups que quand la postérité du coupable est anéantie ou qu'elle a été purifiée par une grande expiation.

[1] *Opera et dies*, 215-296. — [2] *Ibid.*, 318-332. — [3] Exod., 20.

En un sens, tous les anciens poëtes, tant grecs que latins, forment dans leur ensemble, une sorte de commentaire profane de la sainte Écriture. Ce qui étonne quelquefois dans la lecture des livres saints, c'est que le langage et les mœurs y soient si différents des nôtres. Dans le siècle dernier, l'impiété a tiré de là plus d'une objection contre ces livres. C'est qu'on ignore l'antiquité. Pour qui connaît les poëtes et les autres anciens auteurs, l'étonnement cesse. Un écrivain anglais a fait voir qu'une foule de locutions, en particulier du Nouveau Testament, que certains critiques traitaient d'hébraïsmes, de barbarismes, de solécismes, sont des locutions familières aux poëtes et aux historiens classiques des Grecs [1]. Plus le poëte est ancien, plus son langage est semblable à celui de la Bible, plus les mœurs qu'il dépeint sont semblables aux mœurs des patriarches. A l'étonnement du doute succède l'étonnement de l'admiration. Ce que les Grecs ont de plus ancien en ce genre peut nous servir d'exemple. Les poésies d'Homère paraissent, du moins quant au fond, des histoires nationales transmises par la tradition, mises en vers par des poëtes, principalement par Homère que l'on place communément au huitième siècle avant Jésus-Christ, chantées épisodiquement par des rapsodes, recueillies de la bouche de ces derniers, et rangées en ordre par les soins de Pisistrate, au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Or, le style d'Homère a tant de ressemblance avec celui de la Bible, qu'un érudit en a fait un ouvrage sous le nom d'*Homère hébraïsant* [2]. Cette ressemblance n'est pas moins frappante pour les mœurs.

Dans la Bible, Abraham et Sara servent eux-mêmes leurs hôtes ; dans Homère, Achille et Patrocle servent eux-mêmes les amis qui viennent les voir ; Patrocle allume le feu, dresse la table ; Achille découpe les viandes et les met en broche [3]. Dans la Bible, presque chaque ville a son roi ; il en est de même dans Homère. Dans la Bible, on voit les patriarches et leurs fils gardant eux-mêmes leurs troupeaux ; dans Homère, on en voit faire autant à plusieurs fils du roi des Troyens. Dans la Bible, les filles et les femmes des patriarches vont à la fontaine et vaquent à toutes les œuvres de ménage ; dans Homère, on voit une fille de roi se rendre à la fontaine hors de la ville, une autre présider à la lessive, et les reines manier le fuseau ou l'aiguille au milieu de leurs servantes. Dans Moïse, les armées se composent de fantassins et de chars ; de même dans Homère, on n'y voit point encore de cavaliers proprement dits. Dans Moïse, le meurtrier involontaire s'enfuit dans un lieu d'asile pour se dérober

[1] Blackwall, *The sacred classics defended and illustrated.* — [2] *Homerus* ἑβραΐζων de Zacharie Bogan. — [3] Iliad., 9, v. 205-217.

au premier ressentiment des parents du mort ; dans Homère, il subit un exil au moins temporaire : Patrocle, bien que fils de roi, est de ces fugitifs. Dans la Bible, il est souvent question d'esclaves ; dans Homère et les autres poëtes, on rencontre des esclaves sans nombre ; et ce ne sont pas seulement des gens du peuple, mais des épouses, des fils et des filles de rois ; Achille a vendu comme esclaves plusieurs fils de Priam ; Eumée, esclave d'Ulysse et le pasteur de ses porcs, était fils du roi de Scyros. Dans les comédies de Plaute et de Térence, imitées presque toutes du grec, la plupart des personnages sont des esclaves mâles et femelles ; celles-ci, prostituées ou sur le point de l'être, se trouvent habituellement issues d'une famille honnête et libre ; cette reconnaissance fait plus d'une fois le dénoûment. Térence lui-même, noble Carthaginois, avait été réduit en esclavage ; cependant il n'a pas un mot contre cet asservissement de l'homme par l'homme. A peine nous est-il venu un fragment du comique Philémon, où il est dit : « Tout esclave qu'il est, il est de la même chair que toi ; car il n'est pas d'homme que la nature ait fait esclave ; c'est la fortune seule qui nous dégrade ainsi [1]. »

Dans la Bible, on voit venir le genre humain, et, avec lui, les arts et les sciences, de l'Orient en Occident. La même chose se remarque dans Homère ; quoique Grec, il représente les Troyens plus civilisés et plus humains que les Grecs. On voit des sacrifices d'hommes chez ceux-ci ; Achille immole douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle, autour duquel il traîne pendant douze jours le cadavre d'Hector. Rien de semblable chez les Troyens. L'aïeul maternel d'Ulysse, par la grâce de Mercure, surpassait tous les autres en vol et en parjure [2] ; Ulysse lui-même était allé au loin chercher du poison pour envenimer ses flèches ; trait de sauvages, dont on ne voit rien d'approchant chez Priam et ses alliés [3]. Nestor demande à Télémaque, comme une chose tout ordinaire, s'il n'était pas voleur de mer ou pirate, ajoutant que les Grecs avaient fait longtemps ce métier sous la conduite d'Achille [4]. Jamais Homère ne fait tenir aux Troyens un langage pareil.

La Bible nous montre les païens, méconnaissant le vrai Dieu, se faire des dieux des éléments, des astres, des rois, de leurs proches et même des animaux. Homère et Hésiode ont été, pour les Grecs, les grands fabricateurs de ces dieux-là. « Dans les temps primitifs, et c'est une observation d'Hérodote, les Pélasges appelaient généralement dieux les êtres qui avaient soumis l'univers à l'ordre, et qui en

[1] *Compar. de Men. et de Philémon*, p. 361. *Théâtre des Grecs*, t. 13, p. 239. — [2] Odyss., 19, v. 395. — [3] *Ibid.*, l. 1, v. 260-265. — [4] *Ibid.*, l. 2, v. 72-106.

gouvernaient les différentes parties ; mais ils ne leur donnaient point de noms particuliers, parce qu'ils n'en avaient point entendu. Ce ne fut qu'après un temps bien long, qu'ils en apprirent les noms de l'Égypte. Plus tard, les Grecs les apprirent des Pélasges. De dire d'où chacun de ces dieux est venu, si tous ont été toujours, quelle est leur forme, comment ils sont faits, on ne le savait point ni avant-hier ni hier, pour ainsi dire ; car je pense qu'Hésiode et Homère n'ont pas vécu plus de quatre cents ans avant moi. Or, ce sont eux qui ont composé aux Grecs une théogonie, donné des noms aux dieux, assigné des honneurs, attribué des fonctions et signalé leurs formes [1]. » Hérodote écrivait ceci vers l'an 450 avant Jésus-Christ : en y ajoutant 400 pour Homère et Hésiode, on aura 850, époque vers laquelle mourut le prophète Élisée. Jusque-là donc, suivant le premier de leurs historiens, les Grecs avaient généralement appelé dieux les êtres supérieurs qui ont formé l'univers et qui le gouvernent ; mais ils n'en connaissaient ni nom, ni généalogie, ni fonctions particulières, ni figure. Homère et Hésiode leur apprirent tout cela. Dans la théogonie du dernier [2], les éléments de la nature sont visibles. Il y avait d'abord, suivant lui, le Chaos, ensuite la Terre, puis le Tartare et enfin l'Amour. Du Chaos naquirent l'Érèbe (en hébreu, le soir) et la Nuit, qui engendrèrent l'Éther et le Jour. La Nuit engendra elle-même ensuite la Mort, le Sommeil, les Songes, le Rire, l'Affliction, les Parques, la Fraude, l'Amitié, la Vieillesse, la Discorde. Les enfants de cette dernière furent, le Travail, l'Oubli, la Faim, les Douleurs, les Combats, les Meurtres, les Batailles, les Destructions d'hommes, les Disputes, les trompeuses Paroles, les Contestations, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. La Terre produisit d'elle-même Uranus ou le Ciel, puis les Montagnes ; unie au Ciel, elle enfanta l'Océan, Iapet, Rhéa, Thétis ou la mer, enfin Chronos ou le Temps. Chronos ou Saturne, uni à Rhéa, eut trois fils et trois filles, d'abord Hestia ou Vesta, Déméter ou Cérès, Héré ou Junon ; ensuite Aïdès ou Hadès (Pluton), Poseïdon ou Neptune, et Zeus ou Jupiter. On voit que le fond de cette théogonie est la personnification des éléments naturels et même des idées morales. Quant à Zeus, son caractère varie chez les poëtes : chez les uns, et nous en avons cité, il apparaît comme l'Être suprême et, en un sens, unique, de qui proviennent le ciel et la terre, les dieux et les hommes ; chez d'autres, il apparaît comme un roi de Crète, déifié après sa mort ou même dès son vivant. En ce nom semblent se confondre et l'idée du Dieu suprême, et l'idée d'un élément, et l'idée d'un homme. Cette dernière apothéose se rencontre fré-

[1] Herod., l. 2, c. 52 et 53. — [2] Hesiod., Theog., v. 211-232.

quemment. Dans Euripide, Oreste et Electre invoquent comme un dieu leur père Agamemnon, tué par leur mère. Cicéron, affligé de la mort de sa fille, en fait une divinité. Un César était-il mort ou tué, les Romains en faisaient un dieu.

La Bible nous montre cette idolâtrie devenant la source de tous les crimes, des sacrifices humains, de la plus abominable prostitution. Les poëtes et les autres écrivains profanes nous font voir la même chose.

Leurs principaux dieux et déesses se rendent coupables d'adultère, d'inceste, de rapt, de séduction, de vol. A tel on immolait le sang humain, à tel autre la pudeur des vierges. Dans Euripide, un personnage s'écrie : « Les dieux punissent chez les mortels celui dont le cœur est pervers ; est-il donc juste que vous, qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois ? S'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon et vous, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que des mortels y succombent ? et, lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables ou ceux dont nous suivons l'exemple et que nous prenons pour modèles [1] ? » Dans Térence, on voit un séducteur s'autorisant de l'exemple de Jupiter pour exécuter son criminel dessein.

Cependant les poëtes eux-mêmes faisaient entendre que ce n'étaient là que des fictions. Outre les témoignages qu'en ont cités les Pères de l'Église, on en trouve un de bien remarquable dans Euripide. Un des personnages, Thésée, dit à Hercule : « Aucun des mortels, aucun même des dieux, n'est exempt des outrages de la fortune, si du moins les récits des poëtes ne sont pas mensongers. N'ont-ils pas souillé la couche nuptiale et formé entre eux des nœuds que réprouvent toutes les lois ? Ne les a-t-on pas vus, pour posséder un trône, charger leurs pères de honteux liens ? Toutefois, ils habitent l'Olympe et soutiennent la pensée des attentats qu'ils ont commis. Que diras-tu donc toi qui, né mortel, supportes impatiemment les coups du sort auxquels les dieux se montrent soumis [2] ? » Hercule répond : « Hélas ! tous ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Non, je ne pense point que les dieux se livrent à des amours incestueux, qu'ils chargent de liens les mains de leurs pères ; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, et l'on ne me persuadera

[1] Euripid., *Ion.*, v. 452-463. — [2] Euripid., *Hercule furieux*, v. 1317-1329.

point que l'un d'eux se soit ainsi rendu maître de l'autre. Un dieu, s'il est dieu en effet, n'a besoin de personne ; ce sont les poëtes qui ont inventé ces misérables récits[1]. »

Plutarque a fait un ouvrage exprès sur la manière de lire utilement les poëtes. La maxime fondamentale dont il part, est un vers qui dit : Les poëtes mentent souvent. Aux fictions qu'ils étalent dans un endroit, il veut qu'on oppose les vérités qu'ils proclament dans un autre. Sa dernière ressource est l'autorité de la philosophie.

Avant lui, Platon est allé plus loin. Non content de blâmer Hésiode et Homère d'avoir attribué aux dieux des choses qui ne sont ni vraies ni d'un bon exemple, il les bannit de sa république. Voici comme il raisonne : Un dieu est essentiellement bon, parfait, immuable. Tout ce qui en donne des idées contraires est faux, impie, et ne peut que corrompre l'esprit et le cœur de la jeunesse. Hésiode et Homère sont pleins de ces fables scandaleuses. Il faut donc les bannir, ainsi que la comédie qui ne cherche qu'à faire rire. La seule poésie que nous pouvons admettre est celle qui est propre à nous donner de la divinité une idée juste et à nous rendre solidement vertueux[2].

Voilà ce que disait Platon : mais qui l'exécutera ? Il bannissait de sa cité imaginaire Homère et Hésiode avec leurs fables : mais qui les bannira du monde réel ? Il voulait que la poésie chantât ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est honnête : mais qui lui fera connaître tout cela ? qui la débarrassera de ses langes, de ses vaines illusions ? qui lui donnera de connaître et de chanter avec assurance le vrai Dieu ? Ce ne sera ni Platon ni Socrate, mais Dieu seul. Ou plutôt la chose est déjà faite. Sans bannir Homère ni ses fables, la Providence a fait beaucoup mieux : elle les a rendues non-seulement sans péril, mais utiles encore ; elle nous les a laissées comme un jouet de l'enfance humaine, qui rappelle à l'homme fait la naïveté, la grâce, les illusions du jeune âge, et lui insinue ce qu'il doit être maintenant dans l'âge viril du catholicisme.

Ce que Platon souhaitait, la poésie peut maintenant le faire. Dieu s'est manifesté et par lui-même et par ses œuvres. La poésie peut savoir ce qu'il est et ce qu'il a fait ; elle peut le prendre même pour modèle. Poëme veut dire littéralement création ; poëte, créateur. En ce sens, Dieu est le vrai poëte ; la création, le poëme de Dieu. Le but de ce poëme est la glorification de Dieu dans les créatures : sa durée est le temps ; l'univers en est le lieu ; l'action marche d'une éternité à l'autre. Elle semble quelquefois suspendue, rétrograde même ;

[1] Euripide, *Hercule furieux*, v. 1343-1349 — [2] Plat., *De repub.*, l. 2 et 3.

mais elle avance toujours, emportant avec elle les siècles et les peuples. Des obstacles se présentent qui paraissent tout renverser : la révolte d'une partie des anges, la chute de l'homme; mais ces obstacles deviennent des moyens. Le Christ s'annonce et paraît : c'est le personnage principal. Il crée, il rachète; il combat, il triomphe. Dieu et homme, esprit et corps, il unit et réconcilie tout en sa personne. Il est le principe, le milieu, la fin de toutes choses. Qui le connaît bien, entend facilement le poëme de Dieu : qui le connaît mal, l'entend mal : qui ne le connaît pas du tout, ne l'entend pas du tout et se perd dans un petit fragment. Qui le connaîtrait et l'aimerait jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec lui, jusqu'à le contempler déjà, pour ainsi dire, dans son essence, celui-là comprendrait parfaitement tout le poëme ; il en comprendrait non-seulement l'ensemble, mais encore les détails ; il verrait que tout, jusqu'à un iota et un point, y est esprit et vie. La création entière lui serait une poésie, une musique, où chaque mot, où chaque note est vivante et parlante. Ravi au-dessus de lui-même, il entendrait, il verrait, un saint nous l'a dit [1], comment toutes les créatures ont en Dieu la vie, le mouvement et l'être. Il verrait comment, dans le Christ, si diverses qu'elles soient, si dissonantes qu'elles paraissent, elles forment une harmonie ineffable. La vue d'un oiseau, d'un brin d'herbe, suffirait pour éveiller en lui, comme en François d'Assise, le sentiment de ce divin concert. Son âme en extase, comme il est arrivé à sainte Thérèse, s'exhalerait spontanément en stances poétiques.

Ah ! quand est-ce que nous verrons des poëtes répondre à leur sublime vocation? quand s'élèveront-ils, par la vivacité de leur foi et de leur amour, jusque dans le sein du poëte éternel? quand se disposeront-ils, par la pureté de leur cœur, au souffle divin de l'Esprit vivant qui anima les prophètes? Ils se plaignent qu'il ne leur reste plus rien à chanter. Et les plus célèbres jusqu'ici n'ont fait que bégayer quelques vers du poëme infini de Dieu.

LES HISTORIENS.

Ce qu'est le Christ pour la philosophie et pour la poésie, il l'est pour l'histoire : le centre d'où tout rayonne et où tout vient se réfléchir.

Tout a été créé par lui et pour lui : toutes choses ont en lui leur ensemble ; il est la sagesse qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur ; il est la vraie lumière qui luit dans ce monde et qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nul ne peut

[1] S. Jean de la Croix.

donc être vraiment éclairé, vraiment sage ou philosophe, si ce n'est par lui et qu'autant qu'il le connaît.

Unissant dans sa personne et Dieu et l'homme, et l'esprit et la matière; étant le médiateur pour glorifier Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu, transfigurer, diviniser en quelque sorte la création entière : il est la vraie source de cette harmonie surhumaine de pensées, de sentiments et de langage, qui constitue la poésie parfaite.

Dieu son père, ayant fait par lui les siècles, ayant résumé, récapitulé en lui tous ses desseins, toutes ses œuvres, l'histoire ne peut trouver qu'en lui l'ensemble des siècles et des événements. Et de fait, cet ensemble ne se voit dans aucune histoire non chrétienne.

Pour l'antiquité des temps, un savant orientaliste de nos jours a classé ainsi les époques où commence la certitude de l'histoire indigène chez les principaux peuples de l'Asie.

Les Chinois,	au	9e siècle avant Jésus-Christ.
Les Japonais,	au	7e
Les Géorgiens,	au	3e
Les Arméniens,	au	2e
Les Tihbétains,	au	1er siècle après Jésus-Christ.
Les Perses,	au	3e
Les Arabes,	au	5e
Les Hindous et les Mongols,	au	12e
Les Turcs,	au	14e[1].

Il est bon d'observer qu'il n'est ici question que de l'histoire indigène de chacun de ces peuples, et nullement d'une histoire générale de l'humanité.

Voilà pour l'Orient. Quant au reste du monde, un autre savant de nos jours résume ainsi ses antiquités historiques.

« La chronologie d'aucun de nos peuples d'Occident ne remonte, par un fil continu, à plus de trois mille ans. Aucun d'eux ne peut nous offrir, avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance. Le nord de l'Europe n'a d'histoire que depuis sa conversion au christianisme ; l'histoire de l'Espagne, de la Gaule, de l'Angleterre, ne date que des conquêtes des Romains ; celle de l'Italie septentrionale, avant la fondation de Rome, est aujourd'hui à peu près inconnue. Les Grecs avouent ne posséder l'art d'écrire que depuis que les Phéniciens le leur ont enseigné, il y a trente-trois ou trente-quatre siècles ; longtemps encore depuis, leur histoire est pleine de fables, et

[1] Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 17.

ils ne font remonter qu'à trois cents ans plus haut les premiers vestiges de leur réunion en corps de peuples. Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires qui ne vont, avec un peu de suite, qu'à vingt-cinq siècles, à Cyrus, environ six cent cinquante ans avant Jésus-Christ ; et en admettant ce qu'on en rapporte de plus ancien avec quelques détails historiques, on s'élèverait à peine à quarante, en partant de nos jours.

« Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ans d'ancienneté. Il vivait quatre cent quarante ans avant Jésus-Christ. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter, Cadmus, Phérécyde, Aristée de Proconnèse, Acusilaüs, Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, etc., ne datent pas d'un siècle avant lui.

« On peut même juger de ce qu'ils étaient par les extravagances qui nous restent extraites d'Aristée de Proconnèse et de quelques autres.

« Avant eux, on n'avait que des poëtes ; et Homère, le plus ancien que l'on possède, Homère, le maître et le modèle éternel de tout l'Occident, n'a précédé notre âge que de deux mille sept cents ou deux mille huit cents ans.

« Quand ces premiers historiens parlent des anciens événements, soit de leur nation, soit des nations voisines, ils ne citent que des traditions orales et non des ouvrages publics. Ce n'est que longtemps après eux que l'on a donné de prétendus extraits des annales égyptiennes, phéniciennes et babyloniennes. Bérose n'écrivit que sous le règne de Séleucus-Nicator ; Hiéronyme, que sous celui d'Antiochus-Soter ; et Manéthon que sous le règne de Ptolémée-Philadelphe. Ils sont tous trois seulement du troisième siècle avant Jésus-Christ.

« Que Sanchoniaton soit un auteur véritable ou supposé, on ne le connaissait point avant que Philon de Byblos en eût publié une traduction sous Adrien, dans le second siècle après Jésus-Christ : et, quand on l'aurait connu, l'on n'y aurait trouvé, pour les premiers temps, comme dans tous les auteurs de cette espèce, qu'une théogonie puérile, ou une métaphysique tellement déguisée sous des allégories, qu'elle en est méconnaissable [1]. »

Voilà, d'après ces deux savants, tout ce que l'antiquité profane nous offre en fait d'histoire.

Encore, quand le premier fait remonter, pour les Chinois, le commencement de la certitude historique jusqu'au neuvième siècle avant

[1] Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

Jésus-Christ, cela ne veut pas dire qu'ils aient une histoire écrite depuis ce temps-là. Le Chou-King est le plus ancien monument de l'histoire nationale de la Chine. Il fut rédigé par Confucius, avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Ce n'est pas même une histoire proprement dite, mais une sorte de traité de morale historique à l'usage des rois et de leurs ministres. M. Cuvier n'y voit qu'un roman moral et politique [1]. Deux cents ans plus tard arriva, disent les Chinois, la persécution des lettres et la destruction des livres sous l'empereur Chi-hoangti, qui voulait détruire les traces du gouvernement féodal établi sous la dynastie antérieure à la sienne. Quarante ans plus tard, sous la dynastie qui avait renversé celle à laquelle appartenait Chi-hoangti, une partie du Chou-King fut restituée de mémoire par un vieux lettré, et une autre fut retrouvée dans un tombeau ; mais près de la moitié fut perdue pour toujours. Ce fut seulement un siècle avant Jésus-Christ, que Ssema-thsian commença le premier une histoire proprement dite de la Chine. Aussi est-il des savants qui ne reconnaissent d'histoire tout à fait certaine à ce pays, que depuis l'incendie des livres, environ deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ [2].

Quant à ce que savaient d'histoire ancienne les Grecs et les Romains, le plus savant des Romains, Varron, y distinguait trois périodes : La première, qu'il appelle obscure, incertaine, depuis l'origine du genre humain jusqu'au grand cataclysme ; la seconde, qu'il appelle fabuleuse, attendu qu'elle est remplie de fables, depuis le premier cataclysme jusqu'à la première olympiade, 776 ans avant Jésus-Christ ; la troisième, qu'il nomme historique, parce que les événements y sont rapportés dans des histoires vraies, depuis la première olympiade jusqu'à son temps, qui était celui de César et d'Auguste [3]. Ainsi donc, l'histoire certaine de l'antiquité profane ne remonte pas au delà de huit siècles avant Jésus-Christ, deux siècles après Salomon.

Le Christ seul embrasse tous les temps. Sa génération divine est de l'éternité. Sa généalogie humaine remonte sans interruption, par Salomon et par David, à Abraham, à Noé, à Seth, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu. L'Écriture marque les années qu'ont vécu ces patriarches, ainsi que les principaux événements qui concernent la race humaine. Le plus grand de ces événements est la venue même du Christ. Tous les autres s'y rattachent ou comme causes occasionnel-

[1] Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, p. 218, éd. 1825. — [2] Goguet. — [3] Censorin, *De die natali*, c. 21.

les, ou comme préparatifs, ou comme figures, ou comme effets. Un de ces effets est le christianisme, qui a régénéré le genre humain, et qui, à lui seul, prouve tout le reste. Le Christ est ainsi le point culminant des siècles et des événements, par conséquent de toute l'histoire.

Aussi les anciens qui, sans connaître ce grand événement, ont entrepris une histoire universelle du genre humain, tels qu'Hérodote, Diodore de Sicile, chez les Grecs, n'ont pu lui donner un ensemble naturel, une unité véritable. Hérodote prend pour centre la Grèce. Le premier qui eut des rapports avec les Grecs, fut Crésus, roi des Lydiens; de là l'histoire de ce roi et de son peuple. Crésus fut vaincu par Cyrus, roi des Perses; de là l'histoire de Cyrus, ainsi que des Perses et des Mèdes. Cambyse, fils de Cyrus, envahit l'Égypte; de là l'histoire de ce pays, ainsi que des pays limitrophes, l'Éthiopie et la Libye. Darius, fils d'Hystaspe et successeur de Cambyse, fait la guerre aux Scythes; de là l'histoire des Scythes et des Indiens. Darius et Xerxès, son fils, entrent dans la Grèce; de là une histoire détaillée des peuples grecs et de leurs mœurs. Tel est le plan d'Hérodote. L'unité artificielle, c'est la Grèce; l'unité naturelle, c'est l'empire des Perses, deuxième dynastie de l'empire universel, laquelle vient de renverser la première, celle de Babylone, et prépare les voies à la troisième, celle des Grecs. Hérodote avait encore fait ou du moins s'était proposé de faire une histoire des Assyriens. Si elle nous était parvenue, nous aurions peut-être quelques renseignements plus certains sur cette première dynastie ou cette première période de la grande monarchie. Nous disons, peut-être; car, dans ces temps reculés, le souvenir des événements s'altérait assez vite. Touchant Cyrus lui-même, ce prince si remarquable, et dont l'histoire aurait dû être si connue, si populaire, Hérodote, qui ne vivait que cent ans après lui, avoue qu'il existait déjà trois sentiments différents; et, en effet, soixante ans plus tard, Xénophon nous donne de ce prince une biographie tout opposée à celle d'Hérodote. En quoi ce dernier excelle, c'est dans l'art de conter. Son histoire est pleine de récits merveilleux et attachants, mais qu'il donne pour tels qu'il les a reçus; d'une foule d'observations curieuses sur la nature des divers pays, les mœurs de leurs habitants : observations traitées souvent de fables, mais dont les voyageurs modernes ont reconnu plus d'une fois la surprenante justesse.

Diodore de Sicile, venu quatre siècles après Hérodote, sous les règnes de César et d'Auguste, fit une histoire universelle en quarante livres. Les trois premiers, sur les antiquités des barbares; les trois suivants, sur les antiquités des Grecs jusqu'à la guerre de Troie; ensuite onze, depuis cette guerre jusqu'à la mort d'Alexandre, et les

vingt-trois derniers depuis cette mort jusqu'à l'an 60 avant Jésus-Christ. Pour les temps qui ont précédé la guerre de Troie, il dit qu'on n'en peut rien assurer, attendu qu'il n'en est resté aucun monument authentique. De cette guerre fameuse à la cent quatre-vingtième olympiade, soixantième année avant Jésus-Christ, il compte onze cent vingt-huit ans [1]; ce qui reporterait cette guerre, moitié fabuleuse, moitié historique, vers le temps de Jephté. L'histoire de Diodore, de l'aveu de son auteur, n'a donc aucune certitude pour les premiers temps. A une époque postérieure, on y voit la suite de l'empire des Perses; on y voit cet empire passer entre les mains des Grecs, dans la personne d'Alexandre de Macédoine. On y verrait enfin la quatrième dynastie de l'empire universel, les Romains, succéder aux Grecs; mais depuis le livre vingt, où il est question des guerres que se firent les généraux d'Alexandre après sa mort, on n'a plus que quelques fragments des vingt autres.

Trogue Pompée, natif des Gaules, avait aussi fait, sous Auguste et en latin, une sorte d'histoire universelle en quarante-quatre livres; mais il ne nous en est parvenu qu'un petit extrait par Justin.

Appien, Grec d'Alexandrie, composa deux histoires, universelles en un sens. L'une commençait à la guerre de Troie et finissait au temps de Trajan, sous le règne duquel il vivait; l'autre renfermait l'histoire de tous les peuples conquis par les Romains. Il ne nous reste que quelques livres de l'une et de l'autre.

Les autres historiens de l'antiquité profane qui sont venus jusqu'à nous, soit en totalité, soit en partie, n'ont écrit que des histoires particulières ; Xénophon, la vie de Cyrus ; Arrien et Quinte-Curce, l'expédition d'Alexandre ; Thucydide, la guerre d'environ trente ans entre Athènes et Sparte, connue sous le nom de guerre du Péloponnèse ; Tite-Live et Dion Cassius, une histoire romaine depuis sa première origine jusqu'à leur temps : le premier sous Auguste, le second sous Alexandre Sévère ; Denys d'Halicarnasse, les antiquités de cette histoire ; Polybe, la période depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine ; Salluste, deux événements ; Jules César, des mémoires sur ses propres guerres ; Suétone, la biographie des douze premiers Césars ; Tacite, l'histoire de leurs règnes, ainsi que de quelques autres. A ces historiens, on peut ajouter Strabon, qui, au commencement de l'ère chrétienne, fit une géographie historique de tout l'univers alors connu ; et Pausanias qui, deux siècles plus tard, écrivit un *Voyage* scientifique *en Grèce*.

[1] Diodor., l. 1.

Toutes ces histoires se rapportent plus ou moins directement aux quatre grandes nations qui se sont succédé dans la domination universelle : les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains. L'histoire chinoise paraît destinée à nous donner quelques renseignements sur l'origine et les migrations de ces peuples barbares, qui renversèrent par les fondements cet empire des siècles, et servirent eux-mêmes d'éléments à la régénération du genre humain par le christianisme. Toutes les histoires humaines ne formeront ainsi qu'une seule histoire.

Le premier qui nous ait révélé ce magnifique ensemble, c'est le prophète Daniel, dans la statue prophétique de Nabuchodonosor. une, mais composée de quatre métaux qui se suivent : un empire, mais de quatre dynasties successives ; statue renversée, mise en poudre par une pierre qui devient une montagne ; empire mis à néant et faisant place à l'empire du Christ, qui, faible d'abord, remplit bientôt l'univers. Après le prophète, ce sont les Pères de l'Église, saint Justin, saint Théophile d'Antioche, Jules Africain, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, qui, les premiers, complétant, rectifiant les chronologies profanes par les Écritures divines, ont montré l'histoire humaine comme une chaîne immense, qui, partant du trône de l'Éternel, se prolonge, à travers les siècles, depuis Adam jusqu'au Christ, depuis le premier avénement du Christ jusqu'à son avénement final, et rejoint ainsi par les deux bouts le temps à l'éternité. Pour la durée totale du genre humain, pour la Providence cachée qui en fait un tout vivant, nul ne l'a mieux fait ressortir que saint Augustin, dans son grand ouvrage *de la Cité de Dieu*, autrement de l'Église catholique.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

DE 442 A 141 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Accomplissement des prophéties sur l'empire des Perses et sur celui des Grecs. — Machabées.

Les prophètes avaient achevé de prédire, les philosophes commençaient à disserter, les historiens à écrire ; Dieu continuait à faire, changeant les temps et les âges, rejetant des rois et des royaumes, suscitant des royaumes et des rois pour mêler ensemble l'Europe et l'Asie, l'Occident et l'Orient, et préparer l'univers à l'avénement du Christ.

L'empire d'Assur ou d'Assyrie, qui avait eu tour à tour pour capitale Babylone et Ninive, Ninive et Babylone, avait fait son temps. Depuis Nabonassar, qui régnait en la dernière de ces villes sept cent quarante-sept ans avant Jésus-Christ, jusqu'à Nabonad ou Baltassar, le géographe et astronome Ptolémée compte dix-huit rois, avec deux interrègnes, formant en tout deux cent neuf ans, qui se terminent à l'an 538 avant Jésus-Christ. Le plus fameux de ces rois fut Nabuchodonosor le Grand. Il servit de verge à la justice de Dieu pour châtier les nations, en particulier le peuple d'Israël. Sorti de Babylone et déjà maître de l'Orient, il parcourut en triomphateur, suivant Mégasthène [1], l'Égypte, la Libye ou l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, et rentra, par la Macédoine et la Thrace, en Asie. Jamais conquérant n'a fait depuis rien d'égal ; mais au temps prédit la verge est brisée. La dynastie de Nabuchodonosor et l'empire des Assyriens meurent avec son petit-fils.

Cyrus est appelé d'avance par son nom pour exécuter la sentence. Il prend Babylone, délivre le peuple d'Israël, et fait rebâtir le temple de Jérusalem.

Ptolémée compte ainsi la succession des rois de Perse dans l'empire universel : Cyrus, neuf ans ; Cambyse, huit, y compris les six mois d'usurpation du mage Smerdis ; Darius Ier ou Darius, fils d'Hystaspe, trente-six ; Xerxès, vingt-un ; Artaxerxès Ier ou Ar-

[1] Megasth., Apud *Strab.*, l. 15.

taxerxès Longue-Main, quarante-un, y compris les deux règnes de ses fils, Xerxès II et Sogdien, qui ne durèrent ensemble que huit mois; Darius II ou Darius-Nothus, dix-neuf; Artaxerxès II ou Artaxerxès-Memnon, quarante-six; Artaxerxès-Ochus ou simplement Ochus, vingt-un; Arogus ou Arsès, deux; Darius III ou Darius-Codoman, quatre; en tout deux cent sept ans, depuis 538 jusqu'à 331 avant Jésus-Christ [1].

Cyrus et le premier Darius accomplirent en particulier les prédictions des prophètes sur Babylone. Cyrus la prit avec toutes les circonstances que les prophètes avaient annoncées. A la mort de Cambyse, elle secoua le joug des Perses; mais, malgré la défense la plus désespérée, Darius la reprit, ainsi que nous l'avons vu, et lui imposa un joug encore plus dur. Aujourd'hui encore, parmi les ruines de Babylone, on rencontre des briques avec des caractères en forme de coins ou de clous, où l'on a cru reconnaître les noms de Darius et de son fils Xerxès.

Cambyse, Artaxerxès Longue-Main et Artaxerxès-Ochus accomplirent les prédictions des prophètes sur l'Égypte. Cambyse, l'ayant envahie, la traita durement, brûla ses temples, détruisit ses idoles. Elle se révolta à la mort de Xerxès. Son fils, Artaxerxès Longue-Main, la subjugua de nouveau. Elle se révolta de nouveau sous son successeur, l'an 414 avant Jésus-Christ, eut une suite de neuf rois indigènes, jusqu'en 349, où elle fut de nouveau conquise par Artaxerxès-Ochus. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, suivant la prophétie d'Ézéchiel, elle n'a plus eu aucun roi d'origine égyptienne [2].

Les prédictions de miséricorde sur Israël furent accomplies par Cyrus, qui délivra le peuple de la captivité de Babylone et ordonna la reconstruction du temple; par le premier Darius, qui fit achever cet édifice et assigna des revenus pour les sacrifices qu'il voulait qu'on y offrît et pour lui et pour ses enfants; par Artaxerxès Longue-Main, qui fit rebâtir les murs de Jérusalem. De tous les rois de Perse, ce sont les trois dont les auteurs grecs parlent avec le plus grand éloge. Le premier a eu pour principal ministre le prophète Daniel; le troisième, Mardochée, et pour femme, Esther.

Les Perses ou Élamites descendaient de Sem, par Élam, son premier-né. Les Mèdes descendaient de Japhet, par Madaï, son troisième fils. Ces deux peuples, limitrophes, habitaient l'un et l'autre des pays de montagnes. Ils ne formaient le plus souvent qu'un seul État. Les Mèdes apparaissent d'abord comme la partie dominante, et, en même temps, comme adonnés de bonne heure au luxe et à la bonne chère.

[1] Ptolem., *Canon.*, édit. de l'abbé Halma. — [2] Ezech., c. 30, v. 13.

Les Perses, jusque-là pauvres et endurcis comme leurs montagnes, deviennent les plus puissants sous Cyrus et obtiennent l'empire universel pendant deux siècles.

Chez les Mèdes, la caste ou la tribu la plus célèbre étaient les mages. A la mort de Cambyse, ils tentèrent de ramener le pouvoir souverain aux Mèdes. Cambyse, et par jalousie et sur la foi d'un songe, avait fait mourir son frère Smerdis. Un des mages, qui avait le même nom, la même taille, la même figure, se donna pour Smerdis, fils de Cyrus, et monta sur le trône. Sa fourbe ayant été découverte par sept des principaux seigneurs persans, ils le mirent à mort, et, avec lui, un grand nombre de mages. Darius, fils d'Hystaspe, un des sept, fut proclamé roi.

Chez les Perses, il y avait douze tribus. La plus illustre étaient les Pasargades, qui formaient comme la haute noblesse de la nation. Les Achéménides étaient la race royale. Le nom de l'ancêtre, *Achéménès* chez les Grecs, *Dschemdschid* chez les Persans modernes, pourrait bien être celui de *Sem* ou *Schem*.

Dans l'origine, et avant qu'ils fussent sortis de leurs montagnes, le roi des Perses ne pouvait pas tout. Il était obligé de gouverner suivant la loi et d'après le conseil des anciens. Chaque fois qu'il parle de ce gouvernement, Xénophon fait dire au père de Cyrus, la *commune* ou la *communauté* des Perses [1].

Ce même auteur, ainsi que Platon et Hérodote, nous tracent un tableau merveilleux de l'éducation chez les anciens Perses. Cette éducation était publique et durait toute la vie. Il y avait une place nommée place de la Liberté, où était bâti le palais du roi et les hôtels des magistrats. Les marchands en étaient bannis. Cette place était divisée en quatre parties : une pour les enfants, une pour les adolescents, une pour les hommes faits, une enfin pour ceux qui avaient passé l'âge de porter les armes. Chacune de ces quatre classes était gouvernée par douze chefs, suivant le nombre des douze tribus. Les enfants avaient pour chefs des vieillards ou sénateurs choisis entre ceux qu'on croyait les plus propres à les bien élever ; les adolescents, ceux d'entre les hommes faits qui paraissaient les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits, ceux de leur classe qu'on jugeait avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres de l'autorité souveraine. Les anciens eux-mêmes, afin qu'eux également accomplissent les devoirs convenables à leur âge, avaient pour surveillants quelques-uns de leurs égaux.

Depuis l'âge de cinq ans à dix-sept, les enfants se rendaient, avec

[1] Xenoph., *Cyrop.*

le jour, au lieu qui leur était assigné. Ils apportaient leur manger, qu'ils prenaient au signal de leurs maîtres : c'était du pain, du cresson, avec une coupe pour puiser de l'eau à la rivière, quand ils avaient soif. Ils apprenaient à tirer de l'arc, à lancer le javelot. On leur enseignait surtout la justice, la modestie, l'obéissance, la tempérance, ainsi qu'à dire la vérité. Ce qu'on punissait le plus sévèrement, c'était le mensonge et l'ingratitude. Pour les enfants du roi, on en prenait encore plus de soin. On choisissait, pour les instruire, les quatre hommes les plus vertueux et les plus sages de la nation.

De dix-sept ans à vingt-sept était la classe des adolescents. Ils continuaient les exercices de la classe précédente ; mais ils passaient la nuit même à la porte des magistrats et du roi, employés soit à faire la garde, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur et de la célérité : comme la recherche des malfaiteurs et la poursuite des brigands. Souvent le roi en emmenait une partie à la chasse, comme à un apprentissage de la guerre, afin de les habituer à la fatigue et aux périls. Sauf le gibier qu'ils tuaient en ces rencontres, ils n'avaient pas d'autre nourriture que les enfants : la quantité en était seulement plus grande.

Après la vingt-septième année, on passait dans la classe des hommes faits. Comme les adolescents, ils étaient aux ordres des magistrats. A la guerre, ils faisaient la partie principale de l'armée. C'est de cet ordre que l'on tirait tous les magistrats, hormis ceux qui présidaient à l'éducation des enfants.

Au bout de vingt-cinq ans et lorsqu'ils en avaient plus de cinquante, ils passaient dans la classe de ceux qu'on nommait anciens et qui l'étaient réellement. Ceux-ci avaient le privilége de ne point porter les armes hors de leur patrie ; ils demeuraient pour décider et des affaires publiques et de celles des particuliers. Ils jugeaient même à mort : c'étaient encore eux qui choisissaient tous les magistrats. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait était dénoncé par le chef de sa tribu ou par tout autre, comme ayant violé quelqu'une des lois, ils entendaient l'accusation ; si le délit était constaté, ils chassaient de sa classe celui qui l'avait commis ; et cette flétrissure le rendait infâme pour le reste de sa vie.

A la naissance de Cyrus, on comptait dans la Perse environ cent vingt mille hommes. Tous naissaient avec un droit égal aux charges et aux honneurs ; tous pouvaient envoyer leurs enfants aux écoles publiques, où l'on enseignait la justice. Ceux qui étaient en état de nourrir les leurs sans les faire travailler, les y envoyaient : les autres les gardaient chez eux. Il fallait avoir été élevé dans ces écoles, pour pouvoir être admis dans la classe des adolescents : quiconque n'avait

pas reçu la première éducation, en était exclu. Les adolescents, qui avaient fourni leur carrière complète, et en avaient rempli exactement les obligations, pouvaient prendre place parmi les hommes faits, pour partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités; mais ceux qui n'avaient point passé par les deux premières classes, ne pouvaient entrer dans la troisième, qui conduisait, quand on y avait vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouvait ainsi composée de personnages, qui avaient parcouru successivement tous les degrés de la vertu. Telle était alors la constitution politique et morale des Perses.

Xénophon nous la montre en pleine vigueur sous Cambyse, père de Cyrus, et sous Cyrus même [1]. Cyaxare, roi des Mèdes, pour obtenir le secours des Perses, envoie des ambassadeurs et à leur communauté et à Cambyse, leur roi. Au milieu des victoires de Cyrus, tandis que les Mèdes et les autres auxiliaires se livrent à la bonne chère, les Perses gardent leur antique frugalité : à la table même du conquérant, ils ne boivent que de l'eau. La piété filiale est tellement en honneur parmi eux, que Cyrus, vainqueur de toute l'Asie, et âgé de soixante ans, fait exprès le voyage de Perse pour demander à son père et à sa mère leur consentement à son mariage avec l'héritière unique du roi des Mèdes.

Mais une fois en possession de l'empire universel et n'ayant plus d'ennemi à craindre, les Perses dégénérèrent de leurs antiques vertus. Avec l'habit plus somptueux des Mèdes, ils adoptèrent aussi leur vie plus voluptueuse. S'ils conservèrent quelques-unes de leurs anciennes institutions, l'ancien esprit ne les animait plus. D'ailleurs, ces institutions, appropriées à un petit peuple renfermé dans ses montagnes, étaient-elles également praticables à un peuple maître du monde ? De plus, le caractère naturellement généreux, sociable et communicatif des Perses, les exposait à la contagion du mauvais exemple. La corruption de Babylone dut leur être funeste. Nous savons d'Hérodote qu'ils apprirent des Grecs le péché de Sodome [2]. Joignez-y la mollesse, les cabales que fomentaient dans le palais des rois la multitude des eunuques et des femmes. La plupart des meurtres qui, dans l'espace de deux siècles, ensanglantèrent la cour persane, furent commis par des eunuques. L'eunuque Mithridate livra Xerxès I[er] au capitaine de ses gardes, qui le tua dans son lit et voulait tuer avec lui toute sa famille, pour régner à sa place. L'eunuque Pharnacias livra Xerxès II au poignard de son frère, Sogdien, qui fut lui-même condamné à mort par son frère Darius-Nothus. Bagoas, l'eu-

[1] Xenoph., *Cyrop.* — [2] Herod., l. 1, c. 135.

nuque favori d'Ochus, empoisonne son maître, met sur le trône Arsès, fils du roi, et fait mourir tous ses autres enfants, assassine ensuite Arsès et détruit toute sa famille, lui donne pour successeur Darius-Codoman, et se voit enfin obligé d'avaler le poison qu'il avait préparé pour se défaire de Darius même.

Malgré toutes ces causes de corruption et toutes ces révolutions de sérail, le gouvernement des rois de Perse, à l'exception de celui d'Ochus, fut généralement assez doux envers les peuples. Ils se faisaient gloire surtout de récompenser magnifiquement les services qu'on leur rendait ; étrangers ou indigènes, il n'y avait aucune distinction. Même les nations qu'ils subjuguaient par la force des armes, ils les traitaient avec une générosité qu'on ne voit point avant eux. Les Assyriens les exterminaient, les transplantaient d'un pays dans un autre : les Perses les laissaient dans leur pays et dans leurs villes, avec leurs coutumes et leurs lois. Il en était de même des rois vaincus. Crésus, roi de Lydie, de captif qu'il était d'abord, devint l'ami et le conseiller de Cyrus et de son fils Cambyse. Pour peu que les enfants de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ceux-ci les laissaient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Ceux même de leurs ennemis qui leur avaient fait essuyer les plus grandes pertes, n'étaient pas exclus de cette noble générosité. Ainsi Thémistocle, qui avait détruit la flotte de Xerxès à Salamine, se voyant banni d'Athènes qu'il avait sauvée, se réfugia à la cour de Xerxès, qui, non-seulement ne se permit aucune vengeance, mais, pour le protéger contre le ressentiment de sa propre sœur, dont les enfants avaient péri à Salamine, le fit absoudre par un tribunal de seigneurs persans, lui donna pour femme une des premières personnes de son royaume, et, pour entretien, trois villes opulentes, où, suivant Diodore de Sicile, il termina paisiblement sa carrière [1]. Enfin, les rois de Perse n'étaient ni étrangers ni indifférents aux sciences et aux arts des Grecs. Nous avons vu avec quelle politesse le grand Darius, père de Xerxès, écrivit au philosophe Héraclite pour l'engager à venir à sa cour, afin d'y expliquer certains passages difficiles de son *Traité sur la Nature*. Ce n'est pas tout. Sur l'article le plus important de la philosophie, l'article de la Divinité, les Perses et leurs rois étaient réellement plus sages et plus philosophes que tous les Grecs. Nous avons vu l'Assyrien Nabuchodonosor, nous verrons les rois grecs d'Égypte et de Syrie se faire adorer comme des dieux et contraindre leurs sujets à l'adoration des idoles. Jamais les rois perses n'ont donné

[1] Diod. Sic., l. 11, c. 57 et 58.

dans ces excès. Ils se faisaient adorer à la manière des Orientaux, d'une adoration civile, extérieure, comme souverains, mais jamais comme dieux. Il n'en est pas dit un mot ni dans l'Écriture ni dans les auteurs profanes. Bien loin d'adorer ou de faire adorer des idoles faites de main d'homme, ils les détruisaient, avec un zèle religieux, et en Égypte et en Grèce. Ce fut même le principal grief des Grecs contre eux.

Parmi tous les rois de Perse, Darius-Codoman, le dernier pour la date, n'était pas le dernier pour le mérite. Mais le temps était venu où l'empire du monde devait passer à un autre peuple, les Grecs.

Les Grecs étaient un mélange de plusieurs colonies, les unes venues de l'Égypte, les autres de la Phénicie, les autres de la Thrace. Les auteurs traditionnels de leur civilisation décèlent ces trois origines. Les Égyptiens Cécrops et Danaüs leur enseignèrent, dit-on, les arts de la vie matérielle ; le Phénicien Cadmus, les lettres de l'alphabet et les éléments de la littérature ; le Thrace Orphée, la poésie religieuse.

Dans ce mélange, deux races dominaient : les Ioniens, dont la ville la plus célèbre était Athènes, et les Doriens, dont la ville la plus célèbre était Sparte. Les Ioniens ou *Iaones*, comme écrivent Homère et Eschyle, descendaient de Iavan, quatrième fils de Japhet. Les Indiens appellent généralement tous les Grecs, Iavanas. Les Spartiates, d'après la lettre d'un de leurs rois au grand prêtre des Juifs, descendaient d'Abraham. Les Spartiates et les Juifs se regardaient comme frères. Il y avait donc parmi les Grecs, comme chez les Perses et les Mèdes, et des descendants de Japhet et des descendants de Sem.

Au cinquième siècle avant Jésus-Christ les Grecs occupaient non-seulement la Grèce proprement dite, mais encore la partie inférieure de l'Italie, nommée la Grande-Grèce, ainsi que la Sicile ; en Afrique, le pays de Cyrène ; en Asie, les côtes de l'Asie Mineure, et enfin des colonies sur la mer Noire et jusque sur la mer Caspienne. D'après les indications d'Hérodote, on peut croire qu'ils poussaient leur négoce jusqu'à la Chine.

Issus d'origine diverse, émigrés de diverses régions, habitant une multitude d'îles, de presqu'îles, de côtes maritimes, de petits pays entrecoupés de montagnes, de rivières, les Grecs présentent un aspect tout différent des Asiatiques. Ceux-ci sont comme perdus dans un continent si vaste, que l'Europe tout entière n'en serait qu'une province : plaines, montagnes, fleuves, déserts, Océan, tout y est immense, immuable, monotone. C'est le berceau des grandes monarchies ; la patrie des populations innombrables, mais stationnaires, mais inertes, mais telles aujourd'hui qu'elles étaient il y a deux et

trois mille ans. Chez les Grecs, au contraire, l'on voit des États, des gouvernements aussi nombreux et aussi variés que leurs îles et leurs côtes. Monarchies, aristocraties, démocraties, non-seulement tout cela y existe, mais tout cela y est étudié, comparé, combiné de mille manières différentes. Un esprit actif, curieux, mobile, s'exerce continuellement sur tout. Divinité, humanité, religion, philosophie; gouvernement des États, des familles, des individus ; parole, raisonnement, éloquence, poésie, santé, beauté, force du corps, peinture, sculpture, musique, guerre, navigation, commerce, il se fait de tout une science, un art, ayant ses principes et ses règles. Et tout cela se discutait librement, et dans les écoles, et sur les places, et à la tribune aux harangues, et jusque dans les boutiques des artisans.

Ce qui maintenait une sorte d'unité dans cette multiplicité variable, c'était un même nom et une même langue : le nom de Grecs ou d'Hellènes, en opposition à celui de Barbares ; nom qui devenait ainsi synonyme de politesse, de gloire, de patrie; la langue grecque, la langue d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, de Pindare, de Platon, d'Aristote, de Xénophon, d'Hérodote, de Thucydide, de Démosthène ; langue enrichie de chefs-d'œuvre en tout genre ; langue éminemment harmonieuse et poétique, dans laquelle les rapsodes chantaient de ville en ville l'Iliade et l'Odyssée, c'est-à-dire le triomphe de la Grèce sur l'Asie. Joignez-y les jeux et les fêtes qui rassemblaient fréquemment tous les habitants d'une ville ; mais surtout les jeux isthmiques et les jeux olympiques où se rassemblait toute la Grèce, où les athlètes se disputaient le prix du saut, de la course, du disque, du ceste, du pugilat ; où les vainqueurs étaient couronnés aux acclamations de tout le monde, chantés par les odes de Pindare et de Simonide, reconduits sur un char de triomphe dans leur cité natale, et leurs noms inscrits dans les fastes publics pour servir de titre aux époques de chronologie, nommées de là olympiades. Outre ces assemblées générales de jeux, de plaisir et de gloire, où se trouvait indistinctement toute la Grèce, elle se réunissait encore deux fois par an en assemblée religieuse ou concile général, près du temple de Delphes, dans la personne de ses députés ou amphictyons.

Athènes était le centre de la politesse, des lettres et des beaux-arts. Fondée, dit-on, par l'Égyptien Cécrops, au temps de Moïse, vers l'an 1582 avant Jésus-Christ ; agrandie par Thésée vers l'an 1235, quelque temps après Gédéon ; rebâtie par Thémistocle après avoir été détruite par les Perses en 480 ; dévastée par Sylla, réparée par Adrien, ravagée par Alaric, anéantie par les Turcs : cette ville sort actuellement de ses ruines pour devenir la capitale du royaume de

Grèce. Son premier gouvernement fut la royauté ; son premier roi, l'Égyptien Cécrops. Seize autres lui succédèrent dans l'espace d'environ 480 ans. Le plus célèbre de tous fut le dixième, Thésée. Mais tout ce que l'on en dit appartient à la Fable, et nous fait voir qu'alors les Grecs n'avaient point encore d'histoire. Le dernier fut Codrus, qui mourut en 1070 avant Jésus-Christ. A sa mort, la monarchie fut abolie et remplacée par des présidents ou archontes perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration ; cette magistrature devint héréditaire dans la famille du dernier roi. En 754 on la réduisit à dix ans, tout en la conservant dans la famille de Codrus. Enfin, l'an 684, les archontes ne furent plus qu'annuels ; on en nomma neuf, dont chacun avait des fonctions particulières, et tous les citoyens y furent admissibles. En 623, les Athéniens voulurent avoir des lois ; Dracon leur en fit, mais de trop sévères : elles ne furent pas gardées, et l'État retomba dans l'anarchie. Sur une nouvelle demande, Solon leur en fit de plus douces en 594, et établit un gouvernement presque entièrement démocratique, qui n'éprouva que de courtes interruptions sous Pisistrate, vers l'an 550, et sous les trente tyrans en 404. L'institution la plus célèbre d'Athènes fut le tribunal de l'aréopage : il connaissait des principaux crimes ; il s'assemblait et jugeait pendant la nuit, pour n'être point ému par la vue de l'accusateur ou de l'accusé ; dans ce même but, il prescrivait aux avocats d'exposer simplement les faits, sans employer aucun artifice d'éloquence. La renommée de sa justice et de son impartialité était telle, qu'on en appelait à ses décisions de toute la Grèce.

Ce fut dans le cinquième et le quatrième siècle avant Jésus-Christ, dans la période de Cyrus à Darius-Codoman, qu'Athènes parvint à son plus haut degré de gloire. Elle y produisit presque à la fois un nombre prodigieux de grands hommes dans tous les genres, des hommes d'État et des guerriers tels que Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, Xénophon ; des philosophes tels que Socrate, Platon : des poëtes tels qu'Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre ; des artistes tels que Phidias ; des orateurs tels que Démosthène, Eschine, Phocion. Elle attirait en même temps tout ce qu'il y avait de beaux esprits dans le reste de la Grèce : les poëtes Anacréon, Aristophane ; les philosophes Aristote, Théophraste, Épicure, Pyrrhon, Diogène, Zénon. C'était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus poli et de plus spirituel dans la plus polie et la plus spirituelle de toutes les races humaines. Aussi cette ville était-elle regardée comme l'arbitre de la renommée et de la gloire. Alexandre s'écriait jusqu'au fond de l'Inde, en traversant à la nage un grand fleuve, au milieu de la nuit et de la tempête : « Croiriez-vous, ô

Athéniens ! à quels dangers je m'expose pour obtenir votre approbation et vos éloges [1] ? »

Sparte, autrement Lacédémone, présentait quelque chose de tout opposé. C'était moins une ville qu'un camp occupé par une congrégation militaire; le tout sévèrement discipliné par Lycurgue. L'anarchie y régnait depuis longtemps; au neuvième siècle avant Jésus-Christ, Lycurgue y voulut mettre un terme. Aux deux généraux ou rois héréditaires, il joignit un conseil de vingt-huit sénateurs, la décision souveraine restant toujours au peuple. Deux siècles après, un des rois établit, entre le sénat et le peuple, cinq éphores ou inspecteurs. La ville était composée de cinq bourgades, séparées les unes des autres et occupées chacune par une des cinq tribus; elle n'avait d'autres murs ni d'autre citadelle que la valeur de ses habitants. Toutes les institutions de Lycurgue tendaient à la leur inspirer. Il partagea le territoire de Sparte en neuf mille héritages inaliénables, le reste de la Laconie en trente mille. Défense aux hommes libres de s'occuper d'agriculture : c'était la besogne des esclaves. Les citoyens ne devaient connaître que les armes et la guerre. Leurs maisons ou plutôt leurs cabanes étaient petites; la toiture et le plancher ne se construisaient qu'avec la hache; les portes, qu'avec la scie. Peine de mort contre quiconque aurait de la monnaie d'or ou d'argent : la seule monnaie spartiate était de fer passé au feu et trempé dans du vinaigre pour n'être plus bon à aucun autre usage; monnaie si massive que, pour transporter la valeur de dix mines, environ huit cents francs, il fallait une paire de bœufs. Les repas étaient réglés avec la même austérité : les hommes les prenaient en commun dans des édifices publics, et n'y mangeaient que les mets ordonnés par la loi. Aucune de ces lois n'était écrite. Lycurgue voulut qu'elles fussent gravées dans le cœur par l'éducation. Cette éducation commençait dès avant la naissance de l'enfant. Les vierges, à demi vêtues, s'exerçaient à la course, à la lutte, au disque et au javelot, pour acquérir une santé plus robuste et se rendre plus propres à leur futur office de mères. L'enfant nouveau-né n'était point au pouvoir de ses parents : le chef de la tribu l'examinait; s'il était bien constitué, il ordonnait de le nourrir; sinon, on le jetait dans une fondrière désignée pour cela. A sept ans commençait l'éducation publique, qui n'était qu'un apprentissage d'obéissance. Partagés en petites troupes, les garçons marchaient nu-pieds et la tête rasée; ils couchaient la nuit sur des roseaux qu'ils avaient arrachés eux-mêmes de la rivière; pendant l'hiver, ils y mêlaient

[1] Plut., *Alex.*, c. 60.

une espèce de glaïeul, comme plus chaud. A l'âge de douze ans, on ne leur donnait qu'un vêtement pour toute l'année. Leurs jeux étaient des combats. Ils apprêtaient leurs repas eux-mêmes. Pour cela, les plus grands volaient du bois, les plus petits des légumes, les plus adroits des viandes, jusque sur les tables des hommes. Étaient-ils pris sur le fait ? on les punissait, non parce qu'ils avaient volé, mais parce qu'ils n'avaient pas été plus adroits. A certaines fêtes, uniquement pour les endurcir, on les fustigeait jusqu'au sang, près d'un autel de Diane ; celui qui donnait un signe de douleur était déshonoré. Adolescents, un de leurs principaux exercices était la chasse, non-seulement la chasse aux bêtes fauves, mais encore la chasse aux ilotes. C'étaient les habitants de la ville d'Hélos, que les Lacédémoniens avaient réduits en esclavage. A certaines époques et par l'ordre des magistrats, les jeunes Spartiates se répandaient dans les campagnes en armes, se cachaient pendant le jour, et tuaient la nuit tous les ilotes qu'ils surprenaient hors de leurs maisons. Souvent ils n'attendaient pas la nuit pour commencer cette chasse. Enfin, le citoyen de Sparte était tellement occupé d'exercices militaires pendant la paix, que la guerre devenait pour lui un temps de relâche. Dans les combats, ils avaient pour maxime de ne poursuivre l'ennemi qui fuyait, qu'autant qu'il était nécessaire pour assurer la victoire. En lui rendant la fuite sans péril, ils voulaient lui en faire naître l'idée. Ils ne faisaient pas non plus la guerre plusieurs fois de suite au même peuple, de peur de lui apprendre à la faire. Leurs victoires étaient souvent cruelles ; témoin la servitude où ils réduisirent les ilotes et les Messéniens. Il n'était point permis aux Lacédémoniens de voyager au dehors, ni aux étrangers de séjourner à Sparte longtemps ou en grand nombre. En général, dans le caractère du Spartiate, il y a quelque chose de farouche, d'insociable, même de barbare. Sans commerce avec les autres peuples, sachant à peine lire, écrire et calculer, jamais il ne s'occupe d'aucune science ni d'aucun art. Et Sparte, sans histoire, sans annales, sans littérature, n'a jamais produit ni un écrivain, ni un poëte, ni un artiste. Athènes était une académie où tout s'apprenait, même la guerre ; Sparte n'a jamais été qu'une caserne.

Athènes et Sparte furent toujours rivales : chacune cherchait à dominer dans toute la Grèce. Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels ; où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Celle des Lacédémoniens

était plus uniforme, mais trop austère, trop impérieuse; leur empire était aussi dur que leur vie. Sparte, d'ailleurs, ayant été formée pour la guerre et ne pouvant se conserver qu'en la continuant sans relâche, il fallait, pour s'assujettir à elle, renoncer pour jamais à la paix. Lorsque, cinq siècles après Lycurgue, elle essaya de changer son naturel et de s'humaniser un peu, elle ne le put sans violer ses lois constitutives et préparer ainsi sa propre décadence.

La rivalité de ces deux villes, c'est à peu près toute l'histoire de la Grèce, au cinquième et au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Toutes les autres villes se rangeaient tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. On ne voit que guerres, que trêves, que paix, que coalitions, qu'alliances jurées, rompues, jurées et rompues de nouveau. L'invasion des Perses vint quelquefois suspendre ce mouvement perpétuel; mais il reprenait aussitôt après. Dans le fond, toujours Athènes et Sparte voulaient dominer chacune sans rivale : et toujours les autres villes grecques ne voulaient pas plus de la domination d'Athènes ou de Sparte, que de celle des Perses.

Cyrus avait soumis par ses lieutenants tous les Grecs des côtes et des îles de l'Asie Mineure, à l'exception des Phocéens, qui s'expatrièrent et vinrent fonder Marseille. Ces Grecs d'Asie accompagnaient son fils Cambyse, lorsqu'il envahit l'Égypte, qui avait d'autres Grecs pour auxiliaires. Le premier Darius, successeur de Cambyse, étendit sa domination sur les Grecs d'Europe, en Thrace et en Macédoine, et faillit l'étendre sur tous les autres. Tandis que Cyrus descendait des montagnes de Perse pour faire la conquête de l'Asie, Pisistrate, neveu de Solon, usurpait la souveraineté d'Athènes. Chassé deux fois, revenu deux fois, il régna trente-trois ans, moins en usurpateur qu'en père. Il embellit la ville, y fit fleurir les lettres et les arts, et y fonda une bibliothèque publique; le premier il présenta les chants d'Homère aux Athéniens, et réunit en corps d'ouvrage les fragments dispersés que chantaient les rapsodes. A sa mort, en 527, il laissa deux fils, Hipparque et Hippias, qui lui succédèrent. Le premier, ayant insulté la sœur d'Harmodius, fut tué par celui-ci et par son ami Aristogiton, l'an 510. Son frère Hippias, après quelques actes de vengeance, est obligé de s'enfuir sur les terres de Darius. Le satrape de l'Asie Mineure engage les Athéniens à rappeler Hippias. Au lieu de l'écouter, ils déclarent une guerre ouverte aux Perses, excitent les Ioniens à la révolte, et brûlent la ville de Sardes. Darius jure de se venger. Il envoie une armée considérable par mer [1]. Cent dix mille hommes, suivant Plutarque, ayant abordé dans l'At-

[1] Plut., *Miltiad.*

tique, s'avancent dans les plaines de Marathon. L'Athénien Miltiade, précédemment au service de Darius, mais alors de retour dans sa patrie, les défait à la tête de dix mille Athéniens, en 490. Les Perses laissent sur le champ de bataille environ six mille quatre cents hommes, selon Hérodote, auteur contemporain [1]. Justin, venu six siècles après, leur en tue deux cent mille [2]. Hippias se trouva du nombre des morts. Darius se promit de venger cet affront, à la tête d'une armée encore plus puissante : mais il meurt, en 485, au milieu des préparatifs. Xerxès, son fils, les achève. Pendant ce temps, les Athéniens condamnent à une amende, qu'il ne peut payer, et laissent mourir en prison leur libérateur Miltiade : ils condamnent à l'exil le compagnon de ses armes et de sa victoire, Aristide, surnommé le juste : mais ils le rappellent en 480, quand ils apprennent que Xerxès s'avance à la tête d'une armée innombrable.

Jamais peut-être on ne vit autant d'hommes rassemblés. Au sortir de l'Asie, Xerxès compta, dans une revue, dix-sept cent mille hommes de pied, quatre-vingt mille de cavalerie, douze cent sept navires montés par deux cent soixante-dix-sept mille six cents hommes ; ce qui faisait en tout plus de deux millions de combattants. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de cent vingt vaisseaux, montés chacun de deux cent trente soldats, ce qui faisait encore vingt-quatre mille hommes. Outre la flotte, composée de trirèmes, les vaisseaux de transport, qui portaient les vivres, montaient à trois mille. Finalement, Hérodote, auteur contemporain, additionnant une à une, les troupes d'Asie et celles d'Europe, lorsque Xerxès arriva par la Thrace et la Macédoine, aux Thermopyles, trouve deux millions six cent quarante-un mille six cent dix combattants, auxquels il estime qu'il faut ajouter un nombre pour le moins égal de valets, d'eunuques, de femmes, de marchands, et compter pour tout l'ensemble au moins cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes [3].

Xerxès avait dans cette armée, outre les Grecs de l'Asie, Démarate, roi fugitif de Sparte, les descendants de Pisistrate, fugitifs d'Athènes, les Macédoniens avec leur roi Alexandre, dont il avait considérablement augmenté les États, les Thessaliens qui lui avaient envoyé des ambassadeurs jusqu'à Suse pour le déterminer à cette expédition, tous les Grecs enfin qui se trouvaient dans son empire ou sur sa route. Daniel avait dit que le quatrième roi de Perse surpasserait tous les autres en richesses, et qu'il soulèverait tout le monde contre le royaume de Javan ou contre la Grèce [4].

[1] Herod., l. 6, n. 117. — [2] Just., l. 2, c. 9. — [3] L. 7, c. 184. — [4] Dan., 11, 2.

Mais la grandeur et l'imminence du péril avait réuni les Athéniens et les Lacédémoniens. Léonidas, roi de Sparte, occupait le défilé des Thermopyles, avec trois cents Spartiates et six mille autres Grecs. Ce défilé, qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver dans la Grèce proprement dite, de soixante pas dans sa plus grande largeur, laissait, par endroits, à peine où passer une voiture : Léonidas l'avait encore fortifié de solides retranchements. Trois fois les Perses attaquèrent les Grecs, pour forcer le passage : trois fois les Grecs repoussèrent les Perses en leur tuant beaucoup de monde. Xerxès ne savait à quoi se résoudre, lorsqu'un homme du pays lui indiqua un sentier par-dessus la montagne. Léonidas, averti par des transfuges qu'il allait être cerné, reconnut qu'il lui était impossible de résister plus longtemps : il renvoya les six mille Grecs, garda les trois cents Spartiates, les fit dîner pour la dernière fois, en leur disant qu'ils souperaient chez Pluton. La nuit venue, ils se jettent à l'improviste dans le camp des Perses, suivant Diodore de Sicile [1], y répandent le tumulte et l'effroi, pénètrent jusque dans la tente de Xerxès, qui en était sorti, et ne succombent qu'au jour et que sous le grand nombre. Hérodote, qui écrivait plus de quatre siècles avant Diodore et peu après l'événement, les fait combattre et mourir dans le défilé même [2]. Les victoires des Grecs s'embellissent presque toujours avec le temps.

Les Perses, qui dans ces derniers combats avaient perdu environ vingt mille hommes, s'avançaient sans obstacle dans la Grèce et dans l'Attique. Les Thébains et toute la Béotie s'étaient déclarés pour eux. Athènes, abandonnée de ses habitants, fut livrée aux flammes en punition de l'incendie de Sardes. C'était le but principal de l'expédition. De ceux qui ne voulaient pas se soumettre, les uns se cachaient dans les montagnes et les cavernes : la plupart s'étaient réfugiés dans le Péloponnèse, où ils fortifiaient à la hâte l'isthme de Corinthe, comme leur dernier boulevard. Dans le Péloponnèse même, plusieurs villes penchaient pour les Perses. Une ressource demeurait encore au reste des Grecs : c'était leur flotte, réunie près de l'île de Salamine. Mais, à la vue d'Athènes en feu, les divers chefs de la flotte craignaient chacun le même sort pour sa ville, pour sa patrie. Quelques-uns s'étaient déjà retirés avec leurs vaisseaux, les autres parlaient d'en faire autant : et ils l'auraient certainement fait, si Xerxès avait marché droit au Péloponnèse : et la Grèce entière devenait une province persane. L'Athénien Thémistocle en fut le sauveur. Commandant des vaisseaux athéniens, au nombre de cent quatre-vingts.

[1] Inst. 11, c. 10. — [2] Herod., l. 7, c. 223 et 22[illegible].

il représenta aux autres commandants, surtout à celui de Sparte, qui commandait en chef, que, si l'on se divisait, il n'y aurait nul espoir de vaincre, mais que c'était fait de la Grèce. En même temps il fit avertir secrètement Xerxès que les Grecs, frappés de terreur, avaient résolu de s'enfuir, et que, pour les soumettre tous à la fois, il n'avait qu'à les attaquer de suite. Le lendemain matin, 20 octobre 480, les commandants grecs apprirent qu'ils étaient cernés de toutes parts. Le combat était inévitable. Xerxès voulut en être témoin du haut d'une montagne, sur la côte. Ses vaisseaux étaient au nombre de deux mille; mais, comme le lieu était étroit, leur grand nombre même les embarrassa les uns dans les autres. Les Grecs, qui n'en avaient que trois cent quatre-vingts, et qui pouvaient manœuvrer pour cela même avec plus de liberté, lui en coulèrent à fond deux cents et lui en prirent un plus grand nombre. Consterné de cet échec, Xerxès laissa dans la Grèce son beau-frère Mardonius, avec trois cent mille hommes des meilleures troupes, parmi lesquelles cinquante mille Grecs, et s'en retourna avec le reste en Asie. L'année suivante, Mardonius, après avoir de nouveau saccagé Athènes, fut défait et tué à la bataille de Platée, que gagnèrent sur lui le Lacédémonien Pausanias et l'Athénien Aristide [1]. Le même jour, la flotte combinée d'Athènes et de Sparte défit celle des Perses, à Mycale, sur les côtes de l'Asie Mineure.

Thémistocle, après avoir sauvé et rebâti Athènes, en fut banni et trouva un généreux asile chez Xerxès, dont il avait causé les revers. Pausanias eut un sort encore plus déplorable. Convaincu plus tard de vouloir livrer la Grèce à ce même Xerxès dont il avait défait les armées, il fut condamné à mourir de faim. Athènes et Sparte étaient au plus haut point de leur puissance et de leur gloire. Athènes surtout se surpassait elle-même. Deux Athéniens, Cimon, fils de Miltiade, et le juste Aristide, lui faisaient la conquête de plusieurs villes dans la Macédoine, de la presqu'île de Thrace tout entière, de l'île de Thasos, entre autres, où il y avait des mines d'or; ils soulèvent contre Artaxerce Longue-Main tous les Grecs de l'Asie Mineure, battent ses troupes par mer et par terre, lui prennent en peu de jours tantôt deux cents, tantôt quatre-vingts vaisseaux, après avoir détruit les autres, et le forcent enfin à signer un traité qui déclare libres les Grecs d'Ionie et fixe des limites au delà desquelles ne doivent point s'avancer dans la Méditerranée, les vaisseaux du grand roi. En triomphant ainsi des Perses, ils triomphèrent des Lacédémoniens d'une autre façon. Ceux-ci avaient eu jusque-là le commandement en chef

[1] Plut., *Aristid.*

des Grecs réunis ; leur général Eurybiade avait commandé à Salamine, et non l'Athénien Thémistocle ; leur général Pausanias, à Platée, et non l'Athénien Aristide. Mais, dans les expéditions maritimes sur les côtes d'Asie, qui suivirent ces victoires, le même Pausanias, ainsi que ses Spartiates, usèrent de beaucoup de hauteur envers les autres confédérés grecs. Aristide, au contraire, et Cimon, joignaient la politesse et la générosité à la valeur et au succès. La plupart des alliés se retirèrent du commandement des Spartiates et se mirent sous celui des Athéniens. Dans le fait, jamais Athènes n'eut à la fois deux hommes plus capables de lui mériter cet honneur. Orateur éloquent, habile général, Aristide, après avoir eu une des plus grandes parts aux victoires de Salamine et de Platée, ainsi qu'à celles qui suivirent, après avoir été choisi par toutes les villes grecques pour déterminer, lui seul, ce que chacune d'elles devait contribuer à la guerre des Perses, Aristide vécut et mourut pauvre. L'ostracisme auquel il avait été condamné n'avait en soi rien de flétrissant. C'était un exil de dix ans, auquel le peuple jaloux d'Athènes condamnait quelquefois les plus influents des citoyens, non pas qu'il les accusât toujours de quelque crime, mais il craignait que leur crédit et leur puissance ne leur fît naître la volonté, comme autrefois à Pisistrate, d'usurper l'autorité souveraine. Cimon, après une jeunesse orageuse, avait été ramené à la vertu par Aristide, qui lui avait vu un naturel généreux. Il acquit d'immenses richesses dans ses expéditions ; mais il en envoya la plus grande partie à Athènes, pour rebâtir la ville, et employa le reste non moins bien. Quoiqu'il tînt pour le parti de la noblesse, sa maison et ses jardins étaient ouverts à tout le peuple : tous les pauvres y trouvaient la nourriture et le vêtement.

Tandis que ces deux hommes, par une gloire aussi pure, rendaient Athènes la ville la plus puissante de la Grèce, un troisième en faisait la plus belle et la plus brillante. C'était Périclès. Issu d'une des plus illustres familles, doué des plus rares qualités que secondèrent les plus habiles maîtres, initié dans la philosophie par Anaxagore, dans la dialectique par Zénon d'Élée, vaillant, circonspect, magnifique, éloquent comme l'éloquence même, il gouverna Athènes durant quarante ans par la seule persuasion. Cimon s'était fait le chef de la noblesse : Périclès se fit le chef du peuple, en augmenta la puissance, et surtout les fêtes et les plaisirs. Au dehors, une partie de la population formait une marine redoutable, rehaussait la gloire d'Athènes, fondait des colonies dans la Chersonèse, dans la Thrace, dans plusieurs îles et jusques en Italie. Au dedans, l'autre partie de la population était occupée à embellir la ville. Des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture s'élevaient de toutes parts avec une prompti-

tude qui tenait de l'enchantement. Phidias dirigeait l'ensemble des travaux: Polygnote, Parrhasius et Zeuxis étaient les peintres. Avec les chefs-d'œuvre de l'art, on voyait naître des chefs-d'œuvre d'un ordre plus élevé. Eschyle, Sophocle, Euripide composaient leurs tragédies: Socrate enseignait le bon sens à la jeunesse; Platon écrivait ses *Dialogues;* Xénophon sa *Vie de Cyrus;* Thucydide se préparait à écrire les guerres du Péloponnèse. En un mot, bien au-dessus de la prééminence politique qui allait lui être ravie, Athènes conquérait une prééminence littéraire, que les révolutions des siècles n'ont fait que lui confirmer.

Tant de puissance et d'éclat réveilla la jalousie de Sparte. Les Athéniens, d'ailleurs, abusaient de leur prépondérance envers leurs alliés. Autrefois, lorsque Aristide eut dit, d'un projet de Thémistocle: — Rien ne serait plus utile, mais rien ne serait plus injuste, — tout le peuple s'écria qu'il ne fallait point y penser. Plus tard, le même Aristide ayant dit, à l'occasion d'un projet semblable: — Il n'est pas juste, mais il est utile, — le même peuple s'écria qu'on le mît à exécution. Dans l'un et l'autre cas, il s'agissait d'abuser de la confiance des alliés. L'ambition croissait avec le succès. Fier de ses colonies et de sa nombreuse marine, le peuple d'Athènes, malgré la guerre que venait de lui déclarer Sparte, parlait de faire la conquête de l'Égypte, de Carthage, de la Sicile et même de l'Italie. Périclès, tant qu'il vécut, contint cette ambition par sa prudence; mais il laissait un neveu, Alcibiade. C'était le peuple d'Athènes fait homme. Beau, spirituel, séduisant, brave, magnifique, touché jusqu'aux larmes des sévères leçons de Socrate, puis se plongeant avec fureur dans la volupté, plusieurs hommes dans un seul, surpassant tour à tour, quand il veut, les Athéniens en urbanité, les Spartiates en austérité et rudesse, les Thraces en ivrognerie, les Thessaliens dans l'équitation, les Ioniens en mollesse, les satrapes en magnificence, Alcibiade rêvait la conquête du monde. Avec moins de légèreté et plus de suite dans ses plans, il aurait pu l'entreprendre et l'exécuter. Envoyé en Sicile avec deux autres généraux, à peine débarqué, il prend la ville de Catane et dispose tout pour le succès de l'expédition, lorsqu'il est rappelé, accusé d'impiété pour avoir joué autrefois avec des camarades les mystères de Cérès dans un festin. Condamné à mort, il s'enfuit à Sparte, disant: Je leur ferai bien voir que je suis en vie. Sous son inspiration, les armes lacédémoniennes, jusque-là sans beaucoup de succès, triomphent à la fois et en Sicile et dans le Péloponnèse. Le roi Agis et les autres généraux de Sparte sont envieux de sa gloire. Pour échapper à leurs embûches, il se réfugie auprès de Tissapherne, satrape persan de l'Asie Mineure, dont il gagne aussitôt

les bonnes grâces, et qu'il dissuade de rendre les Lacédémoniens trop puissants. Rappelé dans sa patrie par un décret public, il n'y retourne qu'après avoir battu les Lacédémoniens en plusieurs rencontres et les avoir forcés à demander la paix. Déposé une seconde fois du commandement, parce qu'un de ses lieutenants s'était laissé battre pour avoir combattu contre ses ordres, il se retire en Thrace. Les Athéniens eurent bientôt sujet de regretter son absence. N'éprouvant presque plus que des revers, ils virent enfin l'ennemi aux portes de leur ville; se trouvèrent forcés de se rendre, d'abattre une partie de leurs murs, de livrer tous leurs vaisseaux de guerre, à l'exception de douze, et de se soumettre au gouvernement de trente tyrans. Ils les chassèrent dans l'année même, il est vrai; mais leurs affaires avaient de la peine à se rétablir. Ils espéraient toujours dans Alcibiade, et ils n'avaient pas tort; car il pensait à eux. Ce qui avait rendu les Lacédémoniens maîtres d'Athènes et de la Grèce, c'étaient les secours de Cyrus le jeune, gouverneur général de l'Asie Mineure, et frère d'Artaxerxès-Memnon, qu'il se préparait à renverser du trône avec le secours des Grecs, réunis sous le commandement de Sparte. Alcibiade pénétra ses desseins : il était sur le point d'aller trouver le roi pour lui dévoiler le danger qui le menaçait et le disposer en faveur d'Athènes, lorsqu'il fut assassiné par les ordres d'un satrape persan, sur la demande du général lacédémonien Lysandre.

Cyrus marcha contre son frère avec cent mille barbares et treize mille Grecs, qui, à l'exception du chef lacédémonien qui les commandait, ignoraient d'abord le but de l'expédition. La bataille se donna non loin de Babylone : les Grecs remportèrent la victoire : mais Cyrus fut tué après avoir lui-même blessé son frère. Malgré les obstacles sans nombre, malgré les ruses et les attaques du général persan, les Grecs se retirèrent en bon ordre à travers six cents lieues de pays ennemi, et rentrèrent en Grèce au nombre de dix mille. L'Athénien Xénophon, qui commandait à la fin cette retraite, en a écrit l'histoire. Ce prodige de la valeur et de la discipline grecques inspira aux Lacédémoniens la hardiesse d'aller attaquer eux-mêmes, en Asie, le grand roi sur son trône encore mal affermi. Leurs armes eurent d'abord de grands succès, sous la conduite de leur roi Agésilas; mais Artaxerce envoya des émissaires avec des sommes considérables aux villes de Béotie et à Athènes, qui bientôt firent marcher une armée de terre dans le Péloponnèse, contre Sparte, tandis que le satrape Pharnabaze et l'Athénien Conon lui faisaient essuyer de grandes pertes sur mer. De part et d'autre il arrivait au roi de Perse des députés pour demander la paix. Il la fit proposer par un satrape en ces termes : « Le roi Artaxerce croit juste que les villes de l'Asie lui appar-

tiennent, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre; mais que les autres villes grecques, et petites et grandes, se gouvernent elles-mêmes, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront à Athènes comme par le passé. Tous ceux qui ne reçoivent pas cette paix, je leur ferai la guerre avec ceux qui la reçoivent; je la leur ferai, et par terre et par mer, et par des vaisseaux et par des subsides [1]. » Après avoir entendu ce plan de pacification, toutes les villes y consentirent. Elles se faisaient la guerre depuis plus de quarante ans, et durent ainsi la paix et le repos à l'intervention du roi de Perse. C'était un acheminement naturel à le reconnaître un jour tout à fait pour souverain. Déjà les Grecs l'appelaient le grand roi ou simplement le roi. La puissance de Sparte, déjà si diminuée, s'affaiblit encore par une injustice. Contre la foi du traité, ils s'emparèrent par trahison de la ville de Thèbes et y établirent un gouvernement tyrannique. Mais avec le secours des Athéniens et autres villes limitrophes, deux illustres Thébains, Pélopidas et Épaminondas, rendirent la liberté à leur patrie, battirent deux fois complétement les Lacédémoniens, et portèrent la guerre et l'effroi jusque dans Lacédémone. Dans cet état de choses, il ne fallait à un roi de Perse qu'une valeur, une générosité, une prudence ordinaires, pour devenir comme naturellement souverain de la Grèce. Darius-Codoman annonçait ces qualités à un degré éminent. Dans une guerre contre les Cadusiens, sous Artaxerxès-Memnon, un soldat ennemi, d'une taille et d'une force extraordinaires, provoqua les Perses à un combat singulier. Darius osa seul se mesurer avec le géant et le tua [2]. Proclamé dès lors le plus brave des Perses, il fut nommé satrape de l'Arménie qu'il gouverna sagement, et enfin élevée sur le trône. L'eunuque Bagoas, pour se défaire de lui comme de son prédécesseur, lui offrit à boire une coupe empoisonnée; mais Darius, qui s'en défiait, la lui fit avaler à lui-même. Tout cela le faisait aimer des Perses; les Grecs eux-mêmes étaient loin de le haïr : il en eut plus de cinquante mille à sa solde [3], parmi lesquels un très-habile général, Memnon le Rhodien.

Mais, au nord de la Grèce, dans un pays de montagnes, pays demi-grec, demi-barbare, tantôt tributaire des Perses, tantôt des Illyriens, dans la Macédoine, s'était élevé un roi, qui, moitié par ruse, moitié par force, non-seulement s'était rendu indépendant, mais avait conquis tous ses voisins, mais s'était rendu l'arbitre de la Grèce, mais s'était fait nommer généralissime des Grecs contre les

[1] Xenoph., *Hellenic.*, l. 5, c. 1. — [2] Diod., l. 17, c. 6. — [3] Vingt mille au Granique, trente mille à Issus, sans compter ceux des garnisons.

Persès. Il allait conquérir, sur le dernier successeur de Cyrus, la monarchie universelle. Ses préparatifs s'achevaient : déjà une partie de ses troupes passaient en Asie, lorsqu'il fut assassiné par un jeune homme dont il avait refusé de venger l'honneur outragé par un de ses courtisans.

Mais Philippe laissait un fils, et ce fils était Alexandre. Né en 355, il avait vingt ans à la mort de son père. D'une taille médiocre, mais robuste, infatigable au travail et formé sous les plus habiles maîtres à tous les exercices corporels ; d'un esprit avide et pénétrant, ardent et réfléchi, initié par Aristote dans toutes les connaissances humaines, surtout dans la science de régner, Alexandre n'avait qu'une passion, c'était la gloire. Encore enfant, à chaque nouvelle que son père venait de prendre une ville ou de remporter une victoire : Mais il nous enlève tout, disait-il à ses jeunes camarades, il ne me laissera rien à faire qui vaille ! Il n'avait que seize ans lorsque son père, partant pour le siége de Byzance, lui confia le gouvernement de tout le royaume. Dès lors il s'en montra digne. Les Médares, peuple nouvellement soumis, s'étant révoltés, il les subjugua de nouveau, prit d'assaut leur ville, en chassa les barbares, y envoya d'autres habitants et l'appela, de son nom, Alexandropolis. Étant allé rejoindre son père, il lui sauva la vie dans une bataille. Lorsqu'il fut monté sur le trône, les peuples voisins, le regardant comme un jeune homme, se soulevèrent presque tous à la fois ; mais il les réduisit avec une promptitude incroyable, et jusqu'au delà du Danube. Sa jeunesse et la fausse nouvelle de sa mort avaient pareillement fait prendre les armes à plusieurs villes de la Grèce, particulièrement aux Thébains. Mais à peine avaient-ils appris qu'il était en marche qu'ils le virent, avec toute son armée, campé sous leurs murs. Il leur laissa quelques jours pour faire leur soumission, puis emporta leur ville d'assaut : et, sur la demande de ses alliés grecs, la détruisit du fond en comble, hormis la maison de Pindare ; vendit comme esclaves trente mille de ses habitants, après qu'il en eut péri plus de six mille dans l'assaut même. Jamais les Perses n'avaient infligé à ville grecque un traitement pareil. La Grèce, frappée de terreur, le nomma son généralissime contre les Perses.

Darius-Codoman était monté sur le trône, la même année qu'Alexandre, l'an 335 avant Jésus-Christ. Le prophète Daniel avait décrit leur combat plus de deux siècles auparavant, et lorsque les Perses n'avaient point encore ravi l'empire universel aux Assyriens.

« La troisième année du règne du roi Baltassar j'eus une vision à Suse, métropole de la province d'Élam, et il me parut dans cette vision que j'étais sur le bord du fleuve Ulaï (Euleus et Choaspes chez

les Grecs). Je levai donc les yeux et je regardai : et voilà un bélier debout devant le fleuve : il avait deux cornes, et ces cornes étaient élevées, et l'une était plus élevée que l'autre, et celle qui était plus élevée s'était accrue la dernière. Je vis le bélier donnant des coups de cornes contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi ; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister ni se délivrer de sa puissance : et il fit selon son plaisir, et il devint très-grand [1]. »

D'après l'interprétation donnée à Daniel lui-même, le bélier représente les rois ou les royaumes unis des Mèdes et des Perses : les deux cornes sont les deux peuples qui ne font plus qu'un empire depuis Cyrus jusqu'à Darius : la corne qui surpasse l'autre et qui s'est accrue la dernière, ce sont les Perses, d'abord soumis aux Mèdes et ensuite leurs maîtres, mais ne faisant toujours qu'un les uns et les autres. Jusque dans les derniers temps, les Grecs appelaient Médistes ceux d'entre eux qui tenaient pour les Perses. Ce bélier à deux cornes, cet empire à deux nations, avait donné des coups de cornes à l'Égypte et à l'Inde vers le midi, aux Scythes vers l'aquilon, à la Grèce vers l'occident. Et malgré d'éclatantes victoires, la Grèce elle-même ne pouvait plus se défendre de sa puissance et dépendait de lui pour la guerre et pour la paix.

« Mais pendant que je considérais, voilà qu'un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre : et il ne touchait point la terre : et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Et il vint jusqu'à ce bélier qui avait deux cornes et que j'avais vu debout sur le bord du fleuve : et il courut sur lui dans l'impétuosité de sa force. Et je le vis arrivant tout près du bélier : et il entra en fureur, et il frappa le bélier, et il lui rompit les deux cornes. Et le bélier n'avait aucune force pour tenir devant lui : l'autre, au contraire, le jeta par terre, le foula aux pieds, et il n'y avait personne qui délivrât le bélier de sa puissance [2]. »

« Ce bouc, fut-il dit à Daniel, c'est le roi de Javan (ou de Grèce); et la grande corne qu'il a entre les deux yeux est lui-même ce premier roi [3]. »

Le Dieu des armées avait ainsi tracé le plan de campagne deux siècles d'avance : Alexandre l'exécute, comme le soldat fait sa consigne. C'est cet animal vigoureux et bondissant, aux sauts hardis, à la démarche légère, qui s'avance par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices : sa corne est entre les deux yeux, sa force est centuplée par le regard perçant du génie. Il part de l'Occident, franchit l'Hellespont, arrive sur le Granique,

[1] Dan., 8. — [2] *Ibid.*, 5-7. — [3] *Ibid.*, v. 21.

traverse le fleuve à la vue de l'armée ennemie, la taille en pièces, tue de sa main le gendre de Darius, entre à Sardes et à Éphèse, reçoit la soumission de Magnésie et de Tralles, prend de vive force Milet et Halicarnasse, fait la conquête de la Lycie, de l'Ionie, de la Carie, de la Pamphilie, de la Cappadoce, en moins de temps qu'un autre n'eût mis à les parcourir.

Mais il va être arrêté dans sa marche. Parmi les généraux de Darius, le plus habile était Memnon de Rhodes. Il avait conseillé, dès le commencement, de ne pas livrer de bataille, mais de ravager le pays, afin que l'armée d'Alexandre ne trouvât point à y subsister et, en second lieu, de porter la guerre dans la Grèce même. Ce conseil ne pouvait être plus à propos. Les ambassadeurs de Lacédémone, d'Athènes et de plusieurs autres villes sollicitaient actuellement le secours de Darius pour secouer le joug des Macédoniens : à l'apparition d'une flotte persane, la Grèce entière allait se soulever et la soutenir. Et de fait, sans cela même, le soulèvement eut lieu quelque temps après. La dernière parole de Thèbes n'était pas restée sans écho. Invités par Alexandre de venir à lui pour jouir de la paix commune à tous les Grecs, les Thébains crièrent du haut d'une tour que quiconque voulait, avec eux et avec le grand roi, délivrer les Grecs et renverser le tyran de la Grèce, n'avait qu'à venir à eux [1]. Cependant le conseil de Memnon fut rejeté : les satrapes persans voulurent livrer bataille, et la perdirent sur le Granique. Après cette expérience, Darius nomma Memnon généralissime de ses armées de terre et de mer, avec plein pouvoir d'exécuter le plan qu'il avait conçu. Le succès paraissait immanquable. Une circonstance devait encore le favoriser : Alexandre tomba mortellement malade, mais il guérit : et c'est Memnon qui meurt, et avec lui la fortune de Darius.

Ce prince, ne voyant personne qui pût remplacer l'homme qu'il venait de perdre, se met lui-même à la tête de ses troupes. Il part de Babylone avec une armée de six cent mille combattants, parmi lesquels trente mille Grecs, et vient camper dans les plaines de la Cilicie. Le choix du lieu était sage. Il y pouvait déployer son armée immense et envelopper celle d'Alexandre qui n'était que de quarante mille hommes. Mais Alexandre, soit à cause de sa maladie, soit pour d'autres raisons, tardait à s'avancer. Les courtisans de Darius y virent de la peur, et poussèrent leur maître à le chercher à travers le passage resserré entre les montagnes de Cilicie et la mer. C'est là que l'attendait Alexandre. La multitude même de ses troupes y devenait pour Darius une cause d'embarras et de confusion :

[1] Diod. Sic., l. 17, c. 9.

tandis qu'Alexandre y pouvait aisément faire agir toutes les siennes. La bataille s'engagea près de la ville d'Issus. Alexandre ayant aperçu Darius sur son char, s'élança vers lui à la tête de ses cavaliers d'élite ; les plus braves des Perses se jetèrent devant leur roi ; on combattit avec acharnement de part et d'autre ; un monceau de morts s'élevait devant le char ; Alexandre lui-même y fut blessé, et cela, suivant un ancien auteur, de la main de Darius [1]. Mais les chevaux de ce dernier, blessés à leur tour, se cabrèrent. Il fut obligé de monter sur un autre char. Cet incident occasionna du trouble : ce fut le commencement d'une fuite qui devint bientôt générale. Cent dix mille Asiatiques périrent dans la déroute, tant par le fer de l'ennemi qu'en s'écrasant les uns les autres et en se poussant dans les précipices. Darius, toujours poursuivi par Alexandre, se sauva à peine sur un cheval, en laissant dans son char son bouclier, son arc et son manteau royal. Tout le camp fut pris avec d'immenses richesses. Parmi les captifs se trouvaient les familles des plus grands seigneurs de Perse, mais surtout la mère de Darius, sa femme, ses deux filles et son tout jeune fils. Tout le monde sait avec quelle humanité Alexandre se conduisit envers ses royales prisonnières : elles furent traitées avec le même respect et la même magnificence que dans leur palais. Informé de cette noble conduite, Darius, touché jusqu'aux larmes, leva les mains au ciel et le supplia de lui conserver à lui-même l'empire ; ou bien, si absolument il devait en être privé, de ne l'accorder du moins qu'à Alexandre. Il écrivit à son vainqueur pour traiter de la paix et lui offrir une rançon considérable pour sa mère, sa femme et ses enfants. Alexandre répondit : Venez à moi comme au maître de toute l'Asie, et vous recevrez votre mère, votre femme, vos enfants et tout ce que vous demanderez de plus. Que si vous me disputez l'empire, demeurez donc en place pour vider la querelle, et ne fuyez pas. Pour moi, j'irai à vous, quelque part que vous soyez [2]. Darius lui envoya plus tard de nouveaux ambassadeurs ; lui offrit, avec son amitié, une de ses filles en mariage ; pour dot, toute l'Asie en deçà de l'Euphrate, et pour rançon de sa famille, dix mille talents, plus de cinquante-cinq millions de notre monnaie. Si j'étais Alexandre, dit à ce sujet Parménion, un des vieux généraux macédoniens, j'accepterais ces offres. Et moi aussi, répliqua Alexandre, si j'étais Parménion. Quant aux ambassadeurs, il leur dit qu'étant maître de toutes les richesses et de toutes les possessions de Darius, il n'avait pas besoin que Darius lui en cédât une partie ; que, si cela lui plaisait, il épouserait la fille de Darius, lors même que Darius ne la lui donnerait pas ; qu'enfin s'il

[1] Plut., *Alex.*, n. 20. — [2] Arrien, *Exped. Alex.*, l. 2, c. 14.

voulait éprouver quelque générosité de sa part, il n'avait qu'à venir lui-même [1]. Après avoir ouï cette réponse, Darius se prépara de nouveau à la guerre.

Alexandre continuait pendant ce temps ses conquêtes. Parti d'Issus, il occupa la Syrie et la Phénicie. Damas lui fut livré par la trahison de son gouverneur. Darius y avait envoyé, comme en un lieu sûr, ses trésors, ses concubines et les femmes d'un grand nombre de seigneurs persans. Parmi elles était la veuve de Memnon le Rhodien, qu'Alexandre épousa dans la suite. Sidon ouvrit ses portes, Tyr ferma les siennes. Alexandre l'assiéga pendant sept mois. Dans cet intervalle, il fit des excursions sur le Liban et dans la Palestine. Tout se soumit. Tyr fut pris après d'incroyables efforts. Le vainqueur s'avança vers l'Égypte. Sur la route, toutes les villes se rendirent à l'exception de Gaza, qui fut emportée de vive force après s'être vaillamment défendue. L'Égypte ne fit aucune résistance. Alexandre y fonda une ville et l'appela, de son nom, Alexandrie. Il pénétra jusque dans les déserts de Libye, pour consulter l'oracle d'Ammon. Puis traversant de nouveau l'Égypte, la Palestine, la Syrie, il passa l'Euphrate à Tapsaque, le Tigre près des ruines de l'ancienne Ninive, pour joindre enfin Darius qui l'attendait dans l'Assyrie, non loin de la ville d'Arbèle, à la tête de plus d'un million de combattants et de deux cents chariots armés de faux. Étonnés de cette multitude, les généraux macédoniens conseillèrent à Aléxandre d'attaquer la nuit. Je ne veux pas dérober la victoire, dit-il ; puis il donna ses ordres et s'endormit d'un profond sommeil. La bataille se donna le lendemain. Alexandre ayant aperçu Darius sur son char et entouré de ses troupes d'élite, se précipita de nouveau vers lui avec ses cavaliers. Le carnage fut horrible. Alexandre lança son javelot jusque sur Darius : il le manqua, mais tua son cocher à côté de lui. Le bruit se répandit parmi les Perses que le roi était tué : ce fut le commencement d'une déroute qui entraîna bientôt Darius lui-même [2]. Alexandre le poursuivait à outrance et allait peut-être l'atteindre, lorsqu'il fut rappelé au secours de Parménion, qui, de son côté, pliait sous le nombre des Barbares et voyait déjà en leur pouvoir le camp des Grecs. Sur le champ de bataille et dans la fuite, périrent, suivant Diodore, plus de quatre-vingt-dix mille hommes ; suivant Arrien, près de trois cent mille : un plus grand nombre encore fut fait prisonnier [3]. D'Arbèle, Alexandre vint à Babylone, qui lui ouvrit ses portes : à Suse, où Daniel avait vu ses triomphes deux siècles auparavant : à Persépolis,

[1] Arrien, *Exped. Alex.*, c. 25. — [2] Diod., l. 17, c. 60. — [3] *Ibid.*, c. 61. Arrien, l. 3, n. 15.

capitale de la Perse proprement dite ; à Pasagarde, où était le tombeau de Cyrus et de ses successeurs. De là, se mettant à la poursuite de Darius, il vole à Ecbatane, capitale de la Médie, à Ragès sur la frontière opposée du même pays. Là, il apprend que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver l'infortuné Darius de sa liberté, et le menait enchaîné à sa suite : il accélère sa marche dans l'espoir de le sauver, et fait, suivant Plutarque, cent trente-deux lieues en moins de onze jours. Arrivé sur les confins de la Bactriane, il aperçoit une charrette, et sur cette charrette un homme couvert de blessures ; cet homme était Darius ; Bessus venait de l'assassiner. Quelques instants auparavant il respirait encore : un soldat macédonien lui avait donné à boire de l'eau dans son casque. Ses dernières paroles furent : « Le comble de tous mes malheurs, c'est de recevoir un bienfait et de ne pouvoir témoigner ma reconnaissance ; mais Alexandre vous récompensera, et les dieux récompenseront Alexandre de son humanité envers ma mère, ma femme et mes enfants : je lui donne ma main par vous. » En prenant la main du soldat, il expira. Alexandre pleura sur lui, l'enveloppa de son manteau et lui fit faire des funérailles de roi. Darius laissait un frère ; Alexandre le prit au nombre de ses amis, et lui remit plus tard le traître Bessus.

Pour lui, il continua le cours de ses victoires et de ses conquêtes, subjugua l'Hyrcanie sur la mer Caspienne, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane ; pénétra jusque chez les Scythes, se jeta dans l'Inde, s'empara de force d'un grand nombre de villes, en fonda plusieurs autres, passa le grand fleuve de l'Indus, conquit au delà plus d'un royaume, vainquit le roi indien Porus, et, charmé de sa bravoure et de sa grandeur d'âme, non-seulement lui rendit ses États, mais y ajouta plusieurs provinces. Il allait traverser l'Inde, passer au delà du Gange jusqu'à la Chine : mais ses soldats refusèrent d'aller plus loin. Il descendit l'Indus jusqu'à l'Océan : là les Grecs virent pour la première fois le flux et le reflux de la mer. Des embouchures de l'Indus, il revint par terre à Pasagarde et à Persépolis, tandis que sa flotte longeait les côtes, de l'Indus à l'Euphrate. Dans toutes ces expéditions, il faisait non moins le soldat que le général. Le premier, il monta à l'assaut d'une ville indienne ; les échelles s'étant rompues, il resta seul sur la muraille : longtemps il se défendit contre toute la garnison. Il allait succomber à une grave blessure, lorsque ses soldats s'emparèrent de la ville. Chargé ainsi de gloire et de richesses, il rentra triomphant au centre de son vaste empire. Arrivé à Suse, il y épousa Statire, fille aînée de Darius, et fit épouser d'autres princesses persanes à la plupart de ses généraux, afin d'unir plus intimement les deux peuples. Son entrée à Babylone surpassa tout

ce qu'on avait vu de plus magnifique. Il marchait à la tête de son armée victorieuse ; toute la population était allée à sa rencontre, ce n'était que festins et cris de joie dans les rues ; les ambassadeurs de l'Asie, de l'Europe et d'Afrique l'attendaient avec des couronnes d'or pour le féliciter sur ses triomphes ; son nom avait retenti jusqu'aux régions les plus éloignées. Et son cœur était encore plus grand que tout cela ; et il formait alors le projet de descendre avec son armée et sa flotte jusqu'aux bouches de l'Euphrate ; de faire le tour de l'Arabie, de l'Éthiopie, de toute l'Afrique ; de rentrer par le détroit de Cadix dans la Méditerranée, de conquérir Carthage et la Libye, de pénétrer ensuite par l'Hellespont dans la mer Noire, d'en explorer les côtes ; de voir si elle ne communiquait point à la mer Caspienne, et celle-ci à la mer des Indes, comme on le croyait alors. Sa passion était, non-seulement d'être connu, mais encore de connaître. Tout était prêt pour cette expédition gigantesque, lorsqu'il tomba malade et mourut à l'âge de trente-deux ans.

« Et le bouc devint extraordinairement grand, avait dit le prophète ; et lorsqu'il était le plus fort, sa grande corne se rompit [1]. »

Et après avoir vécu en héros, Alexandre mourut en ivrogne. Sa dernière maladie fut l'effet de son intempérance. Deux fois de suite il s'était mis à boire, à qui plus, avec un homme de débauche. Cette intempérance lui avait déjà fait commettre plus d'une action indigne. Ce fut dans une orgie que, sur la proposition d'une courtisane athénienne, il mit lui-même le feu au palais de Persépolis. Ce fut dans une orgie qu'il tua son ami Clitus. Enivré par le vin, et plus encore par les flatteries de certains courtisans, il reniait son père, Philippe, afin de passer pour le fils de Jupiter-Ammon. Les vieux Macédoniens étaient indignés ; Clitus se lève du milieu d'eux, fait tout haut l'éloge de Philippe et la satire d'Alexandre. Celui-ci crie à la trahison et appelle ses gardes ; mais ses gardes, les voyant tous dans le vin, ne remuent pas. Les assistants se contentent de mettre Clitus hors de la salle ; mais Clitus, passant toute mesure, rentre par une autre porte, continuant ses invectives contre Alexandre, qui saisit enfin une lance et le perce d'outre en outre. A peine a-t-il commis le meurtre, qu'il se livre au désespoir, qu'il veut se tuer lui-même, et que, pendant trois jours, il refuse de boire et de manger.

Dans ceci, on le voit, il fut encore plus malheureux que coupable. Ce qu'il avait fait dans la colère et dans l'ivresse, il était loin de l'excuser. Un philosophe lui tint un autre langage. Le philosophe Anaxarque le voyant inconsolable de ce qui lui était arrivé, se prit à

[1] Dan., 8, 8.

rire, et lui dit que comme on donne à Jupiter la justice pour compagne, pour faire entendre que tout ce que Jupiter fait il le fait avec justice, de même, quoi que fasse un grand roi, et ce roi lui-même le premier et avec lui tous les hommes doivent croire que cela est juste [1]. Ce fut encore le même philosophe qui induisit Alexandre à se faire adorer. Chez les Orientaux, l'adoration ou le prosternement pouvait n'être qu'une cérémonie civile. Abraham adora le peuple d'Hébron, lorsqu'il en acheta un sépulcre [2] : Jacob adora sept fois son frère Ésaü, lorsqu'ils se réconcilièrent ensemble [3]. On adorait en ce sens les rois d'Israël et les rois de Perse, sans que jamais aucun d'eux se fît passer pour dieu. Alexandre pouvait exiger cette cérémonie en Orient, quoique les Grecs et généralement tous les Occidentaux la réservassent pour leurs divinités seules. Encore Alexandre valait-il plus d'un dieu grec : il surpassait les exploits fabuleux de Bacchus et d'Hercule : il valait surtout beaucoup mieux que les dieux de l'Égypte, que le bœuf de Memphis qu'il avait adoré lui-même, que le bouc de Mendès, que le chien de Cynopolis, et que les chats de Bubaste. Ceux qui adoraient des divinités pareilles, ne pouvaient guère se refuser à mettre de ce nombre Alexandre. Le philosophe Anaxarque tirait effectivement cette conséquence [4]. Dans la vérité, Alexandre ne méritait pas plus les honneurs divins que de pareils dieux, et de pareils dieux pas plus qu'Alexandre. Un mot d'Alexandre lui-même aurait pu amener à cette découverte. Étant en Égypte, il approuva fort ce que lui dit le philosophe Psammon, savoir, que Dieu est le roi de tous les hommes, attendu que ce qui domine en toutes choses est divin ; mais, ajoute Plutarque, il raisonnait lui-même là-dessus avec plus de sagesse encore ; car il disait que Dieu est le père commun de tous les hommes, mais qu'il adopte spécialement les plus gens de bien [5].

C'est ce Dieu, c'est le roi et père de tous les hommes, qu'il importait donc avant tout de connaître et d'adorer dignement. Et Alexandre, et ses philosophes, et son armée entière avaient eu pour cela l'occasion la plus favorable. Pendant les longs siéges de Tyr et de Gaza, ils avaient fait des incursions, ils campaient même au milieu d'un peuple qui connaissait et adorait ce Dieu-là, et qui n'en adorait point d'autre : un peuple qui, dans ses livres sacrés, possédait, avec la sainte loi de ce Dieu suprême, l'ensemble de sa providence sur le genre humain, l'histoire du passé, du présent et de l'avenir, en particulier l'histoire d'Alexandre lui-même et de sa monarchie. Nous

[1] Arrien, l. 3, c. 9. — [2] Gen., 23. — [3] *Ibid.*, 33. — [4] Arrien, l. 3, c. 10. — [5] Plut., *Alex.*, n. 27.

verrons comment Alexandre eut réellement connaissance de tout cela, ce qui pouvait devenir pour lui et pour les siens une semence de salut éternel. Mais son malheur fut d'être trop heureux en ce monde.

Depuis l'âge de vingt à trente-deux ans, marcher de victoire en victoire, de conquête en conquête, surpasser en gloire les héros même de la fable, subjuguer par l'admiration en terrassant par les armes, voir à ses pieds presque tout l'univers connu alors, toutes les délices de l'Asie prévenant ses désirs, les sages même de la Grèce justifiant les fautes qui lui causent le plus de regret ; en vérité, quand on considère tout cela, surtout avec son âge, ce qui étonne le plus, c'est qu'il ait supporté si bien cette terrible prospérité, c'est qu'il ne soit pas devenu beaucoup pire : on conçoit qu'à sa mort il ait été pleuré de tous les peuples, en particulier de ceux qu'il avait vaincus. Content de la gloire, il leur rendait justice. A son retour de l'Inde, il punit du dernier supplice plusieurs satrapes qui avaient abusé de leur pouvoir. Mais personne ne le pleura avec des larmes plus inconsolables que la mère de Darius. Sysigambis avait supporté le massacre de ses quatre-vingts frères et de son père par Ochus, elle avait supporté sa propre captivité, elle avait supporté les effroyables revers de son fils et sa mort cruelle ; mais à la mort d'Alexandre, elle se couvre d'un voile funèbre et se laisse mourir de faim et de douleur.

D'après un calcul qui explique et concilie merveilleusement bien les témoignages divers des anciens, Alexandre vécut onze mille six cent vingt-neuf jours, trente-deux années lunaires ou macédoniennes, neuf mois et six jours, trente-une années solaires ou juliennes, dix mois et six jours. D'où il est arrivé que les uns lui ont donné, en nombre rond, trente ans de vie, les autres trente-deux, et quelques-uns trente-trois. Il mourut, suivant le même calcul, le 28 du mois macédonien Dœsius, le 6 du mois athénien Thargélion, quatrième année de la cent treizième olympiade, le 19 du mois égyptien Phamenoth, quatre cent vingt-quatrième année de Nabonassar, 30 mai 323 avant l'ère chrétienne [1].

« Et quand le bouc était le plus fort, avait dit le prophète, sa grande corne se rompit, et à sa place il s'éleva quatre cornes considérables, vers les quatre vents du ciel [2]. »

Après la mort d'Alexandre, son vaste empire se divisa en quatre royaumes principaux : la Syrie, l'Égypte, la Grèce et la Thrace.

Quant à la manière dont cela se fit, les historiens profanes nous

[1] *Annales des Lagides*, par Champollion-Figeac, t. 1. — [2] Dan., 8, 8.

apprennent que les commencements offrent beaucoup d'incertitude. Voici peut-être comme les divers témoignages pourraient se concilier. L'auteur sacré du premier livre des Machabées dit formellement qu'Alexandre, étant tombé malade et connaissant qu'il allait mourir, appela ses nobles compagnons qui avaient été nourris avec lui dès leur jeunesse, et leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore, et que ses compagnons obtinrent la royauté et prirent tous le diadème après sa mort [1].

Il y a là deux faits distincts : Alexandre, encore vivant, partage son empire entre les grands de sa cour ; ensuite, après sa mort, ces grands prennent eux-mêmes le titre de rois.

Quant au premier, Quinte-Curce nous apprend que des auteurs plus anciens que lui assuraient effectivement qu'Alexandre avait fait par testament ce partage des provinces [2]. Et de vrai, Diodore de Sicile, certainement plus ancien que Quinte-Curce, rapporte, comme une chose indubitable, que ce testament avait été déposé chez les Rhodiens [3]. Ammien-Marcellin en parle dans le même sens [4]. S'ensuit-il que ce testament fut religieusement exécuté ? Nullement. Comme Alexandre ne laissait, pour lui succéder par droit de naissance, qu'un frère imbécile, Aridée, fils de Philippe et d'une danseuse, et qu'un enfant qui n'était pas encore né, les grands modifièrent ses dernières volontés comme ils jugèrent à propos. Aridée fut reconnu roi ; Roxane, fille d'un satrape persan et femme d'Alexandre, étant accouchée d'un fils qu'on appela du nom de son père, cet enfant partagea la royauté nominale avec Aridée ; mais le pouvoir réel était entre les mains des grands, chacun dans sa province. Roxane, craignant que Statire, fille de Darius et autre femme d'Alexandre, ne mît également au monde un héritier, la fit égorger ainsi que sa sœur. Après avoir régné de nom pendant sept ans, Aridée fut mis à mort, avec sa femme Eurydice, par Olympias, mère d'Alexandre. Olympias, à son tour, ainsi que Roxane et le jeune Alexandre, après douze ans de royauté titulaire, Barsine, autre veuve d'Alexandre, et son fils Hercule, furent mis à mort par le nouveau roi de Macédoine. Alexandre avait régné douze ans : douze ans après sa mort, toute sa famille était disparue. Ce fut alors que ses gouverneurs de provinces prirent ouvertement le titre de rois. Auparavant déjà ils faisaient entre eux la guerre et la paix, comme n'ayant point de maître. Dès l'année qui suivit la mort d'Alexandre, Perdiccas, auquel il avait remis son anneau en mourant, et qui avait été nommé régent de tout

[1] 1. Mach., 1, 6-10. — [2] Q.-C., l. 10, c. 10. — [3] Diod., l. 20, n. 81. — [4] Amm., l. 23, c. 6.

le royaume sous le roi Aridée, avait péri dans une bataille contre Ptolémée, gouverneur de l'Égypte. Antigone et son fils Démétrius Poliorcète succombèrent de même plus tard. Il n'y en eut finalement que quatre qui se maintinrent sur le trône et dont la royauté se perpétua : Antipater, en Macédoine : Lysimaque, en Thrace et puis à Pergame; Ptolémée, en Égypte; Séleucus, dans l'Asie ou la Syrie.

Daniel l'avait dit : « Un roi fort s'élèvera, et il dominera avec une grande puissance, et il fera ce qu'il lui plaira. Et lorsqu'il se sera élevé, son empire sera détruit et divisé vers les quatre vents du ciel, mais non entre ses descendants ni selon la puissance avec laquelle il a dominé lui-même ; son empire sera même dépecé à d'autres que ceux-là [1]. »

En effet, outre les quatre royaumes possédés par les lieutenants d'Alexandre et leurs successeurs, on vit encore se former, des débris de son empire, le royaume de Bithynie, que son dernier monarque, Nicomède III, laissa au peuple romain l'an 75 avant Jésus-Christ : le royaume de Cappadoce, tombé au pouvoir des Romains en 42 : le royaume du Pont, envahi par les mêmes à la mort de son plus grand roi, Mithridate VI, en 64. Les quatre royaumes grecs de Macédoine, de Thrace ou de Pergame, d'Égypte et de Syrie, à cause de l'unité d'origine, de langage et d'idées, ne formaient, jusqu'à un certain point, qu'un seul empire avec celui d'Alexandre [2].

C'est là la troisième bête symbolique de Daniel. La première était comme une lionne avec des ailes d'aigle, empire assyrien : la seconde, semblable à un ours, empire des Persans. « Après cela, je regardais, et en voilà une autre comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes comme celles d'un oiseau : cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée [3]. » Les quatre têtes marquent les quatre rois : ces ailes d'oiseau, la promptitude, la légèreté : la peau tachetée du léopard, la variété de leur caractère national : néanmoins, c'est une même bête, une même domination, la domination grecque. Mais tout cela deviendra la proie de la quatrième : nous verrons la Macédoine province romaine en 147 : le royaume de Thrace ou de Pergame, en 126 ; la Syrie, en 63 ; l'Égypte, en 29.

La Palestine, avec le peuple de Dieu et son temple, était située entre le royaume de l'Égypte et le royaume de Syrie, et devait dépendre successivement de l'un et de l'autre. Aussi Daniel avait-il prédit l'histoire de ces deux royaumes avec plus de détails, et les historiens profanes nous la font-ils connaître avec plus d'exactitude.

[1] Dan, 11, 3 et 4. — [2] *Quatuor reges de gente ejus consurgent.* Daniel, 8, 22. — [3] *Ibid.*, 7, 6.

Le premier roi macédonien de l'Égypte fut Ptolémée, fils de Lagus, d'où ses successeurs furent surnommés Lagides. Le nom de Ptolémée, devenu commun à tous les rois d'Égypte, signifie en grec à peu près la même chose que Darius et Xerxès en persan, *guerrier, martial*. Ptolémée fut un des meilleurs généraux d'Alexandre et le capitaine de ses gardes. A la mort de ce prince, il eut l'Égypte en partage et la gouverna pendant trente-neuf ans. Dans son canon astronomique, Ptolémée, le géographe, ne lui compte que vingt ans de règne et distribue les dix-neuf autres entre Aridée et Alexandre II ; c'est qu'en effet ce ne fut qu'après la dix-neuvième année de son gouvernement que le fils de Lagus prit solennellement le titre de roi et frappa de la monnaie à son nom et à son image. Le géographe-astronome met ensuite ses successeurs, avec la durée de leurs règnes, dans l'ordre suivant : Ptolémée-Philadelphe, trente-huit ans : Ptolémée-Évergète, vingt-cinq ; Ptolémée-Philopator, dix-sept : Ptolémée-Épiphane, vingt-quatre ; Ptolémée-Philométor, trente-cinq : Ptolémée-Évergète II, vingt-neuf : Ptolémée-Soter, trente-six ; Denys, vingt-neuf : Cléopâtre, vingt-deux. Ce qui, à compter de la mort d'Alexandre, fait en tout deux cent quatre-vingt-quatorze ans ; après quoi l'Égypte fut réduite en province romaine par Auguste, l'an 29 avant l'ère vulgaire.

L'astronome Ptolémée ayant consigné les règnes de ces rois, non pour en faire l'histoire, mais pour avoir des époques ou rapporter les observations astronomiques, il néglige les mois et les jours et ne compte que par années complètes. Pour cela, il donne au roi précédent toute l'année où il meurt, et n'attribue au suivant que l'année suivante. Par la même raison, il ne mentionne que dix rois, dont les règnes embrassent toute l'ère macédonienne et forment comme une succession légitime. Mais outre ces dix, on en trouve encore cinq ou six autres qui régnèrent concurremment avec les premiers et quelquefois entre deux. Ainsi Évergète II, à qui le canon astronomique ne donne que vingt-neuf ans de règne, en avait déjà régné précédemment quatre pendant l'absence de son prédécesseur et de son frère Philométor, deux avec lui et dix-huit à côté de lui dans la Libye et la Cyrénaïque. Le même canon donne à Soter, fils d'Évergète II, trente-six ans de règne continu : mais après les onze premières années, il fut déposé par sa mère Cléopâtre et remplacé pendant dix-huit ans par son frère puîné, Ptolémée-Alexandre, à la mort duquel il régna de nouveau huit ans. A Soter, le canon fait succéder immédiatement son fils illégitime Ptolémée-Denys ou Bacchus, nommé encore Ptolémée-Aulète, et lui donne vingt-neuf ans de règne : mais les huit premières années furent occupées par Ptolémée-Alexandre II,

fils de Ptolémée-Alexandre I[er], qui monta sur le trône en épousant et puis en faisant mourir Bérénice, fille unique et légitime de Soter. Enfin dans les vingt-deux de la dernière Cléopâtre, le canon ne parle point de ses deux frères Ptolémée, qu'elle épousa, et qu'elle fit périr l'un après l'autre pour régner seule. D'après cela, si on voulait additionner les règnes dont le canon ne parle pas et les ajouter à ceux dont il parle, on donnerait soixante ans de plus à la dynastie macédonienne d'Égypte. Ce n'est pas tout : outre le nom commun de Ptolémée, chaque roi avait encore un surnom, quelquefois deux. Tel historien en parle sous tel nom, tel autre sous tel autre. Si l'on voulait maintenant, sous ces noms différents, entendre des personnes différentes, on augmenterait encore de beaucoup et le nombre des rois et la durée de toute la dynastie. Ce sont des causes de ce genre qui ont si fort embrouillé les annales des anciens pharaons.

Parmi les surnoms que portent les Ptolémées d'Égypte, il en est qu'ils ont pris eux-mêmes et d'autres qui leur ont été donnés par le peuple. Ainsi le premier Ptolémée porte quelquefois celui de *Soter* ou sauveur, parce qu'il sauva les Rhodiens d'une irruption de leurs ennemis. Son fils reçut, par antiphrase, celui de *Philadelphe* ou aimant ses frères, parce qu'il en avait fait mourir deux. Son successeur, celui d'*Évergète* ou de bienfaisant, parce qu'il rapporta en Égypte les idoles que Cambyse en avait enlevées. Le suivant, celui de *Philopator* ou aimant son père, parce qu'il était soupçonné de l'avoir empoisonné ; et celui de *Tryphon* ou dissolu, parce que telle était réellement sa vie. Le cinquième, celui d'*Épiphane* ou d'illustre, à cause de la gloire de ses ancêtres. Le sixième, par antiphrase, celui de *Philométor* ou aimant sa mère, parce qu'il la haïssait à la mort. Le septième, par antiphrase, celui d'*Évergète* ou de bienfaisant : par sobriquet, celui de *Kakergète* ou malfaisant, et de *Physcon* ou ventru. Le huitième prit le surnom de *Soter* et reçut celui de *Lathyre* ou poischiche, à cause d'une excroissance qu'il avait au nez. Le dernier enfin prit le nom de *Denys* ou de Bacchus, et reçut celui d'*Aulète* ou de joueur de flûte, parce que c'était son plus grand talent et sa plus sérieuse occupation.

Le royaume de Syrie ou d'Asie présente quelque chose de semblable. Séleucus, un des plus vaillants généraux d'Alexandre, avait été nommé gouverneur de Babylone et des pays circonvoisins. Il en fut chassé par Antigone et son fils Démétrius ; mais il y rentra dans l'automne de l'année 312 avant Jésus-Christ ; et c'est là le commencement de l'ère des Séleucides dont se servent encore aujourd'hui les chrétiens de l'Orient. Dans l'automne de l'année suivante, 311, le fils d'Alexandre et de Roxane, dernier héritier naturel du conqué-

rant, ayant été mis à mort, les gouverneurs survivants prirent généralement le titre de rois ; et ce fut le commencement de l'ère de l'empire des Grecs, ainsi que la nomme le premier livre des Machabées [1]. L'auteur de ce premier livre aussi bien que l'auteur du second se servent également de cette ère-là ; mais avec cette différence, que le premier compte par les années ecclésiastiques des Juifs, qui commençaient au printemps, et l'autre par leurs années civiles qui commençaient à l'automne. Ceci explique pourquoi les événements arrivés du printemps à l'automne sont rapportés à une année différente dans les deux livres.

Séleucus reconquit en peu de temps toute l'Asie ; ses succès lui firent donner le surnom de Nicator ou vainqueur. Pour assurer ses possessions dans l'Inde, il fit alliance avec le roi indien Sandrocottus, et épousa sa fille. D'un caractère généreux et bon, il gouvernait en père, aimait les sciences et les arts, renvoya aux Athéniens les monuments que Xerxès leur avait enlevés, et fonda lui-même un très-grand nombre de villes, qu'il peupla de colonies grecques pour communiquer leur industrie aux habitants efféminés de l'Asie. A sept de ces villes ainsi fondées ou rétablies, il donna le nom de sa mère Laodicée ; à trois, le nom de sa première femme Apamée. Il en appela seize Antioche, en l'honneur d'Antiochus, son père ; la plus fameuse était Antioche sur l'Oronte, qui devint la capitale de ses États, et où, plus tard, les disciples du Christ furent nommés pour la première fois chrétiens. Il en appela aussi neuf de son propre nom, Séleucie ; la plus considérable était Séleucie sur le Tigre, non loin de Babylone, qui dès lors, à cause de ce voisinage, ne fit plus que déchoir [2].

Voici dans quel ordre les rois de Syrie ou d'Asie se succédèrent, après la mort de Séleucus Ier ou Nicator :

Antiochus Ier ou Soter, qui avait déjà régné deux ans avec son père, monta sur le trône en 279 avant Jésus-Christ ; Antiochus II ou Theos, en 262 ; Séleucus II ou Callinicus, en 246 ; Séleucus III ou Céraunus, en 225 ; Antiochus III ou le Grand, en 222 ; Séleucus IV ou Philopator, en 186 ; Antiochus IV ou Épiphane, en 174 ; Antiochus V ou Eupator, en 164 ; Démétrius Ier ou Soter, en 161 ; Alexandre Bala, en 150 ; Démétrius II ou Nicator, en 146 ; Antiochus VI ou Bacchus, en 144 ; Diodote Tryphon, en 143 ; Antiochus VII ou Sidète, en 139 ; Démétrius II ou Nicator rétabli, en 130 ; Alexandre Zébina, en 126 ; Séleucus V, en 124 ; Antiochus VIII ou Grypus, en 124 ; Antiochus IX ou de Cyzique, en 112 ; Séleucus VI, en 96 ; Philippe Ier et Démétrius III, en 94 ; Antiochus X, en 93 ; An-

[1] 1. Mach., 1, v. 10 et 11. — [2] Appian., in *Syr.*

tiochus XI, en 93 : Antiochus XII, en 90 ; Tigrane, roi d'Arménie, en 83 ; Antiochus XIII ou Asiaticus, en 69, lequel ayant été détrôné par Pompée l'an 63, la Syrie fut réduite en province romaine, après avoir subsisté comme royaume près de deux siècles et demi.

La dynastie de Ptolémée a été sur le trône d'Égypte deux cent quatre-vingt-quatorze ans ; la dynastie de Séleucus sur le trône de Syrie, deux cent quarante-neuf, c'est-à-dire quarante-cinq ans de moins. Cependant la Syrie a vu vingt-sept rois, tandis que l'Égypte n'en a que dix dans le canon astronomique ; ce qui fait pour la Syrie beaucoup plus du double de rois dans un temps moins considérable. Si maintenant l'on divise les deux cent quarante-neuf ans par les vingt-sept règnes, et les deux cent quatre-vingt-quatorze par les dix, on aura, d'une part, neuf ans avec un peu plus d'un mois pour chaque règne des Séleucides, et plus de vingt-neuf ans pour chaque règne des Lagides. Il est vrai que, dans la liste des rois égyptiens conservée par l'astronome Ptolémée, il faut ajouter un règne intermédiaire avec deux usurpations qui interrompirent des règnes légitimes ; mais il restera toujours une différence énorme : il y aura toujours vingt-sept rois dans un temps moins long, contre treize dans un temps plus long ; il n'y aura toujours que neuf ans pour chaque règne de Syrie, tandis qu'il y aura près de vingt-trois ans pour chaque règne d'Égypte. La cause en est aux révolutions et aux meurtres qui ensanglantèrent plus fréquemment le trône de Séleucus.

Ainsi, Séleucus lui-même, le fondateur de la dynastie, fut immolé par un de ses protégés au milieu d'un sacrifice ; Antiochus Ier, tué par un Gaulois ; Antiochus II, surnommé Theos ou le dieu, empoisonné par sa femme Laodice ; Séleucus III ou Céraunus, le fut par un de ses officiers ; Antiochus III ou le Grand, massacré par ses sujets d'Élymaïs, dont il voulait piller le temple ; Séleucus IV, empoisonné par son ministre Héliodore ; Antiochus IV, frappé de la main de Dieu ; Antiochus V, mis à mort par son successeur Démétrius Ier, qui périt lui-même dans une bataille ; Alexandre Bala, poignardé ; Démétrius II, assassiné par ordre de sa femme Cléopâtre ; Séleucus V, assassiné par ordre de la même Cléopâtre, sa mère ; Antiochus VI, tué par Diodote Tryphon, qui le fut par Antiochus VII, qui le fut par ses sujets d'Élymaïs ; Alexandre Zébina, tué par Antiochus VIII, qui le fut par un de ses favoris ; Séleucus VI, brûlé vif par les habitants de Mopsueste ; Antiochus IX, suicidé dans une bataille perdue ; Philippe, tué ; Démétrius III, mort prisonnier de guerre ; Antiochus X, mort fugitif et en exil ; Antiochus XI, noyé dans l'Oronte ; Antiochus XII, tué dans une bataille ; Tigrane, dépouillé de la Syrie par le Romain Lucullus, et Antiochus XIII par Pompée.

Finalement, dans l'espace de deux siècles et demi, à peine, sur vingt-sept rois, s'en trouve-t-il deux à mourir de leur mort naturelle et sur le trône. Lorsque, dans l'histoire du moyen âge, nous voyons des catastrophes pareilles aux dynasties des Goths, des Francs, des Lombards, des Saxons, nous crions à la barbarie; cependant, sous ce rapport, ces barbares étaient bien moins barbares que les Grecs si polis de l'Égypte et de la Syrie.

Les Séleucides affectaient encore plus les titres pompeux que les Lagides. Parmi ces titres, il y en a très-peu qui fussent mérités, si ce n'est par antiphrase. Ainsi, Séleucus II fut nommé ironiquement Callinicus ou beau-vainqueur, à cause des malheurs de son règne, par suite desquels il mourut lui-même prisonnier des Parthes. Son fils, Séleucus III, reçut le surnom de Céraunus ou la foudre, parce qu'il était d'un caractère faible, timide et irrésolu. Antiochus IV prenait le titre d'Épiphane ou illustre; mais le peuple lui donnait celui d'Épimane ou de fou, qu'il méritait pour ses extravagances. Démétrius II ne sut ni se soutenir sur le trône par l'amour de son peuple, ni défendre sa couronne contre les usurpateurs qui voulurent s'en saisir; il fut vaincu à la guerre, fait prisonnier, chassé par ses sujets, tué par ordre de sa femme; et, cependant, il se donne le titre de Théos-Nicator, c'est-à-dire dieu vainqueur. Antiochus VI, qui ne fut qu'un enfant et n'eut pendant les deux années de son règne que le vain nom de roi, porte cependant les titres superbes de dieu, de Bacchus, d'Épiphane. Enfin, Démétrius III, qui ne possédait qu'une moitié de la Syrie et qui mourut prisonnier chez les Parthes, prend néanmoins, sur ses médailles, les noms magnifiques de Fortuné, de dieu, de Sauveur, de Beau-Vainqueur, de Bienfaisant. Plus ces rois devenaient petits, plus ils se donnaient de grands noms.

Un bien que produisit la domination grecque en Égypte et en Asie, ce fut d'y naturaliser la langue, les sciences et les arts des Grecs. L'Afrique, l'Asie et l'Europe commencèrent à parler une langue commune. La communication et la comparaison des idées et des doctrines devenaient plus faciles, aussi bien que les relations de commerce. L'Orient et l'Occident se préparaient à ne faire qu'un. Les rois d'Égypte surtout secondèrent cette tendance des événements à une sorte de communauté universelle. Alexandrie, leur capitale, était le centre du commerce de l'Asie et de l'Europe : on y affluait de toutes les parties du monde. Les premiers Ptolémées y fondèrent une bibliothèque, qui devint bientôt la plus fameuse de l'univers; ils y rassemblèrent à grands frais les ouvrages de toutes les littératures connues. Ils firent plus : ils consacrèrent une partie de leur propre palais, sous le nom de Musée, à l'habitation d'un certain nombre de gens de let-

tres, de savants et de philosophes, qui n'avaient d'autre occupation que de se livrer entièrement à l'étude des sciences et d'en donner des leçons à ceux qui venaient les entendre. Ce musée royal avait ses revenus particuliers, et pour l'entretien de l'édifice et pour l'entretien des personnes qui l'habitaient. L'homme qui paraît avoir inspiré aux rois d'Égypte l'idée d'une si magnifique institution, fut un Athénien célèbre, Démétrius de Phalère. Philosophe, orateur, homme d'État et disciple de Théophraste, il obtint, par son éloquence et la sagesse de ses mœurs, un si grand crédit à Athènes, qu'il fut élu archonte décennal, l'an 317 avant Jésus-Christ. Il employa ses grands biens à l'embellissement de la ville. Les Athéniens, charmés de sa munificence, lui élevèrent trois cent soixante statues d'airain. Il était depuis dix ans à la tête des affaires, lorsque ses ennemis excitèrent une sédition contre lui, le firent condamner à mort et renversèrent toutes ses statues. Il se réfugia en Égypte, où Ptolémée-Lagus l'accueillit fort bien et l'admit dans sa plus intime confiance. Démétrius enrichit de deux cent mille volumes ou rouleaux manuscrits la bibliothèque d'Alexandrie, et il en est regardé comme le premier bibliothécaire.

Parmi les savants et les littérateurs que produisit ou que réunit le musée alexandrin, les plus célèbres sont : Au troisième siècle avant Jésus-Christ, le mathématicien Euclide, dont on a encore les éléments de géométrie ; le poëte Théocrite, dont on a également les idylles ; le poëte Aratus qui a décrit en vers les phénomènes du ciel, et dont saint Paul cite un endroit dans son discours à l'aréopage d'Athènes ; le poëte Callimaque, et Zoïle, critique excessif d'Homère : au deuxième siècle, Ératosthène, à la fois grammairien, philosophe, poëte et mathématicien ; Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, le premier qui, après Thalès, calcula les éclipses avec justesse ; Aristarque, critique judicieux d'Homère, de Pindare et d'Aratus : au premier siècle, le philosophe Aristobule, le géographe Strabon, l'astronome Sosigène, qui aida Jules-César dans la réforme du calendrier : dans les deux siècles suivants, le philosophe Philon, l'historien Appien, l'astronome et géographe Ptolémée, le mathématicien Diophante, inventeur de l'algèbre, et le grammairien Athénée. L'exemple des rois d'Égypte excita l'émulation des rois de Pergame. Attale Ier établit à Pergame une bibliothèque également fameuse et un musée. Les Ptolémées en devinrent jaloux. Comme le papyrus ou papier végétal sur lequel on transcrivait les livres, ne croissait que dans le limon du Nil, ils défendirent d'en exporter. Mais Eumène, roi de Pergame, trouva le moyen de fabriquer du papier de peau, connu depuis sous le nom de papier de Pergame ou parchemin.

Cependant la philosophie grecque se consumait plus que jamais

en vaines subtilités. Un philosophe du musée alexandrin, nommé Diodore, mourut de chagrin parce qu'il n'avait pas su répondre sur-le-champ à des sophismes d'un autre philosophe nommé Stilpon. La sagesse humaine allait expirer dans le vide, lorsque la sagesse divine laissa venir jusqu'à elle quelques-uns de ses rayons. Dans le musée même d'Alexandrie, la philosophie des Grecs fit connaissance avec la philosophie des Hébreux. Il y avait plus de cinquante mille Juifs établis dans cette ville avec le droit de bourgeoisie. Les plus célèbres philosophes de son école furent deux Juifs, Aristobule et Philon. Sans même aller en Égypte, le philosophe Théophraste, contemporain d'Alexandre, disciple, comme lui, d'Aristote et de plus son successeur, avait des Juifs la plus haute idée. Il les appelait un peuple de philosophes, qui ne se plaisait que dans la contemplation de la Divinité. C'est le philosophe Porphyre qui nous l'apprend [1].

Ce peuple avait vécu généralement heureux et tranquille sous l'empire des rois de Perse. Ces rois, qui détruisaient les temples des idoles dans l'Égypte et dans la Grèce, avaient relevé le temple du vrai Dieu à Jérusalem. Cyrus en avait ordonné la reconstruction; Darius, fils d'Hystaspe le fit achever; Artaxerce Longue-Main fit rebâtir les murs de la ville sainte. Ces trois monarques, les plus grands qu'aient eus les Perses, faisaient offrir, dans ce temple, des sacrifices pour eux et pour leurs enfants. Aussi les Juifs leur furent-ils toujours fidèles.

Alexandre paraît avoir connu les Juifs avant d'être sur leur pays. Après la bataille du Granique, il permit à tous ceux de son armée qui s'étaient mariés cette année-là, de retourner en Macédoine passer l'hiver avec leurs femmes, pourvu qu'ils revinssent au printemps. Cette pratique pleine d'humanité était ordonnée dans la loi de Moïse [2]. Et comme elle ne se trouve chez aucun autre peuple du monde, il est à croire qu'Aristote l'avait apprise du Juif avec lequel il eut de longs et doctes entretiens en Asie, et que, la trouvant fort belle, il l'avait conseillée à son élève [3].

Tyr, que le conquérant assiégea pendant sept mois, et Gaza, qu'il assiégea pendant deux autres, sont aux deux extrémités de la Judée. Il est impossible que, pendant ces neuf mois qu'il campait au milieu des Juifs, il ne les connût point particulièrement, et eux et leur religion. Il est impossible que les Juifs ne reconnussent pas en lui le conquérant grec prédit par Daniel, et qu'ils ne profitassent pas de cette circonstance pour se le rendre favorable. Ce que raconte Josèphe, his-

[1] Porph., *De abstin.*, l. 2, § 26 ; l. 4, § 11. — [2] Deut., 24, 3. — [3] Josèphe, *Cont. Appion*, l. 1.

torien juif, est tout à fait naturel, sauf peut-être quelques accessoires. Alexandre étant au siége de Tyr, envoya demander au grand prêtre des Juifs trois choses, des troupes auxiliaires, des vivres pour son armée, et enfin tous les services qu'il rendait auparavant à Darius, l'assurant que, s'il le faisait, il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Comme le pays de Tyr, et généralement toute la Phénicie, uniquement occupée de commerce et non point d'agriculture, tirait ses subsistances de la Palestine, on conçoit qu'Alexandre envoyât de ce côté-là pour en fournir son armée. Le grand prêtre répondit que les Juifs avaient promis à Darius avec serment de ne porter jamais les armes contre lui, et qu'ils ne pouvaient y manquer tant qu'il serait en vie. Irrité de cette réponse, Alexandre le menaça qu'après la prise de Tyr il marcherait contre lui, pour apprendre à tout le monde à qui il fallait garder le serment.

Il paraîtrait même qu'il n'attendit pas la prise de cette ville pour exécuter cette menace. Arrien nous apprend que, durant le siége, il fit une expédition dans le Liban et contre les Arabes, et qu'il soumit tout de gré ou de force dans l'espace de onze jours [1]. Il est très-possible qu'il soit allé surprendre Jérusalem dans cette excursion ou dans une autre pareille qu'il aura pu faire durant les sept mois qu'il fut devant Tyr.

A la nouvelle que le conquérant s'avançait sur la ville sainte, le grand prêtre Jaddus, car tel était son nom, fut saisi de frayeur. Il ordonna des prières publiques pour implorer l'assistance du ciel. Une vision divine le rassura la nuit suivante. Il commanda, et les rues furent jonchées de fleurs, et les portes de la ville s'ouvrirent, et le peuple, vêtu de blanc comme aux jours de grandes fêtes, s'avança dans une pompe religieuse, suivi des prêtres dans leurs ornements sacrés, et enfin du grand prêtre dans son majestueux costume, sa tiare sur la tête, avec une lame d'or où était gravé le nom de l'Éternel. A la vue de cette sainte pompe, Alexandre fut étonné d'abord ; mais quand il aperçut le grand prêtre avec le nom de Dieu sur le front, il s'approcha tout seul, adora le Nom, et le premier salua le grand prêtre. Les Juifs poussaient des acclamations de joie, les étrangers étaient stupéfaits. Parménion, un des généraux d'Alexandre, lui demanda comment lui, qu'adoraient tous les autres, il adorait maintenant le grand prêtre des Juifs. Alexandre répondit : Je n'ai pas adoré le grand prêtre, mais j'ai honoré le Dieu dont il est le pontife. Lorsque j'étais encore en Macédoine, et que je délibérais comment je pourrais conquérir l'Asie, il m'apparut en songe avec ce

[1] Arr., *Exped. Alex.*, l. 2, c. 20.

même habit, m'exhorta de ne rien craindre, me dit de passer hardiment l'Hellespont, et m'assura qu'il serait à la tête de mon armée et me ferait conquérir l'empire des Perses. C'est pourquoi n'ayant jamais auparavant vu personne qui fût revêtu d'un habit semblable, je ne puis douter que ce ne soit par la conduite de Dieu que j'ai entrepris cette guerre, et qu'ainsi je vaincrai Darius, détruirai l'empire des Perses, et réussirai en tout comme je le désire. Ayant ainsi parlé, il présenta amicalement la main au pontife et aux autres prêtres, s'avança au milieu d'eux à Jérusalem et au temple, où il offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand prêtre lui dit qu'il devait faire. Le pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses, ajoutant qu'il ne doutait point que ce fût de lui que cette prophétie devait s'entendre. Alexandre en témoigna beaucoup de joie, fit assembler le lendemain tout le peuple, et lui commanda de dire quelles grâces ils désiraient recevoir. Le pontife l'ayant supplié qu'il leur fût permis de vivre selon les lois de leurs pères, et qu'ils fussent exempts de tribut la septième année ou l'année sabbatique, il le leur accorda. Ils le prièrent d'en user de même avec leurs frères qui étaient à Babylone et dans la Médie ; il le promit avec bonté, et dit que si quelques-uns voulaient le servir dans ses armées, il leur permettait d'y vivre selon leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi un grand nombre s'enrôla.

Les Samaritains voyant avec quelle douceur Alexandre avait traité les Juifs de Jérusalem, vinrent le supplier de faire le même honneur à leur ville et à leur temple. C'était le temple de la montagne de Garizim, bâti apparemment sous Darius-Nothus, que Josèphe confond mal à propos avec Darius-Codoman. Alexandre répondit qu'il irait les voir à son retour d'Égypte. Ils lui demandèrent alors d'être exempts de tribut la septième année. Les Samaritains étaient un mélange de colons asiatiques et de Juifs le plus souvent apostats. Quand les affaires des Juifs allaient bien, ils se faisaient passer eux-mêmes pour Juifs ; quand elles allaient mal, c'était tout le contraire. Alexandre leur demanda de quelle nation ils étaient ; ils répondirent qu'ils étaient Hébreux. Mais interpellés s'ils étaient Juifs, ils n'osèrent pas dire oui ; et Alexandre remit l'examen de leur affaire à une autre fois. Cependant il emmena avec lui en Égypte les huit mille hommes qu'ils lui avaient envoyés à Tyr, et il les établit dans les garnisons de la Thébaïde, où il leur donna des terres [1].

Tel est, en substance, le récit de Josèphe. Il y mêle quelques cir-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 11, c. 8

constances secondaires qui présentent de la difficulté, mais dont le plus grand nombre peut encore s'expliquer. Il dit, par exemple, qu'Alexandre était accompagné, non-seulement de Phéniciens, mais encore de Chaldéens. Cependant la Chaldée était encore au pouvoir des Perses. Mais comme il avait fait une multitude infinie de prisonniers au passage du Granique et surtout à la bataille d'Issus, il pouvait y avoir dans sa suite quelques seigneurs persans ou chaldéens. On trouve encore de la difficulté à cette parole de Parménion : Comment vous, qu'adorent tous les autres, adorez-vous le grand prêtre? Alexandre, dit-on, n'exigea cette sorte d'hommage qu'après son arrivée à Babylone. Il est vrai qu'il ne l'exigea qu'alors des Macédoniens mêmes; mais il n'empêchait point auparavant les Syriens, les Juifs et les autres Asiatiques de suivre là-dessus leur ancien usage, qui était de se prosterner devant les rois : ce qu'on appelait les adorer. Jacob adora ainsi sept fois son frère Ésaü, lorsqu'il alla au-devant de lui pour apaiser sa colère. Il n'y a point à douter que, dans un cas tout à fait pareil, tout le peuple de Jérusalem ne se soit prosterné de même devant Alexandre; et c'est de cela qu'aura voulu parler Parménion. On dit encore qu'Alexandre ne voulait dans son armée que des Grecs; cependant Josèphe lui fait enrôler des Samaritains et des Juifs. Mais nous voyons, dans Arrien, que les rois d'Arad, de Byblos et de Sidon lui amenèrent, au siége de Tyr, quatre-vingts vaisseaux, et les rois de Chypre cent vingt autres [1]. Mais Quinte-Curce nous apprend qu'après la prise de Gaza, il envoya faire de nouvelles levées en Macédoine, parce que ses victoires mêmes épuisaient ses forces, et qu'il avait moins de confiance aux soldats qu'il tirait des nations vaincues qu'à ceux de sa propre nation [2]. Il avait donc d'autres soldats que des Grecs, mais il n'attendait pas d'eux la victoire; il les employait à de lointaines garnisons, comme il fit les huit mille Samaritains, au fond de la Thébaïde. On trouve encore étrange que les Juifs de Jérusalem le supplient de traiter également avec bonté les Juifs de Babylone et de Médie. Mais qu'y a-t-il d'étrange qu'un peuple qui sait, par ses prophètes, que le conquérant auquel il parle doit s'emparer de toute l'Asie, lui demande de traiter partout favorablement ses compatriotes? Quant à ce que l'historien fait marcher Alexandre de Gaza sur Jérusalem, c'est sans doute une erreur; car pour aller de Tyr à Gaza, il lui fallut nécessairement traverser la Judée, et il n'aurait pas laissé derrière lui une ville aussi forte que Jérusalem, si elle avait refusé de se soumettre. D'ailleurs, Arrien dit positivement que, quand il marcha de Tyr sur Gaza, toute la Palestine lui était déjà soumise [3].

[1] Arrien, l. 2, c. 20. — [2] Q.-C., l. 4, c. 6. — [3] Arrien, l. 2, c. 25.

Tandis qu'Alexandre était en Égypte, les Samaritains se mutinèrent contre le gouverneur qu'il avait donné à la Syrie, et le brûlèrent vif dans un voyage qu'il fit au milieu d'eux. Alexandre punit les meurtriers du dernier supplice, peupla Samarie d'une colonie de Macédoniens et donna le reste des terres aux Juifs [1].

A son retour de l'Inde, il voulut faire de Babylone la capitale de tous ses États. Pour l'embellir, il entreprit surtout de relever le temple de Bélus, que Xerxès avait détruit. Dix mille hommes travaillaient tous les jours à déblayer les décombres. Quand fut venu le tour des Juifs qui étaient dans son armée, jamais on ne put les engager à y mettre la main, attendu qu'il s'agissait de bâtir un temple idolâtre. On employa inutilement la violence et les punitions. Alexandre admira leur constance, les congédia et les renvoya chez eux [2].

A la mort du conquérant, un de ses capitaines, Laomédon, était gouverneur de la Syrie. Ptolémée-Lagus, qui souhaitait fort joindre la Syrie à l'Égypte, n'ayant pu gagner Laomédon, lui déclara la guerre et le fit prisonnier. Jérusalem seule résistait encore. Comme la ville était très-forte, le siége allait traîner en longueur, lorsque Ptolémée s'aperçut que les Juifs ne prenaient pas les armes le jour du sabbat. Il en profita pour se rendre le maître de la place, et un rude maître, dit l'historien grec Agatharcide. L'historien juif raconte la chose un peu différemment. Suivant lui, Ptolémée vint à Jérusalem le jour du sabbat, sous prétexte de vouloir offrir des sacrifices ; et comme les Juifs ne se défiaient pas de lui et que ce jour était pour eux un jour de repos, ils le reçurent sans difficulté [3]. Ainsi maître de la ville, il la traita d'abord cruellement ; car il emmena du pays plus de cent mille captifs en Égypte. Mais dans la suite, considérant avec quelle fidélité ils avaient gardé les serments jurés à leurs anciens maîtres, il les jugea d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille, auxquels il donna la garde de ses places les plus importantes, leur confirmant à tous le droit de citoyens d'Alexandrie que leur avait déjà octroyé Alexandre lui-même. Les lettres de ces deux princes à ce sujet existaient encore du temps de l'historien Josèphe [4]. Ptolémée ayant fait en outre la conquête de la Libye et de la Cyrénaïque, y établit également un grand nombre de Juifs. De ceux-là descendirent les Juifs cyrénéens, entre autres Jason, qui écrivit l'histoire des Machabées en cinq livres, dont le second livre des Machabées est un abrégé ; et Simon, qui porta la croix du Sauveur.

[1] Q.-C., l. 4, c. 8. Euseb., *Chron.*, 2. Josèphe, *Cont. Appion.*, l. 2. — [2] *Ibid.* l. 1. — [3] Josèphe, *Antiq.*, l. 12, c. 1. — [4] Josèphe, *Cont. Appion.*, l. 2, c. 2.

La douceur avec laquelle Ptolémée traita les Juifs, qu'il avait d'abord emmenés de force, fut cause que, plus tard, un grand nombre d'autres le suivirent en Égypte de leur plein gré. Parmi eux était un homme distingué par son mérite aussi bien que par sa naissance, le prêtre Ézéchias. L'historien Hécatée d'Abdère en parlait dans son histoire comme d'un homme très-estimé de sa nation, très-éloquent, et si habile, que nul autre ne le surpassait dans l'expérience des affaires les plus importantes. Il ajoutait qu'ayant fait connaissance avec lui, ils eurent un grand nombre de conversations, où il apprit de lui la religion, le gouvernement et les coutumes des Juifs. Ézéchias avait tout cela par écrit; c'était sans doute la loi de Moïse. Cet Hécatée était d'Abdère, ville grecque de Thrace. Il avait été élevé avec Alexandre, et l'avait suivi dans ses expéditions. A sa mort, il se mit sous la protection de Ptolémée, et le suivit en Égypte. Là, par les liaisons qu'il eut avec le savant prêtre et avec d'autres de la même nation, il s'instruisit à fond de leurs lois, de leurs mœurs et de leur culte, et composa une histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à son temps. Cette histoire était fort exacte, et se voit souvent citée par Josèphe. Hécatée y racontait entre autres ce fait : « Un jour que j'allais vers la mer Rouge, il se trouva parmi les cavaliers de notre escorte un Juif nommé Mosollam, homme de cœur et reconnu pour le meilleur archer qu'il y eût parmi les Grecs et les Barbares. Au milieu de la marche, un devin qui prenait les auspices, pria tout le monde d'arrêter. Mosollam en demanda la cause. Le devin lui montra un oiseau et dit : S'il reste, nous devons rester; s'il s'avance, nous devons avancer; s'il retourne, nous devons retourner. Le Juif, sans rien dire, prend son arc, décoche une flèche et abat l'oiseau. Le devin et quelques autres, fort en colère, se mirent à faire contre lui bien des imprécations. Êtes-vous fous, leur dit Mosollam, de prendre ainsi le parti d'un misérable oiseau? Et comment, ne prévoyant pas ce qui regardait sa propre vie, pouvait-il nous prédire ce qui regarde notre voyage! Certes, s'il avait pu connaître d'avance l'avenir, il ne serait pas venu en ce lieu se faire tuer par la flèche du Juif Mosollam [1]. »

On le voit, en dispersant les enfants de Jacob parmi les gentils, la Providence ménageait à ceux-ci plus d'une leçon salutaire pour se désabuser de leurs vaines superstitions et se ressouvenir de l'Éternel. Quelque chose d'inattendu vint faciliter cette réminiscence chez le peuple le plus sérieux et le plus sage de la Grèce. Le grand prêtre Jaddus, qui avait reçu Alexandre à Jérusalem, était mort : son

[1] Josèphe, *Cont. Appion.*, l. 1, c. 8.

fils Onias, premier du nom, lui avait succédé. Un roi de Sparte envoya au nouveau pontif un ambassadeur, avec la lettre suivante : « Aréus, roi des Spartiates, au grand prêtre Onias, salut : Il a été trouvé ici dans un écrit touchant les Spartiates et les Juifs, qu'ils sont frères et qu'ils sont tous de la race d'Abraham. Maintenant donc que nous connaissons ces choses, vous ferez bien de nous écrire si tout est en paix parmi vous. Et voici ce que nous vous avons écrit nous autres : nos troupeaux et nos possessions sont à vous, et les vôtres sont à nous. C'est ce que nous avons ordonné qu'on vous déclare de notre part [1]. » Onias reçut honorablement et l'ambassadeur et la lettre. L'alliance et l'amitié furent reconnues de part et d'autre. On priait publiquement à Jérusalem pour les Spartiates. Le grand prêtre Jonathas renouvela cette alliance très-longtemps après, suivant son expression. Ce qui montre bien que Josèphe se trompe quand il dit que la lettre du roi Aréus fut adressée à Onias III : car ce dernier ne précéda Jonathas que d'une douzaine d'années. Il y a tout à croire que ce fut à Onias Ier ; car on trouve de son temps, de 323 à 300 avant Jésus-Christ, parmi les rois de Sparte, un Arétus ou Aréus Ier. Pour ce qui est du grand prêtre Onias II, et du roi de Sparte Arétus ou Aréus II, ils ont bien vécu dans le même temps ; mais d'après les calculs de la chronologie, le roi était mort sept ans avant que le pontife fût entré en charge. Quoi qu'il en soit de l'époque précise, ainsi que de la manière dont se constatait la parenté des deux peuples, toujours est-il qu'il y avait alliance et amitié entre les Juifs et les Lacédémoniens, et que ceux-ci, et avec eux les autres Grecs, pouvaient en profiter pour connaître le vrai Dieu et son vrai culte.

Vers ce temps, Mégasthène écrivait son histoire des Indes. Il avait accompagné Séleucus-Nicator dans ses grandes expéditions, et lui avait servi d'ambassadeur près du roi indien Sandrocottus. Il est bien à regretter que son histoire ne soit pas venue jusqu'à nous. Ce que Strabon en cite sur Nabuchodonosor s'accorde merveilleusement avec l'Écriture. Il parlait fort bien des Juifs ; il disait, dans son troisième livre : Tout ce que les anciens ont dit sur la nature, est dit aussi par ceux qui s'occupent de philosophie hors de la Grèce, comme par les brachmanes de l'Inde, et par ceux de Syrie qu'on appelle Juifs [2].

Au premier Onias succéda son fils, Simon le Juste. Il y en a qui pensent qu'il mit la dernière main au canon ou catalogue authentique des livres sacrés, dressé, dit-on, par Esdras. Mais, à vrai dire, il n'est rien d'absolument certain sur tout cela. Ce qu'il y a de plus

[1] 1. Mach., c. 12. — [2] Clem. Alex., *Strom.*, l. 1, p. 305.

sûr, c'est que la règle pour discerner les livres divins, était la tradition de la synagogue ou Église judaïque.

Une nouvelle source d'instruction s'ouvrit vers ce temps pour les gentils : ce fut la version de la sainte Écriture, d'hébreu en grec, connue sous le nom de version des Septante. Elle eut lieu sous le pontificat d'Éléazar, successeur et frère de Simon le Juste. Parmi les anciens qui en parlent, les uns la placent sous Ptolémée Soter, les autres sous son fils, Ptolémée-Philadelphe. Mais ces deux récits peuvent fort bien s'accorder. Comme Ptolémée-Philadelphe régna deux ans du vivant de son père, qui avait abdiqué en sa faveur, cette version se sera faite au temps de l'un et de l'autre. Démétrius de Phalère en fut le promoteur. En effet, il était encore en crédit ; tandis qu'après la mort du premier Ptolémée, il fut, dit-on, relégué dans une sorte d'exil. Consulté par le père sur le choix d'un successeur, il lui avait conseillé de choisir son fils aîné Ptolémée-Céraunus, plutôt que son cadet Ptolémée-Philadelphe. Ce dernier lui sut donc mauvais gré, et le disgracia après la mort de son père. Tout porte ainsi à croire que la célèbre version eut lieu du vivant du père et sous le règne du fils.

Au désir d'enrichir leur bibliothèque d'une littérature étrangère et ancienne, se joignait alors un grand intérêt politique. Ptolémée-Céraunus, irrité de se voir privé de la succession, était allé solliciter les secours de Lysimaque, roi de Thrace, et de Séleucus, roi de Syrie, pour faire valoir les droits que la primogéniture pouvait lui donner au trône. Il importait donc souverainement à Philadelphe de s'assurer la fidélité des Juifs, qui occupaient la route de la Syrie et de l'Asie Mineure en Égypte, et pouvaient ainsi, à leur gré, ou faciliter ou traverser les entreprises de son frère. Cette grave conjoncture rend tout à fait naturel, du moins pour le fond, ce que racontent Aristée, Aristobule, Josèphe et Philon. Ptolémée racheta d'abord tous les Juifs qui étaient encore captifs en Égypte et en Libye par suite des guerres précédentes, où les soldats les avaient vendus comme esclaves. Ensuite il députa trois ambassadeurs au grand prêtre Éléazar, avec de magnifiques présents pour le temple, et lui demanda un exemplaire authentique de la loi des Juifs, avec soixante-douze interprètes pour la traduire en grec. Éléazar envoya un exemplaire écrit en lettres d'or, avec les soixante-douze interprètes, six de chaque tribu. Quoiqu'il n'y eût à revenir en masse de la captivité de Babylone que les tribus de Juda et de Lévi, il en revint cependant un bon nombre d'individus des autres. Les interprètes, accueillis avec honneur par Ptolémée, furent logés loin du tumulte, dans l'île de Pharos, vis-à-vis d'Alexandrie, et y ils traduisirent en grec, suivant les uns, seulement les cinq livres de Moïse ; suivant d'autres, à peu près tout l'Ancien

Testament. Quand leur travail fut achevé, Ptolémée les récompensa avec une magnificence toute royale. Il dépensa, soit pour le rachat des captifs, soit en présents au temple, soit en récompenses aux interprètes, près de trois millions de notre monnaie. Somme bien extraordinaire sans doute, s'il ne s'agissait que de la traduction d'un livre ; mais somme fort concevable, quand on réfléchit qu'il s'agissait pour lui de s'affermir sur le trône contre un redoutable compétiteur. Les Juifs d'Alexandrie établirent une fête annuelle en mémoire de cette version ; ils la célébraient encore du temps de Philon, qui en fut témoin, au commencement de l'ère chrétienne. Ils ajoutèrent même aux anciens récits, des circonstances plus ou moins merveilleuses, qui ont fini par jeter de l'incertitude sur plusieurs détails. Plus tard, d'autres Juifs ont fait de ce jour un jour de deuil, quand ils virent quel avantage les chrétiens tiraient de cette version contre eux. En effet, la version grecque des Septante obtint un grand crédit parmi les Juifs et ensuite parmi les chrétiens ; c'est d'après elle que l'Ancien Testament est généralement cité par les apôtres et par les premiers Pères de l'Église. Elle est encore la seule en usage parmi les Grecs.

Ptolémée-Philadelphe, le roi le plus magnifique de son temps, fonda ou releva un grand nombre de villes. Il rebâtit, entre autres, à l'orient de la Palestine, la ville de Rabba, nommée dans l'Écriture Rabba des fils d'Ammon, et Rabattamana dans Polybe, ce qui revient à Rabbath-Ammon [1]. Ptolémée lui donna le nom de Philadelphie. Il en rebâtit une autre sur le bord de la mer et lui donna le nom de Ptolémaïs. Du temps de Josué déjà elle était connue sous le nom d'Acon, et s'appelle aujourd'hui Acre parmi les Turcs. Ce fut encore sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, de 284 à 246 avant Jésus-Christ, que le prêtre égyptien Manéthon composa son histoire d'Égypte, dont Josèphe et Eusèbe nous ont conservé quelques fragments.

Évergète succéda à son père Philadelphe, et régna de 246 à 221. Pour venger le meurtre de sa sœur Bérénice, il déclara la guerre à Antiochus-Théos ; parcourut en conquérant la Syrie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, et poussa même jusqu'à la Bactriane, soumettant les peuples et leurs chefs, et leur imposant des tributs. A son retour, dit l'historien Josèphe, il ne rendit pas des actions de grâces de ses victoires aux dieux de l'Égypte, mais il vint à Jérusalem offrir à Dieu un grand nombre de victimes en la manière que nous en usons, et fit de riches présents à son temple [2]. Onias II, fils de Simon le Juste, était alors grand prêtre. Pendant sa minorité, il avait été remplacé successivement par Éléazar, son oncle paternel, et par Ma-

[1] Polyb., l. 5. — [2] Josèphe, *Cont. Appion.*, l. 2, c. 2.

nassé, son grand-oncle, fils de Jaddus. Dans sa vieillesse, il négligea de payer au roi d'Égypte les tributs accoutumés, ce qui allait lui attirer de mauvaises affaires ainsi qu'à tout le peuple. Mais un de ses neveux, nommé Joseph, s'étant rendu à la cour, non-seulement obtint le pardon de son oncle, mais gagna si bien pour lui-même les bonnes grâces du roi, qu'il devint fermier général des tributs de la Célésyrie, de la Phénicie, de la Judée et de la Samarie [1].

Après Ptolémée-Évergète, régna son fils Ptolémée-Philopator, de 221 à 204. C'était un prince cruel et dissolu. La voix publique l'accusait d'avoir empoisonné son père; et, ce qui rend la chose bien croyable, c'est qu'il fit mourir sa mère, et, plus tard, sa femme. Antiochus, surnommé le Grand, roi de l'Asie, lui fit la guerre, dans l'espoir de reprendre la Syrie, la Phénicie et la Judée, et remporta effectivement de grandes victoires. Mais enfin, dans une dernière bataille, il eut le dessous et conclut la paix. La veille de cette bataille décisive, Ptolémée faillit être assassiné dans sa tente, et ne dut son salut qu'à un Juif nommé Dosithée.

Des sénateurs juifs étant venus, au nom de toute la nation, le féliciter de sa victoire, il conçut un violent désir de passer en Judée; et, sans délibérer davantage, vint à Jérusalem, y sacrifia au vrai Dieu, et s'acquitta de tout ce que la reconnaissance et la sainteté du lieu pouvaient exiger de lui. Entré dans le temple, il en admira la structure et la magnificence. Mais il voulut pénétrer jusque dans le sanctuaire. En vain les Juifs lui représentèrent-ils que ce lieu auguste était interdit non-seulement à tous ceux de leur nation, mais même à leurs prêtres, à la réserve du souverain pontife, et qu'encore n'y pouvait-il entrer qu'une seule fois l'année: en vain lui montrait-on dans les livres saints l'endroit où cette loi était marquée, il répondit fièrement que cette loi n'était pas faite pour lui, et qu'il entrerait, le voulussent-ils ou ne le voulussent-ils pas. Alors les prêtres, revêtus de leurs ornements, se prosternèrent sur le pavé, conjurant Dieu de venir à leur aide. Au bruit de leurs gémissements, toute la ville est en alarme : les vierges, les jeunes femmes sortent de leur retraite habituelle, et remplissent les places et les rues de leurs cris lamentables; les mères et les enfants, tout le monde accourt au temple saint; parmi les hommes, plusieurs crient aux armes, et à peine peuvent-ils être contenus par les prêtres, qui ne cessaient d'environner le prince et de mettre tout en usage pour le détourner d'une entreprise si téméraire : ses propres officiers joignaient leurs prières aux leurs. Mais Ptolémée, plus aigri par toutes ces résistances, fait quel-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 12, c. 4.

ques pas pour entrer. A ce moment, tout le peuple pousse des cris d'effroi, que multiplient encore de toutes parts les échos du temple. Le grand prêtre Simon, fils d'Onias, conjura à haute voix l'Éternel de ne pas se ressouvenir de leurs iniquités, mais de venger, pour sa propre gloire, l'honneur de son sanctuaire. Aussitôt le roi, frappé de Dieu, tombe sans force, sans mouvement et sans parole : ses gardes l'emportent, craignant qu'il n'expire à leurs yeux. Quand il fut revenu peu à peu à lui-même, tout brisé qu'il était, il n'eut point de regret de son crime, mais se retira en faisant d'horribles menaces [1].

C'est ce que nous lisons dans une ancienne relation connue sous le nom de troisième livre des Machabées. Quoique cette relation ne soit pas reçue dans le canon des livres divins, rien ne nous oblige cependant d'en révoquer en doute la vérité. Elle se trouve dans les plus anciens manuscrits de la Bible des Septante, entre autres dans celui du Vatican. Ce qu'elle nous dit des mœurs de ce Ptolémée, est tout à fait conforme à ce que nous en disent les auteurs profanes [2]. De retour en Égypte, il s'abandonna plus que jamais à la cruauté et à la débauche ; sa femme venait de lui donner un fils unique, lorsqu'il la fit mettre à mort pour vivre publiquement avec une courtisane. Les Juifs d'Alexandrie se virent surtout exposés aux caprices de sa tyrannie.

Pour se venger de l'affront qu'il croyait avoir reçu à Jérusalem, il défendit l'entrée de son palais à quiconque ne sacrifierait pas auparavant à ses dieux, condamna tous les Juifs à être réduits à la condition d'esclaves, et marqués, avec un fer chaud, d'une feuille de lierre, pour preuve de leur consécration à Bacchus et de leur servitude. Qui refusait de se soumettre à ce décret, devait être puni de mort. Cependant, si quelques-uns d'entre eux voulaient se faire initier aux mystères de ses dieux, ils jouiraient des mêmes priviléges que les citoyens d'Alexandrie. Il n'y eut que trois cents à embrasser la religion du prince, dans l'espoir des honneurs et des dignités. Tous les autres, au nombre de bien des milliers, furent inébranlables. Les uns se rachetaient à prix d'argent auprès des magistrats, les autres trouvèrent assistance dans l'humanité des Grecs de la ville, qui les cachèrent chez eux.

Quand il se vit ainsi trompé dans ses cruels desseins, Philopator entra en fureur et résolut d'exterminer, non pas seulement les Juifs d'Alexandrie, mais encore tous ceux de l'Égypte. Il y eut peine de mort contre quiconque en cacherait un seul.

On amenait donc ces malheureux de toutes parts, vieillards et en-

[1] 3 Mach., 1 et 2. — [2] Polyb.

fants. Ils furent renfermés dans l'hippodrome, vaste enceinte pour la course des chevaux et des chars. Ils devaient être foulés aux pieds des éléphants pour l'amusement du roi et du peuple. Le premier jour que tout fut prêt, le roi ne vint pas ; il avait tant bu la nuit, qu'il ne s'éveilla que l'heure du spectacle passée. Le second jour il en fut de même. Le troisième jour, au milieu d'une débauche de table, il demanda d'une voix terrible à Hermon, l'intendant des jeux, pourquoi on ne l'avait pas encore débarrassé des Juifs. Hermon lui ayant fait entendre qu'il n'y avait pas de sa faute, il lui commanda de préparer les éléphants pour le lendemain matin. Mais le lendemain, à l'heure du spectacle, ne se souvenant plus de ce qu'il avait dit, il demanda pourquoi il voyait tout le monde se mettre en route. Hermon lui ayant dit que tout était prêt pour le supplice des Juifs : Malheureux ! s'écria subitement Philopator, s'il eût été question de quelques-uns de vos enfants ou de vos parents, eussiez-vous préparé les éléphants avec autant de soin que vous l'avez fait aujourd'hui contre les Juifs, qui ont toujours eu pour mes prédécesseurs une fidélité inviolable ? Sachez bien que, sans les services que vous m'avez rendus et les liens étroits qu'une éducation commune a formés entre vous et moi, je vous ferais mourir en leur place. Hermon et les grands de la cour se retirèrent confus, et ordonnèrent à tout le peuple de retourner chacun chez soi.

Quelques jours après, au milieu de la joie d'un festin, le roi apostropha de nouveau Hermon : Indigne serviteur, quand enfin respecteras-tu mes ordres ? Que demain, sans différer, les éléphants soient en état de me délivrer des Juifs. Les conviés lui ayant représenté l'inconvenance et le danger de ses fréquentes irrésolutions, il jura qu'il ferait périr tous les Juifs sous les pieds des éléphants : que, retournant ensuite en Judée, il mettrait tout à feu et à sang : qu'il détruirait le temple dont on lui avait défendu l'entrée, et qu'il empêcherait qu'on y offrît davantage des sacrifices. Hermon prépara les éléphants, au nombre de cinq cents, en leur faisant avaler certains breuvages pour augmenter leur férocité naturelle. Le peuple était assemblé à l'hippodrome ; le roi arrivait. Alors les Juifs se crurent au dernier instant de leur vie : pères, mères, enfants s'embrassaient pour la dernière fois, et fondaient en larmes. Un vieillard vénérable, le prêtre Éléazar, s'élevant du milieu de la foule, fit cesser les cris de ceux qui l'entouraient, et adressa une prière touchante à Dieu pour le conjurer d'avoir pitié de cette multitude de petits enfants, ainsi que de leurs pères et mères. A peine Éléazar eut-il cessé de prier, que le roi entra dans l'hippodrome avec les éléphants et toute son armée. A cet aspect, les Juifs poussèrent leurs cris vers le ciel, et tous

les lieux voisins en retentirent : ce triste spectacle arracha des pleurs à toute l'armée : elle aperçut en même temps deux anges, d'un éclat formidable, qui s'avançaient vers elle, et répandirent dans ses rangs le trouble et la terreur : les éléphants, se tournant contre ceux qui les suivaient, les foulaient et les écrasaient sous leurs pieds. Le roi lui-même, ébranlé par les cris affreux que jetaient les Juifs qui s'étaient prosternés par terre dans l'attente de la mort, en eut pitié et se repentit de tout ce qu'il avait fait contre eux : et, s'adressant à ses favoris avec une voix menaçante et entrecoupée de sanglots : Vous m'avez trompé, leur dit-il : et, par une cruauté plus noire que celle des tyrans, et digne enfin de votre ingratitude, vous avez cherché à m'ôter en même temps la vie et la couronne, en formant secrètement des entreprises si funestes à l'État. Par quel ordre injuste se trouvent rassemblés ici de toutes parts, pour y périr par de honteux supplices, des hommes qui n'ont jamais troublé la tranquillité de cet empire, et qui de tout temps nous ont témoigné plus d'attachement et d'affection qu'aucun autre peuple, en s'exposant pour nous à des périls extrêmes et sans nombre ? Rompez au plus tôt ces injustes liens, et, pleins de regret de ce qui s'est passé, renvoyez-les en paix dans leurs maisons ; car ils sont les enfants du Dieu tout-puissant, qui vit au plus haut des cieux, et par qui cet empire est resté inébranlable depuis le premier de mes ancêtres jusques à moi.

Rentré dans son palais, le roi fit venir l'intendant de sa maison ; lui ordonna de fournir aux Juifs, pendant sept jours, du vin et toutes les autres choses nécessaires pour leur nourriture, voulant qu'ils célébrassent leur délivrance dans le lieu même où s'étaient faits les tristes appareils de leurs supplices. Il leur permit de mettre à mort les apostats, attendu que des gens qui renient leur Dieu pour leur ventre, ne seront pas plus fidèles à leur roi. Les Juifs célébrèrent leur délivrance pendant sept jours, et en perpétuèrent le souvenir par une fête annuelle. Après quoi, ils s'en retournèrent chacun dans leur pays, chantant des hymnes sur la route et publiant partout la puissance et la miséricorde de Dieu.

Ils étaient précédés de la lettre suivante du roi : « Le roi Ptolémée-Philopator, à tous les gouverneurs et officiers de l'Égypte, salut et prospérité : Nous et nos enfants jouissons tous d'une santé parfaite, le Dieu souverain ayant fait réussir nos affaires selon nos désirs. Quelques-uns de nos favoris, prévenus d'une haine injuste contre les Juifs, avaient obtenu de nous, après plusieurs instances, la permission de faire une exacte recherche de tous ceux de ce peuple qui vivent sous notre domination, et de les faire périr, comme des rebelles, par de nouveaux genres de supplices, disant qu'il n'y avait que

ce moyen qui pût assurer la tranquillité de l'empire contre un peuple naturellement ennemi de tous les autres. Après donc les avoir rassemblés ici de toutes parts avec une rigueur inouïe, et les avoir traités non pas même comme des esclaves, mais comme les plus criminels de tous les hommes, ils n'ont observé à leur égard aucune forme de justice ; mais, par une cruauté plus horrible que n'est celle des Scythes, ils ont tâché d'assouvir leur haine dans la perte entière de cette nation. Pour nous, au contraire, suivant la tendresse paternelle que nous ressentons pour tous les hommes, nous avons conçu une vive indignation contre les auteurs de ces noirs desseins, et nous n'avons rien épargné pour tirer les Juifs de leurs mains cruelles ; car nous avons reconnu en toutes choses qu'ils étaient sous la protection du Dieu du ciel, et qu'il les défendait comme un père défend ses propres enfants : ayant donc rappelé la fidélité inviolable qu'ils ont toujours eue pour nous et pour nos prédécesseurs, nous les avons déclarés innocents, et nous avons ordonné qu'on les laissât retourner dans les lieux ordinaires de leur résidence, sans qu'on leur fît la moindre insulte ou qu'on leur reprochât jamais les traitements qu'ils avaient soufferts avec tant d'injustice. Sachez donc que si nous formons contre eux quelques mauvais desseins, ou que nous les inquiétions en quelque manière que ce soit, nous en répondrons, non à un homme, mais à un Dieu terrible et tout-puissant, qui étendra sur nous un bras vengeur sans que nous puissions l'éviter. Adieu, portez-vous bien [1]. »

Cette lettre et les événements qui l'occasionnèrent durent faire une profonde impression dans l'Égypte et dans les pays circonvoisins. C'était une occasion favorable pour les hommes qui cherchaient sincèrement Dieu, de le reconnaître et de lui rendre le culte qui lui était dû.

Philopator étant mort l'an 204, sans être regretté de personne, son fils Épiphane lui succéda n'étant âgé que de cinq ans et demi. Antiochus le Grand, qui dans l'intervalle avait eu de brillants succès jusques au fond de l'Inde, voulut profiter de la conjoncture pour reprendre sur un roi mineur la Célésyrie et la Palestine : ce qu'il exécuta dans deux campagnes. Mais pendant qu'il était occupé contre Attale, roi de Pergame, Scopas, général grec de Ptolémée, regagna plusieurs villes, reprit de force la Judée, mit une garnison dans la citadelle de Jérusalem, et s'enrichit lui-même de pillage. Mais, quelque temps après, Antiochus, étant revenu sur ses pas, le défit dans une grande bataille près des sources du Jourdain, et recouvra la Cé-

[1] 3. Mach., 2-7.

lésyrie et la Samarie. Alors les Juifs se rendirent volontairement à lui, reçurent son armée dans leur ville, nourrirent ses éléphants, et assistèrent celles de ses troupes qui attaquaient la garnison que Scopas avait laissée dans la citadelle. Polybe, un des plus judicieux historiens grecs et ami du second Scipion, parlait ainsi de ces événements dans son livre sixième : « Après sa victoire sur Scopas, Antiochus prit Batanée (l'ancien Basan), Samarie, Abila et Gadara. Peu après se rendirent également à lui les Juifs qui habitent autour du temple, qu'on appelle Jérusalem. J'en aurais beaucoup de choses à dire, principalement à cause de la manifestation de la Divinité dans le temple ; mais j'en parlerai dans une autre occasion [1]. » Il est à regretter ou que Polybe ait oublié sa promesse, ou bien que sa relation ait péri avec tant d'autres parties de son excellente histoire.

Pour récompenser les Juifs de leurs services, Antiochus, dans un décret à un de ses gouverneurs, du nom de Ptolémée, ordonna de rendre la liberté et leurs biens à tous ceux qui en avaient été privés par suite de la guerre : exempta de tout tribut, pour trois ans, tous les habitants de Jérusalem, et, pour toujours, les prêtres et les autres ministres du culte divin ; assigna des revenus pour la réparation du temple et l'oblation des sacrifices, avec pleine liberté de vivre selon leurs lois et leur religion. Dans un autre décret, il défendit à tout étranger d'entrer dans le temple sans le consentement des Juifs ; ce qui se rapporte visiblement à l'attentat de Philopator, qui avait voulu y entrer de force.

Plus d'un motif portait le roi de Syrie à se montrer favorable aux Juifs ; ils avaient toujours été bien traités par ses prédécesseurs ; en s'attachant ceux de la Palestine, il s'assurait la possession de ce pays, ainsi que de toute la Célésyrie ; enfin, dans ses expéditions d'Orient, les Juifs de la Babylonie et de la Mésopotamie lui avaient rendu les plus grands services. Il avait une si haute opinion de leur fidélité, qu'à l'occasion d'un soulèvement dans ses provinces d'Asie Mineure, il écrivit à Zeuxis, vieux général à qui il en avait confié le gouvernement, et qu'il appelle son père, qu'ayant appris qu'on remuait dans la Phrygie et dans la Lydie, il avait jugé à propos, avec son conseil, d'y envoyer en garnison, dans les lieux que l'on jugerait les plus propres, deux mille familles des Juifs qui habitaient en Mésopotamie et à Babylone; « parce que leur piété envers Dieu et les preuves que les rois nos prédécesseurs ont reçues de leur affection et de leur fidélité, nous donnent sujet de croire qu'ils nous serviront fort utilement. Ainsi nous voulons que, nonobstant toutes difficultés, vous les y fassiez

[1] Polyb., l. 16. *Fragm.*

passer ; qu'ils y vivent selon leurs lois, et qu'on leur donne des places pour bâtir et des terres pour cultiver et pour y planter des vignes, sans qu'ils soient obligés, pendant dix ans, de rien payer des fruits qu'ils recueilleront. Nous voulons aussi que vous leur fassiez fournir le blé dont ils auront besoin pour vivre jusqu'à ce qu'ils aient recueilli du fruit de leur travail, afin qu'après avoir reçu tant de preuves de notre bonté, ils nous servent encore de meilleur cœur. Nous vous recommandons de prendre un si grand soin d'eux que personne n'ait la hardiesse de leur faire de la peine [1].» Ce fut de cette colonie de Juifs que vinrent la plupart de ceux que nous trouverons en si grand nombre dans l'Asie Mineure, surtout vers les temps de la prédication de l'Évangile. Ils furent ainsi, pendant deux siècles avant Jésus-Christ, comme un essai d'apôtres pour les nations de ce pays.

Antiochus, engagé dans d'autres entreprises contre Philippe de Macédoine et contre Rome, fit la paix avec le jeune Ptolémée, et lui donna pour femme sa fille Cléopâtre avec la Célésyrie et la Palestine pour dot, sauf les revenus, qui devaient se partager par moitié entre les deux rois. Il comptait que sa fille lui aiderait à s'emparer même de l'Égypte. Il y fut trompé. En épousant Ptolémée, Cléopâtre épousa aussi ses intérêts. Ce n'est pas tout : s'étant attaqué aux Romains jusque dans la Grèce, Antiochus fut complétement défait et condamné à perdre plusieurs provinces et à payer des sommes énormes. Pour faire de l'argent, il rentra en Asie, pilla le temple d'Élimaïs, et périt on ne sait trop comment, car les historiens varient. Son fils Séleucus-Philopator lui succéda.

Dans ce temps, Jérusalem était habitée dans une paix profonde, et les lois étaient fidèlement observées à cause de la piété et de la fermeté du grand prêtre Onias III, fils et successeur de Simon II. Les rois même et les princes honoraient ce lieu, et ornaient le temple de leurs dons les plus magnifiques. Séleucus, marchant sur les traces de son père, fournissait, de son revenu, toute la dépense qui regardait le ministère des sacrifices. Mais Simon, qui était de la tribu de Benjamin, et qui avait l'intendance du temple, eut un différend avec le prince des prêtres touchant l'administration de la ville. Voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur Onias, il vint vers Apollonius, qui commandait en ce temps-là dans la Célésyrie et dans la Phénicie. Il lui annonça qu'il y avait dans Jérusalem des sommes infinies d'argent ramassées dans un trésor ; que ces sommes étaient immenses et destinées pour les affaires publiques, et non pour la dépense des sacrifices, et qu'on pourrait bien trouver le moyen de faire tomber

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 12, c. 3.

tous ces trésors entre les mains du roi. Apollonius en ayant donné avis à son maître, celui-ci fit venir Héliodore, qui était son premier ministre, et l'envoya avec ordre d'enlever tout cet argent.

Héliodore partit aussitôt, comme pour visiter les villes de Célésyrie et de Phénicie, mais, en effet, pour remplir les ordres du roi. Étant arrivé à Jérusalem, et ayant été reçu dans la ville, par le grand prêtre, avec toute sorte d'honnêtetés, il lui déclara l'avis qu'on avait donné au roi touchant cet argent, et le vrai sujet de son voyage, et il demanda si ce que l'on avait dit était véritable. Alors le grand prêtre lui représenta que cet argent n'était qu'un dépôt gardé dans le temple : que c'était la subsistance des veuves et des orphelins ; qu'une partie même de cet argent, dont l'impie Simon avait donné avis, appartenait à Hyrcan, fils de Joseph, et petit-fils de Tobie, gouverneur des pays au delà du Jourdain ; et que toute cette somme consistait en quatre cents talents d'argent et en deux cents talents d'or ; qu'au reste, il était absolument impossible de tromper ceux qui s'étaient confiés à un lieu et à un temple qui était en vénération à toute la terre pour sa sainteté. Mais Héliodore, insistant sur les ordres qu'il avait reçus, répondit qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au roi. Il entra donc dans le temple le jour qu'il avait marqué pour exécuter cette entreprise.

Cependant toute la ville était remplie de crainte et d'effroi. Les prêtres se prosternaient au pied de l'autel avec leurs robes sacerdotales, et ils invoquaient celui qui est dans le ciel, et qui a fait la loi touchant les dépôts, le priant de conserver les dépôts de ceux qui les avaient confiés à son temple. Mais nul ne pouvait regarder le visage du grand prêtre sans être blessé jusqu'au cœur : car le changement de son visage et de sa couleur marquait clairement la douleur intérieure de son âme. Plusieurs accouraient aussi en foule de leurs maisons, conjurant Dieu, par des prières publiques, de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les femmes, couvertes de cilices, affluaient dans les rues ; les vierges même, qui, auparavant, demeuraient enfermées, couraient, les unes vers Onias, sous les portiques du temple, les autres vers les murailles, et d'autres regardaient du haut de leurs demeures. Et toutes adressaient leurs prières à Dieu en étendant leurs mains vers le ciel.

Héliodore poursuivait son dessein, debout avec ses gardes à la porte du trésor. Mais l'Esprit du Dieu tout-puissant se manifesta alors par des signes sensibles, en sorte que tous ceux qui avaient osé obéir à Héliodore, renversés par une vertu divine, furent tout d'un coup frappés de crainte et d'abattement. Car un cheval couvert d'ornements magnifiques, et sur lequel était monté un cavalier terrible, leur

apparut, et il frappa impétueusement Héliodore des pieds de devant : et celui qui était dessus semblait avoir des armes d'or. Deux autres jeunes hommes parurent en même temps, pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus : et, debout auprès d'Héliodore, ils le fouettaient chacun de son côté, et le frappaient sans relâche. Héliodore tomba donc tout d'un coup enveloppé d'obscurité et de ténèbres, et on l'enleva dans une litière, et on le porta hors du temple. Et celui qui était entré dans le trésor, précédé d'un grand nombre de coureurs et de gardes, était emporté sans que personne pût le secourir, la vertu de Dieu s'étant manifestée. Frappé par cette vertu divine, il était gisant, muet, sans espérance, sans vie : mais les autres bénissaient l'Éternel, parce qu'il avait glorifié sa demeure ; et le temple, qui était rempli auparavant de frayeur et de tumulte, fut rempli d'allégresse et de cris de joie, l'Éternel y ayant fait paraître sa toute-puissance.

Alors quelques-uns des amis d'Héliodore supplièrent Onias d'invoquer le Très-Haut, afin qu'il donnât la vie à celui qui allait rendre le dernier soupir. Le grand prêtre, considérant que le roi pourrait peut-être soupçonner les Juifs d'avoir commis quelque attentat contre son ministre, offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Et lorsque le grand prêtre priait, les mêmes jeunes hommes, revêtus des mêmes habits, se présentèrent à Héliodore, et lui dirent : Rends grâces au grand prêtre Onias, car l'Éternel t'a donné la vie à cause de lui. Mais toi, châtié ainsi par Dieu, annonce à tous les merveilles de Dieu et sa puissance : et, après ces paroles, ils disparurent.

Héliodore ayant offert une hostie à Dieu, et fait des vœux et de grandes promesses à celui qui lui avait accordé la vie, rendit grâces à Onias, alla rejoindre ses troupes, et retourna vers le roi. Et il rendit témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Dieu suprême, qu'il avait vues de ses yeux. Et le roi lui demandant qui lui paraissait propre pour être encore envoyé à Jérusalem, il lui répondit : Si vous avez quelque ennemi ou quelqu'un qui ait formé des desseins contre votre royaume, envoyez-le en ce lieu, et vous le reverrez déchiré de coups, si toutefois il échappe à la mort, parce qu'il y a vraiment dans ce lieu quelque vertu divine. Car celui qui habite dans le ciel est lui-même présent en ce lieu-là, il en est le protecteur, et il frappe et il perd ceux qui y viennent pour faire le mal [1].

Une remarque qui n'est point à dédaigner, c'est que le texte grec du livre des Machabées, pour désigner le merveilleux événement dont il s'agit, se sert de la même expression que l'historien Polybe dans

[1] 2. Mach., 3.

l'endroit où il parle du temple de Jérusalem : c'est le mot *épiphanie*, c'est-à-dire manifestation. Polybe florissait à l'époque même de l'événement, et vint en Égypte peu de temps après.

En Égypte, Ptolémée-Épiphane était mort, empoisonné, en 180, à l'âge de vingt-neuf ans et après en avoir régné vingt-quatre. Il laissa pour successeur son fils aîné Ptolémée-Philométor, à peine âgé de cinq ans, qui fut, comme l'avait été son père, sous la tutelle d'une régence et la protection de Rome, jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque de majorité pour les rois d'Égypte. Il en régna trente-cinq, mais qui furent interrompus par un interrègne de son frère Évergète II ou Physcon. Philométor eut pour précepteur Aristobule, prêtre de la race d'Aaron, et philosophe de l'école d'Aristote. Le maître dédia à son élève une espèce de commentaire sur les livres sacrés des Hébreux. Il regardait comme une chose incontestable que Pythagore et Platon en avaient eu connaissance. Déjà, avant Démétrius de Phalère, et même avant l'empire d'Alexandre et des Perses, on avait traduit en grec ce qui concernait la sortie d'Égypte, les manifestations ou épiphanies de la Divinité, l'entrée de la terre promise et le sommaire de toute la loi. Depuis, ajoutait-il, sous Ptolémée-Philadelphe, votre aïeul, et par les soins de Démétrius, on fit de tout une interprétation complète. Quand il s'y parle de la voix de Dieu, il ne faut pas s'imaginer un son qui passe, mais la création même de la chose. Pythagore, Socrate et Platon me paraissent l'avoir bien senti, lorsqu'ils disaient entendre la voix de Dieu, en contemplant l'univers qu'il a produit et qu'il conserve. Orphée s'exprimait dans le même sens. Sur quoi il cite les vers de ce poëte, que nous avons déjà vus ailleurs : il cite également ceux d'Aratus, cités depuis par saint Paul. Ce que ces poëtes disent de Zeus ou Jupiter, nous le recevons avec certains retranchements : leur pensée s'élève vers Dieu ; mais, de l'aveu unanime des philosophes, il faut avoir de Dieu des notions saintes. C'est ce que notre loi fait à merveille : car elle se rapporte là tout entière. Il y parle ensuite de la création des six jours, et du repos du septième, dont il montre la sainteté reconnue par les poëtes. C'est ce qu'il y a de plus remarquable dans le fragment qu'Eusèbe nous a conservé de son ouvrage [1].

Quand on pense que tout cela s'écrivait, que tout cela s'enseignait, par un descendant d'Aaron, à la cour des Ptolémées, dans ce palais même où étaient réunis les premiers savants du monde, on ne peut qu'admirer les soins de la Providence à faire luire la vérité où l'erreur pouvait faire le plus de mal.

[1] Euseb., *Præp.*, l. 13, c. 12.

Plus tard, sous le gouvernement de Judas-Machabée, de l'année 166 avant Jésus-Christ à l'année 161, Philométor ayant de vingt à vingt-six ans, nous verrons et Judas et le peuple de Jérusalem écrire une lettre à son précepteur Aristobule.

Sous le règne du même prince, l'Égypte reçut du ciel une faveur encore plus singulière : un temple du vrai Dieu s'éleva au milieu d'elle.

Onias, fils du grand prêtre Onias III, ayant été empêché par ses oncles de succéder à son père, exilé à Antioche, se retira en Égypte, gagna les bonnes grâces de Philométor et de sa femme Cléopâtre, commanda les armées, administra d'importantes affaires avec le plus grand succès. Au comble de la faveur, il demanda et obtint la permission de bâtir un temple pour les Juifs d'Égypte, semblable à celui de Jérusalem, et dont lui-même et ses descendants seraient grands prêtres. Jérusalem étant alors au pouvoir des rois de Syrie, il était de l'intérêt de Ptolémée de présenter aux Juifs, en Égypte même, les avantages religieux qu'ils allaient sans cela chercher en Judée. Onias était alors gouverneur de la province d'Héliopolis. Il y bâtit donc un temple sur le plan de celui de Jérusalem, mais un peu moins grand et moins magnifique ; y mit un autel des holocaustes, un autel des parfums, une table des pains sanctifiés, avec tous les ustensiles nécessaires ; seulement il remplaça par une lampe le chandelier d'or à sept branches. Quand le temple fut achevé, il l'environna d'une enceinte de murailles fort hautes, y plaça des prêtres et des lévites pour y faire tout comme dans celui de Jérusalem. Enfin il peupla de Juifs toute la province [1]. Ce singulier événement, le prophète Isaïe l'avait prédit cinq siècles auparavant en ces termes : « En ce jour-là, il y aura cinq villes au pays de Mizraïm qui parleront la langue de Chanaan et qui jureront par Jéhova-Sabaoth ; et l'une se nommera ville du Soleil ou Héliopolis. En ce jour-là il y aura un autel à Jéhova au milieu du pays de Mizraïm, et un monument à Jéhova sur la frontière [2]. »

Pendant qu'un descendant d'Aaron, le prêtre Aristobule, enseignait à la cour des Ptolémées la sagesse divine et la sagesse humaine ; pendant qu'un successeur légitime d'Aaron même élevait à l'Éternel un temple dans l'Égypte, un autre sage vint de Jérusalem dans le même pays, et y composa un livre que l'Église révère au nombre des livres divinement inspirés. Ce fut Jésus, fils de Sirac. Il avait beaucoup lu la loi et les prophètes, ainsi que les autres écrits des pères en Israël. Il avait, en divers voyages, remarqué bien des coutumes différentes et acquis beaucoup d'expérience. Il avait été plu-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 6. — [2] Is., 19, 18 et 19.

sieurs fois en danger de perdre la vie, mais Dieu l'avait toujours délivré. Après avoir ainsi longtemps recherché la sagesse de tous les anciens, relu les prophètes, retenu les récits des hommes célèbres, pénétré les mystères des paraboles, étudié les secrets des proverbes, éprouvé le bien et le mal parmi les nations étrangères, imploré du Très-Haut, par des prières assidues, l'esprit d'intelligence, il se sentit enfin rempli comme d'une sainte fureur, et écrivit lui-même des instructions pleines de sagesse et de science. Il les écrivit en hébreu. Un de ses petits-fils les traduisit en grec la trente-huitième année du règne de Ptolémée-Evergète ou Physcon, qui en régna cinquante-trois, partie avec son frère, partie tout seul. Le petit-fils observe que la traduction ne répondait point à la beauté et à la force de l'original, et qu'il en était de même de la loi, des prophètes et des autres livres, fort différents dans leur version de ce qu'ils étaient dans leur propre langue. Ce qui fait voir qu'au temps du traducteur, un siècle et demi avant Jésus-Christ, non-seulement les cinq livres, mais généralement tout l'Ancien Testament était traduit en grec.

Le fils de Sirac commence par nous apprendre que toute sagesse vient de Jéhova, qu'elle est toujours avec lui, qu'elle est avant les siècles, qu'elle a été créée, c'est-à-dire engendrée avant tout [1]. Le mot *creare* qu'emploie ici la version latine, ainsi qu'au huitième chapitre des Proverbes, pour parler de la génération de l'éternelle sagesse, ne doit pas nous surprendre : les meilleurs auteurs latins, Virgile, Horace, Ovide, l'emploient fréquemment pour dire *engendrer*. Et en hébreu, le mot correspondant du livre des Proverbes, chapitre 8, verset 22, est absolument le même qu'emploie la première femme à la naissance de son premier-né : J'ai possédé, c'est-à-dire engendré un homme de par Jéhova, autrement qui est Jéhova [2].

Mais écoutons cette sagesse nous révélant elle-même ce qu'elle est, quel est son empire, quelle est sa demeure de prédilection, quelles sont ses œuvres à venir.

« Moi, dit-elle, je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toutes les créatures ; c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, pénétré la profondeur des abîmes, marché sur les flots de la mer ; je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples ; j'ai possédé l'empire sur toutes les nations. Au milieu de tout cela, j'ai cherché un lieu de repos, j'ai cherché en l'héritage

[1] Eccl., c. 1. — [2] Gen., 4, 1.

de qui je demeurerais. Alors, le Créateur de l'univers m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté ; celui qui m'a créée ou engendrée a fait reposer ma tente, et il m'a dit : Habitez dans Jacob, soyez l'héritage d'Israël, étendez vos racines au milieu de mes élus. J'ai été créée, engendrée dès le commencement et avant les siècles ; je ne cesserai pas d'être dans la suite des âges, et j'ai exercé devant lui mon ministère, dans la maison sainte. Et j'ai été affermie en Sion, et j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans un peuple qui a été honoré par-dessus les autres, le peuple dont l'héritage est la part de mon Dieu : et j'ai fixé ma demeure dans l'assemblée de tous les saints. Je me suis élevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès de la montagne de Sion. J'ai poussé mes branches en haut, comme le palmier de Cadès et comme les plants des rosiers de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne, et comme le platane placé dans un grand chemin, sur le bord des eaux. Tels que le cinnamome et le baume, j'ai répandu un doux parfum : telle que la myrrhe la plus précieuse, j'ai répandu l'odeur la plus suave. Tels que l'onyx, le storax, la goutte d'encens qui a coulé d'elle-même, j'ai rempli mon habitation de vapeurs aromatiques ; et mes parfums sont un baume très-pur et sans mélange. J'ai étendu mes rameaux comme un térébinthe : et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce. Telle qu'une vigne dont les bourgeons sont la grâce même, mes fruits sont des fruits de gloire et d'abondance. Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte : car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus exquis. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui m'éclaircissent auront la vie éternelle. Tout cela c'est le livre de vie, l'alliance du Très-Haut, la loi que Moïse nous a donnée, héritage des églises de Jacob : la promesse confirmée à David, de faire sortir de lui le roi et le puissant qui doit être assis sur un trône de gloire à jamais : lui qui répand la sagesse comme le Phison répand ses eaux, et comme le Tigre, au temps des nouveaux fruits ; lui qui répand l'intelligence comme l'Euphrate, et qui se déborde comme le Jourdain durant les moissons : lui qui fait rejaillir la science comme la lumière, avec l'abondance du Géhon au jour de la vendange. Le premier qui s'est appliqué à la sagesse, n'a point achevé de la connaître, et le dernier n'a pu suivre toutes ses traces : car sa pensée est plus vaste que la mer, son conseil plus profond que le grand abîme. C'est moi, la sagesse, qui répands les fleu-

ves. Je suis entrée ruisseau et canal dans le paradis. J'ai dit : J'arroserai mon jardin, j'enivrerai mon parterre. Et voilà que mon ruisseau est devenu un fleuve, et mon fleuve une mer. Je ferai resplendir la science comme l'aurore, et je la manifesterai jusques au loin. Je pénétrerai jusqu'au plus profond de la terre, je regarderai tous ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur. Je répandrai la doctrine comme une prophétie, et je la laisserai dans les générations des siècles [1]. »

Ainsi donc, la sagesse divine, née avant tous les temps, a passé chez tous les peuples, et voilà pourquoi l'on retrouve partout de ses vestiges. Mais sa demeure a été Jacob. C'est là son jardin de délices : elle y entre faible ruisseau : mais ce ruisseau devient un grand fleuve, et ce fleuve une mer sans rivage, et ce jardin embrasse maintenant, comme autant de carreaux, tous les peuples du monde.

C'est à l'école de cette sagesse adorable que le fils de Sirac a puisé tant de belles maximes. « Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie point les douleurs de ta mère. Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né : et que pourrais-tu leur rendre de pareil ? Crains le Seigneur de toute ton âme, et révère ses prêtres. Aime de toutes tes forces celui qui t'a créé, et n'abandonne point ses ministres [2]. »

Il connaissait le prix de l'amitié et quel en est le vrai fondement. « L'ami fidèle est une forte protection ; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor. Rien n'est égal à l'ami fidèle, et l'or et l'argent ne sont point à comparer à la sincérité de sa foi. L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité : et ceux qui craignent le Seigneur en trouveront un tel. Celui qui craint le Seigneur sera heureux en amitié ; car ceux qui l'approchent lui seront semblables [3]. »

Il avait bien remarqué l'esprit du monde. « L'onagre est la proie du lion dans le désert : ainsi les pauvres sont la proie des riches. Comme l'humilité est en abomination aux superbes, ainsi le pauvre est en horreur au riche. Si le riche est ébranlé, ses amis le soutiennent : mais si le pauvre tombe, ses amis mêmes le poussent dehors. Si le riche se trompe, plusieurs expliquent ses discours : s'il dit des choses qui ne doivent pas se dire, plusieurs le justifient. Mais si le pauvre a été trompé, on l'accuse encore : s'il parle sagement, on ne l'écoute pas. Le riche a parlé, et tous se sont tus, et tous ont élevé ses paroles jusqu'aux nues. Le pauvre a parlé, et ils disent : Qui est celui-là ? Et s'il chancelle, on le précipite [4]. »

Telle n'est point la morale du sage. « Le Seigneur ne fera point acception de personnes contre le pauvre, et il exaucera la prière de

[1] Eccl., c. 24. — [2] C., 7, 29-32. — [3] C., 6, 14-17. — [4] C., 13, 23-29.

l'opprimé. Il ne méprisera point la prière de l'orphelin, ni la veuve qui répand ses gémissements devant lui. Les larmes de la veuve ne descendent-elles pas sur son visage, et ne crient-elles pas contre celui qui les fait couler? Du visage de la veuve, elles montent jusqu'au ciel, et le Seigneur les exauce [1]. »

Les philosophes de la gentilité n'ont pas trouvé un mot de compassion pour les esclaves : il n'en est point ainsi du fils de Sirac. « Ne blesse ni le serviteur qui travaille avec fidélité, ni le mercenaire qui prodigue son âme pour toi. Que le serviteur sensé te soit cher comme ton âme ; ne le prive pas de la liberté, et ne le laisse point dans l'indigence [2]. » Les mêmes philosophes ont encore autorisé la vengeance. Le sage de Jérusalem dira au contraire : « Celui qui veut se venger, trouvera la vengeance de l'Éternel, et l'Éternel garde à jamais ses péchés. Pardonne à ton prochain le mal qu'il t'a fait, et, à ta prière, tes péchés seront remis. L'homme garde sa colère contre un homme ; et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse? Il n'a pas pitié d'un homme semblable à lui ; et il prie pour ses propres péchés? Lui, qui n'est que chair, garde sa colère ; et il implore la clémence de Dieu ! Qui lui obtiendra le pardon de ses péchés? Souviens-toi de tes derniers jours, et cesse de haïr [3]. »

Voulons-nous savoir à quoi tient le sort des nations? « Le juge ou magistrat sage redressera son peuple, et l'administration de l'homme intelligent sera réglée. Selon le juge du peuple, ainsi ses ministres: et tel est le chef de la cité, tels sont tous ses habitants. Un roi insensé perdra son peuple, et la cité se peuplera par la prudence des puissants. Dans la main de l'Éternel est le pouvoir de la terre : il y suscitera en son temps un gouvernement utile. Le royaume sera transféré d'une nation à une nation, à cause des injustices, des outrages et des fraudes. L'Éternel a renversé des trônes des chefs superbes, et il a fait asseoir à leur place ceux qui sont doux. L'Éternel a extirpé la racine des nations, et il a planté les humbles à leur place. L'Éternel a détruit les terres des nations, et il les a renversées jusque dans leurs fondements. Il les a desséchées, et il les a exterminées, et il a fait cesser leur mémoire sur la terre. Les grands, les juges, les puissants, sont en honneur ; mais nul n'est plus grand que celui qui craint Dieu [4]. «

Ces nations desséchées jusque dans leurs racines, ce sont les peuples de Chanaan ; les humbles mis à leur place, ce sont les enfants d'Israël. Tout porte le fils de Sirac à glorifier le Seigneur, et l'histoire de la terre et l'histoire du ciel.

[1] Eccl., c. 35, 16-19. — [2] C. 7, 22 et 23. — [3] C. 28, 1-6. — [4] C. 10.

« Ce qu'il y a de plus magnifique au-dessus, c'est le firmament : il est l'ornement du ciel, il en manifeste la gloire. Le soleil en paraissant annonce le jour ; c'est un instrument admirable, l'œuvre du Très-Haut. Il dessèche la terre en son midi, et qui peut soutenir l'aspect de son ardeur? On souffle la fournaise pour les ouvrages que l'on chauffe ; le soleil brûle trois fois plus les montagnes : il souffle des vapeurs ignées, et éblouit les yeux par l'éclat de ses rayons. Admirable est l'Éternel qui l'a fait ; à sa parole, il a hâté sa marche. La lune, dans toutes ses révolutions, est la marque des temps et le signe des changements de l'année. Une armée campe au-dessus et resplendit dans l'étendue du ciel. La beauté du ciel, c'est la splendeur des étoiles ; mais ce qui éclaire le monde, c'est Jéhova au plus haut des cieux. A la parole du Saint, elles se tiennent à leur poste et sont infatigables dans leurs veilles. Considère l'arc-en-ciel, et bénis celui qui l'a fait : qu'il est beau dans son éclat ! Il forme dans le ciel un cercle de gloire ; les mains du Très-Haut l'ont étendu. A son ordre, la neige s'est hâtée, ainsi que la foudre et les éclairs, pour remplir ses jugements. Dans sa grandeur, il a condensé les nuées, et la grêle en est sortie avec fureur. A son aspect, les montagnes ont été ébranlées : la voix de son tonnerre a secoué la terre. A sa parole, le vent souffle : à sa parole le vent se tait ; sa pensée calme l'abîme, l'abîme où il a planté les îles. Ceux qui naviguent sur la mer racontent ses périls, et, en les écoutant, nous sommes saisis d'admiration. Là sont les grands ouvrages et les merveilles : les animaux divers, les énormes baleines. C'est par lui que tout marche à sa fin, et sa parole règle toutes choses. Nous multiplierons nos discours et nous épuiserons les paroles ; mais tout est en ces mots : Il est lui-même tout [1]. Que pouvons-nous pour sa gloire ? Il est grand par-dessus toutesses œuvres. L'Éternel est terrible, il est incomparablement grand, et sa puissance est merveilleuse. Glorifiez l'Éternel autant que vous pourrez : sa gloire l'emportera encore, et sa magnificence. En l'exaltant, fortifiez-vous, ne vous lassez point ; car vous n'atteindrez jamais. Qui pourra le voir et le représenter ? qui le glorifiera comme il est ? Beaucoup de ses ouvrages nous sont cachés, qui sont plus grands que ceux que nous connaissons ; car nous n'en voyons qu'un petit nombre. Mais l'Éternel a fait toutes choses, et il donne la sagesse à ceux qui vivent dans la piété [2]. »

Après cette magnifique louange de Dieu, vient l'éloge des hommes qu'il a fait participer à sa gloire. Il commence par Adam, Seth, Hé-

[1] C'est le sens du grec τὸ πᾶν ἐςιν αὐτὸς ; le latin dit : *Il est lui-même en tout.* — [2] Eccl., c. 43.

noch, Noé, Sem, Abraham, et finit par le grand prêtre Simon, fils d'Onias. Ce dernier est loué pour avoir agrandi Jérusalem, construit des canaux et des fontaines, réparé le temple, jeté les fondements d'une nouvelle enceinte, délivré le peuple d'un grand péril. On le représente dans toute sa majesté de souverain pontife, environné d'un nombreux cortége de prêtres, offrant à l'Éternel le sang des victimes, et bénissant, au son des trompettes, toute la nation prosternée devant lui. Tout cela convient particulièrement au grand prêtre Simon II, fils d'Onias II, et père d'Onias III. La deuxième année de son pontificat, l'an 216 avant Jésus-Christ, Ptolémée-Philopator vint à Jérusalem, y offrit des sacrifices solennels au vrai Dieu, mais voulut ensuite pénétrer jusque dans le sanctuaire ; ce qui, ainsi que nous l'avons vu, mit toute la ville en alarme, et finit par l'humiliation du roi et à la gloire du pontife. Il n'est point parlé d'Onias III, dont nous voyons cependant que le livre des Machabées loue les vertus. C'est que le fils de Sirac ne parle que de ceux qui étaient morts à l'époque où il écrivait, et qu'Onias III vivait encore, quoiqu'il fût déjà en butte aux persécutions qui accablèrent les six dernières années de sa vie, depuis 176 à 171 avant Jésus-Christ. Ce qui laisse à conclure que le fils de Sirac a composé son livre, du moins la dernière partie, dans l'intervalle de ces six ans.

L'écrivain sacré lui-même eut part à ces persécutions. On le voit par la prière qui termine son livre : « Je vous rendrai grâces, ô Seigneur-Roi ! Je vous louerai, Dieu, mon sauveur. Je confesserai votre nom, parce que vous êtes mon secours et mon protecteur. Et vous avez délivré mon corps de la perdition des piéges de la langue inique et des lèvres des artisans de mensonges ; et vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusaient. Et vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissants prêts à me dévorer ; des mains de ceux qui recherchaient mon âme, et des angoisses qui m'environnaient ; de la violence de la flamme dont j'étais entouré, et, au milieu du feu, je n'en ai pas ressenti l'ardeur : de la profondeur des entrailles de l'enfer, et des lèvres souillées, et des paroles de mensonge, et d'un roi injuste, et des langues médisantes. Mon âme s'approchait de la mort et ma vie de l'enfer : ils m'avaient environné de tous côtés, et nul n'était là pour me secourir : j'attendais le secours des hommes, et il n'en était point pour moi. Alors je me suis souvenu, Seigneur, de votre miséricorde et de vos œuvres, dès le commencement du monde. Vous délivrez, Seigneur, ceux qui vous attendent, et vous les arrachez aux mains des nations. J'ai élevé mes supplications de dessus la terre où j'étais prosterné, et je vous ai prié de me délivrer de la mort. J'ai invoqué le Seigneur, père de

mon Seigneur, afin qu'il ne me délaisse point au jour de ma tribulation et durant les jours des superbes. Je louerai sans cesse votre nom et je le glorifierai dans mes louanges, parce que vous avez exaucé ma prière ; et vous m'avez délivré de la perdition, et vous m'avez arraché au temps de l'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai grâces, je chanterai vos louanges, et je bénirai le nom de Jéhova [1]. »

On le voit, le fils de Sirac avait lu avec fruit les psaumes et les prophètes ; il avait compris ces paroles de David : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. » Il prie, en conséquence, le Seigneur, père de son Seigneur, de venir à son aide.

Cette prière était pour lui-même. Mais il en avait fait une autre pour tout son peuple et la sainte cité, où l'on voit clairement quelle était cette persécution.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, Dieu de toutes choses ! et regardez-nous ; et montrez-nous la lumière de vos miséricordes ; et envoyez votre terreur sur les nations qui ne vous ont point cherché, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point de Dieu que vous, et qu'elles racontent vos merveilles. Élevez votre main sur les nations étrangères, et qu'elles voient votre puissance. Car, comme à leurs yeux vous avez été sanctifié parmi nous, ainsi, à nos yeux, soyez glorifié parmi eux ; afin qu'ils vous connaissent, comme nous vous avons connu, savoir, qu'il n'y a point de Dieu que vous, ô Jéhova ! Renouvelez vos prodiges et réitérez vos merveilles. Glorifiez votre main et votre bras droit. Éveillez votre fureur, et répandez votre colère. Détruisez l'adversaire, et brisez l'ennemi. Hâtez le temps, souvenez-vous du serment, afin que les hommes racontent vos merveilles. Que celui qui aura échappé soit dévoré par l'ardeur de la flamme ; et que ceux qui tyrannisent votre peuple trouvent la perdition. Brisez la tête des princes ennemis, qui disent : Il n'y en a point d'autre que nous. Rassemblez toutes les tribus de Jacob, afin qu'elles connaissent qu'il n'y a de Dieu que vous, et qu'elles racontent vos miracles ; qu'elles soient votre héritage comme au commencement. Ayez pitié de votre peuple, sur qui a été appelé votre nom, et d'Israël, que vous avez traité comme votre premier-né. Ayez pitié de la ville que vous avez sanctifiée, de Jérusalem, de la ville de votre repos ! Remplissez Sion de vos paroles ineffables, et votre peuple de votre splendeur. Rendez témoignage à ceux qui ont été dès la création du monde, et suscitez les oracles que vos prophètes ont publiés en votre nom. Récompensez ceux qui

[1] Eccl., c. 51, 1-17.

vous ont attendu, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles ; et exaucez les prières de vos serviteurs, selon la bénédiction d'Aaron sur votre peuple ; et dirigez-nous dans la voie de la justice, et que tous ceux qui habitent la terre sachent que vous êtes l'Éternel, le Dieu qui contemple tous les siècles [1]. »

Cet adversaire ou Satan, ce prince ennemi, ce peuple tyrannisé, Jérusalem devenue un objet de compassion, tout cela indique le commencement de la persécution d'Antiochus-Épiphane, lorsque Onias III, pontife légitime, était captif à Antioche ; lorsque son frère, Jason, usurpa la souveraine sacrificature, et fut lui-même supplanté par Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, et son frère Lysimaque. La bénédiction, la glorieuse promesse faite à Aaron, que le sacerdoce ne sortirait point de sa race, était en péril. C'est pour cela que l'écrivain sacré conjure le Seigneur, que la parole de ses prophètes soit trouvée fidèle.

Cette parole se trouvait fidèle en ces malheurs mêmes ; elle les avait prédits. Avec la mort d'Alexandre et le partage de son empire en quatre royaumes, Daniel avait annoncé d'avance les guerres, les alliances, les révolutions de deux de ces royaumes, l'Égypte et la Syrie, entre lesquels était placée la terre d'Israël ou le pays de gloire.

Il avait dit : « Et le roi du midi deviendra puissant, mais un des princes deviendra encore plus puissant que lui ; car très-grande sera sa domination. Quelques années après, ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour cimenter l'amitié ; mais elle n'acquerra pas un bras fort, et sa race ne subsistera point : elle sera livrée, ainsi que son fils, avec ceux qui l'avaient amenée ou qui l'avaient soutenue en divers temps [2]. »

Et au midi de la Judée, après la mort d'Alexandre, un de ses princes, Ptolémée-Lagus, devint roi de l'Égypte et des pays circonvoisins ; mais au nord, un autre de ses princes, Séleucus-Nicator, roi de Syrie ou d'Asie, devint encore plus puissant ; car son royaume s'étendait de la mer Méditerranée jusque dans les Indes. Et les rois d'Égypte et de Syrie, Ptolémée-Philadelphe et Antiochus-Théos, se firent pendant plusieurs années la guerre. Et ensuite ils conclurent la paix moyennant un mariage. Et Antiochus répudia sa première femme, Laodice, dont il avait deux fils, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée. Mais la nouvelle reine n'acquit pas une grande autorité. A la mort de son père Philadelphe, Antiochus la renvoya et reprit Laodice. Celle-ci empoisonna son mari, et plaça sur le trône son fils aîné, Séleucus-Callinique. Bérénice s'enfuit avec les siens à Daphné, près

[1] Eccl., c. 36, 1-19. — [2] Dan., 11, 5 et 6.

d'Antioche, comme dans un asile inviolable; mais elle y fut livrée avec son fils et sa suite d'Égyptiens, et mise à mort.

Daniel avait dit : « Mais il s'élèvera un rejeton de sa tige à elle : et il viendra avec une grande armée, pénétrera dans le pays du roi de l'aquilon, le ravagera et s'en rendra maître. Leurs dieux mêmes et leurs statues, ainsi que leurs précieux vases d'or et d'argent, il les emmènera en Égypte; et il prévaudra sur le roi d'aquilon. Et quand il en aura traversé le royaume, le roi du midi reviendra dans son pays [1]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Ptolémée-Évergète, frère de Bérénice et successeur de Philadelphe, marche au secours de sa sœur, pour la délivrer; et, après sa mort, pour la venger, il entre en Syrie, pénètre jusqu'à Babylone, fait tuer Laodice, prend Séleucie, se rend maître de la Médie, de la Perse, pousse jusque dans l'Inde, revient chez lui chargé de trésors, et rapporte aux Égyptiens les idoles que Cambyse leur avait enlevées autrefois.

Daniel avait dit : « Mais les fils de celui-là s'irriteront et lèveront de puissantes armées. L'un d'eux s'en viendra fondre comme un torrent qui se déborde, il s'en viendra irrité et combattra contre la puissance de celui-ci [2]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, les deux fils de Callinique, Séleucus-Céraunus et Antiochus surnommé le Grand, lèvent des armées; l'un d'eux, Antiochus, après la mort de son frère, marche contre Ptolémée-Philopator, fils et successeur d'Évergète, reprend Séleucie et la Célésyrie, bat les généraux de son adversaire, s'empare d'une partie de la Phénicie, et pénètre jusqu'aux frontières d'Égypte.

Daniel avait dit : « Alors le roi du midi étant provoqué se mettra en campagne et combattra contre le roi de l'aquilon; il lèvera une grande armée, et l'autre troupe lui sera livrée entre les mains; il en prendra un grand nombre, et son cœur s'élèvera. Il en abattra des dix mille; mais il ne prévaudra pas. Car le roi de l'aquilon viendra de nouveau; il rassemblera encore plus de troupes qu'auparavant : et, après un certain nombre d'années, il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et de grandes richesses. En ce temps-là plusieurs s'élèveront contre le roi du midi. Également, les enfants prévaricateurs de votre peuple seront exaltés, accompliront la prophétie et tomberont. Et le roi de l'aquilon viendra, et il fera des terrasses et des remparts, et il prendra les villes les plus fortes; et les bras du midi n'en soutiendront point l'effort; ses plus vaillants s'élèveront

[1] Dan., 11, 7, 8 et 9. — [2] *Ibid.*, 11, 10.

pour lui résister, mais ils ne se trouveront point de force. Il fera contre le roi du midi tout ce qu'il lui plaira; et il n'y aura personne qui ait pouvoir de lui résister. Il entrera même dans la terre de gloire, et elle sera consommée par sa main [1]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Ptolémée-Philopator remporte sur Antiochus une grande victoire près de Raphia, entre Rhinocorure et Gaze; et Antiochus y perd dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers; et la Célésyrie et la Judée se rendent au vainqueur; et le roi d'Égypte ne se soutient pas, et il meurt dans la débauche, laissant pour successeur un enfant de cinq ans, Ptolémée-Épiphane; et Antiochus fait alliance avec Philippe de Macédoine contre le monarque pupille, déjà en butte à des factions intestines : et Scopas, général de Ptolémée, est vaincu dans une bataille par Antiochus, et obligé de se rendre sans armes et sans vêtement; et les villes de Phénicie et de Judée ouvrent leurs portes au monarque syrien; et plusieurs Juifs courent au-devant de lui, le reçoivent dans Jérusalem, lui aident à prendre la citadelle, et commencent ainsi la domination des rois de Syrie, qui, favorable d'abord, devait, sous son fils Antiochus-Épiphane, et comme Daniel va le prédire tout à l'heure, devenir si funeste à la cité sainte et à tout le peuple, et faire tomber dans l'apostasie un si grand nombre.

Daniel avait dit : « Et il tournera ses desseins à s'emparer de tout son royaume; il feindra d'agir avec lui de bonne foi, et il lui donnera sa fille pour épouse afin de le perdre; mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera pas pour lui [2]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus donne sa fille Cléopâtre au jeune Ptolémée-Épiphane; il ajoute pour dot la Célésyrie et la Palestine, mais c'est pour s'emparer de l'Égypte même; et Cléopâtre, au lieu de servir la perfide ambition de son père, embrasse les intérêts de son époux.

Daniel avait dit : « Ensuite il se tournera vers les îles, et il en prendra plusieurs; mais le général fera cesser l'outrage qui lui aura été fait, et le fera retomber sur celui-là [3]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus prend plusieurs villes maritimes en Thrace et en Grèce, ainsi que les îles de Rhodes, de Samos, d'Eubée et de Délos, toutes alliées des Romains: et il se moque de l'ambassadeur Lucius-Scipion: et bientôt ce même Scipion, à la tête de l'armée romaine, l'attaque, le défait, le force à une paix honteuse, à évacuer non-seulement la Grèce, mais encore toute l'Asie en deçà du mont Taurus.

[1] Dan., 11, 11-16. — [2] *Ibid.*, 11, 17. — [3] *Ibid.*, 11, 18.

Daniel avait dit : « Il reviendra donc aux forteresses de sa terre, et il se heurtera, et il tombera, et on ne le trouvera point [1]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus parcourt ses provinces d'Orient, cherchant de quoi payer les Romains; et, pillant le temple d'Élymaïs, il est tué par les habitants suivant les uns, par ses propres officiers suivant les autres; et l'on ne sait pas ce qu'il en est.

Daniel avait dit : « Et à sa place, il s'en élèvera un qui enverra l'exacteur et obscurcira la gloire du royaume; et après peu de jours, il périra non dans une émeute ni dans un combat [2]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Séleucus-Philopator succède à son père Antiochus le Grand; et il règne une dizaine d'années sans gloire; et il ne s'occupe qu'à ramasser tous les ans les mille talents dûs aux Romains; et il envoie Héliodore à Jérusalem pour piller le temple; et il meurt par le poison de cet exacteur.

Daniel avait ainsi prédit : les rois de Syrie et d'Égypte, sans le savoir, accomplissaient la prédiction; et, sans le savoir, Polybe, Diodore, Tite-Live, Justin, ont enregistré l'accomplissement. Mais où tout cela se trouve avec le plus merveilleux détail, c'est dans l'histoire d'Antiochus-Épiphane ou le persécuteur. Daniel avait dit : « Et à sa place, il s'élèvera un homme méprisable; on ne lui donnera point la dignité royale; mais il s'en viendra furtivement, et s'emparera de la souveraineté par ses artifices [3]. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus IV s'élève à la place de son frère Séleucus-Philopator; et il se rend souverainement méprisable : et, suivant le témoignage de Diodore, de Tite-Live, et de Polybe [4], souvent il s'échappe de son palais, sans que ses ministres le sachent, et, suivi de deux ou trois domestiques, va courir les rues d'Antioche; il s'arrête dans les boutiques des orfévres, dispute avec eux sur leur art, qu'il prétend connaître aussi bien qu'eux : il se mêle aux attroupements dans les rues, boit avec des étrangers et des gens de la lie du peuple : quand il sait que des jeunes gens font quelque partie de plaisir, il y vient, sans rien dire, faire le fou, chanter et boire avec eux, sans aucun égard à la bienséance. D'autres fois, se dépouillant de la pourpre, et pratiquant ce qu'il avait vu faire à Rome dans les élections des magistrats, il va sur la place publique, fait la cour à ceux qu'il rencontre, donne la main à celui-ci, embrasse celui-là, leur demandant leurs suffrages pour les places d'édile ou de tribun du peuple; puis il s'asseoit sur la chaise curule, entend les pe-

[1] Dan., 11, 19. — [2] *Ibid.*, 11, 20. — [3] *Ibid.*, 11, 21. — [4] Polyb., l. 26, c. 10. *Fragm.*

tits procès qui surviennent au marché, et prononce la sentence avec autant de sérieux que s'il eût été question de l'affaire la plus importante. Bizarre dans ses générosités, il donne aux personnages les plus honorables, des dés à jouer, des dattes et d'autres choses de nulle valeur, et fait à d'autres des présents magnifiques sans les connaître. Souvent, lorsque le vin lui monte à la tête, il court les rues, jetant l'argent à poignées, et criant : Attrape qui peut. D'autres fois, couronné de roses et portant une robe à la romaine, il marche tout seul par la ville ; et si quelqu'un s'avise de le suivre, il lui jette des pierres dont il s'était rempli les poches. Il se plaît à se baigner dans les bains publics, et s'y fait apporter les huiles odorantes les plus précieuses. Quelqu'un ayant dit un jour que les rois étaient bienheureux de pouvoir faire usage de parfums pareils, le lendemain il lui en fit répandre un grand vase sur la tête. En montant sur le trône, il avait pris le surnom de Théos-Épiphane (dieu présent ou dieu manifeste). Ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'Epimane, c'est-à-dire fou.

« On ne lui donnera pas la dignité royale. » Au fond, elle ne lui appartenait pas, mais à son neveu Démétrius, en ôtage pour lui à Rome. De plus, Héliodore, en Syrie, et Ptolémée-Philométor s'étaient entendus pour exclure également et l'oncle et le neveu. Mais Antiochus se rendit auprès d'Eumène, roi de Pergame, et de son frère Attale, les gagna par ses flatteries, et, avec leur assistance, renversa Héliodore et se mit à sa place.

Quelques années auparavant, le grand prêtre Onias étant allé trouver le roi Séleucus-Philopator, en avait obtenu l'éloignement de Simon le Benjamite, qui ne cessait de cabaler à Jérusalem et d'y occasionner même des meurtres. Mais à peine Antiochus fut-il sur le trône, que Josué, indigne frère d'Onias, convoitant le souverain sacerdoce, se rendit auprès du nouveau roi ; lui promit trois cent soixante talents d'argent, environ deux millions de notre monnaie, avec un revenu de quatre-vingts autres talents ou quatre cent quarante-quatre mille huit cents francs : de plus, cent cinquante talents ou un million six cent soixante-huit mille francs, si on lui donnait le pouvoir d'établir un gymnase où les hommes et les jeunes gens s'exerceraient nus à la manière des Grecs, et de faire les habitants de Jérusalem citoyens de la ville d'Antioche. Le roi, qui avait besoin d'argent, lui accorda tout ce qu'il demandait, et, de plus, que son frère Onias, le pontife légitime, serait éloigné de Jérusalem et amené à Antioche, pour que sa présence ne gênât point l'usurpation. Le faux pontife, car ainsi parle l'Écriture [1], changea son nom de Josué ou Jésus au nom grec

[1] 2. Mach., 4, 13.

de Jason, renversa les lois de ses concitoyens, introduisit les mœurs grecques, bâtit un gymnase sous la citadelle même et près du temple, et exposa les enfants des meilleures familles en des lieux infâmes. Des prêtres même, abandonnant les fonctions de l'autel, méprisant le temple et négligeant les sacrifices, se hâtaient de participer aux exercices de la palestre. L'année suivante on célébrait, à Tyr, en présence du roi, des jeux publics en l'honneur de l'Hercule tyrien, comme parlaient les Grecs; mais les Tyriens eux-mêmes l'appelaient Melc-Arth ou roi de la ville, et c'était, suivant toutes les apparences, le Baal ou seigneur, dont Jézabel apporta le culte de Tyr à Samarie. L'impie Jason députa de Jérusalem, pour assister à ces jeux, des hommes qu'il avait faits citoyens d'Antioche, et qui portaient de sa part trois mille trois cents didrachmes pour le sacrifice d'Hercule. Mais les envoyés eurent honte de cette destination, et employèrent la somme à d'autres dépenses.

Cependant Ptolémée-Philométor, ayant atteint sa quatorzième année, fut déclaré majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solennité de son couronnement, comme on le pratiquait en Égypte. Antiochus, étant son oncle maternel, envoya Apollonius, un des seigneurs de sa cour, avec le caractère d'ambassadeur, pour féliciter de sa part le jeune roi. Dans la vérité, c'était pour découvrir les desseins qu'on avait sur les provinces de Célésyrie et de Palestine, qu'on lui avait déjà redemandées. Lorsqu'il sut qu'on se disposait à la guerre, Antiochus vint lui-même à Joppé, visita la frontière d'Égypte pour mettre tout le pays en état de défense, et se rendit, en passant, à Jérusalem, où il fut reçu magnifiquement par Jason et par toute la ville, faisant son entrée à la lumière des flambeaux et parmi les acclamations publiques. De là il retourna en Phénicie avec son armée.

Après trois ans, Jason envoya Ménélaüs, frère de Simon le Benjamite, dont il a été parlé auparavant, porter de l'argent au prince, et savoir sa réponse sur des affaires importantes. Mais Ménélaüs s'insinua si bien dans l'esprit d'Antiochus, en flattant sa vanité par une pompeuse description de sa puissance, qu'il fit tomber entre ses propres mains la souveraine sacrificature, en offrant trois cents talents de plus que Jason. Lors donc qu'il eut reçu les ordres du roi, il revint à Jérusalem, n'ayant rien qui fût digne du souverain sacerdoce, et n'apportant que le cœur d'un tyran cruel et la rage d'une bête farouche. Jason, qui avait surpris son propre frère, fut ainsi trompé lui-même par un étranger, et contraint de s'enfuir au pays des Ammonites.

Ce qui faisait ainsi convoiter la souveraine sacrificature à ces impies usurpateurs, c'était moins la sacrificature en elle-même, que la puissance temporelle qui y était attachée alors.

Ménélaüs s'étant ainsi emparé de la principauté, négligea d'envoyer l'argent qu'il avait promis, quoiqu'il en fût pressé par Sostrate, qui commandait dans la forteresse et avait l'intendance des tributs. Ils furent mandés pour cela tous deux à la cour, et laissèrent, pour les remplacer en attendant, Ménélaüs, son frère Lysimaque, et Sostrate-Cratès, gouverneur de Chypre.

Ils ne trouvèrent pas le roi. Il était parti pour réprimer la sédition de deux villes de Cilicie, Tarse et Mallo, qui s'étaient révoltées parce qu'il les avait données en cadeau à une de ses concubines. Il avait désigné comme son lieutenant, Andronique, gouverneur d'Antioche; Ménélaüs gagna celui-ci, en lui offrant une partie des vases d'or qu'il avait dérobés du temple, après avoir vendu les autres à Tyr et dans les villes voisines. Le grand prêtre Onias, qui était retiré dans un lieu sûr d'Antioche, fit faire de vifs reproches au sacrilége profanateur. Ménélaüs, marchant de crime en crime, persuade au gouverneur de tuer le saint vieillard. Andronique, par les serments les plus solennels, attire Onias hors de son asile, et l'égorge aussitôt. Ce meurtre exécrable indigna non-seulement les Juifs, mais encore toutes les nations, tant Onias était universellement aimé et respecté. Quand le roi fut revenu de Cilicie, et les Juifs et les Grecs allèrent lui en faire leurs plaintes. Antiochus même fut contristé au fond du cœur de cette mort, et, touché de compassion, il répandit des larmes, se souvenant de la sagesse et de la modération du défunt. Et entrant dans une grande colère contre Andronique, il commanda que, dépouillé de la pourpre, il fût conduit à travers toute la ville, et que ce sacrilége fût tué au même lieu où il avait commis cette impiété contre Onias; le Seigneur lui rendant la punition qu'il avait méritée.

Pendant ce temps, Lysimaque commit plusieurs sacriléges dans le temple, par le conseil de Ménélaüs, et en fit enlever une grande quantité d'or. Le bruit s'en étant répandu, la multitude s'attroupa. Lysimaque arma environ trois mille hommes, sous les ordres d'un certain Tyran, homme avancé en âge et consommé en malice, et commença à employer la violence. Mais la multitude, enflammée d'une grande colère, et saisissant, les uns des pierres, les autres des bâtons, quelques-uns même jetant de la cendre contre Lysimaque, ils tombèrent sur les siens, en blessèrent une partie, en tuèrent une autre, mirent tout le reste en fuite, et tuèrent enfin le sacrilége lui-même près du trésor.

On commença donc à accuser Ménélaüs de tous ces désordres. Et le roi étant venu à Tyr, trois députés, envoyés par le sénat, lui portèrent leurs plaintes. Ménélaüs était convaincu, lorsqu'il offrit une somme considérable à un courtisan, du nom de Ptolémée, qui per-

suada au roi de changer la sentence, de déclarer Ménélaüs innocent, quoiqu'il fût coupable de tous les crimes, et de condamner à la mort des malheureux qui auraient été jugés innocents, s'ils avaient plaidé leur cause devant les Scythes mêmes. Il n'y eut pas jusqu'aux Tyriens qui ne fussent indignés d'une iniquité pareille ; et ils donnèrent une sépulture honorable aux députés mis à mort. Quant à Ménélaüs, resté ainsi au pouvoir par l'avarice des courtisans, il croissait en malice et travaillait de plus en plus à tendre des piéges à ses concitoyens [1].

Antiochus fit une seconde expédition en Égypte. Nous avons déjà vu cette guerre au dix-neuvième livre, lorsque nous en avons comparé l'histoire avec les prédictions si détaillées et si précises de Daniel.

Or, pendant qu'Antiochus était en Égypte, on vit à Jérusalem, durant quarante jours, des cavaliers qui allaient à travers les airs, avec des vêtements d'or et des lances, comme des cohortes armées ; et des courses de chevaux rangés par escadrons, et des rencontres tumultueuses, et des boucliers agités, et une multitude armée de casques et d'épées nues, et des dards lancés, et des armes d'or brillantes, et toutes sortes de cuirasses. C'est pourquoi tous priaient Dieu que ces prodiges tournassent en bien.

Un faux bruit se répandit qu'Antiochus était mort. Jason sortit de sa retraite avec mille hommes, attaqua tout à coup Jérusalem, escalada les murailles. Ménélaüs se sauva dans la forteresse. Jason poursuivit avec fureur le carnage de ses concitoyens, ne considérant pas que le plus grand malheur est d'être heureux contre les siens. Cependant il ne put s'emparer de la principauté ; sa trahison tourna à sa honte. De nouveau, fugitif au pays des Ammonites, il fut pris par Arétas, prince des Arabes, s'échappa de prison ; et, fuyant de ville en ville, haï et poursuivi de tout le monde comme un apostat, abhorré comme l'ennemi de sa patrie et de ses compatriotes, alla se cacher en Égypte, où, ne se croyant pas encore en sûreté, il se réfugia à Lacédémone, à cause de la parenté entre les Lacédémoniens et les Juifs. Après avoir banni tant de personnes de leur patrie, il périt ainsi lui-même dans une terre étrangère. Et comme il avait fait jeter les corps de plusieurs sans sépulture, il fut jeté de même, sans être ni pleuré ni enseveli, et sans qu'il eût pu trouver de tombeau ni dans sa patrie ni parmi les étrangers.

Les choses s'étant ainsi passées, Antiochus s'imagina que les Juifs abandonneraient son alliance. Il partit donc de l'Égypte plein de

[1] 2. Mach., 4.

fureur, prit la ville d'assaut, commanda à ses soldats de tuer tout ce qu'ils rencontreraient, de continuer même le massacre jusque dans les maisons. Il se fit donc un grand carnage des jeunes hommes et des vieillards, des femmes et des enfants, des vierges et des enfants à la mamelle. Dans les trois jours il en périt quatre-vingt mille, quarante mille de tués et quarante mille de vendus comme esclaves. Ce ne fut pas tout : conduit par Ménélaüs, ce traître à la patrie et à ses lois, Antiochus osa même entrer dans le temple, le lieu le plus saint de toute la terre, profaner par ses mains criminelles les vases sacrés que les autres rois et les villes avaient placés dans ce sanctuaire pour en être l'ornement et la gloire. Il prit l'autel des parfums, le chandelier d'or, la table de proposition, tous les vases et ornements précieux ; brisa et enleva tout, ainsi que les trésors cachés, parlant au milieu de tout cela avec un orgueil extrême. Il ne considérait pas, aliéné d'esprit qu'il était, que Dieu faisait éclater pour un peu de temps sa colère contre les habitants de cette ville, à cause de leurs péchés ; autrement, comme Héliodore, il eût été frappé à son arrivée et confondu dans son audace. Mais Dieu n'a pas choisi la nation à cause du temple, mais le temple à cause de la nation. C'est pourquoi ce lieu a participé aux maux du peuple, comme il aura part aussi à ses biens. Ces réflexions sont de l'auteur sacré, ainsi que tout le reste [1].

Antiochus ayant emporté du temple pour la valeur de dix-huit cents talents, environ dix millions de notre monnaie, retourna promptement à Antioche, s'imaginant, dans son orgueil, qu'il pourrait naviguer sur la terre et faire marcher ses troupes sur la mer. Il laissa des gouverneurs pour tourmenter le peuple : dans Jérusalem, Philippe, originaire de Phrygie, plus cruel que celui qui l'y avait établi ; Andronique, à Garizim ; et, outre ces deux, Ménélaüs, plus acharné que tous les autres à faire du mal à ses concitoyens [2].

Alors il y eut un grand deuil parmi le peuple d'Israël et dans tout leur pays. Et les princes et les anciens gémirent, les vierges et les jeunes gens furent abattus, et la beauté des femmes fut changée. Tous les maris s'abandonnèrent aux lamentations, et les femmes, assises sur le lit nuptial, pleuraient ; et la terre s'émut sur ses habitants, et la maison de Jacob revêtit la confusion [3].

Dans sa quatrième expédition contre l'Égypte, Antiochus vit arriver sur des vaisseaux macédoniens des ambassadeurs romains, Popilius à leur tête, qui lui ordonnèrent, de la part du sénat, d'évacuer les terres du roi d'Égypte, allié de Rome. On sait avec quelle hau-

[1] 1. Mach., 1, 21-25. — [2] 2. Mach., 5. — [3] 1. Mach., 1, 26-29.

teur Popilius l'obligea de répondre sur-le-champ. Antiochus se soumit avec dépit et en gémissant, dit Polybe[1]. Daniel l'avait prédit. « Au temps marqué il retournera et reviendra vers le midi; mais ce dernier voyage ne sera pas comme le premier. Des vaisseaux viendront contre lui de Céthim (ou de Macédoine); il en sera atterré et retournera chez lui. Alors il s'emportera contre l'alliance du sanctuaire, et il agira contre elle, et il remarquera ceux qui ont abandonné l'alliance sainte. Ses bras se tiendront là, ils violeront le sanctuaire du Fort, ils feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront une abomination de la désolation [2]. »

Et, accomplissant la prédiction de Daniel, Antiochus, à l'instigation de l'apostat Ménélaüs, envoya Apollonius avec vingt-deux mille hommes en Judée, lui donnant ordre de tuer tous les hommes faits et de vendre les femmes et les enfants. Apollonius vint à Jérusalem avec des paroles de paix, et l'on y crut. Il attendit jusqu'au jour du sabbat. Lorsqu'il vit tous les Juifs uniquement occupés de la fête, il fit prendre les armes à ses troupes, se jeta dans la ville, tua un grand nombre d'hommes, pilla, brûla les maisons, renversa les murs et emmena captifs une multitude de femmes et d'enfants. Il fortifia de murailles et de tours nouvelles la cité de David, y mit une garnison qui exerça toute espèce de tyrannie, empêcha de force le culte divin, versa beaucoup de sang et profana le sanctuaire. Le reste des habitants s'enfuit, et Jérusalem devint la demeure des étrangers, et étrangère à ses citoyens [3].

Dans le même temps, Antiochus écrivit des lettres à tout son royaume, afin que tous les peuples n'en fissent plus qu'un, et que chaque nation abandonnât sa loi; et toutes les nations obéirent à cette parole du roi Antiochus; et plusieurs d'Israël même consentirent à cette servitude, sacrifièrent aux idoles, et violèrent le sabbat[4].

Les Samaritains, qui voyaient les Juifs accablés de maux, écrivirent à Antiochus qu'il ne devait pas les confondre avec eux. Leur lettre portait pour inscription : Au roi Antiochus, dieu Épiphane. Ils lui représentaient que leurs ancêtres étaient descendus des Mèdes et des Perses; qu'affligés autrefois par de grandes et fréquentes pestes, ils s'étaient engagés par une ancienne superstition à célébrer le sabbat des Juifs, et avaient bâti sur la montagne de Garizim un temple en l'honneur d'un dieu anonyme; mais que, maintenant, eux suppliaient le roi de nommer à l'avenir ce temple, le temple de Ju-

[1] Polyb., *Legat.*, 92. — [2] Dan., 11, 30. — [3] 1. Mach., 1. 2. Mach., 5. — [4] 1. Mach., 1, 43-45.

piter hellénique[1]. Antiochus envoya, peu après, un sénateur d'Antioche, pour forcer les Juifs d'abandonner les lois de Dieu et de leurs pères ; et pour profaner le temple de Jérusalem, et le consacrer à Jupiter olympien ; et pour donner au temple de Garizim le nom de Jupiter hospitalier, parce que ceux qui habitaient en ce lieu étaient étrangers.

C'est alors que les maux furent à leur comble. Le temple saint était rempli de dissolutions et des festins des gentils, d'hommes impudiques et de prostituées. L'autel était plein de viandes immondes. On ne gardait plus de sabbat ; on n'observait plus les jours solennels de la patrie ; nul n'osait avouer qu'il était Juif. Ils étaient conduits par une cruelle nécessité, chaque mois, aux sacrifices profanes, le jour de la naissance du roi ; et lorsqu'on célébrait les bacchanales, on les contraignait de marcher couronnés de lierre, en l'honneur de Bacchus. D'après les conseils de ceux de Ptolémaïde, un édit fut publié dans les villes des gentils, voisines de la Judée, pour les obliger d'agir de la même sorte contre les Juifs. On ne voyait donc partout que désolation. Deux femmes, ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfants, furent conduites publiquement à travers toute la ville, avec ces enfants pendus à leurs mamelles, et ensuite précipitées du haut des murailles[2].

Porphyre nous apprend, dans saint Jérôme, que l'idole qu'Antiochus fit placer sur l'autel, dans le temple de Jérusalem, était son propre simulacre. Daniel l'avait prédit. « Et le roi fera selon qu'il lui plaira ; il s'élèvera, il se grandira au-dessus de tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux ; et il réussira jusqu'à ce que la colère soit accomplie, car ce qui est décidé s'exécutera. Il n'aura aucun égard aux dieux de ses pères, mais il s'abandonnera à la passion des femmes ; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, car il s'élèvera au-dessus de tout. Il glorifiera à sa place le dieu Maozim (le dieu de la force) ; un dieu que ses pères n'ont point connu : il le glorifiera avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et ce qu'il y a de plus beau. Et il fera des lieux forts pour Maozim, auprès de ce dieu étranger. Quiconque le reconnaîtra, il le comblera de gloire, leur donnera beaucoup de puissance et leur partagera gratuitement la terre[3]. »

Antiochus ne reconnaissait au fond d'autre dieu, d'autre loi que la force ; et comme il se croyait le plus fort, il se faisait adorer sous le nom de Jupiter olympien ou d'Hercule de Tyr. Ces Maozim ou dieux

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 12, c. 7 — [2] 1. Mach., 1. 2. Mach., 6. Hieron., *In Dan.*, 11. — [3] Dan., 11, 36-39.

de la force tenaient sa place. Auprès du temple où était la principale de ces idoles, il bâtit une forteresse, et élevait aux honneurs et comblait de richesses ceux qui adoraient son dieu.

L'abomination de la désolation n'était pas seulement à Jérusalem. Dans toutes les villes de Juda, on voyait des autels élevés aux idoles, et des gens qui brûlaient de l'encens, en leur honneur, devant les portes des maisons et au milieu des rues. Partout on déchirait et on jetait aux flammes les livres de la loi de Dieu ; partout on égorgeait tous ceux chez qui l'on trouvait ces livres ou qui en observaient les commandements. Plusieurs se laissèrent entraîner dans l'apostasie ; mais plusieurs aussi aimèrent mieux souffrir la mort que de violer la sainte loi de Dieu.

Parmi ceux-ci fut un des premiers docteurs de la loi, homme avancé en âge et d'un visage vénérable. Son nom était Éléazar. On le pressait de manger de la chair de pourceau : ce que la loi défendait. On alla jusqu'à lui ouvrir la bouche de force. Mais lui, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, marcha volontairement et de lui-même au supplice. Quelques-uns, touchés d'une compassion impie, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient pour lui, le prirent à part, et le supplièrent de laisser apporter des viandes dont il était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Le saint vieillard répondit aussitôt qu'il aimait mieux descendre dans la tombe. A notre âge, dit-il, il ne convient pas de feindre. Plusieurs jeunes gens s'imagineraient qu'Éléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait passé à la vie des étrangers. Ils seraient trompés par cette feinte dont j'aurais usé pour me conserver un faible reste de vie corruptible, et j'attirerais la honte et l'exécration sur ma vieillesse. Et quand même j'échapperais maintenant aux supplices des hommes, je ne pourrais fuir la main du Tout-Puissant, ni durant ma vie, ni après ma mort. Au lieu que, mourant courageusement, je paraîtrai digne de ma vieillesse ; et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort généreuse pour nos lois saintes et vénérables. A ces mots, ceux qui lui avaient témoigné de la compassion un instant auparavant, entrèrent en fureur et le conduisirent eux-mêmes au supplice de la bastonnade. Mais, au moment d'expirer sous les coups, il soupira et dit : Seigneur, qui avez une science sainte, vous savez qu'ayant pu éviter la mort, j'endure dans mon corps de cruelles douleurs ; mais que dans l'âme je souffre avec joie, à cause de votre crainte [1].

[1] 2. Mach., 6, 18-31.

La persécution ne sévissait pas uniquement dans la Judée : Antioche même vit d'illustres martyrs, dont les tombeaux se montraient encore du temps de saint Jérôme.

Sept frères, entre autres, furent pris avec leur mère, et amenés devant Antiochus, qui voulut, contre la loi, les forcer à manger de la chair de pourceau, en les faisant déchirer avec des fouets et des lanières.

Mais l'un d'eux, qui était le premier, lui dit : Que demandes-tu, et que veux-tu apprendre de nous? nous sommes prêts à mourir, plutôt que de violer les lois de Dieu et de nos pères. Le roi, irrité, ordonna qu'on fît rougir sur le feu des poêles et des chaudières; et, lorsqu'elles furent brûlantes, il commanda qu'on arrachât la langue à celui qui avait parlé le premier, et qu'enlevant la peau de sa tête, on lui coupât l'extrémité des mains et des pieds à la vue de ses frères et de sa mère. Et, après avoir fait ainsi mutiler son corps, il ordonna qu'on l'approchât du feu et qu'on le fît brûler vivant dans une chaudière. Pendant qu'il était ainsi torturé, ses autres frères et la mère s'excitaient l'un l'autre à mourir avec courage, disant : Le Seigneur-Dieu considérera la vérité ; il sera consolé en nous, selon que Moïse l'a déclaré par ces paroles de son cantique : Et il sera consolé dans ses serviteurs.

Le premier étant donc mort, on conduisit le second pour le livrer aux outrages; et, lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demandait s'il mangerait, plutôt que d'être déchiré de tous ses membres. Il répondit, dans la langue de ses pères : Je n'en ferai rien ; et souffrit à son tour le même supplice que le premier. Sur le point d'expirer, il dit : Certes, homme pervers, tu nous fais mourir en la vie présente ; mais le Roi du monde nous ressuscitera en la résurrection de la vie éternelle, nous qui sommes morts pour ses lois.

Après celui-ci, on livra le troisième aux outrages : et quand on lui demanda sa langue, il l'offrit aussitôt, et il étendit ses mains avec fermeté ; et, plein de confiance, il dit : J'ai reçu ces membres du ciel ; mais je les dédaigne maintenant à cause des lois de Dieu, car j'espère qu'il me les rendra. En sorte que le roi, et ceux qui étaient avec lui, s'étonnaient du courage d'un jeune homme qui comptait pour rien les tourments.

Quand celui-là fut mort, ils déchirèrent le quatrième par de semblables tortures. Et comme il était près de mourir, il parla ainsi : Il est avantageux de mourir par la main des hommes, avec l'espoir que Dieu nous ressuscitera ; mais toi, tu ne ressusciteras point à la vie.

Lorsqu'ils eurent pris le cinquième, ils le tourmentaient. Mais lui,

le regardant, il dit : Tu as la puissance parmi les hommes, quoique tu ne sois qu'un mortel, et tu fais ce que tu veux : mais ne crois pas que notre nation soit délaissée de Dieu. Attends patiemment, et tu verras quelle est sa puissance, et comme il te tourmentera, toi et ta race.

Après celui-ci, ils conduisirent au supplice le sixième ; et comme il commençait à mourir, il parla ainsi : Ne te trompe pas, car nous souffrons à cause de nous-mêmes, parce que nous avons péché contre notre Dieu : c'est pour cela que ces choses terribles sont venues sur nous. Mais toi, ne crois pas rester impuni, après avoir entrepris de faire la guerre à Dieu.

Or, la mère, plus admirable qu'on ne peut dire, et digne de la mémoire des justes, voyant ses sept fils périr en un même jour, souffrait avec constance, à cause de l'espoir qu'elle avait en Dieu. Et elle exhortait fortement chacun de ses enfants dans la langue de ses pères ; et remplie de sagesse, et ayant un courage mâle avec la tendresse d'une femme, elle leur disait : Je ne sais comment vous avez paru dans mon sein ; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, ni l'âme, ni la vie, et je n'ai pas moi-même assemblé tous vos membres. Mais le Créateur du monde, qui a fait l'homme dès sa naissance, et qui a trouvé le commencement de toutes choses, vous rendra l'âme et la vie avec miséricorde, parce que maintenant vous vous méprisez vous-mêmes à cause de ses lois.

Antiochus croyait qu'on le méprisait et qu'on lui insultait. Il prit donc le plus jeune qui restait encore, l'exhorta par ses paroles, et lui jura qu'il le rendrait riche et heureux, et que quand il aurait abandonné les lois de son pays, il le prendrait pour son ami et lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire. Mais parce que le jeune homme n'était nullement ébranlé, le roi appela la mère, et l'engagea à sauver son jeune fils. Et après qu'il lui eut dit beaucoup de paroles pour la persuader, elle promit qu'elle exhorterait son fils. C'est pourquoi, se baissant vers lui et se moquant de ce cruel tyran, elle dit dans le langage de ses pères : Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois en mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et amené jusqu'à cet âge. Je te conjure, mon enfant, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qu'ils renferment, et de comprendre que Dieu a fait toutes ces choses de rien, ainsi que la race humaine. Tu ne craindras donc point ce bourreau, mais tu seras digne de tes frères : reçois la mort, afin que je te reçoive avec tes frères, dans le sein de la miséricorde.

Elle parlait encore, lorsque l'enfant dit : Qui attendez-vous ? Je n'obéirai point au commandement du roi, mais au commandement

de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Et toi, l'inventeur de toute malice contre les Hébreux, tu n'échapperas point à la main de Dieu ; car nous souffrons pour nos péchés. Et si, afin de nous châtier et de nous corriger, le Seigneur, notre Dieu, s'est irrité pour un peu de temps contre nous, toutefois il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs. Mais toi, ô méchant, et le plus criminel de tous les hommes, ne t'élève point en vain par de fausses espérances, enflammé de colère contre ses serviteurs. Tu n'as pas encore échappé au jugement du Dieu tout-puissant, qui voit toutes choses. Car mes frères, en souffrant une légère douleur, sont maintenant dans l'alliance de la vie éternelle ; et toi tu subiras, au jugement de Dieu, les peines de ton orgueil. Moi donc, je livre mon corps et mon âme, comme mes frères, pour les lois de nos pères, en invoquant Dieu, afin qu'il soit propice à notre nation, et que tu confesses dans les tourments que lui seul est Dieu. Mais en moi et en mes frères cessera la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur toute notre race.

Alors le roi, enflammé de colère, sévit plus cruellement contre lui que contre tous les autres, ne pouvant souffrir d'être ainsi méprisé. C'est pourquoi celui-là aussi passa de cette vie à l'autre, dans la pureté et avec une pleine confiance en Dieu. Enfin la mère fut aussi mise à mort après ses fils [1].

Vers le même temps, Antiochus célébrait des jeux publics à Daphné, près d'Antioche. Il y avait fait venir à grands frais les meilleurs acteurs et les ouvriers les plus renommés de l'Europe et de l'Asie, et y avait invité de tous côtés une foule innombrable de spectateurs. Jamais les Syriens n'avaient vu de fête plus magnifique. Dans une pompeuse parade, on vit d'abord se succéder diverses troupes de gens de guerre, la première vêtue et armée à la romaine, et chacune des autres à la manière d'une autre nation. Venaient ensuite, portées par des hommes richement vêtus et précédées par huit cents jeunes hommes ayant des couronnes d'or, les idoles de tous les dieux, génies et héros que l'on connaissait et que l'on honorait quelque part que ce fût. Suivaient les pages du roi, qui portaient sa vaisselle d'or et d'argent, parmi laquelle il y avait sans doute les vases sacrés du temple de Jérusalem ; car Polybe remarque expressément à cette occasion que la plupart de ces richesses étaient des vols sacriléges de temples [2]. La pompe se terminait par quatre-vingts concubines du roi, portées sur des litières à pieds d'or, et par cinq cents autres portées sur des litières à pieds d'argent. Le roi lui-même, monté sur un petit cheval, galopait de côté et d'autre, et faisait comme le bedeau

[1] 2. Mach., 7. — [2] Polyb., l. 31. *Fragm.*

de cette espèce de procession. Dans les festins, lui-même servait tantôt à une table, tantôt à une autre; et précédait ceux qui apportaient les plats, revêtu de tous les ornements royaux, et le diadème sur la tête. Un jour il se fit apporter dans la salle par des bouffons, et poser à terre, enveloppé de draps comme un mort. Mais tout à coup, au son de la musique, il se lève tout nu, et danse à la tête des bouffons, avec les attitudes les plus indécentes : au point que les spectateurs s'enfuirent de honte. A voir l'ordre et la magnificence de l'ensemble des fêtes, on reconnaissait un roi ; mais à voir le roi lui-même, on n'apercevait qu'un fou, et l'on ne pouvait concevoir que ces deux hommes ne fissent qu'un. C'est la réflexion de Diodore de Sicile [1]. Nous verrons le premier et le plus furieux persécuteur des chrétiens, ressembler au premier et au plus furieux persécuteur des Juifs. Néron, comme Antiochus, sera un mélange hideux de cruauté, de débauche, d'extravagance, et de quelques bonnes qualités.

Cependant la persécution continuait à Jérusalem. Il s'y trouvait encore un prêtre fidèle : c'était Mathathias, de la famille de Joarib, la première des vingt-quatre familles sacerdotales. Il avait cinq fils : Jean, surnommé Gaddis ; Simon, surnommé Thasi ; Judas, appelé Machabée ; Éléazar, surnommé Abaron ; et Jonathas, surnommé Apphus. Quand ils virent les maux que l'on faisait souffrir au peuple de Juda et de Jérusalem, ils se retirèrent sur la montagne de Modin, non loin de Joppé. « Malheur à moi ! s'écriait Mathathias, pourquoi suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte, et pour y demeurer pendant qu'elle est livrée aux mains de ses ennemis ? Son sanctuaire est entre les mains des étrangers, son temple est comme un homme dans l'ignominie ; les vases de sa gloire ont été emportés dans une terre étrangère, ses vieillards ont été massacrés dans les rues, et ses jeunes hommes sont tombés sous le glaive des ennemis. Quelle nation n'a point hérité de son royaume et n'a pas obtenu ses dépouilles ? Toute sa magnificence lui a été enlevée ; elle était libre, elle est devenue esclave. Et tout ce que nous avions de saint, de beau et d'éclatant, a été désolé et profané par les nations. Pourquoi donc vivons-nous encore ? » Et, parlant ainsi, ils déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices, et furent dans un grand deuil.

Mais les émissaires d'Antiochus vinrent jusque dans la ville de Modin, pour forcer ceux qui s'y étaient retirés de sacrifier aux idoles et d'abandonner la loi de Dieu. Plusieurs succombèrent encore ; mais Mathathias et ses fils demeurèrent fermes. Les émissaires dirent

[1] Diod., c. 31. *Fragm.*

à Mathathias : Tu es le prince en cette ville, le plus grand et le plus considéré, et tes fils et tes frères ajoutent à ta gloire. Viens donc le premier, et accomplis le commandement du roi, comme ont fait toutes les nations, les hommes de Juda et ceux qui sont demeurés dans Jérusalem, et tu seras, toi et tes fils, au rang des amis du roi, comblé d'argent, d'or et de présents. Mais Mathathias répondit à haute voix : Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, et que tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs pères et consentiraient à ses ordonnances, moi et mes fils et mes frères, nous marcherons dans l'alliance de nos pères. Dieu nous garde d'abandonner sa loi et ses justices ! Nous n'obéirons point au commandement du roi Antiochus, de manière à nous écarter de notre culte ni à droite ni à gauche.

Il avait à peine achevé, qu'un Juif s'avança, devant tout le monde, pour sacrifier aux idoles sur l'autel de Modin. Mathathias fut embrasé de zèle, ses reins tremblèrent, sa fureur s'alluma selon le jugement de la loi ; et, se précipitant sur cet homme, il le tue, ainsi que l'officier, renverse l'autel, animé du zèle de la loi comme Phinéès, lorsqu'il tua Zamri, fils de Salomi. Puis il cria à haute voix dans toute la ville : Quiconque a le zèle de la loi et veut garder l'alliance, qu'il sorte après moi ! Et il s'enfuit, lui et ses fils, sur les montagnes, et ils abandonnèrent tout ce qu'ils avaient dans la ville.

Alors, plusieurs, qui cherchaient la loi et la justice, descendirent au désert, et y demeurèrent eux et leurs fils, leurs femmes et leurs troupeaux, se nourrissant de l'herbe des champs, afin de ne prendre point de part à ce qui souillait les autres. Les officiers du roi qui commandaient dans la forteresse de Jérusalem, l'ayant su, vinrent les attaquer un jour de sabbat, dans un endroit naturellement fortifié des montagnes. Sommés de se rendre et de se soumettre à l'édit du roi, ils répondirent qu'ils n'en feraient rien, et qu'ils ne violeraient point le jour du sabbat. Et de fait, sans jeter une seule pierre, sans fermer leurs retraites, mais disant : Mourons tous dans la simplicité de notre cœur, et le ciel et la terre seront témoins que vous nous faites mourir injustement, ils se laissèrent tuer eux et leurs femmes, et leurs enfants, et leurs troupeaux, jusqu'au nombre de mille.

Mathathias et les siens en furent profondément affligés. Et ils se disaient l'un à l'autre : Si nous faisons tous comme nos frères, et que nous ne combattions point contre les nations pour nos vies et nos lois, ils nous extermineront en peu de temps de la terre. Ils prirent donc la résolution de combattre contre quiconque les attaquerait le jour du sabbat, afin de ne pas périr tous comme leurs frères.

Alors les Assidéens, les mêmes, selon toute apparence, que les

Esséniens ou peut-être les Réchabites, se joignirent à eux. C'étaient les plus vaillants d'Israël. Tous ceux qui s'étaient attachés volontairement à la loi, et tous ceux qui fuyaient les maux dont ils étaient menacés, vinrent à leur secours. Ils formèrent donc une armée, frappèrent les prévaricateurs dans leur colère, et tout le reste s'enfuit vers les nations pour s'échapper. Mathathias allait partout avec ses amis, détruisant les autels des idoles, faisant circoncire les enfants, poursuivant les impies : et, tout prospérant en leurs mains, ils délivrèrent la loi de l'asservissement des nations et de la puissance des rois.

Mais Mathathias était fort âgé. Le jour de sa mort s'approchant, il dit à ses fils : Le règne de l'orgueil est affermi ; voici un temps de châtiment et de ruine, d'indignation et de colère. Maintenant donc, mes fils, soyez zélateurs de la loi, et donnez votre vie pour l'alliance de vos pères : et souvenez-vous des œuvres de vos pères en leurs générations, et vous laisserez une grande gloire et un nom éternel. Abraham n'a-t-il pas été trouvé fidèle dans la tentation ; et cela ne lui a-t-il pas été imputé à justice ? Joseph, dans le temps de la détresse, a gardé les commandements, et il est devenu le seigneur de l'Égypte. Phinéès, notre père, brûlant de zèle pour la loi de Dieu, a reçu la promesse d'un sacerdoce éternel. Josué, accomplissant la parole, est devenu chef en Israël. Caleb, rendant témoignage dans l'assemblée du peuple, a reçu un héritage dans la terre promise. David, par sa douceur, a obtenu un trône à jamais. Élie, embrasé de zèle pour la loi, a été enlevé dans le ciel. Ananias, Azarias et Misaël, croyant, ont été sauvés des flammes. Daniel, à cause de la simplicité de son cœur, a été délivré de la gueule des lions. Ainsi, considérez tout ce qui s'est passé de race en race, tous ceux qui espèrent en Dieu ne s'affaiblissent point. Et ne craignez pas les paroles de l'homme pécheur, parce que sa gloire sera de la pourriture et des vers. Il s'élève aujourd'hui, et demain on ne le trouvera plus, parce qu'il est retourné en sa poussière et que ses pensées se sont évanouies. Vous donc, mes fils, soyez forts et agissez vaillamment pour la loi : car, par elle, vous serez dans la gloire. Et voilà Simon, votre frère ; je sais qu'il est homme de conseil, écoutez-le toujours, et il vous tiendra lieu de père. Et Judas-Machabée a été fort et vaillant dès sa jeunesse : qu'il soit le chef de votre armée, et il conduira la guerre des nations. Et vous joindrez à vous tous les observateurs de la loi, et vous vengerez votre peuple de ses ennemis. Rendez aux nations leur salaire, et soyez attentifs aux préceptes de la loi.

Et il les bénit, et il fut réuni à ses pères, et il mourut en la cent quarante-sixième année de l'ère des Grecs, cent soixante-six ans

avant Jésus-Christ, et ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël le pleura d'un grand deuil [1].

Mathathias prit les armes et les prit légitimement. Comme chef de la première famille sacerdotale, il était, depuis la mort du dernier pontife légitime, Onias III, le chef naturel de la nation juive. Une nation a le droit naturel de se défendre contre qui veut l'égorger. Mathathias n'a fait qu'user de ce droit. « Si des sujets ne doivent plus rien à un roi qui abdique la royauté et qui abandonne tout à fait le gouvernement, dit à ce propos Bossuet, que penserons-nous d'un roi qui entreprendrait de verser le sang de tous ses sujets, et qui, las de massacres, en vendrait le reste aux étrangers ? Peut-on renoncer plus ouvertement à les avoir pour sujets, ni se déclarer plus hautement, non plus le roi et le père, mais l'ennemi de tout son peuple ? C'est ce que fit Antiochus à l'égard de tous les Juifs, qui se virent non-seulement abandonnés, mais exterminés en corps par leur roi : et cela sans avoir fait aucune faute, comme Antiochus lui-même est contraint à la fin de le reconnaître [2]. »

D'ailleurs, supposé, avec Bossuet, que les rois de Syrie fussent les souverains ou suzerains légitimes de la Judée, il y avait à cela une condition bien connue. Sous les Assyriens, sous les Perses, sous les Ptolémées d'Égypte, les Juifs avaient toujours vécu selon leurs lois. Antiochus le Grand, et père d'Épiphane, leur avait formellement garanti ce droit lorsqu'il entra dans leur pays ou plutôt lorsqu'ils l'y reçurent. Son fils, violant la promesse, n'avait plus droit à la soumission fondée sur cette promesse.

Nous avons dit, supposé que les rois de Syrie fussent les souverains ou suzerains légitimes de la Judée ; car la chose est plus que douteuse. Il y avait seulement trente ans qu'Antiochus le Grand avait occupé pour la première fois d'une manière permanente la Palestine, durant la minorité du jeune roi d'Égypte, Ptolémée-Épiphane. Il n'y avait pas plus de vingt-cinq ans qu'il la lui avait rendue, avec la Célésyrie, comme dot de sa fille Cléopâtre. C'était donc contre la foi des traités que son fils Antiochus la gardait.

Mathathias avait ainsi, sous plus d'un rapport, le droit naturel de défendre sa nation contre le roi de Syrie. Il n'est pas besoin de recourir pour cela à une inspiration extraordinaire. Aussi l'Écriture n'en montre-t-elle point. Elle dit bien qu'il y fut poussé par le zèle de la loi ; mais ce zèle, cet amour, n'était-ce pas un devoir pour tout le monde? Il le fait entendre lui-même assez hautement, quand il s'écrie : Quiconque a le zèle de la loi, qu'il me suive. Lorsqu'il tue le

[1] 1. Mach., 2. — [2] Bossuet, *Politiq. tirée de l'Ec.*, l. 6, art. 3, prop. 2

Juif idolâtre et l'officier qui l'y contraint, il ne faisait qu'exécuter la loi, qui était formelle à cet égard. Les miracles que Dieu opère dans la suite, prouvent bien que l'entreprise de Mathathias était juste et légitime, mais elle ne fut pas commencée à cause de ces miracles. L'exemple des premiers chrétiens qui se laissent égorger, plutôt que de prendre les armes, ne va point à la question. Les chrétiens répandus dans l'empire romain étaient des individus plus ou moins nombreux, mais nullement une nation ou un corps politique. L'empire romain, comme l'a fort bien remarqué Bossuet [1], demeura idolâtre, en tant qu'empire ou société politique, jusqu'à sa ruine au cinquième siècle. Or, l'on conçoit que des individus se laissent égorger plutôt que de mettre en péril toute une nation, tout un empire. Mais qu'une nation entière doive se laisser égorger, parce que tel sera le bon plaisir d'un individu qu'on appelle roi : jâmais personne ne l'a rêvé. On voit la preuve du contraire dès la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. La nation des Arméniens avait, tout entière, embrassé le christianisme ; ses princes étaient habitués à recevoir le diadème des empereurs romains ; elle se trouvait ainsi à peu près dans la même position que les Juifs à l'égard des rois de Syrie. L'empereur Maximin voulut la forcer de revenir au paganisme ; elle prit les armes et le battit honteusement [2]. D'après le même droit, nous verrons les nations chrétiennes de l'Occident, dès que nation chrétienne il y aura, rejeter les princes hérétiques ou apostats, et cela pendant plus de dix siècles, et avec l'approbation expresse des papes, des conciles et des autres rois eux-mêmes.

C'est toujours la même règle au fond : Dieu seul est Dieu, il ne faut adorer que lui seul et comme il veut qu'on l'adore. Antiochus se fait dieu et maître absolu de tous les cultes, il veut qu'on adore son image ; il veut qu'on adore ses idoles, et qu'on les adore comme il veut. Une mère et ses sept fils, n'étant que des individus isolés, souffrent la mort avec courage, plutôt que d'adorer ni Antiochus ni ses idoles. Mathathias et ses fils, étant les chefs de la nation, prennent les armes, détruisent les autels sacriléges d'Antiochus, et rétablissent le culte du vrai Dieu. Comme Antiochus, Néron et ses successeurs se faisaient dieux et souverains pontifes ; ils voulaient qu'on adorât leurs images, comme on le voit par la lettre de Pline à Trajan. Les chrétiens répandus dans leur empire, n'étant que des individus politiquement isolés, souffrent la mort avec patience, plutôt que de les reconnaître ni pour dieux ni pour souverains pontifes. Les Arméniens, formant une nation, prennent les armes et repoussent la

[1] Bossuet, *Sur l'Apocalypse.* — [2] Sozom., l. 2, c. 8. Euseb., l. 9, c. 8.

violence par la force. Comme Antiochus et Néron, quelques souverains du moyen âge veulent s'ériger eux-mêmes en souverains pontifes, en lois et en dieux. Les individus isolés souffrent la mort plutôt que de condescendre à leurs volontés impies; les nations prennent les armes et les chassent du trône. Les individus chrétiens meurent, les nations chrétiennes combattent, pour la même cause, pour la vérité, l'ordre, la justice, en un mot, pour la loi de Dieu : non pas telle que voudrait l'interpréter à son gré chaque individu; mais telle que, depuis l'origine du monde, elle se développe elle-même, à travers les siècles, par les patriarches, par les prophètes, par le Christ, par ses apôtres et son Église universelle. Vouloir que chaque individu interprète à son gré cette loi, ce qui est l'essence de toute hérésie, c'est faire de chaque individu un Antiochus et un Néron; c'est faire de chaque individu un souverain pontife et un dieu; c'est détruire toute loi, toute vérité, tout ordre, toute justice : c'est vouloir tous les désordres et tous les crimes. L'hérétique, individu ou nation, qui meurt et combat pour la cause de l'hérésie, ne meurt donc et ne combat que pour la révolte et l'anarchie. L'hérétique, individu ou nation, qui prend les armes pour défendre ses inventions particulières, n'est jamais qu'un disciple d'Antiochus, qui prit le glaive pour faire adorer les siennes. La nation catholique, qui prend les armes pour défendre la religion de tous les siècles, ressemble, elle seule, aux illustres Machabées, et combat comme eux les combats de l'Éternel.

Après la mort de Mathathias, son fils Judas, surnommé Machabée, s'éleva en sa place; et ses frères l'aidaient, et tous ceux qui s'étaient unis à son père, et ils combattaient avec joie pour la défense d'Israël. Et il agrandit la gloire de son peuple; et il se revêtit de la cuirasse comme un géant, et il se couvrit de ses armes dans les combats, et il protégeait le camp de son épée. Il devint semblable à un lion et à un lionceau qui rugit à l'aspect de sa proie. Et il poursuivit les impies, les cherchant de toutes parts; et il livra aux flammes ceux qui troublaient son peuple. Et la terreur de son nom mit en fuite ses ennemis, et tous les artisans d'iniquité furent dans le trouble, et le salut du peuple fut l'œuvre de son bras. Et il irritait plusieurs rois, et il réjouissait Jacob par ses œuvres, et sa mémoire sera à jamais bénie. Et il parcourut les villes de Juda, et il en extermina les impies, et il détourna d'Israël la colère. Et son nom parvint jusqu'aux extrémités de la terre, et il rassembla ceux qui étaient près de périr.

Tel est l'éloge que l'Écriture sainte nous fait de ce héros, qui commença la guerre avec six mille hommes.

Apollonius, gouverneur de Samarie, crut pouvoir arrêter ses progrès. Il assembla une puissante armée. Mais Judas, l'ayant su, mar-

cha contre lui, le battit, le tua lui et une grande partie de ses troupes et mit le reste en fuite. Parmi les dépouilles, il prit l'épée d'Apollonius, et s'en servit dans les combats tous les jours de sa vie.

Séron, commandant de la Célésyrie, ayant appris ces nouvelles, se dit en lui-même : Je me ferai un nom, et je serai glorifié dans le royaume : car je prévaudrai sur Judas et sur tous ceux qui sont avec lui et qui méprisent la parole du roi. Il se mit en marche avec une armée formidable. Judas sortit à leur rencontre, non pas avec tous les siens, mais seulement avec un petit nombre, qui encore jeûnèrent ce jour-là. Mais quand ceux-ci virent l'armée qui venait au-devant d'eux, ils dirent à leur général : Comment pourrons-nous, en si petit nombre, combattre contre une armée si grande et si forte, fatigués comme nous le sommes du jeûne d'aujourd'hui ? Judas leur dit : Il est facile à un petit nombre de vaincre une multitude, et, devant le Dieu du ciel, il n'y a point de différence à vaincre par beaucoup ou par peu. Car la victoire n'est point dans la multitude des armées, mais la force vient du ciel. Ils s'avancent contre nous avec une multitude orgueilleuse et superbe pour nous perdre nous et nos femmes, et nos enfants, et pour nous déposséder. Mais nous, nous combattrons pour nos âmes et pour nos lois. Le Seigneur lui-même les brisera devant notre face. Vous donc, ne les craignez pas. Il dit : et s'élançant à l'improviste sur Séron, il le défit, lui tua huit cents hommes, mit le reste en déroute, qui s'enfuit au pays des Philistins.

Et la crainte de Judas et de ses frères se répandit sur toutes les nations voisines, et tous les peuples parlaient des combats de Judas.

Lorsqu'il apprit ces deux défaites, Antiochus entra en fureur. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces. Mais quand il s'agit de les payer, il ne trouva plus assez d'argent dans ses coffres ; il les avait épuisés dans les folles dépenses qu'il venait de faire. De plus, suivant la prédiction de Daniel, des nouvelles de l'orient et de l'aquilon venaient le troubler [1]. Au nord, Artaxias, roi d'Arménie, s'était révolté : à l'orient, la Perse ne lui payait plus régulièrement ses taxes. Il résolut de marcher lui-même de ce côté, avec la moitié de ses troupes, pour dompter le rebelle, lever des tributs et amasser des trésors. Il établit Lysias, prince de la maison royale, lieutenant du royaume depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'au fleuve de l'Égypte ; lui confia l'éducation d'Antiochus, son fils, qui n'avait encore que sept ans, avec la moitié de son armée et de ses éléphants, pour exterminer jusqu'au souvenir des Juifs, et distribuer leur terre à des étrangers. C'était l'an 147 de l'empire des Grecs, 164 avant Jésus-Christ.

[1] Dan., 11, 24.

Lysias nomma trois généraux parmi les amis du roi : Ptolémée, fils de Dorymène, Nicanor et Gorgias, et leur donna une armée de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers. Ils vinrent camper dans les plaines d'Emmaüs. Nicator s'était vanté qu'il payerait les deux mille talents que le roi devait aux Romains avec l'argent de la vente des esclaves juifs. Il avait même envoyé vers les villes maritimes, pour inviter les marchands à venir en acheter, promettant de leur en donner quatre-vingt-dix pour un talent. Il ne songeait point à la vengeance du Tout-Puissant qui devait bientôt tomber sur lui.

Machabée avait rassemblé sa petite troupe et ranimé son courage en lui rappelant la puissance de l'Éternel, qui pouvait détruire par un seul regard, non-seulement tous ceux qui venaient les attaquer, mais encore le monde entier. Il les fit aussi souvenir des secours que Dieu avait autrefois donnés à leurs pères, et des cent quatre-vingt-cinq mille hommes qui périrent au temps de Sennachérib ; et de la bataille qu'ils avaient donnée contre les Galates ou Gaulois en Babylonie, dans laquelle les Macédoniens et leurs alliés étant ébranlés, six mille d'entre eux seulement avaient tué cent vingt mille hommes, à cause du secours qu'ils avaient reçu du ciel [1].

On ne sait point à quelle époque précise eut lieu cette bataille contre les Gaulois. Justin nous dit seulement que, sous les successeurs d'Alexandre, les Gaulois inondèrent non-seulement l'Italie, mais la Macédoine et toute l'Asie. Les rois de l'Orient ne faisaient plus aucune guerre sans une armée de Gaulois à leur solde ; et, quand ils étaient chassés de leur royaume, ils ne recouraient à d'autres qu'aux Gaulois. Telle était la terreur de leur nom, tel était le bonheur invincible de leurs armes, que les monarques croyaient impossible, sans leur valeur, ni de soutenir leur majesté, ni de la récupérer quand ils l'avaient perdue. Ainsi, appelés au secours du roi de Bithynie, ils partagèrent le royaume avec lui, après la victoire, et appelèrent ce pays Gallo-Grèce [2]. C'est la Galatie, aux Gaulois de laquelle saint Paul a écrit une de ses épîtres.

Machabée, voyant sa petite armée de six mille hommes prête à mourir pour les lois et pour la patrie, la divisa en plusieurs corps : et, se mettant lui-même à la tête du premier, donna le commandement des autres à trois de ses frères. Chacun avait sous lui quinze cents hommes [3]. Il les conduisit à Maspha, vis-à-vis de Jérusalem ; parce qu'autrefois, avant que le temple eût été bâti, il y avait eu à Maspha un lieu de prières pour Israël. Et ils jeûnèrent en ce jour-là, et ils se revêtirent de cilices, et ils couvrirent leur tête de cendre

[1] 2. Mach., 8. — [2] Justin, l. 25, c. 2. — [3] 2. Mach., 8, 21 et 22.

et déchirèrent leurs vêtements. Et ils ouvrirent les livres de la loi, où les nations cherchaient à découvrir quelque similitude de leurs simulacres. Et ils apportèrent les ornements sacerdotaux, et les prémices et les dîmes, comme pour suppléer aux sacrifices qu'ils ne pouvaient offrir hors de Jérusalem, et ils firent venir les nazaréens qui avaient accompli leurs jours, et qui ne pouvaient se présenter au temple qui était entre les mains des gentils. Et élevant la voix jusqu'au ciel, ils dirent : Que ferons-nous à ceux-ci, et où les conduirons-nous? Votre sanctuaire a été souillé et foulé aux pieds. Vos prêtres sont dans les larmes et dans l'humiliation. Et voilà que les nations se sont assemblées pour nous perdre : vous savez ce qu'elles méditent contre nous. Comment pourrons-nous subsister devant leur face, si vous, ô Dieu ! ne nous assistez pas ? Et ils firent retentir les trompettes avec un grand bruit.

Après cela, Judas établit des chefs du peuple, des commandants de mille hommes, de cent, de cinquante et de dix. Quelque petite que fût son armée, il ne laissa point de publier, comme l'ordonnait la loi, que tous ceux qui avaient bâti une nouvelle maison, planté une nouvelle vigne, épousé récemment une femme, ou étaient d'un naturel timide, pouvaient s'en retourner chez eux. Par suite de cette proclamation, ses six mille hommes se trouvèrent réduits à trois mille. Encore n'avaient-ils ni boucliers ni épées, tels qu'ils eussent voulu. Il ne s'en alla pas moins camper vis-à-vis de l'ennemi, disant aux siens : Prenez vos armes, soyez braves, tenez-vous prêts pour le matin, afin de combattre ces nations assemblées pour nous perdre, nous et notre sanctuaire ; car il vaut mieux pour nous mourir dans le combat, que de voir les maux de notre peuple et du sanctuaire. Après tout, arrive sur nous ce que le ciel en a résolu ! Ensuite, Éléazar leur ayant lu le livre saint, le général leur donna pour mot d'ordre : *Le secours de Dieu*, et se plaça au premier rang [1].

Il apprit que Gorgias, avec cinq mille fantassins et mille cavaliers d'élite, voulait le surprendre la nuit. En grand capitaine, il profita de la circonstance, sortit de son camp, tomba sur l'autre partie de l'armée syrienne, la mit en déroute et lui tua trois mille hommes. Revenu de la poursuite, il ne permit point aux siens de ramasser les dépouilles du camp ennemi, avant d'avoir encore vaincu Gorgias. Celui-ci étant venu dans le camp de Judas, et n'y trouvant personne, s'était dit : Ils fuient devant nous. Mais lorsqu'il fit jour, il aperçut, du haut d'une montagne, la fumée qui s'élevait de son propre camp, reconnut qu'il avait été brûlé et que les siens avaient fui. Dans le

[1] 1. Mach., 3. 2. Mach., 8.

même temps, Judas s'avançait avec sa troupe victorieuse. A cet aspect, les Syriens, saisis de frayeur, s'enfuirent dans la plaine des Philistins. Tant dans cette déroute que dans l'autre, il y en eut neuf mille de tués, et la plupart de ceux qui se sauvèrent étaient blessés ou estropiés. Judas ramena les siens pour recueillir les dépouilles du camp ; ils y trouvèrent de grandes richesses, surtout l'or que les marchands avaient apporté ; et plusieurs de ceux qui étaient venus comme à une foire pour acheter les Juifs, furent pris et vendus eux-mêmes. Le lendemain, qui était le sabbat, fut célébré avec beaucoup de piété et d'actions de grâces. Après la fête, ils partagèrent les dépouilles entre les infirmes, les orphelins et les veuves, et gardèrent le reste pour eux et pour les leurs [1].

La défaite de l'armée syrienne fut bientôt annoncée à Lysias par les fuyards, entre lesquels était Nicanor lui-même. Cet homme, qui avait promis de payer le tribut aux Romains par la vente des habitants de Jérusalem, voyant son armée perdue, avait quitté sa magnifique parure, pour se déguiser sous des habits d'esclave, et s'enfuir à travers le pays jusques à Antioche, où il arriva tout seul. Là, il publiait que les Juifs avaient Dieu pour protecteur, et qu'ils étaient invulnérables, parce qu'ils suivaient les lois qu'il leur avait données [2].

Lysias fut consterné. Néanmoins, à cause de l'importance que le roi mettait à cette entreprise, il leva, l'année suivante, une armée de soixante mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers, tous gens d'élite, se mit lui-même à leur tête, et les conduisit en Judée, résolu de ruiner le pays et d'exterminer les habitants. Il campait à Bethsura, dans la tribu de Juda, non loin de la frontière de l'Idumée, par laquelle il était venu.

Judas vint à sa rencontre avec dix mille hommes: et, invoquant le secours de Dieu, lui livra bataille, lui tua cinq mille hommes, et mit le reste en fuite. Lysias, voyant la déroute des siens et le courage des Juifs, et qu'ils étaient résolus à vivre avec honneur ou à mourir généreusement, s'en retourna à Antioche, et y leva de nouveaux soldats pour revenir en Judée plus fort qu'auparavant.

Voilà que nos ennemis sont vaincus, dirent alors Judas et ses frères, allons maintenant purifier les saints lieux et en faire la dédicace. Et toute l'armée s'assembla, et ils montèrent à la montagne de Sion ; et ils virent les lieux saints déserts, et l'autel profané, et les portes brûlées, et, dans le parvis, des ronces et des arbrisseaux, comme dans les bois ou sur les montagnes : et les appartements attenants au temple, détruits. Et ils déchirèrent leurs vêtements, et ils

[1] 1. Mach., 4. 2. Mach., 8. — [2] 2. Mach., 8, 34-36.

firent un grand deuil, et ils répandirent de la cendre sur leur tête; et ils tombèrent la face contre terre, et ils firent résonner les trompettes du signal, et poussèrent des cris jusqu'au ciel.

Alors Judas commanda une troupe d'élite, pour tenir en échec la garnison de la forteresse et l'empêcher de faire aucune sortie pendant qu'on purifierait le temple.

Pour cette purification, il choisit des prêtres sans tache et fidèles observateurs de la loi de Dieu. Ils nettoyèrent le sanctuaire, abattirent les autels que les païens y avaient élevés, emportèrent les pierres dans un lieu impur. Comme l'autel des holocaustes avait été profané, on délibéra sur ce que l'on en ferait, et on résolut de le détruire, mais d'en placer les pierres sur la montagne du temple jusqu'à ce qu'un prophète vînt déclarer ce qu'il fallait en faire. Ils prirent des pierres nouvelles, selon la loi, en bâtirent un autel nouveau, semblable au premier. Ils rebâtirent également le sanctuaire et ce qui était dans l'intérieur du temple; firent de nouveaux vases sacrés, un nouvel autel des parfums, un nouveau chandelier d'or à sept branches, une nouvelle table de pains de proposition, un nouveau voile pour mettre devant le Saint des saints. Lorsque tout fut prêt, on suspendit les voiles, on alluma les sept lampes du chandelier avec du feu nouveau tiré d'une pierre: on mit les pains sur la table sacrée, l'encens sur l'autel des parfums: et l'on offrit le sacrifice sur le nouvel autel des holocaustes, dont on fit la dédicace au bruit des cantiques, des harpes, des cinnors et des cymbales. Et tout le peuple se prosterna la face contre terre, et ils adorèrent, et ils bénirent jusques au ciel celui qui les avait sauvés. C'était l'an 148 de l'empire des Grecs, 163 ans avant Jésus-Christ, le même jour que l'autel avait été profané par l'idole de l'abomination trois ans auparavant, trois ans et demi après la désolation de la ville et du temple par Apollonius, et deux ans après que Judas eut pris le commandement en chef après la mort de son père. On célébra cette dédicace de l'autel pendant huit jours, avec beaucoup de réjouissances, et on décréta qu'on la célébrerait de même chaque année. Elle tombait en hiver: nous verrons le Christ lui-même y assister. En même temps Judas fortifia la montagne de Sion, l'environna de hautes murailles et de fortes tours, pour garantir le temple de toute profanation, soit de la part des ennemis qui étaient dans la citadelle, soit de la part de ceux qui pourraient venir d'ailleurs. Il fortifia également Bethsura, pour défendre le peuple contre l'Idumée.

Lorsque les nations d'alentour, qui s'attendaient à la ruine des Juifs et à l'extension de leur propre territoire, eurent appris que l'autel et le sanctuaire avaient été rebâtis comme auparavant, elles en

ressentirent un violent dépit, et résolurent d'exterminer ceux de la race de Jacob qui étaient parmi eux. Judas parut se multiplier pour venir au secours de ses frères. Il attaqua Timothée et Bacchide, qui commandaient au delà du Jourdain ; leur tua vingt mille hommes, se rendit maître de plusieurs places fortes ; fit un butin immense, qu'il partagea également entre les malades, les orphelins, les veuves et même les vieillards. Les armes des ennemis furent mises en réserve dans des lieux fortifiés, et le reste des dépouilles transporté à Jérusalem. Pendant qu'on y rendait des actions de grâces pour cette victoire, on découvrit qu'un certain Callisthène, qui avait brûlé les portes sacrées, s'était réfugié dans une maison, et on l'y brûla, lui rendant ainsi le digne salaire de ses impiétés [1]. Judas marcha ensuite contre les Iduméens et contre les Ammonites, et, après de brillantes victoires, revint en Judée.

A peine y était-il, que les Juifs de Galaad lui envoyèrent des lettres pour réclamer son secours, parce que toutes les nations de ce pays s'étaient rassemblées pour les perdre, que déjà elles avaient tué près de mille hommes, et emmené en captivité leurs femmes et leurs enfants. Ces lettres n'étaient pas encore lues, lorsqu'il arriva d'autres messagers de Galilée, qui avaient leurs habits déchirés, et qui apportaient de semblables nouvelles, disant que ceux de Ptolémaïde, de Tyr et de Sidon s'étaient assemblés contre eux, et que toute la Galilée était pleine d'étrangers qui les voulaient perdre. Judas, ayant assemblé le peuple pour délibérer là-dessus, dit à son frère Simon : Prends des guerriers d'élite avec toi, et va, et délivre tes frères qui sont dans la Galilée ; moi et mon frère Jonathas, nous irons en Galaad. Et il laissa Joseph, fils de Zacharie, et Azarias, chefs du peuple, pour garder la Judée avec le reste des troupes, et il leur donna cet ordre : Gouvernez le peuple, mais ne combattez point contre les nations jusqu'à ce que nous soyons revenus.

Simon, avec trois mille hommes choisis, s'en alla dans la Galilée, battit plusieurs fois les ennemis, leur tua trois mille hommes, poursuivit le reste jusqu'à la porte de Ptolémaïde, emporta leurs dépouilles; prit avec lui les Juifs de la Galilée, avec leurs femmes et leurs enfants, et tout ce qui leur appartenait, et les amena en Judée avec de grandes réjouissances.

Judas Machabée, et son frère Jonathas, avec huit mille hommes, passa le Jourdain; prit la ville et la citadelle de Bosor ou Bosra, les villes de Maspha, Casbon, Mageth et autres de Galaad; battit une seconde fois Timothée et les Arabes, emporta d'assaut les villes de

[1] 2. Mach., 8, 30-33.

Carnaïm et d'Éphron; assembla tous les Israélites qui étaient en Galaad, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, avec leurs femmes et leurs enfants; les amena sains et saufs sur la montagne de Sion, où ils offrirent des holocaustes en actions de grâces de ce qu'ils étaient revenus en paix sans qu'aucun d'eux eût péri.

Pendant que Judas était avec Jonathas au delà du Jourdain, et Simon dans la Galilée, devant Ptolémaïde, Joseph, fils de Zacharie, et Azarias voulurent aussi se faire un nom; et, malgré la défense qu'ils avaient reçue, ils attaquèrent la ville de Jamnia. Gorgias, qui y commandait, fit une sortie, leur tua deux mille hommes, et mit tout le reste dans une entière déroute. Ils n'étaient pas de la race de ces hommes par qui le Seigneur a sauvé Israël. Les guerriers de Judas, au contraire, furent en grand honneur dans tout le peuple et parmi toutes les nations où leur nom se fit entendre, et l'on accourait à leur rencontre avec de grandes acclamations de joie [1].

Tandis que tout cela se passait en Judée, Antiochus, après avoir vaincu Artaxias, roi d'Arménie, s'était rendu en Perse pour recueillir le tribut qu'on avait négligé de payer. Il apprit que la ville d'Élymaïs avait de grandes richesses en or et en argent; que, dans son temple surtout, il y avait des trésors immenses laissés par Alexandre. Il y alla dans le dessein de prendre la ville et de la piller avec son temple, comme il avait fait à Jérusalem. Mais, avertis de son dessein, les habitants prirent les armes et le repoussèrent honteusement. Il se retira à Ecbatane, outré de cette disgrâce. Là il reçut, pour surcroît de douleur, la nouvelle de ce qui venait d'arriver, en Judée, à Nicanor et à Timothée. Transporté de rage, il se met en chemin pour venir en diligence, faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de sa colère. En s'avançant ainsi vers Babylone, qui se trouvait sur sa route, il reçoit de nouveaux messagers qui lui apprennent la défaite et la fuite de Lysias, et comment les Juifs avaient repris le temple, abattu les autels et les idoles qu'il y avait placés, et rétabli leur ancien culte. Sa rage redouble : il commande à celui qui conduit son char de le mener à toute bride, afin d'arriver plus tôt sur les lieux, pour assouvir sa vengeance et faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. Pendant qu'il proférait ces paroles orgueilleuses, la vengeance de Dieu l'atteignit. A peine sont-elles sorties de sa bouche, qu'il se sent frappé d'un mal incurable qui le saisit dans les entrailles, avec des tourments que rien ne peut adoucir. Il ne veut toutefois ni s'arrêter ni aller plus lentement. Au contraire, ne respirant que feu et flamme contre les Juifs, il commande

[1] I. Mach., 5, 1-64.

qu'on précipite son voyage. Mais, dans sa course rapide, il tombe de son char, tout son corps est froissé, tous ses membres meurtris. Lui, qui croyait, dans son orgueil, pouvoir commander aux flots de la mer, et peser dans une balance les montagnes les plus hautes, on est obligé de le coucher dans une litière, dont il ne peut pas même longtemps supporter le branle. Il faut la faire arrêter à Tabes, petite ville dans les montagnes de la Parétacène, sur les frontières de la Perse et de la Babylonie. On le met au lit, et il y souffre des douleurs horribles. Un abcès se crève dans la partie inférieure de son corps; des vers en sortent sans nombre, qui le rongent vivant; sa chair pourrie tombe en lambeaux, avec une infection, qui se répand jusque dans son armée. Alors il commence à descendre de ce grand orgueil à la connaissance de lui-même, averti de ce qu'il était par la plaie de Dieu. Et, lorsqu'il ne lui fut plus possible de supporter sa propre puanteur, il dit enfin : Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. Ce méchant priait l'Éternel, de qui il ne devait pas obtenir miséricorde, du moins pour ce monde. Cette même ville, qu'il se hâtait naguère d'aller raser, il fait vœu de la rendre populeuse et libre; ces mêmes Juifs, qu'il avait jugés indignes de la sépulture et qu'il voulait donner en proie, ainsi que leurs petits enfants, aux oiseaux du ciel et aux bêtes farouches, il promet de les égaler aux Athéniens; ce temple, qu'il avait pillé auparavant, il s'engage à l'orner de dons précieux, à y multiplier les vases sacrés et à fournir, de ses revenus, les dépenses nécessaires aux sacrifices, et même à se faire Juif et à parcourir la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. A la fin, ses douleurs ne cessant point, et n'espérant plus de guérir, il écrivit aux Juifs la lettre suivante, en forme de supplication.

« Aux excellents Juifs, ses concitoyens :

« Salut, santé et prospérités de tout genre;

« Le roi et prince Antiochus.

« Si vous êtes en santé, vous et vos enfants, et si tout vous réussit comme vous le souhaitez, j'en rends de très-grandes grâces à Dieu, mettant mes espérances dans le ciel.

« Étant maintenant dans la langueur, et n'ayant pour vous que des sentiments d'affection, à cause de l'honneur et de la bienveillance que je me souviens que vous m'avez témoignés autrefois : dans cette grande maladie dont je me suis trouvé surpris, lorsque je revenais de Perse, j'ai cru nécessaire de pourvoir à la sûreté commune de tous. Ce n'est pas que je désespère de ma santé : j'ai, au contraire, une grande confiance que je reviendrai de ma maladie. Mais ayant considéré que mon père lui-même, lorsqu'il marchait

avec son armée dans les provinces supérieures, déclara qui devait régner après lui, afin que s'il arrivait quelque malheur, ou si on venait à publier quelque fâcheuse nouvelle, ceux qui étaient dans les provinces ne pussent être troublés, sachant à qui étaient confiées les affaires ; considérant de plus que ceux qui sont proches de nous et les plus puissants de nos voisins observent les temps favorables à leurs desseins et se préparent à profiter des conjonctures qui leur seront propres, j'ai désigné mon fils Antiochus pour régner après moi, lui que j'ai souvent recommandé à plusieurs d'entre vous, lorsque j'étais obligé de me transporter dans les hautes provinces de mes États. Je lui ai écrit ce qui est joint ci-dessous. Je vous prie donc et vous conjure, vous souvenant des bienfaits que vous avez reçus de moi en public et en particulier, de garder chacun sa bienveillance envers moi et envers mon fils. Car j'ai confiance qu'il sera doux et humain, selon mes intentions, et qu'il vous donnera des marques de sa bonté. »

Après avoir écrit cette lettre et confessé dans les tourments que Dieu seul est Dieu, ainsi que le lui avait prédit le plus jeune des sept martyrs, cet homicide et ce blasphémateur, frappé d'une terrible plaie, comme il avait lui-même frappé les autres, mourut sur des montagnes, dans une terre étrangère, d'une mort misérable [1].

Le bruit public apprit bientôt sa mort aux Juifs de Jérusalem. Ce premier bruit y ajoutait certaines circonstances qui ne se sont pas trouvées tout à fait exactes. On disait qu'il avait péri dans le temple même de Nanéa, trompé par la ruse des prêtres de cette idole. Nanéa paraît un nom de Diane, autrement Anaïs ou Anaï, honorée dans le temple d'Élymaïs. Ce temple étant extrêmement riche, en particulier des dons d'Alexandre le Grand, Antiochus y vint pour épouser la déesse et recevoir toutes ces richesses comme sa dot. Les prêtres les lui montrèrent. Mais quand il fut entré dans le temple avec un petit nombre des siens, ils fermèrent les portes, l'accablèrent, lui et ceux qui l'accompagnaient, d'une grêle de pierres, déchirèrent leurs corps, leur coupèrent la tête, et les jetèrent dehors. Voilà ce que publiait la renommée dans le premier moment. Judas Machabée, le sénat et le peuple de Jérusalem en écrivirent au prêtre Aristobule, précepteur du roi d'Égypte, Ptolémée-Philométor, pour l'inviter à remercier le Seigneur avec eux de leur délivrance, et à célébrer également la fête de la purification du temple et de la dédicace de l'autel nouveau. Il y avait un puissant motif pour mander promptement la nouvelle en Égypte. Philométor avait eu bien à souffrir d'Antiochus : il pouvait

[1] 2. Mach., 9.

espérer, après cette mort, de récupérer la Palestine et la Célésyrie. Lui transmettre les premiers cette nouvelle, c'était non-seulement lui faire plaisir, mais s'assurer sa bienveillance.

Cette lettre est citée dans le premier chapitre du second livre des Machabées, à la suite d'une autre écrite plus tard par les Juifs de Jérusalem et de la Judée à leurs frères d'Égypte [1]. Entre les deux lettres se trouve la date de l'année 188 de l'empire des Grecs, 123 avant Jésus-Christ. Comme les anciens ne mettaient point la date au commencement de leurs lettres, l'année 188 n'est point la date de la seconde, écrite par Judas Machabée l'année même de la mort d'Antiochus, 149 de l'empire des Grecs; mais celle de la première, écrite trente-neuf ans plus tard, et trente-cinq ans après la mort de Judas. Ceux qui ont appliqué la date de 188 à la seconde, se sont fait mal à propos une difficulté insoluble de chronologie.

Peu avant sa mort, Antiochus appela Philippe qui avait été élevé avec lui, le nomma régent du royaume, lui remit les insignes de la royauté, le diadème, le manteau et l'anneau, et lui recommanda l'éducation de son fils Antiochus, âgé de neuf ans [2]. Mais l'exécution de tout cela n'était pas facile. Avant de partir pour l'Orient, Antiochus avait nommé Lysias lieutenant des provinces depuis l'Euphrate jusqu'à l'Égypte, lui avait recommandé son fils et confié la moitié de son armée. Philippe ne crut donc pas prudent de retourner tout droit à Antioche; mais, portant avec lui le corps du roi, il se rendit en Égypte, auprès de Ptolémée-Philométor, dont la mère Cléopâtre avait été sœur d'Antiochus-Épiphane. Il espérait que Philométor lui donnerait du secours contre Lysias, qui ne tarda pas, aussitôt qu'il apprit la mort du roi, de placer sur le trône le jeune Antiochus, avec le surnom d'Eupator, c'est-à-dire né d'un père illustre. Dans la vérité, ce trône n'appartenait pas plus au fils qu'il n'avait appartenu au père; mais à Démétrius, fils de Séleucus-Philopator, qui était encore à Rome, où son père l'avait envoyé en otage à l'âge de dix ans. Séleucus étant mort cette année-là même, Démétrius aurait dû alors déjà parvenir à la couronne. Mais les Romains favorisèrent Antiochus, frère du roi défunt, parce qu'il avait été élevé à Rome et qu'il était grand admirateur des coutumes romaines. Ils le laissèrent en conséquence monter sur le trône, sous prétexte que son neveu, Démétrius, était un enfant. Maintenant qu'ils voient dans ce même Démétrius, âgé de vingt-trois ans, un jeune homme plein d'esprit et de courage, ils favorisent l'enfant de neuf ans, refusent à Démétrius la permission d'aller en Asie, déclarent

[1] 2. Mach., 1, 10-18. — [2] 1. Mach., 6.

Antiochus-Eupator pupille du peuple romain, et envoient même des ambassadeurs ou plutôt des tuteurs pour régler les affaires du royaume de Syrie.

Ptolémée-Macron, fils de Dorymène, gouverneur de Célésyrie, qui auparavant avait été un ennemi acharné des Juifs, réfléchit à l'injustice qu'on leur avait faite et conseilla la paix. Mais ses ennemis le rendirent suspect à la cour de Syrie. Il avait livré au roi défunt, par trahison, l'île de Chypre, dont le roi d'Égypte lui avait confié le gouvernement; et c'est une punition naturelle des traîtres, que ceux-là mêmes ne se fient pas en eux, pour lesquels ils ont trahi leur devoir. On lui ôta son commandement pour lui en donner un moindre; ce qui le piqua et lui fit prendre du poison. Gorgias fut nommé à sa place.

Les Iduméens, renforcés par des Juifs apostats, recommencèrent en même temps à inquiéter les vrais Israélites, et leur prirent quelques forteresses. Mais Judas les surprit, leur enleva beaucoup de places fortes, et leur tua près de vingt mille hommes. Neuf mille Iduméens s'étant jetés dans deux lieux très-fortifiés, il envoya contre eux trois capitaines avec autant de corps de troupes. Mais une de ces troupes se laissa corrompre par l'ennemi, ce qui fit manquer l'entreprise. Judas le sut, punit les coupables et prit d'assaut les deux forts.

Alors Timothée, ce général syrien que Judas avait déjà vaincu précédemment, marcha avec une armée considérable contre Jérusalem. Judas pria l'Éternel avec ses guerriers, ils répandirent de la cendre sur leurs têtes, se couvrirent de cilices et se prosternèrent devant l'autel afin que l'Éternel leur fût propice, et que, comme dit la loi, il fût l'ennemi de leurs ennemis et l'adversaire de leurs adversaires. Après quoi ils marchèrent à l'ennemi. Au plus fort de la bataille, cinq cavaliers apparurent du ciel aux adversaires, sur des chevaux ornés de brides d'or, et ils précédaient les Juifs. Deux étaient aux côtés de Machabée et le protégeaient de leurs armes. Ils lançaient des traits et des foudres contre les ennemis, qui, frappés d'aveuglement et mis en désordre, tombaient les uns sur les autres. Il y en eut de tués vingt mille cinq cents fantassins et six cents cavaliers. Timothée s'enfuit à Gazara, citadelle fortifiée que commandait son frère Chéréas. Judas les assiégea. Les ennemis, se confiant en la force du lieu, vomissaient des malédictions et des paroles infâmes. Vingt jeunes gens, irrités de ces blasphèmes, se lèvent, escaladent la muraille, tuent ce qui se rencontre devant eux; d'autres les suivent; la citadelle est prise; Timothée, qui s'était caché dans une citerne, est mis à mort avec Chéréas et un autre ca-

pitaine nommé Apollophane. Après cet exploit, les vainqueurs, au milieu de leurs hymnes et de leurs acclamations, bénirent l'Éternel qui avait fait de si grandes choses en Israël et leur avait donné la victoire[1].

Lysias, régent du royaume de Syrie et lui-même de la famille royale, supportait avec peine tant de revers. Il marcha de nouveau en personne contre les Juifs avec une armée formidable de quatre-vingt mille fantassins, toute la cavalerie syrienne, et quatre-vingts éléphants. Il comptait prendre Jérusalem, en faire une demeure pour les gentils, tirer de l'argent de son temple comme de tous les autres temples des gentils, et vendre tous les ans la dignité de grand prêtre. Il campa devant Bethsura, qui était à peu près à six lieues de Jérusalem.

Lorsque Judas et les siens connurent que les ennemis attaquaient cette forteresse, ils prièrent le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël. Ils sortirent avec un courage assuré de Jérusalem. A peine avaient-ils quitté la ville, qu'un cavalier parut avec une robe blanche, des armes d'or, marchant devant eux et agitant sa lance. A cet aspect, tous ensemble bénirent la miséricorde de l'Éternel, pleins de confiance et prêts à combattre, non-seulement les hommes, mais les bêtes les plus farouches, et à passer au travers des murailles de fer. Ils se précipitèrent sur les ennemis comme des lions, en tuèrent onze mille fantassins et seize cents cavaliers : tous les autres furent mis en déroute ; la plupart ne se sauvèrent que blessés et sans armes. Lysias lui-même s'enfuit honteusement.

Après tant de défaites, Lysias, qui n'était pas un insensé, ne put méconnaître que ce peuple était sous la protection de Dieu : il envoya donc vers eux, leur offrit la paix, promit des conditions équitables et l'amitié du roi. En effet, toutes les demandes que Judas fit pour le peuple lui furent accordées. Lysias écrivit une lettre de bienveillance aux Juifs, ainsi que le roi lui-même, permettant à ceux qui en auraient envie de voyager librement dans les provinces de son empire, d'y vaquer à leurs affaires avec l'assurance de n'être pas gênés dans leurs usages. Les ambassadeurs de Rome même écrivirent des lettres en ces termes : « Quintus-Memmius et Titus-Manlius, ambassadeurs des Romains, au peuple des Juifs salut. Ce que Lysias, le cousin du roi, vous a promis, nous vous le promettons nous-mêmes. Mais quant à ce qu'il a jugé devoir être rapporté au roi, envoyez en hâte quelqu'un, après en avoir conféré

[1] 2. Mach., 10, 12-38.

aussitôt entre vous, afin que nous en délibérions comme il vous convient : car nous allons à Antioche. C'est pourquoi hâtez-vous de nous récrire, afin que nous soyons informés de ce que vous souhaitez. Portez-vous bien [1]. »

Cette lettre, ainsi que celle du roi, est datée, non pas au commencement, mais à la fin, du quinzième du mois de Xantique, l'an 148 : celle de Lysias, du vingt-quatrième du mois de Dioscore, de la même année. Ce nom de Dioscore ou Dioscorus, équivalent de Gémeaux, paraît un surnom que les Macédoniens donnaient au mois du printemps qui commençait à l'entrée du soleil dans le signe des Gémeaux. L'an 148 de l'ère des Grecs désigne l'année 163 avant Jésus-Christ, cette ère ayant commencé l'année 311. Mais ici se présente une difficulté en apparence très-grave. Dans le premier livre des Machabées [2], il est dit qu'Antiochus-Épiphane mourut l'an 149 des Grecs, c'est-à-dire l'an 162 avant Jésus-Christ : et voilà que dans le second livre, la lettre de son fils, qui parle de cette mort, est datée de l'année 148, c'est-à-dire de l'année d'auparavant. Pour voir la difficulté disparaître, il suffit de se rappeler que l'auteur du premier livre commence ses années au printemps, et l'auteur du second à l'automne. Antiochus étant mort à l'entrée du printemps, il mourut, pour l'auteur du premier livre, au commencement de l'année 149 : tandis que les six mois suivants, durant lesquels la paix se fit avec les Juifs, sans doute assez promptement, et à cause de la volonté expresse du roi défunt, et à cause de l'état incertain du nouveau, appartiennent encore tout entiers, pour l'auteur du second livre, à l'année 148 [3].

Après la conclusion de la paix et le départ de Lysias, les Juifs se mirent à cultiver leurs terres. Mais il parut bientôt que cette paix ne serait pas de longue durée : car les gouverneurs syriens de ces provinces ne leur laissaient point de repos. Les habitants de Joppé, qui comptaient sans doute sur l'impunité de la part de ces hommes, noyèrent traîtreusement deux cents Juifs de tout sexe et de tout âge, qu'ils avaient invités à monter sur de petits navires, probablement sous prétexte d'une fête publique ou d'un banquet qu'ils voulaient leur offrir. Judas, l'ayant appris, marcha contre les meurtriers de ses frères, mit de nuit le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive ceux qui avaient échappé au feu. Ensuite, ayant su que ceux de Jamnia, ville maritime des Philistins, voulaient en faire autant aux Juifs qui habitaient parmi eux, il surprit également leur port pendant

[1] 2. Mach., 11. — [2] 1. Mach., 6, 16. — [3] *Chronol. des Mach.*, par M. Gibert. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 43.

la nuit, y mit le feu et incendia les vaisseaux. De là, il marcha contre le général syrien, Timothée, que l'on croit le fils de Timothée tué à Gazara ; fut assailli en route par une troupe de cinq mille cinq cents Arabes, les battit, leur accorda la paix sur leur demande, passa le Jourdain, prit Hesbon, nommé aussi Caspis, atteignit Timothée qui s'avançait contre lui avec une armée considérable. Mais aussitôt que cette armée aperçut la première cohorte de Judas, elle fut saisie d'une terreur soudaine, se mit à fuir en désordre, et les Juifs en tuèrent près de trente mille. Timothée tomba entre les mains de deux capitaines de Judas, Dosithée et Sosipater, qui, sur ses instantes prières, lui laissèrent la vie, en lui faisant promettre avec serment de rendre la liberté aux prisonniers juifs. Par cette victoire, Judas fut maître de tout le pays de Galaad. Il conquit encore plusieurs villes, épargna, remercia même la ville des Scythes ou Scythopolis de l'humanité qu'elle avait toujours témoignée aux Juifs qui demeuraient dans son enceinte, et revint à Jérusalem célébrer la fête de la Pentecôte.

Après la fête, il marcha contre les Iduméens et leur commandant syrien Gorgias. Celui-ci, dans un combat, fut pris par un cavalier juif, du nom de Dosithée, qui le saisit par le manteau ; mais un cavalier thrace s'élança sur lui et lui coupa l'épaule. Gorgias s'échappa ainsi. Son armée résistait encore ; mais Judas invoqua l'Éternel, enflamma les siens par des chants de guerre. L'ennemi fut mis en fuite. Cependant quelques Juifs avaient péri. Judas conduisit sa troupe dans la cité d'Odollam, où ils se purifièrent, selon la coutume, et solennisèrent le sabbat.

Le jour suivant, étant venus pour enlever les morts et les déposer dans le sépulcre de leurs pères, ils trouvèrent sous les tuniques de ceux qui avaient été tués des choses qui avaient été consacrées aux idoles de Jamnia, et auxquelles la loi défendait aux Juifs de toucher. Il fut donc manifeste à tous que c'est pour cela qu'ils avaient été tués. Et tous bénirent le juste jugement de l'Éternel, qui avait révélé les choses secrètes, et ils le supplièrent d'effacer le péché qui avait été commis. Judas exhortait le peuple à se préserver du péché, en voyant devant leurs yeux ce qui était arrivé à cause du péché de ceux qui avaient succombé. Puis, après avoir fait une collecte, il envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent, afin qu'on offrît un sacrifice pour le péché des morts, agissant très-bien et pensant religieusement sur la résurrection. Car s'il n'avait pas eu l'espoir que ceux qui venaient de succomber ressusciteraient un jour, il eût été superflu et niais de prier pour les morts. Mais il considérait qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui se sont endormis dans la piété. Pensée sainte et pieuse ! C'est pour cela qu'il offrit un sacrifice d'ex-

piation pour ceux qui étaient morts, afin qu'ils fussent absous de leurs péchés [1].

Telles sont les paroles et les réflexions de l'écrivain sacré, traduites du grec, et les mêmes, à la tournure près, que dans le latin. On y voit, avec la foi de la résurrection, la piété pour les morts : piété touchante, dont on trouve la pratique chez les païens mêmes, la doctrine chez leurs plus grands philosophes, Socrate et Platon, mais qui nous révèle toute sa beauté dans l'Église catholique. Cette Église embrasse les vivants et les morts, le temps et l'éternité. Ceux de ses enfants qui triomphent dans le ciel, prient pour ceux qui combattent encore sur la terre, et ceux-ci pour leurs frères qui expient par leurs souffrances les restes de leurs fautes dans le lieu de purification. C'est vraiment la communion ou la commune et fraternelle union des saints. Aussi, dans cette Église, la fête de tous les saints est-elle immédiatement suivie de la fête des morts. Les hérétiques, qui ont calomnié cette piété universelle, n'ont prouvé qu'une chose, c'est qu'ils ignorent encore plus la charité que la vérité.

La charité de Judas-Machabée était complète. Après avoir prié pour ceux de ses frères qui, bien que coupables en quelque chose, étaient cependant morts pour Dieu et la patrie, il entreprit de délivrer entièrement la cité sainte. Les Syriens occupaient toujours la forteresse, d'où ils incommodaient extrêmement ceux qui venaient au temple. Judas résolut de les assiéger, et il éleva des terrasses et dressa des machines. Quelques Juifs apostats qui étaient dans la place, la voyant si vivement pressée, et sachant bien qu'il n'y aurait point de quartier pour eux si elle était prise, trouvèrent le moyen de s'en échapper, et allèrent à Antioche représenter au roi et à son conseil l'extrémité où ils étaient réduits. Le roi et Lysias assemblèrent une armée de cent mille fantassins, vingt mille cavaliers, trois cents chariots de guerre et trente-deux éléphants dressés aux combats. Ces animaux étaient partagés par légions. Chaque éléphant était accompagné de mille hommes armés de cuirasses et de casques d'airain, et de cinq cents cavaliers d'élite. Et sur chaque animal était une forte tour de bois, destinée à le mettre à couvert, ainsi que des machines ; et, dans chaque tour, trente-deux des plus vaillants hommes, qui combattaient d'en haut, et un Indien conduisait l'animal.

Pline nous parle de vingt éléphants que César fit combattre dans l'arène contre cinq cents fantassins et cinq cents cavaliers. Chaque éléphant portait une tour avec soixante combattants [2].

Le perfide Ménélaüs était dans le camp syrien, excitant de plus en

[1] 2. Mach., 12. — [2] Pline, l. 8, c. 7.

plus le jeune roi à la guerre, dans l'espoir d'être élevé à la principauté. Mais Lysias, ayant appris à connaître le fourbe, fit entendre au roi qu'il était la cause de tous les maux. Il fut condamné à un supplice emprunté des Perses. On le précipita dans une tour creuse, qui était remplie de cendre jusqu'à une certaine hauteur, et où la cendre était mise en mouvement par une roue, jusqu'à ce que le criminel fût étouffé. Ainsi périt dans la cendre ce sacrilége qui avait commis tant de crimes contre l'autel de Dieu, dont le feu était saint et la cendre sainte.

Judas, ayant appris l'arrivée du roi, commanda au peuple d'invoquer l'Éternel nuit et jour; car ils avaient à craindre d'être privés de la loi, de la patrie et du saint temple. Ensuite, de l'avis des sénateurs, il marcha au-devant de l'ennemi, et, exhortant les siens à combattre jusqu'à la mort pour les lois, pour le temple, pour la cité, pour la patrie et pour les citoyens, il établit son camp auprès de Modin. Puis, leur donnant pour mot d'ordre : *Victoire de Dieu*, il choisit les jeunes gens les plus forts, attaqua de nuit la tente du roi, et tua quatre mille hommes. Avec le jour commença une action régulière, où Éléazar, un des frères de Judas, mourut de la mort des héros. Parmi les éléphants, il en remarqua un couvert des ornements royaux et plus grand que les autres. Croyant que le roi était dessus, et se sacrifiant pour délivrer son peuple et s'acquérir un nom immortel, il pénètre à travers les rangs ennemis, tuant à droite et à gauche, transperce le ventre de l'éléphant, qui tombe sur lui et l'écrase en mourant.

Les Juifs tuèrent encore six cents Syriens. Toutefois, cédant au grand nombre, ils se retirèrent en bon ordre sur Jérusalem. Le roi vint assiéger Bethsura. Les habitants repoussèrent plusieurs fois ses troupes et brûlèrent ses machines. A deux reprises, il leur offrit une capitulation honorable, qu'ils acceptèrent enfin, faute de vivres, parce que c'était la septième année, l'année du sabbat et du repos de la terre.

Antiochus conduisit son armée devant Jérusalem, qui soutint un long siége, opposa machines à machines. Mais, pour la même raison qu'à Bethsura, les vivres y manquaient. Un incident inattendu vint assurer le triomphe des Juifs. Lysias apprit tout à coup que Philippe, nommé par Antiochus-Épiphane, peu avant sa mort, régent du royaume et de son fils, marchait sur Antioche. Philippe avait été chercher du secours en Égypte contre Lysias, mais s'était vu trompé dans son attente, à cause de la discorde qui divisait les deux Ptolémées, Philométor et Physcon, régnant à la fois. Ne comptant plus sur une assistance étrangère, il s'était mis à la tête de l'armée qu'É-

piphane avait conduite en Orient, et marchait vers la capitale. Cette nouvelle consterna Lysias. Afin de pouvoir comprimer Philippe avant qu'il devînt trop puissant, il persuada au jeune roi de conclure la paix avec les Juifs. On n'usa donc plus que de supplications et de soumissions à leur égard, on jura toutes les conditions qui parurent justes; et, après cette réconciliation, le roi offrit un sacrifice, honora le temple, y fit des dons, embrassa Machabée, lui remit la forteresse, le déclara prince et commandant de tout le pays, depuis Ptolémaïde jusqu'à la frontière d'Égypte. Cependant, avant de partir, il fit abattre, contre sa parole donnée, les murs qui environnaient la montagne de Sion et qui étaient très-forts. Il retourna en grande hâte à Antioche, où Philippe s'était déclaré roi, reprit la ville et fit mettre Philippe à mort. C'était l'an 150 des Grecs, 161 avant Jésus-Christ [1].

Cependant le peuple romain avait envoyé au jeune roi de Syrie trois ambassadeurs, ou plutôt trois tuteurs. Le premier était Octavius, un des ancêtres de l'empereur Octave ou Auguste. Il trouva que la Syrie avait plus de vaisseaux et plus d'éléphants qu'il ne lui était permis, d'après le traité conclu entre Antiochus le Grand et les Romains. Il fit couper le nerf aux éléphants, et incendier les vaisseaux qui dépassaient le nombre. Ces manières soulevèrent l'indignation publique. Un certain Leptine le surprit et le tua. Lysias fut soupçonné d'être complice. Il envoya aussitôt une ambassade à Rome pour justifier le roi d'avoir eu aucune part à ce meurtre : mais le sénat renvoya les ambassadeurs sans leur faire aucune réponse.

Démétrius, à qui le trône de Syrie appartenait légitimement, mais qui était retenu comme otage à Rome, crut l'occasion favorable. Une seconde fois il demanda au sénat la permission de retourner dans le royaume de son père : une seconde fois le sénat lui refusa cette permission. Alors, d'après le conseil de l'historien Polybe, qui était en même temps un homme d'État et de guerre, il se sauva secrètement et vint débarquer à Tripoli en Syrie. Le bruit se répandit aussitôt que c'était le sénat même qui l'avait envoyé prendre possession de ses États. On regarda Eupator comme perdu ; tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Enfin, ses propres soldats l'arrêtèrent, ainsi que Lysias, pour les amener au nouveau roi, et, celui-ci ayant refusé de les voir, ils les mirent à mort. En sorte que Démétrius monta sans opposition et en peu de jours sur le trône de ses pères. Les Babyloniens lui donnèrent le nom de Soter ou Sauveur, parce qu'il les délivra de deux oppresseurs qu'Antiochus-Épiphane leur avait imposés.

[1] 1. Mach., 6. 2. Mach., 13.

A peine était-il sur le trône, que les Juifs apostats vinrent implorer son secours. A leur tête était un certain Alcime, qui auparavant avait été grand prêtre, mais s'était profané volontairement dans les temps de la confusion. Voyant que, du côté des Juifs, il n'y avait plus de ressource pour lui ni d'accès à l'autel, il vint vers le roi Démétrius, lui offrant une couronne d'or, une palme et des rameaux d'olivier, qui semblaient appartenir au temple. Le premier jour, il garda le silence; mais bientôt, appelé au conseil du roi, il lui représenta Judas et ses frères comme les ennemis de son empire, comme ayant tué ou chassé tous ses amis ; car j'ai moi-même été dépouillé de la gloire de mes pères, c'est-à-dire du souverain sacerdoce, et c'est ce qui m'a obligé de venir ici, premièrement pour garder la fidélité que je dois au roi en ce qui regarde ses intérêts, et pour procurer aussi l'avantage de mes concitoyens. Car tant que Judas vivra, il est impossible qu'il y ait aucune paix dans l'État. A ces paroles, les courtisans, qui haïssaient Machabée, joignirent les leurs, et animèrent ainsi le roi contre lui.

Démétrius nomma Bacchide gouverneur des provinces en deçà de l'Euphrate, et l'envoya avec Alcime à la tête d'une armée en Judée. Les deux chefs tentèrent, par de fausses négociations de paix, de surprendre Judas et ses frères : mais ils n'eurent aucun égard à leurs paroles, voyant qu'ils étaient venus avec une puissante armée. Cependant plusieurs prêtres et scribes, et autres hommes pieux, se laissèrent tromper par Alcime ; ils se disaient : C'est un prêtre de la race d'Aaron qui vient à nous, il ne nous trompera pas. En effet, Alcime leur disait avec serment : Nous ne vous ferons aucun mal, à vous ni à vos amis. Mais sitôt qu'il les eut en son pouvoir, il en égorgea soixante. Cette perfidie révolta tout le peuple : Il n'y a ni vérité ni justice parmi eux, s'écriait-on ; car ils ont violé la parole qu'ils avaient donnée et le serment qu'ils avaient juré. Et un grand nombre se retirèrent de leur parti. Bacchide en fit prendre quelques-uns du peuple, qu'il mit à mort et jeta dans un grand puits. Il assiégea ensuite une forteresse nommée Betzecha, probablement sans beaucoup de succès ; car il se rendit bientôt vers le roi, laissant l'armée à Alcime, auprès duquel se rassemblèrent tous les Juifs apostats. Ce dernier devint le fléau de sa patrie. Mais dans peu Judas réprima si bien ses violences, qu'il s'en retourna pour animer le roi par de nouvelles plaintes contre les Juifs.

Démétrius envoya Nicanor, un des grands de son empire, avec des forces considérables et avec l'ordre de prendre Judas et d'établir Alcime souverain prêtre du grand temple. Nicanor, probablement le même que nous avons déjà vu en Judée sous Antiochus-Épiphane,

essaya d'abord de prendre Judas par la ruse ; mais il n'y réussit pas. Une action s'engagea entre les troupes de Simon, frère de Judas, et celles de Nicanor, dans laquelle, après un combat opiniâtre, la victoire paraît s'être déclarée pour les Syriens, mais de telle sorte que Nicanor perdit l'envie de tenter de nouveau le sort d'une bataille. Étonné de la valeur des Juifs, il leur envoya trois députés, pour leur donner la main droite et recevoir la leur, c'est-à-dire traiter de la paix. La délibération ayant duré longtemps, Machabée en référa à la multitude, et l'avis de tous fut de consentir à l'alliance. Les deux généraux prirent un jour pour en traiter secrètement entre eux, et des siéges furent apportés à chacun. Cependant Judas commanda aux siens de rester armés en des lieux opportuns, de peur de quelque surprise de la part des ennemis. La conférence se tint en la manière convenable. Nicanor vint demeurer à Jérusalem, sans y faire aucun mal, et renvoya les grandes troupes qui s'étaient assemblées. Il voyait toujours volontiers Judas, et se sentait une inclination particulière pour sa personne ; il le pria même de se marier et de songer à avoir des enfants. Judas se maria, jouit d'un grand repos ; et ils vivaient l'un et l'autre familièrement ensemble.

Alcime, se voyant trompé dans son criminel espoir par l'amitié et la bonne intelligence des deux généraux, vint vers Démétrius, et dit que Nicanor favorisait les intérêts de ses ennemis et qu'il lui avait donné, pour successeur dans la souveraine sacrificature, Judas, l'ennemi du royaume. Le roi écrivit à Nicanor qu'il était très-courroucé de l'alliance qu'il avait faite, et qu'il lui commandait d'envoyer au plus tôt Machabée prisonnier à Antioche. Nicanor fut consterné. Il supportait avec peine de rompre l'alliance convenue, sans avoir à se plaindre. Cependant, comme il ne pouvait résister au roi, il attendait le moment favorable pour accomplir son commandement. Mais Machabée s'étant aperçu que Nicanor le traitait plus durement qu'à l'ordinaire, et que lorsqu'ils s'abordaient, il lui paraissait plus fier qu'il n'avait accoutumé, il jugea bien que cette fierté ne pouvait avoir une bonne cause. C'est pourquoi, ayant rassemblé un petit nombre des siens, il se déroba de Nicanor et se montra bientôt à la tête de son héroïque armée. Nicanor l'attaqua, fut battu, perdit près de cinq mille hommes, et le reste se sauva dans la citadelle de Jérusalem.

Quelque temps après, Nicanor monta sur la montagne de Sion. Quelques-uns des prêtres et des anciens du peuple vinrent le saluer dans un esprit de paix, et lui montrèrent les holocaustes qui s'offraient pour le roi. Mais il les méprisa, se moqua d'eux, les traita comme des personnes profanes, et, plein d'orgueil, leur dit en colère et en jurant : Si on ne me livre Judas et son armée, aussitôt que je

serai revenu vainqueur, je brûlerai ce temple, je le raserai jusques aux fondements, je détruirai cet autel et j'élèverai en place un temple à Bacchus. Et il s'en alla plein de fureur, tandis que les prêtres, rentrés dans le lieu saint, disaient en pleurant : O Seigneur, vous avez choisi cette maison afin que votre nom y fût invoqué et qu'elle devînt une maison d'oraison et de prières pour votre peuple. Faites éclater votre vengeance contre cet homme et contre son armée, et qu'ils tombent sous le tranchant du glaive. Souvenez-vous de leurs blasphèmes, et ne permettez pas qu'ils subsistent longtemps sur la terre [1].

Dans ces conjonctures, Razias, l'un des plus anciens de Jérusalem, homme d'une bonne renommée, qui aimait la ville et qui, pour son affection, fut appelé le père des Juifs, fut accusé devant Nicanor. Il avait persévéré dans la loi des Juifs aux temps de la confusion, et il était prêt à donner son corps et son âme pour y persévérer jusqu'à la fin. Nicanor, voulant manifester sa haine contre les Juifs, envoya plus de cinq cents soldats pour le prendre. Il pensait qu'en se rendant maître de lui, il ferait un grand mal aux Juifs. Mais tandis que la multitude se précipitait en sa maison, rompait sa porte et y mettait le feu, lorsque déjà on était près de le saisir, il se frappa d'un glaive, aimant mieux mourir généreusement que d'être livré à des mains impies et de souffrir des outrages indignes de sa naissance. Mais comme, à cause de sa précipitation, il ne s'était point frappé d'un coup assuré, et que la foule entrait dans sa maison, il courut hardiment vers la muraille et se précipita lui-même au milieu de la foule, laquelle s'écartant tout à coup, il tomba sur la tête. Comme il respirait encore, plein du même courage, il se leva ; et quoique son sang coulât en abondance et qu'il fût couvert de plaies, il courut et traversa la multitude ; et, se tenant debout sur une pierre escarpée, ayant déjà perdu son sang, il saisit ses entrailles, et de ses deux mains les jeta sur la foule, demandant au souverain maître de la vie et de l'esprit de vouloir les lui rendre ; et il mourut ainsi [2].

Cette action de Razias a été jugée diversement : les uns l'ont condamnée comme un homicide de soi-même ; les autres l'ont justifiée, en lui supposant une inspiration particulière de Dieu ; d'autres l'ont excusée sur le trouble et l'exaspération où le jeta cette irruption soudaine. Tous conviennent que s'ôter à soi-même la vie, sans l'ordre de celui qui nous l'a donnée, c'est le même crime que de l'ôter à son prochain.

Nicanor, ayant su que Judas était en Samarie, forma le dessein de

[1] 1. Mach., 7. 2. Mach., 14. — [2] *Ibid.*

l'attaquer de toutes ses forces un jour de sabbat. Les Juifs, qui le suivaient par nécessité, lui dirent : N'agissez pas d'une manière si féroce et si barbare : mais honorez le jour qu'a sanctifié celui-là même qui voit toutes choses. Le malheureux demanda : Est-il Seigneur dans le ciel, celui qui a commandé de garder le jour du sabbat ? — Oui, répondirent-ils, il est le Seigneur vivant, il est le Seigneur dans le ciel, celui qui a commandé de fêter le septième jour. — Eh bien, répliqua l'impie, moi, je suis seigneur sur la terre et je vous commande de prendre les armes et d'accomplir les ordres du roi. Toutefois il ne put venir à bout de son entreprise.

Pendant qu'il était campé à Bethzoron, petite ville de la tribu d'Éphraïm, il reçut des renforts de Syrie, ce qui porta son armée à trente-cinq mille hommes. Judas vint camper vis-à-vis avec une petite troupe de trois mille. Il priait avec foi. En même temps il exhortait les siens à ne pas s'épouvanter à la venue des nations, mais à se souvenir des secours qui leur avaient été donnés du ciel, et à espérer que la victoire leur viendrait encore de celui qui est tout-puissant. Il leur parla de la loi et des prophètes, et leur inspira ainsi une nouvelle ardeur. Il leur montra de plus la fourberie des nations et leur oubli des serments. Il les arma enfin tous, non point de lances, ni de boucliers, mais d'excellentes exhortations, particulièrement en leur racontant un songe digne de foi, qui les réjouit tous. Voici quelle était sa vision. Onias, le grand prêtre, sans doute le troisième du nom, qui avait été égorgé à Antioche, lui était apparu tendant les mains et priant pour tout le peuple des Juifs. Après, était venu un autre homme, vénérable par son âge, tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté. Et Onias avait dit : C'est là l'ami de ses frères et du peuple d'Israël ; voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité : c'est Jérémie, le prophète de Dieu. Et Jérémie, étendant sa main droite, donna à Judas un glaive d'or, disant : Prends cette sainte épée, qui est un don de Dieu, et avec elle tu extermineras les ennemis de mon peuple d'Israël.

Ainsi animés par les discours généreux de Judas, ils résolurent de livrer la bataille et de combattre vaillamment, parce que la sainte cité et le temple étaient en péril. L'inquiétude qu'ils avaient de leurs femmes, et de leurs enfants, et de leurs frères, était la moindre. Ceux qui étaient en la cité ne s'inquiétaient pas moins pour ceux qui allaient au combat.

Vis-à-vis se rangeait l'armée des Syriens. Machabée, voyant les armes diverses des ennemis, et les éléphants dressés, et la cavalerie sur les ailes, tendit ses mains vers le ciel, invoqua le Seigneur qui fait les merveilles, qui ne donne point la victoire selon la puissance des

armes, mais comme il lui plaît, à ceux qui en sont dignes. Et, priant, il dit : O Seigneur ! qui avez envoyé votre ange au temps d'Ézéchias, roi de Juda, et qui avez tué cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib ; maintenant, Dominateur des cieux, envoyez votre bon ange devant nous avec la crainte et la terreur de votre bras, afin qu'ils tremblent, ceux qui viennent en blasphémant contre votre saint peuple.

Cependant Nicanor et les siens s'approchèrent au bruit des trompettes et des chants. Et Judas et les siens, invoquant Dieu dans leurs prières, engagèrent la bataille ; ils combattaient de la main, mais ils priaient Dieu dans leurs cœurs. Nicanor fut tué des premiers. Le voyant mort, ses soldats jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les Juifs les poursuivirent durant une journée de chemin, depuis Adazer jusqu'à Gazara, sonnant des trompettes derrière eux pour annoncer leur victoire. Et les peuples de tous les villages de la Judée, qui étaient aux environs, sortirent, et, revenant attaquer de front ceux qui étaient demeurés derrière, ils les frappèrent du glaive, en sorte qu'il n'échappa pas un seul. Il n'y eut pas moins de trente-cinq mille hommes de tués ce jour-là.

Quand le combat fut fini et qu'ils s'en retournèrent joyeux, ils aperçurent Nicanor qui était tombé avec ses armes. Alors, poussant des cris, ils bénirent le Tout-Puissant dans la langue de leurs pères. Judas fit couper la tête à Nicanor, et sa main avec son épaule. Arrivé à Jérusalem, il assembla les Juifs et les prêtres, appela même ceux qui étaient dans la forteresse, leur montra la tête de l'impie, la fit suspendre à leurs yeux, ainsi que la main criminelle qu'il avait étendue contre la sainte maison du Dieu tout-puissant, et jeter aux oiseaux de proie la langue qui avait proféré ses blasphèmes. Et tous bénirent le Seigneur du ciel, disant : Béni soit celui qui a gardé son temple sans être profané ! Et ils décidèrent d'un commun accord qu'on célébrerait tous les ans cette victoire, le treizième jour du mois d'Adar ; ce que font encore maintenant les restes dispersés d'Israël [1].

La Judée jouit alors de quelque repos. Mais plus la victoire de Machabée était éclatante, plus il était à prévoir que Démétrius, jeune, ardent et capable, lorsqu'il ne se livrait point à l'intempérance, ferait de nouveaux et plus grands efforts pour accomplir sa résolution de subjuguer les Juifs. Judas, non moins prudent que valeureux, chercha un appui à son peuple dans l'alliance des Romains, dont les ambassadeurs s'étaient déjà une fois intéressés à sa cause.

[1] 1. Mach., 7. 2. Mach., 15.

La renommée publiait partout leurs victoires contre l'Espagne, contre les Gaulois, contre Philippe et Persée, roi de Céthim ou de Macédoine, contre Antiochus le Grand, qu'ils avaient réduit à payer tribut et à donner des otages, et contre plusieurs autres rois et peuples qui étaient venus les attaquer des extrémités de la terre. Ils avaient enfin exterminé et subjugué tous les royaumes et toutes les îles qui leur avaient résisté autrefois. En même temps, ils gardaient leurs alliances avec leurs amis et avec ceux qui se confiaient en eux. Ceux qu'ils voulaient faire régner, régnaient; ceux qu'ils ne veulent pas qui règnent, ils les dépouillent de la royauté. Cependant nul d'entre eux ne porte le diadème ; mais ils ont établi un conseil, où trois cent vingt sénateurs délibèrent toujours sur les affaires de la multitude. Ils confient, chaque année, leur souveraine magistrature à un seul homme pour commander dans tous leurs États ; et ainsi tous obéissent à un seul sans qu'il y ait d'envie ni de jalousie parmi eux. Voilà ce que publiait la renommée. Son récit, comme d'ordinaire, n'était peut-être pas tout à fait exact. Cependant ce qu'elle disait de la domination annuelle d'un seul peut bien s'entendre des consuls, qui, quoiqu'ils fussent deux, ne commandaient chacun qu'à leur tour.

Judas choisit donc Eupolème, fils de Jean, et Jason, fils d'Éléazar, et il les envoya à Rome pour faire alliance et amitié avec eux, et afin qu'ils les délivrassent du joug des Grecs qui réduisaient en servitude le royaume d'Israël. Et ils allèrent à Rome par un très-long chemin, et ils entrèrent dans le sénat, et ils dirent : Judas Machabée et ses frères, et le peuple des Juifs nous ont envoyés vers vous pour établir société et paix avec vous, et pour nous inscrire parmi vos alliés et vos amis. Et cette parole leur plut. Et voici la réponse qu'ils envoyèrent sur des tables d'airain à Jérusalem, afin qu'il y eût là un monument de paix et d'alliance envers eux : « Que les Romains et la na-
« tion des Juifs prospèrent à jamais sur mer et sur terre, et que le
« glaive et l'ennemi s'éloignent d'eux ! Que s'il survient une guerre
« aux Romains d'abord, ou à tous leurs alliés en toute leur domina-
« tion, la nation des Juifs leur portera du secours de tout son cœur,
« selon ce que le temps ordonnera : et les Romains ne donneront
« rien à ceux qui font la guerre, et ne leur fourniront ni blé, ni ar-
« mes, ni argent, ni navires, comme il a plu aux Romains; et les
« Juifs garderont ce qu'ils ont à garder, sans rien recevoir d'eux.
« Et de même, si la guerre survient d'abord aux Juifs, les Romains
« les aideront de tout leur cœur, selon que le temps le permettra. Et
« il ne sera donné aux auxiliaires ni blé, ni armes, ni argent, ni na-
« vires, comme il a plu aux Romains. Et ils garderont sincèrement

« ce qu'ils ont à garder. C'est là l'accord que les Romains font avec « les Juifs. Que si à l'avenir les uns ou les autres y veulent ajouter « ou diminuer, ils le feront selon leur volonté : et tout ce qu'ils y « ajouteront ou ôteront, sera ratifié. Et quant aux maux que Démé- « trius leur a faits, nous lui en avons écrit, disant : Pourquoi as-tu « appesanti ton joug sur les Juifs, nos amis et nos alliés ? S'ils vien- « nent de nouveau vers nous en se plaignant de toi, nous leur ren- « drons justice et ferons la guerre contre toi, par mer et par terre [1]. »

Un ancien auteur païen, Justin, parle de cette négociation en ces termes : « Les Juifs, s'étant détachés de Démétrius et ayant sollicité l'amitié des Romains, furent les premiers de tous les Orientaux qui recouvrèrent la liberté, les Romains faisant alors volontiers des largesses de ce qui était à autrui [2]. »

Pendant que cette alliance se concluait à Rome, Démétrius avait envoyé en Judée une armée nouvelle et d'élite, sous le commandement de Bacchide et d'Alcime. Ces deux chefs avaient vingt mille hommes, avec deux mille chevaux, devant Jérusalem : et Judas était campé auprès, avec trois mille hommes seulement, tirés des meilleures troupes. Comme ils virent la multitude de l'armée ennemie, ils en furent effrayés. Cette crainte dissipa l'armée, où il ne demeura que huit cents hommes. Judas, dont l'armée s'était écoulée, pressé de combattre en cet état, sans avoir le temps de ramasser ses forces, eut le courage abattu : c'est le premier sentiment, qui est celui de la nature ; mais on le peut vaincre par celui de la vertu. Judas dit à ceux qui restaient : Prenons courage ; marchons à nos ennemis et combattons-les. Ils l'en détournaient en disant : Il est impossible : sauvons-nous quant à présent ; rejoignons nos frères, et, après, nous reviendrons au combat : nous sommes trop faibles et en trop petit nombre pour résister maintenant. Mais Judas reprit ainsi : A Dieu ne plaise que nous fassions une action si honteuse et que nous prenions la fuite ! Si notre heure est venue et qu'il nous faille mourir, mourons courageusement en combattant pour nos frères, et ne laissons point cette tache à notre gloire. A ces mots, il sort du camp : l'armée marche au combat en bon ordre. L'aile droite de Bacchide était la plus forte ; Judas l'attaque avec ses meilleurs soldats et la met en fuite. Ceux de l'aile gauche, voyant la déroute, prirent Judas par derrière pendant qu'il poursuivait l'ennemi : le combat s'échauffa : il y eut d'abord beaucoup de blessés de part et d'autre : Judas fut tué, et le reste prit la fuite [3].

Jonathas et Simon emportèrent leur frère et l'ensevelirent au sé-

[1] 1. Mach., 8. — [2] Justin, l. 36, c. 3. — [3] Bossuet, *Polit.*, l. 9, art. 5.

pulcre de leurs pères, en la cité de Modin. Et tout le peuple d'Israël le pleura dans un grand deuil, et ils gémirent durant plusieurs jours : et ils disaient : Comment est tombé l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël [1] !

Ainsi vécut et mourut le modèle des héros : généreux, vaillant, hardi, circonspect, infatigable, préférant une mort glorieuse à la vie. Il combattit pour ses frères, pour sa patrie, ses lois, sa liberté, sa religion. Sa valeur, son patriotisme remontaient au-dessus de l'homme, en Dieu, source première de toute force et de toute patrie. Unissant la prudence au courage, il n'attendait toutefois que de Dieu seul le succès. En combattant et en mourant pour sa patrie, ce qu'il a de commun avec plusieurs, il combattit et mourut pour l'humanité entière : honneur que très-peu d'hommes ont partagé. Si Antiochus-Épiphane avait réussi dans son projet impie, de faire changer, à son gré, de croyance et de culte à tous les peuples, et de ne leur faire reconnaître au fond d'autre dieu que lui ; si le peuple juif, le seul qui, avec la connaissance précise du vrai Dieu et les annales authentiques du genre humain, avait en dépôt l'ensemble des vérités religieuses et morales qui devaient opérer un jour la régénération universelle, s'était lâchement prosterné avec les autres devant l'idole du tyran, c'en était fait de l'humanité : les peuples s'abrutissaient à jamais, comme de vils troupeaux, sous la verge des dieux Antiochus et Néron. Le Dieu véritable ne l'a point permis. Après lui, c'est à Judas-Machabée et à ses frères que le genre humain doit son salut.

Après la mort de Judas, les ennemis de la patrie et de la religion levèrent la tête. Il survint de plus une grande famine, et le peuple, découragé, se donna à Bacchide, qui choisit des hommes impies et les établit maîtres de la contrée. Les vrais Israélites, qui avaient tenu avec Judas, furent recherchés et amenés au Syrien, qui leur fit ressentir sa vengeance. Alors tous les amis de Judas s'assemblèrent et dirent à Jonathas : Depuis que ton frère Judas est mort, il n'y a point d'homme semblable à lui pour aller contre Bacchide et les ennemis de notre nation : c'est pourquoi nous te choisissons aujourd'hui, afin que tu sois notre prince et notre chef pour nous conduire dans les combats.

Jonathas reçut ainsi le commandement, et se leva à la place de Judas, son frère. Bacchide, l'ayant su, cherchait à le tuer. Jonathas, accompagné de ses frères et de tous les siens, se retira au désert de Thécué. Comme il avait un grand appareil de guerre, il envoya son frère Jean prier les Nabuthéens, ses amis, de le recevoir en dépôt. Mais les fils de Jambri, tribu d'Arabes, qui occupaient alors Médaba,

[1] 1. Mach., 9.

ville des anciens Moabites, surprirent Jean et son escorte, les tuèrent et enlevèrent tout le butin. La vengeance ne tarda pas. Bientôt Jonathas et Simon apprirent que ces mêmes Arabes célébraient les noces d'un de leurs princes. Ils les attendirent dans une embuscade. Lorsque le cortége de l'époux, d'une part, et le cortége de l'épouse, de l'autre, vinrent à se rencontrer au bruit des tambours et des instruments de musique, ils tombèrent dessus, en tuèrent le plus grand nombre, prirent toutes leurs dépouilles et changèrent ainsi les noces en deuil, pour venger le sang de leur frère : après quoi ils retournèrent sur la rive du Jourdain.

Bacchide, en ayant eu nouvelle, vint les attaquer avec une armée considérable un jour de sabbat. Jonathas dit aux siens : Levons-nous et combattons contre nos ennemis ; car il n'en est point aujourd'hui comme hier et avant-hier, où nous pouvions éviter le combat. Voici la bataille devant nous et derrière nous, et les eaux du Jourdain de tous côtés, et les marais et un bois : il n'y a pas moyen d'échapper. Maintenant donc, criez vers le ciel, afin que vous soyez délivrés de la main de vos ennemis. La bataille engagée, Jonathas étendit la main pour frapper Bacchide, qui évita le coup en reculant. Jonathas et les siens, après lui avoir tué mille hommes, se jetèrent dans le Jourdain et le passèrent à la nage. Bacchide n'osa pas les poursuivre, mais revint à Jérusalem, où il fortifia la citadelle, ainsi que plusieurs autres villes, et prit les enfants des principaux Juifs pour otages.

L'an 153 du règne des Grecs, 158 avant Jésus-Christ, le second mois de l'année religieuse, qui commençait au printemps, Alcime, parvenu à la souveraine sacrificature par la puissance des gentils, commanda d'abattre les murailles de la partie intérieure du temple, qui séparaient les gentils d'avec les Juifs, et de détruire les ouvrages des prophètes Aggée et Zacharie. Mais à peine avait-il commencé, que la punition tomba sur lui. Frappé de paralysie, sa bouche se ferma, il ne put plus dire un mot ni rien ordonner dans sa maison, et mourut dans de grandes douleurs.

Quant à Bacchide, lorsqu'il vit qu'Alcime, en faveur de qui on l'avait envoyé en Judée, était mort, il s'en retourna vers le roi Démétrius à Antioche, et le pays fut tranquille pendant deux ans. La lettre du sénat romain en faveur des Juifs put y contribuer pour beaucoup : Démétrius devait l'avoir reçue ; et il lui importait d'autant plus de ménager le sénat, que, malgré ses ambassades et ses sollicitations, il n'en avait pas encore été reconnu comme roi.

Après ce temps, les Juifs de la défection, voyant Jonathas en repos, mandèrent à Bacchide qu'il serait facile de le surprendre, lui et les siens, dans une seule nuit. Bacchide écrivit des lettres en

conséquence à ses alliés en Judée, et vint bientôt lui-même avec une armée considérable. Mais la trame fut découverte. Jonathas prit cinquante chefs du complot et les mit à mort ; ensuite se retira avec les siens, à Bethbessen, ville du désert, dont ils réparèrent les ruines, et qu'ils fortifièrent. Bacchide vint en faire le siége avec toute son armée, ainsi que les Juifs de son parti. Mais Jonathas, ayant confié la défense de la forteresse à son frère Simon, attaqua les Juifs alliés des Syriens, tandis que Simon fit une sortie, brûla les machines des assiégeants et remporta sur Bacchide une victoire décisive. Celui-ci, profondément affligé, s'irrita contre les méchants qui lui avaient conseillé de venir dans leur patrie, en fit mourir plusieurs, et résolut de s'en retourner en son pays avec ce qui lui restait de troupes. Jonathas, l'ayant su, lui envoya des ambassadeurs pour faire la paix et rendre de part et d'autre les prisonniers et le butin qu'on avait faits. Bacchide y consentit volontiers, jura que de sa vie il ne lui ferait aucun mal, lui rendit les prisonniers, s'en retourna dans son pays et ne revint plus.

Le glaive cessa ainsi en Israël. Jonathas demeura à Machmas, commença à juger le peuple, et extermina les impies de la terre d'Israël [1]. Des révolutions au dehors vinrent inopinément consolider et augmenter son pouvoir.

Démétrius s'était rendu méprisable à ses sujets par sa paresse et son ivrognerie : d'un autre côté, son caractère remuant et bizarre avait indisposé contre lui les rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce : les Romains, qui l'avaient enfin reconnu roi, ne lui étaient pas pour cela plus favorables. Dans cet état de choses, un individu se rencontre du nom de Balas : de basse extraction, suivant les auteurs grecs et latins : fils d'Antiochus-Épiphane, suivant Josèphe et le premier livre des Machabées. L'un et l'autre peuvent être vrais. Antiochus promenant ses adultères partout, il pouvait laisser des fils dans la lie du peuple. Quoi qu'il en soit, Balas s'annonce comme Alexandre, fils d'Antiochus-Épiphane : il est reconnu comme tel par les trois monarques que Démétrius avait offensés : le sénat romain, devant lequel il se présente, non-seulement lui permet de revendiquer ses droits au trône d'Antiochus, mais lui promet encore son appui. Dès lors Alexandre n'a plus de peine à trouver des soldats : il débarque à Ptolémaïde, est reçu dans la ville et commence à régner comme roi de Syrie.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son indolence, et il marcha contre lui avec une puissante armée. L'assistance de Jonathas deve-

[1] 1. Mach., 9.

nait importante dans cette conjoncture. Démétrius, qui avait le plus à craindre sa désaffection, à cause du mal qu'il lui avait fait, ainsi qu'à tous les Juifs, lui écrivit le premier avec de grandes louanges, lui donna le pouvoir d'assembler une armée, de fabriquer des armes, d'être même son allié, et ordonna que les otages qui étaient en la forteresse lui fussent rendus. Jonathas s'en alla aussitôt à Jérusalem, lut les lettres en présence de tout le peuple et de ceux qui étaient dans la forteresse. Ceux-ci eurent une grande frayeur quand ils ouïrent que le roi lui avait donné pouvoir d'assembler une armée ; ils lui rendirent les otages, qu'il rendit à leurs parents. Les étrangers qui étaient dans les forteresses que Bacchide avait élevées, s'enfuirent chacun dans leur pays. Il n'y eut que les garnisons de Bethsura et de la citadelle de Jérusalem qui demeurèrent, parce qu'elles étaient composées presque entièrement de Juifs apostats, qui ne savaient où trouver une retraite assurée. Jonathas fixa sa résidence à Jérusalem, fit rebâtir la ville et travailler à de nouvelles fortifications tout autour. Il fit aussi relever la muraille de la montagne du temple, qu'Antiochus-Eupator avait fait abattre.

Alexandre, à qui l'on avait raconté les batailles et les grandes actions des Machabées, ainsi que les maux qu'ils avaient soufferts, apprit bientôt les promesses que Démétrius avait faites à Jonathas ; il dit : Pourrions-nous jamais trouver un tel homme ? faisons-en notre ami et notre allié. Et il lui envoya, avec la pourpre et la couronne d'or, une lettre conçue en ces termes : « Le roi Alexandre à son frère Jonathas, salut : Nous avons appris de toi que tu es un homme fort et puissant, et digne d'être notre ami. C'est pourquoi nous t'établissons aujourd'hui grand prêtre de ta nation avec le titre d'ami du roi, afin que tu sois attaché à nos intérêts et que tu gardes l'amitié avec nous. »

L'an 160 du règne des Grecs, 151 avant Jésus-Christ, au septième mois, en la fête solennelle des tabernacles, Jonathas se revêtit, non de la pourpre qu'il avait reçue d'Alexandre, mais de la robe sainte qu'il avait droit de porter comme grand prêtre : ce qu'il était de droit, ainsi que son frère Judas l'avait été, comme chef de la première famille sacerdotale [1]. La lettre du roi ne fit que lui assurer plus de respect au dehors. Il leva en même temps une armée et prépara des armes en abondance.

Démétrius ayant appris tout cela, en fut profondément affligé. Comment, se dit-il, avons-nous permis qu'Alexandre nous ait prévenus, et que, pour fortifier son parti, il ait gagné l'amitié des Juifs ?

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 12, c. 17

Je veux leur écrire aussi d'une manière obligeante, et leur offrir des dignités et des dons, afin qu'ils se joignent à moi pour me secourir. Il leur écrivit donc en ces termes : « Le roi Démétrius à la nation des Juifs, salut : Nous avons appris avec joie que vous avez gardé l'alliance que vous aviez faite avec nous, que vous êtes demeurés dans notre amitié et que vous ne vous êtes point unis à nos ennemis. Continuez donc maintenant à nous conserver toujours la même fidélité, et nous vous rendrons avantageusement ce que vous aurez fait pour nous. Nous vous remettrons beaucoup de choses qui vous avaient été imposées, et nous vous ferons de grands dons. Et dès à présent je vous remets, et à tous les Juifs, les tributs que vous aviez accoutumé de payer. Je veux aussi que Jérusalem soit sainte et libre avec tout son territoire, et que les dîmes et les tributs lui appartiennent. Je remets aussi entre vos mains la forteresse qui est dans Jérusalem, et je la donne au grand prêtre, afin qu'il y établisse, pour la garder, les gens que lui-même aura choisis. Je donne encore la liberté, sans aucune rançon, à tous les Juifs qui ont été emmenés captifs du pays de Juda. Je veux aussi que toutes les fêtes solennelles, avec les trois jours d'avant et les trois jours d'après, soient des jours d'immunités et de franchises pour tous les Juifs qui sont en mon royaume, et qu'il ne soit permis alors à personne d'agir en justice contre eux, ni de leur faire aucune peine pour quelque affaire que ce puisse être. J'ordonne de plus qu'on fera entrer dans les troupes du roi jusqu'à trente mille Juifs; qu'on leur confiera les forteresses les plus considérables et les affaires les plus importantes; et que trois villes de Samarie soient réunies à la Judée pour ne dépendre plus que du souverain prêtre. Je donne aussi Ptolémaïde et son territoire au sanctuaire de Jérusalem, pour l'entretien des choses saintes. Il ajoutait, de ses propres revenus, quinze mille sicles d'argent, trente mille francs de notre monnaie; protestait que le temple de Jérusalem serait un asile inviolable. On donnera enfin, de l'épargne du roi, de quoi fournir aux bâtiments ou aux réparations des lieux saints. Et on prendra encore, des mêmes deniers, de quoi bâtir et fortifier les murailles de Jérusalem et des autres villes qui sont en Judée. »

Quand Jonathas et le peuple eurent ouï ces paroles, ils ne les crurent pas et ne les reçurent point ; car ils se souvenaient des grands maux qu'il avait faits en Israël et des tribulations dont il les avait accablés. Ils se portèrent donc à favoriser plutôt Alexandre, parce qu'il leur avait parlé le premier sincèrement de paix ; et ils l'assistèrent toujours dans la suite.

Les deux rois se donnèrent une première bataille, où Démétrius eut l'avantage. Mais Alexandre, soutenu par les rois de Cappadoce,

de Pergame et d'Égypte, ainsi que par les Romains et par les Juifs, fut bientôt en état de livrer une seconde bataille, où, après quelques actions de bravoure, Démétrius perdit la couronne et la vie.

Pour consolider les fruits de sa victoire, Alexandre envoya des ambassadeurs à Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, pour lui notifier son avénement au trône de Syrie et lui demander en mariage sa fille Cléopâtre. Elle lui fut accordée ; son père la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébrèrent les noces. Alexandre y invita Jonathas, qui s'y rendit avec un grand éclat, fit aux deux rois des présents considérables, ainsi qu'à leurs amis, et s'assura leurs bonnes grâces. Quelques méchants tentèrent de l'accuser. Mais au lieu de les écouter, Alexandre commanda qu'on ôtât à Jonathas ses vêtements ordinaires, et qu'on le revêtît de pourpre ; il le fit asseoir à côté de lui, le plaça au nombre de ses principaux amis, et le fit commandant militaire et gouverneur de province. En sorte que Jonathas revint à Jérusalem en paix et avec joie. C'était l'an 162 du règne des Grecs, 149 avant Jésus-Christ.

Trois ans après, en 165, une nouvelle révolution éclata en Syrie. Démétrius Ier ou Soter, craignant l'issue de la guerre, où il périt en effet, avait envoyé ses deux fils, Démétrius et Antiochus, avec des trésors considérables, à Gnide, ville de Carie, chez un ami du nom de Lasthénès. Pendant ce temps, Alexandre, une fois assuré du trône, s'abandonna au luxe, à l'oisiveté et à la débauche, laissant exercer toute sorte de cruautés à son favori Ammonius. Cette conduite lui attira bientôt le mépris et la haine des peuples. Le jeune Démétrius crut l'occasion favorable. Avec quelques mercenaires crétois, que lui avait procurés Lasthénès, il débarqua en Cilicie, où bientôt les mécontents, qui affluaient de toutes parts, lui formèrent une armée. Alexandre était en Phénicie lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il retourna promptement à Antioche, pour prévenir l'ennemi ; mais aussitôt le gouverneur qu'il avait laissé dans la Célésyrie se déclara pour son compétiteur. Il assembla une armée, vint camper devant Jamnia, fit des reproches à Jonathas de ce que seul il tenait pour Alexandre et de ce qu'il se confiait en ses montagnes, le défiant insolemment de venir le combattre dans la plaine. Jonathas se mit en marche avec dix mille hommes d'élite ; Simon le suivit, ils campèrent devant Joppé, où Apollonius avait mis garnison : Jonathas fit donner l'assaut, et la ville ouvrit ses portes. Apollonius vint alors devant Joppé avec une nombreuse infanterie et trois mille chevaux, assiégea Jonathas, fit semblant ensuite de marcher sur Azot pour attirer Jonathas dehors ; celui-ci le poursuivit, mais en ordre de bataille ; rendit vaine, avec le secours de Simon, une embuscade de mille cavaliers ; battit

toute l'armée syrienne, prit Azot, et brûla le fameux temple de Dagon, où beaucoup d'ennemis s'étaient réfugiés. La perte entière des Syriens fut environ de huit mille hommes. Ascalon ouvrit également ses portes à Jonathas, qui s'en retourna chargé de dépouilles à Jérusalem. Lorsque le roi Alexandre ouït ces nouvelles, il le combla de nouveaux honneurs, lui envoya une agrafe d'or, telle que les rois en avaient pour assurer le manteau de pourpre sur l'épaule, et lui donna, en propriété, une autre ville des Philistins, Ascalon, avec tout son territoire [1].

Alexandre Balas avait imploré le secours de son beau-père Ptolémée-Philométor. Celui-ci se mit en route avec une grande armée, et envoya une puissante flotte. Mais c'était pour s'emparer du royaume d'Alexandre par ruse, et l'ajouter à son royaume. Toutes les villes de Syrie lui ouvrirent les portes et le reçurent avec de grands honneurs : Alexandre l'avait ainsi ordonné, parce que c'était son beau-père. Mais en attendant, le beau-père mettait garnison égyptienne dans toutes les villes. Près d'Azot, on lui montra le temple de Dagon en cendres, la ville en ruines, les cadavres jetés sur la terre, les tombeaux de ceux qui avaient été tués en la bataille, et qu'on avait entassés le long du chemin. On lui dit que c'était Jonathas qui était l'auteur de tous ces désastres. Mais il ne répondit rien, reçut amicalement Jonathas qui vint le voir à Joppé, et l'accompagner jusqu'au fleuve Éleuthère, d'où il retourna tranquillement à Jérusalem.

Ptolémée obtint ainsi la domination des cités jusqu'à Séleucie, près de la mer. De là, il envoya des ambassadeurs dire à Démétrius : Viens, et faisons la paix entre nous, et je te donnerai ma fille qu'Alexandre a épousée, et tu régneras dans le royaume de ton père : car je me repens de lui avoir donné ma fille, parce qu'il a cherché à me faire périr. Il l'accusait, parce qu'il désirait s'emparer de son royaume. Il prit donc sa fille, la donna à Démétrius, s'éloigna d'Alexandre, et sa haine fut manifeste. Entré dans Antioche, il mit deux couronnes sur sa tête, et la couronne d'Égypte et la couronne de Syrie.

Pendant ce temps, Alexandre était en Cilicie, parce que les habitants de ces provinces s'étaient révoltés. Quand il apprit ce qui s'était passé, il marcha contre son beau-père ; mais il fut vaincu et s'enfuit en Arabie, près d'un chef d'Arabes, nommé Zabdiel, qui lui coupa la tête et l'envoya à Ptolémée. Celui-ci en témoigna beaucoup de joie ; mais sa joie ne fut pas longue, car il mourut trois jours après, des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Démé-

[1] 1. Mach., 10.

trius, monté ainsi sur le trône, prit le surnom de Nicator ou vainqueur, fit égorger toutes les garnisons égyptiennes de Syrie et de Phénicie, et ne conserva que les éléphants. C'était l'année 167 de l'ère des Grecs, 144 avant Jésus-Christ.

Jonathas, qui ne pouvait se promettre rien de favorable de la part du nouveau roi de Syrie, assembla une armée, amena des machines de guerre devant la forteresse de Jérusalem, pour s'en rendre maître. Quelques Juifs apostats le dénoncèrent à Démétrius, qui vint très-irrité à Ptolémaïde, écrivit à Jonathas de ne plus assiéger la forteresse, mais de venir promptement lui parler. A la réception de cette lettre, Jonathas ordonna de continuer le siége ; puis, prenant avec lui quelques-uns des sénateurs d'Israël, et des prêtres, ainsi que des présents considérables en or, en argent et autres choses précieuses, il s'abandonna au péril, vint trouver Démétrius, qui, changé tout d'un coup à son égard, non-seulement le confirma dans tous ses honneurs, mais le déclara le premier de ses amis. Jonathas lui demanda même de donner la franchise et l'immunité à la Judée, aux trois toparchies, dont Lydda, Ramatha et Aphéréma étaient les capitales : à Samarie et à tout son territoire, moyennant trois cents talents une fois payés : c'était plus d'un million six cent mille francs, monnaie décimale. Le roi y consentit, et fit expédier, concernant toutes ces affaires, des lettres patentes conçues en ces termes : « Le roi Démétrius à son frère Jonathas et à la nation des Juifs, salut : Nous vous avons envoyé la copie de la lettre que nous avons écrite sur vous à Lasthénès, notre parent, afin que vous la connaissiez : (Lasthénès était cet ami fidèle à qui son père l'avait confié avant sa mort.) « Le roi Démétrius à Lasthénès, son père, salut : Nous avons « résolu de faire du bien à la nation des Juifs, qui sont nos amis, « et qui nous conservent la fidélité qu'ils nous doivent, à cause de « la bonne volonté qu'ils ont pour nous. Nous avons donc ordonné « que toute la Judée, et les trois villes Aphéréma, Lydda et Ramatha, « réunies de la Samarie à la Judée, et que toutes leurs dépendances « soient destinées pour tous ceux qui sacrifient en Jérusalem, au lieu « des tributs que le roi en recevait tous les ans, et des fruits de la « terre et des arbres ; et nous leur remettons dès à présent tout ce « qui nous appartenait, les dîmes et les tributs, et les impôts des « salines, et les couronnes qui nous étaient apportées. Nous leur « donnons toutes ces choses, et cette concession sera entière dès ce « jour et à jamais. Maintenant donc, ayez soin de faire une copie de « cette ordonnance, et qu'elle soit remise à Jonathas et déposée sur « la montagne sainte, en un lieu où elle soit vue de tout le monde. »

Pareil à ses prédécesseurs, Démétrius paraît avoir regardé le

trône, dès qu'il en fut assuré, comme le siége de l'indolence et de la débauche. Il laissa tout faire à Lasthénès, qui fit beaucoup de mal; il renvoya son armée syrienne, se confia à ses mercenaires grecs, et s'aliéna ses sujets par des recherches cruelles contre ceux qui, dans toutes ces révolutions politiques, avaient suivi un autre parti que celui de son père et le sien.

Cependant Jonathas lui écrivit, et le pria de rappeler enfin ceux qui étaient dans la forteresse de Jérusalem et dans quelques autres. Démétrius le lui promit et beaucoup plus encore, dès que la chose serait possible: mais il le supplia pour le moment de lui envoyer du secours, attendu que toute son armée l'avait abandonné et qu'il était en péril. Jonathas lui envoya trois mille hommes d'élite. Démétrius, réjoui de leur arrivée, entreprit un coup d'État bien hasardeux : ce fut de désarmer tous les habitants d'Antioche. Ils se soulevèrent au nombre de cent vingt mille hommes, l'investirent dans son palais, avec l'intention de le mettre à mort. Les Juifs, appelés à son secours, repoussèrent les assaillants, se répandirent dans les rues, mirent le feu à la ville et tuèrent près de cent mille habitants. Le reste, intimidé, demanda la paix en jetant les armes. Le roi la leur accorda, tout rentra dans l'ordre; et les Juifs s'en retournèrent à Jérusalem, chargés de gloire et de richesses. Démétrius, se voyant affermi sur le trône, n'accomplit aucune des promesses qu'il avait faites à Jonathas : il lui rendit, au contraire, le mal pour le bien. Mais il eut bientôt lieu de s'en repentir.

Un certain Diodote, surnommé Tryphon, qui avait été général d'Alexandre Balas, et son gouverneur d'Antioche, s'était rendu auprès de Zabdiel, le chef d'Arabes entre les mains duquel était encore le jeune Antiochus, fils d'Alexandre. Il lui avait raconté comment Démétrius s'était attiré la haine de son armée, et il avait cherché à lui persuader de lui remettre le jeune prince, pour le placer sur le trône de Syrie. L'ayant enfin obtenu, il revint avec lui dans le pays et lui mit le diadème sur la tête. L'armée licenciée par Démétrius passa au jeune roi. Une bataille fut livrée, Démétrius défait et obligé de fuir. Tryphon se rendit maître des éléphants et s'empara d'Antioche.

Le jeune Antiochus écrivit à Jonathas, disant : Je t'accorde la dignité de grand prêtre, je t'établis sur les quatre villes (les trois nommées plus haut et Ptolémaïde), afin que tu sois des amis du roi. En même temps il lui envoya des vases d'or pour son usage, lui donna le pouvoir de boire dans une coupe d'or, et de se vêtir de pourpre et d'avoir une agrafe d'or; et il établit son frère Simon commandant militaire, depuis la côte de Tyr jusqu'aux frontières d'Égypte.

Jonathas marcha au secours d'Antiochus contre les troupes de Démétrius. Toute l'armée de Syrie se réunit à lui pour le soutenir. Ascalon ouvrit ses portes et le reçut avec de grands honneurs ; Gaza fut assiégée et forcée de se rendre ; il en prit des otages, les envoya à Jérusalem et continua de parcourir toute la contrée jusqu'à Damas. Là il apprit que les généraux de Démétrius avaient fait une irruption dans la Galilée pour l'empêcher de se mêler davantage de ce qui regardait le royaume de Syrie. Il marcha contre eux, laissant dans la Judée Simon, son frère, qui prit Bethsura et y mit garnison. Près du lac de Génésareth, les Juifs furent mis en déroute par les ennemis, dont une partie s'était mise en embuscade. Jonathas, abandonné de tous les siens, à l'exception de deux hommes, déchira ses vêtements, répandit de la terre sur sa tête, pria, fondit sur l'ennemi : ses troupes qui fuyaient retournèrent à leur chef, remportèrent la victoire et tuèrent trois mille hommes. Après quoi Jonathas revint à Jérusalem [1].

Pour affermir la tranquillité dont il jouissait alors, il envoya des ambassadeurs à Rome, où fut renouvelée l'alliance conclue déjà du temps de Judas, son frère. Il en fit autant avec d'autres peuples, nommément avec les Spartiates. Les lettres à ces derniers étaient conçues en ces termes : « Jonathas, le souverain prêtre et le sénat de la nation, et les prêtres, et le reste du peuple juif, aux Spartiates, leurs frères, salut. Déjà, depuis longtemps, des lettres ont été envoyées à Onias, le souverain prêtre, par Arius, qui régnait chez vous, pour témoigner que vous êtes nos frères, comme on peut le voir par la copie de ces lettres, que nous avons jointes à celle-ci. Et Onias reçut honorablement l'homme qui avait été envoyé, ainsi que les lettres dans lesquelles il était parlé de cette amitié et de cette alliance. Pour nous, quoique nous n'ayons pas besoin de ces choses, ayant pour consolation les saints livres qui sont en nos mains, nous avons mieux aimé néanmoins envoyer vers vous pour renouveler cette amitié et cette union fraternelle, de peur que nous ne devenions comme étrangers à votre égard, parce qu'il s'est déjà passé beaucoup de temps depuis que vous avez envoyé vers nous. Nous n'avons donc jamais cessé depuis ce temps-là de nous souvenir de vous dans les fêtes solennelles et les autres jours où cela se doit, dans les sacrifices que nous offrons et dans toutes nos saintes cérémonies, comme il convient de se souvenir de ses frères. Nous nous réjouissons de votre gloire. Quant à nous, de grandes tribulations et de nombreuses guerres nous ont environnés, et les rois qui sont autour de nous ont combattu contre nous. Cependant nous n'avons voulu être à charge

[1] I. Mach., 11, principalement d'après le grec.

ni à vous, ni à nos autres alliés et amis dans toutes ces guerres; car nous avons reçu des secours du ciel, et nous avons été délivrés, et nos ennemis sont abattus. Ayant donc choisi Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason, pour les envoyer vers les Romains renouveler l'alliance et l'amitié anciennes que nous avons avec eux, nous leur avons donné ordre d'aller aussi vers vous, de vous saluer de notre part, et de vous rendre nos lettres sur le renouvellement de notre fraternité. C'est pourquoi vous ferez bien de répondre à ce que nous avons écrit [1]. »

Ainsi, cent quarante ans avant Jésus-Christ, les Juifs étaient alliés et amis des Romains, des Spartiates et de plusieurs autres peuples; ils faisaient mémoire de ces alliés dans leurs sacrifices et leurs prières solennelles; ils ne craignaient point de leur dire, dans les instructions de leurs ambassadeurs, que leurs livres saints, livres alors traduits en grec, étaient leur principale consolation : selon toute apparence, il y avait dès lors des Juifs établis à Rome et dans les principales villes de la Grèce; les Juifs, témoin les noms grecs que portent un grand nombre d'entre eux, ne faisaient pas difficulté d'apprendre aux gentils ce qui était contenu dans ces livres, et les gentils n'étaient pas indifférents à les lire. Nous avons vu précédemment que les uns y cherchaient l'origine et la similitude de leurs simulacres : d'autres pouvaient y chercher et y trouver le vrai Dieu et son vrai culte. C'était une grâce de plus pour les hommes de bonne volonté.

Jonathas avait joui d'un court repos, quand il apprit que les généraux de Démétrius voulaient le surprendre avec des forces plus grandes qu'auparavant. Suivant la manière prudente et hardie des Machabées, il marcha au-devant de l'ennemi. Les Syriens, n'ayant pu le surprendre durant la nuit, se retirèrent au delà du fleuve Éleuthère. Jonathas se tourna contre des Arabes qui tenaient le parti de Démétrius, et les battit. Ensuite il passa dans la province de Damas, tandis que Simon marcha vers Ascalon et d'autres villes, s'empara de Joppé et y mit garnison.

Lorsque Jonathas fut de retour à Jérusalem, il assembla les sénateurs du peuple, pour délibérer sur les moyens de défense. On fortifia plusieurs villes, on exhaussa les murs de Jérusalem, on éleva une nouvelle muraille très-haute entre la ville et la citadelle, pour assurer celle-là contre les attaques de la garnison syrienne, et intercepter à celle-ci les vivres. Simon bâtissait en même temps des forteresses du côté des Philistins, ces éternels ennemis du nom juif.

Tryphon, peu satisfait de régner sous le nom du jeune roi, con-

[1] 1. Mach., 12.

voitait une plus haute splendeur et une puissance plus durable. Il résolut la mort du jeune Antiochus. Mais comme il savait que Jonathas aurait ce crime en horreur et qu'il ne reconnaîtrait jamais pour roi l'assassin de son allié, il lui parut prudent de se défaire d'abord de celui-là, et il marcha contre lui vers Bethsan, ville de la tribu de Manassé. Mais Jonathas étant venu au-devant de lui avec quarante mille hommes, Tryphon le reçut en grand honneur, le recommanda à tous ses amis, lui fit des présents, ordonna à ses troupes de lui obéir comme à lui-même. Ensuite il lui dit : Pourquoi as-tu fatigué tout ce peuple, puisque nous n'avons point de guerre ? Maintenant donc renvoie-les dans leurs maisons : choisis-en seulement quelques-uns pour être avec toi, et viens avec moi à Ptolémaïde ; et je te la donnerai, et toutes les autres forteresses, et toutes les troupes, et tous les gouvernements, et je m'en retournerai : car c'est pour cela que je suis venu.

Jonathas crut aux paroles de Tryphon, congédia son armée, à l'exception de trois mille hommes, dont il envoya deux mille en Galilée et ne retint avec lui que mille. Mais à peine était-il entré dans Ptolémaïde, que Tryphon en ferma les portes, le fit prisonnier, et ordonna de massacrer sa petite troupe. Puis il envoya de l'infanterie et de la cavalerie contre les deux mille en Galilée. Mais ceux-ci avaient appris ce qui était arrivé à Jonathas et à leurs frères : ils s'encouragèrent à se défendre jusqu'à la mort, et marchèrent à l'ennemi avec tant de résolution, qu'il n'osa pas les attaquer et s'en retourna d'où il était venu. Les deux mille revinrent sains et saufs en la terre de Judée, pleurant Jonathas, et tout Israël le pleurait avec eux. Les nations du voisinage, au contraire, cherchèrent à les détruire : elles se disaient : Ils n'ont ni chef ni secours : faisons donc maintenant la guerre contre eux, et effaçons leur mémoire d'entre les hommes [1].

Mais la famille des Machabées était une famille de héros. Simon, frère de Judas et de Jonathas, voyant Tryphon près d'envahir la Judée avec une armée puissante, monta à Jérusalem, assembla le peuple consterné, et, l'exhortant, il dit : Vous savez combien moi et mes frères, et la maison de mon père, nous avons livré de combats pour nos lois, pour les choses saintes, et quelles angoisses nous avons souffertes. C'est pour cela que tous mes frères sont morts, c'est pour Israël ; et je suis demeuré seul. Et maintenant, à Dieu ne plaise que je veuille épargner ma vie en quelque temps de tribulation que ce soit ; car je ne suis point meilleur que mes frères. Je vengerai donc ma na-

[1] 1. Mach., 12.

tion et le sanctuaire, nos enfants et nos femmes, parce que toutes les nations se sont assemblées pour nous détruire, par la seule haine qu'elles nous portent. Ces paroles enflammèrent le courage du peuple. Ils lui répondirent à haute voix : Tu es notre chef à la place de Judas et de Jonathas, ton frère. Conduis-nous dans les combats, et nous ferons tout ce que tu diras. Aussitôt il assembla tous les hommes de guerre, se hâta d'achever les murs de Jérusalem ; envoya vers Joppé un certain Jonathas, fils d'Absalomi, qui en chassa les ennemis et se rendit maître de la ville.

Tryphon s'avança de Ptolémaïde avec une grande armée pour surprendre la terre de Juda, conduisant Jonathas prisonnier avec lui. Simon marcha à sa rencontre. Tryphon lui envoya dire : Nous avons retenu Jonathas, ton frère, pour de l'argent qu'il devait à cause des revenus du roi qu'il a eus entre les mains. Maintenant donc, envoie cent talents d'argent et ses deux fils pour otages, de peur que, quand il sera libre, il ne passe à nos ennemis ; et nous le renverrons.

Simon connut bien qu'il le trompait : toutefois, il commanda que l'argent lui fût livré et les enfants, pour ne pas attirer la haine du peuple d'Israël, qui aurait dit : Jonathas a péri parce qu'il ne lui a point envoyé l'argent et les enfants. Simon voyait bien que Tryphon en imposait quand il parlait des dettes de Jonathas ; il prévoyait peut-être encore qu'il ne le renverrait pas : mais pouvait-il prévoir que ce Grec perfide égorgerait à la fois et les enfants et le père ?

Tryphon ne rendit point Jonathas, et marcha plus avant ; mais Simon le suivait partout avec son armée ; quelque part qu'il voulût faire irruption, il trouvait Simon en tête. La garnison syrienne de la citadelle de Jérusalem l'envoya prier de venir promptement à leur secours et de leur procurer des vivres. Il voulut prendre une route détournée avec sa cavalerie ; mais il tomba la nuit une quantité de neige qui l'en empêcha, et le contraignit de passer au pays de Galaad. Là il égorgea Jonathas et ses deux fils dans un lieu nommé Bascaman, où ils furent enterrés. Après quoi il retourna en Syrie.

Simon envoya prendre les ossements de son frère et les ensevelit dans le tombeau de ses pères, à Modin, et tout Israël pleura Jonathas pendant longtemps. Simon éleva sur le sépulcre de son père et de ses frères un édifice qu'on voyait de très-loin, en pierre polie devant et derrière ; et il plaça sept pyramides l'une contre l'autre, pour son père et sa mère et pour ses quatre frères ; la septième était sans doute pour lui-même. Et il éleva tout autour de grandes colonnes, et sur les colonnes des faisceaux d'armes, pour être un monument éternel, et, auprès des armes, des navires sculptés. Eusèbe et saint Jérôme attestent que ce monument subsistait encore de leur temps, c'est-à-

dire au quatrième siècle de notre ère. On le voyait de la mer, quoiqu'il fût à plus de trois lieues du rivage.

Après tant de crimes pour arriver au trône, Tryphon commit le dernier : il tua le jeune Antiochus. Cet enfant, fantôme de roi, n'en porte pas moins dans ses médailles les titres pompeux de dieu Épiphane et de Bacchus. Le perfide meurtrier ceignit le diadème et joignit le nom de roi à la puissance qu'il avait déjà.

Simon ne devait rien à cet usurpateur du trône des Séleucides, assassin d'un roi pupille, assassin de son frère. Pour se prémunir contre sa tyrannie, il fortifia un grand nombre de villes dans la Judée, et les pourvut abondamment de vivres. En même temps il envoya vers Démétrius des ambassadeurs, avec des présents considérables, pour traiter de la paix. Démétrius lui répondit par la lettre suivante : « Le roi Démétrius à Simon, souverain prêtre et ami des rois, et aux anciens et à la nation des Juifs, salut : Nous avons reçu la couronne d'or et la palme que vous avez envoyées, et nous sommes prêt à faire avec vous une paix solide, et à écrire à nos intendants qu'ils vous remettent ce que nous vous avons accordé. Car tout ce que nous avons ordonné en votre faveur demeure ferme et inviolable ; les forteresses que vous avez bâties seront à vous. Nous vous remettons aussi les fautes qui auraient pu se commettre jusqu'à ce jour, ainsi que la couronne que vous deviez ; et s'il y avait en Jérusalem quelque autre tribut, que dès aujourd'hui il ne soit plus payé. Et si quelques-uns d'entre vous sont propres à être enrôlés avec les nôtres, qu'ils soient inscrits et que la paix soit entre nous. »

C'est ainsi qu'après bien des guerres, où la nation parut plus d'une fois près de sa perte, les Juifs parvinrent à une complète liberté. Depuis la captivité de Babylone, ils avaient été contraints de s'en passer plus ou moins. A commencer par cette année de leur entière indépendance, qui était l'an 170 du règne des Grecs, 141 avant Jésus-Christ, ils cessèrent d'employer l'ère des étrangers et commencèrent à écrire sur les tables et les registres publics : « La première année de Simon, le grand prêtre, commandant et prince des Juifs. »

Vers ce temps, Simon assiégea Gaza, qui, ayant appris la mort de Jonathas, s'était révoltée contre lui. Il y fit donner l'assaut. Déjà il s'était rendu maître d'une tour, déjà plusieurs des siens s'étaient élancés d'une machine de guerre dans l'intérieur de la ville, lorsqu'une foule éplorée, de tout sexe et de tout âge, accourut sur les murailles, implorant à grands cris la clémence de Simon, et disant : Ne nous traitez point selon nos méchancetés, mais selon votre miséricorde. Il en eut pitié, les laissa sortir de la ville, y entra lui-même en bénissant l'Éternel par des cantiques, la purifia,

la peupla de Juifs fidèles, et s'y bâtit à lui-même une demeure.

Les Syriens occupaient toujours la citadelle de Jérusalem : mais depuis que Jonathas avait élevé la grande muraille, ils étaient si étroitement bloqués, qu'un bon nombre étaient déjà morts de faim. Le reste se rendit à Simon, qui les laissa partir. Il purifia la citadelle, y fit son entrée solennelle, en louant Dieu, au milieu des rameaux de palmes, et des harpes, et des cymbales, et des nébels, et des hymnes, et des cantiques. C'était le vingt-troisième jour du second mois, l'an 171 du règne des Grecs, 140 avant Jésus-Christ. Et il ordonna que ces jours seraient célébrés tous les ans dans l'allégresse. Il fortifia de plus la montagne du temple, et y demeura lui et les siens. Enfin, voyant son fils Jean rempli de talents militaires, il le nomma général de toutes ses armées. Le nouveau général s'établit à Gazara, la même ville que Strabon appelle Gadaris [1].

Sous le gouvernement de Simon, toute la terre de Juda jouit d'une paix inaltérable. Les rois étaient abattus, il n'y avait plus d'ennemis ; les frontières du pays avaient été reculées ; Joppé était un port de mer qui les mettait en communication avec les peuples d'Europe ; les villes étaient pourvues d'armes et de vivres ; les anciens, assis dans les places publiques, s'entretenaient des biens du pays, et les jeunes gens se revêtaient de gloire et d'habits guerriers ; chacun, cultivant en paix sa terre, s'asseyait sous sa vigne et sous son figuier, sans que personne pût lui inspirer de crainte [2].

Pour assurer de plus en plus cet état de tranquillité et de bonheur, le sage Simon avait envoyé des ambassadeurs à Rome, avec un grand bouclier d'or, pour renouveler l'ancienne amitié et alliance. L'usurpateur Tryphon y avait pareillement envoyé les siens, avec une statue d'or de la victoire, se flattant que le sénat, en acceptant ce don, le reconnaîtrait pour roi. Le sénat fut plus fin : il reçut la victoire d'or, comme étant de bon augure ; mais, au lieu du nom de Tryphon, il y fit graver celui du jeune Antiochus qu'il avait mis à mort et dont il usurpait le trône.

Les ambassadeurs de Simon furent reçus bien différemment. Quand on sut qu'ils y arrivaient, on envoya au-devant d'eux. Et, à leur départ, le consul leur donna des lettres, aux rois et aux divers peuples, conçues en ces termes : « Lucius, consul des Romains, au roi Ptolémée, salut. Les ambassadeurs des Juifs, nos amis et nos alliés, sont venus vers nous, envoyés par Simon, le grand prêtre, et par le peuple des Juifs, pour renouveler l'amitié et l'alliance anciennes. Et ils ont apporté un bouclier d'or de mille mines. C'est

[1] Mach., 13. Strab., l. 16. — [2] 1. Mach., 14, 4-16.

pourquoi il nous a plu d'écrire aux rois et aux peuples, de ne leur faire aucun mal et de ne pas les attaquer, eux, ni leurs villes, ni leurs contrées, et de ne pas secourir ceux qui leur feraient la guerre. Et il nous a semblé bon de recevoir le bouclier. Si donc quelques hommes pervers s'enfuient vers vous de leur contrée, livrez-les à Simon, le prince des prêtres, afin qu'il se venge d'eux selon la loi. » Des lettres semblables furent adressées à Démétrius, roi de Syrie ; Attale, roi de Pergame ; Ariarathe, roi de Cappadoce ; Arsace, roi des Parthes, et dans toutes les régions ; à Lampsaque, aux Spartiates, en Délos, en Myndos, en Sicyone, en Carie, en Samos, en Pamphylie, en Lycie, en Halicarnasse, en Rhodes, en Phasélide, en Cos, en Sidon, en Arade, en Gortine, en Gnide, en Chypre et en Cyrène.

Les mêmes ambassadeurs s'étaient rendus à Sparte. Lorsqu'on y eut appris, ainsi qu'à Rome, que Jonathas était mort, tous en furent très-affligés ; mais quand ils surent que Simon, son frère, était souverain prêtre en sa place, et qu'il était maître de toute la contrée et de toutes les villes, ils lui écrivirent sur des tables d'airain, pour renouveler l'amitié et l'alliance qu'ils avaient faites avec Judas et Jonathas, ses frères.

Ces lettres de Rome et de Sparte ayant été lues à Jérusalem, tout le peuple s'écria : Quelles actions de grâces rendrons-nous à Simon et à ses fils ? Car il s'est comporté avec valeur lui et ses frères, et la maison de son père : ils ont combattu contre les ennemis d'Israël, et lui ont acquis la liberté. On fit donc alors une inscription gravée sur des tables d'airain, et on l'attacha à des colonnes sur la montagne de Sion. Voici la copie de cet écrit :

« Le dix-huit du mois d'Élul, l'an cent soixante-douze, la troisième année de Simon, grand prêtre ; à Jérusalem, en la grande assemblée des prêtres, et du peuple, et des princes de la nation, et des anciens du pays.

« Tout le monde sait que de nombreux combats ayant été livrés dans notre terre, Simon, fils de Mathathias, des fils de Joarib, et ses frères, se sont abandonnés au péril, et ont résisté aux ennemis de leur nation, pour que leur temple restât debout, et leur loi, et ils ont couvert leur nation d'une grande gloire.

« Et Jonathas assembla sa nation, et devint leur grand prêtre, et il a été réuni à son peuple. Et leurs ennemis ont voulu les fouler aux pieds, et détruire leur pays, et étendre la main sur les lieux saints.

« Alors Simon a résisté et a combattu pour sa nation, et il y a dépensé une grande partie de sa propre fortune, et il a armé les plus

vaillants de son peuple, et il leur a donné une solde. Et il a fortifié les villes de Judée, et Bethsura sur la frontière, où les ennemis avaient auparavant leur place d'armes, et il y a mis une garnison de soldats juifs. Et il a fortifié Joppé, sur la mer, et Gazara, sur les confins d'Azot, où demeuraient auparavant les ennemis ; et il y a transplanté des Juifs, et il les a pourvus de tout ce qui était propre à leur établissement et à leur défense.

« Et le peuple a vu la conduite de Simon, et la gloire qu'il méditait pour sa nation ; et il l'a établi son chef, et le prince des prêtres ; parce qu'il avait fait toutes ces choses, et rendu la justice, et gardé la foi à sa nation, et parce qu'il avait sans cesse cherché à exalter son peuple. Et durant ses jours, tout a prospéré entre ses mains ; et les nations qui étaient en Israël ont été chassées, ainsi que ceux qui étaient en la cité de David, à Jérusalem, en la forteresse, d'où ils sortaient pour profaner tout ce qui est autour du sanctuaire et pour faire une grande plaie à la sainteté du culte. Et il y a établi des Juifs, et il l'a fortifiée pour la sûreté du pays et de la ville, et il a relevé les murailles de Jérusalem. De plus, le roi Démétrius lui a octroyé la souveraine sacrificature, l'a mis au nombre de ses amis, et l'a élevé à une grande gloire ; car il a su que les Romains appelaient les Juifs leurs amis, leurs alliés et leurs frères, et qu'ils avaient envoyé honorablement au-devant des ambassadeurs de Simon ; et que les Juifs et leurs prêtres avaient trouvé bon qu'il fût leur chef et leur souverain prêtre à jamais, jusqu'à ce qu'il s'élevât un prophète fidèle ; qu'il fût ainsi leur général, qu'il prît soin des lieux saints, qu'il établît des intendants sur tous leurs ouvrages, sur le pays, sur les armes et sur les forteresses ; qu'il fût écouté de tous, que tous les actes publics fussent écrits en son nom, et qu'il fût revêtu de pourpre et d'or.

« Et il ne sera permis à personne du peuple, ni des prêtres, de violer aucune de ces choses, ni de contredire ce qu'il aura ordonné, ni de convoquer des assemblées dans le pays sans lui, ni de se revêtir de pourpre et de porter une agrafe d'or.

« Quiconque agira contre les présentes, ou en violera quelque chose, sera coupable. »

Et il plut à tout le peuple de constituer ainsi le pouvoir de Simon, et de faire suivant ces paroles.

Et Simon accepta, et il lui plut de remplir les fonctions de souverain prêtre, d'être le général et l'ethnarque des Juifs et des prêtres, et de présider à tout.

Et on voulut que cette écriture fût mise sur des tables d'airain, et placée dans les galeries du temple, en un lieu exposé à la vue de tout

le monde, et qu'une copie fût déposée dans le trésor pour servir à Simon et à ses fils de titre perpétuel [1].

C'est ainsi que les livres divins nous racontent l'inauguration de Simon Machabée dans l'autorité souveraine. C'est une pièce unique dans l'histoire. On y voit comment une famille, un homme, arrive naturellement et légitimement à la souveraineté. Tout y contribue : la noblesse et l'antiquité de son origine, des fonctions élevées, la gloire des armes, le sang versé pour la patrie, des conquêtes utiles, une administration sage, l'alliance des nations étrangères, la renonciation du ci-devant souverain ou suzerain, qui octroie ce qu'on a déjà, et enfin, par-dessus tout, le consentement formel de toutes les classes de la nation, des prêtres, des sénateurs, des magistrats, ainsi que du reste.

Voilà comme s'établit la légitimité ordinaire et humaine. Mais les Juifs en connaissaient une autre. Lorsqu'ils voulurent pour la première fois avoir un roi, ils le demandèrent à un prophète fidèle du Seigneur, à Samuël. Ce cas était prévu dans la loi de Moïse: il y était dit que les enfants d'Israël ne prendraient pour roi que celui que l'Éternel lui-même aurait choisi. Saül est choisi de cette manière, et puis réprouvé par le ministère du prophète Samuël: David est sacré par le ministère du même prophète, et ensuite confirmé sur le trône, lui et sa race, par le ministère du prophète Nathan. Dans le royaume d'Israël ou de Samarie, ce sont d'autres prophètes qui désignent et sacrent les dynasties nouvelles, qui en prédisent et en commandent la destruction quand elles se sont perverties. Les Juifs savaient tout cela ; ils savaient que, d'après la loi, c'était à Dieu seul à leur choisir un souverain; ils savaient que Dieu s'était toujours expliqué sur ce sujet par le ministère des prophètes. C'est pour cela qu'en conférant à Simon l'autorité souveraine, ils y mettent cette clause remarquable : *Jusqu'à ce qu'il s'élève un prophète fidèle*, pour déclarer la volonté de l'Éternel à cet égard.

Ces paroles présentent encore ce sens : *Jusqu'à ce que s'élève le prophète fidèle;* le prophète par excellence, le grand prophète, le prophète comme Moïse, le prophète qu'il faut écouter sous peine de mort, le prophète annoncé et figuré par tous les prophètes : le roi d'Israël, le grand roi figuré par tous les autres rois : le prince, le chef figuré par tous les autres princes; le roi, le pontife éternel : en un mot, le Christ, à qui est donnée toute puissance au ciel et sur la terre, de qui seul, par conséquent, émane toute puissance sur la terre et dans le ciel.

[1] 1. Mach., 14.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

DE 141 A L'AN 7 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Accomplissement des prophéties sur l'empire des Romains. — Préparation du monde à l'avénement du Christ.

La première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision, étant dans son lit ; il écrivit le songe et le résuma en ces termes :

« Je voyais dans ma vision pendant la nuit ; et voilà que les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer. Et quatre grandes bêtes sortirent de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; et, comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées : elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté ; elle avait dans sa gueule, et entre ses dents, trois grandes défenses : et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. Après cela, je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes comme celles d'un oiseau : cette bête avait aussi quatre têtes ; et la puissance lui fut donnée [1]. »

La grande mer, nous l'avons déjà remarqué, c'est tout le genre humain ; les flots, ce sont des peuples ; les tempêtes, de grandes révolutions politiques ; les quatre vents ou esprits du ciel, qui soulèvent et agitent ce vaste océan, sont entre les mains des quatre anges auxquels il a été donné de nuire à la terre et à la mer [2]. Les quatre grandes bêtes qui surgissent de cette mer orageuse, sont les quatre grands empires ; ils sont assimilés à des bêtes, parce que leur instinct politique est la brutalité de la force, et non pas l'intelligence et l'amour. Nous avons vu le premier, l'empire assyrio-babylonien, fier et puissant comme le lion, rapide dans ses conquêtes comme l'aigle, privé de ses ailes lorsque Nabuchodonosor est dépouillé de sa puissance, se relevant avec lui, prenant une attitude humaine et recevant

[1] Dan., 7, 1-6. — [2] Apocal., 7, 1 et 2.

un cœur d'homme. Nous avons vu le second, l'empire médo-perse, irrité par les Chaldéens, descendre de ses âpres montagnes, comme un ours irrité par des chasseurs ; s'appuyant plus d'un côté que de l'autre, plus sur les Perses que sur les Mèdes, et ayant trois défenses, la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens. Nous avons vu le troisième, l'empire macédonien, se partager, à la mort d'Alexandre le Grand, en quatre puissantes monarchies et subir les révolutions annoncées par le prophète. Nous allons voir avec lui la quatrième et dernière.

« Je regardais ensuite dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte ; elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait ; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées de devant sa face ; et, voilà, cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait de grandes choses.

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure ; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu ardent. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant sa face ; mille fois mille lui servaient de ministres, et dix mille fois cent mille étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

« Je regardais attentivement, à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait ; je regardais jusqu'à ce que la bête eût été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée ; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

« Je regardais dans cette vision de nuit, et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme, qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours ; et on le présenta devant lui ; et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume ; et tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable.

« Alors mon esprit frémit dans mon corps. Moi, Daniel, je fus épouvanté ; et les visions de ma tête me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants, et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla, et m'enseigna la signification de ces choses.

« Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront

de la terre. Mais les saints du Très-Haut obtiendront l'empire, et le posséderont jusque dans le siècle des siècles.

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre la signification de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, excessivement effroyable, avec des dents de fer et des ongles d'airain [1], mangeant, broyant, et foulant aux pieds ce qui restait ; ainsi que des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de cette autre qui lui poussa, en présence de laquelle trois cornes étaient tombées : et de cette corne qui avait des yeux et une bouche prononçant de grandes choses, corne plus grande que les autres. Et je vis cette corne faisant la guerre contre les saints, et prévalant sur eux, jusqu'à ce que vînt l'Ancien des jours, et qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, et que le temps arrivât où les saints obtinrent l'empire.

« Il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et très-différent de tous les royaumes : il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera. Les dix cornes signifient dix rois qui s'élèveront de ce même royaume. Un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il humiliera trois rois. Il proférera contre (sur ou touchant) le Très-Haut des paroles, il écrasera les saints du Très-Haut ; et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois, et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Ensuite se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut : et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés (en hébreu, sultanies) le serviront et lui obéiront.

« Là finit le discours. Mais, moi, Daniel, je fus fort troublé dans mes pensées ; mon visage en fut changé ; mais je conservai ce discours dans mon cœur [2]. »

Lorsque Daniel voyait ces choses, c'était en 555 avant Jésus-Christ, la quatrième bête vivait depuis plus de deux siècles. Rome avait été fondée l'an 753, suivant l'opinion commune ; mais, au jugement des savants, elle remonte encore plus haut. Son empire a subsisté, en Occident, jusqu'en 476 après Jésus-Christ, en tout mille deux cent trente-neuf ans : en Orient, jusqu'en 1453, en tout deux mille deux cent sept ans, à peu près deux mille ans de plus que l'empire des Grecs et que celui des Perses. Babylone seule, qui, à compter depuis sa fondation par Nemrod jusqu'à son entière décadence sous les successeurs d'Alexandre, a subsisté environ vingt siècles, peut être com-

[1] Les ongles d'airain sont exprimés dans le texte original. — [2] Dan., 7, 7-28.

parée pour la durée avec Rome. Mais il y a de grandes différences. Comme cité, Rome subsiste depuis vingt-six siècles, devenue, depuis dix-huit, la capitale d'un empire spirituel qui n'aura ni fin ni bornes. Comme empire, Babylone, après avoir brillé tout au plus cent ans, depuis le père du grand Nabuchodonosor jusqu'à Cyrus, a péri tel qu'un arbre déraciné, sans pousser un seul rejeton. Rome, au contraire, avant qu'elle succombe en Occident comme empire matériel et idolâtre, nous lui verrons pousser une dizaine de cornes ou de puissances; nous verrons une dizaine de rois barbares, qu'elle avait pris à sa solde et qui recevaient d'elle les titres romains de comtes, de ducs, de consuls, de patrices, transformer ses provinces en autant de royaumes qui subsistent encore et qui se gouvernent encore la plupart d'après ses lois. Parmi cette dizaine de cornes ou de puissances, nous lui en verrons pousser une, un peu plus tard que les autres, mais qui, petite d'abord, en humiliera bientôt trois. Ce seront les Sarrasins, employés depuis quelque temps dans les armées romaines, mais qui, en 622, sous Mahomet, feront une puissance à part, laquelle anéantira celle des Perses, en Asie; celle des Visigoths, en Espagne; celle des Grecs de Constantinople. Cette nouvelle corne ou puissance aura des yeux : Mahomet se donnera pour un voyant et un prophète. Cette corne parlera superbement pour, sur ou contre le Très-Haut; car le texte original peut avoir ces divers sens. Mahomet sera tout cela. Il parlera de Dieu ou fera parler Dieu éloquemment; mais ce sera pour lui faire condamner les chrétiens comme corrupteurs de sa loi, déclarer Mahomet son plus grand prophète, dévouer au glaive quiconque ne l'en croira pas sur parole. Il parlera honorablement de Jésus-Christ comme Messie, Verbe, prophète; mais il condamnera d'impiété et d'idolâtrie quiconque le reconnaît Fils de Dieu. Mais l'unique but de la religion et puissance mahométane sera d'exterminer ceux qui adorent le Christ. Les empires idolâtres de Babylone et de Rome étaient pour ainsi dire des empires *anti-Dieu*, en ce qu'à la place du Dieu véritable ils en adoraient d'autres. L'empire mahométan sera, par son essence même, l'empire antichrétien. C'est toujours la guerre contre Dieu; seulement, depuis que Dieu s'est manifesté dans le Christ, cette guerre se manifestera dans une forme d'antechrist. Cette corne fera la guerre aux saints et prévaudra sur eux. Le mahométisme ne cessera de faire la guerre aux chrétiens, appelés saints dans le langage de l'Écriture, et prévaudra sur eux dans tout l'Orient. Cette nouvelle corne, ce nouveau roi, s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois. Le mahométisme introduira une nouvelle manière de compter les années; au lieu de célébrer ou le samedi avec les Juifs, ou le dimanche avec les chrétiens, il célé-

brera le vendredi ; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ, il substituera l'Alcoran comme une réformation de l'une et de l'autre. Cette corne, cet empire aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire, dans le langage apocalyptique, un an, deux ans et la moitié d'une année. Le prophète de la nouvelle alliance, saint Jean, se sert des mêmes expressions ; de plus, il les traduit tantôt par quarante-deux mois, tantôt par douze cent soixante jours. Or, les mahométans, pour se retrouver dans les embarras de leur comput, emploient une période ou un cycle de trente ans, autrement un mois d'années. Sur ce pied, les quarante-deux mois ou douze cent soixante jours, auxquels Daniel et saint Jean bornent la durée de la dernière corne ou puissance, feraient douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

Il y a plus : ainsi que déjà nous l'avons remarqué ailleurs, dans ces expressions de Daniel et de saint Jean, *un temps*, *deux temps et la moitié d'un temps*, on pourrait même découvrir, pour la puissance mahométane, comme trois époques : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence. Pendant *un temps*, douze mois d'années ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'en 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triomphera partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant *deux temps*, deux ans d'années ou sept cent vingt ans, depuis la fin du siècle dixième, où les chrétiens d'Espagne commenceront à repousser les mahométans et feront naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y aura une lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, briseront tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme sera en décadence. Enfin, il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après *la moitié d'un temps*, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, c'en soit fait de cette puissance.

Alors se tiendra le jugement. Déjà nous avons vu le Très-Haut, avec ses veillants et ses saints, juger le roi de Babylone ; nous le verrons pareillement, dans l'Apocalypse, juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs ; ici, nous le voyons jugeant l'empire anti chrétien et les autres restes politiques de la quatrième bête ou de Rome idolâtre. Lorsque la sentence contre cette dernière s'exécuta par la main des barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès

lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet et les autres restes politiques de la quatrième bête, alors sera donnée au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

Telle est, dans l'ensemble de l'histoire humaine, la part de l'empire romain.

Quant à sa première origine, les anciens auteurs varient ; mais il y a moyen de les concilier. Voici comme s'exprime à cet égard un des plus célèbres, Salluste.

« La ville de Rome, selon ce que j'ai appris, a eu pour fondateurs et pour premiers maîtres des Troyens fugitifs qui, sous la conduite d'Énée, erraient sans habitation certaine, et, avec eux, les aborigènes, nation agreste, sans loi, sans gouvernement, entièrement libre et indépendante. Ces deux peuples, d'origine diverse, de langage différent, vivant les uns d'une manière, les autres d'une autre, dès qu'ils se furent rassemblés dans la même enceinte, se fondirent en un avec une facilité incroyable. Mais lorsque, devenus plus nombreux, plus policés, possesseurs de plus grands domaines, leur fortune parut assez prospère et assez solide, selon la destinée ordinaire aux choses mortelles, l'opulence excita la jalousie. Les rois et les peuples voisins leur firent donc la guerre : un petit nombre de leurs amis vint à leur secours ; les autres, frappés de terreur, se tinrent loin du péril. Mais les Romains, attentifs au dedans et au dehors, usaient de diligence, faisaient leurs préparatifs, s'animaient les uns les autres, marchaient au-devant des ennemis ; liberté, patrie, famille, leurs armes mettaient tout à couvert. Après avoir écarté les dangers par leur valeur, ils portaient du secours à leurs alliés et à leurs amis ; et ils s'en faisaient plus par les services qu'ils rendaient que par ceux qu'ils recevaient.

« Ils avaient un gouvernement légitime ou réglé par les lois : on l'appelait royauté. Des hommes choisis, dont le corps était affaibli par les années, mais dont l'esprit était fortifié par la sagesse, formaient le conseil public : ou leur âge, ou l'analogie de leur emploi, leur fit donner le nom de *Pères*. Dans la suite, lorsque le gouvernement royal, qui avait été établi d'abord pour la conservation de la liberté et l'accroissement de la chose publique, eut dégénéré en orgueil et en tyrannie, ils changèrent l'usage et se firent des gouvernements annuels, avec deux gouvernants. Ils pensaient que, de cette manière, le cœur humain serait le moins susceptible des sentiments de hauteur qu'inspire une puissance illimitée [1]. »

[1] Salluste, *Catilin.*, n. 6.

Ce que rapporte Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités romaines*, explique et confirme le récit de Salluste. Il nous apprend qu'on lisait dans les annales sacrées des Romains, qu'Énée eut trois fils, Ascagne, Romus et Romulus ; qu'Ascagne bâtit Albe et quelques autres villes ; que Romus fonda Capoue et Rome ; que cette dernière ville, s'étant trouvée déserte plus tard, Albe y envoya une nouvelle colonie sous la conduite d'un autre Romulus et d'un autre Romus, qui la fondèrent de nouveau, en sorte que Rome a été fondée deux fois : la première, peu après la guerre de Troie ; la seconde, quinze générations après la première[1]. Comme c'est la seconde fondation qui a donné naissance à l'empire romain, l'on conçoit que la plupart des historiens ne parlent que de celle-là.

Par les aborigènes qui, suivant Salluste, se joignirent aux Troyens fugitifs pour bâtir et peupler Rome, l'on entend généralement les anciens habitants du pays. Denys d'Halicarnasse distingue parmi eux plusieurs émigrations de la Grèce, les Pélasges, les Arcadiens, les Sicules ou Siciliens.

Quant à la seconde fondation de cette fameuse cité, l'histoire en a été tournée de manière à être comme une allégorie poétique. Romulus et Rémus, Romus chez les auteurs grecs, naissent de la conjonction violente du dieu de la guerre avec une vestale ou vierge sacrée ; ils sont exposés dans les eaux débordées du Tibre, par ordre de leur grand-oncle Amulius, usurpateur du trône sur leur grand-père Numitor ; le Tibre, en se retirant, les laisse sur le rivage, une louve vient les allaiter, ils sont recueillis par des pâtres, ils passent leur jeunesse à lutter contre les bêtes féroces et contre les brigands, ou à faire les brigands eux-mêmes ; ils sont reconnus de leur aïeul Numitor, tuent l'usurpateur Amulius, vont fonder une ville aux lieux où on les avait exposés, se disputent à qui lui donnera son nom ; Romulus tue son frère, ouvre un asile à tous les mécontents, esclaves fugitifs, débiteurs insolvables, établit un sénat et des assemblées du peuple ; pour procurer des femmes aux nouveaux venus, il enlève, au milieu d'une fête, les filles des peuples voisins ; des guerres s'ensuivent, il tue un roi de sa propre main, s'empare de trois villes, en incorpore les habitants au peuple romain ; les Sabins envahissent Rome, se rendent maîtres du Capitole, la nouvelle ville est noyée dans le sang, les filles sabines, devenues femmes romaines, s'interposent entre leurs pères et leurs maris, les deux peuples réconciliés n'en font plus qu'un, et, au moment de périr, Rome se relève deux fois plus forte ; Tatius, roi sabin, meurt assassiné ; Ro-

[1] Dion. Halic., l. 1, c. 73.

mulus règne de nouveau seul, et disparaît enfin lui-même, au milieu d'une tempête, sous le poignard des sénateurs, dit-on, qui en firent ensuite un dieu.

A ces premiers traits, qui ne reconnaîtra la quatrième bête de Daniel, cette bête terrible, effroyable? Elle ne fait que de naître, et déjà sa couche regorge de sang et de carnage; et déjà elle engloutit dans son sein le peuple de quatre villes; et déjà elle met en pièces son premier conducteur. Le deuxième, qui fut le Sabin Numa-Pompilius, tâcha d'apprivoiser par la religion son naturel féroce; mais à peine est-il mort, que, sous son troisième, Tullus-Hostilius, elle s'attaque à sa propre mère, la ville d'Albe. Trois frères se battent contre trois frères pour l'empire de la mère ou de la fille : Albe est détruite, son dictateur écartelé, et tous ses habitants transportés à Rome, qui voit ainsi doubler sa population. Sous Ancus-Martius, son quatrième conducteur, la terrible bête saisit de ses griffes quatre villes latines, et se les incorpore comme sa nourriture; sous son cinquième, Tarquin l'Ancien, qui mourut assassiné par les fils de son prédécesseur, elle en use de même avec huit autres villes; sous le sixième, Servius-Tullius, elle se trouve plus de quatre-vingt mille citoyens en état de porter les armes, et agrandit considérablement son enceinte. Servius meurt assassiné par son gendre et successeur, Tarquin le Superbe, et par sa propre fille Tullie.

Tarquin, qui, le premier, s'était donné pour conducteur à la bête sans la consulter, cherchait à lui rogner ses dents de fer et ses ongles d'airain. Les principaux du sénat sont mis à mort, les assemblées du peuple interdites, tout se fait par la volonté d'un seul; il ne tient sous les armes que la partie de la population qui lui est dévouée; l'autre est employée à des travaux publics, entre autres à creuser et à construire ces immenses égouts qui subsistent encore; de puissantes alliances au dehors le rassurent contre les émeutes du dedans. Cependant la bête murmure, elle s'ennuie de fouiller la terre; il faut absolument la conduire contre trois ou quatre cités. Mais Lucrèce est violée par un fils de Tarquin : elle se tue; Brutus fait serment de venger sa mort; il entraîne tout le peuple; la royauté est abolie, et les Tarquins proscrits à jamais. C'est ainsi que la bête, après avoir exercé son enfance, pendant deux cent quarante-quatre ans, à faire sa proie des villes circonvoisines, termine son premier âge par expulser ses conducteurs.

Dans son deuxième âge, dans son adolescence de deux siècles, elle étendra ses griffes d'airain sur toute l'Italie. Ses luttes y seront encore plus terribles et plus opiniâtres; plusieurs fois elle paraîtra sur le point d'y succomber.

En expulsant Tarquin le Superbe et sa famille, les Romains, au lieu d'un roi à vie, s'en firent deux à l'année, sous le nom de consuls. Les premiers furent Brutus et le mari de Lucrèce. Une conspiration se forma pour le rappel des Tarquins. Au nombre des conjurés étaient deux fils du premier consul et des neveux du second. Brutus monta sur son tribunal devant tout le peuple, appela ses deux fils, fit lire les preuves de leur complicité, leur demanda s'ils avaient quelque chose à répondre, et, sur ce qu'ils ne répondirent que par des larmes, surmontant lui-même, comme consul, sa tendresse de père, il ordonna aux licteurs de les décapiter avec la hache, après les avoir battus de verges. L'autre consul, qui était parent des Tarquins, ayant voulu sauver ses neveux, se rendit suspect et fut obligé de s'exiler lui-même. Peu après, Brutus, à la tête de l'armée romaine, et Aruns, fils du roi détrôné, à la tête de la sienne, coururent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité, qu'ils se percèrent l'un l'autre de leurs lances. Porséna, roi d'Étrurie, venu au secours des Tarquins, faillit prendre Rome; Horatius-Coclès la sauva par sa valeur; Mucius-Scévola manqua d'assassiner Porséna dans son camp. Rome capitula et se rendit : Tacite nous le dit en toutes lettres [1]. Les conditions furent même assez dures, comme nous le voyons par ces mots de Pline : « Dans le traité qu'après l'expulsion des rois, Porséna accorda au peuple romain, nous trouvons nommément compris qu'on ne se servirait de fer que pour la culture des champs. De très-anciens auteurs ajoutent qu'il fut même défendu de se servir d'un *style* de fer pour écrire [2]. » Ces faits, si nettement avoués par ces deux écrivains, mais dissimulés par Tite-Live, nous font bien voir à quelle extrémité Rome s'était vue réduite.

Dans les temps qui suivent, on la voit presque toujours en guerre avec les peuples voisins, mais sans faire, pendant bien des années, aucun progrès considérable. La cause en était à des divisions intestines.

Le passage de l'enfance à l'adolescence est pour tous les êtres vivants une époque de crise et de changement. La voix, la taille, les formes, les proportions, les goûts, les pensées même deviennent autres. Tout l'individu est en fermentation, jusqu'à ce que ses divers éléments aient pris un certain équilibre. Rome éprouva cette crise naturelle.

[1] Tacite, *Hist.*, l. 3, n. 72 : *deditâ urbe.* — [2] Pline, *Hist. nat.*, l. 34, c. 14. In fœdere, quod expulsis regibus populo romano dedit Porsena, nominatim comprehensum invenimus, ne ferro, nisi in agricultu, uterentur. Etiam stylo scribere vetitum vetustissimi auctores prodiderunt.

Dès les commencements, la puissance publique y était partagée en trois : le roi, le sénat et le peuple. Le roi nommait les sénateurs ; à la mort du roi, le sénat proposait de lui donner un successeur ; le peuple le nommait, et le sénat ratifiait la nomination. Dans les condamnations à la peine capitale, il y avait appel au peuple.

Les comices ou assemblées du peuple romain se tenaient de trois manières : 1° par tribus ou arrondissements territoriaux, qui montèrent successivement de trois à trente-cinq, et comprenaient tous les citoyens romains : chaque tribu n'avait que sa voix, et il n'y avait que quatre tribus dans la ville ; 2° par curies, au nombre de trente, où les citoyens de Rome étaient seuls admis à donner leurs suffrages, qui se comptaient par têtes : 3° par centuries, qui étaient au nombre de cent quatre-vingt-neuf, et divisées en six classes, d'après le plus ou moins de propriété. La première classe, composée des citoyens qui possédaient au moins la valeur de cent mille as, monnaie romaine qui a valu d'abord huit et ensuite cinq centimes, monnaie décimale, était subdivisée en quatre-vingt-dix-huit centuries, qui avaient chacune leur voix. Les seconde, troisième et quatrième classes, formées de citoyens qui possédaient soixante-quinze, cinquante ou vingt-cinq mille as, renfermaient chacune vingt centuries. La cinquième, composée de ceux qui possédaient dix mille as, en avait trente. Enfin la sixième, composée de ceux qui ne possédaient rien ou seulement de quoi nourrir leur famille, ne formait qu'une centurie, quoiqu'elle surpassât de beaucoup en nombre toutes les autres classes réunies. Ainsi, dans les comices par centuries, sur cent quatre-vingt-neuf voix, la classe des pauvres ou la masse de la population n'en avait qu'une, tandis que la classe des riches en avait quatre-vingt-dix-huit ; en sorte que, dès qu'elle était d'accord, elle était toujours sûre de la majorité, qui n'était que de quatre-vingt-quinze.

Après l'expulsion des rois, les consuls qui les remplaçaient étaient élus dans les comices par centuries ; de plus, ils ne pouvaient l'être que parmi les patriciens ou familles sénatoriales. Les riches ou les nobles étaient ainsi deux fois maîtres de ces élections, et parce qu'on ne pouvait choisir que parmi eux, et parce qu'au fond c'étaient eux qui choisissaient. Eux seuls occupaient en outre les dignités de prêtres, de pontifes et d'augures ; eux seuls commandaient les armées ; eux seuls rendaient la justice et connaissaient les lois et les formules de la jurisprudence ; en sorte que les plébéiens, pour pouvoir se défendre devant les tribunaux, étaient obligés de se mettre sous le patronage de quelque patricien, et de se faire ses clients. Or, les patriciens étant hommes, il était impossible qu'ils n'abusassent point de

tant de prérogatives. Pour étouffer les murmures des plébéiens, ils les engageaient sans cesse dans de nouvelles guerres. Mais les guerres augmentaient encore le mal. Souvent, au retour d'une campagne malheureuse, le plébéien, qui était obligé de servir à ses dépens, se voyait ruiné de dettes, livré entre les mains d'un usurier impitoyable, qui avait droit de le vendre comme esclave et même de le couper en pièces. Après avoir vainement demandé au sénat le redressement de ses griefs, le peuple, sans se livrer à d'autre excès, se retire, en différents temps, trois fois hors de Rome. Il obtient ainsi l'abolition des dettes, l'abolition de la loi qui permettait au créancier de vendre son débiteur, la création de cinq et ensuite dix magistrats inviolables, nommés tribuns du peuple et tirés de son sein, pour défendre ses droits. Ces tribuns obtinrent successivement que toutes les lois romaines fussent rédigées par écrit et exposées publiquement sur douze tables, afin que tout le monde pût les connaître; que les décrets du peuple assemblé par tribus, où les riches étaient confondus avec les pauvres, et où il y avait trente-une tribus de la campagne contre quatre de la ville, auraient par eux-mêmes force de loi; que les plébéiens fussent admissibles à toutes les magistratures de la république; que le mariage fût permis entre patriciens et plébéiens, etc. D'un autre côté, pour apaiser la classe si nombreuse des pauvres, qui, dans les premiers temps, était exempte du service militaire, mais y fut ensuite admise à sa grande satisfaction, le sénat lui distribua, à différentes époques, des terres conquises, soit aux environs de Rome, soit dans des colonies plus éloignées; mais surtout il établit une paye régulière pour l'infanterie, ce qui porta remède à la plupart des maux engendrés jusque-là par les dettes et les usures. Quant aux cavaliers ou chevaliers, ils étaient tirés de la classe des riches et leurs chevaux entretenus aux frais du public. C'est ainsi que la puissance romaine se forma ce vigoureux tempérament qui lui fit supporter les plus rudes épreuves et dompter enfin toutes les nations.

Dans cette période critique, la première magistrature éprouva quelques variations. Les deux consuls furent quelquefois remplacés par trois et six tribuns militaires, et pendant deux années, par les décemvirs.

C'étaient dix hommes choisis par le peuple d'entre les patriciens pour rédiger le code des lois romaines. Afin qu'ils eussent toutes les facilités pour le bien faire, on leur donna une puissance absolue sur tous les citoyens: on suspendit de leurs fonctions tous les autres magistrats, et on les nomma administrateurs uniques de la république. Ainsi revêtus en même temps des deux dignités consulaire et tribu-

nitienne, par l'une ils eurent le droit de convoquer le sénat, par l'autre celui d'assembler le peuple. En outre, pour qu'ils pussent plus aisément rectifier et compléter l'ancienne législation de Rome, une ambassade solennelle était allée recueillir en Grèce les lois de Solon et des autres législateurs célèbres. Avec ces secours, les décemvirs rédigèrent, la première année, un code en dix titres, dont toutes les dispositions furent ratifiées par le consentement du peuple et l'approbation des prêtres et des augures, et ensuite gravées sur dix tables d'airain. On était si satisfait de leur travail et de leur manière de gouverner, qu'on nomma encore dix hommes l'année suivante, pour compléter la législation par deux tables nouvelles : ce qui en fit douze. On choisit à peu près les mêmes. Mais, à la fin de la seconde année, ils n'abdiquèrent pas leur puissance, n'assemblèrent ni le peuple ni le sénat, s'entourèrent d'une garde formidable, et étouffèrent toutes les plaintes comme séditieuses. Leur chef, Appius-Claudius, ayant vainement tenté de corrompre une vierge plébéienne, entreprend, comme magistrat, de la déclarer l'esclave d'un de ses clients. Le père, ne voyant d'autre moyen de sauver l'honneur de sa fille, la poignarde au pied du tribunal. Le peuple et l'armée se soulèvent, les décemvirs sont contraints d'abdiquer et d'aller en exil ; les consuls et les tribuns du peuple sont rétablis.

Dans les circonstances extraordinaires, les Romains instituaient souvent un magistrat extraordinaire. On l'appelait dictateur, parce que tous les citoyens obéissaient à ce qu'il avait une fois dit ou ordonné. Il était nommé par un des consuls, et nommait lui-même le général de la cavalerie, pour lui servir de lieutenant. Aussitôt après la nomination du dictateur, les consuls et les autres magistrats déposaient leur autorité, excepté les tribuns du peuple. Il ne connaissait aucun supérieur dans la république ; il était même au-dessus des lois. Il avait le droit de faire la paix et la guerre, de lever des armées, de les mener à l'ennemi et de les licencier à son gré. Il distribuait les châtiments et les peines, et avait droit de vie et de mort sans appel. Cependant le peuple avait droit de lui faire rendre compte lorsqu'il avait cessé ses fonctions, qui ne duraient jamais plus de six mois.

Avec le temps et la multiplication des affaires, certaines fonctions des consuls furent attribuées à de nouveaux magistrats. Ainsi, lorsque les consuls s'absentaient pour commander les armées, le préteur les remplaçait dans la ville, principalement en ce qui était de rendre la justice. Les édiles étaient chargés d'avoir soin des édifices publics et particuliers. Mais la magistrature la plus importante que l'on institua pour soulager les consuls, ce fut celle des censeurs. Ils étaient deux, et nommés primitivement pour cinq ans, plus tard seulement pour

dix-huit mois. Leur principal attribution était de faire le recensement du peuple, recensement qui, chez les Romains, comme autrefois chez les Hébreux, prenait un caractère de solennité religieuse. Après certaines cérémonies expiatoires pour purifier la ville et le peuple, les censeurs, assis dans leurs chaises d'ivoire au Champ-de-Mars, passaient en revue, tribu par tribu, tout le peuple romain. Chacun leur déclarait l'état de sa famille et de ses biens : s'il y avait à reprendre dans sa conduite, ils avaient droit de le dégrader de son rang, de le chasser du sénat s'il était sénateur, de lui ôter son cheval s'il était chevalier, et même de le priver de tous ses priviléges de citoyen, sans être obligés d'en rendre compte à personne. C'est dans cette revue qu'ils divisaient tous les citoyens en classes et en centuries, suivant l'état de leur fortune. C'étaient encore eux qui répartissaient les taxes et qui réglaient les formalités d'après lesquelles se devaient faire les recensements particuliers dans les colonies.

Les questeurs étaient les magistrats chargés de l'administration des revenus publics.

Pendant que la constitution romaine s'élaborait ainsi au milieu des secousses intestines, Rome courut plus d'un danger, outre celui des décemvirs. Un jeune patricien, Marcius-Coriolan, qui s'était couvert de gloire dans les armes, n'ayant pas été nommé consul, se conduisit avec tant de hauteur à l'égard du peuple, qu'il fut condamné à l'exil. Pour se venger, il se mit à la tête des Volsques, peuple ennemi des Romains, battit les troupes et ravagea les terres de sa patrie. Le peuple eut beau décréter son rappel, le sénat eut beau lui députer ses principaux membres, les prêtres et les pontifes eurent beau se présenter devant lui avec toutes les marques de leurs dignités, rien ne put le fléchir que la vue de sa mère et de sa femme, suivies de toutes les dames romaines. Plus tard, Spurius-Cassius, qui avait été consul, aspirait à se faire roi de Rome avec le secours des étrangers en flatant le peuple; il fut découvert et puni de mort. Un autre, Spurius-Melius, chevalier romain, fut convaincu du même crime et subit la même peine. Enfin Manlius, qui avait été consul, qui avait eu les honneurs du triomphe, qui avait sauvé le Capitole contre les Gaulois, d'où lui était resté le glorieux surnom de Capitolinus, s'étant laissé entraîner à la même ambition, fut condamné à être précipité du haut de ce même Capitole dont il avait été le sauveur.

Mais le plus grand danger que Rome ait jamais couru, fut de la part des Gaulois dont il vient d'être fait mention. Cette famille de peuples, nommés Gaulois par les Latins, Celtes et Galates par les Grecs, était, suivant Josèphe, Eustache d'Antioche, saint Jérôme et saint Isidore de Séville, la postérité de Gomer, premier-né de Japhet,

et s'appelait originairement Gomariens ou Gomarites. Aujourd'hui encore, s'il faut en croire les auteurs anglais d'une histoire universelle, les Gallois ou Gaulois d'Angleterre se donnent le nom de Gomerai [1]. Le nom de Cimbres ou Cimmériens, qui veut dire guerriers, paraît un des surnoms de cette race aventureuse. Elle-même nous apparaît dans l'histoire humaine, comme l'avant-garde de ces émigrations de peuples qui, du centre de l'Asie et de la plaine de Sennaar, s'en viendront, l'une après l'autre, se jeter sur l'Europe. Si haut que remonte l'histoire en Occident, les Galates, Gaulois ou Celtes, remplissent le pays connu aujourd'hui sous le nom de France, mais que les Latins nommaient Gaule, et les Grecs, Galatie. De là, des essaims innombrables de leur population exubérante se répandent en Italie, en Grèce et en Asie. Nous les avons déjà rencontrés dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, et appris de Justin quelle était la terreur de leur nom et de leurs armes. Tite-Live nous parle de quatre invasions de Gaulois, en Italie, sous le règne de Tarquin l'Ancien, environ six cents ans avant Jésus-Christ. La première, composée de Gaulois de Bourges, d'Auvergne, de Sens, d'Autun, de Châlons-sur-Saône, de Chartres et du Mans, traversèrent les Alpes sous la conduite de Bellovèse, chassèrent les Étrusques, fondèrent la ville de Milan, et appelèrent le pays d'alentour Insubrie, du nom d'une bourgade au pays d'Autun. Les trois suivantes, composées principalement de Gaulois du Maine, du Bourbonnais et du pays de Langres, bâtirent les villes de Come, de Bresce, de Vérone, de Bergame, de Trente et de Vicence [2]. Les noms de ces peuples gaulois se sont conservés dans cette portion de l'Italie, sous les noms latins de *Cenomanni*, *Boii* et *Lingones*. Les Gaulois occupaient tout ce pays, de telle sorte que les Romains ne l'appelaient point Italie, mais Gaule en deçà des Alpes.

Deux cents ans après cette première invasion eut lieu la cinquième, celle des Sénonais ou Gaulois de Sens. Ils pénétrèrent jusque dans l'Étrurie et assiégèrent la ville de Clusium, qui implora le secours des Romains. Ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs demander aux Gaulois de quel droit ils envahissaient l'Étrurie. Brennus répondit que son droit était à la pointe de son épée; que c'était le même droit par lequel les Romains avaient enlevé aux Sabins, aux Fidénates, aux Albains, aux Èques et aux Volsques la meilleure partie de leur territoire; qu'au fond les Gaulois ne demandaient aux Clusiens que le surplus des terres qu'ils ne pouvaient cultiver. Les ambassadeurs.

[1] *Hist. univ.*, l. 4, c. 13, sect., 1, t. 30, p. 336. — [2] Tite-Live, l. 5, c. 34 et 35. Just., l. 20.

oubliant leur caractère de médiateurs, combattirent dans les rangs ennemis. Brennus, après avoir vainement demandé satisfaction au sénat, marcha sur Rome, tailla en pièces l'armée romaine près de la rivière d'Allia, prit Rome d'assaut; en resta maître pendant sept mois, à l'exception du Capitole ou de la citadelle; la remit ensuite, sous les conditions qu'il lui plut, aux Romains, qui recouvrèrent ainsi leur patrie contre tout espoir. La rançon fut de mille livres pesant d'or. Ce qui détermina les Gaulois à se retirer, fut la nouvelle que les Vénètes avaient fait une irruption sur leur propre territoire.

Tel est le récit du judicieux Polybe qui, de tous les historiens, vécut le plus près de l'événement [1]. Justin rappelle également que les Romains rachetèrent leur ville de la main des Gaulois, non par le fer, mais par l'or [2]. Suétone parle de la même tradition [3]. Tite-Live fait tenir le même langage aux Samnites [4]. Pour lui, il nous apprend de plus que les Gaulois furent sur le point de prendre le Capitole même: que Rome ne dut son salut qu'à ses oies; qu'à la fin, la garnison, abattue par la faim et la fatigue, résolut de se rendre ou de se racheter; que le prix du rachat fut de mille livres pesant d'or; que pendant qu'on pesait la somme, Brennus jeta son épée dans la balance, en s'écriant: malheur aux vaincus! mais que, dans ce moment-là juste, arriva Camille, nommé dictateur dans son exil même: qu'il défendit de payer la rançon, attaqua les Gaulois avec son armée, et les tua si bien tous qu'il n'en laissa pas un seul pour porter la nouvelle.

Il y a tout lieu de croire que ces dernières circonstances sont une invention poétique de Tite-Live pour pallier le désastre de sa patrie. Lui-même raconte peu après que, par suite de la prise de Rome par les Gaulois, le nom romain tomba dans le mépris; que tous les peuples d'alentour, même les anciens alliés, s'insurgèrent à la fois. Mais s'il eût été vrai que Rome, au lieu de se racheter au poids de l'or, avait exterminé par le fer jusqu'au dernier Gaulois, le nom romain, bien loin de tomber dans le mépris, eût inspiré plus de terreur que jamais. Nous voyons, au contraire, dans Tite-Live même, que, pendant plus d'un siècle, le nom qui inspirait le plus de terreur et à Rome et à toute l'Italie, c'était le nom gaulois. Chaque fois que le bruit se répandait, ce qui arriva six ou sept fois, qu'une armée gauloise se mettait sur pied soit en deçà, soit au delà des Alpes, le sénat romain proclamait, non pas la guerre, mais ce que les Latins appelaient le tumulte ou la consternation. Toutes les affaires étaient suspendues; on enrôlait tout ce qui pouvait prendre les armes, soit

[1] Polybe, l. 1, c. 6; l. 2, c. 22. — [2] Justin, l. 28, c. 2; l. 38, c. 4. — [3] Suét. *Tib.*, n. 3. — [4] Tite Live, l. 10, c. 16.

parmi les Romains, soit parmi les alliés. Dans une de ces occasions, on enrôla, d'après le dénombrement de Polybe, jusqu'à sept cent mille fantassins et soixante-dix mille cavaliers [1]. On créait ordinairement un dictateur. Deux fois, les armées étant déjà levées ou même en campagne, on apprit que le bruit était faux, et que les Gaulois n'avaient pas remué [2]. Rien ne fait mieux voir quelle terreur cette nation inspirait à Rome. Aussi Salluste assure-t-il que, depuis les premiers temps jusqu'au sien, les Romains avaient cette persuasion, que tout le reste était facile à leur valeur ; mais qu'avec les Gaulois, ils avaient à combattre, non pour la gloire, mais pour l'existence [3]. Cicéron n'est pas moins fort. La nature a fortifié l'Italie par les Alpes, dit-il, non sans une providence spéciale de la Divinité ; car si ce chemin eût été ouvert à la férocité et à la multitude des Gaulois, jamais Rome ne fût devenue le siége de l'empire [4].

Longtemps habitués à être battus par les Gaulois, comme dit Polybe [5], les Romains apprirent enfin à les battre ; ils l'apprirent en restant toujours unis, tandis que les Gaulois souvent se divisaient et se faisaient la guerre entre eux ; ils l'apprirent, en persévérant dans leurs desseins avec une constance invariable, tandis que les Gaulois n'agissaient que par des fougues passagères. Quand ils eurent appris une fois à vaincre ces redoutables ennemis et même à s'en faire des alliés, ils crurent n'avoir plus rien à craindre. En effet, dès lors rien ne résista plus. Le peuple le plus indomptable de l'Italie, les Samnites, qui avaient réduit une armée romaine, avec son consul, à mettre bas les armes et à passer sous le joug, finirent bientôt par être totalement subjugués, après une guerre sanglante de soixante-douze ans, et qui avait procuré aux généraux romains trente-un triomphes. Pyrrhus, roi d'Épire, avait passé la mer pour venir au secours de Tarente ; mais ce fut plutôt pour apprendre aux Romains l'art de la guerre, tel qu'il avait été perfectionné par Alexandre et ses successeurs ; car Pyrrhus n'empêcha point Tarente de tomber au pouvoir des Romains, non plus que les autres contrées jusqu'au détroit de Sicile. Enfin, dès l'année 267 avant Jésus-Christ, la puissance romaine, cette bête terrible qu'avait vue Daniel, tenait sous ses ongles d'airain tous les peuples d'Italie, et de là menaçait le reste du monde. Elle entrait alors dans son âge viril.

Vis-à-vis de l'Italie et de Rome était une race de Chanaan, échappée au glaive de Josué. C'étaient les Phéniciens ou Puniques d'Afri-

[1] Polybe, l. 2, c. 24. — [2] Tite-Live, l. 8, c. 17 et 20. — [3] Salluste, *Jug.*, n. 114. — [4] Cic., *Prov. cons.*, n. 14. — [5] Polybe, l. 2, c. 20.

que ; car ceux que les Latins appellent Puniques, les Grecs les appellent Phéniciens. Eux-mêmes, cinq siècles et demi après l'époque où nous sommes, interrogés par saint Augustin sur leur origine, lui répondaient qu'ils étaient Chananéens [1]. Plus tard encore, au temps et suivant le témoignage de l'historien Procope, on voyait à Tingis, en Mauritanie, une colonne avec cette inscription : *C'est nous qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé* [2]. La capitale de ces émigrés de Chanaan était Carthage. Elle avait de nombreuses colonies le long des côtes de l'Afrique, en Sicile, en Sardaigne, en Corse et sur les côtes de l'Espagne. Chanaan, en hébreu ou phénicien, veut dire marchand. Les Phéniciens de Carthage étaient une race de Chanaan de toute manière. Ils ne vivaient que pour le négoce. L'unique but de chaque individu, comme de la république entière, c'était l'argent, la richesse. S'ils faisaient la guerre, ce n'était pas précisément pour étendre leur puissance, encore moins pour acquérir de la gloire, mais pour conquérir de nouveaux marchés, mais pour le profit en argent. Ce profit, ils l'appelaient Mammon : c'était dans le fond leur unique dieu et leur unique loi. Maîtres de la Sardaigne, ils défendirent d'en cultiver les terres, afin de mieux vendre leur blé de Sicile. Pour faire la guerre, ils marchandaient des soldats de louage de toute nation : Espagnols, Gaulois, Italiens, Grecs, Africains. Quand une expédition n'avait rien rapporté, ils crucifiaient ordinairement le général, et tâchaient de payer les soldats d'une monnaie semblable. Leurs affaires allaient-elles encore plus mal, ils brûlaient leurs enfants en l'honneur de Baal ou Moloch, et prostituaient leurs filles en l'honneur d'Astarté : c'étaient leurs deux principales idoles. Mais leur vrai dieu était Mammon ; car c'est pour lui que tout cela se faisait.

Cependant Noé avait dit : *Maudit est Chanaan : il sera, pour ses frères, l'esclave des esclaves* [3]. La sentence avait été exécutée en partie par le glaive de Josué : elle le sera complétement par le glaive des Romains.

Rome et Carthage se connaissaient depuis longtemps. Dès le consulat de Junius-Brutus, qui avait chassé les rois, 509 avant Jésus-Christ, elles avaient fait un traité de commerce. C'était, suivant Polybe, vingt-huit ans avant l'irruption de Xerxès dans la Grèce, autrement la douzième année du règne de son père Darius, fils d'Hystaspe [4]. D'après ce traité, ainsi que d'après un second qui, avec les Carthaginois, comprend nommément les Tyriens et ceux d'Utique, un Romain pouvait faire ou vendre, dans la Sicile carthaginoise et à Car-

[1] S. Aug., *Exposit. in cap.* 4. *Epist. ad Rom.* — [2] Proc., *Hist. Vandal.*, l. 2, c. 10. — [3] Gen., 9, 25. — [4] Polybe, l. 3, c. 22.

thage, tout ce que pouvait un citoyen ; un Carthaginois avait le même droit à Rome. Mais il n'était pas permis aux Romains de trafiquer dans la Sardaigne ou dans l'Afrique, ni de s'y bâtir une ville ; ils n'y pouvaient aborder que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux : s'ils y étaient portés par la tempête, ils devaient partir au bout de cinq jours. D'autres clauses règlent les conditions et les limites dans lesquelles l'une et l'autre pouvaient exercer la piraterie. On voit que c'est Carthage qui dictait les traités. Plus tard, lorsque Pyrrhus eut débarqué en Italie, les Carthaginois, qui craignaient pour leurs possessions de Sicile, que ce roi vint attaquer en effet, envoyèrent au secours des Romains une flotte de cent vingt navires. Les Romains n'acceptèrent pas ces offres ; cependant ils renouvelèrent les anciens traités, auxquels on ajouta les articles suivants : que, soit que les Romains ou les Carthaginois fissent un traité avec Pyrrhus, il y serait nommément exprimé que ces deux peuples pourraient s'entr'aider mutuellement lorsqu'un d'eux serait attaqué ; qu'en ce cas, les Carthaginois fourniraient les vaisseaux ; que chaque peuple stipendierait ses troupes ; que celles des Carthaginois aideraient les Romains par mer, mais qu'elles ne seraient pas obligées de débarquer malgré elles [1].

La bonne intelligence des deux peuples dura ainsi près de deux siècles et demi.

Mais lorsque Rome eut conquis l'Italie jusqu'au détroit de Sicile, elle vit Carthage qui allait s'emparer de la Sicile tout entière. Les Mamertins, soldats mercenaires de Campanie, pareils aux routiers du moyen âge, s'étaient rendus maîtres d'une manière très-déloyale de la ville de Messine. Ils furent assiégés par Hiéron, roi de Syracuse, et réduits à la dernière extrémité. Ils étaient convenus de se rendre, lorsque le général des Carthaginois leur envoya un corps de troupes qu'ils mirent en possession de la citadelle. Dès lors, les uns voulaient se donner à Carthage, les autres à Hiéron, les autres envoyèrent implorer le secours du sénat romain. Le sénat, qui venait de punir du dernier supplice ceux de leurs camarades qui s'étaient emparés de la ville de Rhégium d'une manière semblable, ne savait à quoi se résoudre. Les secourait-il, il démentait sa propre conduite ; ne les secourait-il pas, Messine tombait entre les mains des Carthaginois, qui, de là, n'avaient qu'un pas à faire pour être en Italie, et qui déjà, contrairement aux anciens traités, avaient assisté d'une flotte la ville de Tarente, lorsque es Romains l'assiégeaient pour venger l'insulte qu'y avaient reçue leurs ambassadeurs. Le peuple décréta le secours. Un simple tri-

[1] Polybe, l. 2, c. 22, 24 et 25.

bun de légion débarque avec une petite flotte à Messine, et en chasse les Carthaginois par son audace. Carthage, ayant crucifié le général qui s'était ainsi laissé intimider, en envoya un autre qui fit alliance avec Hiéron pour reprendre Messine sur les Romains. Le différend eût pu encore s'arranger à l'amiable : ni le sénat ni le consul n'avaient encore paru dans cette affaire; les démarches du tribun auraient pu être désavouées. Mais sur le refus de celui-ci de livrer Messine, le général carthaginois, par une atroce vengeance, massacre tous les Italiens qui servaient dans son armée. A cette nouvelle, un des consuls débarque inopinément à Messine, défait d'un côté Hiéron, et les Carthaginois de l'autre. Hiéron, se voyant entre deux peuples ennemis, fit sa paix avec les Romains, qui dès lors n'eurent plus que les Carthaginois à combattre. Dans l'intérieur de l'île, la plupart des villes ouvrirent d'elles-mêmes les portes; quelques-unes tuèrent leur garnison africaine. Mais les villes maritimes n'étaient pas faciles à prendre; les Carthaginois étaient partout maîtres de la mer. Il eût fallu aux Romains beaucoup de vaisseaux de guerre, et ils n'en avaient pas un seul. Une galère carthaginoise vint à échouer sur les côtes d'Italie; les Romains la prirent pour modèle; et, dans l'espace de deux mois, suivant le témoignage de Polybe, ils en eurent fabriqué cent vingt, dont cent à cinq rangs de rames et vingt à trois rangs. Dix-sept de ces navires, avec le consul qui les commandait, furent pris par l'ennemi dans une embuscade. Mais le reste de la flotte, après un premier succès, remporta bientôt, sous la conduite de Duillius, l'autre consul, une victoire si complète que l'amiral carthaginois se sauva avec peine dans une chaloupe. Dans cette première bataille navale, ainsi que dans le petit combat qui avait précédé, les Romains tuèrent sept mille hommes, firent sept mille prisonniers, coulèrent à fond treize vaisseaux et en prirent quatre-vingts. Le sénat et le peuple érigèrent en l'honneur de Duillius une colonne rostrale, c'est-à-dire une colonne ornée des divers insignes de la marine; elle subsiste encore à Rome avec son inscription, qui porte que ce fut lui le premier consul qui triompha sur mer, et qui le premier, dans l'espace de soixante jours, prépara une flotte avec ses rameurs. Après cette première victoire, Rome s'empara de la Corse et de la Sardaigne, puis envoya une flotte en Afrique sous le commandement du consul Régulus, qui battit les Carthaginois et se vit, en peu de jours, maître de quatre-vingts villes, qui se rendirent volontairement. Carthage était dans la consternation ; mais il y avait parmi ses auxiliaires un Lacédémonien nommé Xanthippe : il disait hautement, à qui voulait l'entendre, par quelles fautes les Carthaginois avaient été battus. On l'écouta; il fut mis à la tête de l'armée, et en effet il battit l'ar-

mée de Régulus et le fit lui-même prisonnier. Pour prix de ses services, les Carthaginois le renvoyèrent à Lacédémone, avec ordre de le noyer en route; mais il échappa à leur perfide ingratitude. Carthage, ayant bientôt éprouvé de nouveaux revers, crucifia un de ses meilleurs généraux, nommé Asdrubal, et envoya son captif, Régulus, à Rome pour traiter de la paix. Régulus conseilla la guerre au sénat, et revint dans sa prison subir la mort cruelle qui l'attendait. Rome cependant avait essuyé bien d'autres pertes : deux de ses flottes avaient péri successivement par la tempête, le consul Claudius en perdit une troisième par sa faute, la tempête en détruisit une quatrième. Le sénat n'en voulut plus faire aux dépens du public ; mais, avec sa permission, des particuliers en équipèrent une cinquième, qui, après des succès éclatants, périt encore sous les coups de la tempête. Les particuliers en équipèrent une sixième, qui, sous le commandement du consul Lutatius, surprit une flotte carthaginoise chargée d'armes et d'argent, en coula à fond cinquante vaisseaux, en prit soixante-dix, avec plus de dix mille prisonniers.

La guerre durait depuis vingt-quatre ans. Les Romains avaient perdu sept cents navires; les Carthaginois n'en avaient perdu que cinq cents ; de plus, ils avaient dans la Sicile une armée formidable de mercenaires, sous la conduite d'Amilcar, digne père du grand Annibal. Mais ils n'eurent pas la constance des Romains ; ils demandèrent la paix. Elle leur fut accordée aux conditions suivantes : qu'ils évacueraient toute la Sicile ; qu'ils payeraient immédiatement mille talents ou cinq millions et demi de francs, et deux mille deux cents talents dans l'espace de dix années : qu'ils rendraient aux Romains, sans rançon, leurs prisonniers, et rachèteraient les leurs : qu'ils sortiraient de toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie, et n'en approcheraient jamais avec des vaisseaux de guerre, ni n'y enrôleraient de soldats : qu'enfin ils ne feraient point la guerre à Hiéron, roi de Syracuse, ni à ses alliés. Les Romains les forcèrent encore, peu après, d'évacuer la Sardaigne et de payer douze cents autres talents.

Après cette paix, Rome ferma le temple de Janus, l'an 236 avant Jésus-Christ. C'était un temple bâti par Numa, que l'on ouvrait en temps de guerre et que l'on fermait en temps de paix. Il n'avait encore été fermé qu'une seule fois sous le règne de son fondateur. Depuis ce temps, Rome n'avait cessé d'être en guerre, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, pendant près de cinq siècles.

Carthage avait acheté la paix avec les Romains : elle eut chez elle la guerre la plus atroce que l'on ait peut-être jamais vue. Les mercenaires étaient revenus de Sicile : ils demandèrent la solde et les

récompenses qu'on leur avait promises. Giscon, qui les commandait à la place d'Amilcar, avait eu la prudence de les envoyer bande par bande, afin qu'on pût les payer plus aisément et les renvoyer chacun chez eux. L'amour de l'argent rendit Carthage aveugle. Elle voulut attendre que tous les mercenaires fussent réunis pour marchander avec eux et rabattre quelque chose du prix dont on était convenu. Mais quand ces aventuriers se virent rassemblés dans la capitale au nombre de plus de vingt mille, quand ils en eurent aperçu les immenses richesses, de terribles désirs s'éveillèrent en eux. Déjà des meurtres et d'autres violences se commettaient le jour et la nuit. Un pillage universel était à craindre. La tremblante Carthage pria les chefs des mercenaires de les mener à Sicca, en donnant à chaque homme une pièce d'or pour les besoins les plus urgents. L'aveuglement alla au point qu'on les força d'emmener leurs femmes et leurs enfants, qu'on eût pu garder comme otages. Là, dans la plus complète inaction, ils se mirent à supputer, à exagérer ce qu'on leur devait, ce qu'on leur avait promis dans les occasions périlleuses. Hannon, un des deux suffètes ou premiers magistrats de Carthage, leur fut envoyé : c'était le chef du parti mercantile. Il leur dit humblement que la république ne pouvait pas leur tenir parole, qu'elle était écrasée d'impôts, que dans sa détresse elle leur demandait la remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. Il croyait les toucher par ces aveux: il porta leur ressentiment et leur hardiesse à son comble. Après un tumulte effroyable, ils marchèrent sur Carthage au nombre de vingt mille hommes, et campèrent à Tunis, qui n'en est qu'à quatre ou cinq lieues. Les Carthaginois, épouvantés et reconnaissant trop tard leur imprudence, firent tout au monde pour les radoucir. On leur envoya tous les vivres qu'ils voulurent et au prix qu'ils voulurent. Chaque jour venaient des députés du sénat pour les prier de demander quelque chose : on avait peur qu'ils ne prissent tout. Leur audace devint sans bornes. Dès qu'on leur eut promis leur solde, ils demandèrent qu'on les indemnisât de leurs chevaux tués : puis ils demandèrent qu'on leur payât les vivres qu'on leur devait, au prix exorbitant où ils s'étaient vendus pendant la guerre : puis ils demandèrent sans cesse une chose nouvelle, de manière à rendre tout arrangement impossible. Dans cette extrémité, on leur envoya non plus Hannon, qui jamais ne les avait vus combattre et ne savait rien des promesses qu'on leur avait faites, mais Giscon, un de leurs généraux de Sicile, qui avait toujours pris leurs intérêts à cœur. Il arrive à Tunis bien muni d'argent, les harangue séparément, Espagnols, Gaulois, Liguriens, Baléares, Grecs, Italiens, Africains : ces derniers étaient le plus grand nombre. Il blâme le

passé, les instruit du présent, mais surtout les exhorte et les prie pour l'avenir, et enfin se dispose à leur payer leur solde par nations. Il allait heureusement terminer cette malheureuse affaire lorsque tout vint à manquer.

Un certain Spendius, Campanien, esclave fugitif de Rome, d'une force et d'une audace extraordinaires, qui craignait d'être rendu à son maître, se mit à dire et à faire tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Un Africain, nommé Mathos, se joignit à lui dans la crainte d'être puni comme un des principaux auteurs de l'insurrection. Celui-ci tire à part les Africains et leur fait entendre qu'une fois les autres nations payées et licenciées, les Carthaginois éclateront contre eux et les puniront de manière à épouvanter leurs compatriotes. Là-dessus s'élèvent des cris ; si quelqu'un veut parler, ils l'accablent de pierres avant de savoir s'il parlera pour ou contre. C'était encore pis après le repas ; et quand ils avaient bu, au milieu de tant de langues, il n'y avait qu'un mot qu'ils entendissent tous : *Frappe* ; et dès que quelqu'un avait dit *frappe*, cela se faisait si vite, qu'il n'y avait pas moyen d'échapper. Giscon, qui voyait sa patrie menacée des derniers malheurs, voulut la sauver au péril de sa vie ; tantôt il s'abouchait avec les chefs, tantôt il assemblait et exhortait les nations. Il osa répondre aux Africains, qui lui demandaient les vivres avec hauteur : *Allez les demander à Mathos.* Alors ils se jettent furieux sur l'argent apporté par Giscon, sur lui, sur ses Carthaginois, et ils les chargent de fers.

Ce n'était encore que la moitié du mal. Spendius et Mathos avaient envoyé des émissaires dans toute l'Afrique, pour appeler toutes les villes à la liberté et à leur secours. Leur appel fut entendu. Les Africains se réunirent à eux jusqu'au nombre de soixante-dix mille. Le gouvernement de Carthage, habituellement dur, était devenu intolérable pendant la dernière guerre ; il avait exigé la moitié des fruits et doublé les impôts. Aussi la défection fut-elle spontanée et générale. Utique et Hippone, qui d'abord avaient hésité, finirent par massacrer les soldats qu'y tenait Carthage, et les laissèrent sans sépulture. On en fit autant en Sardaigne et en Corse. Le général qu'on y envoya fut saisi par ses troupes, qui le mirent en croix ; une partie des naturels de l'île y appela les Romains, qui n'en profitèrent pas pour le moment, mais un peu plus tard.

Les Carthaginois, accoutumés à vivre des tributs de l'Afrique et à faire la guerre par des étrangers, voyaient alors et l'Afrique et les étrangers réunis contre eux. Pour comble de malheur, leurs deux généraux, Hannon et Amilcar, se haïssaient tellement, que, par jalousie l'un de l'autre, non-seulement ils laissèrent échapper plus

d'une occasion de vaincre l'ennemi, mais qu'ils lui en fournirent de les battre. Hannon, après un premier avantage, croyait avoir tout fait, lorsque les mercenaires, revenant à l'improviste, taillèrent en pièces son armée, prirent son camp avec toutes ses provisions et ses machines. Amilcar, chargé enfin seul de la guerre, la poussa avec plus de suite et de vigueur. Il gagna les Numides, remporta sur les mercenaires une première victoire, traita les prisonniers avec douceur, admit dans ses rangs ceux d'entre eux qui le voulurent bien, et renvoya les autres entièrement libres, sous la seule condition de ne point porter les armes contre Carthage. Cette humanité, jointe à une valeur universellement reconnue, devait naturellement avoir les suites les plus heureuses et mettre bientôt fin à l'insurrection. Spendius, Mathos et les autres chefs le sentirent bien. Ils résolurent de pousser la multitude à des excès, après lesquels il n'y a plus d'accommodement. Par des discours insidieux et de faux messages, ils l'exaspérèrent au point que l'on prit Giscon et les siens qu'on tenait dans les fers au nombre de sept cents ; on les mena hors du camp, on leur coupa la main et les oreilles, on leur cassa les jambes, et on les jeta encore vivants dans une fosse. Quand Amilcar envoya demander au moins les cadavres, les barbares déclarèrent que tout député serait traité de même, et proclamèrent comme loi, que tout prisonnier carthaginois périrait dans les supplices, que tout allié de Carthage serait renvoyé les mains coupées. Alors commencèrent d'épouvantables représailles. Amilcar fit écraser sous les pieds des éléphants tous les prisonniers. Carthage reçut des secours d'Hiéron et même de Rome. Amilcar, chassant les mercenaires des plaines par sa cavalerie numide et les poussant dans les montagnes, parvint à enfermer une de leurs deux armées dans un défilé nommé *la Hache*, où ils ne pouvaient ni fuir, ni combattre, et ils se trouvèrent réduits par la famine à l'exécrable nécessité de se manger les uns les autres. Les prisonniers et les esclaves y passèrent d'abord ; mais quand cette ressource manqua, il fallut bien que Spendius et les autres chefs, menacés par la multitude, demandassent un sauf-conduit pour aller trouver Amilcar. Il ne le refusa point, et convint avec eux que, sauf dix hommes à son choix, il renverrait tous les autres, en leur laissant à chacun un habit. Le traité fait, Amilcar dit aux envoyés : *Vous êtes des dix*, et il les retint. L'armée, ne voyant pas revenir ses chefs, courut aux armes ; mais elle était si bien enveloppée, que, de plus de quarante mille, il ne s'en sauva pas un seul. Spendius fut crucifié à la vue de l'autre armée. Mais elle surprit bientôt un général carthaginois, avec trente des principaux de la ville, attacha le général à la place de Spendius, et égorgea sur le corps de celui-ci les trente. Ce

revers inattendu replongea Carthage dans la consternation. Les députés du sénat pressèrent plus vivement que jamais Amilcar et Hannon de se réconcilier et d'agir de concert : ils le firent, gagnèrent une grande bataille, qui mit fin à l'insurrection. Cette guerre, dont Polybe nous a conservé les affreux détails, avait duré trois ans et quatre mois ; dès lors, à cause des atrocités inouïes qui s'y commirent, elle fut appelée la guerre inexpiable [1].

Amilcar, dont le crédit devint alors plus grand que jamais, était à Carthage le chef du parti de la guerre. C'était malgré lui qu'on avait fait la paix avec les Romains. Son dépit se changea en haine implacable, lorsque les Romains forcèrent les Carthaginois d'évacuer la Sardaigne et de payer douze cents talents de plus. Après l'entière défaite des mercenaires révoltés, il passa en Espagne, subjugua les peuples les plus belliqueux de cette contrée, et y bâtit, dit-on, la ville de Barcelone ou Barcinone, qu'il appela ainsi de son nom de famille Barca. Ayant été tué dans une bataille, il fut remplacé par son gendre Asdrubal, qui continua ses succès et bâtit Carthage-la-Nouvelle ou Carthagène. Asdrubal ayant été tué à son tour par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître, Annibal, fils d'Amilcar, fut proclamé général, à peine âgé de vingt-cinq ans. Il en avait neuf, lorsque ayant prié son père de le mener avec lui en Espagne, celui-ci lui fit jurer, au pied des autels, d'être l'ennemi implacable de Rome. Général, il tint parole. Maître de toute l'Espagne par la prise et la destruction de Sagonte, ville alliée des Romains, il laissa dans ce pays son frère Asdrubal avec une armée, envoya son frère Magon avec une autre en Afrique : puis, se mettant lui-même à la tête d'une troisième, il traverse les Pyrénées, la Gaule, le Rhône, les Alpes, et arrive inopinément en Italie avec trente-six mille hommes, de cinquante-neuf mille qu'il avait en sortant de l'Espagne. Il prend Turin en trois jours : reçoit un renfort considérable de Gaulois ; défait le consul Scipion sur les bords du Tésin, le consul Sempronius sur les bords de la Trébie, le consul Flaminius près du lac de Trasymène : est arrêté quelque temps par les temporisations de Fabius, le dictateur ; défait enfin les deux consuls Paul-Émile et Térentius-Varron à la bataille de Cannes, où cinquante mille Romains restèrent sur la place, avec le consul Paul-Émile et quatre-vingts sénateurs. La nouvelle vint à Rome que les deux consuls étaient tués, et que de soixante-dix-huit mille hommes, il en restait à peine un seul en vie.

C'est alors que le sénat romain se montra dans toute sa grandeur. Rome était en alarmes, l'Italie paraissait au pouvoir d'Annibal : la

[1] Polybe, l. 1, c. 66-88. Michelet, *Histoire romaine*.

Sicile, qu'on sut menacée par une flotte carthaginoise : le sénat défendit tout avec un calme et une grandeur d'âme qui ne se peuvent comprendre. Le consul Varron était un plébéien ; il avait été élevé à la magistrature suprême en dépit du sénat, il avait perdu la bataille par son imprudence : à Carthage, il eût été mis en croix ; quand il approcha de Rome, le sénat en corps sortit à sa rencontre et le remercia solennellement de n'avoir pas désespéré du salut de la république. Les débris de l'armée de Cannes furent menés par Marcellus, ancien consul, contre ce même Annibal qui venait de la battre et qui se reposait alors dans les délices de Capoue ; elle remporta quelques avantages, puis se rendit en Sicile jusqu'à la fin de la guerre. Dans la seule ville de Rome, on leva en peu de temps quatre légions, chacune de cinq mille hommes, et dix mille chevaux. Dans des circonstances pareilles, Carthage était abandonnée de tous ses alliés et réduite à ses seules murailles. Les alliés de Rome, les colonies et les villes municipales lui restèrent fidèles dans le malheur et envoyèrent leur contingent de troupes. La république enrôla de plus huit mille esclaves des plus robustes qu'elle acheta de leurs maîtres : avant de les inscrire comme soldats, on leur demanda s'ils prenaient les armes de bonne volonté ; ils furent appelés volontaires. Peu après, ils battirent une division de Carthaginois et furent affranchis sur le champ de bataille. Annibal avait un grand nombre de prisonniers romains, il eût été bien aise de les rendre pour de l'argent ; le sénat refusa de les racheter, faisant entendre qu'il n'avait pas besoin d'eux, et que, dans cette guerre surtout, un Romain devait vaincre ou mourir dans l'esclavage.

Il n'avait pas attendu jusque-là pour déployer cette fermeté indomptable. Au milieu même des revers du Tésin, de la Trébie et du Trasymène, il avait envoyé une armée en Espagne sous la conduite de deux Scipions, qui conquirent la plus grande partie de ce pays ; ayant appris, vers le même temps, que Philippe, roi de Macédoine, avait fait alliance avec Annibal, il envoya une autre armée en Macédoine, sous le commandement du consul Lévinus, qui battit Philippe et le contraignit d'accepter la paix aux conditions qu'on voulut bien lui prescrire. Annibal voulut épouvanter Rome, il vint camper devant ses murs. Mais, dans ce moment-là même, le champ où était postée sa tente fut vendu aussi cher que s'il n'y avait pas eu d'Annibal ; mais, dans ce moment-là même, le sénat envoyait de nouvelles troupes en Espagne ; mais les Romains reprenaient Capoue et Tarente en dépit et à la vue d'Annibal, ils prenaient Syracuse malgré les inventions d'Archimède.

Cependant les deux Scipions, après des prodiges de valeur, avaient

succombé dans deux batailles. Le peuple romain était assemblé pour leur envoyer un successeur : il ne se présente qu'un jeune homme de vingt-quatre ans; les deux généraux dont il s'agissait de venger la mort étaient, l'un son père, l'autre son oncle : le jeune Scipion est élu proconsul à la complète unanimité par tous ceux qui avaient droit de suffrage. Il arrive en Espagne, prend Carthagène en un jour; tue, dans une seule bataille, cinquante-quatre mille hommes aux Carthaginois commandés par le frère d'Annibal, et soumet toute l'Espagne en quatre ans, moins encore par la force des armes que par l'admiration de son noble et généreux caractère. Il passa même secrètement en Afrique, et gagna aux Romains l'amitié de deux rois numides, Syphax et Massinissa. Rome le rappela pour combattre Annibal en Italie. Nommé consul d'une voix unanime, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-neuf ans, il transporte la guerre en Afrique même, défait complétement les armées carthaginoises, incendie leur camp pendant la nuit, et fait prisonnier le roi Syphax, qui s'était tourné contre les Romains. Carthage, alarmée de ces pertes, demande une trêve pour envoyer des ambassadeurs à Rome et traiter de la paix; mais c'était pour avoir le temps de faire de nouveaux préparatifs de guerre, rappeler Annibal d'Italie, et engager Philippe de Macédoine à reprendre les armes. Quand elle crut avoir réussi, elle chercha traîtreusement à faire périr les ambassadeurs que Scipion lui avait envoyés; Scipion s'en vengea à sa manière : ayant eu en son pouvoir les ambassadeurs de Carthage à Rome, il les protégea contre le ressentiment de sa propre armée, et les renvoya libres après les avoir traités avec toute la bonté possible. Cependant Annibal avait quitté l'Italie, en égorgeant tous les soldats italiens qui n'avaient pas voulu le suivre. Débarqué en Afrique, il reçut ordre d'arrêter les progrès de Scipion, qui continuait à ravager le territoire de Carthage et à prendre des villes d'assaut. Annibal alla camper près de la ville de Zama, et de là envoya des espions pour reconnaître les mouvements de l'ennemi. Ces espions furent arrêtés et reconnus. Scipion, bien loin de les faire maltraiter, donna ordre qu'on leur laissât tout voir et tout examiner à leur aise; ensuite il les renvoya avec quelque argent, pour subvenir aux frais de leur voyage. Ce procédé remplit d'admiration Annibal; il demanda une entrevue avec Scipion, pour négocier la paix. La conférence eut lieu à la vue des deux armées. Les deux généraux ne s'étaient jamais vus. Annibal proposa que Carthage garderait l'Afrique et que Rome aurait tout le reste. Scipion répondit qu'il était trop tard; et que, pour avoir la paix, Carthage devait la recevoir aux conditions que Rome voudrait bien la donner. Ils se séparèrent pour décider leur querelle par la voie des armes.

La bataille se donna le lendemain. Les Carthaginois furent défaits; ils perdirent quarante mille hommes, dont vingt mille tués et vingt mille faits prisonniers. Au nombre de ceux-ci se trouvèrent plusieurs Macédoniens, avec Sosipater, leur général. Annibal lui-même se sauva avec peine à la faveur des ténèbres: et, après deux jours et deux nuits de marche continuelle, atteignit la ville d'Adrumète, accompagné d'un seul homme. S'étant rendu à Carthage, il déclara au sénat qu'il ne restait d'autre ressource que la paix. Trente des principaux allèrent la demander à Scipion, qui dicta les conditions suivantes : 1° Les Carthaginois garderont leurs lois, et resteront en possession des villes et des provinces qui leur appartenaient en Afrique avant le commencement de la guerre; mais les Romains garderont l'Espagne avec toutes les îles dans la Méditerranée; 2° les Carthaginois livreront aux Romains tous les prisonniers et tous les transfuges aussi bien que tous ceux qu'Annibal a emmenés avec lui malgré eux; 3° excepté dix galères à trois rangs de rames, ils remettront entre les mains de Scipion tous leurs vaisseaux de guerre et tout ce qu'ils ont d'éléphants domptés, et ils n'en dompteront plus dans la suite; 4° il ne leur sera pas permis de faire la guerre, ni dans l'Afrique, ni hors de l'Afrique, sans le consentement du peuple romain; 5° ils rendront à Massinissa (le fidèle allié des Romains) tout ce qu'ils ont enlevé, soit à lui, soit à ses ancêtres, et contracteront même alliance avec ce prince; 6° ils fourniront du blé aux légions romaines, et payeront leurs troupes auxiliaires jusqu'au retour des ambassadeurs qui doivent se rendre à Rome pour obtenir la ratification du présent traité; 7° ils payeront aux Romains dix mille talents (cinquante-cinq millions de francs) partagés en portions égales; 8° pour assurance de leur fidélité, ils donneront cent otages, que Scipion choisira dans leur jeunesse, depuis quatorze ans jusqu'à trente; 9° il n'y aura ni paix ni trêve pour les Carthaginois qu'après qu'ils auront restitué les vaisseaux et les effets pris aux Romains pendant la dernière suspension d'armes; 10° les armées romaines quitteront l'Afrique au plus tard cinquante jours après la conclusion du traité.

Ces conditions ayant été portées au sénat de Carthage, Annibal déclara hautement qu'il fallait adorer la fortune et remercier le ciel de les avoir obtenues aussi favorables. Elles furent donc acceptées et exécutées. Cinq cents vaisseaux de guerre furent livrés à Scipion, qui les fit brûler à la vue de Carthage. Ainsi finit la seconde guerre punique, l'an 201 avant Jésus-Christ. Elle avait duré dix-huit ans.

Lorsque le jeune vainqueur eut débarqué en Italie, sa marche jusqu'à Rome, au milieu de l'affluence des populations, fut un triomphe

continuel. Le peuple romain voulut lui accorder des honneurs extraordinaires. Il ne prit que le surnom d'*Africain*.

En domptant Carthage, Rome avait dompté le monde. Les guerres suivantes ne furent que des prises de possession. Philippe de Macédoine avait une seconde fois envoyé des secours à Carthage. Philippe sera défait par le consul Flaminius; son successeur, Persée, le sera par le consul Paul-Émile, et enfin la Macédoine et la Grèce réduites en province romaine. Le roi de Syrie, Antiochus le Grand, viendra au secours des Grecs; Antiochus sera vaincu, et, en Grèce et en Asie, son royaume sera tributaire des Romains, et ses successeurs sous la tutelle de Rome. Les rois d'Égypte s'y étaient mis d'eux-mêmes. Carthage est encore debout; mais une voix retentit sans cesse dans le sénat romain : *Il faut détruire Carthage;* c'est la voix de Caton. Et Carthage sera détruite. Les deux consuls font de formidables préparatifs de guerre : Carthage, qui se doute que c'est contre elle, envoie une humble ambassade pour se mettre à la discrétion du sénat romain ; le sénat demande trois cents otages ; les otages sont livrés. Carthage croyait avoir échappé au péril par sa soumission, lorsqu'elle vit arriver aux pieds de ses murs les deux consuls avec leur flotte et leur armée. Ils ordonnent que Carthage leur remette toutes ses armes : elle n'en a plus besoin, étant sous la protection de Rome. La remise des armes se fit, accompagnée d'un grand nombre de vieillards vénérables et de prêtres en habits de cérémonie, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains. Alors un des consuls dit ces paroles : « Nous sommes contents des premières marques de votre obéissance, et nous vous félicitons de les avoir données. Je n'ai plus qu'une chose à exiger de vous au nom du peuple romain. Rome m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qui doit être détruite, et que vous transportiez votre demeure dans tel endroit qu'il vous plaira de votre domaine, pourvu que ce soit à dix milles de la mer, et que l'endroit soit sans murailles et sans fortifications. Un peu de courage vous fera surmonter cet attachement que vous avez pour votre ancienne demeure, et qui est plus fondé sur l'habitude que sur la raison. »

Le désespoir rendit le courage aux Carthaginois. Ils résolurent tous de défendre leur capitale, ou bien de s'ensevelir sous ses ruines. Ils mirent en liberté les prisonniers et les esclaves, et en firent des soldats. Ils manquaient d'armes ; les temples, les palais, les places publiques furent changés en autant d'ateliers. On faisait chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots et mille traits. Leur industrie leur fournit les matériaux pour des machines de guerre. A défaut de fer et de cuivre, ils se servirent

d'or et d'argent, et firent fondre des statues, des vases et même des ustensiles appartenant à des particuliers. Les plus avares devinrent prodigues : tout fut sacrifié, jusqu'aux ornements. On manquait de matière pour faire des cordes ; les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment.

Les deux consuls ne se pressaient pas. Ils voulurent laisser aux Carthaginois le temps de se résigner. Ils y furent trompés. Quand ils approchèrent de la ville, les murs se trouvèrent remplis de combattants. Les Romains montèrent deux fois à l'assaut, et deux fois ils furent repoussés. Leur flotte fut brûlée en grande partie, et leur armée entière allait être perdue, sans la valeur d'un jeune Scipion, petit-fils de Scipion l'Africain. Le petit-fils, qui devait acquérir le même surnom que son aïeul, fut nommé consul avant l'âge. Alors la malheureuse Carthage se vit bloquée par terre et par mer. Elle avait eu trois généraux. Le premier avait passé aux Romains avec son corps de troupes ; le second accusa le troisième de vouloir en faire autant, et le fit massacrer en plein sénat. Resté seul maître, Asdrubal, tel était son nom, se conduisit en tyran. Il avait une table splendide, pendant que ses concitoyens mouraient de faim par milliers ou se rendaient à l'ennemi. Scipion ayant emporté la ville, il en fut si irrité, qu'il fit mener sur les remparts de la citadelle tout ce qu'il y avait de prisonniers romains ; et là, à la vue de l'armée romaine, il les mutila de la manière la plus barbare, et les précipita encore vivants du haut en bas. Cette atrocité fit horreur aux Carthaginois mêmes ; bien loin de relever leur courage, elle l'anéantit tout à fait. Des sénateurs ayant osé exprimer leur blâme, Asdrubal les fit égorger à leur tour. Cependant Scipion, déjà maître de la ville, attaquait la citadelle. Ceux qui s'y étaient renfermés se voyaient si exténués par la faim, qu'ils pouvaient à peine soutenir leurs armes : ils demandèrent la vie sauve ; Scipion la leur accorda, à l'exception des transfuges. Plus de cinquante mille Carthaginois échappèrent ainsi à la mort. La femme d'Asdrubal le supplia de lui permettre, ainsi qu'à ses deux enfants, de profiter, eux aussi, de la clémence du vainqueur. Il ne le voulut pas, et se retira avec eux et avec les transfuges, qui étaient au nombre de neuf cents, au fond d'un temple élevé. Mais bientôt ce misérable, se dérobant de sa femme et de ses enfants, s'en va seul, un rameau à la main, se prosterner aux pieds de Scipion et lui demander la vie. Sa malheureuse femme l'aperçoit du haut du temple, auquel les transfuges venaient de mettre le feu ; elle le charge des plus horribles imprécations, et se jette avec ses deux enfants au milieu des flammes.

Ainsi périt Carthage, l'an 146 avant Jésus-Christ. Elle avait subsisté

environ sept cents ans. Sa population était de sept cent mille âmes. Elle fut livrée au pillage, puis aux flammes, et enfin ruinée de fond en comble, et le pays réduit en province romaine.

La même année, Corinthe eut le même sort en Grèce, et, quelques années plus tard, Numance en Espagne.

Il est aisé de voir maintenant combien ce que Daniel avait vu est frappant de justesse : une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte, ayant des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui reste. Cette quatrième bête, lui avait-il été dit, sera le quatrième empire sur la terre ; et, très-différent de tous les empires, il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera [1].

Et nous la voyons dès maintenant, cette quatrième bête, qui a dévoré toute l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, toutes les îles, toute l'Espagne : la Grèce, cette patrie de tant de héros, est une de ses provinces ; la Macédoine, autrefois maîtresse de l'univers, est une de ses provinces : le dernier successeur d'Alexandre le Grand, Persée, a été mené, lui et ses fils, les pieds et les mains liés de chaînes, devant le char triomphal du consul Paul-Émile ; l'aîné de ses fils, qui devait hériter du trône d'Alexandre, gagne sa vie comme greffier de la municipalité d'Albe ; les successeurs de Nemrod, de Nabuchodonosor, de Cyrus, les rois de Babylone ou de Syrie, ainsi que les successeurs des Pharaons, les Ptolémées d'Égypte, sont sous la tutelle de Rome ; ils sont, entre les griffes de cette terrible bête, comme des jouets dont elle s'amuse, en attendant qu'il lui plaise de déclarer provinces romaines l'antique empire d'Assur et l'antique empire de Mizraïm. Carthage semblait pouvoir se défendre : Carthage sera broyée, foulée aux pieds, non-seulement avec la plus brutale violence, mais avec la plus amère dérision. Lorsqu'elle invoqua la foi des traités qui lui garantissaient la cité, la terrible bête répondit avec un effroyable sourire qu'elle avait bien promis de respecter la cité, c'est-à-dire les citoyens, mais non pas la ville : et elle détruisit la ville jusque dans ses fondements.

Cette bête aux dents de fer et aux ongles d'airain dévore au pied de la lettre ; elle engloutit au dedans de soi et les richesses de l'Asie, et l'abondance de l'Égypte, et les chefs-d'œuvre de la Grèce, jusqu'aux lions d'Afrique, qu'elle égorge pour son passe-temps. Les peuples mêmes, elle les broie entre ses dents de fer, elle réduit en pâte ce qu'ils ont de ferme, elle les absorbe dans son sein toujours affamé, elle s'en nourrit pour les identifier à soi et pour que, finalement, elle seule soit l'univers.

[1] Dan., 7.

Mais si elle dévore, elle enfante aussi, elle enfante des colonies, elle les enfante à son image : ce sont pour elle autant de griffes d'airain pour saisir le monde. Carthage qu'elle a détruite et qu'elle a défendu de rebâtir, elle-même la rebâtira trente ans après, en fera une colonie romaine, demeure du proconsul qui, de là, régira l'Afrique comme une province.

Cette quatrième bête diffère des autres bêtes que Daniel a vues. Celles-ci ont une forme déterminée, qu'elles conservent toujours la même. La forme de la quatrième n'a de propre que d'être terrible. Sous des rois, sous des consuls, sous des tribuns, sous des décemvirs, sous des dictateurs, sous des triumvirs, sous des empereurs, Rome est en effet toujours terrible. Ses spectacles, ses amusements seront du carnage et du sang. Pour lui faire plaisir, les ours, les lions, les tigres seront amenés de toutes parts pour déchirer des hommes dans le grand cirque, et des milliers de gladiateurs s'y tueront les uns les autres. Et il faudra que des milliers de chrétiens, hommes, femmes, enfants, y soient torturés pendant trois siècles, pour lui faire passer cette soif de sang et de carnage.

Elle diffère des autres principalement en ceci. Dans l'empire des Assyriens, dans l'empire des Perses, dans l'empire des Grecs, tout dépend d'un seul homme, le roi. Souvent cet homme se laisse gouverner par les eunuques et par les femmes : à part cela même il vieillit, il meurt : le plus accompli peut être remplacé par un fou, un imbécile ou un enfant, et les entreprises les mieux concertées se tourner en désastres. Il n'en est pas de même à Rome : il y a là un conseil qui ne vieillit ni ne meurt, le sénat. Il se recrute sans cesse de tout ce que le peuple romain produit de plus puissant en paroles et en œuvres. Le peuple romain s'incorpore le monde, le sénat s'incorpore le peuple romain.

Comme le sénat ne vieillit ni ne meurt, il embrasse dans ses conseils tous les lieux, tous les temps, toutes les affaires : son but, c'est la gloire, c'est l'empire : ses desseins sont vastes, profondément combinés dans leur ensemble et dans leurs détails : les sentiments qui y dominent sont le courage, la constance, la grandeur d'âme, la générosité, épargner le faible, abattre le fort : les moyens d'exécution sont préparés par la plus habile expérience, par des généraux consommés dans l'art de la guerre, par les plus profonds jurisconsultes, par les orateurs les plus éloquents, par les plus habiles administrateurs : le sénat renfermant tout cela. Ceux qui exécutent en temps et lieu, ce sont ses présidents mêmes, les consuls, élevés à cette dignité par le suffrage public, et initiés au secret de toutes les affaires : une fois à la tête de l'armée, ils ont tout pouvoir. Ces armées ne

sont point, comme à Carthage, des mercenaires, des étrangers qui trafiquent de leur sang et de leur vie ; ce sont les citoyens mêmes qui respirent l'âme du sénat, l'empire et la gloire. Ce n'est point, comme à Carthage, un peuple de marchands, qui ne rêve que profit ; c'est un peuple conquérant, un peuple-roi, qui fera du monde son domaine. Ce qui l'occupe, c'est la guerre. Dans un espace de plus de sept cents ans, il ne ferme que trois fois, et encore pour peu de temps, le temple de Janus. Sa tactique surpasse tout ce qui a précédé. Les Assyriens, les Perses l'emportaient par le nombre ; les Macédoniens, par la phalange, bataillon carré de seize mille hommes, invincible par sa masse, mais qui une fois rompue se reformait difficilement. Les Romains l'emportent par la légion ; corps de trois, quatre et cinq mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux, l'infanterie armée de quatre manières différentes, et le tout combiné de sorte à unir la force et la souplesse. Le général avait-il remporté d'éclatantes victoires, reculé les limites de l'empire, terminé heureusement la campagne, il y avait pour lui et pour son armée une récompense qui ne se rencontrait que chez les Romains, c'était le triomphe. Le sénat et le peuple décernaient cet honneur. Le jour arrivé, le général, revêtu de la robe triomphale, ayant une couronne de laurier sur la tête, monté sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs, était conduit en pompe au Capitole, à travers la ville, précédé du sénat et d'une foule de citoyens tous habillés de blanc. On portait devant lui les dépouilles des ennemis et les tableaux des villes qu'il avait prises et des provinces qu'il avait subjuguées. Devant son char marchaient, chargés de chaînes d'or et d'argent, les rois et les chefs ennemis qu'il avait vaincus et faits prisonniers. Ceux qui suivaient le triomphateur de plus près étaient ses parents et ses alliés. Ensuite marchait l'armée, avec toutes les marques d'honneur que chaque militaire avait obtenues du général. Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant ; le triomphateur pouvait être tenté de s'élever au-dessus de la condition humaine : aussi était-il suivi d'un esclave, qui avait charge de lui dire de temps en temps : Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme.

Et ce sénat, et ce peuple, et ce triomphe ne se voient que dans un seul endroit de l'univers. L'empire d'Assyrie a eu successivement deux capitales, Ninive et Babylone ; l'empire des Perses en avait trois ou quatre, Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis ; l'empire des Macédoniens, divisé en quatre royaumes, n'avait point de capitale commune. Ces trois empires étaient plus faits pour mêler ensemble les diverses nations. L'empire des Romains a une capitale, et n'en a qu'une : il est plus propre à unir ce que les autres ont mêlé. Et de

fait, il a donné à l'univers une certa i e unité matérielle, dans Rome une idée de patrie commune, dans le citoyen romain une idée de l'homme. Ce n'étaient que des éléments, mais c'étaient au moins des éléments avec lesquels la Providence préparait la grande *unification* spirituelle.

Déjà de son temps, et c'est une des observations les plus remarquables de ce grand observateur, Polybe écrivait que la fortune, autrement la Providence, avait ramené de force à l'unité toutes les choses humaines, jusque-là isolées, et que l'histoire devenait une. Il fixe l'époque de cette merveilleuse opération aux cinquante ans qui s'écoulèrent depuis l'expédition du premier Scipion en Afrique, jusqu'à celle du second, qu'il accompagna lui-même à la ruine de Carthage [1]. C'est en effet dans cet intervalle que l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, l'Asie, l'Égypte, l'Afrique, l'Espagne, en un mot, à peu près toute la terre habitable tomba au pouvoir unique de Rome. Cette tendance irrésistible à l'unité continua sous d'autres rapports après Polybe. La guerre des alliés, les guerres des esclaves et des gladiateurs, les guerres civiles en furent des crises. Rome était une, Rome était la ville souveraine, Rome était le peuple souverain. Toute l'Italie voulut être de ce peuple-là, toute l'Italie voulut être de cette ville-là, toute l'Italie voulut être de cette unité-là. Une partie prit les armes pour obtenir de force ce privilége suprême ; elle sera vaincue : mais ce privilége est accordé à la partie demeurée fidèle, et ensuite étendu à l'autre : toute l'Italie devient Rome, et Rome devient toute l'Italie. Dès lors, et les villes et les peuples ne cesseront d'ambitionner cette haute prérogative, jusqu'à ce que l'univers entier soit devenu Rome, et Rome l'univers entier. A la vue de cet homme libre, à la vue du citoyen romain, les gladiateurs et les esclaves, qui formaient alors la grande masse de ce que nous appelons peuple aujourd'hui, s'irriteront de ne l'être point ; ils prendront les armes pour le devenir, mais ils succomberont ; il faudra qu'ils attendent que Rome devienne autre, qu'elle conquière sur le monde un autre empire, pour participer tous à la liberté, à l'égalité et à la fraternité chrétienne et universelle.

Enfin, si Rome sent le travail de l'unité dans ses vastes profondeurs,

[1] Polybe, l. 1, c. 4. Τὸ γὰρ τῆς ἡμετέρας πραγματείας ἴδιον, καὶ τὸ θαυμάσιον τῶν καθ'ἡμᾶς καιρῶν, τοῦτό ἐστιν· ὅτι, καθάπερ ἡ τύχη σχεδὸν ἅπαντα τὰ τῆς οἰκουμένης πράγματα πρὸς ἓν ἔκλινε μέρος, καὶ πάντα νεύειν ἠνάγκασε πρὸς ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν σκοπόν· οὕτω καὶ διὰ τῆς ἱστορίας ὑπὸ μίαν σύνοψιν ἀγαγεῖν τοῖς ἐντυγχάνουσι τὸν χειρισμὸν τῆς τύχης, ᾧ κέχρηται πρὸς τὴν τῶν ὅλων πραγμάτων συντέλειαν.

elle le sentira bien plus encore dans ses sommités. L'univers devenant un avec l'Italie, l'Italie devenant un avec Rome, la nature des choses voulait que Rome elle-même devînt tout à fait un par l'unité de son chef. Jusque-là elle en avait habituellement deux qui ne l'étaient encore que pour un an. Cette dualité engendrait naturellement l'émulation, cette courte durée provoquait une activité prodigieuse. Tout cela était nécessaire pour exécuter le grand œuvre que Rome avait à faire, réduire de force tous les peuples en un. Des rois à vie, comme elle en avait eu dans les commencements, n'auraient pas eu cette énergie continue de quatre siècles. Mais, la tâche finie, cette prodigieuse énergie est de trop, cette dualité de chefs devient nuisible; un seul chef convient mieux à un état de repos. Rome se façonnera ce chef, ou plutôt elle s'y façonnera, toujours à sa manière, c'est-à-dire d'une manière effroyable et sanglante, pendant laquelle, toujours plus terrible au dehors, elle achèvera de subjuguer tous les peuples, de détruire tous les rois qui restaient encore. Marius, qui a fait ses premières armes sous le dernier Scipion, commencera: Scylla, qui a fait ses premières armes sous Marius, continuera. Ennemis implacables l'un de l'autre, tous deux ils tireront du sang à la terrible bête pour lui changer le tempérament et la rendre patiente au joug. Marius, ignorant plébéien, général victorieux, homme féroce, tuera dans Rome comme un furieux; Scylla, patricien élégant, général heureux, homme froidement cruel, proscrira ses concitoyens avec ordre et méthode. Le premier succombera dans la lutte; le second pourra déjà abdiquer sans péril et s'en aller mourir tranquillement dans son lit. Après ces deux en viendront trois, Crassus, Pompée et César. Crassus n'a pour lui que ses richesses: Pompée règne par le succès et la faveur; César, c'est Rome incarnée, c'est Rome faite homme, actif, vigilant, hardi, infatigable, éloquent, d'une ambition immense, ferme et suivi dans ses desseins, dissolu, généreux, superbe. Il triomphe de ses rivaux, mais il succombe sous le poignard de Brutus. La terrible bête a encore trop de sa férocité native. De nouveaux triumvirs, Lépide, Antoine, Octave, lui tireront encore du sang. Vainqueur de ses collègues, Octave, devenu César-Auguste, trouvera la bête plus traitable, et, par sa prudence, la façonnera pour des siècles à la soumission et même à la servitude. Il fermera le temple de Janus et gouvernera en paix le monde devenu un, en devenant romain.

Mais si le peuple romain devait ramener le monde à l'unité matérielle, un autre peuple devait insensiblement le préparer à l'unité spirituelle: c'est le peuple juif. Là tout porte à la communion des intelligences; une seule capitale, un seul temple, un seul pontife, un seul corps d'Écritures et de doctrines, traduit dès lors dans la langue la

plus répandue dans l'univers. Dans ce livre unique, un seul Dieu qui a tout créé par sa puissance, qui gouverne tout dans sa sagesse, qui jugera tout dans sa justice, qui embrasse d'un regard tous les siècles, tous les peuples, tous les événements, et fait servir les obstacles mêmes à l'accomplissement de ses desseins ; tout le genre humain né d'un seul homme, les diverses branches de cette famille formant les diverses nations, une chute commune dans l'origine, une rédemption commune dans l'avenir : un Rédempteur Dieu-Homme, Homme-Dieu, que toutes les nations attendent pour se joindre à la maison de Jacob, ne faire plus qu'un seul peuple, reconnaître la vanité des idoles et adorer le seul vrai Dieu, dont alors la connaissance inondera toute la terre. Et ce peuple, avec ces Écritures, avec ces espérances, est dispersé chez tous les peuples, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Babylonie, dans l'Égypte, dans l'Éthiopie, dans la Cyrénaïque, dans l'Asie-Mineure, dans la Grèce, où les Spartiates se reconnaissent ses frères. Et, comme l'a remarqué Justin, de tous les peuples de l'Orient, c'est le premier qui, faisant alliance et amitié avec le peuple-roi, avec le peuple romain, obtienne de lui l'entière liberté ou l'indépendance [1]. Il était juste que les deux peuples qui devaient contribuer le plus à préparer la régénération divine de l'univers se donnassent de bonne heure la main. Cette alliance est conclue pour la première fois par Judas-Machabée, renouvelée par son frère Jonathas et ensuite par son frère Simon. Il est sans doute que dès lors il vint des Juifs s'établir à Rome, où ils devaient être regardés comme des amis et des frères. Un ancien abréviateur de Valère-Maxime nous apprend qu'ils furent persécutés en 139 : le préteur Cornélius-Hispalus les obligea de retourner chez eux, à cause qu'ils avaient entrepris d'infecter les Romains du culte de Jovis Sabazius (Jéhova Sabaoth) [2]. Mais nous les reverrons plus tard si nombreux à Rome et si hard qu'ils feront peur à l'orateur romain [3].

Le peuple juif avait déféré le souverain pouvoir à Simon et à ses descendants, jusqu'à ce que s'élevât le prophète fidèle ou le Messie. Simon en était digne ; sous son gouvernement, la Judée, considérée au dehors, jouissait d'une profonde paix au dedans. Il n'en était pas de même dans le royaume de Syrie. Là, les révolutions succédaient aux révolutions. Tryphon venait de tuer son pupille Antiochus VI, et régnait à sa place en tyran : Démétrius-Nicator, après avoir langu bien des années dans la mollesse et la débauche, s'était réveillé un instant, avait remporté quelques avantages contre les Parthes, lors

[1] Just., l. 37, c. 3. — [2] *Scriptorum veterum nova collectio*, ab Angelo Maio, t. 3, pars 3. Julii Paridis *Epitome*, p. 7. — [3] Cic., *Pro Flacco*, n. 28.

que leur roi le fit prisonnier et finit par lui donner en mariage sa fille Rodogune ; sa première femme, Cléopâtre, se voyant ainsi délaissée, envoya au frère puîné de son mari, Antiochus-Sidète ou le chasseur, pour lui offrir à la fois et sa main et la couronne de Syrie. Antiochus, qui était dans l'île de Rhodes, accepta ces offres et prit le titre de roi, avec des mesures pour le soutenir. Sentant combien lui importait l'alliance des Juifs, il écrivit de Rhodes la lettre suivante : « Le roi Antiochus à Simon, grand prêtre et ethnarque, et à la nation des Juifs, salut : Comme des hommes pestilentiels se sont rendus maîtres du royaume de nos pères, je veux le recouvrer et le rétablir tel qu'il était auparavant ; c'est pourquoi j'ai recruté un grand nombre de troupes, et préparé des vaisseaux de guerre. Je veux débarquer au pays, pour me venger de ceux qui ont ravagé nos provinces et désolé plusieurs villes dans mon royaume. Maintenant donc, je ratifie toutes les remises de tributs et de dons que vous ont faites les rois mes prédécesseurs ; je vous permets de faire battre monnaie à votre coin dans votre pays. Jérusalem et le sanctuaire seront libres ; toutes les armes que vous avez fait faire, toutes les forteresses que vous avez élevées vous demeureront. Tout ce qui est dû ou pourrait être dû au roi, vous est remis depuis ce temps et à jamais. Et lorsque nous aurons conquis notre royaume, nous relèverons de telle sorte votre gloire, celle de votre peuple et de votre temple, qu'elle éclatera dans toute la terre [1]. »

Cette révolution se fit l'an 174 de l'empire des Grecs, 137 avant Jésus-Christ. Antiochus ayant pris terre, toutes les troupes vinrent se donner à lui, de sorte qu'il n'en demeura que très-peu avec Tryphon. Antiochus le poursuivit, l'assiégea dans Dora, ville maritime ; l'investit par terre avec cent vingt mille fantassins et huit mille cavaliers, et par mer avec ses vaisseaux, sans laisser entrer ni sortir personne.

Simon y envoya au secours d'Antiochus deux mille hommes d'élite, avec beaucoup d'or, d'argent et de machines de guerre. Mais Antiochus, qui probablement ne s'était pas attendu à un si prompt succès, se montra tout changé : il se repentait sans doute d'avoir fait de si grandes promesses aux Juifs ; il n'accepta ni les troupes ni les présents de Simon, mais dépêcha, au contraire, à Jérusalem, un certain Athénobius, qui tint un langage bien inattendu. Vous occupez, dit-il à Simon, vous occupez Joppé et Gazara, et la citadelle de Jérusalem, qui sont des villes de mon royaume. Vous avez désolé leurs environs, vous avez fait un grand ravage dans le pays, et vous

[1] 1. Mach., 15.

vous êtes rendus maîtres de beaucoup de lieux de mon empire. Maintenant donc, ou rendez les villes que vous avez prises et les tributs des lieux sur lesquels vous avez dominé hors des frontières de la Judée, ou donnez-moi cinq cents talents d'argent ; et pour le dégât que vous avez fait, et pour les tributs des villes, cinq cents talents encore : autrement nous viendrons et vous ferons la guerre.

Simon fit une réponse courte et précise. Nous n'avons point usurpé le pays d'un autre, nous ne retenons point le bien d'autrui ; mais nous avons repris, lorsque nous l'avons pu, l'héritage de nos pères, qui avait été possédé injustement par nos ennemis pendant quelque temps. Pour ce qui est des plaintes que vous faites touchant Joppé et Gazara, c'étaient elles-mêmes qui causaient beaucoup de maux parmi le peuple et dans tout notre pays ; cependant nous sommes prêts à donner, pour ces villes-là, cent talents.

Athénobius ne répondit pas un seul mot, mais s'en revint en colère près du roi, lui rapporta les paroles de Simon, ainsi que la royale magnificence dans laquelle il vivait : ce qui irrita extrêmement Antiochus.

Cependant Tryphon s'était échappé de Dora. Antiochus se mit à sa poursuite, l'atteignit dans la ville d'Apamée, où il le fit mettre à mort : suivant d'autres, il se sauva encore plus loin, et finit par se tuer lui-même [1].

En se mettant lui-même à la poursuite de Tryphon, Antiochus établit Cendébée gouverneur des côtes maritimes, et lui laissa une armée, avec ordre de fortifier la ville de Gédor et de ravager la Judée. Jean, fils de Simon, qui ne demeurait pas loin de Gédor, à Gazara, vint lui-même avertir son père des dangers que courait le pays [2]. Simon, ayant appelé ses deux fils les plus anciens, Judas et Jean, il leur dit : Moi et mes frères, et la maison de mon père, avons combattu contre les ennemis d'Israël depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour ; et les affaires ayant réussi entre nos mains, nous avons délivré Israël diverses fois. Maintenant me voilà devenu vieux : pour vous, par la miséricorde de Dieu, vous êtes en âge : soyez donc à ma place et à la place de mon frère : allez combattre pour notre nation, et que l'aide du ciel soit avec vous. En même temps, il choisit dans la contrée vingt mille combattants et des cavaliers.

Les deux frères marchèrent avec ces troupes contre l'ennemi, et passèrent la nuit à Modin, cité de leurs pères, où se voyaient les trophées de leurs oncles. Le lendemain, dès qu'ils se furent rendus dans la plaine, Cendébée s'avança contre eux avec une armée con-

[1] Front., *Stratag.*, l. 2, c. 13. Josèphe, l. 13, c. 12. Strab., l. 14. — [2] 1. Mach., 15.

sidérable d'infanterie et de cavalerie. Un torrent les séparait. Jean résolut l'attaque. Voyant que ses gens hésitaient à traverser l'eau, il leur en donna le premier l'exemple ; ses troupes le suivirent, il les rangea en bataille sur le rivage, fit sonner les trompettes sacrées, mit l'ennemi en fuite, et le poursuivit jusqu'à Gédor. Judas avait été blessé dans le combat. Jean mit le feu à plusieurs forteresses, tua encore deux mille hommes à l'ennemi, et revint en paix dans la Judée. Le pays jouit alors de trois ans de repos, soit parce qu'Antiochus eut assez à faire dans son royaume, soit parce qu'il craignait les Romains, ces terribles alliés des Juifs.

Trois ans après la victoire des Juifs contre Cendébée, le vieux pontife fit la visite des villes de la Judée, prenant beaucoup de soin à y bien régler toutes choses. Deux de ses fils, Mathathias et Judas, l'accompagnèrent à Jéricho, où il avait marié une de ses filles à Ptolémée, gouverneur de la province. Enorgueilli de cette alliance avec le grand prêtre et le prince du peuple, Ptolémée aspirait à la souveraineté. Au milieu d'un festin qu'il donna à son beau-père et à ses beaux-frères dans une petite forteresse, il les égorgea traîtreusement, eux et leur suite.

Ainsi mourut Simon, ce grand homme, grand comme pontife, comme prince et comme général, lumière brillante du sanctuaire, père du peuple et boulevard contre les ennemis d'Israël.

Ptolémée envoya aussitôt des hommes à Gazara, pour tuer Jean, et des troupes à Jérusalem, pour s'emparer de la ville et du temple. Mais Jean avait été prévenu par quelqu'un de ce qui était arrivé : il fit saisir les meurtriers, et, les ayant convaincus, les fit mettre à mort. En même temps il se rendit en toute hâte à Jérusalem, avec une juste confiance dans la faveur du peuple, qui devait tant à son père. Ptolémée parut bientôt après devant les portes, mais le traître ne fut point admis. Il avait écrit à Antiochus, afin de lui demander du secours, lui promettant de le mettre en possession du pays et des villes[1].

Jean, surnommé Hyrcan, succéda à son père dans sa double dignité, comme grand prêtre et comme prince. L'on ne sait pas trop d'où lui vient le surnom qu'il porte. Pour ce qui est du traître Ptolémée, n'ayant pas réussi dans son entreprise sur Jérusalem et ne se sentant pas assez fort pour entreprendre autre chose avant l'arrivée de l'armée de Syrie, il s'enferma dans sa forteresse près de Jéricho, où Hyrcan l'assiégea. Cependant il parvint à s'échapper et se réfugia auprès de Zénon, tyran de Philadelphie, l'ancienne Rabbat-Ammon. L'on ne connaît pas ce qu'il devint depuis.

[1] 1. Mach., 16.

Antiochus ne paraît pas s'être beaucoup intéressé au traître ; mais il profita de la trahison. Car, l'année suivante, il s'avança dans la Judée avec une armée considérable, ravagea le pays et força Hyrcan à se retirer dans Jérusalem, où il l'assiégea. L'on se battit de part et d'autre avec beaucoup de valeur, jusqu'au temps de la grande fête des Tabernacles. Alors Hyrcan demanda une trêve de sept jours pour célébrer dignement cette fête. Non-seulement le roi y consentit, il témoigna encore sa vénération pour la divinité du temple en envoyant, pour les sacrifices, un grand nombre de bœufs dont les cornes étaient dorées, et plusieurs vases d'or et d'argent remplis de parfums précieux. Il y joignit même de quoi régaler les soldats. Les Juifs lui donnèrent, par reconnaissance, le surnom de Pieux. Hyrcan fut si touché de cette conduite généreuse, qu'il entama des négociations avec lui : il demanda principalement la permission, pour les Juifs, de vivre selon les lois de leurs pères. Diodore de Sicile, ainsi que Josèphe, nous apprend que les amis d'Antiochus l'excitèrent à profiter de cette occasion, soit pour exterminer la nation entière, soit du moins pour lui faire changer de culte ; d'autant plus que la ville manquait de vivres [1]. Antiochus, au contraire, usant de générosité et de clémence, accorda la demande d'Hyrcan, mais aux conditions suivantes : Que les assiégés lui remettraient leurs armes, qu'on lui payerait un tribut annuel pour la ville de Joppé et les autres places hors de la Judée, et enfin que l'on recevrait garnison syrienne. Hyrcan et le grand conseil acceptèrent les deux premières, mais ils ne voulurent point consentir à la seconde et s'en rachetèrent en offrant des otages et cinq cents talents, dont trois cents payés aussitôt. On abattit aussi les créneaux des murailles. Parmi les otages, était un frère d'Hyrcan.

Ce traité de paix finit par devenir un traité d'amitié et d'alliance. Hyrcan reçut le roi dans la ville et l'y traita magnifiquement, lui et toute l'armée syrienne. Il marcha ensuite avec lui contre le roi des Parthes, et rendit de grands services. Nicolas de Damas, contemporain et ami particulier de César-Auguste, disait, en parlant de cette expédition : Le roi Antiochus, ayant fait ériger un arc de triomphe sur le fleuve Lycus, où il avait remporté une victoire sur Indate, général des Parthes, y séjourna deux jours à la prière d'Hyrcan, Juif, à cause d'une fête de cette nation qui arriva dans ce même temps, et durant laquelle leurs lois ne leur permettaient pas de se mettre en campagne. Josèphe, qui cite ces paroles, ajoute que cette fête était la Pentecôte, qui, cette année-là, venait immédiatement après le sab-

[1] Diod., *Fragm.*, l. 34. *Biblioth. Phot.*, p. 1150. Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 16.

bat [1]. Peu après, Antiochus fut défait et tué. Hyrcan, en revenant à Jérusalem, prit Alep, et rendit cette ville tributaire. Les troubles de Syrie le déterminèrent à y faire une invasion et à s'emparer de tout ce qu'il pourrait conquérir. La première place qu'il prit fut Madéba, après un siége de six mois : il emporta ensuite Saméga et d'autres villes d'Arabie et de Phénicie. C'est alors que les Juifs brisèrent tout à fait le joug des étrangers; aucun des descendants d'Hyrcan ne rendit hommage au roi de Syrie. Après de si glorieux exploits, il tourna ses armes contre les Samaritains, prit Sichem et démolit le temple de Garizim, après qu'il eut subsisté deux siècles. L'année suivante, il conquit les Iduméens, mais les laissa dans leur pays, sous la condition qu'ils embrasseraient la religion judaïque; ils y consentirent, reçurent la circoncision, et les deux peuples n'en firent plus qu'un. Outre l'historien Josèphe, le géographe Strabon parle de cette conversion des Iduméens au judaïsme : il ajoute que ces Iduméens s'appelaient aussi Nabathéens [2] : ce qui est très-croyable. Des Nabathéens ou descendants d'Ismaël par Nabaïoth, son premier-né, ont pu aisément se mêler et ne faire plus qu'une même tribu avec des Iduméens ou descendants d'Édom, autrement Ésaü.

La huitième année de son gouvernement, Hyrcan envoya Simon, fils de Dosithée, Apollonius, fils d'Alexandre, et Diodore, fils de Jason, renouveler l'alliance avec les Romains. Ces ambassadeurs réussirent d'autant mieux, que leur demande était accompagnée de riches présents. Le sénat consentit, non-seulement au renouvellement de l'alliance et de l'amitié, mais il accorda aux Juifs la possession de Joppé, de Gazara et autres places que le roi de Syrie leur avait enlevées contre le précédent décret du sénat, et fit défrayer les ambassadeurs aux dépens du public. On leur remit des lettres pour les gouverneurs des provinces qu'ils devaient traverser en retournant chez eux, afin qu'on les traitât avec la distinction due à leur caractère. Les Syriens reçurent ordre de réparer tous les dommages causés par eux aux Juifs. Le sénat porta la bienveillance pour cette nation jusqu'à vouloir la recommander à tous les rois et peuples avec lesquels la république romaine était alliée.

Hyrcan, et avec lui toute la nation juive, ressentit une grande joie à ces nouvelles. Aussi l'année suivante, neuvième de son gouvernement, envoya-t-il trois autres ambassadeurs, Alexandre, fils de Jason, Numénius, fils d'Antiochus, et Alexandre, fils de Dorothée, avec de nouveaux présents, entre autres un bouclier de cinquante mille pièces d'or, pour remercier le sénat des grâces obtenues l'an-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 16. — [2] Strab., l. 16, c. 2. *Initio Judææ.*

née précédente, et avoir la ratification des traités favorables à la nation. Ce second acte, que le sénat accorda volontiers, se trouve tout entier dans Josèphe, mais sous le gouvernement d'Hyrcan II. Les savants reconnaissent que c'est une transposition, et que cet acte est de la neuvième année d'Hyrcan Ier.

L'alliance des Romains affermit l'autorité du prince des Juifs, tandis que des guerres continuelles affaiblissaient l'Égypte et la Syrie. Alexandre Zébina, qui régnait alors à Antioche, rechercha l'amitié d'Hyrcan : son règne dura peu ; il fut assassiné. Antiochus-Gripus, son successeur, piqué des négociations entamées entre Hyrcan et Zébina, se préparait à envahir la Judée. Antiochus de Cyzique, son frère, fit avorter ce projet en lui déclarant la guerre. Hyrcan ne prit aucune part à leur querelle ; il s'enrichit des tributs qu'il recevait, tant de son propre pays que de ceux qu'il avait conquis. Quelques hostilités commises par les Samaritains contre les habitants de Maressa, alors amis des Juifs, lui firent renouveler la guerre contre les premiers. Les Samaritains dont il est ici question étaient une colonie macédonienne, établie là par Alexandre le Grand. Hyrcan vint donc à la tête d'une armée avec ses deux fils, Aristobule et Antigone, assiéger Samarie. Pour forcer les Samaritains à se rendre, il fit creuser autour de la place un fossé profond, qui, coupant l'entrée des vivres aux assiégés, les réduisit à de si cruelles extrémités, qu'ils se nourrirent de chats, de chiens et d'autres animaux. Dans cette détresse, ils trouvèrent le moyen d'implorer le secours d'Antiochus de Cyzique, qui occupait alors le trône de Syrie. Ce prince, touché de leur situation, prit le chemin de Samarie avec une nombreuse armée.

Cependant, comme le jour de la grande expiation approchait, Hyrcan fut obligé de se rendre à Jérusalem pour y remplir ses fonctions de grand prêtre : il laissa ses deux fils continuer le siége. Quand ces derniers apprirent qu'Antiochus marchait contre eux, Aristobule, avec une partie de l'armée, alla à sa rencontre. A peine les deux armées étaient-elles en présence, que les Syriens furent vaincus et poursuivis jusqu'à Scythopolis : Antiochus eut peine à sauver sa vie. Après cette défaite, le siége fut continué si vigoureusement, que les Samaritains se virent forcés de s'adresser une seconde fois à Antiochus : mais ce monarque, n'osant pas risquer une seconde bataille, se contenta d'envoyer six mille hommes faire une diversion en Judée, dans l'espérance d'obliger les Juifs à lever le siége. Ce corps n'était pas même de ses propres troupes, mais de celles du roi d'Égypte, qui ne le lui avait accordé qu'avec répugnance. L'un des deux commandants de ce corps ayant été tué dans un combat où il s'était engagé témérairement, l'autre finit par livrer aux Juifs la ville de Scy-

thopolis ainsi que quelques autres. Samarie, de son côté, fut prise. Hyrcan, devenu tout-puissant, se rendit maître, non-seulement de toute la Palestine, mais aussi des provinces de Samarie et de Galilée; conquêtes dont il jouit paisiblement le reste de ses jours. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que par ses exploits. Jamais la religion et l'état des Juifs n'avaient brillé d'un plus grand éclat depuis le retour de la captivité ; mais ce qui donne à ce grand homme la supériorité sur ses prédécesseurs et sur ses successeurs, c'est, selon Josèphe, qu'il réunit en sa personne trois avantages qui ne se trouvèrent qu'en lui seul, savoir : la dignité royale, la souveraine sacrificature et le don de prophétie [1].

Les Juifs d'Égypte jouissaient également de la paix et de la prospérité. Ceux de Jérusalem leur écrivirent, sous le règne d'Hyrcan, une lettre rapportée en ces termes au deuxième livre des Machabées. « Les Juifs qui sont dans Jérusalem et dans le pays de Judée, aux Juifs, leurs frères, qui sont en Égypte, salut et heureuse paix. Que Dieu vous comble de biens ; qu'il se souvienne de l'alliance qu'il a faite avec Abraham, Isaac et Jacob, ses serviteurs fidèles. Qu'il vous donne à tous un cœur tel, que vous l'adoriez et que vous accomplissiez sa volonté avec joie et avec ardeur. Qu'il ouvre votre cœur à sa loi et à ses préceptes, et qu'il vous donne la paix. Qu'il exauce vos prières, qu'il se réconcilie avec vous, et qu'il ne vous abandonne point au temps mauvais. Pour nous, nous sommes occupés ici à prier pour vous. Sous le règne de Démétrius, l'an 169, nous vous avons écrit, nous autres Juifs, dans la tribulation et les angoisses qui nous étaient survenues durant ces années, depuis que Jason se fut retiré de la terre sainte et du royaume. Ils brûlèrent la porte du temple et répandirent le sang innocent. Et nous priâmes le Seigneur, et nous fûmes exaucés; et nous offrîmes le sacrifice et la fleur de farine, et nous allumâmes les lampes, et nous exposâmes les pains. Et maintenant nous vous écrivons, afin que vous célébriez la fête des Tabernacles du mois de Casleu. L'an cent quatre-vingt-huit [2]. »

L'année 188 de l'empire des Grecs revient à l'an 123 avant Jésus-Christ, treizième du règne d'Hyrcan. Telle est la date de la lettre entière. Quant à l'année 169, où ils avaient écrit une autre lettre rappelée dans celle-ci, elle revient à l'an 142 avant Jésus-Christ, deuxième du règne de Simon, qui, cette année-là même, prit la citadelle de Jérusalem. La fête des Tabernacles dont il est ici question, est la fête de la Purification du temple, instituée par les Machabées.

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 13. — [2] 2. Mach., 1, 1-10.

Déjà précédemment, sous Judas-Machabée, nous avons vu les Juifs de Jérusalem adresser une lettre semblable au prêtre Aristobule, précepteur du roi d'Égypte Ptolémée-Philométor, et un des principaux philosophes d'Alexandrie. Vers ce temps, un autre prêtre de la race d'Aaron y jouissait de la faveur royale. C'était Onias, fils du grand prêtre de ce nom ; il commanda les armées, gouverna les provinces et bâtit un temple au vrai Dieu dans son gouvernement d'Héliopolis. Ses deux fils, Helcias et Ananias, ne furent pas en moindre crédit. Cléopâtre, veuve de Ptolémée-Physcon et mère de Ptolémée-Lathyre, en fit ses principaux conseillers, et un auteur païen cité par Josèphe nous apprend qu'elle n'eut qu'à se louer de leur fidélité et de celle des Juifs. Vers ce temps encore, Jésus, fils de Sirac, le petit-fils, trouva en Égypte l'ouvrage de son grand-père, que nous connaissons sous le titre de *l'Ecclésiastique*, et le traduisit de l'hébreu en grec [1].

C'est encore sous le règne d'Hyrcan qu'on voit apparaître les saducéens, les pharisiens et les esséniens. Ce que les diverses sectes de philosophes étaient chez les Grecs, les saducéens, les pharisiens, les esséniens le furent chez les Juifs. Aussi Josèphe les appelle-t-il trois espèces de philosophes. On n'a rien d'absolument certain sur leur origine.

Les saducéens étaient les épicuriens du judaïsme. Ils admettaient les Écritures divines, du moins les cinq livres de Moïse ; mais ils n'admettaient point la tradition qui en constatait l'authenticité et le sens ; ils s'arrogeaient chacun le droit de les juger et de les interpréter d'après sa raison individuelle. Aussi, du moins avec le temps, finirent-ils par n'admettre, comme les épicuriens, qu'un Dieu indifférent aux actions humaines ; par nier l'existence des esprits créés, l'immortalité de l'âme, et par ne reconnaître d'autre félicité que celle des sens et de la vie présente. Ils n'étaient pas en grand nombre, ne formaient pas proprement une école, ne divulguaient pas leur doctrine : c'étaient des riches, des heureux du siècle, qui, respectant au dehors la croyance publique, se faisaient chacun dans son cœur une doctrine conforme à ses désirs.

Les pharisiens, en général, n'avaient pas une croyance différente de la croyance commune ; ils croyaient, avec tout le peuple, la providence divine, l'existence des esprits, l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les récompenses et les peines d'une autre vie : avec les Écritures, ils admettaient aussi la tradition, non-seulement la tradition publique, universelle, qui garantissait l'authen-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 18.

ticité des Écritures mêmes et leur sens, mais encore les traditions ou opinions particulières de leurs docteurs. Il leur est même arrivé plus d'une fois, par attachement à ces traditions humaines, de contredire la tradition divine et l'Écriture. Ils en ont fait plus tard un recueil sous le nom de Talmud ou doctrine, que les pharisiens modernes ou les rabbins mettent au-dessus de la Bible. Leur grande prétention était, qu'ils entendaient et observaient la loi beaucoup mieux que les autres, qu'ils étaient conséquemment beaucoup plus saints et plus parfaits ; ils regardaient donc les autres Juifs comme des pécheurs et des profanes : ils s'en séparaient, ils ne voulaient ni boire ni manger avec eux. De là leur était venu le nom de *pharisiens*, du nom *pharas*, qui, en hébreu, signifie *séparer*. Cette affectation hypocrite d'une sainteté au-dessus du commun en imposait au peuple et lui inspirait de la vénération. Eux, de leur côté, finirent généralement par n'avoir plus d'autre vue dans toutes leurs actions.

Les esséniens formaient proprement ce qu'on appelle un ordre religieux : ils habitaient ensemble, mais chacun dans sa cellule, que Philon appelle *monastère*. Ils n'avaient rien en propre ; ils pratiquaient la chasteté et l'obéissance. On éprouvait les postulants pendant trois années ; quand ils étaient admis, ils mettaient leurs biens en commun. Le lever, le coucher, le travail, le repos, les exercices de piété, tout était réglé. Quant aux trois parties de la philosophie, ils négligeaient la logique ou l'art du raisonnement, comme n'étant pas nécessaire pour acquérir la vertu : ils ne cultivaient la physique ou la science de la nature, qu'autant qu'elle nous révèle un Dieu créateur de toutes choses : leur principale étude était la morale, telle qu'elle est contenue dans les lois de leurs pères. Leurs maximes fondamentales étaient au nombre de trois : l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour du prochain. Ce sont les paroles de Philon. Il y en avait près de quatre mille en Judée, un plus grand nombre en Égypte, surtout dans les environs d'Alexandrie : ceux-ci s'appliquaient presque uniquement à la contemplation, et se nommaient thérapeutes. Il y en avait même dans la plus grande partie de la terre habitable : il fallait, dit toujours le même auteur, que la Grèce et les régions barbares eussent part, elles aussi, à ce bien parfait [1]. Outre les esséniens, qui vivaient en communauté et gardaient le célibat, il en était d'autres qui se mariaient, mais qui, dans le mariage même, s'appliquaient à pratiquer, autant que cela était possible, la perfection religieuse.

[1] Phil., *De vitâ contempl.*

Trois auteurs nous parlent des esséniens : deux Juifs, Josèphe et Philon, et un païen, Pline [1]. Mais il est à remarquer que tous les trois ont écrit après l'avénement du Christ et pendant la première ferveur du christianisme. Les deux auteurs juifs, qui ne cherchaient qu'à relever la gloire de leur nation, n'auront-ils pas attribué à leurs anciens compatriotes les idées de perfection qu'ils voyaient pratiquer de leur temps aux premiers chrétiens, particulièrement à ceux de Jérusalem? Cela nous paraît fort croyable. Eusèbe et saint Jérôme ont même pensé, non pas que tous les esséniens en général, mais que les thérapeutes d'Alexandrie ou d'Égypte étaient des chrétiens que Philon aura pris pour des Juifs, parce qu'ils étaient réellement Juifs d'origine, et que, dans ces premiers temps, ils gardaient encore les observances judaïques [2]. Les communautés d'esséniens nous semblent une imitation des anciennes écoles des prophètes : sous la persécution d'Antiochus-Épiphane, beaucoup de pieux Israélites se réfugièrent dans les déserts : là ils auront pu concevoir l'idée d'une vie plus parfaite, comme nous verrons les chrétiens, sous les persécutions des empereurs romains, se retirer également dans les déserts et y mener la vie d'anachorètes, de cénobites. Philon et Josèphe, ayant trouvé ce fond d'histoire avant eux, l'auront embelli avec les idées chrétiennes. Comme les esséniens disparaissent à mesure que le christianisme se propage, il est à présumer qu'ils l'embrassèrent généralement tous; et, de fait, la vie qu'on leur attribue y était une excellente préparation. Quant aux saducéens et aux pharisiens, ils se sont perpétués ou reproduits jusqu'à nos jours : les Juifs incrédules sont, au fond, des saducéens; le gros de la nation, ainsi que les rabbins, sont adonnés au pharisaïsme.

Les pharisiens et les saducéens, divisés sur la religion, l'étaient encore plus sur la politique; ils formèrent, dès l'origine, deux partis ennemis l'un de l'autre. Hyrcan, élevé par les premiers, les aima toujours et les favorisa : cependant il se tourna du côté des saducéens vers la fin de sa vie. Josèphe, pharisien lui-même, en rapporte la cause de cette manière. Hyrcan, ayant réuni dans un festin les chefs du parti, poussa la confiance jusqu'à leur dire que s'ils remarquaient quelque chose d'irrégulier dans sa conduite ou son gouvernement, il les conjurait de l'en avertir. Les assistants le comblèrent d'éloges : mais un brouillon, nommé Éléazar, lui dit : Puisque vous avez demandé à connaître la vérité, si vous voulez être juste, déposez la souveraine sacrificature et contentez-vous d'être prince du peuple. Hyrcan lui demanda ce qui le portait à lui faire cette proposition. — C'est, ré-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 18, c. 2. Pline, l. 5, c. 17. — [2] Euseb., *Hist. eccl.*, l. 2, c. 17.

pondit-il, parce que nous avons appris de nos anciens que votre mère a été esclave sous le règne d'Antiochus-Épiphane. Josèphe assure que c'était une calomnie. Hyrcan en fut très-offensé; les pharisiens témoignèrent ne l'être pas moins. Un saducéen, nommé Jonathas et ami intime d'Hyrcan, lui insinua que ce n'était pas une boutade d'Éléazar, mais un coup concerté par toute la cabale : pour s'en convaincre, il n'avait qu'à les consulter sur la punition que méritait le calomniateur; qu'il verrait, par leurs ménagements pour le criminel, qu'ils étaient tous ses complices. Hyrcan suivit cet avis, et leur demanda quelle punition méritait un homme qui avait ainsi diffamé le prince et le souverain sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condamneraient à mort. Leur réponse fut : Que la calomnie n'était pas un crime capital, et que toute la punition qu'elle méritait n'allait qu'au fouet et à la prison. Cette douceur, dans un cas si grave, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathas lui avait insinué; il devint ennemi déclaré de tout le parti des pharisiens, qui lui rendirent la pareille, et travaillèrent à le rendre odieux au peuple, lui et ses enfants.

Hyrcan mourut peu après, dans la vingt-neuvième ou trentième année de son règne, l'an 107 avant l'ère chrétienne. Il laissa cinq fils, suivant Josèphe, qui n'en nomme cependant que quatre : Aristobule, qui portait aussi le nom de Judas et le surnom de Philhellène ou ami des Grecs; Antigone, Alexandre, Absalom, qui était le plus jeune : il ne dit pas comment se nommait le cinquième.

Aristobule succéda par droit d'aînesse à toutes les dignités de son père. Le premier, il prit ouvertement le titre de roi et le diadème. Il ne régna qu'un an. Strabon, cité par Josèphe, disait de lui, d'après un historien grec nommé Timagène : C'était un homme doux et équitable, et les Juifs lui doivent beaucoup; car il poussa si avant les bornes de leur pays, qu'il l'accrut d'une partie de l'Iturée, et qu'il joignit ce peuple à eux par le lien de la circoncision. Josèphe, au contraire, lui donne un caractère bien différent [1].

Sa mère avait été établie régente par la dernière volonté d'Hyrcan: Aristobule la fit mettre en prison et l'y laissa mourir de faim; de ses quatre frères, il en retint les trois plus jeunes en prison tant qu'il vécut. Mais il aima le plus âgé, Antigone, et partagea le gouvernement avec lui.

Dès le commencement de son règne, il marcha contre les Ituréens, qui descendaient d'Itur, fils d'Ismaël, et occupaient une partie de la Célésyrie, au nord-est de la terre promise. Une maladie l'obligea de

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 19.

revenir, et de remettre à son frère Antigone la conduite de la guerre. Celui-ci dompta ce petit peuple, qui fut traité par Aristobule comme Hyrcan avait traité les Iduméens, c'est-à-dire qu'ils furent obligés d'évacuer le pays ou de se laisser circoncire et de se soumettre à la loi, par où ils obtinrent les mêmes droits que les Juifs. Antigone trouva Aristobule malade, lorsqu'il revint de cette expédition. On célébrait précisément à Jérusalem la fête des tabernacles. Antigone, encore revêtu de son armure guerrière et entouré de ses gardes, monta au temple, tant pour célébrer la fête avec le peuple, que pour implorer du Tout-Puissant la guérison de son frère. Cette démarche fut interprétée en mauvaise part auprès d'Aristobule, par des ennemis à la tête desquels était la reine. Antigone, disaient-ils, est entré dans le temple avec une pompe royale, à la vue du peuple assemblé! Pouvait-on douter encore de ses vues ambitieuses? Le partage de la royauté ne lui suffira plus! Il attentera à la vie même de son frère! Aristobule ne crut d'abord point à l'accusation: cependant elle fit impression sur lui, il ne voulait pas exposer sa vie, ni non plus immoler son frère sans des indices ultérieurs. Il plaça de ses gardes dans une entrée souterraine de son palais, avec ordre de laisser passer quiconque se présenterait sans armes; mais de tuer Antigone s'il se montrait armé. Ensuite il manda celui-ci, mais en ordonnant expressément au messager de lui dire qu'il vînt sans armes. A l'instigation de la reine, il lui fut dit, au contraire, au nom d'Aristobule, de paraître dans sa belle armure. Il le fit, et fut tué par la garde.

A peine était-il mort, qu'Aristobule éprouva les plus violents regrets. Sa conscience bourrelée lui représentait à la fois, et le meurtre d'un frère et le meurtre d'une mère. La maladie devint plus violente, au point qu'il vomit du sang. Un domestique qui en emportait un vase plein, glissa et le répandit dans l'endroit même où l'on voyait encore les traces de celui d'Antigone. Les assistants, croyant qu'il l'avait fait exprès, poussèrent de grands cris. Aristobule les entendit, il voulut en savoir la cause: personne n'osa la lui dire: sa curiosité n'en devint que plus vive. Enfin, il les contraignit par ses menaces à lui dire la vérité; il en fut atterré, répandit beaucoup de larmes, et dit avec un profond soupir: Il paraît bien que je n'ai pu cacher à Dieu une action si détestable, puisqu'il exerce sitôt contre moi sa juste vengeance. Jusques à quand ce misérable corps retiendra-t-il mon âme criminelle? et ne vaut-il pas mieux mourir tout d'un coup, que de répandre ainsi mon sang goutte à goutte pour l'offrir, comme un sacrifice d'expiation, à la mémoire de ceux à qui j'ai fait si cruellement perdre la vie? Il dit, et expira, après un an de règne.

Après la mort d'Aristobule, son frère Alexandre, surnommé Jannée, fut tiré de prison et élevé sur le trône. Il avait encore deux frères ; il fit mourir le plus âgé, parce qu'il conspirait contre lui. Il traita avec amitié le plus jeune, dont l'ambition se bornait à une vie douce et paisible. Sa retraite était même si profonde, que l'histoire ne parle plus de lui que comme prisonnier de Pompée, quarante-deux ans après l'époque qui nous occupe.

Alexandre régna de l'année 106 à l'année 79 avant Jésus-Christ. Ce furent à peu près vingt-sept ans de guerre. Dans la Syrie, il y avait au moins deux prétendants qui se disputaient le trône. En Égypte, Cléopâtre en avait chassé son fils aîné Ptolémée-Lathyre, et mis son fils puîné à sa place. Alexandre profita de ces circonstances pour faire des conquêtes au dehors. Il remporta de grandes victoires, éprouva de grandes défaites, dont il se releva toujours. Aux guerres étrangères vint se joindre la guerre civile, que lui suscita l'inimitié des pharisiens. Ils indisposèrent tellement le peuple contre lui, qu'ils l'insultèrent au milieu même de ses fonctions de grand prêtre, et que, quand il leur eut demandé un jour ce qu'ils voulaient donc qu'il fît pour les contenter, ils s'écrièrent tous qu'il n'avait pour cela qu'à se tuer lui-même. Ils finirent même par appeler à leur secours un des rois de Syrie. Mais Alexandre, avec ce qu'il lui restait de sujets fidèles et six mille hommes de troupes étrangères, vint finalement à bout des rebelles : dans l'espace de six ans, il en tua près de cinquante mille ; se vengea quelquefois d'eux d'une manière cruelle, comme quand il en fit crucifier huit cents, pendant qu'on égorgeait sous leurs yeux leurs enfants et leurs femmes. Un excès de vin et de fatigue le fit tomber dans une fièvre qui lui dura trois ans. Mais elle ne l'empêcha point de pousser la guerre avec force.

Il assiégeait la forteresse de Ragaba, sur les frontières de la Judée, et se voyait sur le point de la prendre, lorsque sa maladie empira et ne laissa bientôt plus d'espoir. Sa femme Alexandra lui dit alors : Vous savez les sujets d'inimitié qu'il y a entre vous et les pharisiens ; les deux fils que vous me laissez sont encore des enfants, et, pour moi, je ne suis qu'une femme. Nous ne sommes point en état de résister à nos ennemis ; quel conseil avez-vous donc à nous donner? Alexandre lui répondit : Ce que je vous conseille de faire est de continuer le siége de cette ville, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin sous vos efforts ; et quand vous l'aurez prise, vous en réglerez les affaires comme on a fait à l'égard de toutes les autres villes. Alors, de concert avec ceux qui sont ici présents, vous feindrez que je suis retenu au lit par la maladie, et qu'en toutes choses vous n'agissez que par

mes ordres et par mon conseil ; cependant vous découvrirez ma mort à ceux de mes serviteurs en qui vous avez le plus de confiance ; ensuite vous retournerez à la ville sainte, ayant eu soin auparavant d'embaumer mon corps, de peur que la pourriture et la corruption ne s'y mettent. Vous me ferez porter en cet état dans le palais comme si j'étais encore malade. Lorsque j'y serai déposé, vous enverrez chercher les princes des pharisiens ; et, après les avoir reçus avec honneur et avec amitié, vous leur direz : Alexandre est mort, et je le remets entre vos mains, afin que vous le traitiez comme vous le jugerez à propos ; vous ferez ensuite de moi tout ce qu'il vous plaira. Car, je suis sûr, ajouta-t-il, que si vous prenez ce parti, ils n'auront pour vous et pour moi que des sentiments d'humanité, et que le peuple imitera leur exemple ; vous rétablirez par là vos affaires, et vous régnerez en paix jusqu'à ce que vos deux enfants soient en état de me succéder.

Après ce discours, Alexandre mourut ; sa femme tint sa mort cachée ; et aussitôt que la ville de Ragaba fut prise, elle revint à Jérusalem, où, ayant fait assembler les princes des pharisiens, elle leur parla suivant le conseil qu'Alexandre lui avait donné. Mais ils répondirent à la reine avec beaucoup de soumission, qu'Alexandre avait été leur roi, qu'ils étaient ses brebis, et ils lui promirent de la rendre maîtresse des affaires. En effet, sortis de là, ils représentèrent au peuple les grandes actions de ce prince, dirent qu'ils avaient perdu en lui un excellent roi, et excitèrent dans leur esprit un tel regret de sa mort, qu'on lui fit des funérailles plus magnifiques qu'à nul autre de ses prédécesseurs [1].

C'est ainsi que nous dépeint les pharisiens le pharisien Josèphe, ainsi que le quatrième livre des Machabées. Ce livre n'est point reçu dans le canon des Écritures ; on en ignore l'auteur ; il n'a par lui-même qu'une médiocre autorité. Cependant, lorsqu'il se trouve d'accord, comme ici, avec d'autres histoires, son témoignage sert à confirmer le leur.

Alexandra ayant été ainsi reconnue reine ou régente, donna la souveraine sacrificature à son fils aîné, Hyrcan, dont le caractère était l'humilité, la douceur, la simplicité. Pour Aristobule, son deuxième fils, comme il avait de la force et de la valeur, elle lui donna le commandement de l'armée. En même temps elle envoya des députés à tous les rois qui avaient été tributaires d'Alexandre, son mari. Ils donnèrent leurs enfants pour servir d'otages ; et, fidèles à l'obéissance qu'ils lui devaient, ils payaient tous les ans les tributs

[1] 4. Mach., 30. Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 23 et 24.

ordinaires. Elle gouverna le peuple avec beaucoup de justice ; elle eut même soin qu'on la rendît partout exactement : c'est pourquoi elle gagna l'amour de ses sujets, et fut en paix avec eux. Elle eut un moment à craindre une irruption étrangère. Tigrane, roi d'Arménie, qui s'appelait roi des rois et traînait plusieurs rois captifs à sa suite, était entré dans la Syrie, à la tête de cinq cent mille hommes, et se disposait à venir attaquer la Judée. La reine, qui n'avait point assez de troupes pour résister à celles de ce prince, lui envoya des ambassadeurs chargés de riches présents. Tigrane les reçut en apparence avec joie, et promit l'amitié qu'on lui demandait. La véritable raison, c'est qu'il se voyait obligé de courir à la défense de ses propres États, qui venaient d'être envahis par le général romain Lucullus.

La Judée eût ainsi joui de la paix au dedans et au dehors, si les pharisiens avaient voulu rester eux-mêmes en paix. Leur politique vindicative causa une guerre civile, qui finit par faire de la Judée une province romaine. Forts du crédit que la reine leur avait accordé, ils obtinrent le rétablissement de leurs traditions et observances particulières, proscrites par Hyrcan Ier, ce qui augmenta encore leur crédit dans l'esprit du peuple. Ils obtinrent ensuite le rappel de tous ceux qui avaient été bannis pour crime de rébellion. Ce ne fut pas tout. Ils entreprirent la destruction des saducéens. Un des principaux de ceux-ci, nommé Diogène, favori du feu roi, était accusé de lui avoir conseillé le crucifiement des huit cents rebelles dont nous avons parlé. Les pharisiens exigèrent sa mort. Ce fut le signal d'une persécution générale contre tous ceux qui s'étaient attiré leur haine. Ces violences durèrent plusieurs années. Enfin, les chefs du parti opprimé, ayant Aristobule à leur tête, allèrent trouver la reine, lui représentèrent les services qu'ils avaient rendus au roi son mari, et les disgrâces qu'ils éprouvaient maintenant à cause de cela même ; ils voulaient bien oublier le passé, mais au moins les devait-elle garantir de la rage des pharisiens à l'avenir. Que si elle ne le pouvait par son autorité, ils la priaient de leur permettre de se retirer dans quelque autre pays, ou de leur confier la garde de quelques places fortes, où ils ne craindraient plus leurs ennemis. Aristobule appuya leur demande avec tant de force, que la reine les distribua dans les différentes forteresses de la Judée, à l'exception des trois principales, où elle avait déposé ce qu'elle avait de plus précieux.

Dans la neuvième année de son règne, Alexandra tomba dangereusement malade. Son fils Aristobule, voyant qu'elle n'en relèverait point, s'en alla secrètement, accompagné d'un seul domestique, trouver les amis de son père, qui commandaient dans les places fortes : elles se déclarèrent successivement toutes en sa faveur, et il prit les

marques de la dignité royale. A cette nouvelle, les pharisiens consternés, prenant avec eux le débonnaire Hyrcan, vinrent assiéger de leurs plaintes et de leurs inquiétudes la reine mourante. Elle leur répondit qu'ils avaient des soldats, des armes et de l'argent ; que, pour elle, elle n'était plus en état de s'occuper des affaires de ce monde. Et, en disant ces mots, elle expira, à l'âge de soixante-treize ans.

La guerre éclata entre ses deux fils ; une bataille fut livrée ; Aristobule triompha. Mais bientôt, à la médiation des sénateurs et des prêtres les plus vénérables par leur âge, les deux frères conclurent la paix et s'embrassèrent devant tout le peuple. Aristobule eut la royauté, Hyrcan la souveraine sacrificature, suivant le quatrième livre des Machabées ; suivant Josèphe, il se contenta de vivre comme particulier, avec la jouissance de tous ses biens, et dans le palais qu'avait occupé précédemment son frère [1].

Comme Hyrcan était d'un caractère doux et pacifique, la paix pouvait durer toujours, et la nation jouir d'une longue prospérité. Un Iduméen d'origine, mais juif de religion, soutenu par le parti pharisien, ralluma la guerre et fit tomber la Judée au pouvoir de Rome.

Cet Iduméen se nommait Antipater, et fut le père du fameux Hérode, qui alors était déjà né et avait sept ans. Son père à lui, nommé Antipas, avait été établi gouverneur de l'Idumée par le feu roi Alexandre et sa femme Alexandra, desquels il avait gagné les bonnes grâces. Son fils Antipater, persuadé que Hyrcan succéderait à son père et à sa mère, avait toujours défendu les intérêts de ce prince. Aussi actif et rusé que le prince était simple et indolent, il espérait gouverner sous son nom. Lorsqu'au lieu d'Hyrcan il vit sur le trône Aristobule, dont il avait toujours été l'adversaire, il s'unit avec les pharisiens, qui étaient dans le même cas que lui, et mit tout en œuvre pour augmenter leurs défiances. Il leur représentait Aristobule comme un usurpateur, qui ne se croirait en sûreté que par la mort de son frère et des amis de son frère. Ces suggestions les déterminèrent à remettre Hyrcan sur le trône. La grande difficulté était d'y faire consentir ce prince. Il était trop bon pour croire que son frère voulût lui ôter la vie, et trop peu ambitieux pour lui envier le diadème. L'adroit Antipater sut le circonvenir : il lui répéta tant de fois, et lui fit répéter tant de fois par ses affidés, que sa vie était exposée à un péril continuel, qu'il devait se résoudre à régner ou à mourir, que le faible prince consentit enfin à se réfugier auprès d'Arétas, roi

[1] 4. Mach., 34. Josèphe, *Ant*, l. 14, c. 1.

d'Arabie, dont Antipater lui avait négocié l'alliance et le secours. Voici quel fut le résultat de cette politique [1].

Arétas, à la tête de cinquante mille hommes, prit le chemin de la Judée. Aristobule, vaincu dans une première bataille, se retira à Jérusalem. Le vainqueur l'y suivit et l'assiégea dans le temple où il s'était renfermé : tout le peuple, se laissant conduire par les pharisiens, se déclara en faveur d'Hyrcan.

Les principaux des Juifs se retirèrent en Égypte pour célébrer la fête de Pâque, ne pouvant pas s'acquitter de ce devoir avec les solennités ordinaires pendant le siége du temple. Les assiégés, manquant de victimes, s'adressèrent aux assiégeants, et les prièrent de leur en donner, s'engageant à payer mille drachmes ou cinq cents francs, pour chaque animal, et à fournir l'argent d'avance : mais quand ils eurent descendu avec une corde la somme convenue, les perfides assiégeants refusèrent les victimes. Les sacrificateurs, indignement joués, se présentèrent devant l'autel les mains vides ; ils les levèrent vers le ciel pour demander vengeance. A ce crime, les assiégeants en ajoutèrent un autre, qui ne demeura pas plus impuni.

Un saint homme, du nom d'Onias, vivait alors à Jérusalem ; ses prières, disait-on, avaient obtenu de la pluie pendant une extrême sécheresse. Voyant sa patrie abandonnée aux horreurs des guerres civiles, il s'était caché dans un désert. On l'y trouva, et on le conduisit au camp pour qu'il fît des imprécations contre Aristobule. Quand il ne put plus s'en défendre, il adressa cette prière à Dieu : O toi ! souverain Monarque de l'univers, puisque ceux qui m'entourent sont ton peuple, et que ceux qui sont assiégés sont tes sacrificateurs, je te supplie de n'exaucer ni ceux-ci ni ceux-là dans les prières qu'ils t'adresseront les uns contre les autres. A peine eut-il prononcé ces mots, que plusieurs des assistants le lapidèrent. Ce double crime fut suivi d'un double châtiment. Un vent impétueux détruisit peu après tous les fruits de la terre. Et cette punition ne fit qu'en précéder une plus terrible. Les Romains imposèrent aux Juifs un joug qu'ils ne purent jamais briser, et sous lequel ils gémirent jusqu'à ce que leur temple et leur ville fussent détruits, et eux-mêmes dispersés sur la face de la terre [2].

Rome étendait sa main de fer sur l'Asie avec plus de rudesse que jamais. Un ennemi digne d'elle s'y était rencontré : Mithridate, roi du Pont, soutenu de son gendre Tigrane, roi d'Arménie. Pendant que Rome avait à combattre chez elle presque toute l'Italie, qui lui de-

[1] Josèphe, l. 14, c. 2. — [2] *Ibid.*, c. 3.

mandait le droit de bourgeoisie romaine, Mithridate, à la tête d'une armée formidable de Scythes, de Thraces, de Sarmates, de Cimmériens, battait les proconsuls et leurs légions; envahissait l'Asie Mineure, les îles, la Grèce, Athènes; partout il était reçu comme un libérateur, tant on était fatigué de la domination romaine. Pour rendre toute réconciliation impossible, les Asiatiques, d'après des ordres secrets de Mithridate, égorgèrent, en un seul jour, plus de cent mille Romains établis dans leurs provinces. Rome, qui eut en Italie, presque tout à la fois, la guerre des alliés, la guerre des esclaves, la guerre des gladiateurs, la guerre civile, poussa en même temps la guerre contre Mithridate. Sylla chassa ses armées de la Grèce, le battit lui-même dans l'Asie Mineure, et le réduisit à demander la paix; Lucullus le poursuivit plus avant, et lui enleva ses propres États; Pompée vint achever les conquêtes de Lucullus et mettre sous la main de Rome toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Mithridate avait disparu; on le disait mort, lorsqu'il reparut à la tête d'une nouvelle armée de barbares, avec le projet hardi de marcher sur l'Italie, par terre, de traverser les Alpes, et d'attaquer Rome jusque chez elle. Mais à l'annonce de cette expédition lointaine, son armée se mutina; celui de ses fils qu'il aimait le plus se mit à la tête des révoltés: Mithridate, abandonné, trahi par les siens, se fit tuer par un de ses officiers gaulois, après cinquante-sept ans de règne et de guerre. Son indigne fils livra son cadavre à Pompée, qui le fit ensevelir honorablemen à Sinope, dans le tombeau de ses ancêtres. Tigrane eut un sort moins funeste. La Syrie s'était donnée à lui, lasse qu'elle était des guerres interminables que se faisaient les derniers Séleucides. Pompée lui enleva la Syrie, ainsi que tous les pays en deçà de l'Euphrate; mais, lorsqu'il se fut rendu à discrétion, il lui laissa l'Arménie et la Mésopotamie, avec le titre de roi des rois. Tigrane fut dès lors un fidèle allié des Romains.

Pompée poussa ses conquêtes depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Rouge. Il ôtait et donnait les royaumes; il faisait et défaisait les rois. On en vit une fois jusqu'à douze à sa suite, pour lui faire la cour. Il rendit l'Arménie à Tigrane, qui avait été l'ennemi des Romains: il refusa la Syrie au dernier des Séleucides, Antiochus l'Asiatique, qui avait été leur ami, et en fit une province romaine. Il disposa de même des royaumes d'Albanie, d'Ibérie, du Pont, du Bosphore, de Cappadoce, de Bithynie. La Judée eut son tour.

Pendant que les deux frères se faisaient la guerre à Jérusalem, qu'Aristobule était assiégé dans le temple par Hyrcan, deux lieutenants de Pompée, Lollius et Métellus, prirent possession de Damas, qui, depuis dix-huit ans, s'était détaché du royaume de Syrie et avait

choisi pour roi Arétas, roi de l'Arabie-Pétrée. Émilius Scaurus régla les affaires de ce royaume de Damas au nom de Pompée, dont il était questeur ou trésorier.

Ce fut à lui que les deux frères envoyèrent des ambassadeurs pour réclamer son secours. Aristobule offrit quatre cents talents, deux millions et deux cent mille francs ; Hyrcan n'en offrait pas moins. Mais Aristobule était riche et libéral : Hyrcan était pauvre et avare ; Aristobule était résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : Hyrcan, peu guerrier par lui-même, n'avait pour principale force que les Arabes, plus propres à faire des courses qu'à combattre de pied ferme. Scaurus jugea donc à propos d'accepter l'offre d'Aristobule et de terminer cette affaire avant l'arrivée de Pompée. Un autre lieutenant, Gabinius, voulut bien aussi recevoir pour sa part trois cents talents, un million six cent cinquante mille francs. Ils firent donc mander à Arétas que, s'il ne se retirait, ils le déclareraient ennemi du peuple romain. Arétas leva le siége et se retira. Mais à peine Aristobule se vit-il dégagé qu'il marcha à la poursuite de l'Arabe ainsi que de son frère, leur livra bataille et leur tua sept mille hommes, entre lesquels se trouva Céphalion, frère d'Antipater [1].

Vers ce temps, Pompée vint à Damas, où il reçut des ambassadeurs des États voisins, surtout de Judée, de Syrie et d'Égypte. Tous les princes de ces pays s'efforçaient de le gagner par la magnificence de leurs présents. Aristobule lui envoya une vigne d'or d'un prix exquis, que son père, Alexandre Jannée, avait fait faire. Pompée l'ayant portée à Rome, la plaça dans le Capitole. Strabon assure l'y avoir vue, et dit qu'on l'estimait cinq cents talents, deux millions sept cent cinquante mille francs. Mais le sénat, ne voulant pas reconnaître Aristobule comme roi de Judée, fit ajouter au présent cette inscription : *Alexandre, roi des Juifs*.

Peu après, les deux frères envoyèrent chacun une ambassade au général romain, lors de son arrivée en Célésyrie, pour lui demander sa protection. Antipater vint de la part d'Hyrcan, et Nicodème, de celle d'Aristobule. Pompée les écouta l'un et l'autre avec bonté, et, après l'audience, il ordonna que les deux frères vinssent en personne plaider leur cause devant lui, afin qu'il leur rendît justice. Malheureusement pour Aristobule, son ambassadeur lui attira l'inimitié de Scaurus et de Gabinius, en les accusant des sommes qu'ils avaient reçues. L'auteur du quatrième livre des Machabées ajoute que Pompée promit de décider en faveur d'Aristobule, mais qu'il agit sous main en faveur d'Hyrcan.

[1] Josèphe, l. 14, c. 4.

L'année suivante, Pompée étant revenu à Damas, les deux frères plaidèrent en sa présence. Outre ces plaidoyers, il en eut encore un grand nombre à entendre de la part des Juifs, qui lui déclarèrent qu'ils ne voulaient point être gouvernés par des rois, mais obéir, suivant l'ancien usage, aux prêtres du Dieu de leurs pères ; qu'à la vérité les deux frères étaient de la race sacerdotale, mais qu'ils avaient cherché à changer la forme du gouvernement, de manière à les réduire en servitude. Hyrcan se plaignit ensuite qu'Aristobule, le dépouillant de son droit d'aînesse, l'eût réduit à une condition peu honorable ; qu'il faisait continuellement des courses par terre et par mer ; que c'était lui seul qui causait les troubles et les divisions. Plus de mille Juifs, gagnés par Antipater, fortifièrent ces plaintes par leur témoignage. Aristobule répondit que si son frère était déchu de la royauté, la cause en était à son inhabileté naturelle, qui l'avait rendu méprisable ; que, pour lui, la crainte de voir l'autorité royale passer dans une famille étrangère, l'avait forcé de s'en emparer ; que, par rapport au titre de roi, il ne s'en était décoré qu'à l'exemple de son père. Il prit à témoin de la vérité de ce qu'il disait une foule de jeunes gens, dont l'excessive parure et la conduite vaniteuse ne purent que nuire à sa cause. Pompée, après avoir écouté les deux concurrents, différa de prononcer, craignant qu'Aristobule, contre lequel il voulait se déclarer, ne traversât l'expédition qu'il se proposait de faire contre les Nabathéens. Il renvoya les deux frères, en leur recommandant de vivre en paix, et en leur disant que, dès qu'il aurait vu les Arabes, il viendrait en Judée pour terminer leur différend. Aristobule, comprenant le sens de ce discours et redoutant de voir Pompée dans ses États, partit brusquement de Damas et se prépara à la guerre.

Pompée, offensé de cette retraite, prit l'armée qu'il avait destinée contre les Nabathéens, avec les troupes auxiliaires de Damas et de Syrie, ainsi que les autres légions romaines sous ses ordres, et entra dans la Judée. Arrivé au pied d'une place très-forte, nommée Alexandrion, il apprit qu'Aristobule s'y était retiré. Il lui manda de le venir trouver. Aristobule, pressé par ses amis de ne pas s'engager dans une guerre avec les Romains, vint jusqu'à deux ou trois fois, prodiguant les promesses et les présents, pour attirer Pompée dans ses intérêts. Ce général le renvoya toujours avec des témoignages d'amitié, en lui permettant de regagner son château fort. Enfin il lui ordonna de remettre entre ses mains toutes les forteresses, et d'écrire de sa main aux gouverneurs afin qu'ils n'en fissent aucune difficulté. Aristobule obéit ; mais avec tant de regret, qu'il se retira à Jérusalem, résolu de s'y défendre.

Pompée le suivit de près. Aussitôt Aristobule, se repentant de ce qu'il venait de faire, ou bien, comme le dit le quatrième livre des Machabées [1], sur une nouvelle invitation de Pompée, vint le trouver de nouveau, lui promit une somme considérable d'argent, lui dit qu'il le recevrait dans Jérusalem, et le pria d'ordonner de tout comme il lui plairait sans en venir à la guerre. Pompée lui accorda ses demandes, et envoya Gabinius avec des troupes pour recevoir cet argent et entrer dans la ville. Mais il s'en revint sans rien faire. On ne lui donna point d'argent, et on lui ferma les portes, parce que les soldats d'Aristobule ne voulurent pas tenir le traité. Pompée s'en irrita tellement qu'il mit Aristobule aux fers, et marcha en personne contre Jérusalem.

La ville était si bien fortifiée et par la nature et par l'art, que, si elle se fût trouvée d'accord avec elle-même, il eût été difficile aux Romains de s'en emparer : mais ceux qui devaient la défendre étaient désunis. Les amis d'Aristobule voulaient combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang contre un général qui tenait leur roi enchaîné ; mais le parti d'Hyrcan, beaucoup plus nombreux, prétendait qu'il fallait lui ouvrir les portes et prévenir les suites funestes d'un siége. Les prêtres se déclarèrent pour le premier de ces sentiments : mais la plus grande partie du peuple se détermina pour le second. Le parti d'Aristobule, ne voyant plus de ressource, se retira dans le temple, qui était à lui seul une formidable citadelle, et rompit le pont qui joignait cet édifice à la ville. Les amis d'Hyrcan ouvrirent les portes aux troupes de Pompée, et leur remirent Jérusalem avec le palais du roi. Le proconsul commença par offrir des conditions de paix à ceux qui avaient résolu de se défendre. Lorsqu'il vit qu'ils les refusaient, il fortifia de murailles tout ce qui était autour du temple : Hyrcan fournissant avec joie tout ce qui était nécessaire. Le côté septentrional du temple, qui était le plus faible, quoique défendu par de hautes tours et entouré de bonnes murailles, fut battu avec des machines que Pompée avait fait venir de Tyr.

Déjà depuis trois mois, les assiégés se défendaient avec un courage indomptable. Ils eussent peut-être contraint Pompée d'abandonner l'entreprise, s'ils n'avaient pas interrompu, tous les sabbats, d'empêcher les travaux des Romains, quoiqu'ils se défendissent lorsqu'on les attaquait, d'après une décision prise par les Machabées au temps d'Antiochus-Épiphane. Pompée profita de cette circonstance pour approcher sans obstacle ses machines contre la muraille, ren-

[1] 4. Mach., 36.

versa une grosse tour, dont la chute fit une large brèche, et il prit le temple d'assaut.

Un effroyable carnage s'ensuivit. Près de douze mille Juifs furent tués, le plus grand nombre par leurs compatriotes du parti contraire. D'autres se précipitèrent du haut des rochers, quelques-uns mirent le feu à des maisons et se jetèrent au milieu des flammes.

Pendant tout le siége, les prêtres n'avaient jamais cessé d'offrir au Seigneur le sacrifice du matin et du soir, ni négligé aucune des cérémonies saintes. Même l'assaut et la prise du temple ne les dérangea point, non plus que le massacre autour d'eux. Plusieurs furent égorgés pendant qu'ils mettaient l'encens sur le feu. Pompée fut étonné de la constance de ces hommes, qui aimaient mieux tomber sous le glaive près de l'autel, que d'omettre rien de ce que la sainte loi leur prescrivait comme un devoir. Tite-Live, Strabon et Nicolas de Damas parlaient expressément de ce fait dans ceux de leurs livres que nous avons perdus [1].

Avec tant de zèle pour la loi, les vrais Israélites durent être profondément affligés de ce que Pompée se permit alors. Non-seulement il entra dans le temple, mais dans le sanctuaire ; non-seulement dans le lieu saint, où les prêtres pouvaient entrer, mais dans le saint des saints, où le grand prêtre seul entrait une fois par an, le jour de la grande expiation. Cependant, soit qu'il fut touché de la conduite des prêtres au milieu de tout ce désastre, soit que la sainteté du lieu lui inspira un respect involontaire, il ne toucha point aux vases d'or et d'argent, ni au trésor du temple, où se trouvaient environ deux mille talents en dépôt, onze millions de francs. Cicéron, en particulier, parle de cette modération de Pompée avec beaucoup d'éloge [2].

Sans doute que ce général et ceux qui l'accompagnaient furent bien trompés dans leur attente, lorsqu'ils ne trouvèrent, ni dans le temple, ni dans le sanctuaire, l'image d'aucune divinité. Il est certain que cette circonstance frappa singulièrement les Romains. Plus de cent cinquante ans après, Tacite en parlait encore en ces termes : « Pompée fut le premier Romain qui dompta les Juifs ; il entra dans le temple par le droit de la victoire ; c'est alors qu'on apprit que l'image d'aucune divinité ne remplissait le vide de ces lieux, et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien [3]. » Il n'y a point à douter que ce ne fût aussi alors que l'on apprit ce que le même Tacite rapporte également : « Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et

[1] Josèphe, l. 14, c. 5-8. *De bello judaico*, l. 1, c. 5. — [2] Cic., *Pro Flacco*, n. 28. — [3] Tacite, *Hist.*, l. 5, n. 9.

n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples [1]. » En effet, qui peut douter un instant que ces prêtres dont la constance religieuse avait étonné Pompée, le voyant plus étonné encore de ne trouver l'image d'aucune divinité dans leur temple, ne lui aient expliqué avec une sainte ardeur, ce qu'au reste les Juifs, répandus sur toute la terre, apprenaient à quiconque voulait l'entendre : que Dieu ne peut être conçu que par la pensée ; qu'il n'y en a qu'un seul ; qu'il est éternel, immuable, tout-puissant ; que c'est lui qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment ; et que c'est une impiété d'en adorer un autre que lui.

Pompée était alors au plus haut point de sa gloire. Depuis vingt ans il ne cessait de combattre et de vaincre avec un bonheur invariable. Il avait, pour son début, reconquis la Sicile, l'Afrique, l'Espagne, sur les partisans de Marius ; il avait exterminé en quatre-vingts jours l'innombrable multitude de pirates qui infestaient toute la Méditerranée ; il triomphait actuellement de toute l'Asie, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Rouge. Et, dans ce moment, il pouvait acquérir une gloire encore plus haute et plus pure ; il pouvait amener à Rome et, de là, répandre dans le reste du monde quelque chose d'infiniment plus précieux que toutes les richesses de l'Asie : la véritable sagesse, la connaissance complète du vrai Dieu et de son vrai culte, l'histoire certaine de l'origine et des destinées de l'homme. Il était entré dans le secret du temple, le grand prêtre Hyrcan était son ami ; pendant les trois mois de siége, on dut nécessairement lui faire connaître le Dieu qu'on y adorait, la nature de sa loi ; on lui en aura montré un exemplaire, il pouvait facilement en avoir un en grec : avec du zèle pour la vérité, il lui était facile de surpasser la gloire de tous les philosophes, et de préparer plus efficacement qu'eux tous ensemble le prochain empire du Christ. Pour que rien ne lui manque, il sera pendant dix ans le maître presque absolu de Rome : le plus éloquent des Romains, Cicéron, sous le consulat duquel il entra dans le temple du vrai Dieu, est son ami ; le plus savant des Romains, Varron, est son ami et son ancien lieutenant : que ces trois Romains illustres, Pompée, le plus puissant ; Varron, le plus savant ; Cicéron, le plus éloquent, eussent réuni leurs efforts pour connaître et faire connaître la vérité qui s'offrait à eux

[1] Tacite, *Hist.*, l. 5, n. 5.

de si près, quelles merveilles n'auraient-ils pu produire? Ils ne profitent point de cette faveur du ciel. Aussi la gloire de Pompée s'arrête ; sa victoire sur les Juifs est sa dernière victoire ; son bonheur l'abandonne. Il conclut un triumvirat avec César et Crassus, non pour l'amour de la vérité, mais pour l'amour du pouvoir ; et, après tant de triomphes, il finira par être vaincu à Pharsale, et égorgé sur les bords du Nil.

Avant de quitter Jérusalem, Pompée en fit abattre les murailles ; remit Hyrcan en possession de sa dignité de souverain pontife, avec le titre de prince, quoique tributaire des Romains ; mais il lui fut défendu de prendre le nom de roi, et d'étendre sa domination au delà des bornes de la Judée. Toutes les villes dont ses prédécesseurs s'étaient rendus maîtres dans la Célésyrie et dans la Phénicie, lui furent enlevées et annexées à la Syrie, dont Pompée donna le gouvernement à Scaurus. Il reprit ensuite le chemin de Rome, conduisant avec lui Aristobule, ses deux fils, Alexandre et Antigone, et ses deux filles, pour orner son triomphe.

Hyrcan, n'ayant plus son frère à redouter, retomba dans son indolence naturelle. Il abandonna la direction des affaires à Antipater, qui en profita pour agrandir sa famille. L'habile Iduméen ne négligea aucune occasion pour plaire à ceux qui faisaient et défaisaient les rois. Il servit efficacement Scaurus dans une guerre contre les Arabes. Il aida Gabinius à battre un fils d'Aristobule, Alexandre, qui s'était échappé de prison avant d'arriver à Rome. Aristobule lui-même, après avoir paru au triomphe de Pompée, s'échappa avec son deuxième fils Antigone. Mais il fut vaincu, pris et ramené dans sa prison pour le reste de ses jours. Les Juifs de Rome, qui étaient alors en très-grand nombre, avaient ainsi au milieu d'eux un de leurs pontifes et de leurs princes, un successeur d'Aaron, un descendant des Machabées. Combien alors, dans cette capitale du monde, il était facile, à quiconque voulait, de connaître Dieu et sa loi !

Pompée, César et Crassus avaient fait une ligue à eux trois, pour se partager le monde romain. César eut les Gaules en deçà et au delà des Alpes ; Pompée, l'Espagne et l'Afrique ; Crassus, la Syrie. Le plus riche et le plus avide des Romains, Crassus, convoitait les trésors du temple de Jérusalem que Pompée avait laissés intacts. Un de ses premiers soins fut d'aller s'en emparer. Le trésorier du temple, craignant qu'il ne prît tout, lui offrit un lingot d'or en forme de poutre, du poids de trois cents mines, plus de trois cents livres, à condition qu'il ne toucherait point au reste. Crassus le promit avec serment ; mais quand il eut le précieux lingot, il prit encore tout l'or qu'il put découvrir, et dont la valeur montait à dix mille talents ou cinquante-

cinq millions de francs. Outre Strabon, cité par Josèphe [1], nous verrons plus tard, par Cicéron même, qu'il n'y a rien d'incroyable dans ces trésors du temple de Jérusalem. Crassus avait demandé à faire la guerre aux Parthes, pour s'enrichir des richesses de l'Asie ; mais il fut défait, pris et tué, et le roi des Parthes lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé [2].

Après la mort de Crassus, César et Pompée se firent la guerre, pour savoir qui des deux serait le maître. César, s'étant emparé de Rome, fit sortir de prison Aristobule, et l'envoya en Palestine, à la tête de deux légions, pour empêcher la Syrie de se déclarer en faveur de Pompée ; mais les amis de ce dernier l'empoisonnèrent. Son corps fut embaumé avec du miel par les partisans de César, qui l'envoyèrent en Judée pour y être enseveli dans le sépulcre de ses ancêtres. Le sort de son fils Alexandre ne fut pas plus heureux. Dès qu'il eut appris le retour de son père, il rassembla des troupes ; mais Pompée, qui veillait sur lui, envoya ordre à son gendre Scipion, commandant en Syrie, de le faire mourir ; et le malheureux prince eut la tête tranchée dans Antioche. Ptolémée-Mennée, prince de Chalcide, instruit de la mort d'Aristobule et de celle d'Alexandre, envoya demander à Alexandra, veuve d'Aristobule, qui s'était retirée dans Ascalon, de lui confier son fils Antigone avec ses deux filles. Cette proposition fut reçue avec empressement. Philippon, fils de Mennée, épousa une des deux filles, nommée Alexandra comme sa mère.

Antipater et Hyrcan furent plus heureux dans cette révolution. Ils rendirent de grands services à César, surtout dans son expédition en Égypte. On le voit, entre autres, par le décret suivant : « Jules César, empereur, dictateur pour la seconde fois, et souverain pontife : Nous avons, après en avoir pris conseil, ordonné ce qui suit : Comme Hyrcan, fils d'Alexandre, Juif de nation, nous a de tout temps donné des preuves de son affection tant dans la paix que dans la guerre, ainsi que plusieurs généraux nous en ont rendu témoignage ; et que, dans la dernière guerre d'Alexandrie, il mena, par notre ordre, à Mithridate, quinze cents soldats, et ne céda en valeur à nul autre : nous voulons que lui et ses descendants soient à perpétuité princes et grands sacrificateurs des Juifs, suivant les lois et coutumes de leurs pères ; comme aussi qu'ils soient nos alliés et du nombre de nos amis ; qu'ils jouissent de tous les droits et priviléges qui appartiennent à la grande sacrificature ; et que, s'il arrive quelque différend touchant la discipline qui se doit observer parmi ceux de la nation, il en soit juge ;

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 10. — [2] Dion Cass., l. 40.

qu'enfin il ne soit point obligé de donner des quartiers d'hiver aux gens de guerre, ni de payer aucun tribut. » Ce décret fut gravé sur des tables d'airain, suspendu à Rome dans le Capitole, à Tyr, à Sidon, à Ascalon, dans les temples, et notifié partout.

Mithridate de Pergame, dont il est ici parlé, était un lieutenant de César, qui devait lui amener en Égypte, où il se trouvait comme bloqué, les troupes de Syrie et de Cilicie. Ces troupes ne suffisant pas pour forcer le passage, Antipater lui mena un corps de trois mille Juifs bien armés, avec quelques autres renforts qu'il avait tirés d'Arménie, de Syrie et du mont Liban. Suivant le décret de César et le témoignage de deux historiens, Asinius et Hypsicrate, cités par Strabon dans Josèphe [1], Hyrcan y vint lui-même en personne. Un autre service qu'il rendit à César fut de déterminer en sa faveur tous les Juifs d'Égypte par son autorité et ses lettres de souverain pontife. Aussi César lui accorda-t-il encore plusieurs autres grâces : le pouvoir de gouverner la Judée en la forme qu'il jugerait à propos ; la permission de relever les murs de Jérusalem que Pompée avait abattus ; l'exemption du tribut pour les Juifs en la septième année ou l'année sabbatique. Pour les Juifs d'Alexandrie en particulier, il fit graver sur une colonne de bronze leur droit de bourgeoisie en cette grande ville.

César témoignait la même bienveillance aux Juifs de tous les pays. On le voit par sa lettre aux magistrats, au conseil et au peuple de Paros. « Les Juifs sont venus de divers endroits nous trouver à Délos, et nous ont fait des plaintes, en présence de vos ambassadeurs, de la défense que vous leur avez faite de suivre les lois et le culte de leurs pères. Or, il ne me plaît pas qu'on fasse de pareils décrets contre nos amis et nos alliés, ni qu'on les empêche de vivre selon leurs lois et coutumes, et de donner de l'argent pour des festins publics et des objets du culte, attendu qu'on le leur permet, même dans Rome, et que par le même édit où Caïus-César, consul, défendit de faire des assemblées et des collectes de ce genre dans les villes, il en excepta les Juifs, et eux seuls. Nous, de même, quoique nous défendions pareillement ces assemblées, nous permettons aux Juifs, et à eux seuls, de continuer les leurs suivant les coutumes et les lois de leurs pères. Si donc vous avez ordonné quelque chose qui blesse nos amis et nos alliés, vous ferez bien de le révoquer, en considération de leurs vertus et de leur affection pour nous [2]. »

Ainsi donc, dans toute la domination romaine, par les décrets de César, d'abord consul, ensuite dictateur, les seuls Juifs avaient le pri-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 15. — [2] *Ibid.*, c. 17.

vilége de tenir publiquement leurs assemblées religieuses et de faire des collectes d'argent. Josèphe nous a conservé le texte même de ces décrets; mais, outre cela, nous en trouvons une preuve remarquable dans Cicéron.

Sous le premier consulat de César, l'an 59 avant Jésus-Christ, quatre ans après la prise du temple, la seconde année du triumvirat de César, de Pompée et de Crassus, un proconsul de l'Asie Mineure, Flaccus, fut accusé à Rome, par Lélius, lieutenant de Pompée, de plusieurs malversations, en particulier d'avoir défendu aux Juifs de transporter à Jérusalem l'or et l'argent qu'ils avaient recueillis en Asie. Il prit pour ses avocats les deux plus fameux orateurs, Hortensius et Cicéron. Voici comme ce dernier s'exprime sur le point qui nous occupe : « Vient ensuite cette accusation insidieuse de l'or judaïque. Car c'est pour cela que cette cause se plaide non loin de la place Aurélienne (c'était le quartier des Juifs). C'est à cause de ce crime-là, ô Lélius! que tu as cherché ce lieu et cette multitude. Tu sais combien elle est nombreuse, combien elle est unie, combien elle est puissante dans les assemblées. Je parlerai à voix basse, afin de n'être entendu que des juges. Car il n'en manque pas pour ameuter ces gens-là contre moi et contre quiconque est homme de bien : je ne veux pas leur fournir un moyen de le faire plus facilement encore. Comme chaque année, au nom des Juifs, on avait coutume d'exporter de l'or, et d'Italie et de toutes les provinces, à Jérusalem, Flaccus défendit par un édit d'en exporter hors de l'Asie. Est-il quelqu'un qui ne puisse louer en vérité une telle mesure ? Que l'or ne dût point être exporté, le sénat, plusieurs fois avant que je fusse consul et encore pendant que je l'étais, l'a jugé ainsi pour de très-graves motifs. Or, résister à cette barbare superstition, a été d'un homme dignement sévère; mépriser, pour l'honneur de la république, la multitude des Juifs, si souvent orageuse dans les assemblées, a été d'un homme souverainement grave. Mais Pompée, ayant pris Jérusalem, n'a rien touché de ce temple où il était entré en vainqueur. En ceci surtout, comme en beaucoup d'autres choses, il a fait sagement de ne laisser, dans une ville aussi soupçonneuse et aussi médisante, aucune prise aux discours des détracteurs. Car ce n'est pas, je le pense, la religion des Juifs, nos ennemis par-dessus cela, qui en ait empêché cet excellent général, mais la pudeur de sa renommée. Où donc est le crime? Car enfin tu n'accuses nulle part de vol, tu approuves l'édit, tu confesses qu'on a procédé juridiquement, tu ne nies pas que les perquisitions et les saisies se soient faites publiquement, la chose même démontre que l'opération s'est faite par des hommes les plus distingués. L'or saisi à Apamée, en plein jour, a été pesé

aux pieds du préteur dans la place publique, et trouvé un peu moins de cent livres pesant, par Sextus-Cæsius, chevalier romain, homme de la délicatesse et de l'intégrité la plus parfaite ; à Laodicée, un peu plus de vingt livres, par Lucius-Peducæus, que voilà parmi nos juges ; à Adramyte, par Cneius-Domitius, lieutenant ; à Pergame, il n'y en eut pas beaucoup. Quant à ce qui regarde l'or, il n'y a donc point de difficulté : l'or est dans le trésor public. On n'accuse pas de vol, on cherche à soulever l'envie : ce n'est pas aux juges qu'on parle, on lance la voix du côté de la foule qui nous environne. Chaque cité a sa religion, Lélius ; nous avons la nôtre. Jérusalem était debout, les Juifs étaient en paix, et déjà leur religion abhorrait la splendeur de cet empire, la majesté de notre nom, les institutions de nos ancêtres : c'est encore bien plus maintenant que cette nation a montré par les armes ce qu'elle pensait de notre empire : elle a fait voir combien elle est chère aux dieux immortels, en ce qu'elle a été vaincue, en ce qu'elle a été transférée, en ce qu'elle a été conservée [1]. »

Dans ce discours de l'orateur romain, il est plus d'une chose digne de remarque. On voit d'abord combien les Juifs étaient nombreux et même puissants à Rome, puisqu'un lieutenant de Pompée, pour faire condamner plus sûrement un proconsul, fait tenir le jugement près de leur quartier, et que Cicéron qui quatre ans auparavant avait été consul et avait sauvé Rome de la conjuration de Catilina, prend des précautions pour ne pas les indisposer par ses paroles. On voit que dès lors c'était une coutume ancienne et connue, que les Juifs transportassent à Jérusalem de l'or et de l'argent de toutes les parties du monde, et que ces sommes étaient très-considérables ; car, dans quatre villes seulement, le proconsul confisqua près de cent cinquante livres pesant d'or, ce qui, la livre romaine étant de dix onces et l'once d'or valant cent francs, fait en tout près de cent cinquante mille francs pour la collecte d'une seule année. L'on conçoit d'après cela quelles richesses immenses devaient s'accumuler dans les trésors du temple. On voit que Lélius avait parlé avantageusement de la religion des Juifs, et qu'il attribuait à un sentiment de piété l'attention de Pompée de ne toucher point aux richesses de leur sanctuaire ; puisque Cicéron s'applique à détruire cette impression-là. On voit enfin et que l'orateur et que ceux qui l'écoutaient, savaient bien quelle différence il y avait entre la religion des Juifs et celle des Romains : ils savaient sans doute, comme Tacite après eux, que les Juifs ne concevaient Dieu que par la pensée et qu'ils n'en reconnaissaient qu'un seul : qu'ils traitaient d'impies ceux qui, avec des ma-

[1] Cic., *Pro Flacco*, n. 28.

tières périssables, se fabriquaient des dieux à la ressemblance de l'homme ; que le leur était le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction ; que c'était pour cela qu'ils ne souffraient aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leur temple ; point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. Ou bien, si tous les Romains ne savaient pas encore bien tout cela, ils pouvaient l'apprendre sans peine : un peuple tout entier était là pour le leur dire. La sagesse véritable se montrait à eux dans les places et les carrefours de Rome. Et Cicéron est tout à fait inexcusable, lorsqu'au lieu de la reconnaître devant lui, sur la place Aurélienne, il ferme les yeux pour tâtonner pitoyablement dans ses œuvres philosophiques avec les parleurs de sagesse grecs.

Quant à César, qui était consul en l'année du procès, il paraît que ce fut ce procès même qui lui fit rendre un premier décret, où il exceptait les Juifs de la défense générale de tenir des assemblées et de faire des collectes. Les Juifs étant venus à son secours en Égypte, ainsi que nous l'avons vu, il renouvela leur privilége comme dictateur, et y ajouta de nouvelles grâces. Antipater surtout eut part à ses faveurs. Avant de quitter Alexandrie, il l'honora d'un rang distingué dans l'armée, le nomma procurateur de la Judée, et le fit citoyen de Rome, avec les priviléges attachés à ce titre. Antipater, étant de retour, ordonna de relever les murs de Jérusalem, dont il donna le gouvernement à son fils aîné Phasaël. Hérode, son second fils, fut fait gouverneur de Galilée. Antipater et Hyrcan parcoururent alors la Judée, afin d'y prendre des mesures propres à consolider l'ordre et la paix. Hérode débuta par faire saisir le chef d'une bande de voleurs, et le fit mourir avec ses complices. Cette action utile à la patrie lui valut de grands éloges, et lui mérita l'amitié de Sextus-César, gouverneur de Syrie. Son frère Phasaël ne négligea rien pour gagner l'affection des habitants de Jérusalem. Antiper eut alors la satisfaction de se voir, lui et ses fils, les délices de la nation, sans que le grand prêtre, du moins en apparence, eût rien perdu de son autorité.

Tant de prospérités excitèrent l'envie. On intenta une accusation contre Hérode, parce qu'il avait fait exécuter les voleurs sans forme de procès. Il se réfugia auprès de Sextus-César, qui lui donna le gouvernement de la Célésyrie, et l'affaire en resta là pour le moment.

Les Juifs continuaient à jouir de la paix, sous la protection déclarée du dictateur romain. Cette heureuse situation dura peu. Deux accidents funestes opérèrent une révolution subite. Sextus-César fut tué en trahison, par ordre de Bassus, et Jules-César lui-même périt au mi-

lieu du sénat sous le poignard de Cassius et de Brutus. C'était l'an 44 avant l'ère vulgaire. Les Juifs éprouvèrent aussitôt la perte qu'ils avaient faite. Ils n'obtinrent plus qu'une seule grâce : un certain nombre de Juifs d'Asie avaient été enrôlés par force : Hyrcan s'en étant plaint à Dolabella, consul et collègue de Marc-Antoine, le gouverneur d'Éphèse eut ordre de remettre ces Juifs en liberté et de leur accorder la jouissance de tous leurs priviléges.

Pour venger la mort de César, un second triumvirat se forma l'an 43, entre Octave, Marc-Antoine et Lépide. Octave eut en partage l'Occident ; Antoine, l'Orient ; Lépide, l'Afrique. Octave et Antoine défirent, l'année suivante, à Philippes, en Macédoine, Brutus et Cassius, qui occupaient jusque-là, le premier toute la Grèce, et le second toute l'Asie romaine. Cassius avait imposé aux Juifs une contribution de guerre de sept cents talents, trois millions huit cent cinquante mille francs. Hérode fut le premier qui lui apporta les cent talents auxquels son gouvernement était taxé. Charmé de cette promptitude, Cassius lui donna le commandement de son armée. Son père, Antipater, étant mort dans ce temps, empoisonné par un certain Malichus, qui voulait prendre sa place de premier ministre auprès d'Hyrcan, Hérode, avec l'approbation de Cassius, fit poignarder l'empoisonneur. Mais de grandes vicissitudes de fortune devaient alors lui arriver.

Après la défaite de Brutus et de Cassius, pendant que Marc-Antoine perdait son temps en de folles amours avec Cléopâtre, reine d'Égypte, ou à se raccommoder avec Octave, en Italie, une armée formidable de Parthes, sous le commandement de Pacore, fils du roi, et d'un général romain, passait l'Euphrate et envahissait toute l'Asie. Antigone, le seul fils du roi Aristobule, frère d'Hyrcan, qui restât encore, sut gagner les bonnes grâces du chef des Parthes. Avec un secours de cavalerie, joint à un nombre considérable de Juifs mécontents, il marcha vers Jérusalem et occupa le temple. Hérode et Phasaël étaient maîtres de la ville. Après plusieurs combats de part et d'autre, on proposa un accommodement sous la médiation de Pacore. Phasaël et Hyrcan se rendirent auprès de lui ; mais ils furent retenus prisonniers tous les deux. Hyrcan, sur la demande d'Antigone, eut les oreilles coupées, afin qu'à raison de ce défaut, il ne pût plus remplir les fonctions de grand prêtre. Phasaël, qui s'attendait à quelque chose de pis, se cassa la tête contre les murs de sa prison. Il y avait ordre d'arrêter également Hérode ; mais il s'échappa et s'enfuit, à travers bien des périls, d'abord en Arabie, puis en Égypte, et enfin à Rome. Là, il conta son infortune à Antoine et implora son secours. Il s'était fiancé depuis peu à Ma-

rianne, personne d'une beauté et d'une vertu extraordinaires, petite-fille du roi Aristobule par son père, et du grand prêtre Hyrcan par sa mère. Mariamne, qu'Hérode aimait passionnément et qu'il avait laissée dans un château assiégé, avait un frère, nommé Aristobule, qui réunissait en sa personne, aussi bien que sa sœur, les deux branches des Machabées. Hérode demandait à le voir sur le trône, et à être son premier ministre comme son père l'avait été d'Hyrcan. Antoine lui accorda beaucoup plus. Il résolut, de concert avec Octave, de le faire lui-même roi. Le sénat ayant été convoqué, Hérode y fut introduit par deux des principaux sénateurs, qui représentèrent éloquemment les grands services que la famille d'Antipater avait rendus au peuple romain, ainsi que le caractère séditieux d'Antigone, ennemi reconnu de Rome, et qui avait osé accepter la couronne de la main des Parthes. Antoine ajouta, que ce serait un avantage important dans son expédition contre cette nation, s'il y avait sur le trône de la Judée un ami aussi fidèle qu'Hérode. Dès qu'il eut achevé de parler, le sénat passa un décret, par lequel Antigone était déclaré ennemi des Romains, et Hérode roi des Juifs. En sortant de l'assemblée, Antoine et Octave prirent Hérode au milieu d'eux, et, accompagnés des consuls et des sénateurs, le menèrent au Capitole, pour y offrir des sacrifices, et y déposer le décret du sénat. Enfin, Hérode, qui était arrivé fugitif à Rome, s'en retourna roi des Juifs, le septième jour après. C'était l'an 40 avant Jésus-Christ.

Après trois ans de guerre, il parvint à reprendre Jérusalem sur Antigone, avec le secours de Sosius, un des généraux d'Antoine. Antigone se rendit au général romain. Antoine voulait le garder pour son triomphe. Mais Hérode, qui venait d'épouser Mariamne, nièce d'Antigone, obtint d'Antoine, à prix d'argent, qu'il fût mis à mort. Il fut donc attaché à un poteau, battu de verges et décapité. Trois historiens grecs, Plutarque, Dion-Cassius et Strabon ont remarqué que ce fut le premier roi traité ainsi de la part des Romains [1].

Ainsi périt le dernier des Machabées qui fût monté sur le trône. Cette illustre maison gouverna la Judée cent trente ans. Elle n'était pas de la tribu de Juda, à qui, suivant la prophétie de Jacob, le sceptre ne devait être ôté que lorsque arriverait celui qui était l'attente de toutes les nations. Mais cette tribu royale lui avait confié volontairement le sceptre dans la personne de Simon-Machabée et de ses descendants. Tant qu'il était donc entre les mains de ceux-ci, il ne sortait point de Juda. Cette tribu, d'ailleurs, était tellement dominante, qu'elle formait la masse du peuple, qu'elle donna son nom à tout

[1] Plut., *in Anton.* Dion-Cass., l. 49. Strab., *apud Joseph.*, l. 15, c. 1.

le pays qui fut appelé Judée, et enfin à tous les enfants d'Israël, qui ne furent plus connus que sous le nom de Juifs. Mais lorsque le sceptre de Juda est ôté à l'héritier direct de la famille élue, pour être transféré à un homme qui n'en est que l'allié : lorsque cette translation se fait non-seulement sans la nation, mais malgré elle ; lorsque le nouveau roi n'est ni de la tribu de Juda, ni d'aucune tribu d'Israël, mais un Iduméen, Juif seulement de religion : alors le sceptre commence, pour le moins, à sortir de Juda : il n'y reste plus que de nom, qu'autant que le nouveau souverain porte le nom de Juif. Or, tout cela se rencontre dans la royauté d'Hérode. Les temps n'étaient donc pas loin où le Christ devait paraître et réunir à lui toutes les nations.

Les Machabées avaient repris Jérusalem sur les étrangers, avec le secours des Juifs : Hérode prend Jérusalem sur les Juifs, avec le secours des étrangers. Les Juifs avaient élu volontairement les Machabées pour souverains : Hérode leur est imposé de force. La souveraineté des Machabées avait été confirmée par ceux-là mêmes qui pouvaient y avoir une apparence de prétentions légitimes, les rois de Syrie : Hérode, pour affermir la sienne, commence par acheter le supplice du Machabée régnant. Tout le sanhédrin ou grand conseil de la nation s'était opposé à son usurpation, à l'exception de deux membres : il fait égorger tout le sanhédrin, à l'exception de ces deux. C'était non moins pour s'emparer de leurs biens, que parce qu'ils étaient amis du dernier roi.

Hérode avait encore un autre concurrent, qui, quoique prisonnier chez les Parthes, pouvait devenir dangereux : ce rival était Hyrcan, que Pacore avait emmené avec lui chargé de chaînes ; mais Phraates, le nouveau roi, instruit du rang de cet illustre captif, lui fit ôter ses fers et lui permit de faire son séjour à Babylone, où les nombreux Juifs de ces pays le respectaient comme leur souverain légitime et leur grand sacrificateur. Leur vénération s'accrut encore quand ils apprirent qu'Hérode avait conféré le pontificat à un prêtre obscur, nommé Ananel, qu'il avait fait venir de Babylone.

On aurait pu attendre que, se voyant traité en pontife et en roi à Babylone, Hyrcan ne pensât plus à retourner dans la Judée. Il n'en fut pas ainsi. Il aimait naturellement les siens : Marianne, l'épouse chérie d'Hérode, était sa petite-fille. Il avait sauvé la vie à Hérode lui-même, lorsqu'il était sur le point d'être condamné dans l'affaire des voleurs. Lors donc qu'il le sut sur le trône, il conçut un violent désir de l'aller rejoindre, persuadé qu'il n'y avait rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnaissance. Pour le retenir, ses amis lui représentèrent vainement les honneurs et les respects dont il était entouré

comme pontife et comme roi : à Jérusalem il ne pourrait plus exercer la souveraine sacrificature, à cause de la mutilation de ses oreilles ; Hérode, roi, ne penserait guère à reconnaître les services rendus à Hérode, particulier. Le débonnaire vieillard n'en aspirait pas moins à revoir sa patrie. Ce désir fut au comble, lorsque Hérode même lui écrivit de conjurer le roi des Parthes et les Juifs de Babylone de ne lui point envier la satisfaction de partager avec lui la royauté, et de reconnaître les obligations qu'il lui avait de l'avoir élevé et de lui avoir sauvé la vie. Il envoya même un ambassadeur à Phraates, avec de grands présents, pour en obtenir la liberté de son bienfaiteur. Hyrcan, trompé par tant d'artifices, quitta son asile et se rendit à Jérusalem, où il fut reçu avec des démonstrations d'amitié propres à voiler la perfidie qu'on méditait [1].

Des troubles domestiques tourmentaient alors Hérode. Alexandra, fille d'Hyrcan et mère d'Aristobule et de Mariamne, femme d'un caractère hautain, souffrait impatiemment qu'Ananel, simple prêtre venu de Babylone, fût revêtu, au préjudice de son fils, de la dignité de grand sacrificateur, qu'Hyrcan ne pouvait plus remplir. Elle reprochait sans cesse à Hérode le tort qu'il faisait à son fils, qui, comme descendant d'Alexandre Jannée, tant du côté de son père que de celui de sa mère, avait seul droit au souverain pontificat. Mais Hérode, n'ignorant pas que le jeune prince avait le même droit à la couronne qu'il lui avait enlevée, craignit qu'en lui cédant une de ces choses, il ne lui donnât la facilité de s'emparer de l'autre. Son refus obligea sa belle-mère à écrire à Cléopâtre, pour que cette reine agît auprès d'Antoine en faveur de son fils. Hérode fut instruit de cette démarche secrète. Pour parer le coup, il consentit à déposer Ananel et à revêtir Aristobule de la dignité de grand prêtre : il feignit de n'avoir accordé ce rang au premier que jusqu'à ce que l'âge permît à l'autre de l'occuper.

Cette condescendance d'Hérode, ayant quelque chose de spécieux, produisit une espèce de réconciliation, mais qui ne fut sincère ni d'une part ni de l'autre, surtout de celle d'Hérode ; il connaissait le caractère intrigant de sa belle-mère et le mérite d'Aristobule, qui joignait à une haute naissance et aux charmes de sa figure, plusieurs autres belles qualités propres à lui faire obtenir l'estime de la nation. Pour empêcher Alexandra de se mêler des affaires du royaume, Hérode la querella et la fit garder dans son palais. Cléopâtre, qu'elle instruisit de sa situation, lui manda de se sauver avec son fils et de se rendre en Égypte. Alexandra, pour exécuter un conseil qui lui plai-

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 15, c. 2. *De bell. jud.*, l. 1.

sait infiniment, ordonna à deux de ses plus fidèles serviteurs de faire faire deux coffres, dans lesquels on renfermerait elle dans un, et son fils dans l'autre, et qu'on emporterait la nuit dans un vaisseau prêt à partir pour l'Égypte. Le malheur voulut qu'un des deux serviteurs en parlât à un troisième, qu'il croyait du secret ; ce dernier, ravi de trouver une si belle occasion de faire sa cour à Hérode, lui découvrit le projet d'Alexandra. Les coffres furent saisis par ordre de ce prince, qui, pour ne point encourir le ressentiment de Cléopâtre, affecta de pardonner à la mère et au fils, sans renoncer au dessein de perdre Aristobule à quelque prix que ce fût.

Un événement arrivé peu après lui fit hâter la mort de ce prince. La fête des Tabernacles, l'une des trois grandes fêtes que les Juifs célèbrent avec le plus de solennité, étant venue, le nouveau grand prêtre, qui n'avait alors que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornements pontificaux, et s'acquitta de son sacré ministère avec tant de grâce et de majesté, qu'il attira sur lui les yeux et l'affection de tous les spectateurs. Ne pouvant plus retenir les transports de leur joie, ils firent retentir le temple de vœux et d'acclamations. Cette indiscrétion du peuple irrita tellement Hérode, qu'il résolut de ne plus différer l'accomplissement de son horrible dessein. Peu après, Alexandra lui donna une fête à Jéricho, où il combla Aristobule de caresses. Il se promenait amicalement avec lui dans les jardins du palais, quand, arrivé comme par hasard près d'un vivier où des jeunes gens se baignaient après la chaleur du jour, il l'engagea à leur tenir compagnie. Aristobule s'exerçait à nager avec les autres, lorsque quelques-uns, apostés par le roi, s'approchèrent de lui et le firent plonger par manière de divertissement, mais ne le lâchèrent que quand il fut noyé. Pour empêcher qu'on ne le soupçonnât d'avoir eu part à un crime si noir, Hérode affecta la plus vive douleur, et honora Aristobule d'obsèques magnifiques [1]. Ainsi périt ce jeune prince, le dernier rejeton mâle de la maison des Machabées, à l'âge de dix-huit ans, et après avoir exercé un an la souveraine sacrificature, qui fut rendue à Ananel. Personne ne fut dupe de la tristesse simulée d'Hérode ; elle le rendit plus odieux au peuple et à sa famille. Dès qu'Alexandra apprit la mort de son cher fils, son premier mouvement fut de se poignarder ; mais modérant enfin l'excès de son désespoir, elle résolut de cacher son ressentiment, pour se venger avec plus de sûreté. Elle informa Cléopâtre du crime atroce qu'Hérode venait de commettre, et la supplia d'en obtenir le châtiment auprès d'Antoine. Cléopâtre fit la démarche, moins par compassion

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 3.

pour Alexandra, que par ambition, se flattant d'obtenir la Judée après la mort d'Hérode. Antoine se rendit, et envoya ordre à ce prince de venir se justifier devant lui à Laodicée, où il devait se transporter avec Cléopâtre. Hérode fut obligé de se soumettre à une sommation si humiliante pour son orgueil : mais il apporta des présents si magnifiques, qu'il séduisit son juge. Cependant, pour que Cléopâtre n'y perdît rien, elle eut la Célésyrie, au lieu de la Judée.

Comme Hérode, malgré sa prudente précaution, ignorait s'il serait absous ou condamné, il avait laissé ordre à son oncle Joseph, qui devait gouverner pendant son absence, qu'en cas qu'on lui donnât la mort, il eût aussi à faire mourir sa chère Mariamne. L'amour même qu'il avait pour cette princesse lui dicta cet ordre barbare : il savait qu'Antoine avait été charmé de sa beauté, à la seule vue de son portrait : et la pensée de la laisser à un pareil rival, même après sa mort, le tourmentait si cruellement, que son oncle fut obligé de lui promettre qu'il exécuterait fidèlement l'horrible commission dont il l'avait chargé. Après le départ d'Hérode, Joseph, qui voyait tous les jours Mariamne, l'entretenait souvent de la violente passion que son époux avait pour elle. Comme cette princesse s'en moquait, et plus encore sa mère Alexandra, Joseph eut l'imprudence de vouloir les en convaincre, en leur révélant l'ordre qu'on lui avait donné, et qui était, selon lui, une preuve éclatante de sa tendresse. Elles n'y virent l'une et l'autre que la jalouse fureur d'un tyran, qui voulait être cruel jusqu'après la mort envers ce qu'il aimait le plus. Un bruit semé par les ennemis d'Hérode, et peut-être par ses agents, fit croire qu'Antoine l'avait fait périr dans d'affreux supplices. Cette nouvelle répandit la consternation dans Jérusalem. Alexandra pressa Joseph de sortir avec elle et Mariamne, pour se mettre sous la protection des aigles romaines, d'une légion campée hors de la ville. Des lettres d'Hérode firent renoncer à ce projet : il y apprenait à sa famille, que non-seulement il avait gagné sa cause, mais qu'Antoine le comblait de faveurs, et qu'il reviendrait bientôt dans le royaume, plus puissant que jamais. Quelque secrète qu'eût été la résolution de se rendre sous les aigles romaines, Salomé, sœur du roi, en fut instruite. Comme elle haïssait Mariamne, qui avait eu l'indiscrétion de lui reprocher la bassesse de sa naissance, elle se hâta d'en informer son frère, dès qu'il fut de retour. Pour compléter sa vengeance, elle accusa la reine d'avoir eu un commerce trop familier avec Joseph, quoique ce dernier fût son oncle et son mari.

Mariamne se justifia facilement ; mais dans le moment où Hérode lui faisait les plus fortes protestations d'amour, elle eut l'imprudence de lui objecter l'ordre barbare qu'il avait donné à Joseph. Ce repro-

che fut un coup de foudre pour ce monarque jaloux ; il en conclut que Mariamne et son oncle étaient coupables, et que l'accusation de Salomé était fondée. Dans le premier transport, il fut près d'immoler la reine à sa fureur ; mais Joseph et Alexandra en furent les premières victimes : il fit tuer son oncle sur-le-champ, sans vouloir seulement le voir ni l'entendre, et envoya Alexandra en prison, comme la cause de son malheur [1].

Cependant Octave et Antoine s'étaient déclaré la guerre. Il ne s'agissait entre eux que de l'empire du monde. Octave avait déjà réduit Lépide, le troisième triumvir, à la vie privée. Hérode assembla des troupes pour soutenir Antoine, son protecteur : mais celui-ci lui manda de marcher contre Malc, roi des Arabes. Hérode le fit : mais, contrarié, trahi par un corps d'auxiliaires que la reine Cléopâtre lui avait envoyé dans ce perfide dessein, il essuya plusieurs revers. Toutefois, il finit par revenir triomphant à Jérusalem, après avoir forcé les Arabes à demander la paix, telle qu'il voulut bien la leur accorder.

La joie que lui causa un si heureux succès fut troublée par la victoire qu'Octave remporta sur Antoine, à Actium, l'an 31 avant l'ère vulgaire. Cette victoire détruisait la puissance de son protecteur, et l'exposait au ressentiment du vainqueur. Il se crut perdu, et tout le monde le crut avec lui. Le seul conseil qu'il donna à Antoine fut de faire périr Cléopâtre et de s'emparer de son royaume et de ses trésors, pour pouvoir disputer l'empire une seconde fois à son heureux rival, ou en obtenir au moins la paix à des conditions favorables. Il s'engagea, s'il suivait ce conseil, à lui fournir de l'argent, des troupes, des places fortes, des vivres. Mais Antoine, qui avait perdu la bataille sur mer, abandonné son armée de terre, pour suivre sa royale prostituée en Égypte et s'y donner plus tard la mort comme un héros de comédie, n'eut garde de s'affranchir de ses honteux liens par un aussi cruel expédient. Hérode résolut alors de faire sa paix avec Octave, plus connu depuis cette époque sous le nom de César-Auguste.

Comme l'entreprise était hasardeuse, il prit ses précautions. Le vieil Hyrcan, dernier mâle de la race des Machabées, avait été autrefois reconnu roi des Juifs, et comme tel était devenu l'allié des Romains. L'affection du peuple pour le dernier représentant d'une race illustre pouvait se réveiller dans les circonstances présentes. Hérode fit couper la tête au débonnaire vieillard, dans la quatre-vingtième année de son âge, sous prétexte d'une correspondance avec le roi des

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 15. *De bell. jud.*, l. 1.

Arabes. Il confia sa propre mère, Cypros, et Salomé, sa sœur, aux soins de son frère Phéroras, avec ordre à ce dernier de gouverner le royaume aussitôt qu'il aurait reçu la nouvelle de sa mort. Quant à Mariamne et à sa mère Alexandra, il les confina dans la forteresse de Massada, dont il commit la garde à son trésorier, nommé Joseph, et à Sohème, un de ses plus intimes confidents, auquel il renouvela l'ordre inhumain de faire mourir l'une et l'autre, si son voyage lui était fatal.

Après ces mesures sanguinaires, Hérode s'embarqua pour l'île de Rhodes, où se trouvait alors Auguste. Il parut devant lui, revêtu de tous les ornements royaux, à l'exception du diadème, et lui parla avec autant de confiance, que s'il eût été sûr d'obtenir ce qu'il venait demander. Il ne dissimula ni son attachement aux intérêts d'Antoine, ni les secours qu'il lui avait donnés; il avoua même qu'il lui avait conseillé la mort de Cléopâtre, afin que, s'étant emparé de son royaume et de ses trésors, il se vît en état d'exiger des conditions favorables. « Maintenant donc, conclut-il, si le ressentiment contre Antoine vous fait condamner mon affection pour lui, je ne nierai pas pour cela ce que j'ai fait, je n'en publierai pas moins combien je l'ai aimé ; mais si, sans faire attention à la personne, vous considérez quel ami je suis et quelle est ma reconnaissance pour mes bienfaiteurs, vous pourrez en faire l'épreuve : il n'y aura qu'à changer les noms ; la même amitié méritera les mêmes louanges. » Ainsi parla Hérode. Comme avant de venir trouver le nouveau César, il avait eu la prudence d'envoyer du secours à Quintus-Didius contre les gladiateurs d'Antoine, Auguste fut très-content de son discours et de son procédé. Il l'en remercia, le reçut au nombre de ses amis et lui ordonna de reprendre le diadème. Hérode, charmé d'un si heureux succès, fit de magnifiques présents à Auguste et à ses favoris. Depuis cette époque, il fut plus considéré qu'aucun autre prince tributaire. Sa faveur ne fit qu'augmenter, tant il savait s'en rendre digne. Lorsque, peu après, Auguste traversa la Syrie pour se rendre en Égypte, il ne se borna point à aller au-devant de lui ; il fournit son armée de pain, de vin et d'autres vivres, pendant qu'elle traversait d'arides déserts ; il ajouta un présent de huit cents talents, quatre millions et demi, et l'accompagna jusqu'à Péluse. Une si noble manière d'agir fit penser à Auguste et à son armée, que le royaume d'Hérode était beaucoup moindre que son mérite [1].

Si la puissance et la gloire pouvaient rendre heureux, Hérode devait l'être, d'autant plus qu'il était parvenu à cette gloire et à cette

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 9 et 10.

puissance d'une façon peu ordinaire. Lui, un Iduméen, avait été placé sur le trône de David et nommé roi, lorsqu'il était fugitif; il avait été confirmé dans la royauté par l'ennemi même du puissant ami auquel il devait la couronne, et cela dans un moment où il désespérait presque autant de sa vie que du reste. César-Auguste était son ami; cet ami était maître de l'empire romain, n'avait point de rival, n'était point l'esclave d'une Cléopâtre, dont la haine avait été si à craindre pour Hérode. Après la chute d'Antoine, le fils d'Antipater se voyait plus assuré que jamais, et il semblait qu'il pouvait maintenant cueillir en repos les fruits mûrs de l'arbre que son rusé père avait planté avec tant de soin, que lui-même avait arrosé avec les larmes et le sang de tant de milliers, surtout avec le noble sang des derniers Machabées. Mais il n'y a point de paix pour les impies, a dit l'Éternel [1]. Et où cet homme eût-il pu trouver la paix? Haï du peuple, qui ne voyait en lui que la créature des Romains idolâtres, que le tyran souillé du meurtre des princes, des prêtres et des anciens du peuple, du meurtre du peuple lui-même, il cherchait à affermir son trône par la cruauté, et cette cruauté augmentait encore la haine publique. Dans l'intérieur de son palais, nulle consolation pour lui. Sa chaste et vertueuse épouse voyait en lui le meurtrier de son frère et de son grand-père, qui déjà, même deux fois, avait prononcé la sentence de mort contre elle; car elle avait également appris de Sohème l'ordre qu'il avait de la tuer, au cas qu'Hérode vînt à périr.

Lors donc qu'il revint triomphant d'auprès d'Auguste et qu'il raconta l'heureux succès de son voyage, elle l'écouta froidement, ne répondit à ses caresses que par le silence et par des soupirs. Hérode vit que Mariamne ne l'aimait point, et s'emporta souvent jusqu'à la fureur; souvent il prenait la résolution de se venger; mais l'aspect seul de cette épouse, lors même qu'elle était irritée, le désarmait, et il flottait entre les transports de la haine et de l'amour. Cypros et Salomé, sa mère et sa sœur, envenimèrent son esprit par des paroles insidieuses et des calomnies; Mariamne, de son côté, les seconda peut-être plus d'une fois par trop de fierté; sa perte allait se consommer, quand un incident vint la suspendre.

Hérode apprit les victoires d'Auguste, la mort d'Antoine et de Cléopâtre et la réduction de l'Égypte en province romaine, l'an 30 avant l'ère chrétienne. Il résolut de faire un voyage dans ce pays, où César lui témoigna non-seulement beaucoup d'honneur, mais encore de l'amitié. Il lui fit présent de quatre cents Gaulois qui avaient servi de gardes à Cléopâtre, lui rendit le territoire de Jéricho qu'Antoine

[1] Isaïe, 48, 22.

avait donné à cette princesse ; y ajouta les villes de Gadara, d'Hippone et de Samarie, et, sur la mer, Gaza, Anthédon, Joppé et la Tour-de-Straton, nommée plus tard Césarée.

Après avoir accompagné Auguste jusque dans Antioche, Hérode revint à Jérusalem, mais pour y retrouver sa jalousie et sa fureur avec tous leurs emportements. Un jour qu'il eut appelé Mariamne et qu'il lui prodiguait les témoignages les plus passionnés de son amour, elle s'en défendit et lui reprocha le meurtre de son frère et de son grand-père. Hérode en fut tellement outré, que peu s'en fallut qu'il ne la tuât sur-le-champ. Salomé n'eut garde de négliger une occasion si favorable à sa vengeance ; elle avait gagné l'échanson du roi qui était prêt à accuser la reine du crime dont on était convenu. Pour exécuter ce noir projet, l'échanson se présenta devant Hérode encore furieux, tenant d'une main une coupe empoisonnée, et de l'autre, une somme d'argent qu'il feignit avoir reçue de Mariamne pour lui faire boire cette coupe. Dans sa rage, Hérode condamna à la plus cruelle torture l'eunuque favori de la reine. Cet homme ne confessa rien ; mais il lui échappa de dire au milieu des tourments que l'aversion de Mariamne venait de ce qu'elle avait appris de Sohème. A ces mots, Hérode s'écria que Sohème, qui lui avait toujours été si fidèle, n'aurait jamais révélé son secret, s'il n'avait eu un commerce criminel avec Mariamne : il fut massacré sur-le-champ. On fit alors le procès à la reine. Comme Hérode avait désigné pour juges ses plus dévoués courtisans et qu'il fit lui-même l'office d'accusateur, l'infortunée princesse fut bientôt condamnée, et condamnée à mort. Cependant et les juges et le roi lui-même furent d'avis de différer l'exécution de la sentence. Mais l'exécrable Salomé, qui craignait que sa trame infernale ne fût découverte tandis que Mariamne vivait encore, obtint un ordre de la faire exécuter sans délai, sous prétexte que le peuple se disposait à se soulever en sa faveur.

Mariamne reçut la sentence avec une fermeté héroïque ; elle marcha vers le lieu de l'exécution avec un visage serein, jusqu'au moment où elle fut mise à la plus cruelle épreuve. Sa mère Alexandra, qui s'attendait à subir le même sort, crut l'éviter en gagnant la bienveillance d'Hérode. Pour y réussir, elle eut la bassesse d'insulter à sa malheureuse fille, jusqu'à feindre de vouloir lui arracher les cheveux, en l'accablant des injures les plus grossières. Mariamne ne daigna point lui répondre, et témoigna jusqu'à la mort la noblesse de son caractère [1].

Hérode, poursuivi par l'image d'une femme qu'il idolâtrait, n'é-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 11.

prouva plus que des remords qui lui rendirent la vie odieuse : vainement crut-il calmer son désespoir par la variété des divertissements : toujours il voyait sa chère Mariamne, il l'appelait à haute voix et ordonnait qu'on la lui amenât. Sa douleur augmenta encore par les ravages d'une peste terrible, qui excita les cris de ses sujets. Ce fléau fut regardé comme un interprète du ciel, qui lui demandait compte du sang innocent qu'il avait répandu, et surtout de celui de Mariamne. Il se retira dans quelques déserts voisins, sous prétexte de chasser, mais dans la réalité pour éviter le regard des hommes. Se sentant enfin attaqué de douleurs violentes dans les intestins, il se rendit à Samarie, où ses médecins firent de vains efforts pour le soulager : ce prince ne se réglant que d'après ses caprices, leurs remèdes irritèrent le mal qu'ils devaient guérir. La force de son tempérament lui rendit enfin la santé ; mais son caractère n'en devint que plus farouche, sa barbarie n'épargna plus ni amis ni ennemis, le reste de sa vie.

Alexandra, l'indigne mère de la vertueuse Mariamne, fut une des premières victimes. L'espérance que le roi périrait dans sa maladie avait fait faire à Alexandra tous ses efforts pour engager les gouverneurs des deux principales forteresses de la Judée à les lui remettre entre les mains avec les enfants d'Hérode. L'une de ces forteresses, nommée Antonia, commandait le temple, l'autre commandait la ville. Alexandra feignait de n'avoir d'autre dessein que de vouloir assurer la couronne aux enfants que ce prince avait eus de sa fille, en cas qu'il vînt à mourir ; mais ces gouverneurs connaissaient si bien son caractère intrigant, qu'ils en informèrent le roi. Ce prince ordonna qu'on la fît mourir : ce qui fut exécuté sur-le-champ. La seconde victime fut un Iduméen, nommé Costobare, qui avait épousé Salomé, après qu'Hérode eut fait périr son premier époux. Cette femme, lasse du second, l'accusa d'un complot auprès de son frère, ainsi que trois autres, y ajoutant le crime d'avoir nourri secrètement les enfants d'un proscrit. Ils furent tous mis à mort.

Après avoir éteint la race des Machabées et leurs plus fidèles partisans, Hérode se montra autant païen que juif. Des temples avaient été élevés à Jules-César après sa mort, des temples furent élevés à César-Octave pendant sa vie : on leur offrait des sacrifices comme à des dieux. On admira dans le dernier comme une grande modestie, qu'il ne voulût pas recevoir ces honneurs à Rome, mais seulement dans les provinces, où Suétone nous apprend que c'était la coutume d'ériger des temples même aux proconsuls [1]. Le sénat, pour faire

[1] Suet., *Octav.*, n. 52.

entendre que le nouveau César possédait une dignité au-dessus de l'homme, lui avait donné le surnom d'Auguste, qui veut dire autant que sublime, divin; et c'est de ce nom qu'il fut appelé depuis. Hérode fut un des plus empressés adorateurs du nouveau dieu.

Il bâtit un théâtre dans l'intérieur même de Jérusalem, et, hors des murs de la ville, un vaste amphithéâtre pour les combats des hommes et des bêtes. Comme les païens avaient coutume de consacrer ces combats et ces spectacles à une divinité, il établit, en l'honneur d'Auguste, des jeux qui devaient se célébrer tous les cinq ans. Il présida lui-même à leur première célébration, où il fit venir de bien loin des athlètes, des histrions, des musiciens et autres gens de cette espèce : outre toute sorte de combats et de spectacles, il y avait des courses de chevaux et de chariots. Le théâtre était environné d'inscriptions à la gloire d'Auguste, et des trophées des nations qu'il avait vaincues. Dans l'amphithéâtre, on ne lâcha pas seulement des bêtes les unes contre les autres, mais encore contre des hommes, qui devaient les combattre à la manière des Romains.

Hérode s'acquit une certaine considération auprès des étrangers par la magnificence de ces jeux, mais il scandalisa les Juifs sous plus d'un rapport. Les honneurs divins rendus à Auguste étaient pour eux une abomination, ils avaient en horreur les jeux homicides de l'amphithéâtre, la nudité effrontée des athlètes leur était un scandale. Les trophées choquèrent surtout, parce que le peuple les prit pour des idoles. Hérode fit ôter les décorations de quelques-uns, pour faire voir que ce n'étaient que des poteaux recouverts : le murmure se convertit en risée. Mais cela ne levait pas le juste scandale que donnaient en général les jeux idolâtres : et le mécontentement monta si haut, que dix hommes conspirèrent contre Hérode, et portèrent des poignards sous leurs vêtements. Parmi eux était un aveugle : il savait bien qu'il ne pouvait point prendre part à l'action des autres, mais il voulait partager leur péril et enflammer ainsi leur courage. Ils se rendirent au théâtre, dans l'espérance de tuer le roi ou du moins quelques-uns de ses courtisans, ou bien, s'ils ne réussissaient point, de le rendre plus odieux par leur supplice. Un espion découvrit ce dessein à Hérode, qui en fit périr les auteurs dans les tourments les plus cruels. La haine du peuple contre le délateur fut si violente, que, non content de le tuer, il le mit en pièces et le donna à manger aux chiens. Hérode n'apprit que tard le nom de ceux qui avaient commis cette barbarie : il les connut enfin par quelques femmes à qui la violence des tortures les arracha : il les fit tous périr, eux et leurs familles. Ce dernier acte de cruauté combla la mesure. Il sentit lui-même que,

devenu odieux, il avait tout à craindre d'une révolte. Il crut pouvoir se défendre contre son peuple par des murailles et des remparts. Non content des deux citadelles qui commandaient Jérusalem et des forteresses considérables qui étaient dans le pays, il fortifia encore d'autres villes, principalement Samarie, qui n'était éloignée de Jérusalem que d'une journée de chemin. Cette ville, détruite par Hyrcan, fils de Simon, avait été rebâtie par Gabinius, gouverneur de Syrie, et appelée, d'après lui, Gabinium. Hérode y mit la dernière main, la rendit aussi forte que belle, et lui donna le nom de Sébaste, nom grec d'Auguste. Il poussa l'adulation jusqu'à l'idolâtrie, en érigeant à Auguste un temple dans cette ville. Il en fut de même d'un autre lieu sur le bord de la mer, nommé la Tour-de-Straton; il en fit une cité magnifique, qu'il nomma Césarée, en l'honneur du nouveau César [1]. Là se voyait également un temple consacré à Auguste, avec deux statues, l'une de Rome, l'autre de ce prince; car ce n'est que conjointement avec Rome qu'il voulait être adoré, comme nous l'apprend Suétone [2].

Vers la treizième année du règne d'Hérode, la Judée fut accablée sous les deux fléaux de la famine et de la peste. Le prince, dont le trésor était épuisé par les sommes qu'il avait employées à la construction de ses forteresses, fit fondre tout ce qu'il avait d'or et d'argent, et l'envoya en Égypte, où Pétronius, son ami, était gouverneur, pour avoir du blé et empêcher le peuple de mourir de faim; il eut aussi le soin de fournir des habits aux plus indigents. La sécheresse ayant fait périr presque tous les animaux, ils manquaient de laine pour se vêtir. Ce procédé généreux tourna la haine des Juifs en admiration; mais il perdit bientôt cette bienveillance par de nouveaux accès de fureur.

Peu après ce temps, il éleva dans Jérusalem un palais brillant d'or et de marbre, où, parmi les appartements, on en distinguait un qui portait le nom d'Auguste, et un autre celui d'Agrippa, son gendre. Ce n'était pas seulement par ces attentions flatteuses qu'Hérode cherchait à se concilier la faveur de Rome. Gellius, envoyé à la conquête de l'Arabie, en reçut des secours considérables, entre autres cinq cents des plus vaillants de ses gardes. Il est vrai que cette expédition ne réussit point; mais César ne fut pas moins sensible aux services qu'il rendit alors aux Romains. Hérode épousa cette même année une autre Marianne, fille d'un prêtre juif d'Alexandrie nommé Simon, et d'une beauté merveilleuse. Pour contracter cette alliance sans déshonneur, il ôta la souveraine sacrifica-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 13. — [2] Suet., *Octav.*, n. 52.

ture à Jésus, fils de Phabet, et la donna à son futur beau-père. Après les noces, il bâtit en l'honneur de lui-même un magnifique palais, qu'il nomma Hérodion, dans l'endroit même où, dix-sept ans auparavant, il avait vaincu Antigone. La situation en était si avantageuse, que des Juifs et même des étrangers vinrent s'y établir, de sorte que ce palais occupa bientôt le centre d'une ville.

Hérode paraissait alors au comble de ses vœux. L'estime déclarée d'Auguste le faisait aimer ou craindre de ses sujets et de ses voisins. Pour se concilier davantage la faveur du César, il envoya à Rome deux fils qu'il avait eus de Mariamne, pour y être élevés sous ses yeux. Pollion, son intime ami, eut ordre de leur préparer un logement; mais l'empereur lui épargna ce soin, en leur donnant un appartement dans son propre palais. Il fut si charmé de la confiance qu'Hérode lui témoigna, qu'il lui permit de nommer lequel de ses fils il voudrait pour son successeur. Il ajouta même plusieurs provinces à son royaume. Vainement Zénodore, qui recevait le revenu de ces provinces, voulut s'y opposer. L'empereur étant venu en Syrie, il saisit l'occasion de joindre ses plaintes à celles que les habitants de Gadara devaient faire contre Hérode. Auguste, après leur avoir donné audience, indiqua un jour à Hérode pour répondre à ses accusateurs. Hérode obéit. Son apologie fut écoutée par l'empereur avec une prévention si visible, que ses ennemis, craignant d'être livrés à son ressentiment, se tuèrent la nuit suivante. Zénodore fut si effrayé, qu'il prit un poison violent qui lui dévora les entrailles et le fit périr le lendemain.

Auguste donna au roi des Juifs une nouvelle preuve de son affection, en défendant aux gouverneurs de Syrie de rien entreprendre d'important sans son avis. Hérode mit à profit une occasion si favorable pour faire obtenir une tétrarchie à son frère Phéroras, qui put alors soutenir son rang, sans réclamer la générosité du successeur de son frère. Hérode ensuite accompagna l'empereur jusqu'au lieu de son embarquement. Il bâtit en son honneur un superbe temple de marbre blanc, près de Panium, où le Jourdain a sa source. Il lui en bâtit encore plusieurs autres, non dans la Judée, mais dans d'autres parties de son royaume, s'excusant auprès des Juifs sur ce que c'était la volonté d'Auguste, auquel il ne pouvait désobéir. Dans la réalité, il courtisait la faveur d'Auguste et des Romains, pour se maintenir sur le trône contre la haine de son peuple. Vers ce même temps, il déchargea ses sujets de la troisième partie du tribut, prétextant le désir de les soulager dans la déplorable situation où il les voyait réduits. Son véritable motif était d'adoucir leur esprit, aigri par son peu de respect pour leur religion. Leur mécontentement avait

éclaté plusieurs fois à ce sujet. Cependant, pour leur faire sentir qu'il n'ignorait point leurs dispositions secrètes à la révolte, il défendit sévèrement les assemblées et les grands festins dans Jérusalem. Comme il avait des espions partout, et qu'il le devenait quelquefois lui-même pour apprendre, la nuit, ce qu'on pensait de son gouvernement, il crut, pour s'assurer ses sujets, devoir leur faire prêter serment de fidélité ; mais Pollion ou Hillel, et Saméas, à la tête des esséniens, ainsi que les chefs des pharisiens, s'opposèrent si hautement à cette nouveauté, qu'Hérode fut contraint d'y renoncer, sans oser même en témoigner son ressentiment.

Ce monarque, pour calmer les esprits et s'immortaliser, trouva un moyen plus heureux : ce fut la restauration du temple de Jérusalem. Le quatrième livre des Machabées n'en parle pas : mais Josèphe en parle dans plusieurs endroits [1]. Quand Hérode en fit la première proposition, le peuple témoigna de la surprise et de la défiance. Cependant, les matériaux étant prêts, les prêtres commencèrent par restaurer eux-mêmes, jusque dans ses fondements, la partie intérieure du temple ou le sanctuaire, et la finirent dans l'espace de dix-huit mois. La restauration des autres parties dura huit ans. Il paraît toutefois, que l'on continua bien des années encore à y travailler, soit pour embellir, soit pour ajouter de nouveaux parvis : car Josèphe rapporte que, cinq ans avant la ruine du temple par les Romains, dix-huit mille ouvriers se trouvèrent sans occupation, parce que les travaux du temple étaient achevés. D'où il reste à conclure que la restauration complète dura un peu plus de quatre-vingts ans. Elle avait commencé depuis quarante-six ans, lorsque les Juifs dirent au Christ : Il y a quarante-six ans qu'on est à bâtir ce temple [2]. Car le texte grec peut se traduire ainsi. Hérode déploya dans cette entreprise sa magnificence ordinaire. Cependant ce temple, rebâti sur le même fondement que sous Zorobabel, et avec les mêmes matériaux, auxquels on en ajouta d'autres, ne fut point regardé comme un troisième temple, mais seulement comme le second. Jamais les Juifs n'ont parlé ni ne parlent que de deux. Josèphe, lui-même, dit en termes exprès, que le second temple, bâti au temps de Cyrus et détruit au temps de Vespasien avait duré six cent trente-neuf ans [3].

Pendant qu'on travaillait à cette restauration, Hérode fit un voyage à Rome, pour y rendre hommage à son protecteur, et pour y voir ses deux fils. Peut-être le motif de son voyage était-il de s'éloigner des murmures qu'excitait une nouvelle loi qu'il venait de faire. Par

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 14. — [2] Joan., 2, 20. — [3] Josèphe, *De bello jud.*, l. 6, c. 26.

cette loi, ceux qui entraient par force dans une maison, étaient vendus comme esclaves dans les pays étrangers. Cette loi déplaisait à la nation, parce qu'un pareil esclavage était éternel ; tandis que, d'après la loi divine, il finissait à chaque année sabbatique, pour ceux qui étaient vendus à leurs frères. D'ailleurs, ces malheureux se trouvaient exposés par là au danger presque inévitable d'oublier ou d'abandonner la vraie religion. Il paraît donc qu'Hérode, qui voulait réprimer les vols devenus trop fréquents, s'absenta pour n'être plus exposé à des sollicitations importunes. Quand il arriva à Rome, Auguste le reçut avec toutes les marques de la plus vive amitié ; il le régala splendidement et lui remit ses fils. Ces jeunes hommes furent reçus à Jérusalem avec beaucoup de joie ; on voyait en eux, non les fils d'Hérode, mais les fils de l'infortunée et vertueuse Mariamne, et, par elle, les rejetons des Machabées. Le père lui-même parut en être très-content, leur fit rendre les honneurs convenables, et les maria, Alexandre avec Glaphyre, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et Aristobule avec Bérénice, fille de sa sœur Salomé [1].

L'admiration et l'amour que le peuple témoigna pour ces deux fils d'Hérode, excitèrent l'envie et la crainte de l'inquiète Salomé et de ceux de ses complices qui avaient contribué à la mort de Mariamne ; ils craignaient avec raison la vengeance des deux princes. Pour se rassurer, ils employèrent les mêmes artifices qui leur avaient si bien réussi ; ils semèrent le bruit qu'Aristobule et Alexandre haïssaient Hérode, qu'ils regardaient comme l'assassin de leur mère ; ils ne doutèrent point que ces calomnies ne parvinssent aux oreilles du roi, et qu'elles ne l'engageassent à sacrifier ses deux fils à son ombrageuse politique.

Agrippa, gendre d'Auguste, étant venu dans l'Asie proprement dite, Hérode l'invita à se rendre en Judée, où, après lui avoir fait voir les villes de Sébaste, Césarée et autres qu'il venait de bâtir, il le conduisit à Jérusalem. Les habitants de cette capitale allèrent au-devant de lui magnifiquement vêtus, et le reçurent dans leur ville avec des honneurs proportionnés à la dignité de son rang. Après avoir offert une hécatombe entière dans le temple, Agrippa partit, à cause de l'hiver, très-satisfait de l'accueil qu'on lui avait fait, et surtout de la générosité d'Hérode. Philon ajoute, qu'il fit des présents considérables aux Juifs, et qu'il ne négligea rien de tout ce qui pouvait les obliger, sans déplaire à leur souverain. Le printemps suivant, Agrippa, avec sa flotte, arriva sur les bords du Bosphore, et fut très-agréablement surpris d'y voir venir Hérode, avec un renfort considérable

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 1 et 2.

d'hommes, d'armes et de vivres. Cette attention lui plut tellement, qu'il n'entreprit plus rien sans le consulter, et partagea tous ses plaisirs avec lui. Il fit en même temps plusieurs décrets en faveur des Juifs d'Ionie, qu'on avait troublés dans la jouissance de leurs priviléges [1].

Hérode, de retour à Jérusalem, rassembla les Juifs, et leur apprit l'heureux succès de ses armes et de celles d'Agrippa. Il ajouta, qu'il leur remettait la quatrième partie de leur tribut; générosité qui affaiblit le mécontentement causé par la loi sévère contre les voleurs. Mais pendant qu'Hérode pouvait s'applaudir de l'état des affaires du royaume, la haine de Salomé contre ses deux fils remplissait son palais de troubles. Il est vrai que les deux princes, jeunes et ardents, ne dissimulaient pas leur aversion pour elle et son frère Phéroras, qui, de leur côté, pour les perdre plus sûrement, travaillaient à les exaspérer encore davantage; leur imprudence s'était quelquefois plainte du sort qu'on avait fait subir à leur mère; enfin, ils témoignaient si peu d'affection pour leur père, que Salomé réussit facilement à les lui rendre odieux. Hérode, pour chagriner les deux frères, fit venir à sa cour un autre de ses fils, nommé Antipater, et affecta de l'accabler de caresses. Cette conduite éteignit dans le cœur d'Aristobule et d'Alexandre le peu de tendresse qu'ils pouvaient garder encore pour leur père; leur indiscrétion tint alors des discours qui n'étaient qu'imprudents, mais qu'on rendit outrageants.

Parmi les marques d'affection qu'Hérode prodigua à son fils favori, il obtint d'Agrippa la permission que ce jeune prince pût l'accompagner à Rome, pour qu'il l'y présentât à l'empereur. Dès lors il fut regardé comme le successeur de son père. Antipater partit. Pour empêcher que ses deux frères ne profitassent de son absence, et ne regagnassent l'affection de son père, il parvint, par ses lettres, à les lui rendre tellement suspects, qu'Hérode résolut de les conduire à Rome, pour les y accuser en présence de l'empereur. Auguste était alors à Aquilée, Hérode alla l'y trouver, et lui demanda vengeance de la conspiration de ses deux fils contre ses jours. Une accusation si odieuse fit répandre des larmes aux deux princes. Alexandre plaida avec tant d'éloquence sa cause et celle de son frère, qu'Auguste, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner à leur père, qu'il les avait accusés trop légèrement; ce qui produisit une réconciliation. Mais Hérode était trop ombrageux, ses fils trop imprudents, et leurs ennemis trop adroits, pour que cette réconciliation durât longtemps. Hérode sema lui-même la discorde dans sa famille, par

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 2 et 3.

un discours qu'il adressa aux habitants de Jérusalem, lorsqu'il revint dans cette ville. Après les avoir instruits du succès de son voyage à Rome, il leur déclara que son intention était que ses fils régnassent après sa mort, et que le trône fût rempli d'abord par Antipater, ensuite par Alexandre, et enfin par Aristobule. Il ajouta, qu'aussi longtemps qu'il vivrait, ses mains n'abandonneraient point les rênes du gouvernement : c'était bien là le vrai moyen de rendre ses trois fils ennemis irréconciliables [1].

Cruel envers sa famille, Hérode n'était que magnifique envers les étrangers. Il fit des largesses incroyables à plusieurs villes de Syrie et de Grèce, et généralement à toutes celles où il passait, payant leurs dettes, y élevant de somptueux édifices, ou les aidant à terminer ceux qu'elles avaient commencés. Dans Antioche, il fit paver les rues avec une pierre fort polie, et entourer la grande place de galeries couvertes. A Rhodes, il rebâtit le temple d'Apollon et donna des sommes considérables pour construire des vaisseaux. Comme les jeux olympiques, auxquels il assista dans un de ses voyages, ne répondaient plus à leur ancienne réputation, parce que les fonds manquaient pour la dépense, il assigna un revenu annuel pour les célébrer dignement. La reconnaissance des Grecs lui décerna le titre de président perpétuel de ces jeux [2].

Honoré des nations étrangères, craint, sinon respecté des Juifs, protégé par le peuple romain, Hérode pouvait être satisfait. Mais les infernales machinations de son frère et de sa sœur, et l'épuisement de ses finances, troublaient son repos. Les remèdes dont il se servit pour guérir ces maux furent plus dangereux que les maux mêmes. Le besoin extrême qu'il avait d'argent lui fit jeter les yeux sur les tombeaux de David et de Salomon, dont il feignait de savoir qu'Hyrcan avait tiré autrefois des sommes immenses. Il se rendit à l'endroit marqué avec quelques-uns de ses plus intimes confidents ; et, au lieu de l'or et de l'argent qu'il espérait y trouver, il y vit des vases précieux artistement travaillés, qu'il fit emporter. Cette découverte n'ayant servi qu'à allumer la soif de sa cupidité, il fit fouiller jusque dans les cercueils de David et de Salomon ; mais une vapeur empoisonnée, ou, selon Josèphe, une flamme miraculeuse, qui tua deux de ses gardes, arrêta la profanation. Pour expier son sacrilége, il fit bâtir à l'entrée du sépulcre un superbe monument de marbre blanc. Les Juifs regardèrent cet ouvrage plutôt comme un monument de son crime que de son repentir [3].

La haine de la nation s'accrut encore par la barbarie avec laquelle

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 6-8. — [2] *Ibid.*, l. 16, c. 9. — [3] *Ibid.*, l. 16, c. 11.

il traita ses fils et leurs amis. La détestable Salomé avait tellement irrité sa colère contre eux, qu'il cessa d'être père et roi, pour n'être plus qu'un tyran furieux, remplissant la ville de sang et faisant une boucherie de son palais. Alexandre avait été accusé d'avoir corrompu, à force d'argent, deux de ses plus chers favoris, son maître d'hôtel et son échanson. Hérode les fit mettre à la torture, et leur arracha, par ce moyen, l'aveu qu'ils avaient reçu quelques présents de ce prince; mais ils nièrent constamment qu'il leur eût fait part de quelque mauvais dessein contre le roi. Cette confession n'ayant pu dissiper les soupçons d'Hérode, il fit redonner la question à ces malheureux, et extorqua d'eux, à force de tourments, de quoi faire mettre son fils en prison. Le jeune prince, désespéré à la vue des chaînes dont il était chargé, envoya à son père quatre confessions différentes, dans lesquelles il avoua beaucoup plus que n'avaient fait ceux qu'on avait mis à la torture. Il accusa en même temps Salomé, Phéroras et les deux premiers ministres du roi d'avoir pris part au complot : il ajouta que Salomé était venue secrètement la nuit dans son lit, et qu'elle avait fait tous ses efforts pour le convaincre qu'il n'y aurait pour eux aucun bonheur aussi longtemps que le tyran vivrait. Cette accusation, dont le but était d'augmenter le trouble, produisit son effet. Hérode, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur : chaque jour éclairait des supplices nouveaux ; le tyran lui-même était autant à plaindre que les victimes de sa cruauté. Le jour et la nuit, son imagination lui peignait ses fils armés de poignards et prêts à le frapper. Telle était la situation de cet infortuné monarque, quand Archélaüs, roi de Cappadoce, arriva à Jérusalem. Ce sage prince, connaissant le caractère violent et barbare d'Hérode, affecta de le plaindre et condamna la perfidie de son fils, menaçant de lui ôter sa fille et de l'abandonner au juste ressentiment de son père. Il eut ensuite assez d'adresse pour affaiblir peu à peu l'effet qu'avaient produit sur Hérode des confessions arrachées par la violence des tourments. Il parvint enfin à le convaincre que jamais son fils n'avait formé le projet de lui enlever la couronne et la vie. Phéroras, qui pour lors était banni de la cour, apprenant qu'Alexandre était rentré en grâce, essaya de fléchir Hérode, en se présentant devant lui en habit de deuil et en s'avouant l'auteur de toutes les accusations formées contre les deux princes. Après s'être réconcilié avec ses enfants, Hérode partit pour Rome afin d'en informer l'empereur. Sur sa route, il accompagna Archélaüs jusqu'à Antioche [1].

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, les brigands qu'il avait chassés

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 11 et 12.

de la Trachonitide, province que lui avait donnée Auguste, s'étaient retirés dans l'Arabie Pétrée, sous la protection du roi Obodas, ou plutôt de son ministre Sylléus. Leurs ravages dans la Judée furent si terribles, qu'Hérode fit mourir ceux de leurs parents qui lui tombèrent entre les mains. Leur fureur n'en devint que plus violente. Le printemps suivant, Hérode s'adressa à Saturnius et à Volumnius, gouverneurs de la Syrie, pour leur demander qu'ils obligeassent Sylléus à lui rendre soixante talents qu'il lui avait prêtés. Ce dernier, condamné au remboursement, se sauva à Rome. Hérode, ayant obtenu la permission de se faire justice à lui-même par la voie des armes, marcha en Arabie, y défit les brigands, démolit leur forteresse et revint à Jérusalem. Mais cette expédition faillit lui faire perdre la faveur d'Auguste, à qui Sylléus avait eu l'adresse de persuader que les Arabes avaient été attaqués injustement. Hérode avait envoyé deux ambassadeurs à l'empereur : aucun ne parvint à obtenir audience. Il chargea enfin de cette commission délicate Nicolas de Damas, qui, trouvant Auguste prévenu contre son maître, prit une voie détournée. Les ambassadeurs des Arabes nabathéens étaient arrivés en même temps pour accuser Sylléus de plusieurs crimes, entre autres d'avoir empoisonné le roi Obodas. Comme Nicolas était fort éloquent et très-bien vu de l'empereur, il s'offrit d'être leur interprète et de parler en leur nom. En accusant Sylléus, il réussit à justifier incidemment Hérode. Auguste, détrompé par ce moyen, allait réparer le tort qu'il croyait avoir fait à ce dernier ; mais les nouvelles plaintes de cet infortuné monarque contre ses fils le détournèrent de son projet [1].

Salomé et Phéroras, toujours fidèles à leur haine, étaient parvenus à inspirer de nouveaux soupçons à Hérode contre ses fils. Cependant l'examen le plus sévère n'avait trouvé contre eux que le dessein de se retirer dans quelque pays voisin pour se soustraire à la tyrannie de leur père. C'en fut assez pour que le soupçonneux monarque crût tout le reste. Il envoya deux ministres à Rome, avec une lettre pour l'empereur, dans laquelle il formait contre ses deux fils les accusations les plus atroces. Auguste, dans sa réponse, lui dit que, s'ils avaient entrepris sur sa vie, il pouvait les traiter comme des parricides ; mais que, s'ils n'avaient pensé qu'à s'enfuir, il était de la tendresse paternelle de se contenter d'un léger châtiment ; il lui conseilla de faire examiner cette affaire à Béryte, en présence de ses amis et autres personnes considérables, des gouverneurs de Syrie et des provinces voisines, en particulier d'Archélaüs, roi de Cappadoce.

Hérode convoqua les personnes désignées ; cependant il se permit

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 13-15.

d'exclure Archélaüs, auquel il reprochait de la partialité pour ses fils: mais il n'oublia pas de faire siéger parmi les juges Phéroras et Salomé. Les accusés n'étaient pas présents : on les tenait dans une ville voisine, sous prétexte qu'il serait facile de les faire venir de là quand on le jugerait à propos. Le père plaida lui-même sa cause devant une assemblée de plus de cinq cents personnes, avec un tel emportement, que tous les auditeurs en furent indignés. Il fit tous ses efforts pour faire condamner ses deux fils à l'échafaud, ajoutant qu'en qualité de roi, il les y aurait déjà fait monter, s'il n'avait préféré de faire instruire leur procès dans les formes, afin qu'on ne l'accusât pas d'injustice. Les opinions des juges furent partagées. Saturnius, autrefois consul, déclara que les princes méritaient bien quelque châtiment, mais non pas la mort. Ses trois fils, alors ses lieutenants, opinèrent comme lui; mais Volumnius condamna les deux princes au dernier supplice. Son suffrage fut suivi de celui de tous les autres juges. Ils permirent à Hérode de faire exécuter la sentence quand et comme il le jugerait à propos.

Nicolas de Damas, à son retour de Rome, entreprit vainement de le détourner du projet sanguinaire de faire périr ses deux fils; vainement il lui dit qu'on le condamnait généralement à Rome; la fureur d'Hérode fut implacable. Tout le monde l'avait en horreur, mais personne n'osait parler. Un vieux soldat, nommé Tyron, osa seul lui faire entendre que sa cruauté envers ses enfants soulevait l'indignation du peuple et des chefs de l'armée. Mais ces chefs furent aussitôt arrêtés et mis à mort. Tyron lui-même, par la malice de Salomé, fut accusé d'avoir sollicité le barbier d'Hérode à lui couper la gorge. Hérode ordonna qu'on mît à la torture ce barbier, Tyron et le fils de ce dernier, jeune homme de l'âge d'Alexandre. Les tourments affreux de Tyron émurent tellement son fils, qu'il s'accusa lui-même d'avoir, à l'insu de son père, formé le dessein de tuer Hérode pour sauver la vie à Alexandre. Le roi seul ajouta créance à une pareille déposition. Les deux princes furent menés à Sébaste ou Samarie, et étranglés là par l'ordre de leur père, la septième année avant l'ère chrétienne. Leurs corps furent déposés de nuit au château d'Alexandrion, et ensevelis dans le tombeau de leur aïeul maternel et de la plupart de leurs ancêtres [1].

Ainsi un étranger éteignait-il, jusqu'à la dernière goutte, le sang des Machabées, auquel le peuple de Juda avait confié le sceptre, en attendant que s'élevât le prophète fidèle. Ainsi l'Iduméen Hérode, aussi cruel envers son peuple qu'envers sa famille, régnant par la

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 16 et 17.

seule volonté de Rome sur des sujets qui l'abhorrent, montrait-il aux moins clairvoyants que le sceptre sortait de Juda, et que par conséquent le temps était proche où devait venir le Messie, le prince de la paix, pour soumettre toutes les nations à son empire.

Aussi l'univers semblait-il aller au-devant de ce roi des siècles. Rome, après sept cents ans de guerre, interrompus à peine deux fois, venait de fermer le temple de Janus par la main d'Auguste. Sauf quelques combats sur certaines frontières, tout le monde romain était dans la paix. Et ce monde comprenait alors, outre l'Italie, qui lui servait de centre, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, une partie de la Grande-Bretagne et de la Germanie, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte, la Judée, la Phénicie et la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Le reste de l'univers, s'il n'était pas directement soumis à Rome, sollicitait son amitié et son alliance. Candace, reine d'Éthiopie, envoyait des ambassadeurs à Auguste pour lui demander la paix; Arétas, nouveau roi des Arabes, pour être confirmé sur le trône; Tigrane, roi d'Arménie, venait, pour le même effet, en personne; Phraate, roi des Parthes, pour obtenir la paix et même l'appui de César, lui renvoie les enseignes et les prisonniers de l'armée de Crassus, avec ses quatre fils pour otages. La nation des Mèdes, sur sa propre demande, recevait de lui pour roi Arhaban, fils d'Artabaze [1]. Les Scythes et les Sarmates, que l'on connaissait seulement par ouï-dire, envoyèrent demander à être de ses amis. Les rois de l'Inde lui députèrent jusqu'à deux ambassades, pour faire avec lui des traités d'amitié et d'alliance. L'un d'eux, du nom de Porus, disait dans sa lettre, que, quoiqu'il fût le chef de six cents rois, il mettait cependant un grand prix à être l'ami de César; qu'il lui offrait volontiers un libre passage à travers ses terres, et son assistance partout où il conviendrait [2]. Il n'y eut pas jusqu'au peuple le plus reculé de l'Orient, les Sères ou Chinois, qui n'envoyassent demander l'amitié de Rome et d'Auguste. Un auteur romain nous le dit expressément [3], et les annales de la Chine nous montrent que cela devait être. Vers le temps où Pompée étendait la domination romaine jusqu'au bord occidental de la mer Caspienne, les armées chinoises s'approchaient du bord oriental. Les deux empires furent près de se toucher. Les Chinois connurent l'empire romain: ils en eurent même une si haute idée, qu'ils l'appellent, dans leurs histoires, Ta-thsin ou la grande Chine. « Tout ce qui se trouve de précieux et d'admirable dans les autres royaumes étrangers, y est-il dit, vient de ce pays. On y bat de la monnaie

[1] *Tables d'Auguste*, à la fin. — [2] Strab., l. 5, c. 2, *in fine*. Dion-Cass., l. 54, n. 9. — [3] Florus, l. 4, c. 12.

d'or et d'argent ; dix pièces d'argent valent une d'or. Les négociants de Ta-thsin trafiquent par mer avec la Perse et l'Inde. Ils gagnent dans ce commerce dix pour un. Ils sont simples et droits, et n'ont pas deux prix pour leurs marchandises. Les grains se vendent chez eux à bas prix, et il y a d'immenses capitaux en circulation. Lorsque les ambassadeurs viennent aux frontières de l'empire, on leur fournit des voitures pour se rendre dans la capitale ; dès qu'ils y sont arrivés, on leur donne un certain nombre de pièces d'or suffisant pour leur dépense [1]. » Telle est l'idée que les Chinois prirent des Romains ; les Romains, de leur côté, regardaient les Sères ou Chinois comme les plus justes des hommes. Les Latins et les Grecs les connaissaient sous le nom de Sères, parce que la soie, qui leur vint d'eux originairement, s'appelait et s'appelle encore du même nom ou d'un nom approchant dans une grande partie de l'Asie. Les Parthes servaient d'intermédiaires pour ce commerce entre les Romains et les Chinois [2]. Ainsi donc, au moment où Auguste fermait le temple de la guerre, deux empires immenses, Rome en Occident, la Chine en Orient, prévenus d'une estime réciproque, se donnaient pour ainsi dire la main pour tenir l'univers entier comme en silence. La même attente régnait de part et d'autre. La Chine, avec Confucius, attendait le Saint du côté de l'occident : Rome attendait un Dominateur du côté de l'orient. Ni l'une ni l'autre ne se trompaient. Ce qui fait le sujet des immenses épopées de l'Inde, l'incarnation de la Divinité, allait réellement s'accomplir, entre l'Orient et l'Occident, dans la Judée.

L'attente générale des nations était plus encore l'attente spéciale du peuple juif ; et ce peuple, répandu partout, augmentait encore l'attente générale. Nous avons vu un de ses pontifes-rois, Aristobule, emprisonné à Rome par Pompée, et délivré par Jules-César ; un autre, Hyrcan II, à Babylone, honoré du roi des Parthes et révéré des Juifs de la Perse, de la Médie et du reste de l'Asie. Les Juifs seuls avaient le privilége, dans tout l'empire romain, de tenir des assemblées publiques et de faire des collectes pour leur temple. Nous avons vu combien ils étaient nombreux à Rome. Leur religion était loin d'y être inconnue ou sans faire de prosélytes. Un des plus fameux poëtes du temps, Horace, nous représente un de ses amis faisant difficulté d'entamer une affaire, parce qu'il est de la religion des Juifs, et que c'est leur trentième sabbat, ou leur fête de Pâque [3]. Ailleurs il nous les montre usant d'une espèce de violence pour attirer les autres à leur culte [4]. César-Auguste assigna de ses revenus propres pour

[1] Klaproth, *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 68. — [2] *Ibid.*, p. 58. — [3] *Sat.* 9, l. 1. — [4] *Ibid.*, 4, l. 1.

offrir chaque jour, dans le temple de Jérusalem, un taureau et deux agneaux en holocauste au Dieu très-haut et invisible [1]. L'impératrice sa femme, qui avait une servante juive, honora le même temple d'un grand nombre de vases d'or. Après Rome, Athènes était toujours la ville la plus influente sur les opinions humaines. Or, les Juifs avaient une synagogue à Athènes : les communications entre Athènes et Jérusalem étaient d'une nature si amicale, que les Athéniens honorèrent d'une couronne d'or et d'une statue de bronze le pontife et prince des Juifs, Hyrcan II, en reconnaissance de la bienveillance avec laquelle il avait reçu, non-seulement leurs ambassadeurs, mais encore tous les particuliers qui étaient allés le voir [2]. Pour ce qui est d'Alexandrie, capitale de l'Égypte et cité la plus commerçante alors de l'univers, nous avons déjà pu remarquer plus d'une fois combien les Juifs y étaient en grand nombre et en grand crédit, puisque souvent ils y commandaient les armées. Enfin Strabon disait, en général, que les Juifs étaient répandus dans toutes les villes, et qu'il n'était pas facile de trouver un lieu en toute la terre qui ne les eût reçus et où ils ne fussent solidement établis ; que l'Égypte, la Cyrénaïque et plusieurs autres contrées avaient embrassé leurs coutumes [3]. Strabon écrivait du temps de Pompée et de César.

Or, les Juifs, ainsi répandus dans toutes les villes de l'univers, attendaient le Rédempteur avec une espérance toujours croissante. Ils sentaient, ils voyaient que les temps étaient proches. Daniel leur avait appris qu'avant l'établissement de l'empire du Christ, quatre empires devaient se succéder dans le monde. Or, le quatrième, qui devait être de fer et qui l'était en effet, l'empire romain, venait de broyer et de dévorer toute la terre. Il y a plus : le même Daniel avait annoncé que, depuis le décret pour rebâtir les murs de Jérusalem jusqu'au Christ faisant sa charge et paraissant comme le conducteur du peuple, il y aurait soixante-neuf semaines d'années ou quatre cent quatre-vingt-trois ans. Or, depuis que Néhémie eut commencé à rebâtir les murs de la ville sainte, sous le règne d'Artaxerce-Longue-Main, il s'était écoulé environ quatre cent cinquante ans. C'était donc dans les trente-trois années suivantes que le Christ devait se manifester comme rédempteur d'Israël. La prophétie de Jacob venait à l'appui. Le saint patriarche avait prédit que le sceptre ne sortirait point de Juda jusqu'à l'avénement du Messie, qui serait l'attente des nations. Or, le sceptre de Juda, malgré Juda lui-même, avait passé dans la main de l'Iduméen Hérode, qui encore ne le tenait que de la main

[1] Philon, *Legat. ad Caï.* — [2] Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 16. — [3] *Ibid.*, l. 14, c. 12.

et sous le bon plaisir de Rome. Tout se réunissait donc pour convaincre les Juifs que les temps prédits par les prophètes, figurés par les patriarches, désirés par tous les justes, étaient sur le point de s'accomplir. En effet, déjà un saint vieillard a eu révélation qu'il ne verrait point la mort sans avoir vu auparavant le Christ du Seigneur.

Maintenant donc, que les Juifs affluaient tous les ans à Jérusalem avec leurs offrandes, non plus seulement de toutes les parties du pays de Chanaan, comme autrefois, mais de toutes les parties du monde, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Babylonie, de la Perse et des régions d'au delà, avec quel empressement et en quelle multitude ne devaient-ils pas accourir, lorsqu'ils espéraient tous y voir bientôt celui qu'ils attendaient depuis tant de siècles ! Avec quelle sainte joie, quelle ardente curiosité, ne devaient-ils pas s'entretenir de cette commune et prochaine espérance, et dans leurs familles, et sur la route, et dans la ville sainte, et à leur retour ! Ce mouvement extraordinaire, cette conversation toujours plus retentissante d'un peuple répandu par toute la terre et qui avait partout des prosélytes, dut réveiller chez tous les autres peuples les antiques traditions, les souvenirs à demi effacés d'un rédempteur promis dès l'origine du monde ; de ce fils de la femme, qui devait écraser le serpent ; de ce fils d'Abraham, en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre ; de cette étoile de Jacob, de ce sceptre ou roi d'Israël, qu'un prophète de la gentilité, Balaam, avait annoncé, quinze siècles auparavant, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Le ressouvenir de ces antiques traditions était facilité par l'état intellectuel du monde. A la Chine, dans l'Inde comme à Rome, c'était un siècle où florissaient les lettres, les sciences et les arts. La Chine, dont son grand historien Ssemathsian venait d'écrire l'ancienne histoire, pouvait se rappeler plus facilement que Confucius attendait le *Saint* du côté de l'occident, et que, suivant ses anciens hiéroglyphes, le Saint devait naître d'une vierge. L'Inde, qui voyait alors briller plus d'un poëte, était portée par là même à se rappeler plus vivement la pensée qui domine dans ses immenses poëmes, l'incarnation de la Divinité. Les sibylles, si accréditées dans l'Occident, quoiqu'elles ne désignent aucun personnage certainement connu, étaient probablement, du moins en partie, les prophéties véritables, répandues chez les Grecs et chez les Romains par les Juifs et leurs prosélytes. Lorsque Virgile, appuyé sur ces prédictions, chantait un enfant qui allait naître, qui allait faire cesser le siècle de fer et revenir l'âge d'or, qui allait effacer tous les vestiges de notre crime, délivrer la terre de la crainte, régner sur le monde pacifié ; lorsqu'il montrait toute la nature se réjouissant dans

l'attente du siècle qui allait venir, il chantait la vérité sans le savoir [1]. Il en est de même de Cicéron, lorsqu'il disait dans le même temps : « Il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples, dans tous les temps ; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous ; quiconque refusera de lui obéir, se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine, par cela même il subira de très-grandes peines, quand même il échapperait à ce qu'on appelle ici-bas des supplices [2]. » Ces paroles ne semblent-elles pas un commentaire de cette prophétie d'Isaïe : « Et dans les derniers temps, toutes les nations accourront, et la foule des peuples se mettra en route et dira : Venez et montons à la montagne de l'Éternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel, de Jérusalem [3]. » Ne semblait-il pas enfin que l'humanité entière se joignît à la postérité de Jacob, pour s'écrier avec les patriarches et les prophètes : Cieux, fondez-vous en rosée, et que les nuées pleuvent le Juste ! Que la terre s'entr'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur [4] !

[1] Virg., *Eclog.*, 4. — [2] Cic., *De Rep.*, l. 3, apud Lact., *Inst. div.*, l. 6, c. 8. — [3] Is., 2, 2 et 3. — [4] *Ibid.*, c. 45, v. 8.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE ET SOMMAIRES

DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

DE 588 A 538 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Fin de Jérémie. — Nabuchodonosor et son fils annoncent le vrai Dieu à tous les peuples de la terre. — Daniel, historien des quatre grands empires, en particulier de l'empire romain. — Chants lugubres d'Ézéchiel sur la ruine future de Tyr et de l'Égypte. — Prise de Babylone par Cyrus.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

DE 558 A 442 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Darius le Mède annonce à toute la terre le Dieu du ciel. — Cyrus ordonne le rétablissement de son temple à Jérusalem, et renvoie les Juifs dans leur pays. — Daniel prédit l'époque du Christ, la guerre des Perses avec les Grecs, l'histoire des successeurs d'Alexandre. — Artaxerce - Longue - Main prend pour femme Esther, pour premier ministre Mardochée; envoie Esdras et Néhémias relever les murs de Jérusalem. — Fin des prophètes.

LIVRE VINGTIÈME.

Les philosophes, les poëtes et les historiens de la gentilité.

LA CHINE.

L'INDE.

LES POÈTES.

LES HISTORIENS.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

DE 442 A 141 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Accomplissement des prophéties sur l'empire des Perses et sur celui des Grecs. — Machabées.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

DE 141 A 7 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Accomplissement des prophéties sur l'empire des Romains. — Préparation du monde à l'avénement du Christ.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

